LE

TOUR DU MONDE

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET C[ie]
Rue de Fleurus, 9

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES



VOYAGE AU LIBAN. — Homme et femme maronites. — Dessin de Bida, d'après nature.

SOUVENIRS D'UN VOYAGE AU LIBAN.

PAR M. E. A. SPOLL.

1859. — INÉDIT.

Jaffa. — Saint-Jean d'Acre. — Caïffa. — Le mont Carmel. — Soujr. — Sayda. — Arrivée à Beyrouth.

D'Alexandrie à Jaffa, quatre-vingt-dix lieues marines, vingt-six heures.

D'abord apparaissent les montagnes de la Palestine, dessinant à l'horizon leurs ondulations peu accentuées, puis les rochers qui portent la ville.

Jaffa[1], l'ancienne Joppé, est un amas circulaire de maisons éblouissantes de blancheur, disposées en amphithéâtre sur le versant de la montagne qui regarde la Méditerranée. Du côté de la terre, la ville est entourée de hautes murailles flanquées de tours; c'est par là que Bonaparte entra dans Jaffa en 1799.

Au pied de ces murailles, le long du port, règne, chose rare en Syrie, un assez beau quai opposant sa digue aux flots de la mer, souvent irritée dans ces parages. Au reste, la rade, m'a dit le commandant du *Simoïs*, est justement redoutée des marins, *malefida carinis !* je pensai involontairement à l'épithète de Virgile.

L'aspect général de la ville est triste et fatigant. Des rues sombres, tortueuses, d'une malpropreté révoltante, me conduisent au bazar, d'où s'exhale une odeur intolérable de musc et de poisson séché.

Je salue l'hôpital que Gros a si poétiquement traduit sur sa toile immortelle des *Pestiférés*, et je regagne le bâtiment.

Quelques heures après, nous étions en mer, et nous suivions, sans trop nous en éloigner, la côte de Syrie. La végétation, assez rare près de Jaffa, devient plus abondante en approchant de Saint-Jean d'Acre; bientôt nous distinguons les murs de l'ancienne Ptolémaïs, bâtie sur une langue de terre qui se projette dans la Méditerranée en forme de demi-lune, et baignée de trois côtés par la mer, qui lui sert de défense naturelle. Saint-Jean d'Acre eut l'honneur de tenir en échec Napoléon.

Caïffa s'offre à nos regards, accotée au mont Carmel, qui domine la mer de plus de neuf cents pieds, et déroule au soleil ses flancs couverts d'oliviers et de vignes sauvages.

Le Carmel fuit à son tour; une heure après nous sommes devant Tyr. Que reste-t-il de cette ville superbe? un misérable village, Sour, sur la presqu'île qu'occupait l'armée d'Alexandre. Quelques pauvres ballots de marchandises gisent çà et là sur ce sol que couvraient l'or, la pourpre et les aromates. Voilà donc cette reine des mers telle que l'a faite la malédiction d'Ézéchiel! Des blocs de granit sur le promontoire, un atterrissement où fut la jetée d'Alexandre, et rien de plus. Dieu, les hommes, la mer ont tout détruit.

A quelques lieues de Tyr, on rencontre Sayda ou Sidon, la tige des villes phéniciennes. Cette cité a pour toute défense un fort qu'une volée de canon réduirait en poussière.

Ancien port de Damas avant que l'émir Fakr el Din eût fait ensabler les passes de sa rade, Sayda a conservé d'assez nombreuses relations commerciales; la ville compte une population de sept à huit mille âmes, dont deux mille sont, dit-on, des chrétiens maronites. Comme Tyr, sa sœur et sa rivale, Sidon n'a rien conservé de ses splendeurs passées.

Enfin les montagnes s'éloignent du rivage, la plaine s'élargit; voici Beyrouth.

Beyrouth.

Le Liban, comme dernier plan, se détache gris et rose sur l'azur de l'éther; à ses pieds, une vaste échancrure circulaire ronge les flancs de la montagne; une plaine luxuriante de verdure occupe cet espace vide et vient mourir jusqu'à la mer, formant l'immense figure d'un croissant dont les extrémités s'avancent dans les eaux.

L'un de ces promontoires supporte la croupe abaissée d'une chaîne de montagnes qui s'entr'ouvre pour jeter un fleuve à la mer[1]; l'autre est une belle colline boisée, ornée d'une ville dont les blanches maisons tranchent sur un fond de sombre verdure. Ces maisons, comme dans les pays très-chauds, percées de rares ouvertures, sont couvertes de terrasses et s'échelonnent jusqu'au sommet de la colline; les derniers édifices reposent sur les rochers moussus de la grève et sur les débris des anciennes fortifications, que la mer vient blanchir de son écume.

Autour des remparts qui enserrent la ville s'épanouit une magnifique végétation; des jardins coupent en carrés inégaux la surface de la colline, séparés par des haies de cactus et de nopals. Vers le centre, des palmiers, des mûriers, des caroubiers, forment une épaisse forêt, d'où surgit çà et là quelque muraille brillante de lumière. Au fond du tableau, le Sannin[2] élève ses dernières cimes, couvertes d'une neige éternelle.

A la fraîcheur de la végétation, aux légers cumuli dont se couvre le ciel, on se croirait en Europe.

1. Jaffa est le point de la côte le plus rapproché de Jérusalem et lui sert de port; la distance entre les deux villes est de treize heures environ.

1. Le Nahr el Kelb.
2. Le Sannin est le point le plus élevé du Liban.

Le port de Beyrouth ne reçoit que de petits bâtiments; les gros vaisseaux restent en rade. Des Arabes demi-nus se précipitent à la mer pour nous enlever du canot dans leurs bras nerveux et nous déposent sains et secs sur le quai, moyennant un léger bachich[1].

Dès le premier coup d'œil jeté sur la ville, on voit à quel point le commerce y est florissant : les Maronites aux habits sombres et grossiers, le Druse au turban blanc ou rayé, bardé d'armes magnifiques, des Arabes étalant leurs haillons superbes, des Turcs, des Grecs, des juifs, des Arméniens, tout cela se presse sur le port, Babel de langages et de costumes, où néanmoins semble dominer l'élément chrétien.

Là le Liban apporte son vin et ses soies, l'Yémen son café, le Hauran ses blés, Djébaïl et Lattakieh leur blond tabac, Palmyre ses chevaux, Damas ses armes, Bagdad ses riches étoffes, l'Europe enfin les innombrables produits de sa vaillante industrie.

De même que dans tout l'Orient, l'aspect des rues tient peu les promesses du panorama. Les maisons cachent sous leur massive enveloppe de pierre les plus capricieuses fantaisies de l'imagination arabe, comme ces femmes de Constantinople, qui, le visage couvert d'une épaisse mousseline, la taille effacée sous l'ampleur du féredjé, les pieds enfouis dans des bottes informes, cachent souvent des trésors de beauté. Les rues sont étroites et rapides, reliées quelquefois par des passages voûtés; quelques-unes, plus larges, sont occupées par des cafedjis[2]; des Arabes accroupis y fument tranquillement le chuchet[3] ou le chibouque à l'abri de tentes en sparterie grossière, suspendues sur leurs têtes ; çà et là, au beau milieu de la rue, de superbes enfants entièrement nus roulent dans la poussière leurs petits corps bronzés par le soleil.

A part les fortifications et les anciens châteaux qui défendent son port, Beyrouth n'a pas de monuments ; le bazar seul a quelque peu l'aspect monumental.

M. Lascaris. — La promenade des Pins. — L'Arabe et son coursier.

Après avoir battu au hasard les rues de la ville, je songeai à remettre une lettre de recommandation qui m'avait été donnée à Marseille par M. M..., négociant grec, pour un de ses parents établi à Beyrouth. Trouver ce « parent, » n'était pas chose facile : il me fallut aller à une demi-lieue de la ville, au milieu des jardins étagés sur la colline. Une servante, coiffée de ses longs cheveux, qui tombaient en tresses noires sur ses épaules, m'introduisit près de son maître.

Comme mon projet était de pousser mon voyage jusqu'à Damas et Baalbek, en passant par les Cèdres, après les premiers compliments, j'en parlai à M. Lascaris.

« Tenez-vous à votre bourse? me dit-il.

— Assurément !

— A votre vie ?

— Considérablement !! »

Cette fois le cri partait du cœur.

« Eh bien ! croyez-moi, reprit M. Lascaris, bornez votre voyage aux Cèdres ; les Mutualis sont en ce moment en délicatesse avec les Maronites, il règne un peu d'effervescence autour de Damas ; vous connaissez le proverbe : « Châmi, choumi[1] ; » en votre qualité de chrétien, sans une escorte nombreuse, vous pourriez vous attirer de graves désagréments, dont le moindre serait la perte de votre bagage. En attendant, puisque vous n'êtes à Beyrouth que depuis quelques heures, permettez-moi de vous y servir de guide, et je tâcherai de faire en sorte que vous ne regrettiez pas trop votre séjour parmi nous. »

L'offre était engageante, et puisque je ne pouvais réaliser mon projet, du moins en son entier, je résolus de mettre à profit la complaisance de M. Lascaris qui s'instituait mon cicerone avec tant de courtoisie.

« Puisque vous acceptez, me dit M. Lascaris, venez me prendre à sept heures, nous irons voir la promenade des Pins[2], c'est notre Prado ; vous y contemplerez nos beautés européennes, et de plus un fort beau cheval qu'un Anglais de mes amis doit acheter à un Arabe, après avoir usé de plus de diplomatie pour le décider à cette vente qu'il ne s'en dépense en un an pour maintenir ou ébranler l'équilibre européen. »

Je pris congé, et j'allai esquisser quelques costumes : je me dirigeai ensuite vers une table d'hôte cosmopolite, où je pris un assez bon repas. Je me préparais à me rendre chez M. Lascaris, lorsque mon nom, prononcé à haute voix dans la cour, me fit mettre à la fenêtre, et j'eus l'agréable surprise de voir M. Lascaris lui-même et son Anglais, tous deux à cheval et m'attendant avec une troisième monture en main. Quelques minutes après, nous étions aux portes de la ville, et bientôt vers la mer, que côtoie une belle avenue plantée jadis par les ordres de l'émir Fakr el Din pour servir de barrière contre le souffle brûlant du simoun; elle est bordée de cafés où les habitants vont respirer la brise, en humant le moka brûlant ou dégustant d'excellente limonade glacée. On y rencontre surtout la population européenne de la ville, puis quelques femmes arabes, le visage voilé, aux longs cheveux chargés de sequins, ou enfin des dames du Liban, la tête ornée du tantoura[3], qui, de loin, les fait ressembler à de gracieuses licornes.

Les hommes fument à la porte des cafés le chibouque ou l'éternel chuchet. Telle est la vie monotone de l'Orient, sans plaisirs variés, mais exempte de chagrins

1. Pourboire.
2. Marchands de café.
3. Le chuchet est la pipe syrienne par excellence. Il n'est pas composé, comme le narguileh turc, d'un flacon autour duquel s'enlace comme un serpent un long tuyau flexible. Le flacon de cristal est remplacé par une noix de cocotier à laquelle s'adaptent deux tuyaux rigides, l'un incliné et servant à aspirer la fumée, l'autre vertical, qui plonge à l'intérieur de la noix à moitié remplie d'eau, et supporte un fourneau de cuivre évasé où brûle le tombeki de Perse.

1. Damasquin, méchant.
2. Emplacement actuel du camp français en 1860.
3. Le tantoura est une espèce de corne de un à deux pieds de hau-

réels, sobre, contemplative, où l'homme n'a qu'a prendre la peine de vivre. En Occident, la vie est un travail; en Orient, un repos.

Au lieu du rendez-vous, l'Arabe nous attendait assis à côté de son cheval, qui paissait en liberté; c'était un des plus nobles animaux du désert.

« *Las salam aleik* (je te salue), dit-il gravement à l'Anglais.

— Quel est le prix de ton cheval? demanda celui-ci par l'intermédiaire de M. Lascaris.

— Dieu seul le sait, dit l'Arabe; jette sur ce manteau le prix que tu en offres. »

Trente mille piastres tombèrent au pied de l'Arabe impassible, puis dix mille, et dix mille encore; les yeux du vendeur s'allumèrent à la vue de ce trésor; dix mille autres piastres tombèrent; l'Arabe était vaincu.

« Allons, dit-il en s'approchant du cheval, il faut nous séparer. »

L'Anglais préparait avec flegme un licol de soie, l'Arabe étouffait: j'étais ému de cette muette douleur.

Tout à coup l'intelligente bête, flairant son nouveau possesseur, fit un brusque écart qui le rapprocha de son maître, et poussa un hennissement douloureux.

D'un bond l'enfant du désert fut en selle.

« Adieu, dit-il, vos trésors ne remplaceront jamais mon seul ami. »



Vue de Tripoli en Syrie. — Dessin de Grandsire d'après M. E. A. Spoll.

Et il disparut dans un tourbillon de poussière aux yeux de l'Anglais stupéfait.

« *Stioupide!* »

Telle fut l'expression des regrets de l'insulaire.

Nous reprîmes en silence le chemin de la ville.

Maronites, Druses et Mutualis. — Le Nahr el Kelb. — L'aqueduc de Fakr el Din.

Le lendemain, je me rendis chez M. Lascaris, qui m'avait invité à déjeuner. Le plan de la journée fut vite arrêté: nous devions aller visiter l'embouchure du *Nahr el Kelb* [1] et le bel aqueduc de l'émir Fakr el Din, en passant par les fortifications extérieures.

Je savais mon hôte fort érudit; aussi n'hésitai-je pas à lui demander quelques détails sur les Druses, Maronites et Mutualis, dont les noms reviennent si souvent à l'oreille, et sur lesquels j'étais honteux de n'avoir pas encore de données plus certaines.

« Il faut en premier lieu vous faire remarquer, me dit M. Lascaris, que cette confusion, cette diversité de langages et de costumes qui vous ont tant surpris, exis-

teur. Cette corne est en argent ciselé, quelquefois en bois; elle soutient un long voile qui, rejeté en arrière, tombe sur les épaules.

1. Fleuve du chien.



Vue de Beyrouth. — Dessin de Grandsire d'après M. A. Spoll.

tent aussi dans les religions, où chaque individu forme presque une secte particulière, principalement chez les Druses.

« Les Maronites, je donne le pas à nos coreligionnaires, tirent leur origine d'un moine nommé *Maroun*, qui vécut vers la fin du sixième siècle, et mourut en odeur de sainteté. Un couvent fut fondé pour faire honneur à sa mémoire. Un siècle plus tard, un de ses disciples, Jean le Maronite, épousa la querelle des latins contre les chrétiens grecs, qui faisaient alors de grands progrès dans le Liban; ces derniers suivaient les inspirations de Constantinople; les Maronites, au contraire, suivaient celles de Rome. Vous voyez déjà le voile religieux servant à couvrir les dissidences politiques. Jean organisa donc en milice ses montagnards, les conduisit à l'ennemi, et les rendit maîtres de tout le Liban jusque auprès de Jérusalem. Courageux, bien qu'en petit nombre, ils conservèrent longtemps leur indépendance sur la montagne, et ce fut seulement en 1588 qu'ils furent réduits par Ibrahim, pacha du Caire, et soumis à un tribut annuel qu'ils payent encore aujourd'hui.

« Cependant, comme tous les peuples montagnards, ils ont gardé l'amour de l'indépendance et de la liberté. Opprimés par le musulman, leur maître, par le Druse, rival que leur a suscité, dit-on, l'Angleterre[1], jalouse de la prépondérance française dans le Liban, en querelle avec les Ansariehs ou les Mutualis, ils n'en continuent pas moins, une pioche d'une main, le sabre de l'autre, à cultiver et à défendre l'héritage de leurs pères; c'est une noble et forte race et la seule lettrée du pays, comme vous pourrez vous en assurer lorsque vous visiterez ses couvents en vous rendant aux Cèdres.

« Au sud des Maronites vivent les Druses, qui sont des schismatiques musulmans, comme les Maronites sont des sectaires chrétiens; mais à part la différence des religions, les mœurs, les coutumes et la langue ont entre elles une grande analogie. Les Druses ont été comparés successivement aux pythagoriciens, aux esséniens, aux gnostiques, et il semble aussi que les templiers et les francs-maçons modernes leur aient emprunté beaucoup d'idées.

« Leur religion a cela de particulier qu'elle prétend être la dernière révélée; en effet, c'est l'an de l'hégire 386 (996 de J. C.), que son messie s'est incarné dans la personne d'un fou furieux qui se fit couronner kalife sous le nom d'*El Hakem bi Amr Allah* (gouvernant par l'ordre de Dieu), nom qu'un imposteur[2] se disant prophète changea, par flatterie, en celui de *Hakem bi Amrith* (gouvernant par sa propre volonté). Par malheur, le néo-dieu n'eut pas le pouvoir de préserver ses jours, non plus que ceux de son prophète, et tous deux périrent assassinés.

« Ce fut seulement sous le fameux émir Fakr el Din que cette religion prit quelque célébrité. Ce Machiavel du Liban sut, par sa souplesse et son habileté, s'attirer la faveur de la Porte, se concilier la bienveillance des Médicis tout-puissants à Florence, et celle du gouvernement français.

« Peu à peu il s'empara des villes du littoral, jusqu'à ce qu'en 1613, il fut maître de tout le pays situé entre Adjaloun et Safed; mais la fin de son règne ne justifia pas ce beau commencement: il sut conquérir et non conserver. Cerné, traqué de tous côtés par le pacha de Damas, par les Druses eux-mêmes, trahi par les siens, il fut livré aux Turcs, qui l'étranglèrent dans sa prison en 1635.

« Ce fut à lui que Beyrouth dut, au dix-septième siècle, une certaine splendeur, grâce aux embellissements et aux travaux d'utilité publique qu'il y fit exécuter, mais que les Turcs ont bien vite détruits, excepté les remparts et le bel aqueduc que nous visiterons aujourd'hui.

« Comme je vous l'ai fait remarquer, les Druses, si l'on met de côté quelques observances ridicules, n'ont aucune religion particulière, et leur culte est cosmopolite[1]. Les uns sont baptisés et les autres circoncis. Leur organisation politique est embrouillée; le chef suprême est un *hakem* (gouverneur), ayant sous sa dépendance un grand nombre d'*émirs* ou *cheiks*, qui, à leur tour, gouvernent un district et reçoivent les impôts pour en remettre une partie au hakem; l'autorité de ces chefs est héréditaire et se transmet de mâle en mâle, avec l'agrément de la Porte.

« Chez les Druses, cultivateurs comme les Maronites, mais plus guerriers encore, chaque homme en état de manier le sabre et le fusil est soldat de fait et de droit. Aussi en quelques jours le hakem peut-il rassembler près de quinze mille hommes armés à Deir el Kamar, leur lieu habituel de réunion. Leur manière de combattre se rapproche de celle des guérillas et des Kabyles; fils de la montagne, c'est dans la montagne que réside leur véritable force; en plaine, ils seraient écrasés par la cavalerie, car ils ignorent l'usage de la baïonnette; excellents tireurs, sobres, hardis, vigoureux, ils sont vraiment redoutables dans une guerre de surprises et d'embuscades. De même que l'Arabe, ils pratiquent au plus haut degré la vertu de l'hospitalité, et ils sont en cela bien supérieurs aux Maronites[2]; c'est le beau côté de leur caractère.

« Tous les hommes sont frères, disent-ils, et Dieu

1. Voyez les journaux de 1842, J. David, Ch. Reynaud et Gérard de Nerval.

2. Mohammed ben Ismaël.

1. Un article du catéchisme des Druses porte que le jugement dernier doit arriver lorsque les chrétiens triompheront en Syrie des musulmans.

2. Je ne puis résister au désir de rapporter ici un trait que Volney trouva consigné dans un recueil manuscrit d'anecdotes arabes.

« Au temps des kalifes, lorsque *Abdalah*, le *Verseur de sang*, eut égorgé tout ce qu'il put saisir de descendants d'*Ommiah*, l'un d'eux, nommé *Ebrahim*, fils de *Soliman*, fils d'*Abd-el-Malek*, eut le bonheur d'échapper, et se sauva à Koufa, où il entra déguisé.

« Ne connaissant personne à qui il pût se confier, il entra au hasard sous le portique d'une grande maison, et s'y assit. Peu après le maître arrive, suivi de plusieurs valets, descend de cheval, entre, et voyant l'étranger, il lui demande *qui il est*. « Je « suis un infortuné, répond Ebrahim, qui te demande l'*asile*. — « Dieu te protège, dit l'homme riche; entre et sois en paix. » Ebrahim vécut plusieurs mois dans cette maison, sans que son hôte lui fît aucune question. Mais lui-même, étonné de le voir tous les jours sortir et rentrer à cheval à la même heure, se hasarda un

est libéral. » Ils s'allient entre eux, et cette race doit à l'air pur des montagnes, à sa vie active et sobre, de n'avoir pas dégénéré.

« Nous arrivons aux Mutualis, qui, à l'orient du pays des Druses, habitent une vallée profonde que bornent les montagnes du pays de Damas.

« Ils sont musulmans, mais ils suivent le parti d'Ali comme les Persans. Ils vivent tout à fait séparés des autres sectateurs de Mahomet. On prétend qu'ils existent depuis longtemps en corps de nation dans cette contrée : cependant il n'y a pas plus de deux siècles que leur nom a paru dans les livres, et le P. Roger, récollet, dans son rarissime et savant ouvrage publié au dix-septième siècle, omet d'en parler. Ce sont de bons soldats, mais de véritables brigands une fois hors de leur territoire ; par leur caractère pillard et belliqueux, ils se sont attiré l'inimitié de leurs voisins. Décimés par les luttes successives qu'ils ont eu à soutenir, et en dernier lieu contre *Djezzar*, il y a moins d'un siècle, c'est à peine s'il en reste quatre ou cinq mille sur les hauteurs de l'Anti-Liban.

« C'est toutefois plus qu'il n'en faudrait, ajouta M. Lascaris en riant, pour vous dévaliser; mais, cher voyageur, j'entends piaffer nos chevaux qui nous rappellent l'heure de la promenade.... »

Après avoir jeté un coup d'œil de pitié sur le kiosque en bois peint du pacha, désagréable monument de l'art turc, il nous fallut près de deux heures pour arriver au *Nahr el Kelb*, en suivant un chemin taillé dans le rocher par les Romains[1], où l'on voit les seules traces de voitures qui existent peut-être sur tout ce côté de la Syrie.

Le Nahr el Kelb, l'ancien Lycus, coule rapide et encaissé vers la mer.

La légende veut que ce nom lui vienne de la figure de pierre d'un énorme chien, animal que les Grecs avaient nommé λυκος, *loup*, et qui était autrefois placé sur un roc, assez près de l'embouchure du fleuve. C'était une espèce d'idole dont les musulmans racontent d'étranges histoires. Il paraît que le diable entrait quelquefois dans cette image de pierre, et hurlait de telle sorte qu'on l'entendait sur toute la côte et jusqu'en l'île de Chypre, prodige qui présageait toujours quelque funeste événement.

« Aujourd'hui, me dit M. Lascaris, le merveilleux disparait, et l'opinion est que le fleuve se jetant à la mer entre deux hautes montagnes, comme vous pouvez le voir dès à présent, et son lit étant plein de roches, ses eaux font en coulant un fracas épouvantable à l'époque de la fonte des neiges, ce qui s'entend de fort loin, surtout pendant la nuit, et peut être comparé aux sourds grognements d'un loup. Il s'ensuit naturellement que les Grecs, amoureux de l'allégorie, auront élevé la figure en question ; de là le nom du fleuve *Lycus;* les Arabes auront pris le loup pour un chien, et donné au fleuve le nom qu'il porte encore. »

Pendant cette conversation, nous approchions des curieuses roches sculptées qui décorent ce lieu agreste. L'une d'elles, celle qui m'a le plus frappé, représente, à s'y méprendre, un grand marchand persan du bazar de Stamboul, un pot de fleurs à la main. La science assure que c'est un monument assyrien; je suis loin de le contester et prendrai pied de là pour ne pas rapporter au lecteur les nombreuses inscriptions qui couvrent le rocher.

Nous suivions toujours le Nahr el Kelb qui côtoie la voie Antonine ; nous la quittâmes bientôt pour nous enfoncer sous un bois touffu de chênes verts, de sapins et de figuiers sauvages ; puis, coupant vers un détour du fleuve, nous arrivâmes à un endroit où, resserré entre deux rochers de trois cents pieds d'élévation, il roule à la mer ses eaux limpides. C'est là qu'existe encore le pittoresque aqueduc de l'émir Fakr el Din, qui semble presque faire partie du rocher, tant les ronces, les lierres, et une grande quantité d'autres plantes pariétaires l'ont presque recouvert ; on néglige de le réparer ; en plusieurs endroits l'eau, filtrant à travers les pierres, tombe au milieu des lierres comme une pluie de diamants. L'heure s'avançant, j'en pris très-rapidement un croquis, et je rentrai à Beyrouth un peu fatigué, mais charmé de mon excursion.

Le Kesrouan. — Le collége d'Antoura. — Son hospitalité. Le vin d'or.

C'était au lendemain qu'était fixé mon départ de Beyrouth ; j'allai prendre congé de M. Lascaris.

« Je vous ai préparé, me dit-il, une lettre d'introduction près de M. B...., un des principaux habitants français de Tripoli ; c'est un savant, un homme du plus grand mérite, et, ce qui ne gâte rien, un des plus charmants esprits que je connaisse. M. B.... vous donnera, mieux que je ne pourrais le faire, des renseignements précieux et un bon itinéraire pour vous rendre aux Cèdres. Il ne me reste qu'à vous adresser le souhait castillan : *Vaya Vd con Dios*[1]. »

Je remerciai vivement mon aimable hôte, et, suivi de mes deux *moukres*[2], je pris la route d'Antoura.

jour à lui en demander la raison. « J'ai appris, répondit l'homme « riche, qu'un nommé Ebrahim, fils de Soliman, est caché dans « cette ville; il a tué mon père, et je le cherche pour prendre mon « talion.—*Alors je connus*, dit Ebrahim, *que Dieu m'avait conduit « à dessein; j'adorai son décret et, me résignant à la mort, je ré« pliquai : Dieu a pris ta cause ; homme offensé, ta victime est à « tes pieds.* » L'homme riche étonné répondit : « O étranger! je « vois que l'adversité te pèse, et qu'ennuyé de la vie, tu cherches « un moyen de la perdre; mais ma main est liée pour le crime. — « Je ne me trompe pas, dit Ebrahim, ton père était un tel; nous « nous rencontrâmes en tel endroit, et l'affaire se passa de telle et « telle manière. » Alors un tremblement violent saisit l'homme riche, ses yeux étincelèrent de fureur et se remplirent de larmes; il resta ainsi quelque temps le regard fixé contre terre; enfin, levant la tête vers Ebrahim : « Demain le sort, dit-il, te joindra à « mon père, et Dieu aura pris mon talion. Mais moi, comment vio« ler l'asile de ma maison ? Malheureux étranger, fuis de ma pré« sence; tiens, voilà cent sequins; sors promptement, et que je « ne te revoie jamais. »

1. La voie Antonine.

1. Allez sous la garde de Dieu.
2. Guides à cheval.

Il y avait une heure environ que nous marchions sous une chaleur accablante, lorsqu'un de mes hommes me vint prévenir que nous arrivions à l'endroit où généralement on fait la première halte. En effet, au



Maronites au couvent de Mar-Antoun. — Dessin de Grandsire d'après un croquis communiqué par M. Enault.

milieu d'un bouquet d'arbres, je vis surgir la flèche d'une chapelle bâtie dans le pur gothique flamboyant, une échappée du parc de Windsor; mon étonnement diminua lorsque je sus qu'elle était consacrée à saint

George d'Angleterre, le patron de Guillaume d'Aquitaine qui mourut en combattant pour le saint sépulcre.

Notre halte terminée, nous nous engageâmes dans d'immenses plantations de mûriers, et peu de temps



Druses à Deir el Kamar. — Dessin de Grandsire d'après M. E. A. Spoll.

après nous traversâmes le *Nahr el Liban* sur un pont romain assez bien conservé, grâce à l'usage des Orientaux de traverser les rivières à gué. De l'autre côté du fleuve, j'entrai en plein Kesrouan.

L'aspect de ce pays riche et cultivé, parsemé de nombreux villages, surprend d'abord des yeux habitués à la désolation des campagnes possédées par ces Turcs dont un proverbe a dit que là où ils posaient le pied la terre restait stérile pendant sept ans.

C'est que dans ce coin de terre s'est retiré un peuple actif et courageux, le peuple chrétien des Maronites.

Chacun des sommets qui, en s'échelonnant, forment le versant de la montagne, est couronné par un de leurs villages ou de leurs couvents. Les moines maronites, travailleurs assidus, fertilisent à la sueur de leur front un petit rayon de terre autour du couvent, comme le paysan autour du village, en sorte que tous ces petits rayons, en s'élargissant, ont fini par se rencontrer et couvrir la croupe de la montagne. Le premier travail a été rude et difficile; il fallait soutenir chaque plant de vigne par une terrasse; il fallait briser le rocher pour le remplacer par une terre meuble et fertile; il fallait, en un mot, vaincre, à force de persistance, la rébellion d'un sol qui ne devait porter que des forêts de pins et de cèdres. Aussi rencontre-t-on à chaque pas, à côté du champ de blé, quelque monticule couvert de bruyères et semé de grands pins-parasols. La nature âpre et primitive de la montagne se fait jour à travers la robe de culture dont l'industrie de ses habitants l'a revêtue. Les vignes, les mûriers et les champs de blé ont envahi les pentes du Liban; et la fertilité, chassée des plaines par le musulman vainqueur, semble avoir suivi le chrétien sur la montagne pour s'y défendre et s'y maintenir.

Le soleil venait de disparaître derrière les crêtes les plus élevées, le Nahr el Kelb au loin semblait un long ruban d'argent, et je voyais déjà se dresser le sombre rocher sur lequel est placé le couvent d'Antoura, collége de lazaristes où je devais passer la nuit. Nous pressâmes un peu l'allure de nos chevaux, et bientôt après nous tintions à la porte du couvent.

L'arrivée d'un voyageur, français surtout, est un événement dans le collége; quelques-uns des pères lazaristes sont nos compatriotes et apprennent à leurs jeunes élèves maronites, outre l'arabe littéral, le français et l'italien, l'amour de la France, leur antique protectrice aux jours de la persécution.

Nous entrâmes dans une vaste cour plantée d'énormes orangers où j'abandonnai moukres et chevaux aux soins des frères lais; les religieux me conduisirent de suite au réfectoire, où m'attirait une séduisante odeur de mouton rôti.

Après le repas en commun pendant lequel un enfant lut à haute voix quelques passages du discours sur l'histoire universelle de Bossuet, nous entrâmes dans la bibliothèque où devait s'achever ma soirée. Les bons pères m'avaient préparé sur une console une respectable bouteille de ce vin du Liban fameux dans le pays sous le nom de *vin d'or;* c'est un vin parfaitement transparent, d'une belle couleur jaune et qui a quelques rapports avec le vin de Madère très-sec.

Un chibouque garni d'excellent tabac de Djebaïl me fut apporté par les soins d'un jeune élève qui me l'offrit avec un léger accent parisien, dont j'eus l'âme délicieusement remuée.

Comprenez, vous qui me lisez, cette émotion si jamais vous l'avez ressentie.

Je remerciai l'enfant de mon plus aimable sourire.

Appuyé contre la fenêtre d'où je voyais au loin scintiller la Méditerranée, je passai là, en compagnie de quelques religieux, une soirée dont la douce sérénité ne pourra jamais s'effacer de mon souvenir.

Les religieux m'apprirent, dans le cours de la conversation, qu'ils n'avaient pas toujours possédé cette maison. Elle fut, à ce qu'il paraît, fondée par les jésuites qui voulaient la peupler d'étudiants maronites et grecs-latins, mais leur séminaire resta désert et les lazaristes les remplacèrent vers la fin du dernier siècle; depuis ce temps la maison n'a fait que prospérer.

Je parlai de Paris, de l'état de la littérature actuelle et quelque peu politique, pour satisfaire la curiosité des bons religieux.

Enfin, vaincu par le sommeil et la fatigue d'une journée passée dans les montagnes, je me retirai dans la cellule qui m'était destinée.

Le lendemain je quittai le collége d'Antoura, laissant en souvenir aux bons pères un volume de ma bibliothèque volante, *les Pensées de Pascal;* et, toujours suivi de mes deux moukres que je ne devais quitter qu'à Tripoli, je me dirigeai vers *Berommar* où je reçus le soir même un abri.

Ce couvent s'élève sur le plus haut sommet des monts Kesrouan, dans le Liban méridional; j'y passai quelques heures seulement et je partis le jour naissant pour Tripoli, que je désirais atteindre avant la nuit. En effet, après une journée fatigante et peu accidentée, après avoir côtoyé Djébaïl et traversé le village de Kalomone, j'entrai à six heures du soir dans le chef-lieu du pachalik.

Tripoli [1].

Tripoli la ville, qu'il ne faut pas confondre avec la *Marine*, située à une demi-heure au bord de la mer, est assise au pied du Liban qui la domine et l'enceint de ses branches, à l'est, au sud et au nord-ouest; elle est séparée de la mer par une petite plaine triangulaire où serpente le *Nahr el Kadicha*.

La ville est entourée de vergers où l'on cultive le mûrier blanc pour la soie, le grenadier, le limonier et l'oranger pour leurs fruits qui sont de la plus grande beauté. Avec sa verte ceinture d'arbres aux pommes

1. Tripoli, comme l'indique son nom antique *Tripolis*, se composait autrefois de trois cités fondées chacune par des colonies de Tyr, de Sidon et d'Aradus. La première, située à l'orient, s'élevait sur une colline où l'on en voit encore quelques vestiges; la seconde sur l'emplacement de la ville actuelle, et la troisième au bord de la mer, près de la *Marine*. C'est cette dernière cité qui était célèbre dans le moyen âge sous le nom de Tripoli. Raymond, comte de Toulouse, fit construire en face de Tripoli, sur la montagne des Pèlerins, une forteresse qui existe toujours, et sert de château à la ville moderne. Tripoli fut habitée quelque temps par Saadi, le poëte persan, qui, à cette époque, était captif des croisés.

d'or, Tripoli ressemble au fameux jardin des Hespérides tel que le figure la fable; chaque maison a son jardin; aussi la ville occupe-t-elle un espace considérable; quelques quartiers sont dans la plaine, d'autres couvrent les flancs de la montagne en remontant le cours du Nahr el Kadicha; de toutes parts on trouve des sites délicieux.

Les cafés ont des terrasses étagées que sillonnent des eaux vives et remplies d'arbustes et de fleurs.

Tripoli a des maisons assez régulières, mais peu de monuments. Une église chrétienne et une petite mosquée sont les seuls édifices à citer, encore n'ont-ils rien de très-remarquable.

L'intérieur de la ville dénote une assez grande activité commerciale. J'y remarquai beaucoup de turbans verts; c'est, m'a-t-on dit, le seul vestige de l'indépendance des Tripolitains, et le signe de distinction des chérifs.

Les visages semblent plus frais et plus pâles que dans les autres villes de Syrie. Faut-il l'attribuer aux fièvres épidémiques dues aux inondations que l'on pratique dans les jardins pour arroser les mûriers, et qui sont cause, dit Volney, que la santé n'y est qu'une convalescence? Bien que le climat de Tripoli soit plus sain que celui d'Alep et d'Alexandrette, je ne serais pas éloigné de penser que l'humidité de son territoire est la cause de cette pâleur chez ses habitants; déjà, pendant mon séjour à Arles et dans la Camargue, j'avais pu observer à loisir l'étrange influence d'un climat humide et insalubre sur la population des villes voisines et particulièrement sur la population féminine.

Le lendemain j'allai visiter le bazar, où j'achetai une magnifique éponge attenant à son rocher et pêchée dans la rade même de Tripoli. Je la payai six francs, et je doute que Guerlain puisse me vendre la pareille à moins de quarante ou cinquante francs. Le bazar ne m'offrant plus aucune curiosité remarquable, je me dirigeai vers la demeure de M. B.... pour lui présenter ma lettre de recommandation.

M. B.... me reçut avec affabilité et se mit de suite à ma disposition. Le bonheur voulut qu'après une heure de conversation, nous nous trouvâmes posséder trois ou quatre amis communs; dès lors, en vertu du proverbe, M. B.... m'invita à déjeuner et j'acceptai sans cérémonie. Le repas fut servi par une femme qui avait conservé le costume national dans toute son intégrité. Un moment, au souvenir des hérésies de la cuisine orientale, je fus effrayé de ce costume; je craignais que M. B.... ne voulût trop sacrifier à la couleur locale, mais je fus agréablement soulagé à la vue d'une superbe truite *au bleu* accompagnée d'un poulet à *la marengo*, et flanquée de deux fioles sur lesquelles on lisait les noms respectables de *Nuits* et de *Volnay*. M. B...., qui avait joui de mon étonnement, voulut bien m'assurer que chez lui le cœur, comme la cuisine, était toujours français.

La truite avait été pêchée dans le Nahr el Kadicha qui coule rapidement sur des couches de calcaire, deux conditions essentielles à l'existence de ce poisson. Quant au vin de Bourgogne, il était compatriote de M. B....; c'était un souvenir du pays.

Après déjeuner, je fus admis à contempler un herbier composé de plantes nombreuses, pour la plupart inconnues, et sur lesquelles M. B.... se propose de publier un ouvrage destiné à mettre au jour la flore de la Syrie, jusqu'à présent presque ignorée des savants d'Europe.

En outre, M. B.... me communiqua des notes sur une histoire des Ansariehs, curieuse monographie d'un des peuples les plus curieux de la Syrie, et dont la plus grande partie se trouve répandue dans le pachalik de Tripoli, depuis Antakieh jusqu'au ruisseau *Nahr el Kebir* ou grande rivière. Leur origine est un fait historique peu connu.

On rapporte qu'en l'an des Grecs 1202 (891 de J. C.), il y avait dans les environs de Koufa, au village de *Nasar*, un vieillard que ses jeûnes, ses prières assidues et sa pauvreté faisaient passer pour un saint : plusieurs gens du peuple s'étant déclarés ses partisans, il choisit parmi eux douze sujets pour répandre sa doctrine. Mais le commandant du lieu, alarmé de ses mouvements, le fit mettre en prison. Dans ce revers, son état toucha une fille esclave du geôlier; elle se proposa de le délivrer. Il se présenta bientôt une occasion qu'elle ne manqua pas de saisir. Un jour que le geôlier s'était couché ivre et dormait d'un profond sommeil, elle prit doucement les clefs qu'il tenait sous son oreiller, et, après avoir ouvert la porte au vieillard, elle les remit en place sans que son maître s'en aperçût; le lendemain, lorsque le geôlier vint pour visiter son prisonnier, il fut d'autant plus étonné de trouver le lieu vide, qu'il ne vit aucune trace de violence. Il crut alors que le vieillard avait été délivré par un ange, et il s'empressa de répandre ce bruit pour éviter la répréhension qu'il méritait. De son côté le vieillard raconta la même chose à ses disciples et se livra plus que jamais à la prédication de ses idées. Il écrivit même un livre, où, se donnant pour prophète, il prescrivit la prière, abolit le jeûne du Ramadan et la circoncision, proscrivit la bière en autorisant l'usage du vin, et défendit de manger la viande des bêtes carnassières.

Ce vieillard répandit en Syrie ces règles chez les gens de la campagne et du peuple qui devinrent ses disciples. Quelques années après il disparut.

Telle fut l'origine des Ansariehs. Un siècle plus tard les croisés, en marchant vers le Liban, en massacrèrent un grand nombre. Guillaume de Tyr, qui rapporte ce fait, les confond avec les *Assassins;* et, en effet, entre les uns et les autres il y avait quelques traits communs.

Les Ansariehs sont divisés en trois sectes qui sont : les *Chamsiés*, adorateurs du soleil; les *Kelbiés*, adorateurs du chien et les *Quadmousiés*, qui auraient, dit-on, des assemblées nocturnes semblables à celles des anciens gnostiques.

Les Ansariehs sont demeurés distincts des Druses quoiqu'ils aient différents points de ressemblance avec eux, ce qui peut être la cause de la confusion qu'en a faite Gérard de Nerval dans son *Voyage en Orient*. Les uns croient à la métempsycose, d'autres rejettent le dogme

de l'immortalité de l'âme, et dans cette anarchie religieuse ils arrivent à ne suivre aucune secte. Leur pays est divisé en trois districts principaux administrés par des chefs appelés *Moqadammin*, et qui relèvent du pacha de Tripoli.

J'allai dans l'après-midi visiter la *Marine*, nom générique donné, dans les échelles du Levant et même en Italie, à tout faubourg servant de port à la ville.

Les bâtiments des messageries stopent dans la courbe formée par l'anse de Tripoli et les *îles des Lapins* et *des Pigeons*, mais ces bâtiments y séjournent peu à cause du mauvais mouillage et des vents de nord-ouest qui, venant du golfe de Tarsous en Caramanie, soufflent une partie de l'année dans ces parages.

La Marine de Tripoli est un amas de maisons orientales occupées en grande partie par le commerce, et qui s'étalent pittoresquement sur la grève avec leurs kiosques et leurs façades dépourvues d'ouvertures. On y voit des débris d'habitations anciennes et quelques colonnes ensablées. Sept tours subsistent encore grâce à leur construction solide, depuis l'embouchure du Nahr el Kadicha jusqu'à la Marine.

La première chose qui frappe les yeux à côté des oisifs accroupis fumant tranquillement le chibouque, c'est une multitude d'âniers qui viennent offrir des montures pour Tripoli. Une centaine d'ânes sont là qui attendent, et à peine est-on sur leur dos que, sans qu'il soit nécessaire de les exciter, ils partent au galop jusqu'à la ville, suivis du *says*[1] qui règle tout le temps sa course pédestre sur la vôtre.

C'est une charmante race que celle de ces petits ânes de Syrie ; alertes, vifs, l'œil intelligent, la tête fine, les jambes sèches; leurs formes élégantes ont aussi peu de rapport avec le tranquille compagnon de nos maraîchers que la race caucasique avec la race nègre.

En retournant à la ville sur une de ces gentilles montures, je pris une vue générale de Tripoli des bords du Nahr el Kadicha d'où l'on découvre parfaitement le fameux *château des croisés* bâti par Raymond de Toulouse.

Le lendemain, muni de renseignements et des lettres de recommandation que voulut bien me donner M. B...., je me dirigeai vers les Cèdres, monté sur un mulet de campagne et accompagné de M. Wood, jeune Anglais du comté d'York qui, logé chez un négociant de sa nation, avait appris mon départ et vint m'offrir sa compagnie. Je n'aime pas beaucoup à voyager seul ; j'acceptai et n'eus qu'à me louer de cette rencontre.

De Tripoli au monastère de Canoubin.

Nous arrivâmes à Djébaïl pendant la plus grande chaleur du jour.

Cette ville est d'origine phénicienne et portait le nom de Biblis, que les Grecs changèrent en celui de Byblos : les Arabes lui ont donné son nom actuel à cause de son élévation sur une colline[2]. C'est sur la pente de cette colline exposée au midi que croît le tabac de Djébaïl dont j'ai parlé précédemment, et l'un des plus estimés de la Syrie.

Les habitants de Byblos étaient très-renommés dans l'antiquité comme marins, et c'était de leur port que partaient les bois destinés à la construction du temple de Salomon.

Byblos tomba tour à tour sous le joug d'Alexandre le Grand, des empereurs grecs, des Sarrazins, des Génois croisés et enfin des Turcs, lors de la conquête de la Syrie par Sélim Ier. Aujourd'hui Djébaïl est comprise dans le pachalik de Tripoli ; quelques ruines insignifiantes sortent çà et là de terre pour témoigner de son antiquité.

En sortant de Djébaïl on entre dans le Liban. Les montagnes s'élèvent plus escarpées et plus abruptes ; quelques villages maronites, jetés comme des nids d'oiseaux dans des vallons ombreux, en coupent agréablement la monotonie. Nous ne tardâmes pas à arriver dans une vallée délicieuse où serpente la rivière de Tripoli, le Nahr el Kadicha ; en remontant le cours de la rivière, la vue est frappée de nombreuses grottes naturelles enfouies dans un bois de cyprès, de platanes et de chênes verts. Ces grottes servirent sans doute de retraite à des solitaires, car on voit que souvent dans leur construction la main de l'homme a aidé la nature. Au reste, j'avoue que je comprenais parfaitement, en admirant ce site pittoresque, l'amour des bons anachorètes pour leur jolie Thébaïde.

Nous passâmes et repassâmes plusieurs fois ainsi le Nahr el Kadicha sur de petits ponts de pierre à moitié ruinés, toujours parmi des bocages fleuris ou dans des allées couvertes dont le feuillage est en quelques endroits tellement pressé que le soleil ne peut y pénétrer.

Il nous fallut pourtant reprendre la montagne et ses sentiers escarpés pour arriver à *Canoubin* où nous devions nous arrêter.

Le chemin devint bientôt tellement perpendiculaire, que nous fûmes obligés plusieurs fois, pour ne pas glisser à terre, de saisir les crins de nos mulets. C'est au milieu de cette nature bouleversée qu'on apprécie ces utiles animaux. Il est merveilleux en effet de les voir poser avec fermeté leur large sabot sur les rochers les plus glissants, s'arrêtant à chaque obstacle et ne levant jamais un pied que lorsque l'équilibre est complet sur les trois autres.

Le pays que nous traversions est d'un aspect étrange et saisissant. Tant qu'on gravit les flancs de la montagne, l'œil effaré ose à peine mesurer ces énormes blocs de calcaire qui semblent suspendus sur vos têtes, tandis qu'à vos pieds l'abîme est là ouvrant sa bouche immense. Mais, au moindre plateau, se révèle toute la vigoureuse fertilité de cette terre ; des bouquets d'arbres s'élancent droits et forts du sein de quelque oasis inattendue ; des mousses, des caroubiers à végétation fantastique, des chênes rabougris à feuilles teintées d'un vert sombre, des aloès aux branches épineuses sortant des pierres comme des géants armés pour vous couper la route, et l'eau tombant en gouttes scintillantes des blocs

1. *Says*, ânier.

2. *Djebel*, en arabe, veut dire montagne.



Les cèdres du Liban. — Dessin de Riou d'après M. Jules Coignet.

de granit verdis par les lichens; tels apparaissent à peu près tous ces petits asiles de verdure.

Après deux heures d'une ascension pénible et fatigante nous arrivâmes au monastère.

Canoubin est, comme on sait, la demeure habituelle du patriarche et le siége de la religion maronite; son nom vient du mot grec latinisé *Cœnobium*, qui veut dire le monastère par excellence.

C'est un bâtiment assez irrégulier, qui n'est à proprement parler ni un couvent, ni une mosquée. Taillé en partie dans le rocher sur lequel il est bâti, il n'a de pittoresque que son emplacement. L'église dédiée à la Vierge sous le titre de Sainte-Marie de Canoubin, est toute petite et manque complétement de caractère et de goût. Le reste consiste en cellules pour les religieux et en salles communes, y compris l'appartement du patriarche.

Les terres qui environnent le monastère et qui paraissent assez bien cultivées appartiennent à la communauté.

La règle de l'ordre est celle de saint Basile, qui est pour les Orientaux ce que saint Benoit est pour les Occidentaux; seulement ils y ont fait quelques modifications relatives à leur position; la cour de Rome les a sanctionnées. Ils ont chaque jour sept heures de prière à l'église et personne n'en est dispensé; ils se lèvent à quatre heures du matin, se couchent à neuf du soir et font perpétuellement maigre.

On voit que leur condition est bien plus dure que celle des moines d'Europe.

Le costume de ces religieux est d'une grande simplicité; il consiste en une méchante robe de coton qui leur sert de chemise, et une robe de dessus en bure brune si épaisse qu'elle pourrait se tenir debout sans faire un pli; ils portent les cheveux assez longs, contre l'usage du pays, la tête est recouverte d'un petit capuchon en laine noire et les pieds nus chaussés de babouches noires.

Nous mourions de faim; aussi fîmes-nous une assez triste mine, M. Wood et moi, lorsqu'un brave religieux nous apporta d'un air satisfait un plat d'œufs, des olives en saumure et quelques grappes de raisin; l'estomac britannique et protestant de mon compagnon se révoltait surtout à l'aspect de ce mince festin. Heureusement le pain était fort bon, et nous l'arrosâmes fréquemment d'un excellent vin, produit des vignes du couvent, ce qui nous réconcilia avec notre maigre dîner.

Après le repas les religieux étant venus nous tenir compagnie, j'en profitai pour les questionner sur les curiosités qui environnent le monastère. Elles se réduisent à quelques grottes creusées par la nature dans les rochers et qui ont été peuplées par des solitaires, comme celles de la vallée du Nahr el Kadicha. La plus intéressante est aussi la plus rapprochée; c'est la grotte de sainte Marine, vierge, que nous allâmes visiter sous la conduite d'un religieux. Elle est, ainsi que les autres, creusée dans le roc; on y arrive par un chemin assez commode; sur le devant règne une espèce de terrasse fermée par une haie et de laquelle on voit le fond du vallon. Autrefois on y disait la messe chaque jour, et le religieux nous montra un petit tambour en maçonnerie qui servait à renfermer les vases sacrés.

La légende suivante nous fut ensuite racontée par notre cicerone sur les lieux mêmes, et je la rapporte à peu près dans sa primitive simplicité :

« Sainte Marine, native de Calmont, village du Liban, fut conduite par ses parents, étant encore fort jeune, en pèlerinage au monastère de Canoubin, où elle fut si touchée de la vie austère et des vertus des religieux de ce temps, qu'elle pria avec instance qu'on la laissât vivre dans ce saint lieu : ce dessein eut beau paraître extraordinaire, il fallut lui permettre de se déguiser et d'aller demander l'habit religieux. L'abbé le lui donna, la commit au soin des troupeaux et ensuite à la culture des terres du couvent. Son zèle fut alors mis à une grande épreuve. Une fille de mauvaise vie étant accouchée d'un garçon, le vint porter au monastère, accusant le frère Marin d'en être le père; la sainte, loin de se justifier, se tint dans un humble silence qui fut pris pour un aveu de son crime prétendu. L'abbé furieux la chassa d'abord de la maison, et, entre autres peines, la chargea de la nourriture et de l'éducation de cet enfant. Ce fut dans cette grotte qu'elle le porta et qu'elle fit le reste de sa vie une pénitence extraordinaire pour le péché de son prochain. On ne connut son innocence qu'après sa mort, ce qui causa à tout le monde une grande admiration pour les mérites de la sainte femme. »

En retournant au monastère on nous fit remarquer une fontaine d'eau glacée qui, dit-on, a la propriété de donner la fièvre à ceux qui y trempent les mains : nous ne jugeâmes pas à propos d'en faire l'essai.

De Canoubin aux Cèdres.

Nous partîmes dans la journée du monastère et nous nous engageâmes dans la montagne, laissant Canoubin sur notre gauche. Nous revîmes le Nahr el Kadicha que nous traversâmes une dernière fois, nous dirigeant vers le couvent de *Mar Elicha* que nos guides nous assurèrent être un lieu de repos pour les voyageurs allant aux Cèdres par Becharray. En effet, nous commencions à en apercevoir les murs à travers un épais rideau de cyprès, lorsqu'un bruit insolite nous fit retourner la tête, et nous aperçûmes avec surprise un once[1] énorme à quelques pas de nous. M. Wood lui envoya précipitamment deux coups de son revolver, mais le mouvement de sa monture l'empêchant d'ajuster son coup, il le manqua, et nous perdîmes bientôt l'animal de vue.

Cette rencontre me remit en mémoire les puériles terreurs de M. de La Roque, dont j'avais lu quelque temps auparavant le fastidieux voyage, et qui sans doute a confondu cette bête assez innocente avec les tigres qui l'effrayaient si fort.

Nous arrivâmes au couvent sans autre aventure. Il est habité moitié par des carmes déchaussés, moitié par des moines de l'institut de Canoubin; ce furent ces der-

1. Espèce du genre chat, voisine du jaguar.

niers qui nous reçurent. Le couvent est situé sur la même montagne que Canoubin, mais bien plus élevé vers sa cime, ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait alentour un espace de terrain assez vaste, fort uni, dont une partie sert de cour et forme une terrasse devant le monastère. La vue principale donne sur la montagne opposée et le fond du vallon où le Nahr el Kadicha roule ses eaux argentines.

Les carmes ont leur logement entièrement séparé de celui des autres moines : ils ne se réunissent les uns aux autres qu'à l'église.

Celle-ci est toute petite et n'offre de remarquable que le tombeau de M. de Chasteuil, gentilhomme provençal connu pour son érudition dans les langues orientales, et qui mourut là en odeur de sainteté.

Le couvent s'appelle *Mar Elicha*, en l'honneur du prophète Élisée; il est fort agréablement situé au milieu des cyprès et des rochers sur lesquels l'eau bondit de tous côtés pour retomber en cascades retentissantes.

Nous tournâmes à droite en quittant le monastère et remontâmes longtemps le cours du Nahr el Kadicha que nous avions peine à voir à cause de la grande élévation où nous nous trouvions. Le chemin devenait à chaque pas plus escarpé et plus fatigant, aussi fut-ce avec joie que nous saluâmes la ville chrétienne de *Beciarrai* ou *Becharray*, siége d'un évêque maronite, et notre dernière halte avant d'arriver aux Cèdres.

Nous restâmes en cet endroit près de deux heures, qui furent employées à prendre quelque nourriture et à laisser souffler nos montures. Je dessinai là quelques types maronites, mais bientôt une foule de curieux s'empressant autour de nous, nous cédâmes à notre impatience et reprîmes la route des Cèdres, cette fois par des chemins plus praticables. Enfin, après avoir traversé une longue plaine et gravi une petite colline, nous aperçûmes au détour d'un petit sentier encaissé les arbres fameux, but de notre voyage.

Les Cèdres.

La nature impressionne diversement chaque caractère : Volney, philosophe positif, parle en plaisantant des cèdres; M. de La Roque et les voyageurs du dix-septième siècle s'exaltent et prodiguent les exclamations; d'autres entonnent le Cantique des cantiques. M. Wood ramassa une douzaine de pommes de cèdre, et grava sur l'un d'eux nos initiales. Pour moi, ma première impression fut un sentiment de respect pour ces patriarches du monde végétal, contemporains sans doute du roi Salomon, géants qui semblent narguer le temps et la cognée. J'étais, devant des arbres, des êtres inanimés, interdit comme en présence d'un personnage auguste. Je me trouvais mesquin, déplacé avec mon panama de trente francs et mon paletot parisien; je sentais que je faisais disparate dans le tableau et je demandais en moi-même pardon à la nature de nuire ainsi par ma présence à l'effet d'un si beau paysage.

Un des moines maronites chargés de la garde des cèdres nous en fit les honneurs avec toute la conscience possible, et, grâce à la lettre de recommandation de M. B.... de Tripoli, j'eus l'insigne honneur de pouvoir emporter un de ces coffrets confectionnés par les religieux eux-mêmes avec le bois des cèdres que le temps et les vents de nord-ouest ont abattus. Je n'appris qu'à mon retour tout ce que mon acquisition avait de précieux, car il paraît qu'il n'en est pas de ces coffrets comme des cannes de Voltaire qu'on vend à Ferney, et qu'ils sont bien réellement confectionnés avec le bois des cèdres d'*El Herzé*.

Pendant la belle saison, les environs des Cèdres se peuplent, dit-on, d'une foule de fidèles. Au pied des arbres on dresse des autels sur lesquels les moines viennent dire la messe. Les cèdres ont leurs dévots comme le temple de Jérusalem a les siens; de tous côtés on accourt en pèlerinage à El Herzé. Autrefois les Maronites avaient coutume de s'y rassembler le jour de la Transfiguration, mais le patriarche a supprimé cette cérémonie à cause des querelles qu'elle occasionnait. Maintenant les habitants des villages voisins s'y rendent tour à tour, leurs prêtres en tête; puis, l'office achevé, ils tirent des coups de fusil en signe de réjouissance, boivent, chantent et dansent au son de la musique; enfin ils ramassent quelques branches de cèdre pour en orner le devant de leurs maisons.

Les cèdres s'élèvent de soixante à cent pieds de hauteur. M. Wood a mesuré le plus gros, qui n'a pas moins de treize pieds de diamètre et couvre une circonférence d'environ cent vingt pieds.

« Un peuple florissant se propagera, dit l'Écriture, comme un cèdre du Liban. »

Les branches toujours vertes, même lorsqu'elles sont couvertes de neige, ce qui a lieu une grande partie de l'année, sont plates, touffues et horizontales : quand elles sont balancées par le vent, on croit voir des nuages épais chassés par son souffle.

On a longtemps classé le cèdre dans le groupe des mélèzes, mais aujourd'hui cet arbre constitue un genre à part. Du tronc poussent des branches dont les ramifications sont les unes presque perpendiculaires, les autres étendues et horizontales. Les feuilles sont courtes, subulées, éparses sur les jeunes rameaux, ordinairement redressées, solitaires et persistantes. Les fruits, gros comme ceux du pin, sont plus ronds, plus compactes et plus lisses. Il est à remarquer que ces arbres ne croissent dans le Liban qu'à El Herzé et dans un autre endroit appelé *Radhêl*, où ils sont loin d'avoir acquis le même développement.

Nous suivîmes le vol de quelques aigles qui n'habitent guère que les sommets les plus élevés d'où nous pûmes contempler d'un côté la mer et Chypre, de l'autre la vallée de Baalbeck, terminée par les monts Aqqar.

A nos yeux, c'était là la terre promise, où toutefois, pour un temps du moins, il nous était interdit de pénétrer. Nous regardâmes longtemps cette belle vallée où gisent dans leur sommeil éternel les restes de la ville du

soleil, et nous reprîmes en silence le chemin de Becharray. Deux jours après nous étions de retour à Tripoli.

Ces souvenirs d'un voyage paisible datent déjà d'une année. Depuis, d'horribles crimes ont ensanglanté une grande partie du beau pays que nous avions parcouru au milieu de tant de sérénité. Nous aurions dû les pressentir, cependant, lorsqu'il y a trois ans nous entendions à Constantinople les *ulemans* prêcher la haine et le meurtre des chrétiens, et cela, en pleine capitale de l'empire ottoman, au moment où, grâce à nos armes, la Turquie venait de reconquérir sa nationalité compromise. Ce fanatisme a germé dans les âmes et a violemment séparé deux peuples dont les mœurs, les intérêts sont les mêmes, et qui étaient faits pour se soutenir mutuellement et pour s'aimer.

Les Druses, qui se glorifiaient autrefois de descendre des croisés, oubliant cette chevaleresque origine, en sont venus à s'allier, contre les Maronites, aux hordes de brigands qui s'appellent Mutualis, Kurdes et Bédouins. Quels changements dans les lieux que nous venons de



Canoubin, demeure du patriarche maronite. — Dessin de Lancelot d'après M. E. A. Spoll.

décrire! Les lettres de nos hôtes de Beyrouth et de Tripoli nous ont ému jusqu'aux larmes. Des gens de grande famille, de célèbres négociants, des hommes opulents autrefois, n'ont plus d'autre moyen d'existence que l'aumône. Les Druses osent avouer que le nombre des chrétiens qu'ils ont massacrés dans les montagnes du Liban s'élève à vingt-deux mille. A l'est de Beyrouth, sur une superficie de trois jours de marche en longueur et de deux jours en largeur, territoire où les chrétiens étaient très-nombreux et fort prospères, il n'y a plus un village chrétien ni même une maison. Les mûriers et les arbres fruitiers ont été coupés dans un grand nombre de propriétés chrétiennes. Combien d'années de paix et de travail ne faudra-t-il point pour réparer tant de maux! Mais surtout que ne peut-on pas redouter, pour l'avenir, des méfiances et des ressentiments qui vont se transmettre de génération en génération? Si furieuses que soient les tempêtes de la nature, quelques mois suffisent le plus ordinairement pour en faire oublier les désastres; les abîmes que creuse le fanatisme religieux ne se comblent qu'avec les siècles.

E. A. Spoll.



Saint-Louis, chef-lieu des établissements français du Sénégal. — Dessin de E. de Bérard d'après Nouveaux.

VOYAGES ET EXPÉDITIONS AU SÉNÉGAL

ET DANS LES CONTRÉES VOISINES[1].

LE SÉNÉGAL.

1447-1860

Découverte du fleuve et de la contrée qui portent le nom du Sénégal. — Coup d'œil rétrospectif sur leur histoire. — Où peuvent mener les *coutumes*. — Valeur de ce mot au Sénégal.

Le navigateur qui descend du nord le long de la côte occidentale d'Afrique ne doit pas s'attendre à y retrouver, au sud de l'empire de Maroc, les grands aspects de terre et d'eau, les beaux paysages, les échappées sur l'Atlas neigeux, qu'il a pu contempler de loin en loin entre le cap Spartel et la baie d'Agadir. Dès qu'il a doublé le promontoire de Nun, borne redoutable des anciennes navigations, il ne voit plus à sa gauche qu'une haute falaise de roche nue dont un violent ressac ronge incessamment la base, dont un implacable soleil calcine incessamment la crête. C'est la bordure maritime du grand désert, le rempart qu'il oppose aux longues lames et aux courants de l'Atlantique. Ceux qui ont escaladé cette muraille du Sàh'ra, des naufragés pour la plupart, n'ont contemplé de l'autre côté de ses escarpements qu'une surface unie, lugubre comme celle de la mer par un calme plat; un horizon sans bornes, une plaine immense, brûlante, aride, sans verdure, sans un buisson, un brin d'herbe, sans la moindre ressource qui soit de nature à prolonger l'existence d'un être humain jeté dans ce déplorable milieu. Aux environs du cap Blanc, cette falaise, longue déjà de plus de mille kilomètres, s'abaisse et fait place à une chaîne de dunes. Celle-ci, qui diminue graduellement en hauteur et en importance à mesure qu'elle se rapproche du sud, vient enfin s'amoindrir et se perdre, vers le seizième degré de latitude nord, dans une longue et mince langue de sable, à travers laquelle un grand fleuve, issu des vraies contrées tropicales de l'Afrique, se fraye un passage dans l'Océan. Ce fleuve est le Sénégal, qui donne aujourd'hui à une grande et belle contrée un nom qu'il doit à la peuplade berbère Zénaga établie sur sa rive droite alors que le navigateur portugais Lancerote ou Lancelot le découvrit en 1447.

Les rives de ce même fleuve ont-elles abrité l'expédition de découvertes que, six ou huit siècles avant notre ère, le Carthaginois Hannon conduisit au delà du détroit des Colonnes? Les cartographes peuvent-ils identifier ce cours d'eau avec le Stachyris de Ptolémée? Ce sont là des questions que l'on a longuement agitées au temps de

1. Cette livraison et les deux suivantes (relations, études et appréciations) sont entièrement extraites de documents officiels publiés depuis 1857 par le ministère des colonies.

nos pères du dix-huitième siècle, hommes de vaste érudition et de forte volonté, qui se passionnaient pour tout, même pour la géographie critique; mais certes elles ne troublaient guère la pensée des aventureux Portugais du quinzième siècle; gens pratiques avant tout, ceux-ci ne demandaient aux côtes africaines la solution d'aucun problème scientifique; ils y cherchaient simplement de l'or et des esclaves. Nous devons ajouter que, subsidiairement à ce trafic, ils s'occupaient volontiers de la conversion des indigènes.

Depuis la découverte du Sénégal, et vraisemblablement jusqu'au milieu du seizième siècle, les Portugais seuls



navignèrent et trafiquèrent dans ses eaux. Leur présence même à une époque plus rapprochée de nous y est constatée par leurs auteurs, par tous les explorateurs de la Sénégambie, et particulièrement par la conservation, dans les idiomes oualof, serère et même malinké, d'un certain nombre de mots évidemment d'origine lusitanienne, tels que *signare* pour signora, *rapace*, domestique, *argamace*, terrasse, etc. Ce sont eux encore qui ont appliqué aux tribus nomades du Sâh'ra occidental, mélangées de Berbères et d'Arabes, le nom générique de *Maures*, donné, lors des invasions musulmanes, à tous les conquérants venus de la *Mauritanie* en Espagne.

L'héritage du Portugal, lors de la chute rapide de cette petite nation, épuisée par un siècle d'efforts gigantesques qui embrassaient le monde, échut aux Français dans la Sénégambie. Mais il ne paraît pas que les huit compagnies successivement fondées pour l'exploitation du commerce du Sénégal, et qui s'écroulèrent les unes sur les autres, entre les années 1626 et 1758, aient apporté, dans l'occupation du cap Vert, de l'îlot de Gorée et dans la fondation de Saint-Louis, des idées plus larges que celles des Portugais. Il faut néanmoins faire une honorable exception pour le directeur d'une de ces compagnies, André Brue, qui géra les postes du Sénégal à plusieurs reprises, de 1697 à 1720. C'est à lui que la géographie doit ses premières notions exactes sur le fleuve jusqu'aux cataractes de Félou, sur son affluent, la Falémé, et sur le Bambouk, dont il fit explorer les cantons aurifères.

C'est encore à cet administrateur, homme d'État, que remontent les premiers plans de colonisation réelle pour le Sénégal, plans dont les tergiversations ou la faiblesse des gouvernements et les malheurs des temps ont fait ajourner pendant plus d'un siècle la réalisation.

Tombé au pouvoir des Anglais en 1758, reconquis par la France en 1777, pour être encore reperdu par elle pendant les guerres du premier Empire, le Sénégal, avec Gorée son annexe, ne nous fut définitivement rendu qu'en 1817. *La Méduse*, frégate de sinistre mémoire, y portait les fonctionnaires et les troupes chargés de le recevoir des mains des Anglais, lorsqu'elle périt dans un naufrage que pendant longtemps on aurait pu regarder comme un symbole néfaste de l'avenir réservé à notre établissement sur la terre sénégalaise.

Depuis cette époque, quinze gouverneurs y avaient passé sans y apporter de changements marquants, sans que le souffle du moindre progrès y eût vivifié le plus petit germe d'avenir colonial. Cette terre, en dépit des éloges que lui avaient donnés les naturalistes, en dépit de ses riches productions et de sa fécondité, discutable seulement dans le voisinage de la mer, semblait maudite. Aucun émigrant ne venait lui demander la subsistance que la patrie ne peut pas toujours offrir, nul colon ne venait s'y installer à demeure. C'est qu'en réalité, malgré deux siècles d'occupation, ce n'était pas une colonie. Le peu d'Européens qui l'habitaient, une centaine au plus, y vivaient ramassés sur un îlot de sable, sans terre végétale, sans arbres, sans gazon. Ils n'y étaient pas propriétaires du sol, ne voulaient ni ne pouvaient le devenir, ne venaient là que pour demander aux chances aléatoires d'un trafic de plus en plus mesquin la réalisation d'une modeste fortune, et s'enfuir dès que ce but était atteint.

A la place des promenades pittoresques dont abondent les véritables colonies; au lieu des jardins odorants, des douces causeries le soir sous les feuillages des palmiers et des pamplemousses, Saint-Louis n'offrait à ses douze mille habitants que du sable mouvant, un soleil de plomb, des maisons blanches réfléchissant des rayons brûlants, et parmi une population très-variée en couleur et en guenilles, quelques jeunes et brillantes Signares, nées du mélange des races du Nord et du Midi, décorant souvent d'un nom aristocratique de l'ancienne France le luxe effréné, les mœurs faciles, l'ignorance profonde et les fascinations dangereuses des Èves noires, brunes ou jaunes de l'Afrique et de l'Orient.

Quant aux deux ou trois anciens fortins que nous disputions encore le long du fleuve aux Maures et à Al-Hadji le prophète, ce n'étaient que des lieux d'échange, d'anciens bazars d'esclaves transformés en marchés pour les gommes du Sâh'ra, les peaux des troupeaux foulhs et quelques grammes d'or arrachés aux eaux de la Falémé et aux alluvions du Bambouk.

Il n'y a pas plus de six ans, au jour actuel, que les Français établis à Saint-Louis, près de l'embouchure du Sénégal, avec un comptoir à Bakel, dans le haut du fleuve, et une succursale à Sénoudébou, dans la Falémé, n'élevaient pas leurs prétentions au-dessus de celles de commerçants qui se soumettent à toutes les conditions qui leur sont imposées pour faire des échanges avec les indigènes.

Aucun terrain ne nous appartenait en droit et d'une manière définitive, puisqu'il y avait toujours une redevance annuelle à payer pour tout point occupé par nous, même pour le terrain de Saint-Louis, que le chef du village de Sor, village de dix huttes en paille, regardait comme sa propriété. Partout où l'on voulait faire du commerce, il fallait d'abord payer, sous le nom de *coutumes*, des droits aux chefs indigènes, avant même de savoir si l'on ferait des affaires ou non. Ainsi, l'on payait par navire jusqu'à six cents francs aux escales ou marchés de gommes des Maures, et l'on payait encore pour avoir le droit d'envoyer ces gommes à Saint-Louis pendant la traite. Le gouvernement payait un tribut au chef de Sor, à une portée de canon de Saint-Louis, aux chefs de Oualo, au roi du Cayor, aux rois et princes maures des Trarzas, des Braknas, des Douaïchs, des Askeurs, à l'almamy du Fouta, au chef du Dimar, aux roitelets du Gadiaga, à l'almamy du Boudou et à une foule de personnages secondaires, même aux esclaves et aux valets des chefs.

Des traités passés au nom *du roi de France*, par lesquels le gouvernement s'engageait à payer ces humiliantes *coutumes*, traités commençant par ces mots pompeux : *Au nom du Dieu créateur du ciel et de la terre*.... etc., finissaient par ceux-ci : « Le gouvernement payera au brak du Oualo dix bouteilles d'eau-de-vie, etc., etc.; à son domestique, deux bouteilles d'eau-de-vie et une barre de fer; à la princesse Guimbotte, une petite malle, une pièce de mousseline, quatre bouteilles d'eau-de-vie, dix têtes de tabac et cinq cents grammes de clous de girofle; plus, pour sa ration de vivre, une dame-jeanne d'eau-de-vie!!! »

Mais pour se faire une idée de ces monarques, il faut se reporter à ces temps, vantés par les poëtes, où princes et rois allaient, comme de simples villageois, couper dans la forêt voisine le bâton qu'ils appelaient un sceptre; où, pasteurs de troupeaux aussi bien que de peuples, ils menaient eux-mêmes leurs bœufs et leurs moutons au pâturage et quelquefois aussi leurs sujets au marché. Quant

aux princesses, leurs compagnes, on ne peut bien les apprécier si on ne se souvient pas et de Nausicaa, allant laver elle-même à la rivière le linge sale de sa royale famille, et des jeunes beautés d'Édom ou de Madian, se levant avant l'aurore pour piler dans un tronc d'arbre, artistement creusé, le mil ou l'orge destiné aux couscous du puissant patriarche leur père. Malheureusement on ne peut pousser plus loin ce parallèle poétique. Je ne sais si les princes et rois du Cayor, du Sine, du Baol et du Saloum pourraient manger autant que les héros d'Homère, mais l'ivrognerie la plus grossière, la plus éhontée est, de père en fils, leur péché mignon.

Malgré toutes les concessions faites à ces tyranneaux odieux ou grotesques, toutes les humiliations supportées par les *traitants*, ou négociants sénégalais indigènes, ou plutôt à cause de ces concessions et de ces humiliations, on se permettait encore journellement contre nous des vols et des violences de toute nature, et le commerce déclarait tout d'une voix que les conditions dans lesquelles il opérait étaient ruineuses pour lui.

Non-seulement les Européens n'avaient pas le droit d'aller commercer dans le fleuve, mais les indigènes de Saint-Louis, qui seuls y allaient, ne pouvaient s'arrêter devant un village sans commencer par payer un tribut; les ministres des Maures avaient le droit d'arrêter et de saisir eux-mêmes, à bord des bateaux portant pavillon



Indigènes du haut Sénégal : Peulhs et Malinkés. — Dessin de J. Duvaux d'après A. Raffenel.

français, les gommes qui ne provenaient pas des escales. Les navires naufragés à l'entrée du fleuve appartenaient au roi du Cayor après la deuxième marée. On payait pour circuler dans les chenaux de l'archipel fluviatile qui entoure Saint-Louis. On payait jusqu'à quinze cents francs par bâtiment pour passer devant chaque village habité par un hobereau possesseur d'une cauardière. Les villages sous nos postes n'étaient pas à nous et nous faisaient la loi; enfin le roi des Trarzas percevait des droits jusque dans Guetn'dar, faubourg de Saint-Louis.

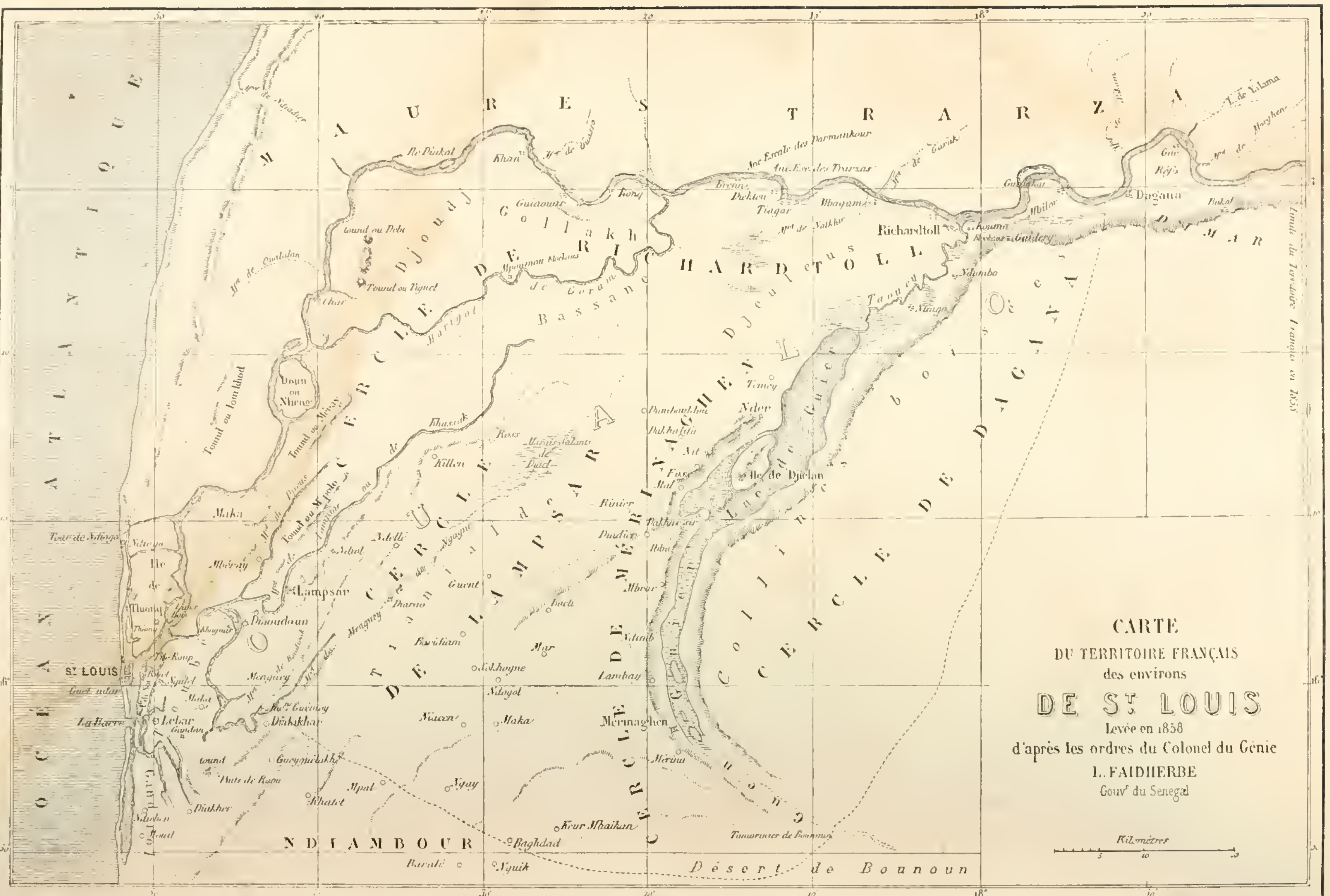
Ce chef, le plus puissant et le plus orgueilleux de toute la ligue des souverains maures, avait fini par tarifer comme suit ces droits aux escales de son territoire : deux pièces de guinée (cotonnade bleue) par mille kilogrammes de gommes traitées; et deux autres pièces par mille kilogrammes de gommes envoyées des navires à Saint-Louis. En outre, les coutumes imposaient :

Pour le souper du roi....	2	pièces de guinée.	
Pour la bagatelle du roi.........	2	id.	id.
Pour la bagatelle de la reine	1	id. 1/2	id.
Pour la bagatelle du ministre	1	id.	id.
Pour le souper du ministre	1	id.	id.

Tout traitant était encore obligé d'envoyer tous les soirs au ministre un plat de riz, sous peine d'une amende de cinq coudées de guinée ou deux francs cinquante centimes par plat, laquelle amende était recouvrée par le



Chef nègre oualof dans son intérieur. — Dessin de E. de Bérard d'après nature.


CARTE
DU TERRITOIRE FRANÇAIS
des environs
DE ST. LOUIS
Levée en 1858
d'après les ordres du Colonel du Génie
L. FAIDHERBE
Gouvr du Senegal
Kilomètres
OCÉAN ATLANTIQUE
MAURES TRARZA
DIMAR
CERCLE DE RICHARD TOLL
CERCLE DE LAMPSAR
CERCLE DE MÉRINAGHEN
CERCLE DE DAGANA
NDIAMBOUR
Désert de Bounoun
St. LOUIS
Richardtoll
Dagana
Lampsar
Mérinaghen
Ile de Djelan
Baghdad
Gandiole
Limite du Territoire Français en 1858
Vuillemin del.
Gravé chez Erhard R. Bonaparte 42

domestique du ministre. En cas de refus, *on fermait la traite.* En admettant que le ministre ne restât qu'un mois à l'escale, ce qui est peu, ce tribut culinaire ne laissait pas que de faire une somme.

Enfin, il fallait donner encore :

Pour le brak du Oualo et son domestique..	5 pièces 1/2;
Pour tel ou tel prince du Oualo..........	1/2 pièce;
Pour le fils de Guimbotte....	1/2 pièce;

sans compter, en dernier lieu, les *présents forcés* prélevés sur chaque navire.

Si telle était la situation des Français de naissance ou de nationalité vis-à-vis des Maures, il n'est pas besoin de rechercher quelle était celle des enfants du sol, Oualofs, Peulhs, Serères et Malinkés, devant les brigands du désert. C'était, depuis la première apparition des Arabes d'Asie sur les bords du Sénégal, la situation du gibier devant le chasseur, du troupeau devant le boucher.

Et puis, du jour où les Trarzas furent devenus maîtres de la rive gauche du Sénégal inférieur, chose qu'à Saint-Louis on ignorait, ou que l'on faisait semblant d'ignorer, ils partagèrent le pays conquis et le découpèrent en véritables fiefs.

Tel prince exploitait le Cayor, tel autre le Dimar; l'un se disait prince de Dagana, l'autre de Gaé; et tous ces hobereaux pillards et avides se transformaient jusqu'à un certain point en protecteurs pour leurs clients, vis-à-vis des autres Maures. C'est pour cela que lorsque cent cinquante bourgs oualofs populeux avaient disparu en moins d'un siècle du seul espace contenu entre le lac Cayar et la mer, quelques villages existaient encore dans les contrées dont nous parlons, quoique bien appauvris et bien dépeuplés. C'est pour cela que les hameaux de l'intérieur du Oualo devaient encore une ombre de bien-être à l'alliance contractée par le roi des Trarzas avec la princesse Guimbotte et à l'existence de leur fils Eli. Les *tiédos* ou hommes d'armes, de la mère et du fils, étaient devenus de véritables Maures pour les habitudes, remplaçant l'ivrognerie par le fanatisme, l'intolérance et la cruauté de leurs maîtres.

A cette époque aussi, au lieu d'empêcher les Maures de piller et d'assassiner les malheureux noirs aux portes même de nos comptoirs, les traitants de Saint-Louis leur fournissaient la poudre et les balles nécessaires à leur expédition de flibustiers, prêtaient leurs embarcations à leurs bandes pour traverser le fleuve et pour le repasser ensuite avec leur butin vivant.

« Et ceci avait lieu à la fin de chaque escale; c'était le pourboire des marchés de gomme, le coup de l'étrier échangé entre les vendeurs et les acheteurs, et ceux-ci cependant n'encouraient pas moins que l'échafaud ou les galères comme complices de vol, de séquestration de personnes, d'incendie et d'assassinat, si la Cour d'assises de Saint-Louis s'était souvenue du Code pénal; tant il est vrai que l'habitude et la routine peuvent conduire l'homme tout doucement et sans qu'il y songe aux plus grands attentats, quand ceux qui sont chargés de veiller à l'exécution des lois et au respect de la morale publique ne rappellent pas à temps l'opinion à des idées plus saines. »

Remèdes à la situation. — Leur application. — Leurs résultats.

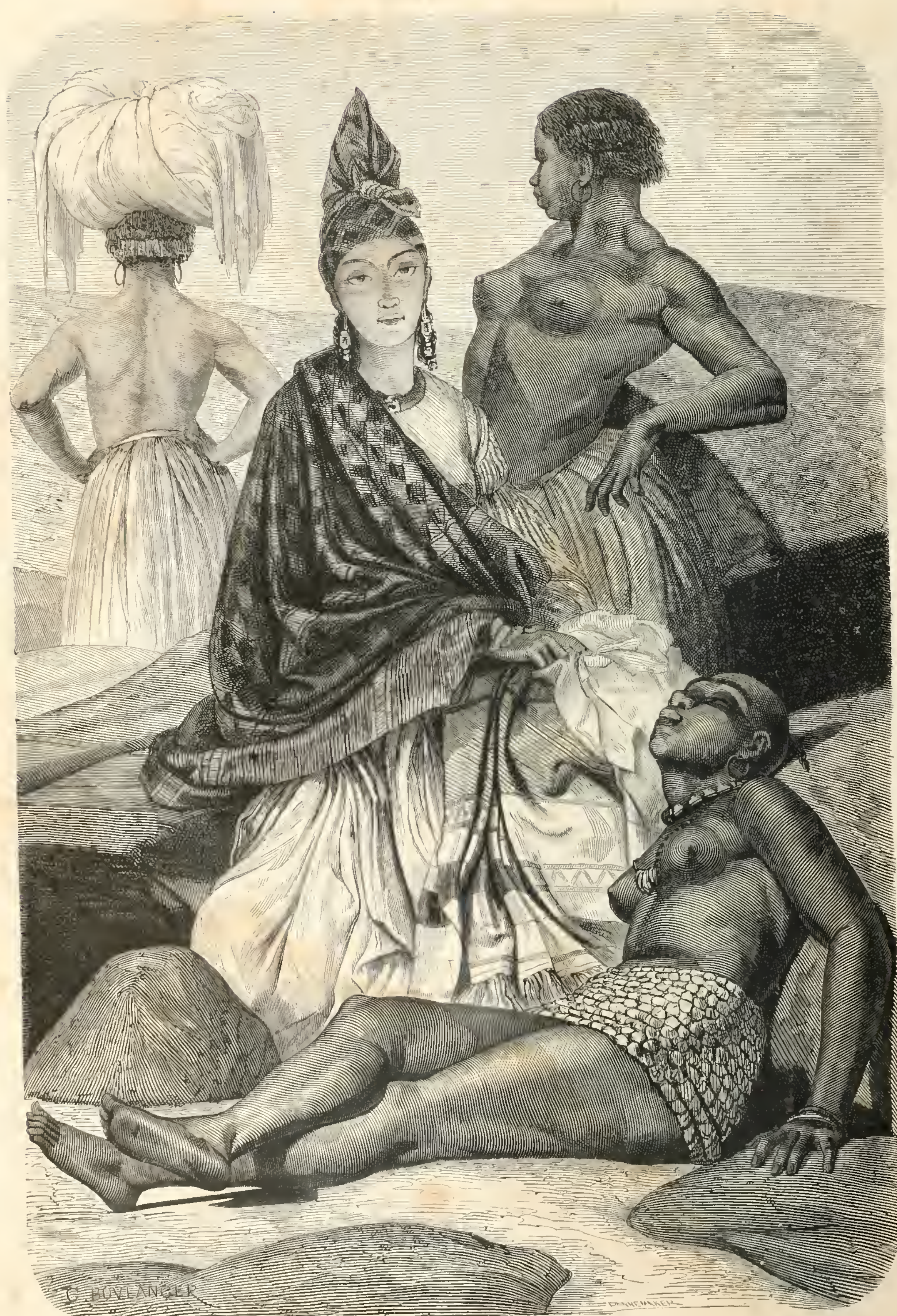
Le colonel Faidherbe, auquel nous venons d'emprunter le sévère paragraphe qui précède, comprit que tolérer la continuation d'un pareil état de choses; laisser se prolonger la domination des nomades et la déviation du sens moral aux portes de Saint-Louis, c'était compromettre l'avenir de notre colonie; c'était renoncer à la tirer de l'état de torpeur où elle languissait depuis plus d'un siècle; il pensa qu'il devait à tout prix soustraire le Oualo à toute espèce de brigandage, l'administrer nous-mêmes, en faire enfin un lieu d'asile assuré et ouvert à toutes les victimes des razzias des Maures et de l'oppression brutale des souverains indigènes. Il ne fallait pour cela que faire revivre nos droits sur ce pays, ne pas tolérer qu'ils fussent mis en question, vouloir une bonne fois que la rive gauche du fleuve fût tranquille pour devenir prospère, en interdire à jamais l'accès aux Maures et contenir ceux-ci sur la rive droite par tous les moyens.

C'est ce but que depuis six ans le colonel Faidherbe a poursuivi avec une rare énergie et qu'il a atteint en grande partie par une suite de coups de vigueur frappés tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre, en mai 1857 sur Al-Hadji et sur les Trarzas, en avril 1858 sur les noirs du Ndiampour, en 1859 sur ceux de Guimou et de Sine, courant avec une rapidité césarienne du fond du Oualo à l'extrémité du lac de Cayar, et du pied des cataractes de Félou, aux plages de Baol et de Saloum, dans le voisinage de la Gambie.

Si l'on demandait quels résultats ces mesures politiques, ces faits de guerre ont produits pour le Sénégal, nous citerions aux hommes pratiques : 1° la suppression de toutes les coutumes; 2° le Oualo et le Dimar annexés au territoire colonial et administrés par la loi française; 3° la population de ce territoire élevée en deux ans de dix-sept mille âmes à trente-quatre mille; 4° la suzeraineté de la France s'étendant graduellement sur le million de noirs qui habitent le sol du Fouta-Toro, du Bondou, du Khasson et du Bambouk, sol qui repoussait naguère le pied de tout Européen; 5° nous parlerions des nombreuses écoles ouvertes et obligatoires pour les deux sexes dans tous nos établissements, et nous citerions surtout le discours suivant, adressé au gouverneur le 14 juillet dernier par un jeune Oualof élevé à l'école des otages, autre création de M. Faidherbe, et quittant ses études pour aller prendre le commandement du cercle de Foss dans le Oualo :

« Monsieur le gouverneur,

« Je viens au nom de mes camarades, au nom de nos parents, dont je suis certain d'être en cette circonstance le fidèle interprète, vous remercier de tout le bien que vous nous avez fait depuis que vous avez été placé à la tête de cette colonie.



Signare (dame de couleur) et négresses de Saint-Louis au bain de mer. — Dessin de G. Boulanger d'après Nouveaux.



Signare et négresse de Saint-Louis en toilette. — Dessin de G. Boulanger d'après une aquarelle de Nouveaux.

« Grâce aux sages et utiles leçons que vous nous avez fait donner, dans votre bienveillante sollicitude, nous sommes à même d'apprécier aujourd'hui les grandes choses que vous avez accomplies au Sénégal, dans l'intérêt de nos compatriotes. Chacun de nous se promet de s'inspirer de votre exemple et de vos conseils pour travailler de son mieux, lorsqu'il sera rentré dans son pays, à la continuation de l'œuvre que vous avez entreprise.

« Nous emporterons de Saint-Louis des idées de justice, d'ordre et de travail, que nous emploierons tous nos efforts à faire prévaloir chez les populations au milieu desquelles nous sommes appelés à vivre, n'importe dans quelle position. Ce sera, nous en sommes persuadés, monsieur le gouverneur, la meilleure manière de témoigner à la France, dont vous êtes le représentant, toute notre gratitude.

« Pour moi qui vais dès demain prendre, conformément à vos ordres, le commandement du cercle que vous m'avez confié dans le Oualo, je vous promets de mettre en œuvre, par tous les moyens en mon pouvoir, les principes qui m'ont été donnés, et j'espère être assez heureux pour témoigner de ma reconnaissance et de mon dévouement à la France, en faisant prospérer de plus en plus le pays dont vous m'avez nommé le chef. »

S'il n'entre pas dans notre cadre de suivre l'intrépide gouverneur dans toutes ses expéditions guerrières, nous ne pouvons nous dispenser pourtant de faire connaître ou de rappeler aux lecteurs du *Tour du Monde* deux d'entre elles : la délivrance du fort de Médine et la reconnaissance militaire des pays de Joal, Sine et Saloum; tout autant, et plus peut-être qu'une relation de voyage, elles font pénétrer dans les mœurs intimes des populations et dans la situation réelle de la contrée que nous cherchons à faire connaître.

Siége et délivrance du fort de Médine.

En 1854 ou 55 un marabout du Fouta sénégalais, revenant d'un pèlerinage à la Mecque et à Médine d'où il rapportait le titre révéré d'Al-Hadji (le pèlerin), se demanda un beau matin pourquoi il ne jouerait pas sur les bords du Sénégal le rôle fructueux de successeur illuminé de Mohammed, que nous avons vu essayer vainement contre nous, en Algérie, et que le Soudan a vu jouer avec éclat, au commencement de ce siècle, par l'émir Danfodio à Sakoto, et par le cheikh Ahmadou, dans le bassin du Niger, entre Djenné et Tembouctou.... Sa conscience ayant répondu affirmativement à cette question, Al-Hadji s'étaya de l'assentiment de ses esclaves, de ses alliés et de ses voisins, puis, dès qu'il eut réuni autour de lui un groupe suffisant d'adeptes, il se mit en campagne prêchant la guerre contre les *Kaffirs* (infidèles) dans tous les centres de population peuhle, et promettant, le texte du Coran à la main, les biens de ce monde à ceux qui le suivraient, et les délices du paradis de Mohammed à ceux qui succomberaient dans la lutte. Pour être peu nouvelles, ces promesses n'en eurent pas moins leur effet sur les mauvaises passions auxquelles elles faisaient appel. Des forêts du Fouta, des vallons du Dialon, des gorges solitaires du Fouladou et du Djalonka accoururent autour du prophète une foule de fanatiques sans emploi, de pâtres sans troupeaux, de tiédos sans eau-de-vie. Al-Hadji put bientôt disposer de quinze à vingt mille partisans, séduits bien moins par les sourires hypothétiques des houris de l'autre monde, que par la perspective prochaine de saccager de riches villages et de se gorger d'un butin vivant ou inanimé. La horde de malandrins se jeta d'abord sur les Malinkés du Bambouk, premières victimes désignées par le prophète. Pas une chaumière de ces malheureux ne resta debout. Passant ensuite le Bafing, elle se répandit, tuant, pillant et brûlant, dans la vallée du Niger, et menaça Ségo, métropole des Bamanas et centre de la résistance la plus énergique que le fétichisme idolâtre oppose encore à l'islamisme dans le Soudan occidental. Repoussé de ce côté, Al-Hadji se replia vers le nord-ouest, sur le Kaarta qui lui offrait une proie plus facile par ses dissensions intestines. Là les Diavaras, anciens propriétaires du sol, étaient en pleine révolte contre les Massassis, conquérants bambaras, venus de Ségo dans le siècle dernier. Al-Hadji mit d'accord les deux partis en les tuant, brûlant et pillant, avec une sainte impartialité; il fit du pays un désert, traita de même le Kasson, et jusqu'à une tribu musulmane, les Oulad-Mbareks, qui ne croyaient point en lui. Après ces exploits, et comme il songeait à regagner avec son butin et son armée le Fouta sénégalais, où il voulait fonder le centre de sa puissance, il rencontra sur son chemin le fort français de Médine, fondé deux ans auparavant par le colonel Faidherbe, dans un site admirable, à une lieue en aval de la cataracte du Félou. Les populations échappées aux massacres du saint convertisseur dans le Kaarta et dans le Kasson, étaient depuis longtemps venues demander au drapeau français un abri qu'elles ne rencontraient nulle part ailleurs; groupées sous le commandement du Kassonkè Sambala, descendant de leurs anciens rois, elles avaient construit sous les canons du fort un village et un *tata*, sorte de château en pierre et en terre. Dans ce refuge plus de six mille de ces malheureux étaient installés.

Le commandement du fort avait été confié, heureusement, à un homme dont le nom doit également honorer le Sénégal, son berceau, et la France, sa patrie. Paul Holl était tout simplement un héros.

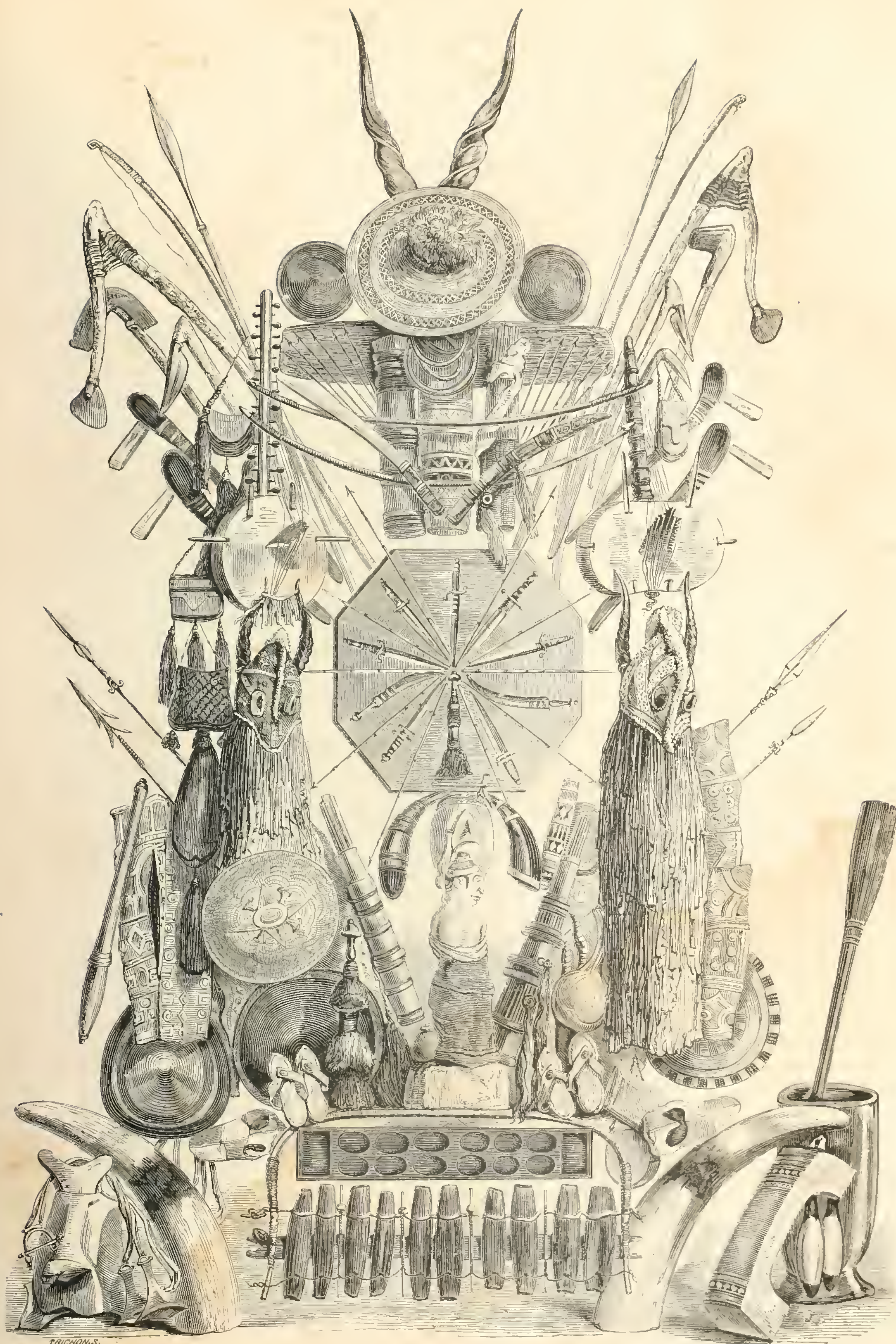
Prévoyant l'orage qui allait fondre sur lui, Paul Holl s'était empressé, dans les premiers mois de 1857, de lier au fort le tata indigène par une double enceinte de clayonnage et de terrassement.

Ces travaux étaient à peine terminés, lorsque, le 18 avril, quelques fuyards annoncèrent l'approche d'Al-Hadji.

Paul Holl demanda aussitôt à Sambala s'il persistait dans la résolution de résister énergiquement.

Sambala lui répondit :

« Kartoum, mon frère, a trahi; l'ambition l'a fait l'ennemi de sa race : il a embrassé le parti de cet Al-



Trophées d'armes et ustensiles des peuples du Sénégal. — Dessiné par J. Pelcoq à l'exposition des colonies françaises.

Hadji.... pour moi, je serais déshonoré si j'hésitais à combattre ; je résisterai donc avec toi jusqu'à la mort.

« Mais nous avons ici, ajouta-t-il, une foule de Bambaras; ces hommes ne m'inspirent aucune confiance; prenez garde! ils pourraient bien vous trahir; ils fuient depuis longtemps devant Al-Hadji; le nom seul de ce marabout les terrifie.... vous devriez les chasser.... »

Paul Holl répugnait fortement à cette extrémité; la générosité française lui commandait de ne pas livrer à une mort certaine ces malheureux suppliants: cependant



Ancien fort de Richard-Toll, à cent vingt kilomètres de Saint-Louis. — Dessin de E. de Bérard d'après Nouveaux.

la prudence lui commandait d'étudier leurs dispositions; il les réunit donc en conférence publique, et leur dit:

« Je ne veux autour de moi que des hommes décidés à combattre jusqu'à la mort: voyez! il est temps encore de vous éloigner.... mais s'il vous convient de rester, sachez-le bien et ne l'oubliez pas, une fois le siége commencé, je traiterai en ennemi, je briserai par le canon tous ceux qui manifesteront la moindre hésitation!!! »



Fort de Lampsar dans le Oualo, à vingt-quatre kilomètres de Saint-Louis. — Dessin de E. de Bérard d'après Nouveaux.

Après un court moment de réflexion, les Bambaras répondirent :

« Nous resterons; nous avons confiance en toi; nous savons que les Français ne manquent jamais à leur parole; nous n'en dirions pas autant des Kassonkès! nous saurons, s'il le faut, mourir ici.... il y a trop longtemps déjà que nous sommes errants devant notre ennemi!!! »

Paul Holl, voyant leur résolution, se décida à les garder et n'eut pas à s'en repentir.



Habitants du Sénégal inférieur : Oualofs et Peulhs. — Dessin de J. Duvaux d'après A. Raffenel.

Le même jour, dans la soirée, il apprit qu'Al-Hadji, préparant l'escalade des murailles du fort, avait confié les échelles d'assaut aux plus fanatiques de sa troupe. Prédications, promesses de jouissances infinies en ce monde et dans l'autre, tout avait été mis en œuvre par le prophète pour atteindre au but suprême de ses efforts : obtenir le triomphe dans une lutte qui allait décider de ses destinées. C'était, en effet, par la prise de Médine que se consacrerait définitivement ou se détruirait à tout jamais, il le sentait bien, la croyance à son apostolat.

En ce moment solennel la garnison régulière du fort se composait de soixante-quatre personnes : vingt-deux soldats noirs, trente-quatre laptots (matelots noirs), le secrétaire du commandant, M. Sacray, dont le concours fut des plus utiles ; deux artilleurs européens, trois soldats du quatrième régiment d'infanterie de la marine, et enfin le sergent Desplat, dont le nom mérite d'être conservé à côté de celui de son héroïque chef.

Le lendemain matin, 20 avril, date glorieuse dans l'histoire de notre colonie, vingt mille Al-Hadjistes, divisés en quatre colonnes d'attaque, se ruèrent à la fois contre le tata de Sambala et contre le fort.

Les Européens les virent avec étonnement s'avancer en lignes profondes, tous, contrairement à l'habitude des noirs, gardant un silence absolu et marchant tête baissée, comme des hommes animés d'une résolution inébranlable, et d'une confiance non moins inébranlable dans les paroles de leur prophète qui leur avait prédit que les canons des blancs ne partiraient pas, « tant était forte la protection dont Dieu couvrait ses partisans. »

Il y eut là un moment d'anxiété qu'on ne pourrait dépeindre.

Paul Holl attendit, pour commencer le feu, que l'ennemi ne fût plus qu'à cent cinquante mètres des murailles.

Mais ce fut en vain que, pendant longtemps, les balles et les boulets ne cessèrent d'ouvrir de larges trouées dans les rangs de ces fanatiques, qui bravaient la mort et la recevaient sans sourciller ; ils semblaient même y aspirer, comme à une issue vers un monde meilleur. L'attaque commencée au point du jour ne faiblit que vers onze heures ; peu après les Al-Hadjistes, en pleine retraite, mettaient fin à cette lutte homérique de six heures où de part et d'autre on s'était battu avec un acharnement qui tenait de la fureur.

Al-Hadji, posté avec ses femmes et son butin à deux portées de canon, prêt à prendre possession du fort, vit avec rage qu'il fallait abandonner la partie. Il reprit le chemin de son camp, honteux, et versant des larmes sur la ruine de ses espérances et la perte de ses plus intrépides talibas, dont les cadavres entassés formaient comme une contrescarpe tout autour des fortifications de Médine.

Le jour même de l'attaque, Paul Holl dut s'occuper de faire réparer les affûts de ses canons ; par ses ordres on exhaussa le tata de Sambala et celui qui protégeait les Bambaras ; il expédia ensuite des courriers à Sénoudébou, à Bakel, aux chefs des postes et au commandant du *Guet-Ndar*, vapeur chargé de lui apporter des approvisionnements.

Il leur rendait compte de l'attaque et de ses résultats, et leur demandait des renforts et des munitions, car, sûr de repousser la force par la force, sa seule appréhension était de manquer de poudre si l'ennemi traînait le siége en longueur.

Cette crainte n'était que trop fondée ; après deux autres tentatives d'assaut à un mois d'intervalle, les Al-Hadjistes se contentèrent de profiter de leur immense supériorité numérique pour resserrer les assiégés dans leurs lignes et leur couper toute communication avec le dehors.

Dès la fin de mai les vivres devinrent rares à Médine, et la nombreuse population réfugiée dans l'enceinte du tata de Sambala commença à souffrir sérieusement de la faim ; elle s'en plaignait, sans murmurer toutefois ; Paul Holl avait déjà mis en commun tout ce qui lui appartenait ; mais pour augmenter ses ressources, il se fit livrer par les traitants leurs provisions d'arachides (pistaches de terre).

On en fit tous les jours une distribution ; mais le bois manquant et le blocus empêchant de s'en procurer au dehors, on dut se résigner à manger ces pistaches pilées et mouillées ; cet aliment indigeste donna au plus grand nombre d'affreuses douleurs d'entrailles.

La garnison régulière recevait en sus une petite ration de mil ; le vin était entièrement consommé, l'eau-de-vie épuisée, la farine et le biscuit étaient avariés ; heureusement il resta, jusqu'à la fin, du café et de la cassonade, qui contribuèrent à soutenir le moral et la santé des Européens.

Paul Holl, d'ailleurs, partageait ce régime. Malgré les plus vives instances, il avait fermement déclaré qu'il vivrait comme tout le monde et partagerait en tout le sort commun.

Bientôt le blocus devint tellement serré qu'on ne pouvait plus sortir du fort, soit pour aller au fleuve, soit pour communiquer avec Sambala, sans entendre siffler les balles de l'ennemi.

Les approches des Al-Hadjistes arrivaient jusqu'à vingt-cinq mètres du fort ; de là, ils insultaient la garnison de leurs paroles et de leurs nombreux coups de fusil ; l'extrême pénurie de munitions empêchait de riposter ; la nuit, en prêtant quelque attention, on assistait, pour ainsi dire, à leurs *palabres* ou conciliabules.

De leurs embuscades ils criaient aux assiégés : « Vous êtes perdus, hommes de Médine ; le *saharr* (steamer) qui était à Diakandapé, nous l'avons pris ; les hommes qui venaient à votre secours, nous les avons dispersés ; les munitions qui vous étaient destinées sont en notre pouvoir ; le gouverneur ne viendra pas ; Al-Hadji a retenu les eaux ; rendez-vous ! rendez-vous ! Les musulmans de Saint-Louis seront épargnés ; nous ne tuerons que les Bambaras ; seuls, Paul Holl et Sambala payeront pour les Kassonkès et les hommes de Ndar (Sénégal) ; nous brûlerons votre commandant à petit feu, et couperons en morceaux Sambala.

« Vous autres, *Toubab* (vrais croyants) de Ndar, pour-

quoi couvrez-vous de votre protection les *Kaffirs*, Bambaras et Kassonkès? Sans vous et vos canons, il y a longtemps qu'un sillon rouge aurait marqué leur gorge. »

Les hommes du poste leur répondaient : « Si vous parlez ainsi aujourd'hui, c'est que vous avez éprouvé la vigueur de nos bras; nous protégeons nos alliés, parce que les blancs ne font pas comme votre prophète : jamais ils ne trahissent leurs amis.... nous tiendrons ferme. Le moment vient où vous serez exterminés; chaque jour rapproche de Médine notre puissant chef, le gouverneur; il vient avec ses bateaux de feu; vous n'oserez jamais affronter son regard.... »

Quelques jours après, sous le tata de Sambala, on criait : « O Sambala! vous, le descendant des rois du Kasson, vous, le fils de Dawa-Demba, ce chef dont les blancs imploraient la protection, à quel degré d'abaissement êtes-vous descendu! vous n'êtes plus qu'un captif; vous avez déshonoré votre famille. »

Et Sambala de répliquer : « Si je suis le captif des blancs, tant mieux.... il me plaît d'être leur captif; les blancs sont généreux; ils sont bons; ils ont pitié des malheureux; ils protégent le faible; jamais ils n'arrachent une femme à son mari, ni les enfants à leur mère; ce n'est pas comme votre Al-Hadji, qui est un voleur.

« Pourquoi votre faux prophète me poursuit-il de sa haine? Avant ses attaques, je faisais le *salam;* seul, des enfants de Dawa-Demba, je ne buvais aucune liqueur fermentée; mais aujourd'hui, dites-le à Al-Hadji, en mépris de sa personne et de sa doctrine, je bois non-seulement du vin, mais encore du Sangara (eau-de-vie). »

. . . .

Comme la poudre allait manquer absolument aux assiégés, on s'en procura de fort mauvaise en vidant un certain nombre d'obus.... Les hommes étaient pour la plupart réduits à un seul coup. Les volontaires et Sambala lui-même venaient fréquemment auprès de Paul Holl, demandant des munitions; il se contentait de leur répondre : « J'ai, dans ce magasin, une grande quantité de poudre; mais à quoi bon nous en servir contre ces malheureux; n'en avons-nous pas assez tué? Voyez! quelle masse de cadavres nous entoure! L'air est empesté de leurs émanations; s'ils nous attaquent de nouveau, je m'empresserai de vous fournir des munitions; tenez-vous en repos; le jour de la délivrance approche.... »

Cependant, à part lui, le brave commandant, dès les premiers jours de juillet, reconnaissait que le fort, démuni de poudre et de vivres, ne pouvait résister avec succès à une quatrième attaque; déjà, les hommes, réduits à une nourriture insuffisante, ne pouvaient supporter les gardes et les veilles; les Bambaras, leurs femmes et leurs enfants, entassés au nombre de plus de six mille dans un espace trop étroit, mouraient de misère et de faim.

Paul Holl n'eut pas besoin de se demander quelle conduite il tiendrait si l'ennemi tentait un nouvel assaut; il entendait, avant tout, mourir à son poste.

Sa résolution arrêtée, il la communiqua au brave Desplat; celui-ci, digne de comprendre un tel héroïsme, jura de partager le sort de son chef. Ils convinrent qu'au moment où l'ennemi pénétrerait dans la place, Desplat se dirigerait vers le blockhaus renfermant des obus et qu'il y mettrait le feu; Paul Holl, de son côté, transporta secrètement dans sa chambre une assez grande quantité de ces projectiles pour se mettre au besoin à l'abri des atteintes d'Al-Hadji.

Le 18 juillet, jour mémorable, comme il n'y avait plus de vivres que pour quelques heures, et quels vivres! on entendit tout à coup, dans le lointain, de sourdes détonations et comme le bruit d'une vive fusillade. Ce bruit paraissait surgir du côté des *kippes*.

On donne ce nom à deux rochers placés face à face sur chacune des deux rives du fleuve, en aval de Médine. Distantes l'une de l'autre de cent à cent cinquante mètres, les kippes semblent comme une écluse gigantesque, dans l'ouverture béante de laquelle le fleuve se précipite avec une effrayante rapidité.

Al-Hadji connaissait l'importance de ce point; aussi avait-il fait occuper les deux roches par un corps nombreux, dont les feux plongeants devaient arrêter tout navire en marche; il comptait sur l'efficacité de l'obstacle pour arrêter les secours et mener à fin le siége de Médine; mais le colonel Faidherbe trompa les calculs du prophète par la manœuvre la plus hardie.

Inquiet du sort de Médine, il avait quitté Saint-Louis le 4 juillet et profité de la première crue pour se rendre à Bakel; par bonheur, les eaux montèrent cette année avant l'époque ordinaire.

Il apprit à Bakel que les munitions, dont on avait annoncé l'arrivée à Médine étaient en grande partie restées en chemin avec le steamer *le Guet-Ndar*, échoué sous le feu de l'ennemi; ses inquiétudes redoublèrent; les eaux, un moment accrues, avaient baissé, et il paraissait difficile de franchir le point si dangereux où sont les petites cataractes; quand il parlait d'aller débloquer Médine avec le peu de forces amenées de Saint-Louis, on lui représentait l'immense danger de l'entreprise, en présence d'une armée assiégeante que les calculs les plus modérés portaient à quinze mille hommes.

Cependant, M. Faidherbe n'hésita pas; avec une centaine de maçons venus de Matam, quelques laptots, soixante soldats blancs, commandés par MM. Sardou, chef de bataillon d'artillerie de la marine, et Brossard de Corbigny, lieutenant de vaisseau, il se trouvait le 18 au matin au pied des kippes.

Tenter de forcer ce passage sous le feu plongeant de ces deux redoutes naturelles, couronnées d'une multitude d'ennemis, c'était exposer le vapeur qui affronterait ce danger à une perte presque certaine.

Il prit la résolution de débarquer tout son monde sur la rive droite et d'attaquer la kippe de cette rive : cette manœuvre réussit parfaitement; les Al-Hadjistes, postés de ce côté, ne pouvant s'imaginer que, pour venir à eux, on opérerait un débarquement en pays ennemi, furent saisis de stupeur en voyant monter résolûment à l'assaut de leur poste une troupe dans laquelle on distinguait des blancs!! Assaillis bientôt par une vive fusillade, ils prirent la fuite; les Français couronnèrent la roche

et le gouverneur y fit placer un obusier, dont les coups, bien dirigés, vinrent frapper la kippe de la rive gauche et en expulser l'ennemi.

L'éclat de ces explosions arrivait à Médine; mais Paul Holl les attribuait au *Guet-Ndar*, qu'il supposait dégagé et cherchant de nouveau à remonter jusqu'à lui.

Il fit placer tout son monde au poste de combat; puis, ordonnant de hisser les couleurs nationales, attendit avec une vive émotion les événements qu'il pressentait.

Cependant le gouverneur, toujours sur la rive droite, ordonnait au bateau à vapeur *le Basilic*, commandant Milet, de s'engager dans le passage; il secondait ses efforts en tenant rudement en échec les Al-Hadjistes placés en face. Le bateau, forçant de vapeur et gagnant à peine un mètre par seconde, franchit enfin ce dangereux rapide.

Paul Holl, au moyen d'une lunette, avait, jusqu'à ce moment, parfaitement distingué les ennemis de la rive gauche, tirant dans la direction du fleuve.... tout à coup, il remarque un groupe placé sur la kippe de ce côté qui, au lieu de diriger ses coups sur le fleuve, les projette dans la plaine; étonné, ne pouvant se rendre compte de cette manœuvre, mais saisi d'un pressentiment, il se met à examiner avec une profonde attention le point d'où partent les coups; il croit reconnaître des hommes vêtus d'un costume européen; mais toujours dominé par la pensée que *le Guet-Ndar* tente le passage, il hésite.... cependant il redouble d'attention, et bientôt aperçoit distinctement des combattants portant des bottes et coiffés de chapeaux de paille.... Plus de doute, ce sont des libérateurs.... Le gouverneur est là! Paul Holl court à la cloche, l'agite, appelle tout son monde.... « Voilà les blancs! voilà les hommes du Sénégal! voilà le gouverneur! Allons, mes amis, sus aux Al-Hadjistes! »



Fort de Mérinaghem, dans le Oualo, sur le lac de Guier, à soixante kilomètres de Saint-Louis. — Dessin de E. de Bérard d'après Nouveaux.

Sambala accourt; il a compris qu'il faut se précipiter au dehors.

« De la poudre! de la poudre! dit-il à Paul Holl.

— Il y a longtemps que je n'en ai plus, reprend Paul Holl.

— Comment, réplique Sambala, tu m'avais dit que ton magasin en était plein!

— Mais si je t'avais avoué ma pénurie, qu'aurais-tu fait? »

Sambala réfléchit et dit : « Vous autres blancs, vous êtes des hommes habiles; si j'avais su que la poudre manquait, peut-être aurais-je abandonné la partie.... tu as bien fait de me le cacher.... je te remercie.... »

Quelques instants après, les assiégeants, pris entre les baïonnettes des assiégés et la mousqueterie de la troupe libératrice, se débandaient dans toutes les directions, et le gouverneur pénétrant dans le fort, s'assurait par lui-même de ce qu'il avait fallu d'énergie pour résister, pendant quatre-vingt-quinze jours, au milieu de privations si horribles, à un ennemi si déterminé [1].

Le prestige d'Al-Hadji ne s'est jamais relevé de cet échec. Un an plus tard, la prise de Guémou par les Français, et la destruction de cette place d'armes qu'il avait tenté d'élever en face de Bakel, lui portèrent le dernier coup. A dater de ce moment, il a disparu de la zone occupée par nos établissements, et le bruit de ses actes ne nous parvient plus que comme le retentissement de plus en plus affaibli d'un orage qui s'éteint à l'horizon.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. Paul Holl, nommé chevalier de la Légion d'honneur, est aujourd'hui commandant civil du fort de Saldé (arrondissement de Bakel).



Intérieur d'une maison, à Gorée. — Dessin de E. de Bérard d'après nature.

VOYAGES ET EXPÉDITIONS AU SÉNÉGAL

ET DANS LES CONTRÉES VOISINES[1].

EXCURSION MILITAIRE ET GÉOGRAPHIQUE A L'EST DE GORÉE.

DANS LES PAYS DE SINE ET DE SALOUM.

1859

Les Maures contenus dans leurs solitudes, Al-Hadji rejeté hors de la vallée du fleuve, le Oualo et le Dimar annexés aux possessions françaises, il ne restait au colonel Faidherbe, pour achever de fonder l'unité de la colonisation sénégalaise, qu'à régler des questions pendantes depuis tantôt deux siècles dans les contrées comprises entre le cap Vert et la Gambie, contrées qu'un décret impérial venait de rattacher à son gouvernement.

Jadis, en 1679, M. Ducasse, lieutenant général des armées navales, avait imposé aux rois du Cayor, du Baol et de Sine, des traités qui cédaient à la France une bande de terrain de six lieues de profondeur, depuis la presqu'île du cap Vert jusqu'à la rivière de Saloum.

Nos droits sur cette côte pouvaient donc être parfaitement constatés; cependant nous étions loin de les faire valoir. De nos jours, des traitants de Gorée étaient, il est vrai, établis sur les différents points de ce littoral et des rivières de Saloum et de Sine; mais ils avaient à peine la liberté de construire des huttes en paille sur la plupart de ces points, et ils y étaient soumis à toutes sortes d'exactions et de violences de la part des indigènes.

1. Suite. — Voy. page 17.

Des réclamations pour vols, pillages, mauvais traitements, arrivaient chaque jour au gouvernement.

Le 7 décembre 1858, un parent du roi du Cayor avait tenté d'assassiner, à Rufisque, un commerçant français et un nègre attaché à son service, en leur tirant un coup de fusil chargé de trois balles dans l'intérieur de leur case. L'ouvrier mourut des suites de sa blessure. Le Français fut confiné à l'hôpital pour plusieurs mois. Enfin, deux missionnaires établis à Joal, où les habitants se disent chrétiens, avaient à subir toutes sortes d'outrages de la part des tiédos du roi de Sine; le mot *tiédo* est l'antipode de celui de marabout. Il signifie littéralement un incrédule, un impie, un homme sans foi ni loi. Les tiédos représentent au Sénégal les *routiers* de notre moyen âge européen. Ils sont toujours ivres et toujours altérés d'eau-de-vie. Or, dans l'occasion dont il s'agit, l'église avait été envahie par une bande de ces soldats et de femmes, qui en avaient fait un lieu d'orgie, et un des missionnaires avait été blessé d'un coup de poignard à la main gauche.

Peu après, le grand *fitor*, percepteur des impôts de Joal pour le roi de Sine, s'était également introduit de force, avec des hommes armés, dans l'intérieur de la mission, l'avait bouleversée, avait étendu ses perquisitions fiscales jusque dans les poches des missionnaires, et, dans un moment de rage, blessé l'un d'eux à la main droite de deux coups de couteau.

A la presqu'île du cap Vert, sous les canons même de Gorée, s'il n'y avait plus de violences commises ouvertement, il ne se passait pas moins des choses singulières : il y a quelques années à peine, les gens du littoral pillaient les navires naufragés sur leurs côtes, et les chefs de la presqu'île prélevaient encore des droits sur les produits du Cayor adressés à nos maisons de commerce.

Le colonel Faidherbe, jugeant qu'il ne pouvait tolérer plus longtemps cet état de choses, partit donc le 3 mai de Saint-Louis avec deux cents tirailleurs sénégalais et quelques canonniers; prit, en passant à Gorée, cent soixante hommes d'infanterie de marine, et fit aux hommes de bonne volonté de cette île un appel qui fut entendu; c'était la première fois que l'on invitait la population de cette petite ville à concourir aux opérations de guerre; elle le fit avec empressement et fournit cent volontaires.

Le corps expéditionnaire vint ensuite débarquer à Dakar, où tous les habitants de la presqu'île furent convoqués. Le gouverneur leur dit qu'ils étaient désormais Français, et qu'en cette qualité ils devaient prendre les armes et se joindre à nous dans l'expédition qu'on allait faire chez leurs voisins pour obtenir réparation des torts dont ceux-ci s'étaient rendus coupables.

Le 7 mai 1859, le colonel Faidherbe parcourait le cap Vert dans toute son étendue; y prêchait, sous les baobabs classiques de cette presqu'île, la guerre sainte, la guerre de la civilisation contre la barbarie, électrisant chacun du souffle de son énergie et y recrutant la fleur de la jeunesse armée; le soir même, dit un officier de l'expédition, il nous rejoignit sur les limites du Cayor avec deux cent vingt-cinq volontaires.

Le lendemain matin nous étions tous réunis et campés en arrière de Rufisque, entre la plage et la magnifique forêt qui se déroule à perte de vue dans l'intérieur du pays. Les trois ou quatre mille habitants de ce village, presque tous adonnés à la pêche, vivent, conséquemment, en grande intimité avec les génies de la mer, pour lesquels ils professent une vénération profonde. Ils s'en disent même un peu parents. Ces génies habitent naturellement des palais sous-marins qui ne le cèdent pas en agréments et en richesses à ceux de Leucothoé et d'Amphitrite, décrits par le vieil Homère. Non moins généreux que ces déités classiques, les noirs génies des eaux rufisquoises saisissent avidement toutes les occasions possibles de traiter et d'héberger les humbles mortels. Ceux qui ont goûté de cette hospitalité en disent des merveilles; mais, grâce aux coups de vent, à la fragilité des embarcations, à la voracité des squales, et surtout aux raz de marée, aussi fréquents, aussi subits dans ces parages que les requins, on cite bien peu de marins qui, une fois entrés dans ces splendides et liquides demeures, se soient décidés à en sortir jamais, autrement que sous la forme d'un de ces brillants coquillages qui couvrent le rivage et dont les teintes d'opale, d'émeraude ou d'azur feraient la joie d'un conchyliologiste. Si vous désirez glaner quelques-uns de ces tests pour vos collections, que ce soit en cachette, car les Rufisquois ne plaisantent pas sur ce chapitre, les sons mystérieux que ces coquilles murmurent à votre oreille n'étant ni plus ni moins que les plaintes et les chants des âmes de leurs ancêtres. Comme explication de tant d'imagination et de rêveries poétiques au sein de cette population tant soit peu brutale sous bien d'autres rapports, je dois ajouter que le district qu'elle habite est le plus grand centre de production de vin de palme qui existe dans la Sénégambie.

Dès notre arrivée le gouverneur déclara aux gens de Rufisque qu'ils étaient responsables de la vie et des biens des sujets français résidant parmi eux; qu'en réparation de l'assassinat commis le 7 décembre 1858, un blockhaus serait établi sur la pointe de Rufisque, et que dorénavant les sujets français auraient le droit de bâtir en bonne maçonnerie partout où il leur plairait. En outre, et pour éviter toutes difficultés à l'avenir, il leur fit comprendre qu'ils devaient interdire les approches de leur village à tous les tiédos armés, leur donnant l'assurance qu'ils seraient protégés, si cette conduite les exposait à des dangers de la part du damel ou souverain du Cayor.

Il termina en leur signifiant que les habitants des villages de la côte, depuis Dakar jusqu'à Saloum, ne peuvent vendre aucun terrain à des étrangers, puisqu'en vertu des traités de 1679, la suzeraineté de la France existe sur toute cette côte et sur une profondeur de six lieues

Toutes ces choses entendues, les gens de Rufisque entrant franchement dans les vues du gouverneur, et enchantés de se voir soutenus contre les violences des tié-

dos du Cayor, demandèrent à fournir des volontaires pour montrer qu'ils ne faisaient plus qu'un avec les Français. On n'en accepta que vingt-cinq, l'effectif de la colonne, porté à huit cents hommes, étant déjà trop nombreux.

Les trois jours suivants, nous suivîmes la côte, faisant à chaque village, à Bargny, à Yen, à Niangol, à Portudal, ce que nous avions fait à Rufisque, redressant les torts présents, punissant ou pardonnant ceux du passé, et étouffant en germe ceux qui auraient pu menacer l'avenir. Dans un autre ordre d'idées, je ne dois pas oublier de mentionner deux abondants repas que toute notre colonne fit sur ce trajet et que lui fournirent gratuitement les mangliers des rivières Somone et Fasna, dont les rameaux, humectés par chaque marée montante, étaient chargés d'excellentes huîtres.

Je regretterais aussi de ne pas mentionner en passant la république des Nones, dont la traversée tout entière ne remplit pas la première des trois étapes précitées. Le territoire de cette émule de Sparte repose entre le cap Rouge et le cap de Nase (onze à douze kilomètres). Ces habitants forment une belle race d'hommes; aussi diffèrent-ils, par le langage et par une civilisation meilleure, des Oualofs et des Sérères qui les environnent de toutes parts. D'un caractère très-ferme, très-indépendant, très-hostile à l'esclavage, ils ont mérité au temps de la traite, et cela suffit à leur éloge, les calomnies et la haine des marchands de chair humaine.

Jaloux de leur liberté en raison même des horreurs qu'ils voyaient commettre autour d'eux par les blancs, promoteurs de la traite, et par les noirs, souteneurs et pourvoyeurs de cette institution, ils avaient fermé l'entrée de leur république à tout étranger. Dès qu'ils apercevaient sur leur territoire un visage suspect par les traits ou par la couleur : « Notre terre, disaient-ils en lui adressant un coup de fusil..., notre terre est lasse de te porter, rentre dedans!... » et immédiatement la victime immolée au salut public disparaissait sous le gazon.

Depuis l'abolition de l'esclavage dans nos colonies, non-seulement les citoyens de Nones ont ouvert leurs barrières à tout le monde, mais ils fournissent eux-mêmes Gorée de travailleurs laborieux et intelligents.

Le 13 mai, à neuf heures du matin, nous faisions notre entrée dans le village de Joal, dont les deux mille âmes, leurs missionnaires en tête, car ces âmes se disent chrétiennes, venaient saluer le gouverneur et l'assuraient de leurs bonnes dispositions, pendant que les fonctionnaires et tiédos du roi de Sine, coupables des violences dénoncées, le grand *fitor* tout le premier, décampaient et gagnaient les bois aussi vite que leurs jambes avinées le leur permettaient.

Jusque-là tout était pour le mieux, aucune résistance armée n'était venue ensanglanter notre promenade militaire. Le 14 au matin, toute la colonne, tambour battant, musique sonnant, assistait, à la grande joie et édification des bonnes gens de Joal, à une messe solennelle célébrée par le grand vicaire des missions de Dakar, lorsqu'un événement produit par le hasard précipita les choses et entraîna le colonel Faidherbe, pour ainsi dire malgré lui, dans une série de circonstances, d'où il sut tirer les plus grands avantages pour la domination française dans ces contrées.

Dans les pays oualofs, qui ont pour chef un *bour*, comme le Djiolof, le Sine et le Saloum, le successeur désigné de ce chef, qui toujours est son plus proche parent, s'appelle le *boumi* et a une grande autorité dans le pays; elle balance même quelquefois celle du bour.

Or, le boumi de Sine, ignorant la présence des Français à Joal, y arrivait ce même dimanche, avec une escorte de cavalerie. Son Altesse venait, *suivant l'usage antique et solennel* de sa dynastie, se baigner à la mer, en expiation d'un meurtre que, peu de temps avant, étant en ébriété, elle avait commis sur un de ses courtisans.

Ces cavaliers ayant été aperçus dans l'obscurité, il en résulta une alerte, et le colonel Faidherbe envoya deux fortes patrouilles faire une reconnaissance autour du village. Un instant après, on apprit, par le chef de Joal, l'arrivée du boumi; mais, avant qu'on eût pu en aviser les patrouilles, une d'elles, composée de laptots, entourait ce prince et son escorte. Il en résulta de la résistance d'un côté, de l'insistance d'un autre, et enfin un conflit dont le boumi ne s'échappa que tout meurtri, en traversant la rivière, où il faillit se noyer, et en laissant entre nos mains deux de ses hommes et douze chevaux.

Ce personnage était un des chefs de Sine dont la France avait le plus à se plaindre. Cependant, ne voulant pas passer pour lui avoir tendu un piége, le gouverneur lui renvoya le lendemain matin un des prisonniers de la veille, pour lui dire de revenir sans crainte, et qu'on lui rendrait ses chevaux, en réglant toutes les affaires présentes et passées. Mais tout en offrant ces réparations, et afin qu'elles ne fussent pas attribuées par les noirs à un sentiment de crainte, il crut devoir se porter en avant avec une partie de ses forces.

Laissant donc à Joal cent trente hommes de garnison avec un obusier, sous les ordres de M. le capitaine d'artillerie Vincent, pour protéger la mission et nos traitants après notre départ, le gouverneur écrivit au roi de Sine qu'il se rendait à Fatik, au cœur de son pays; qu'il y serait le 18 et y ferait avec lui la paix ou la guerre, suivant que Sa Majesté accorderait ou non les réparations et les concessions qu'il avait à lui demander.

Nous cheminâmes pendant la nuit sous les voûtes d'une de ces belles forêts dont la contrée abonde. A la pointe du jour nous étions au village de Guilas, dont nous faillîmes prendre le chef, un de ces hobereaux qui se permettaient de temps à autre de venir tourmenter nos *concitoyens* de Joal. Trois de ses chevaux restèrent entre nos mains. On passa la journée auprès des puits abondants de ce village, à l'ombre d'arbres magnifiques, caïlcédras, baobabs et rondiers, dont l'innombrable et babillarde population ailée, perroquets, perruches, veuves au collier d'or, de toutes tailles, couleurs et variétés, semblait moins effarouchée de notre présence que les bimanes de l'endroit.

On rassura cependant ceux-ci, en payant exactement tout ce dont on avait besoin pour la subsistance de la colonne.

Le soir même, ayant appris que le comptoir de Silif, qui était sur notre route, avait été pillé par le boumi, qui ne pouvait lui pardonner l'eau qu'il avait bue, nous y courûmes et le trouvâmes abandonné. Pendant toute cette journée, ainsi que le lendemain, une fusillade assez nourrie à l'avant-garde et sur nos flancs nous prouva que nous étions désormais sur une terre hostile; cependant aucun détachement ennemi ne tint devant nos éclaireurs.

Une nouvelle marche de nuit, faite avec toutes les précautions voulues, puisqu'il devenait évident que le pays était en armes, nous conduisit à l'escale de Fatik, sur la rivière de Sine, où les traitants n'avaient pas été inquiétés.

Notre troupe forma les faisceaux et se reposa, en mangeant quelques galettes de biscuit qui lui restaient encore. C'était le jour et le lieu du rendez-vous donné pour la paix ou pour la guerre au roi de Sine; il n'y manqua pas.

A neuf heures, au moment où nous n'y songions plus, l'armée de Sine déboucha des bois, la cavalerie en tête, et un de nos hommes fut blessé sur les faisceaux avant que nous eussions eu le temps de courir aux armes. Nous étions six cents hommes en tout, dont trois cent vingt-cinq volontaires.



Baobab du cap Vert, *Adansonia digitata*. — Dessin de E. de Bérard d'après nature.

Les compagnies de débarquement et les volontaires de Dakar se jetèrent dans le bois qui se trouvait à droite et maintinrent vigoureusement en respect, pendant toute l'affaire, l'infanterie ennemie qu'ils avaient devant eux. Les tirailleurs sénégalais et les volontaires de Gorée coururent sus aux cavaliers qui envahissaient déjà le bivac. Un peloton d'infanterie blanche, trente-cinq hommes en tout, resta, par ordre du gouverneur, en réserve auprès de notre artillerie composée d'un seul obusier. Cet engin fit d'abord merveille, et trois coups lâchés par lui et d'assez près sur l'ennemi, étonnèrent grandement les cavaliers noirs et leurs montures. Mais, ayant brisé son affût presque aussitôt, force lui fut de demeurer muet et inutile. Cet accident n'empêcha pas nos fusiliers de refouler la cavalerie de Sine dans la forêt chaque fois qu'elle essayait de se déployer dans la plaine; mais, comme le colonel Faidherbe ne voulait pas laisser ses hommes s'engager sous bois à la poursuite de l'ennemi, de peur de quelque embuscade, les cavaliers noirs, ramenés par leurs chefs et reprenant courage, revinrent jusqu'à trois reprises à la charge. Comme ils essayaient un suprême effort, la réserve blanche marcha sur eux la baïonnette baissée. Cette fois, l'armée de Sine commençant à compter ses pertes et voyant ses chefs tués ou blessés, tourna vivement le dos, et prit définitivement la fuite, nous laissant maîtres du champ de bataille, où, parmi



Raz de marée à Rufisque. — Dessin de E. de Bérard d'après nature.

une centaine de morts, gisaient cinq princes, frères, beaux-frères et cousins germains du roi.

De notre côté, il n'y eut que cinq blessures excessivement légères, résultat singulier, après une fusillade de plus d'une heure à très-petite portée, mais logiquement dû au tir incertain et difficultueux d'une cavalerie armée de fusils de six pieds de long, non moins qu'à la charge de ces mêmes armes, que ces soldats novices bourrent de douze à quinze grosses chevrotines, suivant le degré de colère qu'ils éprouvent.

Le village de Fatik fut livré aux flammes, et les immenses colonnes de fumée projetées par cet incendie portèrent la nouvelle de notre victoire dans tout le royaume de Sine.

Le roi et les débris de son armée se retirèrent vers l'est en proclamant qu'ils n'attaqueraient jamais plus ces blancs qu'ils avaient crus, jusqu'alors, incapables de faire la guerre, et qui étaient venus les battre au cœur de leur pays, après plusieurs jours de marche par terre.

Revenus le soir à l'escale pour y passer la nuit, nous nous sentions victorieux, mais affamés, et nous réfléchissions avec une certaine anxiété à la direction dans laquelle il fallait marcher pour tâcher de retrouver nos magasins flottants, lorsqu'on entendit dans l'obscurité une marche sonnée par un clairon. On courut au-devant des survenants; c'était M. Mage et ses laptots, avec cinquante hommes d'infanterie de renfort qui arrivaient du steamer *l'Anacréon* mouillé à une lieue de là. En même temps il escortait des embarcations chargées de vivres. Dès lors notre victoire nous apparut sous un jour plus brillant et nous rejoignîmes allégrement en quelques marches nos bâtiments de charge sur la rivière de Saloum Le 21 au matin, tout le monde était réuni le long du rivage, bien portant, abrité par des gourbis en feuillage, et ne manquant de rien; savourant d'autant plus le bien-être qu'on avait passé par de plus rudes épreuves. Le plus humble de nos troupiers pouvait cueillir à volonté des huîtres de palétuviers; cette rivière en est remplie comme celles de Somone et de Fasna.

Le gouverneur ayant appris que son expédition avait jeté la terreur dans tous les pays voisins, crut devoir rassurer la contrée. Il partit pour remonter jusqu'à Caolakh, escale de Caoun, capitale du royaume de Saloum. Le 22 au matin on y arriva, et l'alcaty ou ministre du roi fut mandé.

Les rois de Sine et de Saloum sont d'une famille d'origine mandingue, réfugiée du Gabon, qui parvint à établir sa domination sur ces populations sérères. C'est par les femmes que se transmet la qualité de guellouar, et par suite le pouvoir. Le roi de Saloum était mort peu avant notre arrivée, et un nouveau roi venait d'être nommé. C'était un jeune homme de dix-huit ans, nommé Samba-Laobé, frère, par son père Madocou, du damel actuel de Cayor. Un parti hostile à sa famille venait de se révolter contre lui, de sorte que ce jeune roi ne pouvait être que tout disposé à en passer par les conditions que le gouverneur lui signifia, en le chargeant en même temps de propositions d'arrangement pour le roi de Sine.

L'ivrognerie est la plaie de toutes ces fractions de l'ancien empire oualof. Les rois, leurs familles, leurs ministres et leurs tiédos sont toujours ivres.

C'est pour se procurer de l'eau-de-vie qu'ils commettent tous leurs actes de violence, et qu'ils pillent et ruinent leurs sujets. C'est toujours en état d'ivresse qu'ils viennent mettre le désordre dans nos escales.

Jusqu'à présent, il n'y avait ni garde ni police pour mettre à la raison ces buveurs turbulents et patentés.

C'était la première réforme à établir, et elle dicta les propositions du colonel Faidherbe. Toutes furent acceptées.

Les rois du Baol, de Sine et de Saloum reconnurent qu'en vertu des anciens traités, les Français ont seuls le droit de fonder des établissements sur la côte depuis Dakar jusqu'à Sangomar et sur la rive droite de la rivière de Saloum ; que les commerçants français ont le droit d'y bâtir en maçonnerie sur des terrains achetés par eux en toute propriété ; que les princes et enfin les tiédos armés ne fréquenteront pas les points où se fait le commerce ; que les sujets français habitant ces pays ne seront justiciables que des autorités françaises, même dans leurs différends avec les indigènes; que le seul droit à payer sera un droit de trois pour cent sur les produits qui sortent du pays et qu'il sera perçu par un agent agréé par la France. Les produits qui ne font que traverser leurs territoires, pour venir aux comptoirs français, sont libres de tout droit de passage.

La paix et l'oubli du passé ont été accordés aux rois du Baol, de Sine et de Saloum aux conditions susdites; et pour en assurer l'exécution, ainsi que la sécurité du commerce, nous sommes en train d'élever des blokhaus, tours ou corps de garde, à Rufisque, Sali (Portudal), Joal, à la pointe de Sangomar et à Caolakh, sur la rivière de Saloum, à trente lieues dans l'intérieur.

La plupart sont déjà terminés ; en un mot, la réalisation des conditions des traités Ducasse de 1679 est en très-bonne voie. Quelques années de persévérance et elle sera complète, et la face du quadrilatère compris entre l'embouchure de la rivière de Saloum et celle du Sénégal, entre le cap Vert et les cataractes de Félou, se sera transformée au grand avantage des peuples qui l'habitent, ainsi qu'à l'honneur de la France et de l'humanité.

VOYAGE AU BAMBOUK ET RETOUR A BAKEL.

PAR S. L. PASCAL.

1859-1860

De Bakel à Kholobo. — La vallée de la Falémé. — Résultats de la guerre sainte d'Al-Hadji.

Suivant les instructions qui m'avaient été données, je devais remonter la Falémé jusqu'à Kholobo, traverser le Bambouk et le Natiaga, et atteindre le Sénégal en aval de la chute de Gouïna, parcourant ainsi l'angle intérieur de ces deux cours d'eau, et particulièrement l'arête du Tambaoura qui en sépare les deux bassins.

Je quittai Bakel le 6 décembre 1859; j'avais choisi Kéniéba comme point de départ. Après y avoir donné quelque temps à l'examen des gisements aurifères et des établissements français élevés pour leur exploitation, je fixai mon départ au 20.

Mon escorte se composait d'un sous-officier européen, de quatre laptots et de deux tirailleurs; enfin, j'avais pris à gages, à Bakel, un interprète qui avait fait plusieurs voyages au Ségou. Le bagage que j'emportais, quoique léger, m'avait obligé à me procurer trois bêtes de charge; il consistait, en outre des vivres que j'avais pris pour huit jours, en sel, tabac et guinée. Le sel, dont la valeur est inappréciable dans le Bambouk, dispenserait de tout autre objet d'échange, si son poids n'en rendait le transport aussi difficile.

Le 20 décembre 1859, je me dirigeais sur Sansandig. Au début de la route, l'eau se rencontre assez fréquemment. Le chemin serpente tantôt au milieu d'arbres d'assez belle futaie et tantôt au milieu des mimosées; quelques touffes de bambous croissent sur les bords des marigots.

Le village de Sansandig, situé à cinq minutes de la Falémé, se compose tout au plus d'une dizaine de cases habitées par quelques Peuls vivant dans un profond dénûment; leur réception me fit mal augurer, dès le début, de l'hospitalité qu'allait m'offrir le pays que je devais traverser.

De ce point, je passai successivement à Karé-Fattendi, Karé et Alinkel. Ces trois villages, riches autrefois, sont presque entièrement dépeuplés; à peine y trouvai-je quelques pauvres diables pour me renseigner et me parler de leur pays. L'étonnement que leur causait ma venue les faisait fuir à mon approche; mais, bientôt rassurés, tous s'offraient pour me montrer l'or sur les bords de la rivière, et, mettant en moi leur confiance, ils n'espéraient, me disaient-ils, qu'en la venue des blancs.

A Karé-Fattendi, je ne trouvai qu'un amas de ruines. Les bords de la rivière y sont difficiles, presque inabordables; elle doit être profonde, à en juger par la quantité d'hippopotames qui se jouaient dans ses eaux, pendant que nous reposions sous un superbe tamarinier.

Dans ce pays ruiné par la guerre, la végétation est fort belle; les tamariniers et les *samanas* y atteignent une hauteur considérable. Le chemin est presque toujours ombragé par les arbres; mais les mimosées y croissent en grand et retiennent trop souvent le voyageur, ou l'obligent à courber la tête devant leurs épines menaçantes.

A Alinkel comme ailleurs, on ne rencontre que des ruines qui contrastent péniblement avec la richesse du sol, couvert de cultures, surtout sur les berges de la rivière où la terre conserve plus longtemps la fraîcheur et où le travail de l'homme se réduit aux ensemencements, et, quand le mil approche de la maturité, à la garde de champs que viennent dévaster les oiseaux et les singes.

Les ravages encore récents d'Al-Hadji avaient distrait tous les habitants de leurs occupations habituelles, et les avait contraints à demander à la fécondité de la terre les moyens d'existence que leur assuraient autrefois les dépôts aurifères de la Falémé.

En se retirant du Fonta, Al-Hadji avait divisé ses bandes en trois colonnes; l'une dut remonter le Sénégal, une autre la Falémé, et la troisième suivre une route intermédiaire à travers le Bambouk, de manière à ce que pas une case, pas un être vivant ne pût leur échapper. Toutes les populations, hommes, femmes et enfants, furent entraînées à la suite du prophète. Les villages, après avoir été pillés, furent livrés aux flammes. Pour leurs malheureux habitants arrachés à leurs foyers, il ne devait plus y avoir d'autre patrie que celle que le marabout leur promettait dans le Kaarta.

Sur la route, beaucoup désertèrent et vinrent reformer les centres de population; aujourd'hui, tous savent qu'il n'y a plus de salut pour eux qu'auprès des Français.

Le chef d'Alinkel lui-même vint me conduire sur les bords de la Falémé, aux endroits où l'on recueille l'or, et me fit ressortir les avantages d'un établissement français dans son village.

La largeur de la rivière est, en cet endroit, de cent vingt mètres. Les grands arbres qui ornent ses rives, le bruit de l'eau qui se brise en cascades, et les roches qui embarrassent son lit font de cette section de la rivière une des plus belles de tout son cours.

Le soir, mes hommes firent la curée d'un caïman dont les gens du village voulurent bien nous vendre une partie. Nous partîmes le lendemain, et avant dix heures nous étions à Farabana. La route présente partout le même aspect : quelques marigots dans cette saison, presque toujours à sec, de hautes herbes, des mimosées, et parfois une véritable forêt de haute futaie dont le feuillage nous préservait de l'ardeur du soleil.

Le village de Farabana est habité par des Malinkés. Situé sur un plateau assez élevé, il est entouré d'une enceinte ou *tata* en terre glaise, avec courtines et bastions demi-circulaires. L'habitation du chef forme un réduit; elle est aussi garnie de bastions.

Farabana est riche en dépôts aurifères; quand les eaux de la Falémé se sont retirées, les habitants recueillent le sable sur ses rives. A l'endroit même où je fis halte, en avant du village, on ramassa du sable que l'on me remit comme échantillon. La berge y était escarpée, et l'eau, n'occupant qu'une partie du lit de la rivière, laissait une large grève ombragée par des arbres magnifiques. La Falémé y coule du sud au nord; elle est embarrassée d'îles boisées, de roches schisteuses, et forme un site des plus pittoresques. Ayant résolu de passer sur la rive droite, il me fallut conduire nos animaux à la nage et transporter nos bagages dans une pirogue.

Le 23 décembre, la route avait changé d'aspect; nous nous écartions de la Falémé, et la végétation s'en ressentait.

Diakhalel, village ruiné par Al-Hadji, est entouré de baobabs, de rondiers, de bambous. J'y remarquai plusieurs arbres du genre érable, dont le diamètre atteignait plus d'un mètre cinquante centimètres, et dont le bois est employé dans l'ébénisterie par les Anglais de la Gambie. Un marigot arrose ses environs et y répand la plus grande fertilité; ainsi, quoique Diakhalel eût été brûlé et que ses habitants fussent occupés à le reconstruire, leur récolte de riz, de mil et de pistaches semblait devoir satisfaire surabondamment aux besoins de l'année.

On extrait aussi en ce lieu, du sable recueilli dans les marigots, une certaine quantité d'or.

Une heure de marche sépare ce village de celui de Kassakho, assis dans une plaine entourée de montagnes, et qui possède une enceinte comme Farabana : c'est le



Le fort de Bakel, dans le haut Sénégal, à sept cents kilomètres de Saint-Louis. — Dessin de E. de Bérard d'après Nouveaux.

plus grand village que j'aie rencontré jusque-là. On y recueille de l'or, surtout pendant l'hivernage, époque à laquelle les pluies font sur les montagnes l'office du lavage, et permettent de l'obtenir avec beaucoup moins de peine.

A mon arrivée, j'installai mon bivac en dehors du village, et j'allai voir le chef. Il me reçut au milieu de ses guerriers (cent fusils au moins), et vint ensuite, avec tout son monde, me rendre la politesse que je venais de lui faire. Comme il considérait un sous-lieutenant français à l'égal d'un grand chef, je lui laissai cette haute opinion de mes épaulettes et je conversai longtemps avec lui. Pendant notre entrevue, un *griot*, trouvère local, proclamait les louanges du chef des blancs du Sénégal, et exprimait, de la façon la plus bruyante, le cas qu'il faisait des paroles de paix et d'amitié que je leur apportais. Après m'avoir assuré du désir que toute la population de ce pays a de voir le gouverneur du Sénégal y former des établissements, le chef se retira, et bientôt tous ses griots et griotes vinrent m'accabler de leurs chants, de leurs danses, et d'un bruit de tamtams et de castagnettes en fer dont nos établissements du Sénégal ne peuvent donner qu'une faible idée. Je subis cette épreuve patiemment, et, moyennant quelques feuilles de tabac et quelques poignées de sel, je passai pour l'avoir généreusement rétribuée. Mais jusqu'au moment où la nuit me déroba aux regards, tout le village, hommes, femmes et enfants, s'empressa autour de moi pour satisfaire la curiosité assez naturelle qu'excite chez les nègres de l'intérieur la vue d'un blanc. Le soir, enfin, on offrit du riz à mes hommes. J'ai dit plus haut que Farabana était le premier village malinké de la Falémé. A partir de ce point, tout Bambouk est exclusivement habité par cette race.

De Kassakho à Tambala, la route est pénible, sans eau et à travers des montagnes où on rencontre du fer et du quartz à chaque pas; le sol est couvert d'une végéta-

tion rabougrie et de bambous si serrés, qu'ils forcent parfois le voyageur à descendre de cheval. Nous fûmes largement dédommagés par la vue de Tambala, dont les environs sont revêtus d'une végétation splendide. Quant au village, les gens étaient comme à Diakhalel occupés à le reconstruire. Il y avait à peine une dizaine d'hommes, qui me reçurent bien et offrirent plusieurs calebasses de pistaches à mes laptots. J'y pris quelques renseignements sur les localités qu'arrose le marigot de Dungou-Khoba, véritable Pactole de ce canton aurifère.

A peine étais-je parti, que je fus rejoint par les envoyés du chef de Kobokhoto, village que j'avais laissé sur ma droite. Ils venaient me reprocher de ne point être passé chez eux et m'assurer du moins de leurs bonnes dispositions et du désir qu'ils avaient de les faire connaître au chef des blancs de Saint-Louis. Après cet incident je continuai ma route, et une vallée couverte d'herbes de prairie et encadrée de beaux arbres me conduisit au village de Sabouciré.

J'y fus assez bien accueilli à mon arrivée, mais ayant été voir le chef et causer avec lui, je le trouvai au milieu d'une soixantaine d'hommes armés. Il me pria aussitôt de me retirer, et mon interprète m'apprit que quelques habitants étaient mal disposés à notre égard. Il ne s'agissait de rien moins que de nous piller et de nous chasser du village. Je retournai à mon bivac et j'attendis.



Pêcheurs du haut Sénégal et de la Falémé. — Dessin de J. Duvaux d'après Nouveaux.

Quelque temps après tous les guerriers, ayant le chef à leur tête, arrivèrent auprès de moi, cherchant à justifier par un faux prétexte la conférence qu'ils venaient de tenir; mais je reçus de haut leurs excuses, affectant le mécontentement, et leur reprochant leur façon d'agir envers un étranger, envoyé par le chef de Saint-Louis! Quand ils se retirèrent, je restai bien persuadé qu'il ne m'arriverait rien.

Le 25 décembre je partis pour Fountamba, village riverain de la Falémé. En quittant Sabouciré, la route, passant sur des montagnes, est d'abord assez mauvaise, mais après une demi-heure elle pénètre dans une vallée profonde, arrosée par plusieurs petits marigots; la fertilité et l'admirable végétation de cette vallée en font certainement un des plus beaux sites que puisse offrir la Sénégambie. Fountamba est un petit village que les Talibas d'Al-Hadji n'ont pas plus épargné que ses voisins. Quand j'y passai, le tata du chef venait d'être relevé. A ses murs flanqués de bastions dont les toits pointus rappellent ceux des tourelles gothiques, on eût dit un château féodal. Les habitants peu nombreux se livrent, ainsi que tous les riverains du Sénégal et de ses affluents, à la pêche à la lance et à la chasse de l'hippopotame. La viande de cet amphibie, comme celle du caïman, est très-estimée dans le pays. Quant à la chasse, elle consiste simplement à s'embusquer et à attendre patiemment que l'animal

sorte de l'eau et s'aventure sur la berge. On le tire alors à coup sûr avec des balles en fer. La viande est ensuite découpée en lanières, séchée au soleil et conservée.

De Fountamba, la route, passant par Saraïa, Sonkoadau et quelques autres petites localités dont les habitants s'adonnent surtout au lavage de l'or, me conduisit en deux jours à Nanifara, village bâti à trois quarts d'heure de la Falémé, aussi grand que Sabouciré, aussi peuplé et possédant au moins cent fusils. J'y fus très-bien reçu, et honoré comme à Kassakho de danses et de chants en plein soleil, jusqu'au moment où, gagnant la Falémé, je la traversai à gué pour aller à Tumbimfara, village moins considérable que Nanifara. Aussitôt après mon arrivée, les habitants m'apportèrent des défenses d'éléphants et d'hippopotames qu'ils voulaient échanger contre des quantités de sel qui ne représentaient pas la millième partie de la valeur de l'ivoire. Il est vrai que ces défenses d'hippopotames, dont nos dentistes tirent leurs osanores, avaient été ramassées dans les rues du village où je vis les enfants s'en servir comme de jouets.

Pendant les deux journées suivantes, je remontai la rive gauche de la rivière, afin d'éviter les grands et profonds marigots qui découpent sa rive droite, à la hauteur de Guidima et de Khassakiri. Dans ce dernier village, qui pourtant est grand, bien peuplé et doit disposer d'au moins cent vingt fusils, notre arrivée causa une véritable panique ; tout le monde s'enferma et aucun des habitants ne voulut sortir du village. Après avoir envoyé mon interprète, je fus obligé d'aller moi-même rassurer le chef qui hésitait encore et ne mit qu'en tremblant sa main dans la mienne. Pendant la journée, il vint cependant s'entretenir avec moi et se plaindre de l'état de misère dans lequel ils vivent tous, n'ayant ni sel, ni poudre, ni aucun des produits de nos comptoirs et n'osant pas y porter les leurs dans la crainte des Talibas d'Al-Hadji et des gens de certains villages intermédiaires qui les pillent et les rançonnent. Je pus le rassurer à ce dernier propos en lui apprenant que Khakhadian, une des localités les plus redoutées, venait d'être châtiée par notre allié Boubakar-Saada, almamy du Bondou.

Une fois rassurée, la population passa, sans transition, de la crainte à la joie. La soirée se passa en chants et en danses qui se prolongèrent jusqu'au matin. L'orchestre était le plus complet que j'eusse vu jusqu'alors ; outre les tamtams et les castagnettes, on y voyait deux énormes guitares armées chacune de douze ou quinze cordes et garnies de grelots à leur extrémité comme un tambour de basque.

Le 28, je me mis en route à six heures, laissant derrière moi le village tout entier complétement endormi.

J'arrivai à dix heures et demie sur la rivière en face de Kholobo ; aussitôt deux petites pirogues passèrent de notre côté et transportèrent nos bagages sur la rive droite ; les animaux traversèrent à la nage derrière les pirogues, mais on recommanda à nos hommes de ne point se mettre à l'eau à cause des hippopotames. Ces animaux ont, dans la haute Falémé, une réputation de férocité qui passe pour justifiée par de nombreux accidents. Toujours est-il que les habitants ne passent jamais la rivière autrement qu'en pirogue.

Les Malinkés du Bambouk.

Kholobo est le plus grand de tous les villages que j'ai rencontrés sur la Falémé ; il a souffert beaucoup de l'invasion des Talibas. De même que tous les villages malinkés, il est entouré d'une enceinte. Dans l'intérieur du village, chaque famille importante a son tata particulier. Ordinairement ces enceintes sont flanquées de bastions ou brisées en crémaillères, de façon à donner plus de solidité à la muraille. Les bastions sont circulaires ; ils ont un étage et sont terminés par un toit conique comme celui des cases. L'étage, placé à la hauteur de la courtine, c'est-à-dire à trois mètres de terre, sert de grenier, mais il est percé de créneaux pour la défense. Les cases sont construites en terre, la charpente de leurs toits de chaume est faite en bambous. Enfin, pour conserver le mil, le maïs, le riz, les pistaches, on voit dans chaque demeure des sortes de jarres d'un mètre et demi de hauteur et de forme ellipsoïdale, dont le fond et l'intérieur des parois sont garnis de paille comme les silos de l'Algérie.

Tous les villages malinkés vivent en république et sont indépendants les uns des autres. Chaque village a un chef dont le pouvoir se transmet par voie d'hérédité. Les indigènes ne paraissent suivre aucune espèce de culte ; la justice est rendue par les chefs de village, quand la raison du plus fort ne règle pas les différends. Les mariages se font sans consécration d'aucune sorte, et les naissances sont toutes légitimes. Les Malinkés, comme j'ai pu en juger plus tard, sont fourbes, lâches, et surtout très-enclins au vol. Ils n'écrivent point leur langue et riaient aux éclats en me voyant prendre des notes. Tous sont habillés d'une étoffe tissée dans le pays, et qu'ils teignent eux-mêmes d'une couleur végétale jaune bistrée. Ils ne font jamais un pas sans avoir à la main le fusil, arme qui a remplacé l'arc et le carquois de leurs ancêtres ; ils tirent ces armes et leur poudre de la Gambie. Tous s'occupent de l'extraction de l'or, les contrées sont plus ou moins riches, mais il n'est pas un village du Bambouk qui ne recueille de la terre aurifère dans les marigots ou dans les puits de mine creusés à cet effet. Cette terre est ensuite soumise au lavage, seul procédé employé et exclusivement réservé aux femmes.

On voit peu de captifs chez les Malinkés ; il n'existe chez eux aucune distinction entre un homme libre et un captif : celui-ci travaille pour son maître, lui obéit, mais l'un est considéré à l'égal de l'autre. Les Malinkés sont grands, robustes, assez bien faits en général, mais très-insolents. Il est assez commun de rencontrer chez eux des difformités, telles que les goîtres, les excroissances charnues, les pieds-bots et même des plaies ulcéreuses aux membres inférieurs.

Les riverains de la Falémé sont plus doux que les gens de l'intérieur ; ceux-ci, vivant en pays de montagnes, participent du caractère des peuples montagnards. De même que tous les noirs du Sénégal, ils aiment à se ras-

ITINÉRAIRE DU VOYAGE D'EXPLORATION
de la
FALÉMÉ
du pays de
BAMBOUK ET DU SÉNÉGAL
par Mr. Pascal, S. lieut d'Inf de Marine
1860.



Gravé chez Erhard R. Bonaparte 42



Place du Gouvernement et marché à Gorée. — Dessin de M. E. de Bérard d'après nature.

sembler pour causer des affaires de leur pays. C'est dans ces réunions que les griots, auxquels est réservé le privilége de connaître l'histoire, leur racontent les hauts faits qui ont illustré leurs chefs et leurs ancêtres. Elles se tiennent sur une place du village; les hommes sont assis sur une sorte d'estrade de vingt à trente mètres carrés, élevée de quatre-vingts centimètres du sol, et formée de bambous juxtaposés et soutenus par des traverses et des pieux fichés en terre.

En temps ordinaire, le Bambouk produit suffisamment pour sa consommation; mais sa fertilité en ferait facilement le grenier du haut pays. Il tire quelquefois du mil du Gadiana et aussi des pays du sud et de l'est en échange de son or. Il pourrait surtout fournir le Sénégal de riz, qu'il produit en abondance, et que tous les noirs du Sénégal préfèrent au nôtre.

Il est rare de voir des chevaux dans le Bambouk; quelques chefs de village en possèdent, mais ils s'en servent rarement. On croit généralement que ces animaux ne peuvent pas y vivre, et la vue d'un cavalier cause toujours de l'étonnement chez les Malinkés. Cependant, dans mon voyage, sur les cinq chevaux que j'avais avec moi, aucun n'a été arrêté un seul instant. Les gens du pays assurent que les feuilles d'un certain arbre, en tombant dans l'eau, la corrompent au point de donner la mort aux animaux qui en boivent, et il est reçu dans tout le haut pays que l'eau du Bambouk possède des propriétés malfaisantes. J'ai constaté le fait, et il est certain pour moi que cette cause réside dans les gisements métallifères.



Rincops ou veuve au collier d'or et *rincops flavirostris* (voy. p. 35).

Les ânes sont les seules bêtes de charge employées par les caravanes; ces animaux supportent les longues marches, résistent aux privations et sont faciles à nourrir.

J'ai vu peu de bestiaux : depuis longtemps les troupeaux ayant été enlevés par les saints marabouts, compagnons d'Al-Hadji.

Les moutons sont de la race du Fouta-Djalou; ils sont très-petits et ne vivent qu'en pays de montagnes : on en fait le plus grand cas. Quant aux bœufs, le petit nombre que j'ai rencontrés étaient très-beaux et bien supérieurs à tous ceux que les Maures amènent sur nos marchés.

Depuis les invasions à Alhadj, le commerce a perdu toute son importance dans le Bambouk. La crainte des *Talibas* et de quelques villages qui mettent à profit ces temps de trouble pour assaillir les caravanes, retient chez eux les *dioulas* ou marchands qui avaient coutume de venir tous les ans aux comptoirs du fleuve.

Bamba, le chef de Kholobo, me pria instamment de demander au gouverneur un poste pour son village, afin de garder le pays et d'y protéger le commerce. Comme il connaissait notre campagne de Guemou, il aurait voulu qu'on vînt aussi détruire les villages dont il avait lieu de se plaindre.

En dépit de ses sollicitations, du besoin qu'il a de nous, et des visites que son fils a faites à nos postes du bas du fleuve, je fus loin d'être traité chez lui comme son fils l'avait été à Kéniéba. Il s'efforça d'obtenir de moi tout ce qu'il put, et ne me donna rien gratuitement. Enfin il voulut me retenir malgré moi dans son village. Il avait cependant consenti, après de longs pourparlers, à me laisser partir avec un de ses fils qu'il me donnait pour guide, et je devais quitter Kholobo le 30, surlendemain de mon arrivée. Mais, au moment du départ, tous les gens du village arrivèrent en armes, et le chef, après m'avoir encore engagé à demeurer chez lui, ne voulut me laisser partir qu'en échange de nouveaux cadeaux; je fus obligé d'en passer par où il voulut, puis je me mis en route.

Des bords de la Falémé à ceux du Sénégal. — Intérieur du Bambouk. Retour. — Les cataractes de Gouïna et de Félou.

J'allais m'engager dans l'intérieur du pays, et je n'avais que de mauvais renseignements sur la population des villages; au dire de tous, je devais rencontrer des gens d'Al-Hadji; mais, tenant compte des exagérations si

communes aux noirs et du désir de chaque chef de me retenir chez lui pour m'exploiter autant et aussi longtemps que possible, je m'éloignai avec confiance.

La route, à partir de Kholobo, traverse une contrée montagneuse : le fer s'y montre constamment, et plusieurs marigots, dont la végétation contraste avec la nudité des collines qu'ils contournent, répandent l'eau et la fécondité dans tous les bas-fonds. Les bambous se rencontrent à chaque pas, et l'or devient plus abondant, au dire des gens du pays, à mesure qu'on se rapproche du Tamba-Oura.

Avant d'arriver à Kofoulabe je rencontrai sur ma droite deux puits de mine de six mètres environ de profondeur, sur trois de diamètre à l'orifice. Abandonnés depuis longtemps, les ronces et les épines en avaient envahi les bords et ne permettaient pas d'y descendre. Ils me rappelèrent ceux que Mungo-Park avait vus dans le même pays cinquante-quatre ans auparavant [1].

Dialafara est bâti au pied du Tamba-Oura, au fond d'une plaine qui s'étend tout le long de la chaine. La montagne y forme un vaste rentrant en arc de cercle, à gauche coule un marigot, à droite se trouve le village. C'est un des points les plus importants du Bambouk ; il se trouve placé sur la route qui traverse le pays, dans sa longueur et c'est le premier grand village que rencontrent les caravanes qui suivent cette route pour se rendre au Sénégal. Enfin il est peu éloigné de Kholobo, un des plus grands centres de la Falémé.

La chaine du Tamba-Oura est un système de montagnes à crête continue, qui paraît avoir été coupée dans sa longueur par un plan vertical et dont la partie antérieure s'est éboulée. La pente du talus ainsi formé est au moins dans le rapport de trois de hauteur pour deux de base, et la montagne est généralement inaccessible. Tous les cours d'eau qui arrosent le pays jusqu'à la Falémé descendent du Tamba-Oura, qui cependant n'a point de source vive : les eaux de pluie donnent naissance à ces marigots qui se tarissent presque complétement à l'époque des sécheresses ; tous charrient de l'or, enrichissant le Bambouk des sables et de la terre que les eaux de l'hivernage arrachent aux pentes dirigées vers la Falémé.

Contre mon attente, je fus bien reçu à Dialafara, village très-grand, très-peuplé et ne paraissant plus se ressentir du passage des Talibas. La conduite du chef fut loin de justifier les appréhensions qu'auraient pu me faire concevoir les fausses indications que j'avais reçues. Comme je m'étais établi en dehors du village, il vint à moi solennellement et déploya à mon intention la plus grande pompe possible. Il était accompagné de toute sa famille, de ses griots et de ses hommes d'armes, suivant l'habitude. Ma venue, me disait-il, était d'un bon augure pour le pays, il ne doutait pas que bientôt nous ne fussions établis à Dialafara comme nous le sommes à Kéniéba, et quant à lui il était dévoué au chef des blancs du Sénégal dont il connaissait la renommée. Il se retira ensuite et m'envoya du lait et du riz, en s'excusant sur sa pauvreté qui ne lui permettait pas de m'offrir une hospitalité plus digne de lui et de moi.

Le 1er janvier 1860, je traversai successivement Boubou, Graïa, Khann, Monia et Galadhio. L'agglomération des villages dans cette partie du Tamba-Oura indique assez la richesse du sol, et en effet, tous se livrent à l'exploitation de l'or. La chaine offre toujours le même aspect ; elle présente sur deux ou trois étages de véritables murailles aux arêtes vives, imitant parfois les ruines d'un fort avec ses bastions et ses courtines, d'autres fois les débris d'un temple aux colonnes renversées et brisées. Certains passages du Tamba-Oura inspireraient également le peintre et l'écrivain : la majesté imposante des montagnes, leur aspect désolé, les aboiements des cynocéphales qui habitent les anfractuosités de leurs rochers, produisent sur l'esprit la plus vive impression.

Le 2 janvier, j'étais à Séré-Khoto, village épargné par Al-Hadji ; ses habitants sont nombreux, mais ont une réputation de pillards que le chef confirma en m'engageant à me tenir sur mes gardes ; d'après lui, je ne devais pas manquer d'être dévalisé pendant la nuit. Aussi fit-il publier dans son village que quiconque s'approcherait de mon bivac y serait reçu à coups de fusil. Cette précaution eut son effet, et la nuit se passa sans accident.

Séré-Khoto est situé dans un carrefour, à l'intersection de toutes les routes de Bambouk, à vingt-cinq lieues de Kéniéba, et au centre des points les plus renommés pour la richesse de leurs dépôts aurifères, principalement Nétékho et Khakhadian, dans le voisinage desquels existent, dit-on, les ruines d'un ancien établissement européen, qu'on croit pouvoir attribuer aux Portugais.

Je passai ma soirée à prendre des renseignements sur ma nouvelle route, auprès de Barka, frère de Sémounou, le roi de Natiaga, lequel, absent de son pays depuis longtemps, attendait un moment propice pour y rentrer : il s'offrit à me le faire traverser et à me conduire jusqu'à Gouïna. Le lendemain il vint en effet accompagné d'un serviteur, et nous nous mîmes en route.

Le 3 janvier, à six heures, nous traversions le défilé de Kouroudaba (porte des roches), seul passage qui coupe le Tamba-Oura pour mener dans le Natiaga : large d'environ quarante mètres, il s'ouvre de l'ouest à l'est ; ses flancs sont semblables à des murailles construites de main d'homme ; les étages supérieurs surplombent les premiers, et les blocs de roches qui se sont détachés encombrent le fond de la gorge et la rendent peu praticable.

Je mis deux jours à traverser le Natiaga où je ne rencontrai pas un village habité. Le sol ici n'est plus, comme

1. Mungo-Park, à son second voyage, en 1805, venant des bords de la Gambie par le Woulli, le Tenda et le Dentita, passa la Falémé dans les environs de Kholobo ; puis, continuant sa route vers l'est et laissant à sa droite les montagnes du Kounkadougou, il traversa la chaîne aurifère du Tamba-Oura, et franchit le Ba-fing et le Ba-khoï à une vingtaine de lieues de leur confluent. S'étant mis en route à une époque trop avancée de l'année, et en proie à toutes les misères de la saison des pluies tropicales, ce grand voyageur était dès lors dans une situation déplorable, et voyait chaque jour quelques-uns de ses compagnons mourir autour de lui.

dans le Bambouk, couvert de fer et de quartz, il semble dallé de larges pierres qui ne sont que des grès très-fins et d'une grande dureté. Le soir du second jour, au sortir d'un défilé étroit, aux parois perpendiculaires, nous vîmes s'élever devant nous trois gigantesques masses ou pyramides qu'on eût prises pour des monuments d'architecture, tant leurs formes étaient régulières. Rien n'y manquait : piédestal, corniche, tablette, que les règles et le ciseau n'auraient pas tracés plus exactement. Elles portent le nom de Laoulaou-Tollor et Karékhandi ; celles de gauche et de droite ont pour base des rectangles, celle du milieu est à base quadrangulaire ; leur hauteur est de deux cents mètres au moins et elles sont composées de grès comme la chaîne du Tamba-Oura. Le sol sur lequel elles reposent est formé d'une immense dalle de grès tendre, sans solution de continuité et entièrement dépouillée de végétation.

Le 4 janvier, après avoir traversé encore quelques villages détruits et quelques autres défilés aux murailles abruptes, je revis enfin le Sénégal et j'atteignis ce fleuve à l'embouchure du Bagonkho, marigot qui forme avec le fleuve un angle presque droit.

Nous eûmes beaucoup de peine à nous frayer un passage à travers les ronces et les herbes qui croissent sur les sentiers, depuis trois années que la guerre d'Al-bag a dépeuplé tous ces pays. Nous suivîmes la rive gauche du fleuve et à cinq heures nous étions établis à cinq minutes du fleuve au village de Banganoura. Déjà depuis une heure nous entendions le bruit effrayant de la chute de Gouïna.

La population de Banganoura était réduite à quatre forgerons. Ces gens n'ont aucune religion, mais leur état est pour eux une cause d'immunité ; aussi n'ont-ils rien à craindre des marabouts. Ils étaient si pauvres que ce fut à nous de leur offrir le souper ; cependant ce soir-là mes hommes achevaient leurs provisions de voyage et ils ne devaient plus compter pour leur nourriture que sur les fruits du baobab.

Comme Barka m'avait déclaré qu'il ne dépasserait pas Gouïna, j'employai la soirée à engager les hommes du village à me conduire jusqu'au confluent du Ba-fing et du Ba-khoï, distant de dix à douze lieues de Banganoura, mais ils ne voulurent point s'exposer à y guider un Européen, sachant comme moi, que l'angle intérieur du confluent est habité par les Talibas. Cependant je ne perdis point l'espoir de les y déterminer le lendemain, et je résolus de n'emmener avec moi que mes hommes à pied, laissant au village mes bagages et mes bêtes de charge.

En trois quarts d'heure je fus rendu de Banganoura à Gouïna. A mesure que nous approchions, le bruit de la chute devenait assourdissant et nous disait assez quel spectacle magnifique nous attendait. Jamais mes hommes n'avaient été si pressés d'arriver, jamais je ne les avais trouvés aussi silencieux. La satisfaction qu'ils éprouvaient à l'idée de pouvoir dire qu'ils avaient vu Gouïna, semblait mêlée de la crainte de ne pas y arriver ; enfin, au détour d'un petit ravin, nous débouchâmes sur les bords du fleuve, et la chute se déroula devant nous.

Sur une largeur de plus de quatre cents mètres, le fleuve s'échappe tout à coup du terrain qui manque à la masse de ses eaux, et la nappe tombe en bouillonnant à cinquante mètres de profondeur. Pendant les hautes eaux, la chute doit avoir une largeur double et sa hauteur sur la rive gauche atteindre soixante mètres. En effet, sur cette rive, de larges tablettes d'un grès très-fin et d'un mètre d'épaisseur s'avancent de quatre et cinq mètres sur l'abîme, formant un plan horizontal élevé de dix mètres au-dessus du niveau supérieur de l'eau. Rien ne les soutient, et il semble qu'en s'y aventurant on s'exposerait à rouler avec elles dans le gouffre du bassin inférieur. La bande rocheuse qui coupe le fleuve est dirigée du nord au sud, tandis que le Sénégal coule de l'est à l'ouest. Le bassin supérieur du fleuve n'a pas plus de largeur que la cataracte elle-même ; au milieu surgissent quelques roches auxquelles la superstition attribue des formes tout à fait chimériques. Aux abords de la cataracte se trouvent ces sortes de trous que l'on a appelés baignoires du Félou, et d'autres en forme d'entonnoirs dans lesquels l'eau s'engouffre en tourbillonnant ; mais ils sont peu nombreux. La cataracte de Gouïna ne demande pas à être examinée en détail. Elle n'a pas ces bizarres découpures que les artistes admirent tant dans celle de Félou. Son aspect est régulier ; le regard en embrasse l'ensemble et l'esprit reste impressionné par le grandiose du spectacle.

Les environs sont complétement arides et dépouillés de végétation ; la rive droite est bordée par une montagne au pied de laquelle coule le fleuve, et les gens du pays ne manquent pas de faire remarquer sur son flanc escarpé un baobab que la main de l'homme n'a jamais pu atteindre. Sur la rive gauche, l'ancien village de Gouïna est situé à un quart d'heure dans le sud-est de la chute, et le terrain que l'on traverse pour y arriver est formé de grès très-dur et très-fin.

Après avoir passé une heure devant la chute, Barka voulut repartir pour Banganoura ; j'employai tous les moyens de persuasion possibles pour le déterminer à me conduire en avant, mais il résista en me répondant que c'était à lui désormais à me rappeler mon pays, ma famille et les dangers que nous courions en nous approchant des Talibas d'Al-Hadji. Enfin, pour me convaincre qu'il voulait m'être utile, il consentit à me mener jusqu'à Foukhara, endroit qu'il me représentait comme digne d'être vu.

Une marche de quelques heures nous y conduisit ; mais Barka se refusa absolument à aller plus loin ; à une heure, je dus repartir pour Banganoura, où j'arrivai avant le soir. Ce fut pendant cette excursion que j'appris que le Ba-khoï (khoï, *blanc* en malinké), ou rivière Blanche, est le seul tributaire que la région alpestre du Djalon fournisse à la rive droite du Ba-fing ou haut Sénégal.

Quant au Ba-oulé ou rivière Rouge, que l'on a considéré jusqu'à présent en Europe comme le principal affluent du fleuve, son cours est dirigé dans l'est, et il se

jette dans le Djaliba (haut Niger) à Kouloukoro, en amont de Yamina. Il est étroit, peuplé d'hippopotames, indice de fond, et ne peut être franchi en certains passages qu'au moyen d'arbres jetés en travers et servant de pont d'une rive à l'autre. Personne n'a pu me parler de sa source. En amont de son embouchure dans le Niger, on rencontre un autre affluent de ce grand fleuve, le Tankisso, dont Caillé a parlé le premier. Issu de la partie orientale du Fouta-Djalon, il arrose le Bélia et une portion du Bouré, où il se perd dans le Niger.

Le 6 janvier, à six heures, je partis de Banganoura pour le poste de Médine. La contrée parcourue le long



Chute du Sénégal dite du Félou. — Dessin de E. de Bérard d'après Nouveaux.

du fleuve est magnifique de végétation; les bords du Sénégal sont couverts de cultures; on y rencontre des dattiers, et les routes sont très-praticables.

Je consacrai quelques instants à visiter le Félou que je ne connaissais point, et je repartis, tout entier à la satisfaction de retrouver un poste français.

Je passai deux jours à Médine, et le 10 janvier j'étais en route pour Kéniéba.

Le 12, au matin, mes hommes célébraient par leurs coups de fusil notre heureux retour au point de départ.

(La suite à la prochaine livraison.)



Fort de Dagana, à cent quarante-quatre kilomètres de Saint-Louis. — Dessin de E. de Bérard d'après E. Nouveaux.

VOYAGES ET EXPÉDITIONS AU SÉNÉGAL

ET DANS LES CONTRÉES VOISINES [1].

VOYAGE DANS L'ADRAR ET RETOUR A SAINT-LOUIS

PAR M. VINCENT, CAPITAINE D'ÉTAT-MAJOR.

1860

De Dagana à la rivière Saint-Jean. — Les Trarzas et leur territoire.

Dans le courant du mois de février dernier, M. le gouverneur du Sénégal avait demandé au roi des Trarzas sa protection pour les voyageurs qui iraient explorer l'Adrar (Sàh'ra occidental); la réponse de ce chef avait été affirmative, quoiqu'il représentât, en les exagérant, toutes les difficultés d'un tel voyage. Il proposait de nous emmener avec lui au moment où les camps maures, dès les premières pluies, quittent le fleuve pour remonter dans le nord et aller quelquefois jusque dans le pays de Tiris. C'était nous astreindre à partir pendant l'hivernage et à marcher très-lentement; nous préférions souffrir de la chaleur et de la soif, parcourir de grands espaces et connaître la véritable physionomie du pays pendant la rude saison.

Muni de vivres pour deux mois, de guinée, de tabac et de différents objets destinés à subvenir à notre subsistance, j'arrivai le 5 mars à Dagana, qui devait être mon point de départ. J'emmenais avec moi, outre Bou-el-Moghdad, interprète de première classe, Gangel, brigadier de spahis, sur l'énergie duquel je savais pouvoir compter; enfin deux spahis noirs et un domestique.

Dagana, simple fortin en 1855, doit aux mêmes causes qui ont doué Saint-Louis de verdure, d'ombre et de promenades, d'être aujourd'hui le plus florissant de nos établissements de l'intérieur. Sa population dépassant déjà trois mille âmes, le chiffre de son commerce, évalué pour 1859 à plus de quatre millions, en font une ville importante pour la contrée, tandis que ses riches jardins, ses belles plantations, ses cultures tropicales forment un ensemble d'autant plus agréable qu'on y est bien moins exposé que sur d'autres points du fleuve aux attaques des moustiques, ce fléau auquel les nègres n'échappent qu'au moyen d'un autre genre de supplice : un bain de fumée de bois vert.

Partis de Dagana le 8 mars, nous avons traversé d'abord toute cette partie du pays que les Maures nomment Chamâma (pays des noirs), parce qu'il a le même aspect que les plaines alluviales du bas Sénégal. C'est l'ancienne

1. Suite et fin. — Voy. pages 17 et 33

patrie des Oualofs, limitée au nord par la zone des forêts de gommiers, si l'on peut appeler forêt une réunion d'arbres rabougris, espacés de douze à quinze mètres.

Le 14 au soir, en arrivant au camp royal, composé d'environ cent cinquante tentes, nous apprenons que, contrairement à l'avis des princes, qu'il consulte toujours pour ses moindres décisions, le roi viendra nous voir le lendemain.

Effectivement le 15 au matin, Mohammed-el-Habib[1] arrive à la tente qu'on nous a dressée, suivi de ses conseillers au nombre de plus de cent.

C'est un vieillard à barbe blanche, d'une taille élevée et sans embonpoint; il a les yeux brun clair, la figure commune quoique intelligente; il paraît encore vigoureux, il est agité d'un tremblement nerveux, surtout apparent lorsqu'il prend du tabac, dont il semble abuser; il est vêtu simplement et porte un chapelet qu'il égrène en parlant; il n'a pas la physionomie altière de son fils aîné.

Dès qu'après les salutations d'usage, je veux lui exposer le but de mon voyage, il m'arrête court en me disant que ce voyage n'est pas possible, que c'est une folie de l'entreprendre et que la route est infestée par de nombreuses tribus adonnées au brigandage; qu'il ne peut me protéger que sur son territoire; enfin, il nous conseille de faire notre testament ou de retourner à Saint-Louis jusqu'à l'hivernage.

Je lui réponds que nous préférons nous faire tuer plutôt que de retourner sur nos pas; cette réponse excite l'hilarité de tous les spectateurs.

Il serait trop long de raconter ici les entretiens successifs que j'eus avec lui; ce n'est qu'au bout du quatrième jour de tergiversations et après avoir été travaillé par toutes les influences, que le roi se décida à nous faire partir; il nous donna pour nous accompagner jusque chez les Alebs, la plus septentrionale des tribus trarzas, Sidi, fils de son ministre. Les Alebs étaient chargés de nous conduire ensuite chez les Ouled-Delims, sur lesquels le roi croyait pouvoir compter comme sur ses propres sujets.

Enfin, le 19 mars, pour la première fois nous montons à chameau, toute la population réunie nous fait ses adieux en nous indiquant par signes que nous ne reverrons plus Saint-Louis et qu'on nous coupera la tête.

Nous dûmes faire halte dans un camp de Tiyabs, anciens guerriers devenus marabouts, pour y attendre Sidi, notre guide officiel, retenu par une indisposition, ou plutôt par les pleurs de sa famille, qui craignait de lui voir faire quelques jours de marche avec nous.

Le 21 mars, rejoints par Sidi, nous partons enfin, et sortant de la forêt de gommiers nous entrons dans le pays de Dahar, où le sol est légèrement ondulé, sablonneux, couvert d'herbes et d'arbres épineux assez épais. Nous y rencontrons de nombreux troupeaux de moutons, de bœufs et de chameaux.

Nous voyons aussi plusieurs tribus trarzas qui marchent vers le sud, en se rapprochant du fleuve. Les femmes, montées sur des chameaux avec des selles en forme de palanquin, se détournent de plus de deux kilomètres pour venir nous voir; elles conduisent leurs chameaux avec beaucoup d'habileté.

Le 24 au soir, nous rencontrons un premier camp d'Alebs. Malgré les représentations de Sidi, fils du ministre, ils ne veulent pas nous servir de guides, prétendant que les Ouled-el-Nacers, avec lesquels ils sont en guerre, sont à deux jours de marche dans le nord, et qu'on ne peut se hasarder dans le pays qu'avec trente ou quarante hommes bien armés. Nous nous mettons en marche pour aller trouver la deuxième fraction de cette tribu, et nous campons à huit kilomètres de l'Océan, à une cinquantaine de lieues dans le nord de Saint-Louis, aux puits nombreux de Tiourourt, dont l'eau, presque imbuvable, saumâtre et chargée d'ammoniaque, n'en est pas moins recherchée par les troupeaux; car, nous y avons vu à un moment de la journée plus de douze cents chameaux réunis. Près des mêmes puits se trouve aussi une plantation de quinze cents à deux mille pieds de dattiers, faite par un homme de l'Adrar. Bien qu'elle n'ait pas réussi, et que les dattiers les plus élevés n'aient que trois mètres cinquante centimètres et ne produisent aucun fruit, cette plantation n'est pas le seul essai de ce genre qu'on ait fait dans le pays des Trarzas, et toutes ces tentatives sont d'un bon augure pour l'avenir. Elles méritent d'être signalées.

La deuxième fraction des Alebs nous rejoignit à Tiourourt; son chef, nommé Mohammed-ould-Beibakar, est un vieillard chauve, à barbe blanche, très-vert encore; son air intelligent nous fit espérer une heureuse négociation. Tout en voulant bien rendre un service au roi des Trarzas, il ne cacha pas son désir d'être dédommagé de ce qu'il ferait pour nous. Après de longs pourparlers, ce diplomate nomade nous mit à même de quitter Tiourourt, le 30 mars au soir, pour longer la mer jusqu'à la hauteur d'Arguin.

Nous suivons la plaine d'Afthouth, couverte alternativement de pins maritimes et de plusieurs espèces de plantes marines que les chameaux ne dédaignent pas, et d'espaces considérables, humides, vaseux, que les Arabes appellent *sebkhas*, où séjournent pendant plusieurs mois les pluies de l'hivernage. On ne peut les traverser qu'avec les plus grandes précautions pour éviter de s'embourber; quelques-unes de ces sebkhas ont à la surface une faible couche de sel qui ne mérite pas d'être exploitée.

Le 1er avril, nous arrivons à l'emplacement de l'ancienne escale de Portendick, que les Maures nomment Njeïl, où les Anglais ont fait pendant longtemps concurrence à notre commerce du fleuve. Il n'en reste rien. On nous a montré la plage où se faisaient les échanges. Un palmier qui existe encore servait de point de reconnaissance aux navires marchands. Dans l'intérieur s'étend une série de sebkhas, dont le lit bouleversé n'est que de la vase desséchée; soulevée par le vent, celle-ci forme de petits monticules couverts d'euphorbes et de pins maritimes et laisse à nu une couche de coquilles marines.

Une de ces sebkhas, encadrée au fond d'un ravin, forme

1. [illegible] dans le courant de l'été de 1860 par le parti anti- [illegible]

la saline de Tin-Niébérar. Nous traversions cette couche de sel avec précaution, lorsque quatre Maures armés de fusils se montrent sur le bord opposé, font abattre leurs chameaux, tirent leurs fusils de l'étui et se tiennent prêts à faire feu; de notre côté nous nous mettons en état de défense. Haméida et Bakar vont les reconnaître; heureusement ce sont des Alebs qui arrivent du nord. Ils se contentent de nous demander un peu de tabac que nous ne leur donnons pas, et ils nous quittent peu enchantés de l'effet qu'a produit sur nous leur belliqueuse démonstration. C'est la manière des guerriers de s'aborder dans le désert.

Le 5 avril, nous campions sur une colline qui longe le bras de mer que les Européens appellent rivière Saint-Jean. C'est la limite extrême du pays exclusivement habité par les Trarzas. Voici l'opinion que je me suis faite de cette tribu, qui a des rapports constants avec nous. Les chefs sont généralement d'une intelligence remarquable. Je les ai trouvés dans cette partie de mon voyage moins orgueilleux et plus réservés que ceux que je devais rencontrer plus tard. Quant aux guerriers ordinaires, ils sont fort ignorants des lois du Prophète, ne savent ni lire ni écrire, sont très-arrogants, vantards, hypocrites, faux, et méprisent souverainement les gens qui ne portent pas d'armes. Le meurtre d'un homme est pour eux une bagatelle quand ils n'ont rien à craindre. Ils mendient avec une effronterie qui ne connaît pas de bornes. Je n'en excepte pas les personnages les plus importants que j'ai rencontrés. Les Trarzas en général ont la réputation dans le désert d'être les plus gourmands des Maures, mais à leur tête figurent avec avantage les Alebs qui, s'ils supportent la faim et la soif, s'en dédommagent à l'occasion; alors leur gloutonnerie paraît insatiable; j'ai vu trois de nos Maures, en moins d'une heure faire disparaître un mouton cuit dans le sable, et si, trop souvent, nous avons eu à souffrir de la faim, nous le devons au gaspillage que nos guides faisaient de nos vivres.

Les marabouts, qui, ainsi que l'indique M. le colonel Faidherbe dans sa notice de 1859 sur le Sénégal, descendent surtout de l'élément berbère, sont très-doux, généralement bien disposés pour les Français; notre commerce les a civilisés. C'est toujours par eux que nous avons appris les bonnes nouvelles, et je me suis toujours bien trouvé de leurs conseils. Ils sont très-assidus à la prière, qu'ils font en commun cinq ou six fois par jour. Leur hospitalité est toujours généreuse, contrairement à celle des guerriers, qui la font largement payer. Les Tiyabs sont d'anciens guerriers que le métier des armes ne peut plus faire vivre, et qui, pour échapper aux expéditions et aux courses aventureuses, se sont faits tolbas; mais leur conversion n'est pas complète, et s'ils ont gardé les vices des guerriers, ils n'ont pas hérité des qualités des marabouts.

De la baie d'Arguin aux confins de l'Adrar, à travers les terrains de parcours des Ouled-Delims.

Le 6 avril, descendant de la colline formée de sable et de coquilles qui longe la rivière Saint-Jean et va aboutir à la mer au cap Mirik, je remonte pendant quinze kilomètres ce bras de mer qui n'a aucune relation avec l'intérieur: c'est une baie plus vaste autrefois qu'aujourd'hui, qui, peu à peu comblée par les sables que lui apportent les vents d'est, est inabordable pour les navires, sillonnée qu'elle est, de bancs de sable fréquentés par de nombreux pélicans. L'hydrographie de toute la côte entre les caps Blanc et Mirik est encore à faire.

Parmi les dunes de ce littoral, j'ai rencontré plusieurs villages composés de tentes et de mauvaises huttes; ils appartiennent aux pêcheurs imraguens, tributaires des Ouled-bou-Sebas. Ces pauvres gens m'ont fait un accueil empressé et bienveillant; on voit bien qu'ils ont eu des rapports avec les Européens.

Leur isolement et leur misère ne les mettent pas à l'abri des discordes intestines; car, partageant les dissensions de leurs maîtres, les Ouled-bou-Sebas, ils sont divisés en deux factions: celle de Mohammed-Saloum, ce Saharien réfugié à Saint-Louis, et celle d'Ould-Boudda, qui a usurpé le premier rang dans cette région, à la manière arabe, par le meurtre du père et de l'oncle de Mohammed-Saloum.

Je continuai ma route vers le nord-nord-est, sans chercher à voir l'île d'Arguin, de peur d'éveiller les soupçons d'Ould-Boudda, qui, à coup sûr, nous eût fait un mauvais parti. Du reste j'étais assez préoccupé des Ouled-Delims. Tous les voyageurs que nous rencontrions nous donnaient une funeste idée de leur caractère et de leurs habitudes de pillage; jamais, nous disait-on, nous ne sortirions vivants de leurs mains; d'un autre côté Haméida, mon jeune guide aleb, ne m'inspirait plus de confiance, ses exigences augmentant à mesure que nous nous enfoncions dans le nord.

Vers six heures du soir, nous voyons arriver sur notre droite deux guerriers à chameau; ils vont au grand trot et se dirigent sur nous; le premier a de longs cheveux flottant en désordre sur ses épaules: c'est Sidi-Ahmet, frère du chef des Ouled-Delims; il nous souhaite le bonjour, tout en examinant avec soin nos bagages, puis cause en marchant avec Haméida. Il lui demande de nous laisser entre ses mains, car, dit-il, les Ouled-Delims sont encore loin et avec lui nous ne craindrons rien; il offre quatre chameaux mâles à notre guide pour prix de cette concession: celui-ci tient heureusement bon; je lui avais souvent répété que le gouvernement du Sénégal ferait subir aux Trarzas un châtiment terrible s'il nous arrivait malheur par sa faute.

Repoussé par Haméida, Sidi-Ahmet revint à la charge auprès de nous, mais je lui fis comprendre qu'il était inutile d'insister davantage, que je ne voulais pas d'autres guides que les Alebs. Si j'avais été abandonné par ceux-ci nous étions perdus.

Le 14, nous entrions dans le Tiris, pays bien connu de tous les Maures de la partie occidentale du Sâh'ara. Il nous fallut quatre jours pour le traverser. C'est une région entièrement couverte de roches granitiques formant une nappe parfaitement horizontale, percée çà et là de quelques blocs aigus. Dans le sable résultant de leur

décomposition, les herbes sont rares, mais généralement aromatiques et fort estimées des chameaux; j'y ai remarqué de loin en loin quelques rares mimosas à fleurs jaunes, sphériques, embaumées, et nous avons compté dans une seule journée plus d'une centaine de gazelles.

C'est entre le Tiris et l'Adrar occidental que se trouve la grande sebkha d'Ijil, véritable mine inépuisable de sel gemme, qui a une longueur de vingt-cinq à trente kilomètres sur une largeur de dix à douze. Les couches de sel cristallisé y sont au nombre de quatre, variant de cinq à vingt centimètres d'épaisseur.

L'extraction du sel coûte peu à cause de la faible profondeur à laquelle il faut atteindre pour rencontrer la première couche; on coupe avec de petites haches le sel par planches d'un mètre de long sur quarante centimètres de large, et on les entasse en amas assez consi-



Maure et femme trarzas. — Dessin de Bertall d'après A. Raffenel.

dérables pour pouvoir suffire aux demandes des caravanes qui viennent pendant ou après la saison des pluies, quand l'eau de la sebkha ne permet pas l'exploitation. Les Kountahs, propriétaires de la sebkha, se font payer en chameaux le prix de l'extraction, et par charge un droit fixe de sortie. Le sel est exporté non-seulement dans l'Adrar, mais encore au Tagant, à Tichit, à Oualata, au Kaarta, au pays des Bambaras, au Ségou et au Macina, où il acquiert une valeur considérable.

On évalue généralement à plus de vingt mille charges de chameau le produit annuel moyen de la sebkha, ce qui, en portant la charge à deux cents kilos, ferait un total de quatre millions de kilogrammes.

Le 17, comme nous passions la nuit dans un camp où se trouvaient quelques guerriers ouled-delims, la population resta réunie autour de notre tente jusqu'à une heure très-avancée; on touchait nos habits, on s'extasiait sur les choses les plus simples; mais ce que l'on



Nègres du bas Sénégal se garantissant des moustiques. — Dessin de Gustave Boulanger d'après Nouveaux.

ne pouvait se lasser d'admirer, c'était mon revolver, dont il fallait à chaque instant faire voir le mécanisme. L'apparition d'un blanc et surtout d'un chrétien était un phénomène parmi ces nomades.

Le lendemain matin, nouvelle affluence; les hommes, surtout les guerriers, se montrent d'une effronterie rare; fouiller dans nos bagages, écarter la toile de notre tente pour voir ce que nous faisons, leur paraît tout naturel; les femmes, en nous regardant, crachent d'abord en signe de mépris; puis elles nous entourent au moment du départ, nous prennent nos mouchoirs dans nos poches et ne se troublent nullement quand on les leur reprend; l'une d'elles, assez âgée, vient se camper devant moi avec une audace incroyable; je me plains à Haméida, dont la parole est peu respectée; immédiatement elle entre en fureur, se met à faire des gestes de menace en nous jetant à la face les injures les plus grossières; puis, se retirant à l'écart, elle va parler bas à un jeune guerrier que je présume être son fils, et qui devient un des plus acharnés à nous tourmenter. Dès que nous sommes en selle, tous les spectateurs poussent des cris pour faire courir nos montures et nous faire tomber; heureusement ces pauvres animaux étaient fatigués, et nous étions déjà habitués à leur allure.

Nous ne franchîmes pas sans un nouvel incident les douze kilomètres qui nous séparaient du camp du chef des Ouled-Delims.

Un nommé El-Bindir avait à se venger d'un prince trarza; afin d'atteindre ce but, il n'avait rien imaginé de mieux que de venir à notre rencontre, suivi de douze cavaliers armés de fusils à deux coups pour nous assassiner, et jouer ainsi un mauvais tour aux Trarzas. Heureusement le chef du camp, prévenu à temps, lui dépêcha à toute bride un cavalier pour lui intimer l'ordre de rebrousser chemin, sous prétexte que lui seul avait le droit de nous faire du bien ou du mal.

Bientôt nous voyons les tentes nombreuses du camp. Le bruit de notre arrivée a rassemblé les femmes, les enfants et les guerriers; ils forment une haie devant nous, poussent les cris de Bissim, Allah, etc. Malgré la présence d'un marabout respecté qui nous accompagne, malgré notre attitude décidée et les représentations énergiques de Bou-el-Moghdad, on nous lance de la fiente de chameau et des pierres. Le brigadier Gangel reçoit à la tête un de ces derniers projectiles.

Après quelques minutes d'attente devant la tente du chef, nous voyons arriver ce personnage, vêtu d'un magnifique manteau bleu brodé rouge et vert, et portant une écharpe blanche sur la tête. Il écarte la foule d'un mot, vient nous souhaiter le bonjour, puis tout le monde s'assied et se regarde sans rien dire; plus un chef reste longtemps à la première entrevue qu'il a avec un voyageur, plus il a de considération pour ce dernier. Nous nous serions passés volontiers de ce tête-à-tête, qui dura près d'une demi-heure; le soleil était insupportable et plus de cinq cents personnes nous entouraient.

J'entamai la conversation en disant au chef que j'étais venu sans crainte le voir dans son pays; que, chargé d'une mission du gouverneur du Sénégal auprès de lui, j'étais sûr d'être bien reçu, mais que j'avais à me plaindre de l'accueil de sa tribu. Il me demande si je veux que l'on punisse les coupables; je réponds négativement, car je sais combien les Maures sont vindicatifs; je termine en l'assurant que je ne souffrirai rien de blessant pour le gouvernement français. La première visite devait se borner là.

Ce chef des Ouled-Delims se nomme Eli-ould-Mohammed-ould-Ahmed; sa taille est au-dessus de la moyenne, il n'a rien de particulier, si ce n'est un front assez bas; il paraît avoir trente-cinq ans. Les Maures nous le disaient très-laid, et cela parce qu'il a les dents de la mâchoire supérieure légèrement inclinées à l'intérieur et la mâchoire inférieure en avant, ce qui lui a fait donner le surnom de Rmouga; on sait que c'est un signe de beauté chez les Moresques d'avoir les canines supérieures en avant, écartées et sortant de la bouche même quand elle est fermée.

A quatre heures, il arrive à ma tente, où je lui expose le but de mon voyage. « Le gouverneur lui demande d'entretenir des relations amicales et commerciales avec lui. Les Français ayant le désir d'attirer au Sénégal tout le commerce de la partie occidentale du Sâh'ara, veut-il les aider dans cette entreprise? Il n'a rien à craindre des Français, vu la distance où il est; il ne peut donc avoir avec eux que de bonnes relations. Il devra aussi protéger les caravanes qui passeront par le territoire qu'il parcourt avec sa smala; et de plus, si quelque navire se perd à la côte, bien recevoir les naufragés, et les acheminer vers Saint-Louis, où il obtiendra une belle récompense. »

Il suit cet exposé avec beaucoup d'attention, répond affirmativement, puis, changeant tout à coup le cours de la conversation, il dit : « Vous avez un *toulou* (sac de peau de mouton) plein d'or; on ne va pas voir un prince aussi grand qu'Ould-Aïda (le chef de l'Adrar) sans avoir à lui offrir de magnifiques cadeaux; il me faudrait de l'or, etc. » Je lui réponds que si nous étions aussi riches qu'il veut bien le dire, nous ne serions pas arrivés jusque chez les Ouled-Delims sans être pillés; que nous n'avons que le strict nécessaire pour notre voyage. Il nous quitte dans ces termes. Le soir il revient à la charge à deux reprises différentes : « Je sais, dit-il, que vous venez avec des intentions de conquête; vous me demandez ma protection pour aller chez Ould-Aïda et faire un voyage qui me semble devoir être funeste aux musulmans; je ne ferai ce que vous me demandez qu'autant que vous me donnerez beaucoup d'or. » Impatienté, je l'invite assez brusquement à visiter nos bagages; il arrive dans la tente, fait ouvrir notre cantine; quand il voit que l'on déballe des bougies, un sextant, de vieux journaux et d'autres objets qui l'intéressent peu, il fait suspendre son inspection douanière. Je lui déclare qu'en me gênant beaucoup, je ne puis lui donner que quelques pièces de guinée et autres petites choses. Cette offre ne lui sourit pas; il nous quitte en nous disant que nous serons pillés pendant la nuit. Ces dernières paroles me révèlent l'hor-

reur de notre position. Malgré nos instances, l'on nous avait laissés sans manger; depuis deux jours nous avions eu pour toute nourriture deux boîtes de julienne, une boîte d'asperges fermentées, et un peu de poussière de biscuit.

L'abandon dans lequel on nous laissait ne nous faisait augurer rien de bon. Vers dix heures du soir, deux captifs armés vinrent à ma tente, pour nous garder, disent-ils. Pensant que ces hommes étaient plutôt placés là pour nous empêcher de nous défendre, je fis charger nos armes en silence et renouveler les amorces, la nuit tout entière s'écoula dans une anxieuse veille; décidés que nous étions à vendre chèrement notre vie et à nous venger de tous les outrages qu'on nous a déjà fait subir. J'avais pris la résolution de ne pas me laisser piller de vive force; le pillage aurait entraîné infailliblement notre perte, car le chef, complice du vol, n'aurait pas voulu nous renvoyer au roi des Trarzas et aurait supprimé les plaintes et les plaignants en nous laissant massacrer par ses guerriers.

Cependant le jour arriva et n'amena rien de nouveau. Pendant toute sa durée on continua à discuter sur le même thème; Rmouga, devenu plus pressant, réclamait de l'or sur tous les tons. Il ne parlait de rien moins que de nous faire servir de cible à ses guerriers et de jeter ensuite nos corps aux chiens. L'insolence des jeunes gens et des femmes, s'exaltant au diapason de ces menaces, devenait intolérable.

Enfin, pour sortir d'une situation qui ne pouvait se prolonger sans péril réel, je déclarai à tous et à chacun que nous allions retourner à Saint-Louis; mais que Rmouga ayant seul empêché le succès de mon voyage, Ould-Aïda lui en demanderait raison ainsi que le roi des Trarzas. Comme il insistait encore pour obtenir un cadeau et que je ne pouvais reporter toute ma guinée à Saint-Louis, je m'exécutai de bonne grâce, je lui en donnai dix pièces, en y joignant quelques bagatelles. Rmouga reçut ce cadeau forcé avec une mine toute refrognée; il ne m'avait jamais paru aussi laid ni aussi hébété, lorsque cessant de dissimuler tout à coup : « Maintenant, nous dit-il, vous êtes libres d'aller chez Ould-Aïda; vous connaissez déjà assez le pays pour en commencer la conquête si vous en avez l'intention; il est donc inutile de vous arrêter. Je vois bien que vous avez de l'or, mais vous avez promis au gouverneur de ne le donner qu'à Ould-Aïda, et du reste je vois sur ta figure, ajouta-t-il en s'adressant à mon interprète, que tu ne demanderais pas mieux que de me donner cet or; mais vous avez dit que vous n'en aviez pas et vous ne voulez pas en avoir le démenti. »

Je fus tenté de sauter au cou de Rmouga; le drôle avait parfaitement joué son rôle de dissimulation profonde; mais toutes les angoisses que nous avions éprouvées étaient désormais oubliées. Combien il eût été douloureux pour nous d'échouer presque en vue du but de notre voyage, car nous n'étions plus qu'à trois journées de marche de l'Adrar. Je m'entretins alors, mais cette fois amicalement, avec le chef, qui m'assura qu'il voulait nouer une correspondance suivie avec le gouverneur du Sénégal.

Les Ouled-Delims qu'il a sous ses ordres sont les Maures pillards par excellence; il est impossible qu'une caravane passe à leur portée sans qu'ils en aient connaissance. Ils ont des chameaux d'une vitesse et d'un fond éprouvés et quelques petits chevaux excellents; ils suivent les traces des voyageurs avec une habileté effrayante; en un mot, ce sont les vrais limiers du désert. Ils n'ont rien qui les distingue des autres Maures; peut-être sont-ils moins bronzés que les Trarzas, leurs frères d'origine, qui se sont plus mêlés avec les nègres. On remarque chez eux une intelligence plus vive, une allure beaucoup plus libre; à douze ans, leurs garçons portent déjà un fusil. Leurs femmes sont remarquablement belles; elles ont de grands yeux noirs, de longs cils, les dents d'une blancheur éclatante, les mains et les pieds d'une finesse extrême, et ont moins d'embonpoint que les femmes des Trarzas et des bords du fleuve; cela tient à ce qu'elles vivent plus sobrement et partagent la rude existence des guerriers ouled-delims, qui sont bien les nomades les plus ambulants de toute cette partie du grand désert. Pour éviter les surprises, Rmouga, dont les ennemis sont nombreux, change souvent de campement; l'ordre de lever le camp est généralement donné la veille, quelquefois subitement; mais pour réunir les troupeaux, ployer les tentes, charger les ustensiles de ménage et se mettre en marche, il leur faut moins d'une demi-heure.

Le 30 avril au matin, nous sommes débarrassés des Alebs; nous partons, laissant Rmouga donner ses ordres pour le lever du camp; il veille à tout; il a autour de lui quelques jeunes gens montés sur des chameaux qu'il envoie dans différentes directions; l'obéissance complète qu'il obtient naît de la crainte qu'inspirent ses nombreux exploits et de l'application intelligente d'un pouvoir discrétionnaire.

Il nous donne pour nous conduire chez Ould-Aïda un vieux guerrier nommé Lab, son tributaire, deux jeunes guerriers de dix-huit à vingt ans, puis le fils d'Ould-Aïda lui-même, Ely-Chaudora, âgé d'environ quinze ans, qui est resté en otage chez Rmouga depuis la paix faite entre les Ouled-Delims et les Yaya-ben-Othman. Cette dernière tribu est de beaucoup plus puissante et plus nombreuse que les Ouled-Delims, et si elle a donné en otage un fils du chef, cela tient à une habitude généralement répandue d'après laquelle le prince le plus redouté donne un de ses fils comme gage de sa sincérité à remplir ses engagements.

Les confins septentrionaux de l'Adrar. — La grande sebkha d'Ijil. — Les Yayas-ben-Othman. — Réception et hospitalité de leur chef.

Au camp des Ouled-Delims j'avais atteint le point le plus septentrional de mon voyage; notre route inclinait désormais au sud-est, à travers la plaine d'Asfal.

Ce pays forme une zone d'une direction générale du nord-est au sud-ouest, s'étendant depuis la grande seb-

kha d'Ijil jusque vis-à-vis les îles qui se trouvent dans le nord de la rivière Saint-Jean. On n'y voit que du sable rougeâtre au milieu duquel pousse une herbe que les Maures nomment *sbat;* elle a un épi analogue à celui de la folle avoine; les pousses latérales à la tige sont filamenteuses; on en fait d'excellentes cordes et des plumes à écrire; le grain, quand il est mûr, sert à faire un sanglé préférable à celui du miel, disent les Maures; enfin, les racines de cette herbe, d'une ténuité extrême, s'étendant comme d'immenses bras, vont, souvent à plus de cinquante mètres, produire de nouvelles touffes dans lesquelles se réfugient les petites vipères cornues dont ce pays fourmille. Nous aperçûmes aussi, mais de très-loin, quelques-uns de ces bubales que les Maures qualifient de bœufs sauvages.

Au bout de quelques jours de route, le vieux Lab, qui s'était bien comporté jusque-là, me fait demander cinq pièces de guinée, des balles, de la poudre, du tabac, de beaux effets, etc.; je refuse catégoriquement, et je fais faire halte à cause de la chaleur. Lab a endoctriné les jeunes gens qui sont avec lui, et même Ely-Chaudora, qui s'est conduit en véritable enfant. J'essaye en vain de faire comprendre raison au vieux guerrier, il est entêté et méchant; il a dépouillé le masque d'hypocrisie; nous sommes loin des puits et presque à sa discrétion. Je lui offre ensuite deux pièces de guinée comme rémunération de ses services; il refuse, les affaires s'enveniment. Au moment où nous placions sur une de nos montures notre provision de viande, Lab veut s'en emparer et l'arracher des mains de mon spahi. C'en



Camp de Maures. — Dessin de Jules Noel d'après Nouveaux.

était trop, un frisson électrique me parcourt le corps; je m'élance sur Lab, et je lui fais comprendre, en lui montrant mon revolver, que s'il ne cède pas immédiatement, je lui brise la tête; il a la lâcheté de l'assassin et recule. Nous partons sans guide. Après une heure de marche, nous sommes rejoints par Lab vociférant et réclamant le prix du sang que j'aurais pu verser si j'avais donné suite à mes menaces. Comme dans cette nouvelle prétention le ridicule égalait au moins l'odieux, je n'y répondis qu'en riant à gorge déployée. Voyant l'inutilité de ses tentatives il finit par se radoucir et me faire une foule de protestations de dévouement.

Enfin le 27, après quelques nouveaux essais d'avanies tant de sa part que de celle du jeune Ely-Chaudora, qui tenait très-peu à respecter l'hôte de son père, nous atteignîmes le camp d'Ould-Aïda à quatre heures, ayant parcouru depuis Tiourourt près de neuf cents kilomètres en vingt-huit jours.

A peine arrivés nous sommes prévenus que le camp doit se transporter ailleurs. Effectivement le lendemain, toute la smala, bêtes et gens, se met en marche à l'heure prescrite. Elle est composée d'environ trois cents chameaux porteurs, d'immenses troupeaux marchant derrière, et d'une trentaine de chevaux montés par les personnages les plus marquants. Le cheikh lui-même est en tête, sur son cheval favori; une cinquantaine de guerriers montés sur des chameaux forment sa suite. A une certaine distance en arrière viennent les femmes, dont les palanquins richement ornés sont recouverts de kissas rouges et blanches du Maroc; comme les femmes trar-

zas, elles jouissent d'un embonpoint extraordinaire, ont les ongles teints en rose avec du henné et portent suspendue au cou, ou aux cheveux, une profusion de corail, de cornalines et de boules d'ambre. Quelques-unes ont aux oreilles plusieurs anneaux d'or fort lourds, toutes ont des bracelets d'argent ou de cuivre aux bras ou à la cheville. Complétement étrangères à tout sentiment de pudeur, elles affectaient les poses les moins discrètes, et nous demandaient par signes si nous les trouvions jolies. La galanterie ne permettait pas de leur répondre négativement. Après les femmes viennent les captifs, les tentes et les bagages.

Les guerriers yayas-ben-othman sont généralement grands, corpulents, ont de longs cheveux, plutôt bouclés que crépus et ne paraissent pas exempts de mélange de sang noir. Toute la smala s'arrêta plusieurs fois pour être spectatrice des courses à cheval et à chameau et des fantasias des jeunes guerriers.

Leurs chevaux sont de petite taille; ils ne méritent pas la réputation que leur fait généralement l'exagération arabe qui les compare à des gazelles; on peut tout au plus les mettre sur la même ligne que nos plus petits chevaux de Tarbes. Bien que nous nous soyons tenus derrière l'escorte du chef, celui-ci ne nous a pas adressé la parole, et je me suis fait une triste idée de sa courtoisie. Il a l'habitude de faire attendre les envoyés des princes voisins pendant plusieurs jours sans s'occuper de l'objet de leur mission. On nous cita même beaucoup de cas où il était resté un mois sans les recevoir.



Marabout de l'Adrar. — Dessin de Bertall d'après une photographie.

Le 30, j'ai vu deux de ses fils à qui j'ai fait comprendre que je n'étais pas un Maure, que nous autres blancs nous n'attendions pas et que je demandais à parler à leur père. Depuis trois jours nous étions assaillis par les curieux du camp d'Ould-Aïda et des camps voisins; on faisait plusieurs jours de marche pour venir nous voir; à la porte de notre tente se trouvaient toujours plus de quarante personnes à qui il fallait montrer nos armes, ma boussole, mon sextant, mon thermomètre, etc., décidément nous avions plus de succès que n'en ont à la foire bien des animaux curieux.

Quelques instants avant la prière du coucher du soleil, Ould-Aïda me fait appeler à cent pas de ma tente; il est assis sur une peau de mouton, que porte toujours un esclave qui le suit; il a avec lui deux de ses fils; j'arrive avec mon interprète, je le salue à l'européenne, et je m'asseois en face de lui. C'est un homme petit, trapu, aux larges épaules, il a un embonpoint très-prononcé. Il porte sur la figure, les mains et les pieds les traces d'une maladie dont il est loin d'être débarrassé : la lèpre.

Plus âgé que Mohammed-el-Habib, il a de cinquante-cinq à soixante ans, et quoiqu'il paraisse plus vigoureux que ce chef trarza, je doute qu'il vive aussi longtemps. Il est d'une activité infatigable, monte très-souvent à cheval; il a la réputation d'un chasseur émé-

rite et d'un grand guerrier, quoiqu'il ait au mollet une blessure qui date de sa guerre avec les Ouleds-Delims, et qui indique qu'il ne faisait pas face à l'ennemi lorsqu'il la reçut.

Je lui dis que le gouverneur m'envoyait près de lui pour renouveler et accroître la paix, l'amitié et le commerce qui existaient autrefois entre l'Adrar et le Sénégal; de plus pour faire figurer sur les cartes du monde entier le pays qu'il commande, mais non, comme le lui ont dit quelques gens malveillants, pour voir si les blancs peuvent en faire la conquête; qu'un tel bruit était absurde, et qu'il était trop intelligent pour ne pas le comprendre, etc. Il me répondit : « Ta venue jusqu'ici témoigne de ton courage : tu es le premier blanc que nous ayons vu; c'est un grand événement dans le pays. J'accepte avec empressement l'amitié des Français; pour ce qui est des relations commerciales, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour les établir; de plus, tu parcourras le pays à ton aise; tu verras les montagnes, les grottes, les sources, les villages, et je te ferai reconduire à Saint-Louis en sécurité; pour cela, je te donnerai mille guerriers s'il le faut. »

Le signal de la prière interrompit notre conversation. Tous les guerriers du camp y assistent toujours au même endroit découvert, qu'ils appellent mosquée. Tous, rangés sur un rang, exécutent, avec un ensemble militaire, tous les mouvements indiqués par le grand marabout, qui fait la prière à haute voix; les captifs et les tributaires se tiennent à distance.

Une heure après, Ould-Aïda vint à ma tente; je lui fis voir quelques petites curiosités qui l'intéressèrent beaucoup, entre autres un stéréoscope et des épreuves représentant quelques monuments de Paris et des scènes de la vie européenne. Ce furent des exclamations prolongées; il aurait passé toute la nuit à les considérer, si nous l'avions laissé faire; mon revolver lui plaisant pardessus tout, je le lui donnai.

Le 1er mai, au matin, nouvelle visite du cheikh, désireux de juger par lui-même de l'adresse des blancs au tir de leurs armes. A quatre-vingts mètres, je mets deux balles de revolver sur trois dans une motte de terre assez forte. Les spectateurs sont émerveillés; mais ils le sont bien plus des résultats obtenus avec la carabine. Jusque-là, tout allait bien, mais nos illusions sur la générosité de ce chef devaient bientôt s'évanouir une à une. Il commença par me demander les dernières pièces de guinée qui me restaient, sous prétexte que je n'en avais pas besoin, puisqu'il devait se charger de me fournir toutes les provisions de retour; je refusai d'abord, mais je cédai enfin à son insistance; il me restait deux pièces de guinée pour faire plus de deux cents lieues.

Tous les marabouts de l'Adrar avaient écrit à Ould-Aïda pour lui demander de mettre à mort les chrétiens et les musulmans de leur suite; d'autres, non contents d'écrire, venaient appuyer leurs requêtes de leur éloquence et de leur fanatisme. Aussi Ould-Aïda retardait le plus possible le moment d'avoir un autre entretien définitif avec nous; Bou-el-Moghdad se tenait au courant de toutes ces intrigues, et nous luttions de notre mieux contre les pieux complots des saints de l'Adrar.

Si nous n'avons pas été maltraités chez ce chef, vieux et faible, nous le devons à un marabout élevé chez les Trarzas, et surtout à l'arrivée successive d'un chef influent du Tichit et de Sidi-Fal, chérif du même pays, qui a visité Saint-Louis, où il a été bien reçu.

Ils me promirent l'un et l'autre que les commerçants de Tichit viendraient dans nos comptoirs des bords du fleuve avec de l'or, des plumes d'autruche, peut-être de l'ivoire, de la cire, des pagnes du haut pays, etc. Ils me dirent avoir parlé à Al-Hadji, alors dans la Bélédougou et en marche sur Ségou. Celui-ci leur a avoué que depuis qu'il faisait la guerre sainte, il avait perdu cinq mille hommes, et que sur ce chiffre les Français seuls lui en avaient tué deux mille; qu'il n'avait jamais réussi dans ce qu'il avait tenté contre les Français, et qu'il renonçait désormais à les attaquer.

Je profitai de la réunion chez Ould-Aïda des chefs de Tichit, Chinguêti, Atar, Oujeft, pour lui proposer la signature d'un traité de commerce entre tous ces chefs réunis sous son patronage et le gouverneur du Sénégal. Il parut d'abord entrer dans nos idées avec chaleur, puis se refroidit peu à peu, et je ne pus rien obtenir de lui.

Les jours se succédèrent sans qu'il parût disposé à me laisser partir; mais comme nous descendions vers le sud en nous rapprochant des villes, je ne le pressai pas trop sur ce point, car je conservais encore l'espoir de le décider à nous laisser visiter les centres de population fixe.

Le 16 mai, à une demi-journée de marche de Chinguêti, nous passâmes devant un tombeau où repose un marabout célèbre, Mohammed-ould-el-Beschir, pèlerin de la Mecque. On eût dit une maisonnette en pierres plates, surmontée d'une sorte de cheminée pleine, assez élevée. L'ouverture du monument est tournée du côté de l'orient. Le cheikh Ould-Aïda, ses guerriers, les femmes et les captifs descendirent successivement de leurs montures pour aller faire leurs dévotions et déposer l'offrande dont vivent les parents du défunt, gardiens du tombeau. Ensuite le chef de Chinguêti, le grand marabout vénéré, le distributeur intègre de la justice, crut devoir jurer sur les mânes du pèlerin que nos intentions étaient hostiles et qu'il fallait se défier de nous.

Devant nous se déroulait une grande plaine alternativement rocailleuse et sablonneuse, dans le prolongement de laquelle se trouve la ville d'Atar. On n'y voit pas encore de palmiers, mais déjà des pins maritimes, des arbres épineux y croissent en groupes élevés et pleins de vigueur; des herbes épaisses, la plante à soie végétale et des pastèques amères en grande quantité y forment de loin en loin de petits îlots de verdure.

Malgré l'aspect amélioré de la contrée, la journée n'en fut pas moins insupportable : un vent très-violent d'est-nord-est soulevait des nuages de sable, l'atmosphère était embrasée. Vers la fin de cette tourmente, je reçus la

CARTE
du voyage exécuté dans le
SÂHRA OCCIDENTAL
d'après
les instructions du Colonel du Génie
Mr FAIDHERBE
Gouverneur du Sénégal
par
le Capitaine d'État Major Vincent.

Kilomètres

Tropique du Cancer

ZEMMOUR
Bon Sabaa
Ouled Delim
Bahie des Tribulations
Cap Barbas
Cap Blanc
Banc d'Arguin
Cap Mirik
Chaine del Asseba
PAYS DE MEKTHIR
DÉSERT D'OUAKAN
Ouadan
Chinguett
PAYS D'AFFOTH
Mont Tiderez
TAGANT
Tijikja
PLAINE D'ARTHOURTH
Ouled el Nacer
Douaich
FOUTA TORO
St Louis
Barre du Sénégal
Cap Vert
Rufisque
BAOL
SALOUM
BONDOU
KAMERA
BAMBOUK
Pays Désert

Gravé chez Erhard R. Bonaparte 42

visite de la fille d'Ould-Aïda et de la femme d'un de ses fils. Ces beautés peu délicates bravaient le soleil et le sable brûlant. Jeunes toutes deux, elles étaient d'un embonpoint monstrueux; après s'être reposées plus de dix fois pour faire deux cents pas, elles arrivèrent tout essoufflées et se laissèrent tomber à terre comme des masses inertes. Leur simple vêtement de guinée dissimulait assez mal leurs formes empâtées.

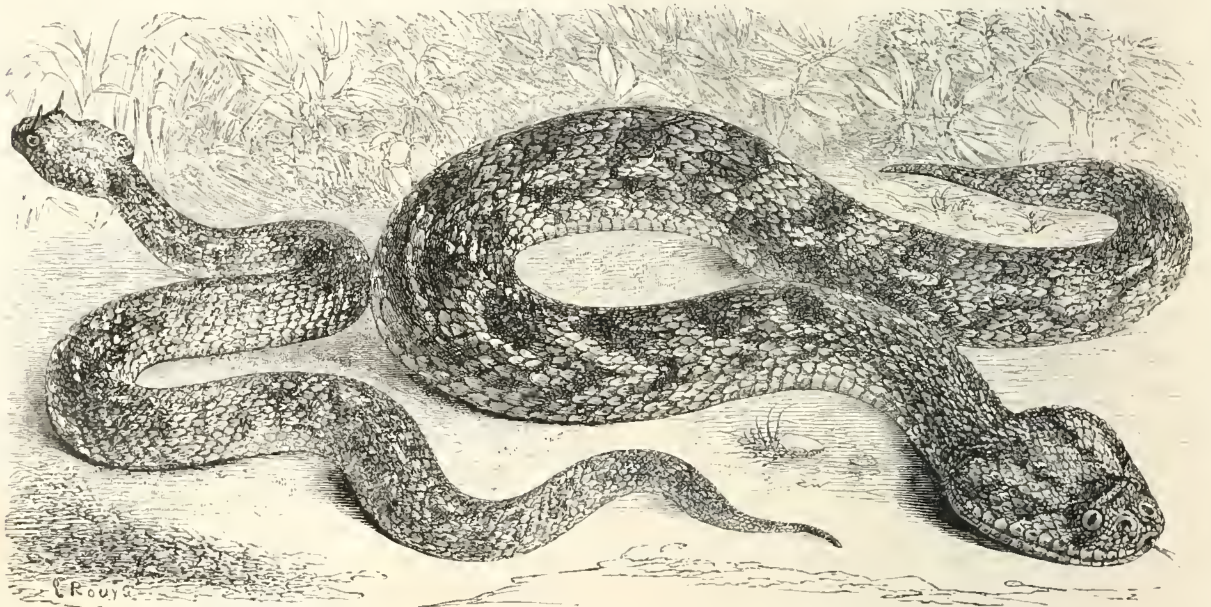
Dès leur plus tendre enfance, on fait prendre aux jeunes filles de bonne famille d'énormes quantités de lait et de beurre; des femmes âgées sont chargées de leur alimentation; elles usent même du fouet à l'égard des récalcitrantes. Aussi, dans l'Adrar où il y a, outre le lait et le beurre, des farineux de plusieurs espèces, arrive-t-on à produire des embonpoints véritablement prodigieux.

La visite de ces jeunes femmes avait un but intéressé; elles venaient me demander quelques épreuves stéréoscopiques; je leur en donnai à choisir, et elles prirent celles qui parlaient le plus aux yeux.

J'appris par elles que les marabouts, n'ayant pu obtenir d'Ould-Aïda notre arrêt de mort, cherchaient à nous empoisonner et essayeraient de jeter dans notre nourriture des têtes de ces petites vipères cornues dont fourmille la plaine; aussi mon spahi ne quittait plus la cuisine, autour de laquelle rôdaient toujours quelques Maures. Sans trop redouter un empoisonnement de cette nature, nous ne voulions pas en faire l'essai.

Le 19 dans la journée, je fis demander ironiquement à Ould-Aïda à quelle heure nous partirions et s'il était décidé à terminer nos affaires; il me répondit par cette citation arabe : « Il ne se passe pas beaucoup de temps entre le moment où l'on sème le grain et celui où on le couvre de terre. »

Le 20, je le forçai à me déclarer qu'il ne voulait pas signer le traité de commerce que je lui avais proposé



Grande vipère du Sénégal et céraste ou vipère cornue du Sah'ra. — Dessin de Rouyer d'après nature.

et qu'il avait accepté en présence des principaux de la smala. Il motiva ainsi son refus : *Je sais que les traités avec les blancs sont sérieux.* Réponse curieuse, qui prouve, d'une part, que les chefs maures sont habitués à ne pas respecter les engagements qu'ils contractent entre eux; et de l'autre, qu'Ould-Aïda a appris que les Trarzas observent religieusement le traité qu'ils ont fait avec nous.

Poussé à bout par les tergiversations du cheikh, je lui fis déclarer que s'il ne pouvait pas prendre une fois une bonne résolution, je la prendrais pour lui et que je partirais le lendemain. Il est impossible de dire combien j'ai souffert en voyant autant de fausseté et d'hypocrisie chez un chef qui jouit d'une immense réputation de bonté, de générosité et de bravoure.

Dans l'après-midi, quelques femmes vinrent rôder autour de nous, et l'une d'elles m'assura que je partirais le lendemain; comme je lui demandais depuis quand les femmes s'ingéraient ainsi dans les affaires des hommes, elle me répondit avec une gravité orientale qui m'eût grandement réjoui en toute autre occasion : « Le lion tue, mais la lionne tue aussi. »

Vers le soir, le camp retentit des coups redoublés du tamtam; on célébrait un mariage. Deux jeunes gens à cheval, ayant à leur tête le jeune Osman, fils favori d'Ould-Aïda, caracolaient et se livraient à la fantasia devant les femmes et les jeunes filles. On m'a raconté qu'une de ces dernières ayant su plaire au jeune Osman, celui-ci voulait l'épouser malgré son père, lequel eût désiré le voir s'allier à une princesse trarza. Mais le jeune Osman connaît les habitudes du pays; il lui sera plus facile de répudier une femme d'une naissance commune qu'une fille de Mohammed-el-Habib. Rien n'est plus fréquent que les divorces dans l'Adrar; il suffit d'être assez riche pour doter successivement les femmes que l'on désire. Ould-Aïda en est à sa vingt-septième épouse.

Retour vers le sud. — Le sol, les villes et les habitants de l'Adrar. — Gibier et chasse au désert. — Les autruches. — Rentrée sur la terre des noirs. — Ce que valent les Maures.

Le 24 mai, dès le matin, nos préparatifs sont faits, nos chameaux chargés. Ould-Aïda vient nous faire ses adieux ; il n'a nullement l'air honteux de sa conduite envers moi. Il est accompagné du vieux Lab, qu'il tient familièrement par la main ; je suis sûr dès lors que celui-ci, quelque mépris et dégoût qu'il m'ait inspiré, va être chargé de nous conduire ; mais peu m'importe, mon seul désir est de quitter cet enfer. Le cheikh s'assied, nous l'imitons ; je le laisse parler.

« Vous allez partir, me dit-il ; je vous donne pour guides mon fils Ely-Chaudora et Lab, qui feront tout ce que vous voudrez ; vous ne manquerez de rien. »

Je lui fais observer que Lab m'ayant déjà trompé, je n'ai pas la moindre confiance en lui, mais que cela ne peut m'arrêter ; puis j'ajoute à haute voix :

« Lab peut-il jurer devant vous tous qu'il se conduira d'une manière convenable ?

— Moi, je le jure, dit Ould-Aïda.

— Mais moi, répliquai-je, je ne crois pas Lab capable de tenir son serment ; par conséquent, encore moins celui des autres. »

Et cette réplique n'a d'autre effet que d'exciter la gaieté de Lab et de toute l'assemblée.

Ayant ensuite mis le cheikh en demeure de me répondre catégoriquement par oui ou par non aux deux questions suivantes : *Enverrait-il à Saint-Louis un marabout comme chargé d'affaires auprès du gouverneur? Me fournirait-il pour mon retour les provisions qu'il m'a promises?*


Gazelles du Sâh'ra. — Dessin de Rouyer.

Il me fut impossible de tirer de lui rien de plus que des paroles évasives où perçait la mauvaise foi ; je crus devoir clore l'entretien par ces mots :

« Je ne m'aperçois guère que tu commandes dans l'Adrar, car tu écoutes ce que chacun veut bien te dire ; ce n'est pas ainsi que l'on commande chez les Trarzas et chez nous. »

Humilié d'une opinion aussi ouvertement exprimée, Ould-Aïda se leva et rentra précipitamment dans sa tente. Cependant il ne tarda pas à reparaître suivi de Lab, et me présentant le vieil Ould-Delim, il me demanda si je redoutais quelque chose de celui-ci, un coup de fusil par exemple ! Je lui répondis gaiement que je ne craignais rien, et que le vieux Lab serait mort avant de sortir son fusil de l'étui. Cette réponse les fit rire aux éclats et ils finirent par se frapper mutuellement dans la main, geste que ne manquent jamais de faire deux Maures qui entendent dire une chose étonnante et surtout risible.

Enfin nous partons ; j'éprouve la même émotion que doit ressentir le prisonnier rendu à la liberté ; mes compagnons sont aussi heureux que moi. Nous avions passé vingt-sept jours en pure perte, exposés à une chaleur atroce, n'ayant pour abri qu'une petite tente de toile fine, forcés d'écouter les mensonges et les niaiseries de gens fanatiques et imbus de préjugés. Nous étions tous souffrants, tous atteints d'un commencement de scorbut, et j'étais en outre affecté d'une ophthalmie et de douleurs de foie qui commençaient à m'inquiéter.

Notre vrai chemin pour sortir de l'Adrar passait par la vallée d'Atar, mais Lab avait reçu des ordres qu'il n'aurait voulu enfreindre à aucun prix. Au lieu de suivre une plaine unie, facile et couverte de pâturages et de quelques arbres, il me fallut traverser pendant plus de cent cinquante kilomètres un terrain entièrement rocheux. Auprès du premier puits que nous rencontrâmes, Lab, ayant trouvé un troupeau de chameaux appartenant à une tribu de marabouts, s'empara d'un des meilleurs animaux pour porter ses bagages. Le marabout propriétaire de la bête dut nous suivre à pied pour ne pas la perdre.

Le 25 et le 26 mai, nous suivîmes plusieurs directions qu'il serait trop fastidieux de retracer ailleurs que sur la carte. Toutes s'étendent sur un terrain montueux, horriblement difficile; il n'y a pas un grain de sable, tout est roche; c'est du quartz de couleur noirâtre et plus ou moins modifié par une action ignée.

A douze ou quinze kilomètres d'Atar, Lab nous fit camper, puis se rendit à la ville en recommandant à ceux qui nous entouraient de ne pas me laisser aller plus loin. Je n'en pris pas moins mon fusil de chasse et j'allai reconnaître la passe qui conduit à Atar.

Le lendemain, je reçus la visite d'un juif blanc nommé Mardochée, habitant alors Atar; il serait difficile d'exprimer la joie qu'il éprouva en voyant des Européens: c'est un vieillard à cheveux blancs, mais d'une verdeur et d'une vivacité incroyables; il connaît les Français, car il a vu Saint-Louis (Sénégal), le Havre et Marseille. Il nous apportait des dattes fraîches, des gâteaux de sa confection. En apprenant qu'Ould-Aïda, dont il paye cher la protection, ne voulait pas nous laisser voir les villes de l'Adrar, il lui a envoyé une lettre dans laquelle il se portait garant de la sincérité des Français et répondait de nous sur sa tête. Il nous a engagés à attendre la décision du cheikh; mais je connaissais trop l'entêtement de celui-ci pour passer encore quelques jours dans l'inaction. Je dois à cet honnête israélite les renseignements suivants sur les villes de l'Adrar; je puis en garantir l'exactitude.

Ouadan, autrefois la plus belle ville de cette contrée, est aujourd'hui bien déchue par suite des querelles intestines de ses habitants; il ne lui reste de sa prospérité passée que son territoire, excellent pour la culture, et son nom qui signifie les deux rivières (rivière de science, rivière de dattes).

Chinguêti, située dans l'ouest-sud-ouest d'Ouadan, sur le chemin de Tichit à la grande sebkha, est maintenant la ville la plus considérable de l'Adrar et la plus commerçante à cause de sa position géographique. Elle est composée de huit cents maisons ayant en moyenne, chacune, quatre ou cinq habitants, ce qui porte sa population à trois ou quatre mille âmes. Les rues sont irrégulières et fort accidentées; les palmiers et les puits touchent aux maisons.

Atar, que Panet place dans le sud-sud-est de Chinguêti, est presque entièrement dans l'ouest de cette ville, à environ cent kilomètres; elle renferme cinq cents maisons, et par conséquent de deux mille à deux mille cinq cents habitants. Elle possède un territoire propre entre tous à la culture.

Oujeft, qui se trouve à soixante-cinq kilomètres dans le sud-sud-est d'Atar, peut avoir trois cent cinquante maisons et quinze à dix-sept cents habitants.

Outre beaucoup de palmiers, on cultive dans l'Adrar le mil, le blé, l'orge et les pastèques.

L'Adrar possède plus de soixante mille pieds de dattiers et récolte, année moyenne, quinze mille charges de chameaux de mil, mille charges d'orge et cinq cents de blé; ce qui ferait, en évaluant la charge à deux cents kilogrammes, trois millions de kilogrammes de mil, deux cent mille kilogrammes d'orge, et cent mille de blé.

Les habitants sédentaires, tous marabouts, anciens Berbères, forment une population de sept mille habitants. Ils ne se sont pas affranchis de la domination des guerriers comme ceux des Trarzas; aussi, outre un tribut annuel payé à Ould-Aïda, qui ne fait rien pour eux, ils sont souvent mis à contribution par les guerriers de passage.

Le chiffre des nomades ne peut guère être évalué exactement. En tête figure la tribu guerrière des *Yaya-ben-Othman*, qui forment le clan spécial du cheikh Ould-Aïda.

L'Adrar, malgré sa latitude, doit être encore compris dans la zone des pays arrosés par les pluies périodiques de l'hivernage; il est vrai qu'il y pleut beaucoup moins que dans le bassin du Sénégal; on cite des années où il n'y a eu qu'une ou deux pluies abondantes en octobre, ce qui suffit au besoin des cultures. Quelquefois les vents du nord-ouest y apportent des pluies irrégulières, ce qui fait un peu participer ce pays à l'avantage des climats tempérés.

Cependant il ne possède aucun réservoir d'eau considérable; la disposition des montagnes donne naissance à des sources qui se perdent dans les terrains avoisinants. On m'a toujours nié l'existence des sources thermales annoncées par Panet.

Pendant la saison froide, au mois de janvier 1849, ce voyageur a observé dans l'Adrar une température minimum de quatre degrés à six heures du matin; c'est l'époque la plus favorable aux voyageurs européens. J'ai constaté à la fin de mai une température de quarante-sept degrés cinq dixièmes vers deux heures du soir. Cette chaleur devait encore augmenter beaucoup au dire des habitants. Il ne faudrait cependant pas croire que cette température est aussi débilitante que celle qu'on éprouvait quelquefois sur les bords humides du Sénégal. Le désert, quand on a soin de bien se garantir la tête de l'action trop directe des rayons solaires, est extrêmement sain.

Les populations maures que j'ai rencontrées sont atteintes de différentes affections, suivant le genre de vie qu'elles mènent. Les Trarzas, surtout ceux qui habitent les parages du fleuve sans beaucoup s'en écarter, sont très-sujets aux accès de fièvres intermittentes; ils savent que pour se guérir il leur suffit de monter dans le désert. Ils ont aussi quelques affections de foie. Leur régime alimentaire se rapproche de celui des noirs, dont ils achètent le mil en grande quantité. Au contraire, dans l'intérieur, on peut dire avec les Maures, que la seule maladie est la faim et la soif; aussi les marabouts les plus riches, qui ne vivent que de laitage, sont d'une maigreur qui semble défier l'atteinte de maladies sérieuses.

Les guerriers, qui forment la race conquérante, sont robustes, et si parfois ils sont d'une sobriété excessive, cela tient à la nature du chemin qu'ils parcourent; mais quand ils arrivent chez des marabouts ou des tributaires, ils récupèrent le temps perdu. Quand l'hospitalité qu'on leur offre est trop maigre, en sortant du camp ils se mettent en quête d'un troupeau appartenant aux gens

qu'ils viennent de quitter et s'emparent de moutons ou de chameaux qu'à la première halte ils font cuire dans le sable.

Je n'ai pas quitté Mardochée sans lui témoigner combien j'étais heureux d'avoir trouvé dans notre voyage un homme qui ne doutât pas de nous. Au sortir de l'Adrar, deux routes se présentaient à nous. Je me rappelais trop bien l'accueil que nous avions reçu chez les Ouled-Delims pour ne pas chercher à les éviter au retour; aussi je me jetai résolûment dans la route la plus périlleuse, mais aussi la plus courte.

Les deux Maures qui nous accompagnent ont l'habitude de ces voyages; l'un d'eux, nommé Ibrahim, a l'œil bien exercé, il est toujours sur le qui-vive; poltron comme un lièvre, ses frayeurs continuelles nous amusent et nous profitent tout ensemble. Vers onze heures, le 2 juin, il voit de très-loin devant nous trois hommes montés à chameau, suivant une direction perpendiculaire à la nôtre; immédiatement il donne l'éveil, il est tout tremblant; nous faisons abattre nos chameaux et nous nous accroupissons sur le sable. Heureusement nous ne sommes pas aperçus. Alors Sidi-Fal et Ibrahim dépouillent leurs vêtements de guinée et se mettent nus jusqu'à la ceinture; comme ils ont la peau rouge, ils sont de la couleur du sable; ils se glissent derrière les herbes, vont reconnaître les traces, et constatent que ce sont celles de trois guerriers Ouled-Delims. Nous étions arrivés au point le plus périlleux de notre retour; nous ne nous faisions pas illusion sur notre situation. Les guerriers de la plaine mettent les marabouts à contribution; que ne nous auraient-ils pas fait subir à nous chrétiens, qui n'avions plus de quoi exciter leur convoitise? Nous étions encore trop loin du pays des Trarzas pour fuir après un combat heureux, nos chameaux étaient trop fatigués; aussi je ne négligeai rien pour passer inaperçu.

Le gibier abonde dans cette partie du désert, surtout des gazelles de plusieurs espèces, des outardes, des porcs-épics; mais si chétive que soit notre nourriture, réduite depuis longtemps à une poignée de dattes et d'orge pilé cuit dans de l'eau salée, je défends de tirer un coup de fusil, qui, révélant notre présence aux guerriers de la plaine, les pousserait sur nous comme une nuée de vautours. A midi, nous nous arrêtons au puits de Tiferzaz dont l'eau n'est pas assez abondante pour désaltérer nos chameaux et pour remplir nos peaux de bouc. Notre course se prolonge assez tard dans la nuit, on évite de fumer et même de parler; nous pouvons ainsi passer très-près des coureurs du désert sans les éveiller, car les chameaux ne font pas le moindre bruit en marchant. La monotonie de la marche n'est interrompue que par le sifflement des nombreux petits serpents qui dressent leurs têtes au-dessus des touffes d'herbe; ce bruit, semblable à celui d'un soufflet de forge, met en garde nos animaux contre ces reptiles. Enfin nous nous arrêtons à onze heures du soir; les préoccupations de la journée nous avaient empêchés de manger; il y avait vingt-six heures que nous n'avions pris de nourriture.

Le lendemain, nous découvrîmes encore du monde dans la plaine; mais Sidi-Fal, ayant revêtu son plus beau costume et été en reconnaissance, revint bientôt nous apprendre que nous n'avions rien à craindre, qu'il n'y avait devant nous que des marabouts choumchas et des guerriers yaya-ben-Othman, occupés à la chasse à l'autruche.

C'est à la fin de mai que commencent les grandes chasses qui ont cet oiseau pour objet. Il n'est pas besoin, comme en Algérie, d'y employer plusieurs relais de bons chevaux. L'autruche redoute tellement la forte chaleur, qu'elle ne peut pas fatiguer un cheval ordinaire; celui-ci l'a bientôt gagnée de vitesse; le chasseur peut l'approcher et tirer l'animal presque à bout portant. La chasse à l'autruche, que les pêcheurs ouled-bou-sebas font sur le littoral, est beaucoup plus fructueuse. Au moment des plus fortes chaleurs, avant les pluies, les autruches viennent en troupeaux assez considérables jusque sur le bord de la mer pour se rafraîchir en battant l'eau de leurs ailes. Les pêcheurs se glissent derrière les dunes, puis de plusieurs points se montrent tout à coup en poussant des cris; les autruches perdent la tête, se jettent à l'eau. Quand elles sont bien mouillées, les habiles nageurs les poursuivent et les tuent une à une. Je ne sache pas que les Maures aient jamais tiré autrement parti de ces beaux et agiles animaux, faciles à domestiquer et assez vigoureux pour porter aisément un cavalier, ainsi que le naturaliste Adanson l'a constaté au fort de Podor, voilà déjà plus d'un siècle.

Dès le 7, nous n'avions plus d'obstacles à surmonter, et le 9, nous recoupions à Tiourourt la route suivie deux mois et demi auparavant.

Le 14, à N'Diago, nous étions chez nous; je reçus l'hospitalité généreuse du chef du village, qui nous régala de sucre, de beurre et de pain. Tous les noirs présents, dont le caractère doux, simple et hospitalier faisait contraste avec l'orgueil des Maures, vinrent nous serrer la main; le bruit de notre mort avait couru, aussi nous félicitèrent-ils d'autant plus d'avoir accompli un voyage que tous avaient cru impossible.

Le 14, à six heures du matin, nous nous remettions en marche et nous étions bientôt en vue de Saint-Louis. Il serait difficile d'exprimer le sentiment de joie que nous éprouvâmes en revoyant flotter notre pavillon dans le lointain et en approchant de la capitale de notre colonie, que nous avions cru ne plus revoir, et qui semblait avoir revêtu un air de fête, tant nous frappait la variété des costumes, ainsi que l'expression de gaieté empreinte sur chaque physionomie. Nous venions en effet de vivre plus de trois mois dans un pays où tout est triste, jusqu'aux chants, où le seul vêtement de guinée que portent ses habitants est sombre comme leur caractère.

D'après ce qui précède, on peut ranger les Maures en deux classes distinctes: les oppresseurs et les opprimés. Chez les premiers, les guerriers, on trouve une intelligence vive qui n'est que l'instinct du mal, un sentiment d'avidité insatiable que traduit chacune de leurs actions. J'ose affirmer que leur hospitalité si vantée leur est bien moins inspirée par charité que par crainte des

rapines. Les premiers moments d'entretien avec ces Maures sont trompeurs, les protestations de dévouement ne leur coûtent rien; bientôt après arrive la désillusion. Jamais ils ne tiennent une promesse. A côté de cela l'hypocrisie religieuse la plus noire. Que de fois n'ai-je pas vu ces guerriers, après un acte de pillage, se prosterner la face contre terre et faire leur prière avec un sérieux désespérant! Joignez à cela des ressentiments profonds; un Maure peut nourrir pendant dix ans des projets de vendetta sans qu'il en paraisse rien dans ses actes; mais, l'heure venue, la vengeance est terrible; c'est toujours le plus lâche assassinat. Je ne parle pas de leur orgueil bien connu, qui contraste singulièrement avec leurs basses habitudes de mendicité.

Dans la seconde classe, celle des opprimés, je range sans hésiter les marabouts; le manteau de la religion



Autruches du Sénégal et de l'Adrar. — Dessin de Rouyer d'après nature.

ne leur suffit pas pour les soustraire aux exigences des guerriers.

Quant aux tributaires, ils sont bien appelés dans l'Adrar du nom de Lahma, qui signifie *morceau de viande*, objet que l'on peut manger comme l'on veut. Les esclaves ne sont pas comptés comme des hommes.

Ma conscience me dit que pendant le cours de mon voyage j'ai toujours fait respecter le nom français; et les Maures, dont les préjugés sont si enracinés, ont été étonnés de nous voir nous conduire avec autant d'assurance et de dignité que si nous avions eu à notre portée l'appui assuré d'une colonne de nos soldats.

Pour extrait, dans les trois livraisons,

F. de Lanoye.



TRIPOLITAINE. — Vue de Tripoli de Barbarie. — Dessin de E. de Bérard d'après une photographie.

PROMENADES DANS LA TRIPOLITAINE[1]

(AFRIQUE SEPTENTRIONALE)

PAR M. LE BARON DE KRAFFT.

1860. — INÉDIT.

Le pays. — Le voyageur.

Une seule partie du littoral de la Méditerranée est restée jusqu'aujourd'hui en dehors du réseau des bateaux à vapeur, et par conséquent a échappé à la curiosité, chaque jour plus envahissante, des touristes qui ne font que des voyages d'agrément. C'est cette longue étendue de côtes qui, au nord de l'Afrique, va de Tunis à l'Égypte, l'ancienne régence de Tripoli, redevenue depuis vingt-cinq ans simple *eyalèt* (province) de l'empire ottoman.

Nulle part, dans toute la longueur de l'Afrique septentrionale, le grand désert ne s'avance aussi près de la mer : la digue de l'Atlas, qui depuis l'océan Atlantique protége contre les flots arides du Sahara une lisière assez large de terrains fertiles, s'abaisse et va s'effaçant après le golfe de la petite Syrte[2]; et le grand fleuve de sable, que rien ne contient plus, vient étaler ses vagues jaunes tout autour de la grande Syrte, rongeant les derniers sommets submergés qui forment comme un chapelet de petites oasis.

Cette embouchure du Sahara est le port du pays des Noirs, le *Soudân* ou *Barr el-aabid*. C'est la route naturelle par où le centre du continent africain a été attaqué si heureusement dans ces dernières années. L'aventureuse expédition à laquelle seul a survécu l'illustre docteur Barth a pris Tripoli pour point de départ, à cause de la facilité relative des communications avec le Fezzan, qui déjà touche presque à la Nigritie[3].

J'ai conçu le projet de glaner après le célèbre voyageur, et de suivre les itinéraires par lui recueillis, qu'il n'entrait pas dans son plan de vérifier lui-même. Il reste à explorer la route de Ghât à Aïn-Salah dans l'ouest, de Morzouq au Ouadaï dans l'est. J'ai choisi Tripoli pour me préparer à cette entreprise dont je ne me dissimule pas les difficultés, et je m'y suis installé depuis un an afin de m'habituer au climat, de me perfectionner dans la pratique de l'arabe barbaresque, et de nouer des relations d'amitié avec les négociants de Ghadâmès, dont les caravanes parcourent impunément les pays que je veux visiter. Mon caractère officiel de *hadji* (pèlerin de la Mecque) m'a permis d'entrer dans la vie des indigènes plus avant que ne peut le faire un *mouçafir* (étranger voyageur), et je dois à mon islamisme d'emprunt d'avoir pu étudier à fond les mœurs, les préjugés, les habitudes de ma résidence provisoire. J'extrais de mon journal de voyage ce qui a rapport à la Tripolitaine proprement dite, Tripoli et son oasis.

La vallée de Tripoli de Barbarie vue de la mer.

Lorsque le vent est favorable, lorsque la goëlette maltaise ou le chebek arabe auquel on s'est confié pour passer en Barbarie est bon marcheur, et dirigé par un patron à qui l'habitude a donné l'expérience de cette traversée, on peut, quarante-huit heures après le départ de Malte, apercevoir le rivage tripolitain. La plage est basse et ne se voit que lorsqu'on est tout proche ; mais de dix milles en mer on découvre les montagnes de l'intérieur qui servent de signal aux navigateurs. Le navire avance : on commence à distinguer au ras de l'eau une ligne moins confuse sur laquelle se dessinent des saillies irrégulières qui semblent émerger du sein des flots bleus.

Nous voici plus près encore; nous avons maintenant une vue distincte de la côte : basse et unie, elle décrit un croissant dont le milieu est occupé par la masse blanche de la ville. La pointe orientale est toute couverte d'une sombre forêt de palmiers qui s'avancent jusqu'à baigner leurs racines dans la mer, tandis que vers l'ouest la plage nue et aride revêt le manteau fauve du désert, taché çà et là de quelque bouquet d'arbustes rabougris.

La main du Créateur a jeté devant la concavité de l'anse qui sert de port à la ville, un chapelet d'écueils qui semble être une invitation faite à l'industrie de l'homme pour construire un môle protecteur, et fermer presque sans travail un port excellent : quand le vent souffle du large, ces avances de la nature se trahissent par un long fleuve de lait que tracent les bas-fonds en fouettant les lames écumeuses; mais avec les Arabes, la

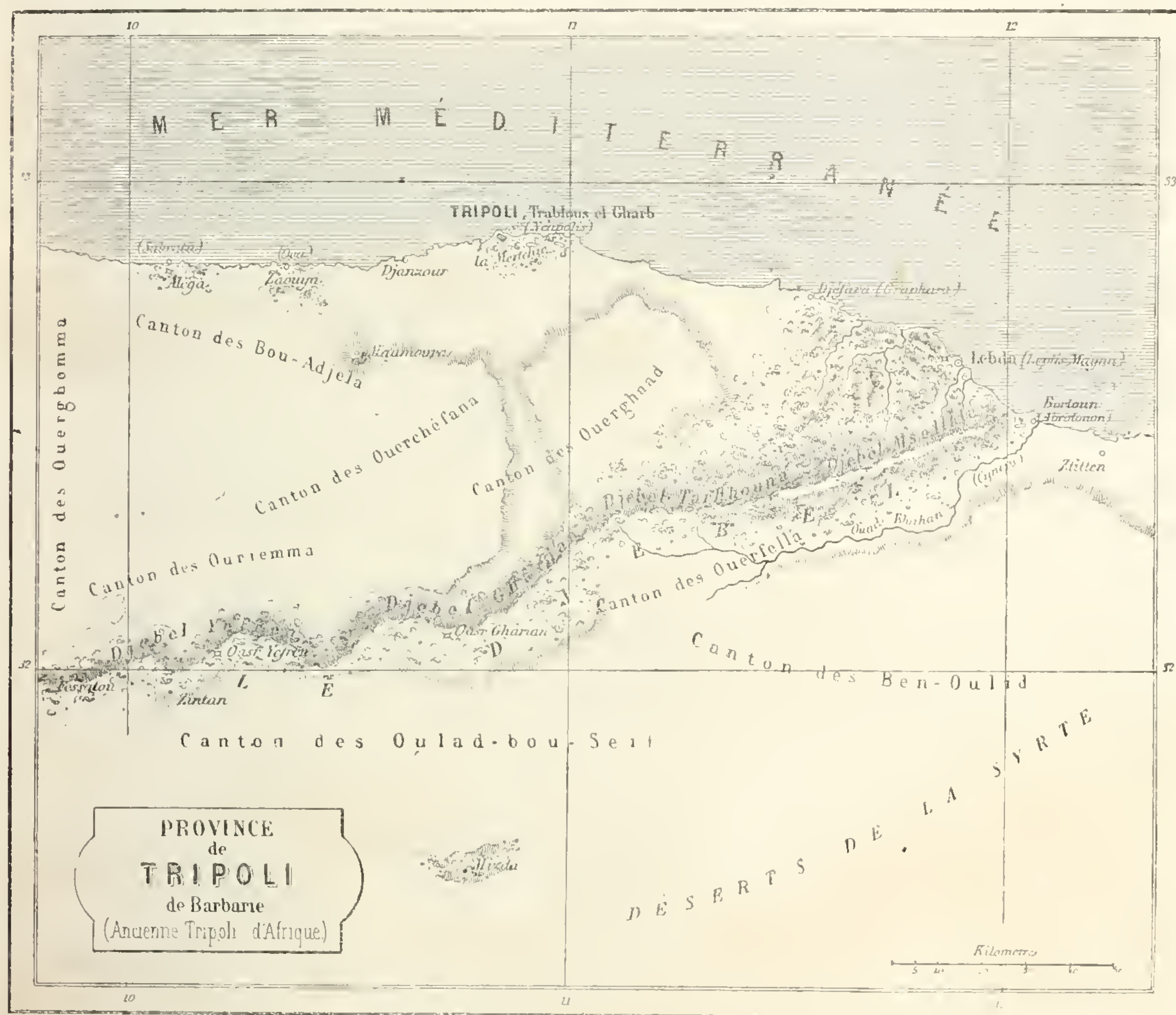
1. La Tripolitaine ou Régence de Tripoli, l'un des trois anciens États barbaresques sur la Méditerranée, est bornée au nord par la Méditerranée, à l'est par l'Égypte, à l'ouest par la Régence de Tunis, et au sud par le désert de Sahara. On suppose que sa population est de plus d'un million et demi : elle se compose de Maures, Berbères, Turcs, nègres, juifs et Francs. Le territoire de Tripoli a appartenu tour à tour à Cyrène et à Carthage, à Rome, aux Vandales, aux Arabes, à Charles-Quint, aux chevaliers de Malte. Il a été repris par les Turcs en 1551.

2. Le mot Syrte vient du verbe grec *suro*, qui signifie entraîner, balayer. Le golfe de la petite Syrte ou golfe de Gabes (Tritonide d'Hérodote, suivant d'Avezac) est une échancrure du royaume de Tunis. La grande Syrte ou golfe de la Sidre, de l'autre côté de la ville de Tripoli, forme une entaille plus profonde dans la Tripolitaine; il a été exploré en 1821 par le navire français *la Chevrette*.

3. Voyez sur le voyage de Barth, les livraisons 39, 40 et 41 du IIe volume du *Tour du monde*.

coquette perd son temps; à peine a-t-elle pu les séduire assez pour qu'un tronçon de digue, assis peut-être sur un travail romain, s'avançât vers elle à quelques centaines de pas et rejoignît le premier îlot de roches. Ce faible rempart n'en est pas moins fier de son importance, et montre à ses embrasures croulantes les gueules de ses nombreux canons. N'en rions pas trop quand nous les voyons aujourd'hui s'allongeant muets sur leurs massifs affûts dont le bois cache sa vétusté sous une couche épaisse de peinture noire; vermoulus et fardés, ces appuis, qui ne pourraient pas résister à la secousse d'une seule décharge, font bonne contenance et trompent l'œil, symbole fidèle de l'empire ottoman régénéré par le badigeon de la civilisation européenne. Nous ne les prenons pas au sérieux parce que nous les voyons de près; mais, dans le prestige du lointain, ils épouvantaient encore l'Europe il y a cinquante ans, et ce décor belliqueux servait de coulisse aux forbans barbaresques pour y cacher le mensonge de leur renommée terrible. Au canon qui prit Alger comme au sifflet d'un machiniste, un changement à vue fit tomber toutes les illusions.

On a souvent fait cette remarque que les villes de l'empire ottoman, séduisantes à l'aspect extérieur, per-



Grav. chez Erhard R. Bonaparte

dent beaucoup à être vues de près : cela est vrai pour Constantinople, pour Smyrne, Jérusalem, Alexandrie. Je certifie, je proclame la justesse de cette observation; j'irai plus loin, et sans imiter la réserve de ces voyageurs qui ne veulent pas paraître dupes et qui cherchent à se tromper eux-mêmes plutôt que de s'avouer mystifiés, je généralise la remarque, et je l'applique en conscience à tout le pays : l'Orient si beau, si poétique dans les livres, l'Orient de convention que la fantaisie a créé pour enflammer les imaginations européennes, doit être vu du méridien de Paris, sous peine de désenchantement.

Tripoli n'échappe pas à la règle. Dès que vous avez mis le pied sur le quai, c'est-à-dire sur un petit débarcadère en maçonnerie qui sert de parvis à la baraque de la douane, bariolée de vert, de jaune, de bleu et de rouge, vous effacez de votre mémoire l'impression avantageuse de la ville vue du large, et vous faites le procès à la réalité. A peine la porte franchie (car n'oubliez pas que vous entrez dans une forteresse), vous trouvez des rues sales et irrégulières, comme dans toutes les villes d'Orient : des échoppes misérables, des maisons délabrées, des immondices à cacher le pavé s'il y en avait un.

Malpropreté des rues. — Les maisons; leur intérieur. Les édifices.

N'allez pas croire cependant que la voirie n'existe point. En général, dans tout l'empire ottoman, quand un nouveau pacha arrive de Constantinople et entre en fonctions, il publie un éloquent manifeste appuyé des considérants les plus sages, fortifié d'un pompeux éloge de la propreté. Dans l'intérêt de l'hygiène publique, tout le monde sera tenu de tenir propre le devant de sa maison ou de sa boutique, et cela sous peine des plus



Tripoli, vue du nord. — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

sévères punitions. Le décret du nouveau gouverneur, plus heureux que tant de *hâtti-humayoun*, est mis en vigueur dès le lendemain : chacun arrose et balaye son petit bout de rue; c'est une émulation indicible pour contribuer à la formation d'une foule de petits tas d'immondices qui seront enlevés et transportés hors de la



Citadelle de Tripoli. — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

ville.... plus tard. Et puis cette belle ardeur s'éteint, il n'est plus question de nettoyage; les balais rentrent dans leur repos habituel, et resteront inactifs jusqu'au jour où la Sublime Porte rappellera son représentant et lui enverra un successeur. D'éparpillées qu'elles étaient, les ordures se sont concentrées en monticules, jalons du niveau qui sera bientôt atteint; les *zaptiè* (gens de police) ont débarrassé de quelques piastres les gens peu zélés en les menaçant de dénonciation; le pacha a fait acte d'administrateur dévoué au progrès, et tout est pour

le mieux. C'est l'histoire des réformes, des améliorations, de la régénération de l'empire des sultans.

Je ne m'occupe pas ici du passé, peu remarquable d'ailleurs, de Tripoli; je suis tout entier à l'examen de la ville actuelle, et si je mentionne les restes défigurés d'un arc-de-triomphe qui date de la décadence romaine, c'est uniquement parce que l'on passe devant ce vestige de l'antiquité dès que l'on a pénétré dans la ville par *Bab-el-bahr* (la porte de mer).

La plupart des rues ont quelque chose d'assez original que je n'ai pas vu ailleurs : de dix en dix pas environ, les maisons qui se font face sont réunies par des arcades en plein cintre, épaisses d'un mètre au plus, dont le but est de les appuyer l'une à l'autre et d'empêcher les murs de se rapprocher par un baiser dangereux. Souvent même, après la saison des pluies, les intervalles entre ces arcs reçoivent des poutres de renfort, ce qui n'empêche pas chaque année l'écroulement d'un bon nombre de maisons. On comprend ce luxe de précautions lorsqu'on a fait connaissance avec les matériaux employés dans les bâtisses du pays : soit à cause de la mauvaise qualité de la chaux, soit par suite de la nature des pierres qui ne sont que du sable concrétionné, soit parce que l'eau saumâtre n'a pas assez de liant, une construction récente n'attend guère plus d'un an pour passer à l'état de ruine. La rapidité avec laquelle l'enduit des



Tripoli, vue de terre. — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

murs s'effeuille et se détériore a quelque chose de phénoménal. Cela sans doute décourage propriétaires et architectes, de sorte que l'on ne voit guère de maisons, je ne dirai pas belles, mais convenables, si l'on excepte le couvent de la Mission, les hôtels consulaires et les résidences de trois ou quatre négociants européens. Le pavillon français flotte sur une des plus belles et des mieux entretenues.

La disposition architecturale de presque toutes les habitations est la même : une cour carrée (*impluvium*), autour de laquelle règne une galerie couverte, sorte de cloître soutenu par de minces colonnettes; des chambres longues et étroites, la cherté du bois rendant trop coûteux l'emploi des poutres à longue portée. Les chambres affectent ordinairement la forme d'une croix latine dont on supprimerait le pied, c'est-à-dire qu'elles forment un corridor où se raccorde au milieu, à angle droit, un cabinet plus large. Chaque chambre forme ainsi en réalité trois compartiments que l'on peut séparer par des rideaux.

La partie de la ville la plus voisine du môle est le quartier de prédilection des chrétiens, groupés autour de l'église et des consulats; la région de l'ouest est aux juifs; c'est comme partout le plus beau spécimen de la malpropreté; les musulmans occupent le reste de l'enceinte. La population *intra muros* peut s'élever à vingt mille habitants.

Le château domine l'extrémité sud-est de la ville. C'est un lourd et informe amas de constructions irrégulières, dont les hautes murailles veulent passer pour des fortifications. Mais malgré la blanche tunique de chaux qui les recouvre, je crois fort qu'elles ne résisteraient pas à une douzaine de boulets. Il ne faut pas y chercher un plan monumental, une idée artistique : on se perdrait dans un dédale de corridors insensés, de recoins inexplicables, de réduits imprévus qui semblent être le produit du cauchemar d'un architecte ivre. La grande salle d'audience a pu être belle, mais elle cache sa splendeur déchue sous une couche de crasse enfumée, et ne cherche pas à dissimuler les cicatrices de tant de replâtrages partiels dont les artistes turcs l'ont déshonorée. Les autres chambres supérieures ne sont que des taudis croulants; les étages d'en bas sont des catacombes, des antres où le jour ne pénètre que par les lézardes des murs tout moussus. On se croirait au château d'Udolphe, et je défie qu'on y lise les sombres horreurs d'Anne Radcliffe sans frissonner. Qui sait du reste tous les lugubres drames que ce chaos de bâtisses a vu se dérouler dans ses profondeurs, alors que l'œil de l'Europe ne surveillait pas les princes indépendants de la Régence? Il y a deux ans, on eut l'idée de nettoyer une grande citerne qui plonge sous la partie du château affectée aux prisons : on en retira une masse effroyable de crânes et d'ossements humains.

Telle est la résidence magnifique où trône le gouverneur général, un pacha turc dont l'administration s'étend sur un territoire presque aussi vaste que la France. Cette immense superficie, il est vrai, est presque partout un désert, où s'éparpille par groupes un million de *râaya*.

Les râaya. — Despotisme. — Les Coul-oghlou.

Ce nom de *râaya*, que portent les sujets de l'empire ottoman et que répètent si souvent les journaux en le défigurant à plaisir, est, pour ceux qui en connaissent le sens intrinsèque, une expression heureuse, qui explique toute la constitution politique et sociale, toute la théorie gouvernementale et administrative de l'Orient. Râaya veut dire troupeaux : les peuples sont des moutons que les pachas tondent et écorchent. Mais comment faire croire cela, maintenant que la Turquie est entrée dans le concert européen, qu'elle a des constitutions écrites, des Hatti-humayoum, des Tauzimati-Khaïriè, et autres chartes?

La force armée dont dispose le berger ottoman du troupeau tripolitain est environ de six mille hommes pour toute la province, dont un millier tient le Djébel, et cinq cents autres environ la Cyrénaïque. Le reste, sauf quelques postes d'une vingtaine d'hommes en divers points du littoral, mène la vie de garnison dans la ville et dans son oasis. Et c'est avec cette poignée de soldats mal vêtus, mal équipés, payés de promesses plus que d'argent, que les Turcs maintiennent sous leur domination un pays si vaste et de communications si difficiles. Bien plus, en retraite partout ailleurs, ils s'avancent ici et font des conquêtes : Ghadâmès a été annexé à l'empire il y a peu d'années; maintenant ils menacent Ghât et le pays tibbou.

Le même tour de force s'exécutait à Alger. La recette en est facile : se contenter d'un à peu près de soumission, et user les indigènes les uns contre les autres. La grande force des Turcs, la pierre d'achoppement de toutes les tentatives d'indépendance nationale, c'est la population de l'oasis de Tripoli, les gens de la Menchiè et du littoral, la soi-disant race des *Coul-oghlou*. Lors de la conquête au seizième siècle, Darghout-pacha partagea les jardins de l'oasis entre ses compagnons, qui, s'unissant aux femmes indigènes, formèrent une population métisse où domina le sang étranger. Les *Coul-oghlou* (fils de serviteurs) depuis lors jouirent du privilége de ne payer aucun impôt, à titre de postérité des conquérants; mais ils furent assujettis au service militaire, comme intéressés à maintenir la conquête. Encore aujourd'hui, les habitants de la Menchiè sont exempts de toute redevance, et doivent en échange fournir à toute réquisition des contingents d'irréguliers. Ce n'est pas grand'chose comme force numérique (deux mille fusils environ); c'est très-peu comme valeur militaire; ce n'est rien comme discipline; et pourtant, là est le nerf de la domination turque.

Voici comment. Les chasseurs de bêtes sauvages ont souvent quelques sujets apprivoisés dont la spécialité est d'attirer au piége leurs congénères libres. Les Coul-oghlou, dont la dénomination comme race distincte n'est plus qu'un mot, et qui sont purement et simplement des Arabes, s'étant recrutés de tous les gens qu'attiraient la fertilité du sol et l'exemption d'impôts, forment un noyau précieux d'entremetteurs de trahison, de courtiers de discorde. L'étranger ayant pour maxime « diviser pour régner, » ils sont les diviseurs, ils empêchent de se nouer tout lien qui pourrait réunir dans un but patriotique les éléments éparpillés d'un parti national. Par une juste compensation, ils n'en sont que plus méprisés des Turcs dont ils sont les instruments, et leurs priviléges ne les mettent pas à l'abri des mille et une rubriques que les agents de l'autorité possèdent pour pomper la substance de leurs administrés. Misérables autant qu'ils méritent de l'être, ils engraissent et aident à s'engraisser les sangsues que tous les deux ou trois ans Constantinople envoie en Barbarie; et tout en se lamentant des vexations et de la rapacité de leurs maîtres, ils sont toujours prêts à obéir, à coopérer à l'écrasement de leurs frères. Chez eux, la servilité est un instinct : vous les entendez se plaindre des pachas, maudire les Turcs, regretter la dynastie indépendante et presque nationale des Caramanly; mais qu'on donne à l'un de ces mécontents la moindre position officielle; que dans une visite au château on lui offre un café en lui permettant de s'asseoir; qu'un pacha, lui frappant amicalement sur l'épaule, l'appelle en riant *pézévenk* ou *kiarata*, et le plus fier d'entre eux se rengorgera, fera la roue et sera tout disposé à vendre les intérêts du pays, à courir sus à quiconque tenterait un mouvement contre les oppresseurs.

Il est bien difficile de s'intéresser et d'intéresser les autres à de pareilles gens, mais les poétiser n'est pas mon affaire puisque je veux avant tout voir ce qui est et dire ce que je vois.

Le Soung-ettelàtè — La Menchiè. — Les jardins. — Le keif.

Me voici donc installé dans une petite *ghorfa* ou chambre haute, que m'a louée un négociant de la ville. Mon hôte n'habite pas Tripoli toute l'année, son établissement commercial a pour centre Sokna, à mi-chemin du Fezzan. A chaque instant il reçoit des visites pour moi fort intéressantes : les marchands de Ghadâmès, les Gellab clandestins qui introduisent dans la Régence de petits troupeaux de nègres, quinze ou vingt à la fois, pour les vendre, malgré les prohibitions gouvernementales; des marabouts fanatiques, que la mendicité attire souvent dans les cantons de l'intérieur; des chefs de tribus que les exigences de l'autorité turque forcent à chercher un banquier. Je puis donc ici préparer d'une manière utile ma route vers le centre du continent, en même temps que je m'acclimaterai par quelques excursions dans la province et que j'étudierai les mœurs des gens de la côte.

Aux portes de la ville, qu'elle entoure de tous côtés pour en former en quelque sorte une île limitée moitié par la mer, moitié par le sable, s'étend une plaine aride et unie semblable au lit d'un bras de mer que le reflux aurait mis à sec. Cette bande semi-circulaire, où poussent à peine après les grandes pluies quelques brins d'herbe, peut avoir un kilomètre de largeur et sert de champ de Mars à la garnison, de lieu de marché aux habitants de l'oasis. On l'appelle *Soung-ettelatè* parce qu'il s'y tient tous les mardis une foire assez importante. La mer l'envahit au tiers à peu près lorsque pendant l'hiver le vent d'est souffle avec force.

La limite extérieure de cette zone sablonneuse est une longue ligne de verdure, une forêt touffue d'orangers, de figuiers, de grenadiers et d'oliviers, hérissée de hauts palmiers en nombre infini. Là commence une autre ceinture en demi-cercle, large de trois lieues environ, que l'on appelle *la Menchiè;* c'est à proprement parler l'oasis de Tripoli, car au delà, pendant deux jours de marche, on ne trouve que le désert. La Menchiè, riche ruban d'une végétation vigoureuse, où d'innombrables enclos en terre battue et des sentiers enchevêtrés au hasard dessinent des compartiments capricieux parsemés, comme autant de points brillants, de maisons isolées, blanchies à la chaux, peut renfermer environ trente mille âmes, et constituer la vie et la force de la province : Tripoli n'est que la citadelle de la Menchiè.

C'est un contraste curieux que cette région fertile entre deux plaines de sable jaune, collier d'émeraudes sur la poitrine nue d'une bohémienne cuivrée. Ici un jardin où les plantes poussent avec une énergie merveilleuse, où l'ombrage des citronniers double d'épaisseur sous le parasol des dattiers : et derrière le mur, l'aridité absolue du désert brûlé, des dunes mouvantes d'une poussière impalpable, où le vent dessine des vagues aussi facilement que sur la mer. C'est alors que l'on est tenté de répéter avec je ne sais quel philosophe antique : « l'eau, c'est la vie, » car la présence ou l'absence de l'eau, voilà tout le mystère.

Au milieu de chaque enclos, regardez ces blancs massifs de maçonnerie semblables à deux longs bras, entre lesquels grince une grossière poulie; un énorme cornet de cuir, la pointe en bas, monte et descend sans cesse, vomissant à chaque voyage un flot d'eau limpide; une vache, maigre comme celles que vit en songe Pharaon, conduite par un nègre demi-nu, donne le mouvement à la machine en remontant et descendant un plan incliné qui s'enfonce au-dessous du niveau du sol; et le mouvement ne s'arrêtera ni jour ni nuit depuis la fin de la saison pluvieuse jusqu'à son retour. Pendant huit mois, tous les jardins seront autant de bassins régulièrement inondés; aussi les appelle-t-on du nom générique de *sènié*, nom dérivé d'un verbe arabe qui veut dire « inonder une parcelle de terrain avec de l'eau que tire une bête de somme. » Que de choses dans un seul mot! cela vaut bien le rosier toujours fleuri de M. Jourdain.

C'est surtout dans les mois d'avril et de mai qu'il est agréable de parcourir les jardins de la Menchiè, et d'y passer une longue journée de keif. Le programme varie selon la position sociale et les ressources pécuniaires de l'amateur : le mouton rôti et le pilau pour les Turcs et pour ceux des indigènes qui, attachés à l'administration, veulent se donner un ton ottoman; l'énorme plat de couscoussou national, surmonté de quartiers d'agneau et de poulets sautés dans le beurre, pour la bourgeoisie aisée; la *bazîna*, sorte de bouillie de farine d'orge assaisonnée d'huile, pour les gens du commun. Mais, à part cette hiérarchie culinaire, à part aussi cette gradation correspondante dans le mobilier portatif, — les tapis pour l'aristocratie, les nattes pour le tiers ordre, la terre nue pour la plèbe, — les divertissements sont les mêmes : on s'assied sur le bord d'une *djèbiè* (bassin) remplie d'eau fraîchement tirée, on cause en fumant, on fume en causant, et l'on absorbe des flots de *laqby*. Le laqby est le fond de toute partie de campagne, comme ce vilain mot que Figaro dit si crûment est le fond de la langue anglaise.

Le laqby. — Comment on le tire et comment on le boit.

A l'époque où le retour du printemps réveille la sève engourdie, un homme monte au haut d'un dattier, dont il gravit le tronc svelte et écaillé sans autre secours que ses pieds nus et une ceinture de corde qui l'unit à l'arbre. Il est armé d'une hachette bien aiguisée. Arrivé au faîte, à ce chapiteau d'où s'élance le panache de palmes qui surmonte la flexible colonne, il taille sans pitié, il coupe tous les rameaux, n'en réservant que quatre qui tristement s'allongent en croix, parallèlement à l'horizon, comme pour indiquer les quatre points cardinaux. Sur l'insertion de l'un d'eux, il fait passer une cordelette dont les deux bouts touchent le sol, et entre deux des

palmes épargnées, il blesse le pauvre arbre d'une incision profonde.

Il descend alors. Le tonneau de laqby est mis en perce. Une petite jarre à large goulot, pouvant contenir trois litres, est hissée au moyen de la corde, et va s'appliquer sous l'incision : douze heures après, vous pouvez la descendre et la remplacer par une autre. Elle est pleine d'un liquide gris pâle, un peu trouble, assez semblable à de l'eau d'orge peu chargée; c'est le laqby frais, séve presque fade tant elle est douce et sucrée, charmant et léger purgatif à prendre le matin. Quelques heures après, on entend un bruissement dans la vase; le liquide s'éclaircit et semble bouillir; d'innombrables bulles d'air viennent former à sa surface une mousse sans consistance, et si vous goûtez alors le breuvage petillant, vous songerez comme moi sans regret aux meilleurs vins de Champagne que vous avez bus. Le laqby pris à ce point n'offre aucun inconvénient, il égaye sans enivrer, la fermentation l'a rendu rafraîchissant tout en lui faisant perdre ses propriétés laxatives. Mais laissez encore passer une demi-journée : cette aimable boisson devient blanche et épaisse comme du lait, prend une odeur pénétrante, un goût légèrement aigre, et enivre comme l'eau-de-vie. Le vin de Champagne s'est changé en une bière blanche d'une force alcoolique remarquable. C'est alors que les amateurs l'apprécient, puisque, avant tout, ce qu'ils cherchent c'est l'ivresse. *Nunc est bibendum*; et tel bon musulman, telle musulmane rigide qui se voile la face devant un verre de vin, boira sans scrupule et publiquement sa tasse de laqby qui n'est que de l'eau de palmier. Il faut vider la cruche, car demain on ne trouverait qu'un liquide nauséabond, encombré de petites mouches rougeâtres, un fluide visqueux qui file comme l'huile et n'est bon qu'à jeter. Le laqby est donc la plus éphémère des boissons; on ne peut le boire qu'à l'ombre de l'arbre qui le produit. Tous les essais pour en régler ou en arrêter la fermentation ont été inutiles : il brise les bouteilles, et si le vase a résisté, le travail ne s'est pas moins accompli jusqu'au bout; on ne trouve en l'ouvrant que cet affreux résidu qui soulève le cœur. C'est un prédicateur éloquent de la philosophie d'Horace : « Jouissez du jour qui passe, et ne vous fiez pas au lendemain. »



Intérieur d'une maison à Tripoli. — Dessin de Lancelot d'après une photographie.



Rue du Consulat, à Tripoli. — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

Un village nègre. — Une danse frénétique.

Et peut-être n'a-t-il pas complétement tort, le charmant poëte, car « le faible capital de la vie nous défend d'entamer les longues es-



Campement chez les Ben-Oulid (voy. la carte, p. 115). — Dessin de Hadamard d'après une photographie

pérances. » Aussi, malgré mes projets de voyage dans l'intérieur, au risque de déflorer la virginité de mes impressions, je ferai peut-être sagement de saisir au passage l'occasion d'en avoir dès maintenant un résumé complet. Au-dessus de Soung-ettelàtè, sur la lisière de la Menchiè, mais sans empiéter sur ses ombrages, un véritable village nègre s'étale au soleil, au milieu du sable brûlant. C'est un groupe d'une cinquantaine de huttes éparpillées sans aucun plan, sans aucune symétrie. On l'appelle *Ezzerîbê* (les cabanes). Misérables gourbis ronds, surmontés d'un toit en cône émoussé rappelant en laid l'apparence des ruches, ces huttes, où n'entrent comme matériaux que des joncs et des palmes sèches, renferment une population exclusivement nègre, qui n'y rentre en rampant que pour la nuit, et vit le reste du temps dans un bain continuel de sable et de soleil.

Il est midi : un ciel ardent d'un bleu presque noir torréfie la poussière mouvante et ne fournit aux poumons qu'un air embrasé; au centre du village, dans un espace vide qui forme une espèce de place, vingt nègres presque nus piétinent à perdre haleine en hurlant un chant monotone de leur pays (voy. p. 128). Placés en rond à un pas l'un de l'autre, ils se trémoussent sur place, entre-choquant en cadence le bâton qu'ils tiennent à la main avec celui de leurs voisins de gauche et de droite. Ce bruit régulier, joint au bourdonnement d'un tambour en bois que martelle un artiste placé au milieu du cercle, forme pour leurs oreilles une musique entraînante qui redouble leur animation. Le chef d'orchestre semble un être fantastique comme on en voit dans les mauvais rêves : coiffé d'un bonnet pointu où s'agitent des oripeaux de couleurs éclatantes, il a le visage et le haut de la poitrine couverts d'une peau de chèvre à longs poils, masque informe, percé de trous pour les yeux et la bouche; des morceaux de bois sec et d'os, enfilés dans une corde en poil de chameau, lui font une ceinture cliquetante qui retentit au moindre mouvement, et tout en battant son tambour qu'il tient sous l'aisselle gauche, il agite ses longues jambes maigres et semble prendre à cœur d'imiter parfaitement l'allure du singe. Accroupies alentour, les femmes accompagnent la mélodie en battant des mains. Je tombe, à ce qu'il paraît, au milieu d'une fête importante, car toutes ces dames sont en grande toilette : les chevilles et les poignets sont chargés de gros bracelets de cuivre; sur des poitrines généralement bien modelées descendent des colliers de verroterie, des chapelets capricieux où les coquillages, les grains de corail rouge, les morceaux triangulaires d'ambre et de résine odorante (*bockor*), les dents d'animaux sauvages, les pièces de monnaie, unissent leurs forces pour soutenir un petit miroir rond garni de cuivre jaune; les élégantes ont la narine gauche percée, ainsi que la lèvre inférieure, pour y porter une grosse boucle d'argent qui est le suprême du bon ton. Un peu plus loin, des marmots entièrement nus, noirs et luisants comme une botte vernie, se vautrent dans le sable ardent, tandis que quelques vieilles femmes pelotonnées autour d'une vaste marmite, font cuire la *bazina* sur un feu de fiente de chameau dont la fumée bleuâtre s'élève droite comme une colonne. Deux autruches domestiques, balançant au bout d'un long cou leur petite tête chauve, regardent cette scène d'un œil hébété. Je suis en plein Soudan, que verrai-je de plus à Temboctou [1]?

La population de ce village d'*Ezzerîbê* se compose d'esclaves libérés ou fugitifs qui viennent s'y blottir et y font souche. Les hommes vont de temps en temps aux portes de la ville se louer pour quelques piastres comme manœuvres ou comme bêtes de somme; les femmes.... mais il vaut mieux n'en rien dire

Un chef de janissaires. — La bénédiction du sang.

J'ai souvent pour guide et pour compagnon de promenade dans mes courses hors de la ville le *cavas-bachi* (chef des janissaires) du consulat de France, que le consul général a l'obligeance de mettre à ma disposition. C'est un magnifique nègre du Ouadaï, haut de six pieds, et qui, malgré sa barbe grisonnante, a conservé toute l'activité et l'énergie de la jeunesse. Le caïd Hassan n'est pas un homme du commun : il a gouverné pendant dix-huit ans, au temps des Caramanly, la tribu des Ouerchéfâna, et nul n'a su mieux que lui tenir en bride cette peuplade remuante. Brave jusqu'à la témérité, il a toujours défendu les intérêts de ses administrés contre les tribus voisines et au besoin contre le gouvernement lui-même; mais en même temps les siens ne pouvaient pas davantage se livrer à leurs caprices, et l'on ne badinait pas avec la sévérité du caïd Hassan. Pour lui, la vie d'un homme était à peine plus précieuse que celle d'un mouton; et certainement on l'embarrasserait bien en lui demandant le nombre exact des têtes qu'il a fait tomber de sa main, tant sa conscience est tranquille à cet égard. Excellent homme du reste, et tout dévoué au consulat qu'il sert depuis dix ans.

Dans une de nos premières sorties, je vis un groupe de cinq ou six femmes s'approcher de lui d'un air suppliant. Deux d'entre elles avaient dans les bras de pauvres petits enfants à la mamelle, dont le visage, la tête et le cou étaient couverts d'une plaque dartreuse et de croûtes purulentes. C'était affreux et dégoûtant à voir.

« Notre père, dirent les mères désolées au caïd Hassan, c'est le prophète de Dieu qui t'amène auprès de notre maison, car nous voulions aller à la ville pour te trouver, et voilà bien dix jours que nous en attendons l'occasion. Le *djardoun* (petit lézard blanc très-inoffensif) a passé sur notre sein et a empoisonné notre lait; vois l'état de tes enfants, et guéris-les pour que Dieu te bénisse. »

« Es-tu donc médecin? dis-je à mon compagnon.

— Non, me répondit-il, mais j'ai la bénédiction du sang sur les mains, et quiconque l'a comme moi peut

1. Voyez pages 237 et suivantes du t. II du *Tour du monde*, voyage de Barth.

comme moi guérir cette maladie. C'est un don naturel de tout homme dont le bras a coupé quelques têtes. — Allons, les femmes, donnez ce qu'il faut. »

Et aussitôt une des mères présente au docteur une poule blanche, sept œufs et trois pièces de vingt para; puis elle s'accroupit à ses pieds, élevant au-dessus de sa tête le petit patient. Hassan tire gravement de sa ceinture son briquet et sa pierre à fusil comme s'il voulait allumer une pipe. *Bismillah!* (au nom de Dieu!) dit-il, et il se met à faire jaillir du silex de nombreuses étincelles sur l'enfant malade, tout en récitant le *sourat el-fatcha*, le premier chapitre du Coran.

L'opération terminée, l'autre enfant eut son tour moyennant la même offrande, et les femmes partirent joyeuses après avoir baisé respectueusement la main qui venait de rendre la santé à leurs fils.

Il paraît que ma figure décelait clairement mon incrédulité, car le caïd Hassan, tout en ramassant, pour les emporter, les honoraires de sa cure merveilleuse, cria à ses clientes : « Ne manquez pas de venir dans sept jours me présenter vos enfants à la *skifa* du consulat. » (La *skifa* est le vestibule extérieur, la salle d'attente dans les grandes maisons.) En effet, une semaine plus tard, les petites créatures me furent représentées : l'une était guérie complétement, l'autre n'avait plus que quelques cicatrices d'une apparence fort satisfaisante, indiquant une guérison toute prochaine. Je demeurai stupéfait, mais non convaincu; cependant, plus de vingt expériences semblables m'ont depuis forcé de croire à l'incroyable vertu des mains bénies par le sang.



Puits d'arrosage à Tripoli. — Dessin de Hadamard d'après une photographie.

Superstitions. — Horticulture miraculeuse.

Je n'ai pas la prétention de justifier, encore moins d'expliquer toutes les croyances et les superstitions populaires; mais j'aime à les examiner curieusement, et surtout à ne constater que des faits positifs, dussent-ils faire échec à mon amour-propre en défiant toute explication raisonnable. Je n'en citerai ici que deux, et sans aucun commentaire.

Dans les premiers jours du mois de mars, j'étais allé à *Tadjoura*, village à trois lieues dans l'est de Tripoli, pour tirer quelques bécassines sur les bords du petit lac presque saumâtre qui est dans le voisinage. Une battue peu fructueuse pendant toute la matinée me découragea de la chasse, et je passai le reste de la journée à parcourir le village et ses jardins. Je visitai d'abord la mosquée assez remarquable que l'on m'avait signalée comme une ancienne église bâtie par les Espagnols au seizième siècle, et je n'eus pas à perdre beaucoup de temps pour acquérir la conviction que cette origine du monument était insoutenable. C'est une construction évidemment musulmane, bâtie pour le culte musulman. Je suis tenté de croire que cette mosquée date de la première invasion de l'islamisme, et que plus tard les Espagnols, devenus maîtres du pays, l'auront transformée en église, ce qui aura donné lieu à l'erreur traditionnelle. Les assises d'un clocher carré, indépendant du temple, paraissent remonter à cette époque de transition. Du reste, pas une inscription, pas un ornement architectural qui puisse servir de millésime; les colonnes qui soutiennent les voûtes n'ont pas de chapiteau indicateur; les murs, blanchis à la chaux, ne trahissent aucun indice de l'âge ou du style de la construction. Elle présente un plan quadrangulaire, orienté suivant le rituel islamitique.

Au sortir de la mosquée, j'entrai dans un jardin pour m'y reposer un instant. Les arbres à fruit commençaient à se couvrir de fleurs, étalant sur leurs rameaux encore nus les étoiles blanches ou violettes qui promettent une abondante récolte d'abricots, de pêches ou d'amandes. Le jardinier, vieil Arabe à la barbe blanche, était occupé à faire brûler sous un gros abricotier trois têtes de moutons garnies encore de leur laine. Après lui avoir donné le sélam, je lui demandai ce qu'il faisait : « Je nourris mes *muchmuch*, répondit-il. Si je ne leur donne pas leur pâture avant les coups de *gibly* (vent sec du sud) que nous

aurons à la fin du mois, toutes ces belles fleurs tomberont, et comment alors pourrai-je payer l'impôt, faire mes provisions d'orge et d'huile, vivre enfin, moi et les miens? » Comme je mettais en doute l'efficacité de son procédé, il me fit une proposition décisive, c'était d'acheter la récolte d'un de ses arbres moyennant trois mahboub, environ treize francs. « Celui-là restera à jeun, dit-il, et tu verras s'il ne se venge pas. » J'acceptai; mon abricotier ne reçut pas la bienfaisante fumigation, et quand à la fin d'avril je revins examiner les arbres, je le trouvai presque entièrement stérile, tandis que ses frères pliaient sous le poids de fruits déjà bien développés.

L'autre miracle est encore une pratique d'horticulture. Quand un arbre, un olivier par exemple, refuse pendant plusieurs années de donner des fruits, on lui achète sa mauvaise volonté moyennant un *demi-mitcal* d'or pur, ce qui vaut à peu près huit francs. Le métal, tiré en un fil long de deux à trois centimètres, est introduit avec soin dans un trou que l'on pratique au tronc de l'arbre récalcitrant; puis on bouche l'ouverture avec une coquille d'œuf pilée et de la terre glaise, en accompagnant l'opération de la psalmodie de certaines formules tirées du Coran. L'année suivante, l'olivier se couvre de fruits, et indemnise avec usure son bienfaiteur.


Jardiniers tripolitains. — Dessin de Hadamard d'après une photographie.

Costume. — Le haouly.

Ce qui m'a le plus frappé dès les premiers moments de mon séjour à Tripoli, c'est la disgracieuse monotonie du costume, qui est le même pour les deux sexes. A Constantinople, les amples *féredjé*, par la variété de leurs nuances, offrent quelques ressources à la coquetterie; le blanc *izhar* des Syriennes a de la fraîcheur, et indique au moins des soins de propreté; le *habbara* d'Égypte, où le voile blanc, retenu par une agrafe entre les deux yeux, tranche d'une manière si vive avec les plis bouffants de la soie noire, ne manque pas d'une certaine richesse de draperies; mais le *haouly* des barbaresques tripolitaines n'offre aucune de ces compensations. Qu'on se figure une large couverture de laine blanche ou grise — hélas! la première couleur est bien rare et devient bien vite douteuse, — longue de quatre à cinq mètres et bordée de franges dues à l'absence de tout ourlet. Les créatures humaines qui en font usage, mâles ou femelles, s'enveloppent des pieds à la tête dans ce grand lambeau d'étoffe grossière, dont ils ramènent tous les plis sur la poitrine; là un clou de cuivre les assujettit. Les femmes tiennent croisées devant leur figure les deux parties du linceul qui tombent du haut de la tête, et ne laissent qu'une petite ouverture triangulaire devant l'œil gauche; les hommes se drapent un peu différemment : ils ne se couvrent pas le visage, et rejettent derrière l'épaule le pan que les femmes ont ramassé en plis devant elles.

Le haouly, c'est le descendant dégénéré de la toge romaine; mais je me plais à croire que les toges romaines étaient propres et couvraient des citoyens plus soigneux et plus coquets. On en voit, il est vrai, d'un tissu très-fin fabriqué dans le *djérid*, à la lisière du Sahara, mais c'est le *rara avis*, et grâce à la négligence de ceux qui les portent, ces vêtements de luxe sont en quelques jours assez souillés, assez fripés pour se confondre avec les plus communs. C'est qu'aussi le haouly n'a pas d'intermittence dans son service; il ne quitte son maître ni le jour ni la nuit; il est à la fois tapis, couverture et manteau; jamais il ne se lave : on blanchit ceux des hommes avec du plâtre en poussière, et ceux des femmes, plus légers, avec la vapeur du soufre enflammé.

Sous le haouly, les gens d'une certaine classe portent le costume arabe ordinaire, veste et large culotte. Les gens de peu n'ont qu'un caleçon de coton écru; les paysans n'ont rien du tout, et le haouly forme toute leur garde-robe.

Si vous avez la bonne fortune d'être admis dans un intérieur, faveur spéciale au mari, au médecin et au merâbout, et, en Barbarie comme partout ailleurs, quelquefois aux audacieux, vous verrez que les femmes sont plus romaines que leurs époux, et portent plus loin qu'eux la tradition de la toge. Sous le haouly de laine, que l'on quitte en rentrant, s'enroule un haouly de

soie à carreaux bleus et blancs ; sous celui-ci un troisième haouly de gaze, où de larges bandes de soie blanche alternent avec des raies mates de fine laine, blanche aussi. Tout cela forme une série de toges dont la femme est le noyau ; disposées toutes de même, elles rappellent la multiplicité des enveloppes de l'oignon : les grandes dames ont seules de plus la chemise pailletée et le *chirwal* de couleur éclatante.

Les Lotophages.

C'est une chose remarquable que la ténacité de la tradition dans les pays où s'est répandu l'islamisme. On croirait presque, si ce n'était une énormité à dire, que l'incuriosité de l'ignorance est plus conservatrice que les académies et les sociétés d'antiquaires. Ainsi Hérodote pourrait encore reconnaître sa montagne des Grâces, le Lophos *Charitôn*, d'où coule le Cynips, dans le Djébel *Ghariân* des Arabes d'aujourd'hui, tandis que le vieil Homère aurait à rire si on lui contait toutes les dissertations que l'on a faites sur ses Lotophages, et la prétention que l'on a eue de les nourrir de jujubes. Il retrouverait et nous montrerait errants, sur les côtes de la grande Syrte, les Benoulid et les Awakir, qui vivent uniquement de *lotob*, et sont des Lotophages au premier chef. J'avoue que cette prononciation vulgaire du nom



Mosquée de la Tadjoura. — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

de la datte fraîche est une grosse erreur, puisque le mot s'écrit *rotob ;* mais chez nos Bédouins les occasions d'écrire sont si rares et les érudits si peu nombreux, que tout le monde conserve la leçon vicieuse *lotob* en dépit des protestations du dictionnaire.

Comme Ulysse, j'ai été fort bien reçu par ces Lotophages dont j'avais rencontré au consulat de France les deux grands chefs, le cheik Abdallah Ghalboûn et le cheik Ammad. Champions obstinés de l'indépendance, ils avaient soutenu jusqu'au dernier moment les efforts du fameux Ghouma, et n'avaient voulu faire leur soumission aux Turcs que par l'entremise du consul général de France. Je fus leur hôte pendant quelque temps, et j'avoue que, sauf sa monotonie, leur manière de vivre n'est pas sans charmes. Le dattier, qui n'exige aucune culture, aucun soin, sinon la fécondation des fleurs femelles au printemps, leur donne des récoltes sans fatigue ; ils en tirent du vin, des fruits frais pendant l'été, de véritables confitures lorsqu'ils laissent la datte se cuire au soleil, enfin du pain qu'ils fabriquent en pétrissant le fruit mûr et presque sec, après en avoir retiré le noyau. Cette pâte, qui s'appelle *hadjin*, se conserve pendant tout l'hiver. Leurs immenses troupeaux leur donnent en abondance du lait, du beurre, de la laine que les femmes filent et tissent en haouly. Campés par groupes, à proximité des rares puits clair-semés au mi-

lieu de la plaine de sable, ils s'en éloignent le matin avant l'aube pour faire brouter par leurs troupeaux la maigre végétation du désert ; ils y reviennent au coucher du soleil pour les abreuver ; et quand tous les environs de leur station ont été parcourus et dépouillés, ils en changent, et transportent leurs tentes auprès d'un autre puits. L'espace n'est rien pour eux.

Ils ne tiennent pas davantage compte du temps. Un jour je m'étais éloigné du campement à une distance de cinq à six heures dans le sud, poursuivant quelques *bakr-el-ouahasch* : c'est une espèce d'antilope de la taille d'un mulet, dont la tête, assez semblable à celle d'un veau, est armée de deux cornes longues et droites. Je vis tout à coup, à vingt pas de moi, sortir du sable une tête fort peu souriante, emmanchée sur un torse à demi enterré. C'était un chasseur à l'affût qui attendait les autruches.

« *Essabrou min Allah !* (la patience est un don de Dieu !) s'écria-t-il sans me donner le selam, emporté par sa mauvaise humeur : pourquoi viens-tu troubler ma chasse ? Voilà vingt-huit jours que j'attends les autruches, caché dans ce trou ; et maintenant tu as gâté ma chance. Que Dieu te donne la santé ! »

Chasse dans les déserts de la Syrte. — Traditions populaires sur les cigognes et les grues.

Moi aussi j'ai chassé les autruches dans les déserts qui bordent la Syrte, mais d'une façon plus active et moins patiente, en les poursuivant longtemps à cheval, et leur envoyant une balle de carabine alors que la fatigue commençait à ralentir leur course. Une peau d'autruche peut rapporter de cinq à six cents piastres. Du reste, la chasse, dans ces solitudes stériles, n'est pas un plaisir ; c'est un travail ; on ne peut s'y livrer que pendant l'hiver, et la rareté du gibier des sables n'offre pas de compensation suffisante pour la peine que l'on se donne. Les grands animaux de l'intérieur ne s'approchent jamais des bords de la mer ; on en est réduit aux antilopes, aux gazelles, aux fennecs. J'ai remarqué surtout l'extrême pauvreté de l'ornithologie, et certes je ne m'en serais pas rendu compte sans l'explication curieuse que me donna un savant vieillard de la tribu.

Un jour que je revenais aux tentes, harassé de fatigue, furieux de n'avoir vu de loin que quelques demoiselles (de Numidie) et deux flamants, je déplorais l'absence de tout gibier ailé, fût-ce même simplement des grues et des cigognes, si nombreuses dans la plupart des pays musulmans.

« Tu ne sais donc pas, me dit le vieux Bédouin, que la cigogne a reçu de Dieu plus de sagesse que l'homme lui-même ? Avant l'arrivée des Turcs (que le ciel les maudisse !) nous avions à Tripoli une puissance arabe, un sultan fils du pays, qui avait le bras long et la main ouverte. Il n'envoyait pas au dehors tout l'argent de la contrée ; bien au contraire, il fabriquait lui-même de la monnaie qu'il répandait ensuite parmi nous. Or, tout le monde sait que la cigogne a horreur de l'argent et n'habite jamais les pays dont le nom se trouve sur une pièce de monnaie, parce que c'est la source de toutes les querelles et l'aiguillon de toutes les passions. Il est vrai qu'elles pourraient revenir maintenant, mais les ghrousch trabloussi circulent encore, et cela suffit pour les éloigner.

« Quant aux grues, elles ne peuvent pas traverser le Hammada (grand plateau pierreux qui sépare la Tripolitaine du Fezzan), parce que les *Bou-chébr* s'y opposent et font bonne garde.

— Qu'est-ce donc, demandai-je, que les Bou-chébr ?

— Ce sont des Djin qui ont été emprisonnés pour l'éternité dans le désert de Hammada par le prophète Suleyman, sur qui soit le salut ! Ils formaient un peuple nombreux et puissant, redouté de ses voisins, dédaigneux de toute humanité et de toute justice. Lorsque le prophète Suleyman leur envoya un apôtre pour les remettre dans le chemin droit et les ramener au culte de l'Unique, ces pervers le mirent à mort, et résolurent de tourner en dérision les règles de conduite que leur avait enseignées l'homme de Dieu. Ils comptaient sur leur isolement du reste du monde et sur la crainte qu'ils inspiraient au voisinage, car aucun homme des tribus environnantes n'aurait osé entrer dans leur pays. « Nul « ne saura ce que nous faisons, dirent-ils ; continuons « à mener bonne vie, sans nous préoccuper de toutes « les gênes que l'on prétend nous imposer. On dit que « ce Suleyman est puissant, mais quel messager ira lui « rendre compte de nos actions ? » Et non contents de persévérer dans leur infidélité, ils y ajoutèrent la moquerie, plaçant un porc dans une niche de leur temple pour contrefaire le *mihrab* (creux dans le mur des mosquées, qui indique la direction de la Mecque), et faisant des ablutions sacriléges avec de l'urine de chameau.

« Il y avait chez les Bou-chébr un grand nombre de grues ; ces oiseaux scandalisés envoyèrent un des leurs à Suleyman pour l'avertir des abominations qui se passaient dans le Hammada. Le prophète écouta ce récit avec indignation, appela la huppe, son oiseau favori, et lui ordonna de convoquer toutes les grues qui se trouvaient sur la face de la terre. Quand elles furent réunies, elles formaient un nuage qui aurait mis à l'ombre tout le pays entre Mezda et Morzouq. Chacune alors prit une pierre dans son bec, vint planer au-dessus du territoire des Bou-chébr, et laissa tomber son fardeau, si bien que les infidèles furent tous lapidés. Mais leurs âmes continuent depuis lors d'errer dans la solitude, sans trêve ni repos, avec l'incessante préoccupation d'empêcher le passage des grues. »

Voilà encore une preuve irrécusable de la persistance des fables antiques. Peut-on méconnaître, dans cette légende toute musulmane de forme, la fable des Pygmées et de leurs combats avec les grues ? S'il reste un doute, faisons remarquer le nom du peuple maudit, qui est identiquement celui des Pygmées. Bou-chébr veut dire le père de l'empan, c'est-à-dire l'homme qui se mesure par un empan, distance entre le pouce et le petit doigt écartés l'un de l'autre autant que possible.

L'incantation des soixante-dix mille pierres. — La belle fille et le grand poisson noir.

C'était au mois de décembre : l'équinoxe n'avait pas amené les pluies ordinaires, et le ciel implacable conservait une effrayante sérénité. Après la prière publique du vendredi, toute la population sortit de la ville à la suite du pacha, du cadi, des imans de toutes les mosqués ; la garnison, avec armes et bagages, tambours et musique en tête, alla se mettre en ligne de bataille auprès d'un puits situé vers le milieu du *Soug-ettelâtè*.

Quand les cris prolongés de : *Amin! Amin!* eurent retenti, pour clore la longue prière récitée à haute voix par le plus vieux des imans, le gouverneur général, s'armant d'une pioche, commença dans le sable une tranchée peu profonde, qui du puits se dirigeait vers la mer ; l'ouvrage entamé, une foule de travailleurs volontaires s'y mirent avec zèle, et en quelques minutes le fossé était terminé. Alors des merâbouts jetèrent dans le puits soixante-dix outres en peau, dont chacune contenait mille petites pierres comptées avec soin, et s'acharnèrent à tirer de l'eau du puits pour la verser dans la rigole, qui devint ainsi un petit ruisseau. En même temps, une troupe d'enfants entourait le cadi, lui lançant des poignées de sable et de gravier, jusqu'à ce que ce vénérable magistrat, dépouillé de son turban et les pieds nus, prit le parti de fuir vers la ville. Pour achever l'opération magique, aussitôt après la retraite du cadi, les troupes se mirent en marche vers la mer, entrèrent dans l'eau jusqu'à mi-jambe, et défilèrent ainsi le long de la grève en pataugeant d'une manière consciencieuse.

La pluie ne vint pas ce jour-là.... ni les jours suivants.... mais une semaine plus tard le vent tourna à l'ouest, de gros nuages gris se mirent à glisser, bas et lourds, dans l'atmosphère jusqu'alors vide ; enfin les cataractes célestes s'ouvrirent et inondèrent le pays. Évidemment ce déluge, qui n'avait d'étonnant que de s'être fait si longtemps attendre, était le résultat de la puissante incantation des soixante-dix mille pierres. Homme sans foi, qui aurait pu en douter !

Pourtant, tout en professant à cet égard la conviction la plus soumise, je n'ai pu résister à la curiosité, et j'ai fait tous mes efforts pour avoir l'explication de la cérémonie magique. Vain espoir ! la symbolique la plus compliquée ne suffirait pas à en rendre compte, et je ne peux y voir qu'un amalgame indigeste de superstitions, qui toutes diffèrent d'âge et d'origine. Ainsi, les outrages officiels infligés au cadi, sa fuite devant les enfants qui l'accablent d'injures, c'est une allégorie musulmane qui se rencontre en d'autres contrées de l'Orient ; la sécheresse est un fléau dont Dieu punit les pécheurs, car la pluie s'appelle bénédiction, *barèket*, ou signe de miséricorde, *rahmet*. Or, l'injustice étant le plus grand des péchés, celui qui tient les balances de la loi représente assez convenablement la source de toute injustice, de même que les enfants ont le privilége de personnifier l'innocence. On donne donc satisfaction à la justice éternelle en malmenant le cadi ; et même, dans certains endroits, la compensation est plus sérieuse, on lui applique respectueusement des coups de bâton très-réels dans l'intérêt général. J'écarte cet élément de l'incantation, comme étant de toute évidence une importation musulmane ; de même aussi le bain de pieds des soldats me semble un enjolivement amené par le besoin qu'éprouve l'autorité de prendre une part active à la démonstration.

Reste ce procédé bizarre de vider un puits et d'y jeter soixante-dix mille pierres, c'est la partie vraiment indigène de la cérémonie, et du milieu des commentaires incohérents que j'ai recueillis, voici la seule lueur qui laisse apercevoir l'existence d'une tradition locale probablement fort ancienne.

Le sol de la ville et de l'oasis de Tripoli semble reposer sur une vaste nappe d'eau ou réseau de ruisseaux souterrains qui proviennent du Djébel et se dirigent du sud au nord vers la mer ; les puits de la Menchiè, inépuisables malgré les énormes quantités d'eau que l'on en tire, s'alimentent à ce grand réservoir, et plus le terrain s'incline vers la côte plus on se rapproche du niveau du fleuve souterrain ; au bord de la mer, on l'atteint en creusant à deux ou trois pieds de profondeur, et même à plusieurs endroits l'eau douce sort du sable spontanément, lorsque les petites marées, qui sont sensibles entre les deux Syrtes, mettent à sec une partie de la plage.

Or, dans les vieux temps, l'aspect du pays était bien autre que ce qu'il est maintenant ; c'est tout au plus si les jardins de la Menchiè, aux beaux jours du printemps, peuvent en donner une faible idée. Depuis le Djébel Ghârian jusqu'au rivage de la mer, une plaine magnifique, ombragée d'arbres touffus, formait un tapis de verdure sillonnée de mille ruisseaux d'eau vive qui brillaient au soleil comme les lames de soie du haouly d'une jeune mariée. Les champs s'arrosaient d'eux-mêmes et donnaient presque sans travail de riches moissons ; les troupeaux, trouvant en toute saison une herbe sans cesse renaissante, se multipliaient à l'infini, et les habitants vivaient heureux au sein de l'abondance.

Mais la prospérité les corrompit, et ils oublièrent que tout bien vient de Dieu. Le Tout-Puissant permit donc à Satan le lapidé de leur faire subir une épreuve.

Un jour arriva sur la côte une belle fille, à cheval sur un grand poisson noir. Elle était couverte d'or et de bijoux précieux, parée comme une *aroucè* (fiancée) que l'on conduit à son époux. Effrayée à la vue des hommes, elle se tenait à une petite distance de la rive, jouant au milieu des vagues, s'éloignant au moindre geste que l'on faisait pour l'approcher. Le bruit de ce prodige se répandit bientôt, et le fils du sultan lui-même descendit du Ghârian pour la voir. Moins effarouchée avec lui, la fille de la mer répondit à ses questions, lui apprit qu'elle venait d'une île appelée Malta, et consentit enfin à s'avancer un peu dans le pays, en faisant jurer au jeune prince qu'il respecterait les droits de l'hospitalité, et qu'il ne la retiendrait pas malgré elle.

La voilà donc dirigeant son poisson vers l'embouchure d'un des nombreux ruisseaux qui s'ouvraient devant elle ; mais à peine y est-elle engagée que l'on jette derrière

elle un grand filet pour lui couper la retraite. Éperdue, elle remonte rapidement le fleuve, poursuivie par une foule d'hommes sans foi. Le fils du sultan, loin de la protéger, se montrait le plus acharné, le plus audacieux. En vain elle lui rappelle la foi jurée, le suppliant de ne pas trahir sa confiance, lui rappelant que Dieu venge les serments violés; tous ces reproches, loin de lui ouvrir les yeux, l'excitent davantage. La fugitive arrive enfin au pied de la montagne, là, où le fleuve prenant sa source, elle allait forcément se trouver prise. Mais au moment où son persécuteur étend la main sur elle : « Il n'y a de force, il n'y a de puissance qu'en Dieu, le très-haut, le très-grand ! » s'écrie-t-elle ; et aussitôt un abîme s'entr'ouvre, les eaux du fleuve se précipitent vers le centre de la terre, et avec elles le poisson et la jeune fille ; le gouffre se referme sur eux ; les sources vives ont disparu pour toujours.

Grande fut la désolation de tout le pays lorsqu'on vit le lit des ruisseaux rester à sec, les arbres se dépouiller de leurs feuilles flétries, les moissons jaunir et tomber en poussière, le sol lui-même privé de toute humidité se réduire en sable mouvant. On fouilla partout pour retrouver la veine d'eau, et au lieu d'une irrigation facile, on se vit condamné à tirer le liquide vivifiant d'une si



Danse nègre à Ezzeribè (voy. p. 122). — Dessin de Hadamard d'après une photographie.

grande profondeur, que tout le terrain entre la montagne et la Menchiè demeura stérile et désert ; le fleuve désormais portait son tribut souterrainement à la mer. Chacun comprit alors que la belle au poisson avait dû retourner dans son pays par cette route miraculeuse. Une troupe nombreuse de montagnards de Tarhaouna résolut d'aller à Malta pour la retrouver et obtenir de sa clémence la cessation des maux qui affligeaient la contrée. Ils partirent et ne revinrent jamais.

De cette légende fantastique, je ne puis tirer que deux faits positifs : l'existence d'un lac d'eaux souterraines, et la colonisation de Malta par une émigration de gens de Tarhaouna, chassés sans doute de leurs montagnes par plusieurs années de sécheresse. Dans le jet des soixante-dix mille pierres, je ne vois qu'une revanche au nom des soixante-dix mille anges de Dieu contre Satan le lapidé, *Cheïtan erredjim*, dans le but d'obtenir, non plus les anciennes eaux courantes, dont le ruisseau provisoire que forme l'eau du puits n'est qu'un faible souvenir, mais la pluie du ciel, qui seule peut préserver la province de la disette.

Hadji Scander (Baron de Krafft).



Vue de la rivière Glenelg, limite occidentale de la province de Victoria (Australie). — Dessin de Français d'après Mitchell.

SOUVENIRS D'UN SQUATTER FRANÇAIS EN AUSTRALIE

(COLONIE DE VICTORIA)

PAR M. H. DE CASTELLA.

1854-1859

L'auteur. — Le pays et son histoire. — La fièvre de l'or.

M. de Castella, auteur du récit qu'on va lire, est né en Suisse, mais il est naturalisé Français. Vers la fin de 1848, il s'était engagé dans le 1er régiment de chasseurs à cheval, et, en 1853, il arrivait au grade de sous-lieutenant, lorsqu'une lettre d'un de ses frères, qui s'enrichissait en élevant du bétail en Australie, lui donna l'envie de renoncer aux épaulettes et d'aller aussi essayer de la vie du squatter[1].

« J'écrivis au général de Courtigis, dit gaiement M. de Castella, pour lui demander son avis; sa réponse fut telle que je l'espérais. C'était en bon style le refrain d'une chanson de troupe assez connu. Un soldat raconte à son camarade que le diable est venu lui offrir à choisir la gloire ou la fortune, et le camarade répond :

Prends toujours la fortune, mon cher,
Prends toujours la fortune.

« J'achetai un remplaçant pour les deux années qui me restaient encore à faire, et le 13 décembre 1853,

1. On appelle *squatters* les propriétaires de stations, éleveurs de bétail, auxquels le gouvernement accorde le droit de pâture sur de vastes terrains. Ce mot vient du verbe anglais *to squat*, s'asseoir sur le sol et le couvrir.

Le récit que nous publions est extrait d'un ouvrage qui sera publié prochainement sous le titre de : *Les Squatters australiens*, par M. DE CASTELLA. — Un vol. in-18 jésus. Paris, librairie de L. Hachette et Cie.

Voyez dans notre deuxième volume, page 182, la relation intitulée : *De Sydney à Adelaïde* (Australie du Sud).

anniversaire de mon entrée au régiment, je donnai un dîner d'adieux à tous mes camarades.

« Nous portâmes force toasts! On but pour moi aux vents, à l'océan que j'allais traverser, à l'Australie : *Deo ignoto*. Et moi, le cœur plus plein que mon verre, je bus à mes bons souvenirs, à notre bonne camaraderie ; à la France, à ce beau pays de la verve, de l'entrain et de l'amitié. »

Quelques jours après, M. de Castella s'embarquait.

On sait que l'Australie ou Nouvelle-Hollande, située au sud-est de la Chine et des archipels des Philippines et de la Sonde, est l'île la plus grande de l'Océanie. Son étendue, qui égale à peu près les quatre cinquièmes de l'Europe, l'avait fait appeler, à l'origine, continent austral ou du Sud. En jetant un regard sur la carte spéciale que nous avons publiée (tome II, page 187) on peut voir que la circonférence de l'Australie est connue, mais on n'a guère encore exploré que les deux cinquièmes de l'intérieur et exploité que le quart. C'est sur la côte orientale, découverte par Cook, que s'étend et prospère la vaste colonie anglaise, la Nouvelle-Galles du Sud, dont la capitale est Sydney. Nous n'aurons à nous occuper ici que de l'extrémité méridionale de l'île, de l'*Australia felix*, ou mieux de la colonie de Port-Philipp (province de Victoria), riche en pâturages, en bétail, en or, en commerce, en industrie, et couvrant une superficie plus grande de dix milles carrés que l'Angleterre, le pays de Galles et l'Écosse réunis.

Le nom de Port-Philipp, qui rappelle le premier gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud, fut donné au territoire que devait occuper la nouvelle colonie, par deux officiers de la marine anglaise, Murray et Flinders, lorsqu'ils abordèrent dans sa baie en 1802. Le capitaine français Baudin y était arrivé en même temps qu'eux et déjà il avait nommé « terre Napoléon » une grande partie de la côte. L'Angleterre, afin de prévenir toute colonisation française, se hâta d'annoncer l'intention de fonder à Port-Philipp un établissement pénitencier succursale de celui de Botany. L'essai ne fut pas heureux : il est remarquable qu'on ne sut pas d'abord même découvrir une rivière sur cette « terre promise, » et qu'on l'abandonna en la déclarant inhabitable. Cependant la terre de Van-Diémen ou Tasmanie, île qui n'est séparée de Port-Philipp que par le détroit de Bass, s'étant peuplée peu à peu de colons entreprenants, un voisinage si actif ne pouvait manquer de conduire à de plus heureuses explorations du rivage australien. L'honneur d'avoir fondé la colonie de Port-Philipp revient en effet principalement à deux colons de la terre de Van-Diémen, Batman et Fawkner. Batman entra dans la rivière Veirabee et, le 6 juin 1835, acheta aux indigènes une surface d'environ cent mille arpents pour un tribut annuel de cinquante couvertures, cinquante couteaux, cinquante tomahaws (hachettes), cinquante paires de ciseaux, cinquante miroirs, vingt paires de pantalons et deux tonnes de farine : enhardi par ce premier succès, il étendit bientôt son acquisition à cinq cent mille arpents. De son côté, John Fawkner, pénétrant au delà, s'établit au bord de la rivière Yarra, à huit milles environ de son embouchure.

« La Yarra, dit M. de Castella, offre une entrée facile aux navires, et forme un bassin de sept milles de longueur à travers une plaine unie et sablonneuse. A l'extrémité intérieure de ce bassin le terrain change, et les bords à pic de la rivière, élevés, mais de quelques pieds seulement, forment comme des docks naturels aux pieds de vertes collines prêtes à recevoir une ville nouvelle. Là aussi, la Yarra élève son lit, et ses eaux sont préservées de l'invasion de l'eau salée.

« C'est sur ces collines que se trouve aujourd'hui l'immense ville de Melbourne avec ses rues somptueuses, ses édifices, ses églises, ses chemins de fer et ses cent vingt mille habitants.

« L'histoire de la colonie de Port-Philipp, pressée dans le court espace de vingt-cinq ans, offre d'utiles enseignements : d'abord, inutiles tentatives du gouvernement anglais pour y fonder une colonie ; puis, par l'initiative de quelques hommes entreprenants, établissement premier d'une grande industrie (celle des laines) en rapport avec la nature du sol — ce fut là le premier travail de colonisation ; les villes naquirent après, bientôt grandes et populeuses, à mesure qu'elles devenaient un entrepôt important pour envoyer à d'autres contrées les produits de l'intérieur; à mesure aussi que les producteurs devenant plus riches, demandaient au vieux monde son luxe et ses superfluités. Ce fut dans ces villes que s'établirent les industries secondaires, d'autant plus multipliées que les richesses et les besoins du pays augmentaient ; et ces villes à leur tour firent naître une population de fermiers agriculteurs, qui s'établirent tout autour d'elles et y trouvèrent des débouchés pour leurs denrées. »

Il faut dire toutefois que la colonie de Port-Philipp n'a pas fait de si admirables progrès en un demi-siècle, sans avoir eu quelques crises à subir. Les rapides succès des premiers propriétaires éleveurs de bétail ou *squatters* avaient fait monter à l'excès, il y a une vingtaine d'années, les prix des *stations* (établissements destinés à élever et nourrir de grands troupeaux). En 1859 on vendait une station au prix de trois livres sterling (soixante-quinze francs) par tête de mouton, et au prix de douze à quinze livres (trois cents à trois cent soixante-quinze francs) par tête de gros bétail. Il en devait résulter nécessairement une dangereuse réaction : en 1842 on vit tout à coup descendre le mouton au prix de deux francs et le bœuf à quinze francs; toutes les autres marchandises baissèrent dans la même proportion. Les colons apprirent ainsi à leurs dépens que pour s'assurer une prospérité durable, on doit la fonder sur des bases plus réelles et plus solides que le jeu des spéculations.

La découverte des mines d'or de Bathurst près de Sydney faillit être plus fatale encore à la colonie de Port-Philipp. Les ouvriers, les bergers, les laboureurs quittèrent subitement leurs travaux pour se précipiter vers cette source merveilleuse de richesse où, disait-on, il ne fallait que se baisser et puiser. Par bonheur, on ne

tarda pas à découvrir dans le territoire même de Port-Philipp des mines d'or beaucoup plus abondantes.

« C'était au mont Alexandre, à quatre-vingts milles de Melbourne, et trois semaines étaient à peine écoulées que dix mille individus y travaillaient déjà. Quantité de mineurs firent fortune en peu de jours; aussi, quiconque avait perdu son argent ou n'en avait jamais eu, partait pour les mines. Deux frères, nommés Cavenagh, réalisèrent en deux semaines la somme de trois mille six cents livres sterling, soit quatre-vingt-sept mille cinq cents francs, dont ils trouvèrent plus de la moitié en une demi-heure sous la forme de *nuggets* de la grosseur d'œufs de pigeon. Trois autres individus trouvèrent douze cents livres sterling un matin avant leur déjeuner.... A Melbourne, les boutiques se fermèrent, les boutiquiers chargèrent leurs marchandises sur des chariots et prenant le fouet en main, ils se dirigèrent vers les *placers*. Partout où la main de l'homme était nécessaire, dans les moulins, les boucheries, les tanneries, l'ouvrage cessa faute d'ouvriers. La fièvre de l'or avait tout envahi.

« Bientôt d'autres mines devinrent célèbres : Balarath, Bendigo, Mac Ivor-les-Ovens. Tout fut sens dessus dessous dans la colonie, l'imprévu était à l'ordre du jour. On crut un instant que ce serait la ruine de quelques-uns, mais ce fut la fortune de tous. Le gouvernement était déjà assez fort pour pouvoir supporter une perturbation pareille; et, grâce à ses soins, grâce aussi à l'esprit d'organisation des Anglais, à leur respect de la loi, l'or ne produisit pas en Australie les désordres qu'il avait causés en Californie. Une administration à part fut établie pour les mines, des commissaires furent nommés pour répartir le terrain entre les mineurs, des juges pour prononcer sur leurs querelles. Des pelotons de troupes de la reine furent envoyés, une gendarmerie spéciale, organisée pour la sûreté des individus, des escortes pour les convois d'or.

« Rien n'était plus curieux que la route des mines pendant les premiers temps qui suivirent la découverte de l'or. Tous portaient alors sur leurs physionomies la joie de la découverte, la confiance sans bornes dans la fortune; et l'or se jetait par poignées, nul ne comptant celui du présent tant chacun en rêvait dans l'avenir. De Melbourne au mont Alexandre, ce n'était qu'une longue caravane de chars traînés par des bœufs ou par des chevaux, de cavaliers et de piétons. La saison était si belle ! Point de pluies, et, par conséquent, toute cette cohue d'allants et de venants, cohue d'hommes, de chevaux et de chariots, pouvaient traverser la plaine libre, sans autre inconvénient que le nuage permanent de poussière qui marquait la route à travers l'immense solitude. Le soir, comme les hôtelleries n'avaient pu être improvisées en assez grand nombre, ceux qui voyageaient de compagnie s'arrêtaient à quelque distance de la route, allumaient leurs feux et s'endormaient tranquilles; l'un d'eux veillant à la garde des chevaux ou des bœufs.

« Dans les auberges, tous ces gens qui revenaient des mines et qui, peut-être jusque-là, n'avaient jamais eu une livre dans leur poche, entraient avec l'aplomb que donne un gousset bien garni. Ils se commandaient le meilleur dîner, le champagne coulait à flots, et quand ils sortaient ils jetaient des *nuggets* d'or aux musiciens improvisés qui jouaient devant la porte le *God save the king* ou quelque *merry gig* d'Écosse ou d'Irlande.

« Aujourd'hui, cette physionomie est bien changée; les illusions ont disparu. Le mineur heureux met son argent à la banque, aux placers mêmes; il prend son reçu et revient à Melbourne, assis dans la voiture publique, tandis que le mineur malheureux revient tristement à pied, sa couverture de laine roulée autour des reins. Plus d'émotions, plus de chants, plus de musiciens ambulants. Les auberges sont construites, la route est en partie macadamisée, et là où elle ne l'est pas encore[1], resserrée entre les clôtures des terres cultivées, elle présente une fondrière où les voitures restent embourbées pendant des jours entiers. Le travail de l'or est actuellement une industrie comme une autre; pour un travail plus pénible vous avez un salaire plus élevé, voilà toute la différence. Aussi, vous n'entendez plus parler en Europe de ces Eldorados modernes, et sans les galions, dont l'arrivée ou le retard fait la hausse ou la baisse à la bourse de Londres, vous croiriez peut-être qu'il n'y a plus ni mines ni mineurs. »

En somme, on voit qu'à travers quelques périls la colonie de Port-Philipp n'a point cessé de grandir en prospérité. Ses champs et ses prairies ne sont pas aujourd'hui moins riches, ses troupeaux moins nombreux, parce qu'on exploite régulièrement des mines d'or dans leur voisinage. La vie pastorale continue à offrir, en Australie, aux émigrants intelligents et laborieux de toutes les nations, des chances de bonheur et de fortune, comme va le prouver l'histoire de notre compatriote, M. de Castella.

Terminons cet avant-propos en rappelant que, depuis le 15 juillet 1851, le district de Port-Philipp (qui auparavant était une dépendance de la Nouvelle-Galles du Sud) est devenu un État indépendant sous le nom de province de Victoria.

L'auteur s'embarque sur *le Marlborough*.

Parmi les nombreux navires à voiles et à vapeur qui font le service entre l'Angleterre et l'Australie, ceux de Londres surtout ont été jusqu'ici préférés par les émigrants aisés, particulièrement ceux de Green. Cette compagnie possède environ quarante navires de mille à quatorze cents tonneaux.

Je pris mon passage sur *le Marlborough*, magnifique vaisseau-frégate de douze cents tonneaux. Nous étions trente-deux passagers de première classe, quinze de deuxième et soixante-huit de troisième classe. Les cabines de première sont de neuf pieds carrés. Celles du *Marlborough* étant construites dans le pont de batterie, chacune d'elles avait une fenêtre large d'environ trois pieds sur deux de hauteur.

1. La route est entièrement achevée sur les lignes principales. Plusieurs chemins de fer sont livrés à la circulation ou près de l'être.

Quand vous arrêtez votre passage, on vous remet la cabine nue et entièrement peinte à neuf; à vous de vous meubler comme vous l'entendez. Si vous prenez une cabine entière, le prix variera de cent à cent vingt livres sterling, selon que vous serez plus ou moins éloigné de la poupe. Si vous prenez une demi-cabine, il sera de soixante à quatre-vingts livres. Les cabines de poupe sont d'un prix très-élevé; comme elles sont très-grandes, elles sont ordinairement prises par des familles. Là vous avez trois fenêtres, une petite salle de bain pour vous seul, et de la place pour bien des meubles.

La table est aussi bonne que possible pour les passagers de cabines. Nous avions à bord, en partant, cent quarante moutons, quarante porcs, et au moins deux cent cinquante volailles. Nous ne risquions donc pas de manquer de viande fraîche. L'ordre le plus parfait règne sur ces navires, malgré tout ce qu'on a écrit sur les vaisseaux d'émigrants. Pour mon compte, je puis assurer que pendant mes deux traversées (ayant passé en mer cent soixante-quatorze jours), je n'ai pas vu un seul cas d'ivresse. Du reste, pour vous donner une idée de la discipline observée sur *le Marlborough*, qu'il me suffise de vous dire qu'il n'était pas permis de fumer aux premières, même sur le pont, que balayait le grand vent de l'océan.

Vous voyez que la vie matérielle est très-supportable. Quant à la vie intellectuelle, elle sera pour chacun selon son goût et dépendra beaucoup de la société du navire.

Notre société, à bord du *Marlborough*, était agréablement composée; je comptais trois de mes compatriotes parmi les passagers de première classe. Pendant le jour, nous jouions au palet pour nous exercer; le soir, on formait des tables de whist. J'apprenais l'anglais avec un aimable lieutenant de la marine royale, malade de la poitrine, et que les médecins avaient envoyé passer un ou deux ans sous le doux et salubre climat d'Australie. Nous avions à bord un amateur de musique (possesseur d'une basse), qui nous faisait apprendre des chœurs que nous chantions le soir sur le pont.... Bref, le temps se passait fort agréablement.



Australie du Sud. — Le port de Melbourne, dans la province de Victoria. — Dessin de E. de Berard d'après une photographie.

Arrivée du *Marlborough* à Melbourne.

Peu de passagers dormirent à bord du *Marlborough*, pendant la nuit qui s'écoula entre le soixante-dix-huitième et le soixante-dix-neuvième jour de notre traversée. Depuis deux jours on n'avait pas pu prendre d'observations, car le temps était mauvais et le ciel chargé d'épais nuages; cependant, nous savions que nous étions près de terre et que nous devions être à peu de distance de l'entrée de la baie, terme de notre long voyage.

A trois heures du matin, tout le monde était sur le pont. Le vent était favorable, mais très-fort, et toutes nos voiles étaient carguées, excepté la grande voile et celle de misaine. Quand le jour parut, nous pûmes découvrir environ à dix milles en avant, et sur notre droite, la côte d'Australie, nue et déchirée comme toutes les côtes qui sont battues par les grandes vagues.

Quand, après une traversée de soixante-dix-neuf jours, on aperçoit des arbres et des prairies, la joie que l'on éprouve ressemble assez à celle de l'aveugle qui vient d'être heureusement opéré. Aussi, nous ne pouvions nous lasser de considérer les rivages de Victoria éclairés par le soleil qui, pour saluer notre arrivée, commençait à percer les nuages. La baie de Port-Philipp varie de quinze à soixante milles de largeur, sa profondeur est de quarante milles; nous longions une côte boisée qui me rappelait les montagnes de Provence, couvertes d'oliviers et de chênes verts. C'étaient les mêmes teintes, la même monotonie où l'œil se repose sur des couleurs si douces et si faciles à saisir qu'elles semblent faites pour le peintre. Ces collines boisées arrivaient jusqu'à la mer, dont elles étaient séparées par une blanche ligne de sable. Pendant qu'à l'aide de nos lunettes d'approche nous cherchions à découvrir des habitations dans les espaces



Vue de Melbourne, capitale de la province de Victoria. — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

nus qui entrecoupaient ces parties boisées, nous vîmes sortir du taillis un troupeau de chevaux qui galopaient le long de la plage, poursuivis par quelques cavaliers. Cette plage était à deux milles de nous seulement, et mes yeux ravis suivaient le mouvement léger et cadencé de cette course si pleine d'intérêt, particulièrement pour moi qui venais dans la colonie pour me consacrer à l'élevage des troupeaux.

Nous jetâmes l'ancre dans l'après-midi. Des employés de la douane et des inspecteurs de santé arrivèrent, mais si tard, que ceux de nous qui en étaient à leur premier voyage ne pouvaient plus songer à descendre à terre : aussi, je me résignai à passer cette nuit à bord.

Depuis la découverte des mines d'or, il était difficile aux capitaines de vaisseaux de conserver leurs équipages. Plusieurs ancraient, à dessein, très-loin dans la baie, afin que leurs hommes fussent à une trop grande distance de terre pour pouvoir gagner le rivage à la nage, et, malgré toutes les précautions, souvent les navires se trouvaient dans l'impossibilité de repartir à leur gré, faute de matelots. M. Young, notre capitaine, réunit en cercle tout son monde autour de lui :

« Mes amis, dit-il à ses hommes, au lieu de vous défendre d'aller à terre et de vous obliger par là à devenir des déserteurs, je donne, dès demain, congé à tous ceux qui voudront me quitter. Allez aux mines, allez voir si ceux qui sont habitués à respirer le grand air de la mer peuvent échanger cette belle vie contre celle des chercheurs d'or. Dans six semaines, *le Marlborough* repartira pour l'Angleterre, ceux qui reviendront dans un mois recevront leur solde pour tout le temps de leur absence, comme s'ils eussent été présents à bord. »

Ce fut un hourra général pour le capitaine qui était un parfait gentleman et auquel nous avions voté, nous autres passagers, une coupe de vermeil en reconnaissance de ses bons soins pendant notre traversée.

Le lendemain matin, un petit bateau à vapeur vint prendre les passagers pour les transporter à terre, et vers les neuf heures j'arrivai au club des squatters, où je savais que je trouverais mon frère, s'il était à Melbourne. Je n'essayerai pas de vous dire ma surprise à la vue de cette ville ; je fus étonné comme tous les nouveaux arrivants qui s'attendent à trouver un grand village mal bâti, et qui ne peuvent en croire leurs yeux quand ils aperçoivent ces larges rues tirées au cordeau, et ces beaux édifices où ils peuvent lire en grands caractères : *École normale. — Institution polytechnique. — Théâtre. — Assemblée législative. — Université*, etc., etc. Quand j'arrivai au club, le portier me fit entrer dans le salon d'attente, et deux minutes après, mon frère et moi nous étions dans les bras l'un de l'autre.

Départ pour la station d'Yéring

Dès le lendemain de mon arrivée en Australie, mon frère ayant emprunté pour moi le cheval d'un de nos amis, M. A. Rischoff, alors consul suisse à Melbourne, nous nous mîmes en route pour la station.

Yéring, c'est le nom de la station de mon frère, est situé sur les bords de la Yarra, à trente-cinq milles de Melbourne ; c'était donc, au moins pour un nouvel arrivant, une longue course que nous avions à faire. Nous voyageâmes pendant une heure entre les barrières qui servent de clôture aux terrains vendus aux environs de la ville, et, après avoir fait environ sept milles de chemin, nous entrâmes dans le bush[1], qui commençait où finissait alors la culture. A cette époque (1854), celle-ci ne s'étendait pas bien loin dans la direction que nous suivions ; aujourd'hui elle a tout envahi. Là, notre route n'était plus qu'une trace faite par les allants et venants, une large bande de terre mise à nu par le passage des chevaux et du bétail et par les sillons des roues.

Les forêts de Victoria ont en général un caractère particulier bien différent de celui qu'elles devaient avoir il y a vingt-cinq ans. Trois causes contribuent à les faire ressembler aujourd'hui plutôt à un parc qu'à des forêts vierges. D'abord ces immenses incendies qui passent sur toute la contrée et que les squatters allument pour renouveler leurs herbes et pour faire disparaître au loin les broussailles ; puis la destruction des jeunes pousses d'arbres par le bétail ; et enfin la troisième cause, plus particulièrement vraie pour les contrées traversées par des routes, les feux allumés chaque soir par les voyageurs ou charretiers qui campent dans le bush, rassemblant, pour faire leur cuisine ou chasser pendant la nuit les moustiques et le froid, toutes les branches sèches qui se trouvent à leur portée. Aussi les arbres sont-ils généralement espacés, et comme leurs troncs droits et élevés ne portent des branches qu'à dix ou douze pieds de hauteur, vous pouvez presque partout galoper dans les forêts. Vous le pouvez surtout partout où le terrain est de bonne qualité, parce que le bétail le fréquentant de préférence, les broussailles ont entièrement disparu.

Toutes les plantes et tous les arbres d'Australie sont à feuilles persistantes ; mais à part deux ou trois espèces qui ont un feuillage riche et touffu, les arbres donnent en général peu d'ombrage. La plupart portent des feuilles longues et effilées qui tombent comme les feuilles du saule et pendent par touffes à de grandes brandes magnifiques et de vigoureuse élégance. Bien des parties de forêts m'ont rappelé les dessins de M. Aligny. Quant à la couleur, elle dépend de la saison, du sol et aussi de l'âge des arbres. Vous ne trouvez jamais en Australie les riches teintes d'automne que nous admirons en Europe. Les dessous varient, l'herbe jaunit : les arbres changent peu. Aussi les couleurs étant toujours, si je puis m'exprimer ainsi, de plusieurs tons plus bas que les nôtres, elles sont plus faciles à saisir. Les oppositions y sont cependant franches et tranchées ; souvent il faudrait peindre un jeune gommier avec du vert malachite pur, et tout à côté, le mimosa au feuillage dentelé avec du vert émeraude. Représentez-vous derrière les arbres le ciel bleu de l'Italie, au-dessous les terrains d'or des pays chauds

1. *Bush* (buisson), l'ensemble des terrains vagues, forêts ou taillis qui couvrent l'intérieur de la contrée.

parsemés d'herbes jaunes et brillantes que la rosée a fait renaître après le feu, chauffez toutes ces couleurs différentes, mais où les teintes tendres dominent, avec le merveilleux effet du soleil du midi sur le paysage, et vous aurez une idée de mon admiration à chaque pas que nous faisions en avant.

Il y avait bien quatre heures que nous chevauchions, interrompant quelquefois nos longs temps de galop pour marcher au pas, lorsque nous arrivâmes à la colline élevée d'où cinq ans auparavant mon frère avait découvert pour la première fois sa station, et d'où il me la montrait à son tour.

Yéring est situé dans une des plus belles contrées de toute la province de Victoria. De l'endroit où nous étions, nous avions à nos pieds une petite plaine marécageuse; elle était traversée par un ruisseau dont une clairière au milieu de grands arbres signalait le cours et qui allait se perdre dans une plaine beaucoup plus vaste. Cette plaine s'étendait au loin vers la gauche, bordée elle-même par la Yarra, et les collines boisées s'abaissaient de tous côtés. Derrière ces collines se détachait, plus haute et plus vigoureuse, la chaîne ondulée des Alpes australiennes. Ce fut sur une de ces collines, au bord de la grande plaine et tout près de la grande rivière, que mon frère me montra, à plus de deux lieues en avant de nous, l'emplacement de son habitation, tandis que nous pouvions voir, à cinq cents pas seulement de distance, sur le ruisseau qui formait sa limite, le pont qui marquait l'entrée de son domaine.

Pour gagner ce pont, il nous fallut faire entrer nos chevaux jusqu'aux genoux dans l'eau qui couvrait la plaine sous les hautes herbes, et je fus enchanté de cette route primitive qui ressemblait si peu à tout ce que j'avais vu jusque-là. Un peu après notre entrée sur les terres de la station, nous rencontrâmes l'intendant, qui faisait sa tournée d'inspection. Paul l'envoya annoncer notre venue, et de loin déjà, comme la nuit commençait à tomber, nous vîmes le cottage éclairé par deux lampes chinoises suspendues sous la vérandah[1] que maître Typoon, un domestique chinois de mon frère, avait illuminée en mon honneur. Bientôt j'eus le plaisir de voir mon arrivée saluée par tous les habitants d'Yéring.

Le personnel de la station se composait à cette époque de onze Suisses, cinq Anglais, deux Chinois et un noir. Il était divisé en deux ménages; le premier était celui de mon frère, qui avait avec lui son intendant et deux amis et compatriotes, dont l'un, M. Guillaume de Pury, arrivé depuis quelque temps dans la colonie, attendait une bonnne occasion pour acheter lui-même une station.

Le Chinois Typoon (Typoun) était le valet de chambre et le cuisinier de ce ménage; il avait été dressé dans l'art culinaire par un Français nommé Gouget (se disant ex-cuisinier de Mgr l'archevêque de Lyon), que mon frère avait eu pendant un an chez lui, et qui, ne pouvant s'entendre avec le Chinois, l'avait instruit à force de taloches.

1. Sorte de galerie couverte que l'on établit en avant des maisons, et quelquefois tout autour.

L'autre ménage était celui des domestiques; il était tenu par la femme du vigneron Deschamps, la seule femme qu'il y eût à la station. On parlait à Yéring un langage curieux, un mélange d'anglais, de français, de chinois et de mots de hasard, qui aurait fait faire des découvertes à un chercheur d'étymologies.

Je ne restai pas longtemps debout après notre souper; j'étais fatigué de ma course, et j'allai prendre possession de la chambre que mon frère m'avait fait préparer. Une porte de cette chambre s'ouvrait sur le salon du cottage; l'autre s'ouvrant sur la vérandah, donnait sur le jardin et permettait de découvrir tout en face la plaine, la rivière et les montagnes.

Yéring

On a le sommeil léger lorsqu'on dort pour la première fois dans une maison où l'on est arrivé de nuit et qu'on se réjouit de la voir au grand jour. Aussi je fus éveillé dès l'aube par le rire saccadé des *Laughing Jaccasses* (oiseaux rieurs), et par les notes graves et pleines des pies perchées sur les arbres rapprochés des habitations. Déjà le soleil entrait dans ma chambre et je sautai hors de mon lit pour ouvrir la porte de la vérandah.

Nous étions aux premiers jours d'avril (l'automne chez nos antipodes). La maison de mon frère était située à l'extrémité de la colline la plus avancée, au centre d'un grand circuit formé par la Yarra, et j'avais à mes pieds, entre la colline et la rivière, la plaine dont je vous ai parlé d'au moins deux lieues d'étendue. Cette plaine souvent inondée l'hiver, n'était couverte que de longues herbes parmi lesquelles j'apercevais des troupeaux de bœufs et de chevaux, et çà et là une lagune qui brillait au soleil comme une tache d'argent, ou bien une touffe d'arbres verts sur une légère éminence de terre. Au milieu de la plaine le cours de la rivière était marqué par une haute bordure de gommiers et de mimosas. D'autres collines semblables à celle sur laquelle je me trouvais, s'abaissaient échelonnées les unes derrière les autres. La même disposition se retrouvait de l'autre côté de la rivière, même plaine, mêmes collines, et comme je l'ai déjà dit, les Alpes australiennes, hautes de quatre mille pieds, bornaient l'horizon derrière ces collines.

Pendant que j'admirais ce passage si nouveau pour moi, un léger brouillard d'automne glissait, lentement chassé par la brise du matin, et le silence n'était interrompu que par les cris des oiseaux rieurs et des kakatoës qui se répondaient d'un arbre à l'autre, ou par ceux des canards sauvages qui s'abattaient dans les lagunes. Que de grandeur dans ce silence! il faut avoir vu des pays primitifs pour le comprendre. Car si vous regardez une contrée peuplée de villes et de villages, lors même que vous êtes assez loin pour qu'il ne vous arrive aucun bruit, le silence ne peut être dans votre pensée, puisque le tableau que vous avez sous les yeux vous représente malgré vous l'agitation des hommes.

Bientôt mon frère arriva pour s'enquérir de moi et me donner sur toutes choses les explications que je pouvais désirer.

La station d'Yéring comprend environ vingt-cinq mille arpents anglais (10 000 hectares). Elle est bornée au nord par la Yarra, à l'est et au sud par une suite de montagnes qui produisent peu d'herbes, et à l'ouest par le ruisseau que nous avons traversé en venant de Melbourne. Nous la divisons en deux parties distinctes, le *run*, que nous appelons aussi le *bush*, composé de tout l'ensemble de nos pâturages, et le *clos*, qui comprend près de deux mille arpents et qui est fermé d'un côté par la rivière et de l'autre par une forte barrière. Nos habitations, nos jardins sont enclavés dans ce clos. Nous y tenons enfermés les chevaux de service, ceux que nous faisons dresser, les bœufs de travail, les vaches laitières, en un mot tous les animaux que nous voulons avoir sous la main. Tout un système de carrés de différentes dimensions formés par de hautes clôtures, sert à faire passer le bétail du bush dans le clos, et du clos dans le bush. Notre bétail, toujours en liberté, reste à l'état demi-sauvage. Nous le chassons par troupeaux dans ces carrés, et là, en le faisant passer successivement de l'un dans l'autre, nous séparons d'avec les autres les bêtes que nous voulons prendre.

C'est la qualité des herbes qui détermine l'emploi principal d'une station. Si les terres sont bonnes et les herbes abondantes, on y établira une station pour engraisser le bétail; une station où les herbes sont de qualité inférieure sera destinée à l'élève du bétail; et enfin une station où le terrain sablonneux produit une herbe courte et fine, recevra exclusivement des moutons.

De ces trois catégories, la première est la plus productive. Yéring, par sa position au bord d'une rivière et au pied des montagnes d'où descendent plusieurs petits ruisseaux, fait partie de cette catégorie. Chaque vallée, chaque colline un peu considérable, porte un nom que nous lui avons donné. Notre occupation de tous les jours est d'aller chevauchant de droite et de gauche pour voir



Station d'Yéring. — Dessin de Karl Girardet d'après une photographie.

ce qui se passe, et comme les troupeaux se groupent entre eux par petits *mobs* (groupes) de quinze à cinquante têtes et restent habituellement sur la portion de terrain qu'on leur a fait adopter, nous appelons ces mobs du nom du terrain qu'ils occupent et nous reconnaissons pour ainsi dire chacune des bêtes qui les composent.

Nous n'élevons pas chez nous, nous achetons des éleveurs de l'intérieur, par troupeaux de deux cents, de quatre cents et même de mille têtes, du bétail maigre âgé déjà de quatre à cinq ans. L'acclimatation de ce bétail est une opération importante; car de même que les petits mobs retournent toujours à leurs pâturages habituels lorsqu'ils en ont été dérangés, de même aussi, laissés libres, ces grands troupeaux amenés de cent et de deux cents lieues de distance, retourneraient à la station d'où ils viennent, prenant par instinct la ligne la plus droite à travers les forêts, et traversant les rivières à la nage.

Pour habituer le nouveau bétail à nos pâturages, nous le faisons conduire chaque matin par des hommes à cheval sur la partie de notre run qui est la moins occupée. Ces hommes le surveillent pendant toute la journée et le ramènent le soir dans les enclos. Peu à peu ces animaux oublient leur ancienne station, et les hommes qui les gardent n'ont plus à s'inquiéter que de quelques bêtes qu'ils connaissent, et qui ont constamment la tête tournée dans la direction de leur ancienne contrée. Ce sont les plus maigres; atteintes de nostalgie, elles ne mangent pas, et comme ce sont elles qui prennent toujours la tête et entraînent les autres, tant que leurs surveillants les voient, ils sont sûrs que le troupeau est au complet. Si celles-là manquent à l'appel, ils montent à cheval et les ont bientôt atteintes et ramenées. Pendant le premier mois, on garde strictement rassemblé tout le troupeau. On le laisse s'écarter peu à peu, à mesure qu'il commence à s'acclimater, et on laisse les groupes se former librement, mais toutefois, on a soin de les forcer à



Vue de la vallée de la Yarra. — Dessin de Français d'après une photographie.

s'espacer de manière que tout le run soit à peu près également occupé. Après le premier mois, il ne faut pas plus de deux hommes pour surveiller cinq cents têtes. Il suffit, lorsque le bétail est laissé jour et nuit au pâturage, de faire chaque matin la tournée d'inspection de chaque mob particulier et, au bout de trois ou quatre mois, tout le troupeau a oublié son ancienne station. On aurait alors autant de peine pour lui faire quitter le nouveau run qu'on en a eu pour l'y habituer.

Nos habitations étaient toutes en bois à l'époque où j'arrivai chez mon frère. Celle des maîtres était une petite maison importée d'Angleterre et composée de sept pièces. Yéring étant une des plus anciennes stations de la province, j'y trouvai un jardin planté d'arbres fruitiers en plein rapport; l'oranger et le grenadier à côté des pommiers et des poiriers; une vigne d'un arpent dont on venait de terminer la vendange

Fleurs, perroquets et canards sauvages.

On a écrit de l'Australie que tout y est au rebours de l'Europe.... Les arbres y perdent leur écorce et non leurs feuilles, a-t-on dit bien sérieusement; les cerises y croissent le noyau en dehors; les fleurs y sont sans parfum et les oiseaux sans voix. Aucune de ces assertions n'est exacte : on en peut dire autant de beaucoup d'autres. Les feuilles des arbres tombent comme celles de l'olivier, alors qu'elles sont remplacées déjà; le gommier change son écorce de la même façon que chez nous le platane; quelque mauvais plaisant a donné le nom de cerise [1] aux baies d'un arbre indigène; ce nom est resté, et des hommes graves ont cru la chose sur parole et l'ont répétée. S'il y a en Australie des fleurs sans odeur, on en rencontre aussi dans tous les pays; et certes en Australie, quand le vent vous arrive au printemps passant sur les mimosas qui bordent les rivières, il est aussi chargé de parfums qu'en Europe lorsqu'il sort d'une forêt de lilas.

On a aussi calomnié les oiseaux quand on a dit qu'ils étaient sans voix. Là point de chanteur comme le rossignol ou la fauvette, c'est vrai; mais chaque oiseau a son cri particulier; dans quelques espèces ce cri est charmant, et ils sont si nombreux sur les arbres, ils se poursuivent si bruyamment, parés de leurs plumes rouges, vertes et jaunes, que le premier soin de tout nouveau débarqué est de faire, pour les mieux voir, la chasse aux habitants ailés du bush. Je fis comme tout le monde, je pris un fusil, de la poudre et du plomb et j'allai seul sur les collines tuer des perroquets.

Hélas! il n'y a pas grand mérite à abattre ces pauvres oiseaux si peu sauvages : j'en remplis mes poches, de petits et de gros, m'extasiant à chaque nouvelle espèce. Au bout d'une heure de carnage, j'étais entouré de veuves et d'orphelins, d'amis qui me redemandaient leurs amis, répétant leurs cris sur un ton plaintif. Tournés vers moi, ils me suivaient d'arbre en arbre à une petite distance, s'éloignant quand je me rapprochais, déjà rendus prudents par le malheur des autres. Le remords m'entra au cœur, et renonçant à cette cruauté, je quittai la colline pour descendre dans la plaine et longer la rivière en quête de canards.

Il était, je crois, trois heures de l'après-midi, l'heure où le bétail va boire à la rivière. J'ignorais alors que notre bétail s'effrayait à la vue d'un homme à pied, et, comme ma fusillade avait mis tout le troupeau en émoi, j'étais à peine sorti des collines boisées et engagé dans la plaine nue, que je vis de tous côtés arriver les animaux cornus. Quand je remarquai toutes ces grosses bêtes en mouvement (celles qui étaient les plus éloignées prenant une espèce d'amble rapide et la tête pesamment portée en avant) je pressai le pas pour gagner les arbres de la rivière. J'étais à moitié chemin et au beau milieu de la plaine quand je fus rejoint par le troupeau et littéralement entouré de plus de deux cents bœufs et vaches de toute taille. Je m'arrêtai, et eux aussi à vingt pas de moi, formant le cercle tout autour, pressés les uns contre les autres et me regardant tranquillement tête baissée. Je n'étais pas sans quelque inquiétude; je n'avais pas songé à m'informer si ces animaux étaient dangereux, et machinalement j'armai mon fusil. Voyant qu'ils restaient là immobiles, je fis quatre pas en avant vers le plus épais du groupe en criant et en levant les bras pour les effrayer. Ce mouvement fut en effet suivi d'une volte-face générale, tout le cercle s'enfuit au galop, ce dont je profitai pour prendre moi-même ma course vers la rivière.

Je n'avais pas fait cinquante pas que je vis les bœufs s'arrêter dans leur retraite et à peine arrêtés revenir à toute vitesse et reformer leur cercle plus resserré que la première fois. Déjà la course les avait rendus haletants et le ronflement de leurs naseaux n'avait rien de bien agréable. J'essayai de les effrayer de nouveau et de nouveau ils pivotèrent sur leurs pieds de derrière et s'enfuirent en gambadant de la plus étrange façon. Mais ils s'éloignèrent peu cette fois et ils revinrent plus haletants m'entourer encore. J'avais plus de cinq cents pas à faire avant d'atteindre des arbres quelconques, je réfléchis donc qu'en continuant de cette façon je pourrais les rendre furieux peut-être, et changeant de tactique, je me mis tranquillement à marcher en avant. Le cercle s'ouvrit pour me laisser passer et tout le troupeau me suivit, tantôt s'arrêtant et tantôt galopant pour m'atteindre. Enfin j'arrivai à la rivière, et ce me fut, je l'avoue, un grand soulagement de sentir auprès de moi des troncs et des broussailles.

Les eaux, en s'écoulant de la plaine vers la rivière, remplissent tout le long de la Yarra de grandes et profondes lagunes toutes peuplées de canards. Le premier vol de ces oiseaux qui s'éleva à mon approche me fit bien vite oublier ma promenade avec le bétail. Comme ils forment une des ressources de notre table, ils sont devenus très-sauvages et les deux ou trois premiers vols, m'entendant venir avant que je les eusse aperçus, s'enfuirent hors de la portée de mon fusil. Je n'avançai plus que pas à pas, et quand j'arrivai à une autre lagune je

1. Ces prétendues cerises sont celles dont on a tant parlé, qui croissent le noyau en dehors.

CARTE
DE LA COLONIE ANGLAISE
DE
VICTORIA
(AUSTRALIE)

Placers Aurifères
Routes des Placers
Chemins de Fer
Villes
Stations

Milles Anglais
Kilomètres

Gravé chez Erhard r. Bonaparte

me mis sur mes genoux et rampai entre les hautes herbes, bien décidé à n'en faire l'inspection que lorsque je serais assez près pour être sûr du succès. — Cette fois je réussis, et quand je levai doucement la tête du milieu des joncs, je découvris à quarante pas de moi quinze ou vingt gros canards bruns, les uns dormant tranquillement la tête cachée sous l'aile, d'autres faisant leur toilette avec leur bec, et quelques-uns, comme préposés à la garde des autres, nageant lentement la tête levée et attentive. Au mouvement que je fis pour mettre mon fusil en joue, ceux-ci s'envolèrent les premiers et mes deux coups tombèrent sur tout le vol au moment où les dormeurs déployaient leurs ailes. Trois victimes restèrent sur l'eau au milieu de la lagune. Je n'étais nullement disposé à les laisser là, et n'ayant pas de chien je me déshabillai pour aller les chercher à la nage. Je venais de sortir de l'eau quand je vis arriver mon frère, conduisant un cheval de main pour me ramener. Tandis que nous traversions la plaine, galopant au milieu du bétail, qui ne faisait alors nulle attention à nous, Paul m'expliqua que comme on rencontrait rarement dans le bush un homme à pied (les sauvages exceptés), le bétail s'en effrayait, et que pour cette raison nous nous interdisions la chasse dans la plaine, nous contentant de chasser dans le grand clos, où l'on ne garde généralement que des animaux tranquilles, et sur les bords ombragés de la rivière.

En arrivant, j'allai porter mes canards à Typoon, le cuisinier, et je vidai chez lui mes poches pleines de perroquets. Il les reçut en riant, ce qui lui faisait fermer ses petits yeux chinois, et il me répétait à mesure que je les lui donnais : *Oh! that one no good*, *no good*, *tschautshau* (Oh! celui-là, pas bon, pas bon à manger). *Tschautshau* signifiait *manger*, dans son dialecte, c'était le mot usité à Yéring.

Le soir après notre dîner, nous nous réunîmes autour du feu, qu'on allume dès l'automne (les nuits devenant fraîches), et la conversation roula sur la chasse, sur la pêche, sur les kangaroos, sur les habitants du bush en général, quadrupèdes et oiseaux. Un nouveau venu s'enquiert des dangers qu'il peut courir, et bientôt les serpents furent sur le tapis On m'avertit d'avoir toujours un œil sur le terrain où j'allais poser mon pied, surtout dans les grandes herbes et au bord de l'eau; plutôt par prudence que par nécessité, car les serpents sont peu nombreux, déjà bien diminués par les feux du bush et par les piétinements du bétail sur le sol. Des serpents on passa aux scorpions, aux centipèdes, aux tarentules; et pendant que nous épuisions ce sujet peu gracieux, je sentis tout à coup remuer quelque chose dans mon habit. Comme ce ne fut que l'affaire d'un instant je crus m'être trompé et je ne bougeai pas, craignant qu'on ne me crût l'esprit frappé. La conversation continuait lorsque je sentis, cette fois bien distinctement, un gros je ne sais quoi me grimper le long du dos. Je me levai de mon fauteuil tout d'une pièce et j'arrachai mon habit. D'abord éclat de rire général.

« Que veux-tu qu'il y ait dans ton habit?

— Parbleu! je n'en sais rien, mais regardez plutôt, le voilà qui bouge sur la table.... »

Le fait était vrai.

M. Sayle, l'intendant, prit son chapeau de feutre et le plaça sur le corps de l'intrus. Un petit cri se fit entendre, suivi d'une exclamation générale et d'un rire homérique. C'était un de mes perroquets qui, seulement étourdi, avait passé de ma poche dans la doublure de mon habit, et qui y était resté blotti jusque-là. Le pauvre oiseau n'avait point de mal, on ouvrit la fenêtre et on lui rendit la liberté.



Le Kakatoes sanguinea. — Dessin de Rouyer d'après nature.

Un épisode. — Histoire de deux jeunes coolies chinois : Typoon et Tschimma.

Un an avant la découverte des mines, un bâtiment était arrivé à Melbourne, venant d'Aimoi, un des comptoirs des Anglais sur la côte de Chine, et amenant plus

de cent jeunes Chinois. La rareté des domestiques dans la colonie avait donné l'idée à un capitaine anglais de recruter autant de Chinois que son navire pouvait en porter, et arrivé à Melbourne il avait averti les colons par les feuilles publiques qu'il tenait des domestiques à leur disposition; il n'exigeait que le remboursement du prix du passage, que les maîtres pourraient ensuite retenir sur les gages futurs.

Mon frère se trouvait en ville dans ce moment-là. Étant en relation d'affaires avec celui chez qui le navire était consigné, il y rencontra ce capitaine Croquemitaine, auquel il demanda des détails sur sa cargaison. Celui-ci, remarquant que mon frère avait une physionomie bienveillante, et apprenant qu'il était dans une heureuse position de fortune, lui fit l'éloge le plus pompeux d'un de ses Chinois, auquel il prenait, disait-il, un intérêt particulier, parce que celui-ci l'avait aidé à maintenir l'ordre sur son navire pendant la traversée. Son



Émeu ou Dromée (Casoar d'Australie) (voy. p. 94). — Dessin de Rouyer d'après nature.

protégé avait un frère plus jeune que lui et il leur avait promis de ne pas les séparer. Il les recommanda tous les deux si chaudement que mon frère s'engagea à les prendre à son service. Le même jour ils lui furent présentés, et ces pauvres enfants, dont l'aîné avait dix-huit ans et le plus jeune quinze ou seize (ils paraissaient encore plus jeunes que leur âge), signèrent, par un traité qu'ils ne pouvaient comprendre, une promesse de servir pendant six ans leur nouveau maître, moyennant un salaire de dix livres sterling par année.

Il y avait plus de quatre ans qu'ils étaient à Yéring quand j'y arrivai. Typoon était valet de chambre et cuisinier tout à la fois; son frère Tsi-ma ou Tschimma avait le soin de la laiterie. Au moyen de quelques mots chinois qu'on avait adoptés d'eux, de quelques mots français et de beaucoup de mots anglais estropiés, nous

nous entendions très-bien. Tous deux du reste étaient traités le mieux possible et considérés comme les enfants de la maison. Combien de fois ne nous sommes-nous pas divertis à écouter les récits de Typoon sur son pays! C'était ordinairement vers la fin de notre dîner que nous le laissions causer, ou bien pendant que nous prenions le thé du soir. Il restait là, sa serviette sous son bras, riant malicieusement de nos questions, ou s'extasiant quand nous lui donnions des détails sur l'Europe.

L'histoire de ces enfants était touchante. Leur père était un négociant aisé, établi dans une ville distante de seize jours de route de la mer. Typoon aidait déjà son père dans son commerce, il était instruit, savait lire et écrire, et faisait avec des jetons superposés et placés à sa façon des calculs que j'aurais été bien embarrassé de faire aussi vite que lui.

Un jour, un marchand étranger vint faire chez eux un grand achat de thé, et pendant qu'on lui préparait les caisses qu'il avait ordonnées, il pria les deux enfants de lui montrer leur ville et les engagea à l'accompagner chez quelque marchand de confitures. De là, il les emmena hors de la ville, les fit entrer dans une maison, et les amusa jusqu'à ce qu'ils eussent oublié l'heure de sept heures. Or, à sept heures les portes de la ville se fermaient et il n'y avait plus de possibilité pour eux de rentrer chez leurs parents.

L'étranger s'efforça de les tranquilliser, leur promettant de les ramener le lendemain, mais ils se réveillèrent couchés au fond d'un bateau qui descendait vers la mer, et il devait y avoir longtemps déjà qu'ils avaient quitté leur ville natale, car leurs yeux éperdus cherchèrent en vain à reconnaître le rivage. Lorsqu'ils éclatèrent en sanglots et qu'ils commencèrent à crier qu'on les rendît à leurs parents, le patron de la barque leur dit durement qu'ils eussent à se taire, qu'ils étaient de méchants enfants dont le père ne savait plus que faire, et qu'il était chargé par lui de les conduire à Aimoi, pour les embarquer sur quelque navire. Les menaces et la crainte des coups les contraignirent au silence, et, après six jours du plus triste voyage, ils furent amenés à bord du navire anglais qui les transporta à Melbourne.

Typoon et Tschimma étaient arrivés chez nous sans transition pour ainsi dire, sans qu'ils eussent rien perdu de leur caractère primitif ni de leur originalité. Du reste ils étaient bien différents l'un de l'autre : l'aîné était doux et serviable, gai et expansif, et par suite de son premier emploi chez son père, il était fait pour les travaux de la maison. Le second, au contraire, était peu communicatif, violent et irascible, mais actif et courageux. Il aimait les travaux du dehors, se plaisait surtout à monter à cheval et s'en acquittait à merveille, malgré sa petite taille.

Un de ses emplois était d'aider nos charretiers à diriger les attelages de bœufs pour les labours et pour les services si variés qu'on réclame d'eux. Vous savez si les charretiers jurent dans tous les pays : or, les Anglais ont à leur usage un répertoire très-remarquable. Tschimma avait appris ces vilains mots plus facilement que bien d'autres, et rien n'était plus drôle que de l'entendre jurer énergiquement en anglais, fouettant ses grands bœufs pour faire avancer, pendant la saison des pluies, quelque chariot embourbé, lui-même perdu dans des bottes à l'écuyère moitié aussi hautes que lui. Sa figure jaune était affublée d'une casquette de jockey en velours d'où s'échappait par derrière la longue tresse de ses cheveux, qui s'agitait deçà delà à chaque coup de fouet et à chaque juron.

Cette différence de caractère entre eux, l'un doux et réfléchi, l'autre violent et hardi, se manifesta d'une manière bien frappante le jour où on les conduisit de Melbourne à la station. Mon frère les avait remis à la garde d'un de ses employés nommé Wilhelm Kohler, du canton de Berne, celui-ci était à cheval et portait leur léger bagage. Quand ils firent une halte, il tira quelques provisions de son sac, et après avoir préparé son repas il leur donna son couteau pour qu'ils pussent s'en servir à leur tour. La longue route qu'ils avaient faite à travers la forêt déserte sans avoir pu échanger un seul mot avec celui qui les conduisait, avait frappé leur imagination ; ils ne savaient rien, ni du pays où ils allaient, ni de ceux aux mains desquels ils étaient tombés, et ils se croyaient destinés à être mangés par des cannibales. Aussi une discussion sérieuse s'éleva entre eux : Tschimma ayant le couteau en main et voyant leur conducteur assis par terre, sans défense, voulait, tout petit qu'il était, le tuer et se sauver n'importe où avec son frère, tandis que Typoon, au contraire, lui représentait qu'ils ne sauraient où diriger leurs pas et seraient pris par des gens plus méchants peut-être, ou bien qu'ils périraient dans la forêt, mangés par les bêtes dont elle devait être peuplée. Kohler, pendant ce temps-là, faisait tranquillement honneur à son dîner, s'inquiétant peu de leur conversation. Il ne se doutait pas du danger qu'il courait, danger qui eût été réel si le bon sens de Typoon n'avait pas eu raison du courage aveugle de son frère.

Nous avions à la station un magnifique casoar qu'on avait poursuivi et atteint tout jeune encore par une fraîche matinée d'hiver. Il était devenu si familier qu'il était le favori de tout le monde. Quand on montait à cheval, il gambadait sur ses deux longues jambes, élevant son cou et l'abaissant, de même qu'un jeune chien saute à la tête du cheval pour lui témoigner sa joie de la course qu'ils vont faire. On l'avait appelé Tommy, et tout était permis à Tommy.... Quand la porte de la salle à manger était ouverte et que la table était dressée pour le thé, si Typoon avait préparé quelques friandises de sa façon, Tommy avalait tout avant que le Chinois eût eu le temps d'arriver au secours; de même pour les pruneaux ou les figues que notre cuisinier faisait sécher au soleil. Quand celui-ci venait porter plainte contre le casoar, nous ne savions guère que rire de ses plaintes, et l'oiseau intelligent se rengorgeait, de sorte que les Chinois et lui étaient ennemis personnels.

Comme Tommy était plus grand que Tschimma, il l'avait pris particulièrement pour victime; du plus loin qu'il l'apercevait il lui courait sus, lui donnait de grands

coups de bec dans le dos et souvent même lui pinçait sa longue tresse et la lui tirait en arrière, ce qui mettait Tschimma dans des fureurs qui divertissaient tous les gens. Un jour que l'oiseau agissait avec le Chinois avec son irrévérence accoutumée, Tschimma, qui sortait de la cuisine, tenait à la main, par malheur, une fourchette en fer : dans sa colère, il se précipita sur lui et lui creva un œil. Ce fut une désolation générale à la station, et le lendemain Tommy avait disparu. Jamais on ne retrouva vestige de lui, et nous supposâmes, tant nous lui accordions de sensibilité, qu'indigné de ce traitement, il avait voulu retourner dans le bush, et qu'ayant suivi la longue barrière jusqu'à la rivière il y était tombé et s'était noyé.

Typoon surtout fut fâché contre son frère ; il vint nous trouver pour nous demander s'il n'y avait pas à Melbourne une maison de correction où l'on mît les jeunes garçons méchants. Il nous dit que Tschimma était *no good, no good boy ;* que si on lui permettait ainsi de se mettre en colère pendant qu'il était tout jeune encore, plus tard, dans ses fureurs, il commettrait quelque mauvaise action.

Je vous ai dit que Typoon était un lettré. En voici une preuve : nous venions de bâtir une maison neuve pour l'intendant, une maison de bois, mais nous y avions fait construire un joli salon que nous avions tendu de nattes de l'Inde à petits carreaux rouges et blancs. J'avais badigeonné les portes et les fenêtres, le revêtement de la cheminée, et peint au-dessus un paysage d'Europe pour remplacer la glace. Quel ne fut pas notre étonnement en revenant à la station après quelques jours d'absence de voir le cottage neuf tout peint à l'extérieur. C'était l'ouvrage de Typoon qui avait employé tout le restant des couleurs ; il avait fait de l'ornementation chinoise et mis partout des inscriptions dont il nous donna l'explication. Celle de la porte d'entrée était originale :

« Étranger, sois le bienvenu, entre, assieds-toi, bois et mange, après cela tu seras bon si tu t'en vas. » Sur la porte de la chambre à coucher, une poétique invocation aux songes de la nuit. Quand il nous eut traduit toutes ces sentences, nous les lui demandâmes dans sa langue. Il s'en défendit quelque temps ; enfin il prit une pose étudiée et nous les récita d'une voix nazillarde, s'accompagnant de gestes réguliers des deux mains, tandis qu'il balançait la tête de droite à gauche pour marquer le rhythme et la mesure. Évidemment c'étaient des vers qu'il avait appris dans son enfance.... peut-être les inscriptions qui se trouvaient sur la maison de son père.



Feuillage et cône du Banksia latifolia. — Dessin de Rouyer

A mesure que les gages de tous les domestiques avaient augmenté, par suite de la prospérité croissante de la colonie, nous avions aussi augmenté ceux de nos deux Chinois. A la fin de leur temps d'engagement, ces gages accumulés devaient leur constituer ce qu'ils nous disaient être une petite fortune dans leur pays. Quand nous leur demandions s'ils se réjouissaient d'y retourner, ils nous répondaient qu'ils n'y retourneraient jamais, qu'ils ne sauraient faire en Chine un si long chemin sans risquer d'être trompés, volés et peut-être tués en route. Déjà ils s'étaient habitués à considérer l'Australie et Yéring en particulier comme une seconde patrie : quant à Typoon, sa seule inquiétude était de savoir s'il pourrait un jour s'y marier.

Nous leur avions donné à différentes reprises des poulains qu'on ne voulait pas laisser à leurs mères, et que Tschimma avait nourris avec le surplus du lait de ses vaches. Ces poulains étaient devenus grands, ils les avaient fait dresser, et le dimanche, les deux frères, vêtus de leur mieux, s'en allaient faire des visites aux fermiers des environs. Un de ceux-ci, un Irlandais du nom de Murphy, dont tous les chevaux avaient été surmenés, se mit en tête d'emprunter un de ceux de Typoon. La fille de Murphy avait fait la conquête du Chinois ; elle prit son air le plus gracieux pour le lui demander :

« Vous êtes bien bon, Typoon, vous prêterez votre cheval à papa ; il veut vous l'acheter plus tard pour trente livres ; papa vous aime bien, moi aussi, mister Typoon. »

Et Typoon ravi leur laissait Whitefoot, revenait à pied et recevait les quolibets de Tschimma, qui lui disait qu'il était un imbécile et qu'il aurait dû demander l'argent avant de donner le cheval.

Tant que le cheval fut en bon état, Typoon revenait chaque dimanche enchanté de ses amis ; quand il fut maigre et incapable de travailler plus longtemps, Murphy le lui rendit en lui disant qu'il n'était pas bon, et sa fille eut l'air de se fâcher de ce qu'il osait lui faire les doux yeux. Le soir, il ramena son cheval éreinté, et lorsque nous lui demandâmes en plaisantant des nouvelles de ses amours, le pauvre garçon, du ton le plus



Banksia latifolia[1]. — Dessin de Rouyer.

affecté, répondit dans son bref langage : *Oh! Murphy, no good man, miss Murphy, no good!* (Oh! Murphy n'est pas bon, miss Murphy n'est pas bonne!)

L'histoire de ces deux jeunes enfants donne la mesure de tout ce qu'il y a d'inhumain à favoriser le trafic colonial des importations de créatures humaines.

H. DE CASTELLA.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

1. Cet arbre, propre à l'Australie, appartient à la famille des Proténiées; l'élégance de son feuillage le fait cultiver dans les serres d'Europe. Son cône terminal, qui remplace la fleur, ayant la double propriété de s'enflammer avec rapidité et de se consumer très-lentement, tient lieu d'amadou aux indigènes. Ils portent souvent, dans leurs courses, quelques-uns de ces cônes tout allumés.



Indigènes australiens (province de Victoria); l'un d'eux porte un bouclier en ecorce d'eucalyptus ou de banksia — Dessin de Riou d'après une photographie.

SOUVENIRS D'UN SQUATTER FRANÇAIS EN AUSTRALIE[1],

(COLONIE DE VICTORIA)

PAR M. H. DE CASTELLA

1854-1859

Les sauvages australiens.

Vous avez lu déjà sans doute une foule de descriptions où les naturels de l'Australie sont dépeints sous les plus tristes couleurs. Race ignoble, a-t-on dit, et plus rapprochée de la brute que de l'homme! Pauvres noirs, ils sont, il est vrai, d'une race bien inférieure à la nôtre, mais nous devons les plaindre plutôt que les mépriser. Cette race, restée la même pendant des siècles, qui s'efface en quelques années à la seule apparition des blancs, n'offre-t-elle pas matière à nos étonnements? Bientôt ils ne seront plus, et pourtant c'étaient des hommes aussi, faibles et inoffensifs. Dieu leur avait moins donné qu'à nous, est-ce à nous de juger?.... Et quand, leur apportant nos vices seulement en échange de leur sol, de leur liberté et de leurs chasses, nous les avons forcés à désirer de voir leur race tout entière s'éteindre, à refuser d'élever plus longtemps leurs enfants, est-il noble à nous de leur jeter une sentence de réprobation? Intéressés à leur ruine, nous sommes juge et partie à la fois.

Si les habitants de l'Australie se sont maintenus à l'état de nature, si l'on ne trouve chez eux aucune idée de propriété, et même peut-être aucune idée religieuse, cela tient aux conditions dans lesquelles ils ont vécu dès l'origine. Quelle propriété aurait pu se créer l'Australien? La terre sur laquelle il vivait ne produisait ni le blé, ni le riz, ni aucune racine dont il pût se nourrir. Aucun fruit ne pendait aux arbres, sinon quelques petites groseilles à quelques pauvres buissons. En revanche, l'opossum, le kanguroo, l'écureuil, le chat sauvage et des oiseaux de toute espèce étaient si nombreux qu'il n'avait pour ainsi dire qu'à étendre la main pour les atteindre. De plus, Dieu, qui semblait lui avoir tant refusé, lui avait donné en compensation un doux climat qui lui permettait de vivre sans abri; et nul animal méchant, à part quelques rares serpents, ne lui inspirait de crainte. Pour lui un jour suivait l'autre, sans faim et sans hiver; ses provisions étaient les mêmes en toute saison, cachées au tronc de quelques arbres. Rien autour de lui ne pouvait s'améliorer ni augmenter, rien ne pouvait par conséquent l'engager à travailler, à penser, à prier.

Voici un fait qui prouvera suffisamment que l'état de nature dans lequel vivaient les sauvages d'Australie était la conséquence de la pauvreté de leur pays, en même temps que de l'absence du froid et de la faim. En 1836, lorsque Batman arriva avec ses compagnons, ils virent parmi les natifs qui regardaient avec étonnement leur débarquement, un homme de haute taille, mais dans lequel il eût été difficile de reconnaître un Européen. Cet homme, quand ils l'eurent accosté, parut sortir de sa léthargie, et, répétant les mots qui lui étaient adressés, il semblait chercher des idées oubliées depuis longtemps. Petit à petit il parvint à se faire comprendre en anglais. C'était un nommé Buckley, qui avait été soldat dans un régiment du roi, et qui, condamné pour insultes envers un supérieur, avait fait partie du convoi de déportés du colonel Collins : il s'était échappé lors du débarquement sur la côte de Port-Philipp en 1803, avait été recueilli par les noirs, qui l'avaient admis parmi eux, et il avait vécu ainsi pendant trente-trois ans, adoptant tout à fait leur manière de vivre et oubliant jusqu'à sa propre langue. Si le pays eût été par lui-même susceptible d'amélioration, si Buckley avait éprouvé d'autres besoins que ceux des natifs, n'aurait-il pas apporté quelques modifications au genre de vie de la tribu dont il faisait partie?

De toute la tribu de la Yarra, autrefois nombreuse, il ne reste aujourd'hui que dix-sept individus. Si vous consultez une carte anglaise détaillée de Victoria, vous y remarquerez un emplacement ainsi désigné : *Reserve for the blacks.* « Réserve pour les noirs. » C'est tout ce qu'on leur a laissé de leur ancien territoire, et c'est sur la carte seulement que ces quatre mots semblent avoir une intention philanthropique, car c'est une horrible contrée : la plus horrible que j'aie jamais vue en Australie, et, chose curieuse, elle est enclavée dans la portion la plus riche du pays. Or, comme les noirs n'ont jamais établi leurs campements que dans les pays riants, au bord des ruisseaux ou des rivières, et sous les grands gommiers qui leur fournissent leur gibier, ils sont restés sur les bords ouverts de la Yarra, et ils vivent tantôt sur nos terres, tantôt sur celles de nos voisins. Ce sont eux qui nous fournissent de canards et de poisson. En échange nous leur donnons de la poudre et du plomb, et, quand ils viennent demander quelque chose à la porte de nos cuisines, ils ne sont jamais renvoyés mécontents.

J'avais tellement entendu parler de leur laideur que je fus étonné de les trouver beaucoup mieux que je ne m'y attendais. Ce sont les femmes surtout qui sont laides, car parmi les hommes quelques-uns sont grands et bien faits. Leur démarche lente et molle n'est pas sans noblesse, et ils posent le pied à plat avec une solennité qui me rappelait le pas des acteurs tragiques sur la scène.

1. Suite. — Voy. page 81.

Quand ils demandent un aliment, un secours, c'est simplement et la tête levée, souvent avec une intonation de voix câline, mais sans bassesse.

Ces pauvres gens sentent cependant bien leur infériorité. Résignés à disparaître du sol, si vous leur demandez aujourd'hui ce qu'ils deviennent après la mort, ils vous répondent qu'ils renaissent sous la forme d'un blanc. *You my brother long time dead* (Vous mon frère longtemps mort), me disait un vieux d'entre eux, et cela avec une sorte d'amitié respectueuse. Pauvres noirs, c'est leur croyance aujourd'hui; ils disent mélancoliquement comme autrefois les sauvages d'Amérique : *White fellow come, black fellows all gone....* (Homme blanc venu, hommes noirs tous partis); mais ils ajoutent comme pour s'en consoler : *By and bye all black fellows white men* (Petit à petit tous les noirs hommes blancs).

Les noirs reconnaissent la famille; chacun d'eux n'a qu'une femme, mais ils ne se marient pas dans leur propre tribu. Quand un jeune homme veut se marier, il enlève une des filles d'une tribu voisine; un combat simulé a lieu entre les deux tribus; la lutte se termine par de grandes danses, et la femme reste à son ravisseur. Ils vivent campés par troupes, et maintenant que les tribus sont peu nombreuses, par tribus entières. Ils ne se construisent pas de huttes permanentes; l'été, de simples branches de gommier entassées et appuyées contre quelques bâtons plantés en terre les garantissent du soleil et du vent chaud. L'hiver, ils détachent des arbres de grands lambeaux d'écorce de huit à dix pieds de hauteur, qui ont pour largeur toute la circonférence du tronc, et avec ces écorces ils se font un abri qu'ils opposent au côté d'où vient la pluie et qu'ils déplacent si le vent vient à changer. Accroupi sur la terre nue, dans la peau d'opossum qui lui sert de lit et de vêtement, chacun d'eux a son feu devant lui.

Aujourd'hui ils ont des fusils et se servent de petites haches pour faire leur bois et couper leurs écorces; autrefois ils n'avaient que des armes en bois de fer et leurs hachettes étaient des pierres aiguisées attachées au bout de petits bâtons comme les silex des anciens Celtes.

Leurs armes sont terminées par des sortes de crochets ou de harpons au moyen desquels ils retirent les opossums et les chats sauvages des creux des arbres où ces animaux se tiennent cachés durant le jour. Leur adresse pour monter sur les gommiers est bien remarquable. Ces arbres ont un tronc droit et souvent dépourvu de branches jusqu'à vingt et trente pieds de hauteur; ils sont d'ailleurs trop gros pour qu'on puisse les embrasser.

Voici la manière dont les sauvages australiens se tirent de cette double difficulté. Le noir s'assure d'abord, par la présence de débris au pied d'un arbre, qu'il y trouvera une proie; alors il assujettit sa lance derrière son dos et fait avec sa hachette, dans l'épaisse écorce, trois entailles superposées, à un pied et demi de distance l'une de l'autre. Il place dans la plus élevée la main droite d'abord, dans la plus basse l'orteil du pied droit, dans l'entaille intermédiaire le pied gauche, et, de la main gauche, qui est libre, il fait une entaille au-dessus de celle dans laquelle sa main droite est placée. Ensuite il met sa hachette dans sa bouche, place sa main gauche dans la dernière entaille qu'il vient de faire, et, reprenant la hachette de la main droite, il fait une entaille nouvelle. Remettant alors encore sa hachette dans sa bouche, il se soulève sur ses deux mains et, plaçant le pied droit dans l'entaille où était primitivement la main droite, il est monté d'un échelon. Ce sont de vrais échelons qu'il se creuse ainsi dans le tronc de l'arbre, échelons où il place successivement les mains et les pieds. Rien n'est plus curieux que de voir son corps noir et maigre se détachant sur le gommier blanc, tous les muscles tendus, cramponné à l'écorce par l'extrémité seulement des membres.

Quand il est arrivé au nid de l'animal, il harponne le malheureux dans son trou, le retire et lui brise la tête contre le tronc en criant et riant de joie; puis il le jette à sa *lubra* (sa femme), et redescend comme il est monté. Cette fois, les entailles étant déjà faites, il met autant d'agilité que s'il descendait une échelle.

C'est la femme qui porte ensuite l'animal ou les animaux, si le noir a continué sa chasse. C'est elle qui porte tout, son dernier-né, dans un panier de jonc suspendu à son cou, le gibier tué dans une main et dans l'autre la branche de gommier allumée qui leur sert à faire un nouveau feu lorsqu'ils vont camper ailleurs. L'homme marche en avant, portant ses armes seulement; la femme vient ensuite, puis les enfants par rang de taille, tous les uns derrière les autres, comme font les kangurоos et les cygnes noirs. Sans doute cet usage vient aux natifs de la crainte des serpents, car où le premier a passé, les autres peuvent marcher sans danger. Jamais on ne rencontre plusieurs noirs de front, même quand ils sont très-nombreux. Lorsque toute la tribu voyage à travers les plaines, on voit de loin une longue file noire se mouvant au-dessus des hautes herbes.

Leur pêche à l'anguille dans les lagunes est un spectacle original. Figurez-vous par un chaud soleil, sous le ciel gris blanc des jours d'été des pays chauds, huit ou dix de ces sauvages à la peau luisante et d'un ton noir cuivré qui tranche sur tous les autres tons un peu monotones de la nature. — Debout dans l'eau jusqu'à mi-jambe ou jusqu'à la ceinture, ils tiennent dans chaque main une lance avec laquelle ils fouillent le fond de l'eau, se balançant et réglant leurs mouvements sur la mesure parfaitement marquée d'un de leurs chants saccadés. Quand ils ont traversé une anguille avec une de leurs lances (ce qu'ils sentent au mouvement qu'elle fait en se débattant), ils la transpercent avec l'autre lance dans un autre endroit, et, tenant les deux pointes écartées, ils la jettent sur la terre à l'un d'eux, qui les met toutes en tas. Ils en prennent de cette façon des quantités vraiment prodigieuses, et en font d'horribles grillades. Ces pauvres gens n'ont pas de casseroles pour préparer leur dîner : ils placent leur gibier ou leur poisson sur les braises recouvertes d'un peu de cendres, et le mangent quand il est cuit. Ils n'écor-

chent pas les petits quadrupèdes qu'ils rôtissent ainsi, ils les épilent seulement bien soigneusement et l'animal cuit dans son jus; ce qui fait tendre sa peau à tel point, qu'il ressemble à une petite outre pleine. La cuisine

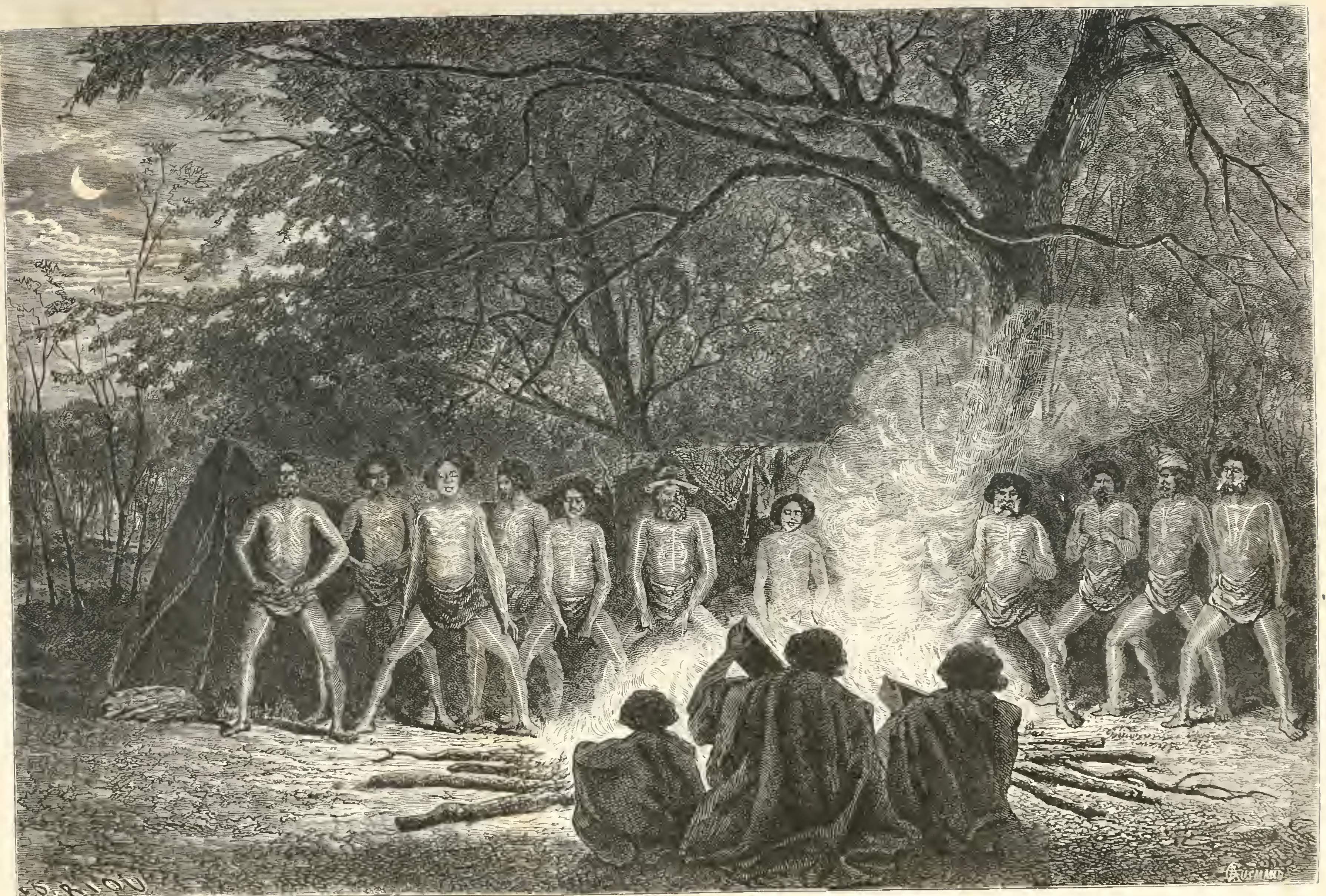
Province de Victoria. — Indigènes australiens. — Dessin de Riou d'après une photographie.



Indigenes australiens. — Dessin de Riou d'après une photographie.

ainsi préparée est fort laide à voir, mais très-bonne à manger, pourvu qu'on n'ait pas trop de préjugés.

Tout le monde a entendu parler de l'adresse des sauvages à voyager sur les rivières dans des canots d'écorce



Danse des indigènes australiens. — Dessin de Riou d'après une photographie.

Pour faire ces canots, ils prennent un gommier (eucalyptus) dont le tronc est recourbé, l'écorce a un peu moins d'un pouce d'épaisseur, ils coupent cette écorce en dedans de la courbe, perpendiculairement, et ils prolongent cette coupure tout autour du tronc, en haut et en bas. Avec le manche de leur hachette, ils détachent l'écorce de l'arbre et ils la portent au bord de l'eau. Là ils placent en travers, pour la maintenir écartée, des morceaux de bois fixés au bord intérieur et ils mettent leur canot à l'eau. Quelquefois, quand ils n'ont pas pu trouver un arbre très-recourbé et que par conséquent l'avant et l'arrière sont presque à fleur de l'eau, ils pétrissent de la terre glaise et font un petit rebord intérieur pour empêcher l'eau d'entrer. Deux personnes seulement peuvent se tenir dans un canot ordinaire; leur lance leur tient lieu de rame, et ils s'en servent avec une adresse vraiment merveilleuse.

Lors de la découverte des mines, quand le gouvernement de Victoria manqua d'hommes pour faire la police et pour escorter les convois d'or, un grand nombre d'entre eux fut incorporé dans les troupes à cheval qui furent organisées à cette époque. Ils n'y restèrent pas bien longtemps, parce que la discipline ne leur convenait pas et qu'ils aiment trop l'*eau de feu;* mais ils étaient bons cavaliers et intelligents. Si leurs beaux habits avaient pu les charmer plus longtemps, si le souvenir de la vie du bush avait pu s'éteindre chez eux, ils auraient peut-être rendu de plus longs services.

Invitation. — Une nuit à la belle étoile. — Préparatifs pour recevoir des visites à Yéring.

(M. de Castella et son frère avaient été très-bien accueillis par le colonel anglais A..., qui habitait une charmante maison près de Melbourne, Fairlie-House. Ils invitèrent ce gentleman, ainsi que sa femme et ses filles, à venir passer quinze jours à Yéring. Plusieurs autres personnes, J. Lloyd d'Avenel, un capitaine du régiment de la reine et sa femme, furent en même temps priés, par lettre, de se joindre à la famille A.... On comprend tout ce que ces sortes de réunions ont d'attrait pour les Européens dans les contrées lointaines : M. de Castella a pris plaisir à en décrire une pour montrer que l'Australie est quelquefois « autre chose qu'un pays de sauvages et de kanguroos. »)

Pour recevoir tout ce monde, il nous fallait faire quelques préparatifs, et mon départ immédiat pour Yéring fut décidé. Mon frère restait en ville (à Melbourne) pour terminer ses affaires et faire charger les provisions sur notre chariot.

J'avais, pour retourner à la station, trente-cinq milles à parcourir à travers la forêt, et, comme je n'avais fait cette route qu'une seule fois et sans donner grande attention aux différentes traques que nous avions prises, je comptais beaucoup plus sur l'intelligence de mon cheval que sur moi-même. Paul m'accompagna jusqu'à l'entrée du bush, c'est-à-dire jusqu'à environ deux lieues de la ville, et là, me serrant la main, il me conseilla encore une fois de lâcher la bride quand j'arriverais à quelque embranchement. Il était alors plus de quatre heures de l'après-midi, et comme il devait faire nuit à sept, je n'avais pas de temps à perdre. Tant que je vis le soleil passablement élevé, je n'éprouvai pas la moindre inquiétude, et je galopais joyeusement sur la route sablonneuse, laissant ma monture choisir la droite ou la gauche à son gré. Mais, quelque rapide que soit un cheval, il faut un certain temps pour faire dix lieues, et je n'étais pas encore arrivé au ruisseau qui nous servait de limite que je voyais déjà le soleil descendre rapidement vers l'horizon.

Différentes routes abandonnées venaient aboutir à celle que je suivais ; ces routes avaient servi pour transporter les bois préparés par les scieurs, qui peuvent, moyennant un droit qu'ils payent au gouvernement, aller exercer leur industrie sur tous les terrains non achetés. C'étaient ces routes surtout qu'il me fallait éviter, et cela était d'autant plus difficile, que toutes se dirigeant de l'intérieur vers la ville, elles rejoignaient la route principale presque parallèlement.

Arrivé à un ruisseau qu'on traversait dans l'endroit le plus large et par conséquent le moins profond, j'eus plusieurs de ces embranchements en face de moi, et la crainte de me tromper me faisant douter de mon cheval, je lui fis sentir la bride et lui fis prendre celui de ces chemins qui me parut être le nôtre. Sotte chose que le doute en pareil cas ! Je ne reconnus bientôt plus rien autour de moi; mais, espérant arriver à la petite plaine que je devais trouver en avant de notre ruisseau, je galopais toujours. Je remarquai cependant, d'après la position du soleil, que je devais être trop à droite, et je pris le premier chemin que je trouvai sur ma gauche. Ma pauvre bête galopait parce que je l'y forçais impitoyablement, mais je sentais bien à son allure qu'elle n'était plus animée par la joie d'arriver à son pâturage. Bientôt le soleil disparut derrière les arbres, et je commençai à croire qu'il me faudrait passer la nuit dans le bush.

La nuit tombait, en effet, quand j'arrivai à une hutte de scieurs abandonnée. Résigné à coucher à la belle étoile, je me décidai à en profiter pour enfermer mon cheval, de crainte qu'il ne reprît seul le chemin de la station. Nouveau colon, je ne savais pas encore le moyen de faire des entraves avec les étrivières. Quand j'eus mis pied à terre, j'enlevai la selle, je fis un licol de la bride et laissai brouter ma monture sans lui lâcher les rênes.

Quant à moi, un cigare me tint lieu de souper. Nous entrions dans la nouvelle lune, par conséquent elle ne me prêta pas longtemps sa lumière ; quand elle eut disparu, je barricadai mon cheval dans la hutte, et j'allumai un bon feu auprès duquel je m'installai, appuyant ma tête sur ma selle.

Mais que faire en un gîte à moins que l'on ne songe?

Je songeai au présent, au passé, à l'avenir, au contraste de cette nuit avec ma soirée de la veille, écoutant dans le silence de la nature le bruit des grenouilles et le cri mélancolique du morepork, gros oiseau gris qui produit les mêmes notes que notre coucou d'Europe.

Lorsque le jour parut, je sellai mon cheval, et, décidé à ne pas me perdre davantage, je revins sur mes pas jusqu'à l'embranchement où je m'étais trompé la veille. Là, je le laissai faire à sa tête, et cette fois il repartit léger et animé sur la bonne route.

A huit heures du matin, l'ami Typoon me servait un bon déjeuner, pendant qu'il me répétait en riant de ma mésaventure : *Oh! mister Hubert, no good sleep bush, bush no good* (Il ne pas bon de dormir dans le bush; bush pas bon).

Nous commençâmes aussitôt les préparatifs pour la réception de notre monde. Par ordre de mon frère, l'intendant alla dans l'intérieur chercher un troupeau de bétail maigre, acheté pour la station, et nous transportâmes tout notre établissement personnel dans sa maison à peine terminée. Typoon était ravi de l'annonce d'une compagnie aussi nombreuse; il allait devenir un homme important, et, de plus, on lui donnait un des fils du vigneron pour marmiton.

Au bout de deux jours, tout resplendissait de propreté dans le cottage destiné aux dames seulement. Le chariot aux provisions était arrivé; sur ce chariot se trouvait un piano que nous plaçâmes dans le salon. Typoon reçut un complément de vaisselle, la cave un renfort de vins de France. Bref, tout était prêt, et je repris le chemin de Melbourne pour avoir le plaisir de faire la route avec nos amis.

La vie fashionable dans le bush.

Quand j'arrivai le soir à Fairlie-House, je trouvai tout le monde dans les meilleures dispositions pour le départ du lendemain. Lloyd était arrivé d'Avenel, et la société des dames se trouvait augmentée encore d'une jeune dame française débarquée de la veille. Fille d'un officier supérieur de l'intendance française et femme d'un officier anglais, alors inspecteur d'une des mines de Victoria, Mme B.... arrivait de France où elle était restée dans sa famille jusqu'à ce que son mari eût préparé leur *home* en Australie. M. B.... était grand ami des hôtes de Fairlie-House, et comme il ne pouvait rejoindre sa femme avant une dizaine de jours, il fut décidé qu'elle viendrait l'attendre à Yéring.

Après le déjeuner qui servit de rendez-vous général, on s'organisa pour le départ. Quatre de nos dames devaient faire la route à cheval, escortées par cinq cavaliers. Acland A.... conduisait en voiture sa mère et Mme B...; ensuite venait une sorte de fourgon avec quelques domestiques.

Nous fîmes halte à moitié chemin. Guillaume de P.... était venu d'Yéring à notre rencontre, et notre joyeuse compagnie d'amazones et de cavaliers, assise sur l'herbe de la forêt australienne, aurait pu faire le sujet d'un charmant tableau. Attachés tout autour de nous, chacun à un arbre différent, nos chevaux complétaient la scène. Bientôt nous nous remîmes en marche, et, reprenant une allure animée, nous arrivâmes à la station longtemps avant le coucher du soleil.

Aujourd'hui tout est bien changé à Yéring. Le cottage en bois fait humble figure à côté d'une élégante habitation en briques, attendant le jour où il sera condamné à disparaître pour cause de vieillesse, et Typoon et son frère, qui cultivent ensemble une petite ferme sur la station, sont remplacés par des domestiques anglais. Aussi notre arrivée alors avait-elle un charme de bonhomie qu'elle n'aurait plus de même aujourd'hui.

Du plus loin qu'il nous aperçut, Typoon, vêtu de ses plus beaux habits, courut au-devant de nous, criant et riant de joie et répétant à chaque instant : *Oh! very good, very good you come* (Vous êtes les très-bienvenus). Chacun lui adressait un mot amical, chacun riait de ses courbettes et de ses *very good*. Quand Mme A.... fut descendue de voiture, il alla à elle et dans sa joie lui tendit la main, qu'elle prit amicalement pendant qu'il répétait toujours : *Very good you come*. Son mouvement nous fit beaucoup rire; il semblait que c'était lui-même qui recevait tout ce monde. En quittant la main de Mme A..., il se dirigea tout courant vers sa cuisine, en criant : *Dinner very good, plenty dinner very good* (Le dîner très-bon, copieux, dîner très-bon). Nous fûmes obligés de le calmer un peu, afin de laisser à nos dames le temps de s'installer chez elles, et nous allâmes nous organiser dans la maison neuve de l'intendant.

Après un laps de temps suffisant, nous revînmes au cottage. Nos dames nous attendaient, en toilette du soir, et miss A.... faisait déjà résonner le piano sur lequel elle avait retrouvé sa musique apportée par son frère.

Jugez si notre dîner fut gai! Typoon l'avait ordonné avec une prodigalité telle, que, lorsque la table ne put plus recevoir ses mets, il en couvrit la desserte. Nous nous récriâmes sur ce qu'il se donnait trop de besogne; mais il prit un air de dignité offensée, disant que cela était convenable pour l'honneur de son maître, et qu'il aurait pu faire encore bien davantage.

On se retira de bonne heure; si habituées qu'elles fussent à monter à cheval, quatorze lieues d'une traite devaient avoir un peu éprouvé de jeunes personnes.

Le lendemain, après le déjeuner, comme il nous fallait beaucoup de chevaux de rechange, on décida de rassembler tous ceux de la station dans les yards. Nous partîmes tous ensemble, et, laissant nos dames sous la conduite de Lloyd, d'Acland et du capitaine, Guillaume, Paul et moi nous nous mîmes à la recherche de différents *mobs* de chevaux pour les réunir en un seul troupeau à l'extrémité de la grande plaine.

Nos amis suivaient en nous attendant la bordure des collines, lorsque tout à coup nous débouchâmes, chassant à fond de train tous les chevaux devant nous. D'ordinaire, on évitait de déranger le bétail en passant à travers les pâturages, mais ce jour-là ce fut une course effrénée, et de tous côtés, du milieu des grandes herbes, le bétail, effrayé de nos cris et de nos claquements de fouets redoublés, s'enfuyait vers les collines, d'où, chevauchant ensemble, nos invités dominaient toute la scène.

Lorsqu'ils furent tous rassemblés, on sépara les chevaux dressés, afin de les garder tous à notre disposition

enfermés dans un grand clos, et bientôt l'air retentit de leurs hennissements. Retenus derrière les clôtures et la tête tristement passée au-dessus des barrières, ils semblaient envoyer leurs adieux à leurs amis qui, rendus à la liberté, retournaient au galop vers leurs pâturages.

Je voudrais pouvoir vous dépeindre l'expression de gaieté, d'énergie, de liberté qui se lisait sur chacun de nos visages. En Europe, nos gens auraient tranquillement amené nos chevaux dans nos écuries; à Yéring, c'était nous-mêmes qui nous chargions de les réunir, à l'aide de nos grands fouets, à travers la plaine étincelante de soleil, et le petit troupeau conquis restait là, hennissant et la crinière au vent, tous propres et brillants comme le sont les animaux nourris d'herbe seulement, et n'attendant plus que leurs brides et leurs selles qu'apportaient nos domestiques.

On était rentré au cottage pour l'heure du *luncheon*, et on discuta l'emploi de la soirée.

A six milles environ de nos habitations, en remontant la rivière, nous avions un endroit fameux pour la pêche, c'était une presqu'île formée par un double circuit de la Yarra, déjà baptisée du surnom de *Pic-nic-point*. Notre *break* fut amené attelé de quatre chevaux; mon frère, prenant les rênes en main, partit en avant, emmenant les dames, et nous suivîmes à pied avec nos fusils, pour gagner en chassant le lieu du rendez-vous.



Une partie de pêche à la ligne dans la province de Victoria. — Dessin de K. Girardet d'après l'album de M. de Castella.

En été, nos plaines sont couvertes de cailles, tellement qu'un adroit chasseur peut aisément en tuer trente par heure; mais, comme nous étions déjà en automne, il ne restait plus que quelques retardataires. En revanche, déjà les premières bécassines étaient arrivées, et nous abattîmes des unes et des autres de quoi composer des brochettes bien fournies.

A notre arrivée à *Pic-nic-point*, nous trouvâmes nos jeunes dames assises sur l'herbe et groupées ensemble sous un grand gommier qui surplombait la rivière. L'une d'elles tenait en main un volume de Longfellow et faisait la lecture aux autres, tandis que mon frère recueillait du bois mort pour chasser les moustiques en allumant du feu, et que Mme A.... présidait au déballage de nos provisions. Mme B..., étant la dernière arrivée dans la colonie, tenait à prendre le premier poisson, aussi elle était déjà la ligne en main. Malgré l'avis répété qui lui était donné, que le poisson de la Yarra ne mordait pas avant le coucher du soleil, elle fouettait sans cesse la rivière de son amorce inutile.

En Europe, les pêcheurs à la ligne se retirent lorsque la nuit arrive. En Australie, au contraire, dans plusieurs rivières, car toutes ne sont pas peuplées des mêmes poissons ni soumises aux mêmes lois, c'est alors qu'ils se mettent en campagne. Tant que le soleil est au-dessus de l'horizon, on ne prend pas le plus petit poisson; mais,



Chasse au kanguroo. — Dessin de Karl Girardet d'après l'album de M. de Castella.

sitôt qu'il commence à disparaître, le bouchon disparaît aussi et on capture de gros *black-fishes*. Alors il faut être prompt, car, pendant deux heures au moins, on n'a pour ainsi dire qu'à jeter sa ligne et à la retirer. On place au travers du bouchon, pour mieux le distinguer dans la nuit, une plume blanche de kakatoës. Souvent au lieu d'un poisson on prend une énorme anguille. Celles-ci causent au nouveau venu de fortes émotions, car elles se débattent tellement dans l'eau, qu'il se figure avoir au bout de sa ficelle un poisson de quinze livres au moins. Le *black-fihs*, seul poisson que nous offre la Yarra (à part une espèce de hareng qui ne remonte pas jusqu'à Yéring), pèse quelquefois cinq et six livres, d'ordinaire de une à deux. C'est un poisson sans écailles, ressemblant de forme à la carpe, et dont la chair, blanche et délicate, ne le cède à aucun des poissons d'eau douce du monde.

Notre dîner étant organisé, chacun y prit sa place. Qui de vous n'a pas fait en sa vie quelque gai repas champêtre? Pour vous qui en avez fait plusieurs, le plus charmant a été celui où vous vous trouviez dans la société la plus intime, celui où vous étiez le plus à l'écart du tumulte des humains : peut-être une joyeuse compagnie de jeunes personnes, conduite par des parents et des amis sur le sommet silencieux de quelque belle montagne, où, tout en gardant ce doux et honnête sentiment d'aimable retenue que donnent un cœur bien placé et une bonne éducation, on a mis de côté cependant la contrainte qui nous accompagne presque toujours dans les salons des villes.

Composée comme l'était notre partie, quel charme nous trouvions à parler de l'Europe! A ce moment-là les flottes françaises et anglaises partaient pour la Crimée, et nos jeunes Australiennes s'enthousiasmaient à la pensée de la gloire qui attendait les parents, les amis qu'elles avaient à l'armée. On parlait des merveilles du vieux monde, de ses poëtes illustres; ensuite, le coude appuyé sur le sol récemment conquis aux enfants de la civilisation, nous élevions nos verres de champagne à la prospérité de notre nouvelle patrie, à l'Australie heureuse, *Australia felix*; et perchés sur les branches élevées des gommiers, les perroquets aux plumes vertes et rouges, les kakatoës blancs et les oiseaux rieurs, redoublaient leurs cris du soir, comme pour s'associer à notre gaieté.

Tout à coup, nous sommes rappelés au but de notre journée par les cris que pousse Mme B.... Le soleil était près de disparaître et le premier poisson était pris. Aussitôt chacun abandonne sa place sur l'herbe, nos dames courent à leurs lignes et nous à Mme B..., pour l'aider à sortir de l'eau sa capture et à remettre en ordre son amorce. Puis nous allumons des feux de dix en dix pas sur le banc élevé de la rivière.

En Australie, nous n'avons pas de crépuscule. Déjà les derniers canards ont passé rapides comme des hirondelles à l'approche de la pluie, suivant les cours de l'eau par vols de trois à cinq, pour aller pâturer pendant la nuit l'herbe tendre qui pousse dans les lagunes. Tous les oiseaux se taisent, à part quelques oiseaux rieurs qui semblent dans le lointain jeter un défi au silence de la nuit, et, à mesure que le soleil s'éteint derrière l'horizon en arrière de nous, la lune, qui devient brillante, commence à percer au-dessus de nos têtes le rare et sombre feuillage des gommiers.

Après deux heures de la pêche la plus amusante, on se prépara pour le départ. Le break fut attelé, nos dames y reprirent leurs places, et nous, à qui on avait amené nos chevaux, nous leur servîmes d'escorte d'honneur, galopant autour de leur voiture et suivant, au milieu de la plaine éclairée par la lune, le même chemin que nous avions parcouru le matin en chassant les chevaux sauvages.

Arrivés au cottage, nous prîmes le thé en devisant ensemble sur les épisodes de notre journée, et on se sépara pour se préparer aux joyeuses fatigues du lendemain.

Vous dirai-je maintenant comment chaque jour fut employé? Non pas, car je ne le saurais plus moi-même. Nous étions aux ordres de nos aimables hôtes, et pendant le déjeuner on réglait chaque matin l'emploi de la journée. Le soir, nos dames nous faisaient de la musique, quelquefois on dansait un tour de valse. Miss F.... avait une voix magnifique et très-cultivée, qui dominait tous les bruits du dehors. Vous ne sauriez vous faire une idée du bruit que font en Australie les grenouilles par une nuit claire. Les colons anglais se permettent à ce sujet une mauvaise plaisanterie. Ils prétendent que le capitaine Baudin étant entré le soir dans la baie qu'il venait de découvrir en 1802, les Français furent si effrayés du bruit immense qui se faisait tout autour d'eux sur cette terre inconnue, que le lendemain ils remirent à la voile. Et voilà, disent ces Anglais, pourquoi l'Australie n'est pas à la France.

Ce ne sont pas de grosses grenouilles comme celles qui remplissent nos étangs en Europe qui font tout ce bruit, mais bien de toutes petites rainettes vertes et brunes, qui se cachent dans l'herbe et qui, de leurs nids de verdure, remplissent l'air de leurs cris perçants et argentins. Tous se confondent en un seul son soutenu et indéfinissable, et on distingue les voix de quelques-unes plus rapprochées, dont les notes pleines et graves, qui ressemblent au *la* donné par le diapason, reviennent à intervalles égaux, vingt ou trente fois par minute.

Nous laissions la porte de notre salon ouverte; chaque pause marquée dans la musique que nous écoutions était remplie par la vibration de ce cri immense du dehors, et, perdue dans le gazon qui bordait la vérandah, une petite grenouille à la voix de contralto faisait l'écho de la dernière note.

Un de nos amusements favoris, un de ceux que je veux essayer de vous décrire, était la chasse au kanguroo.

Cet animal est très-commun chez nous, beaucoup trop, car nous estimons qu'il n'y en a pas moins de mille à quinze cents sur nos terrains, et qu'ils nous mangent autant d'herbe que cent à cent cinquante têtes de bétail.

Les kanguroos se tenant ordinairement par petites

troupes de dix à quinze individus dans les vallées où l'herbe est la meilleure, cette chasse dérangeait notre bétail, et nous ne nous accordions ce plaisir que pour en faire honneur à des amis. Rien n'est charmant comme les kanguroos broutant assis sur leurs longues pattes de derrière, s'appuyant sur leurs petites mains et se relevant à chaque instant pour savourer leurs herbes et écouter, les oreilles tendues en avant, s'ils n'ont pas quelque sujet de fuir. A pied, il est impossible de les approcher; mais on le peut plus facilement à cheval, parce qu'ils sont accoutumés à voir les chevaux dans les pâturages.

Trois de nos amis étaient venus de Melbourne pour se joindre à nous. Nous partîmes pour cette chasse un peu après le milieu du jour. Guillaume de P.... marchait en avant, suivi de grands lévriers d'origine anglaise ou écossaise. Puis venaient nos quatre jeunes ladies, impatientes de suivre la chasse, et nous tous après elles.

Le premier troupeau que nous rencontrâmes se mit à fuir à environ trois cents pas de nous; c'était trop loin pour espérer de l'atteindre; cependant Guillaume lâcha les chiens et nous nous élançâmes au galop derrière eux.

Comme tous les autres animaux, c'est en liberté qu'il faut voir le kanguroo : ceux que vous pouvez avoir vus au Jardin des plantes ne vous donneront nullement l'idée des kanguroos qui peuplent le bush australien, pas plus que le chamois qui est en cage à côté de l'auberge du Giesbach ne représente ses amis du Faulhorn. Le kanguroo saute sur ses pattes de derrière seulement, le corps droit et un peu penché en avant, ses bras pendants sur sa poitrine. Il se met en mouvement par petits bonds réguliers, les augmentant à mesure qu'il se sent poursuivi. A toute vitesse, il franchit bien douze à quinze pieds de chaque bond. Quand il vient de sauter et qu'il est en l'air, sa longue queue et ses longues jambes pendantes se touchent. Elles se séparent de nouveau pour le recevoir au moment où il va retomber à terre, ce qui produit à chacun de ses bonds un double mouvement de pendule très-original et très-gracieux. Les kanguroos s'enfuient toujours les uns derrière les autres, en colonne par un, comme on dirait à l'école du cavalier. Les plus vieux étant les plus lourds, sont ordinairement les derniers; avec eux se trouvent quelquefois de jeunes étourdis qui n'ont pas obéi assez promptement au signal du départ donné par leurs mères.

Nous perdîmes de vue le troupeau et, quand les chiens furent revenus, nous nous remîmes en ordre et gardâmes le silence, afin de pouvoir nous approcher davantage de la première troupe que nous découvririons.

Bientôt, à l'entrée d'une longue et étroite vallée, bordée de collines assez rapides, nous aperçûmes un nouveau troupeau. Tout nous promettait cette fois une belle chasse, car les chiens ayant tout avantage sur les kanguroos à la montée, nous étions sûrs que ceux-ci fuiraient droit devant eux dans la plaine. Arrivés à cent cinquante pas du troupeau, nous excitâmes les chiens et nous nous élançâmes après eux.

Notre gracieux gibier semblait d'abord s'éloigner et devoir nous échapper; mais nous galopions toujours, et peu à peu nous gagnions du terrain. Déjà nous convoitions un vieux kanguroo, le dernier de la bande, lorsque tout à coup miss F..., la plus légère et la mieux montée, par conséquent la première des poursuivants, cria grâce et pitié pour lui. C'était une femelle qui, commençant à se fatiguer, venait de jeter un de ses petits de sa poche, et celui-ci sautait péniblement après sa mère. Heureusement, Lloyd et Guillaume, qui étaient auprès de miss F..., enfonçant leurs éperons dans les flancs de leurs chevaux, arrivèrent en même temps que les chiens : Guillaume les contint de la voix en les écartant avec son fouet, et bientôt nous atteignîmes tous la pauvre petite bête, qui ne pouvait courir bien loin.

Nos amazones voulaient lui faire grâce entière et la laisser là pour que sa mère pût la retrouver, mais il n'y eut pas moyen de nous faire entendre raison. Acland la prit dans ses bras et remonta à cheval, déclarant qu'il l'emporterait à Melbourne, et que ce serait une charmante acquisition pour le jardin de Fairlie-House.

D'autres fois nous fûmes plus heureux, et nous forçâmes plusieurs gros kanguroos qui livrèrent bataille à nos chiens. Le kanguroo au départ est plus vite que les chiens; mais, si vous ne le perdez pas de vue pendant le premier mille, il commence bientôt à se fatiguer, et vous êtes certain de l'atteindre à la fin du second. Lorsqu'il est forcé, il s'arrête, s'assied et attend les chiens. Ceux-ci ne l'attaquent que par derrière, car il pourrait les éventrer d'un coup d'une de ses longues pattes, formées de trois doigts seulement, celui du milieu plus long que les autres et armé d'une sorte de corne formidable. Mais, comme ces pattes qui lui servent de défense sont en même temps celles sur lesquelles il est assis, le kanguroo n'est pas bien agile et ne peut faire face à un ennemi adroit comme le chien, qui le saisit à la nuque et l'étrangle.

Nos visiteuses n'aimaient plus cette chasse depuis l'incident de notre première course; elles ne la suivaient plus que de loin, et l'animal était toujours mort lorsqu'elles arrivaient.

Cependant, dix jours s'étaient écoulés, et le colonel nous avait fait promettre de lui ramener sa famille au bout de ce temps-là. Du reste, les pluies d'automne commençaient; nous reconduisîmes les dames à Fairlie-House et à Melbourne.

Une station à vendre. — Dalry. — Nous passons la rivière avec nos chevaux sur un tronc d'arbre. — Préliminaires d'achat. — Une course dans la montagne. — Arbres. — Fougères. — Les arbres morts.

(M. de Castella, comme on le voit, n'est pas d'un caractère mélancolique. La vie australienne ne lui était point désagréable; mais, si heureux qu'il fût dans la maison de son frère, il lui tardait d'entrer pour son propre compte dans la vie active, et il apprit un jour, avec joie, qu'une station attenante à celle d'Yéring allait être mise en vente.)

La station que l'on me proposait d'acquérir était située sur la rive droite de la Yarra, à l'extrémité de celle de mon frère, les deux habitations se trouvant à douze milles de distance. Elle était de médiocre importance, car elle ne comprenait guère plus de quinze mille arpents de bon terrain; cependant sa proximité de la ville ajoutait à sa valeur, et pour moi le voisinage de mon frère la rendait tout à fait enviable.

Cette station portait le nom de Dalry, petit village d'Écosse, d'où le propriétaire tirait son origine. Il en habitait ordinairement une autre dans le district de Sidney, et laissait à Dalry un de ses parents comme régisseur. Il y séjournait cependant depuis quelque temps avec l'intention de la vendre et de retourner en Europe.

L'abord de la station était difficile : située au pied de l'extrémité de la chaine des Alpes australiennes, elle était fermée du côté de Melbourne par plusieurs éperons de cette chaine de montagnes et par tout le cours de la Yarra qui la limitait au sud; mais cet abord difficile était un avantage précieux pour des terrains de pâture dont le fond appartenait encore au gouvernement; c'était une garantie de sécurité pour le propriétaire, qui devait rester paisible possesseur de sa concession, tant qu'une route praticable pour les chariots ne satisferait pas les besoins d'une population agricole. Or aucune route ne devait s'y construire avant de longues années; le pays était trop montueux, et le sol de bonne qualité n'avait pas assez d'étendue.



Oiseau-lyre (menure). — Dessin de Rouyer.

Son principal mérite était dans sa proximité même de Melbourne.

Pour en tirer tout le parti possible il fallait y établir une bonne laiterie, y remonter des chevaux maigres qu'on achetait à vil prix en ville, y dresser des attelages de bœufs, des vaches laitières, etc., etc. Pour diriger tout cela, mon ami Guillaume était un associé précieux : avec le meilleur caractère du monde, il était grand amateur de chevaux et de la vie au grand air, et plus que personne, actif, courageux, insensible au froid, au chaud et à la fatigue.

Décidés à tenter ensemble cette acquisition, nous partîmes tous deux pour apprendre les intentions de notre voisin.

Le chemin battu qui conduisait chez lui traversait tout le terrain d'Yéring, et aboutissait à une colline élevée, très-rapide du côté de la Yarra; il descendait presque perpendiculairement, serpentait ensuite pendant quelques instants au milieu des hautes herbes et des mimosas, et arrivait à la rivière qu'on traversait sur un immense gommier reliant les deux rives. Cet arbre avait été renversé là à dessein; on en avait aplani la partie supérieure, et on avait planté à droite et à gauche des fiches en bois qui supportaient des branches placées en longueur pour élargir le pont. L'intervalle entre le tronc et ces branches était garni de mottes de gazon, et le tout formait un sentier aérien à dix pieds au-dessus de l'eau, long de cent et quelques pieds, que les hardis passaient sans descendre de cheval, et les prudents en conduisant le leur par la bride.

C'était sur cette espèce de pont qu'on passait à bras les provisions destinées à Dalry. Au haut de la colline nous avions vu sous un abri le chariot de notre voisin. Un traîneau de bois servait à transporter ses provisions du haut de la colline à la rivière, et de l'autre côté, on les rechargeait sur un autre chariot.

Après avoir passé ce pont, nous débouchâmes au centre d'une plaine semblable à celle d'Yéring, quoique de moindre étendue, où quelques centaines de bœufs et de vaches pâturaient en compagnie de nombreux kanguroos qui prirent la fuite à notre approche. Nous traversâmes cette plaine, puis une clôture à demi renversée, et la piste nous conduisit à un charmant ruisseau qui descendait la montagne et allait se perdre dans la Yarra. A partir de là le sol s'élevait imperceptiblement au-dessus de la plaine nue ; il était couvert des gommiers les plus



Chasse à l'oiseau-lyre.— Fougeres arborescentes. — Dessin de Karl Girardet d'après l'album de M. de Castella

gigantesques et les plus beaux que j'eusse vus jusqu'alors. Après dix minutes de trot, nous vîmes, sur une éminence de terre où tous les arbres avaient été coupés, deux ou trois petites huttes recouvertes d'écorce. Chacune d'elles était dominée par une cheminée d'où s'échappait une colonne de fumée bleue qui montait perpendiculairement vers le ciel comme si aucun souffle de vent ne pouvait pénétrer dans cette solitude.

Deux lévriers sortirent d'une de ces huttes et vinrent en aboyant à notre rencontre. Leur maître les suivit et leur imposa silence; c'était un homme de petite taille et de chétive apparence. Je le voyais pour la première fois; Guillaume me présenta à lui.

« Mister Donald, lui dit-il, le bruit court que vous partez pour l'Europe; M. de C... et moi nous venons voir si nous pouvons nous entendre pour vous acheter Dalry.

— Votre frère a déjà Yéring qui appartenait à mon père, nous répondit-il en se tournant de mon côté; je serais enchanté de réunir de nouveau pour ainsi dire les deux propriétés »

Nous enlevâmes les selles de nos montures, nous les plaçâmes avec nos brides sur des supports qui se trouvaient sous la petite vérandah, à côté de la porte de la hutte, et nous entrâmes chez notre hôte.

Sa hutte se composait de deux petites pièces séparées par une cloison; elle était toute construite en bois pris et fendu sur place, et la charpente reposait simplement sur les parois, de telle façon que les larges bandes d'écorce qui la recouvraient laissaient entrer l'air extérieur tout autour. Deux petites fenêtres éclairaient la pièce principale, grande de huit pieds sur quinze, et haute de huit à neuf pieds. A l'intérieur, cette pièce était revêtue de nattes de jonc à petits carreaux rouges et blancs, et le plancher en terre battue était enduit d'une couche d'ocre jaune. Une table ronde, recouverte d'une natte de la Nouvelle-Zélande, occupait le centre de la chambre, et un canapé de damas rouge était à côté de l'immense cheminée où flambait un bon feu de gommier. Sous cette table et devant ce canapé, un épais tapis garantissait les pieds de l'humidité; aux parois étaient suspendus des fusils de chasse, des brides neuves, un ou deux *stockwips* de parade; enfin, pour compléter l'ameublement, une encoignure vitrée renfermait des verres taillés, quelques pièces de porcelaine anglaise, une théière et une cafetière brillante de propreté.

Dans la pièce à côté, plus petite encore que celle que je viens de décrire, se trouvaient deux lits, celui de notre hôte et celui de son intendant, et une armoire qui leur servait de garde-robe.

Le plafond de la hutte était fait d'écorces placées sur des traverses en bois; il supportait les provisions les plus recherchées du squatter : cigares, sucre fin, sardines et quelques caisses de vieux cognac, de sherry et de claret.

En attendant le dîner, comme il était convenu que nous emploierions le lendemain à parcourir les terres de Dalry, nous allâmes visiter le reste de l'établissement.

Le personnel de la station se composait, outre l'intendant, d'un stockeeper et de sa femme, tous deux dans la force de l'âge, et de sept à huit charmants enfants qui trottinaient nu-pieds autour de la hutte de leurs parents. Cette hutte était plus grande que celle du maître, mais distribuée aussi en deux pièces seulement : la première une vaste cuisine, la seconde la chambre à coucher de toute la famille du stockeeper. A côté de cette habitation un store tout à fait délabré, et, un peu plus loin, une petite laiterie à demi enfouie en terre complétaient l'établissement.

Le terrain sur lequel ces quatre masures étaient situées comprenait environ un hectare; là tous les arbres avaient été abattus pour servir aux constructions. Le Corondara, un vrai ruisseau, frais en toute saison et roulant sur un lit de pierres, chose rare en Australie, coulait à vingt pas des huttes. Ses bords étaient couverts de magnifiques buissons verts, protégés contre les grandes chaleurs par les gommiers qui les dominaient. Des plantes grimpantes pendaient aux troncs morts de quelques-uns qu'elles avaient étouffés, et la fougère arborescente, le plus beau des arbres indigènes d'Australie, qui prospérait dans la montagne à quelques milles de là, jetait par-dessus les grandes herbes la coupe étalée de ses palmes délicates.

Un petit jardin potager s'était timidement introduit au bord de ce ruisseau, au centre de cette forêt; il ne contenait que quelques pruniers, quelques poiriers et quelques carrés de légumes; mais ce qui le rendait remarquable, c'était une longue rangée de pêchers qui avaient enjambé leur clôture et qui poussaient de tous côtés à l'état sauvage sur les bords du Corondara. Ces pêchers étaient pendant la belle saison une des merveilles de Dalry; tous produisaient des fruits. Les plus âgés, vieux seulement de dix-huit à vingt ans, ne portaient plus que la pêche jaune de nos vignes en Europe; tandis que les plus jeunes, quoique de la même famille, produisaient d'énormes pêches rouges et blanches qui n'auraient pas déparé les plus beaux espaliers du vieux monde.

A peu de distance de là, quelques écorces soutenues par des branches plantées en terre abritaient trois ou quatre femmes noires et leurs sales petits myrmidons. Les hommes étaient dans la montagne, occupés à chasser le porte-lyre. Dalry était le séjour le plus ordinaire de ce débris de l'ancienne tribu de la Yarra. Les noirs y vivaient en bonne harmonie avec le stockeeper et ses maîtres; la montagne était pour eux pleine de gibier, et pendant l'été ils restaient presque toute la journée couchés dans le Corondara, dont les eaux étaient les plus fraîches de toute la contrée.

Après un dîner pendant lequel nous discutâmes longuement les avantages et les désavantages de la station, notre hôte nous communiqua ses conditions de vente. Il était tard quand nous nous mîmes au lit, l'un de nous prenant celui de l'intendant absent, l'autre le canapé dans la première pièce. Pendant la nuit, dans cette petite hutte à claire-voie, nous ne perdîmes pas un son, pas un cri du dehors. Jamais encore je n'avais entendu un pareil concert d'opossums, de chiens sauvages et de toutes sortes d'oiseaux de ténèbres.

Le lendemain matin, trois ou quatre des enfants du stockeeper rassemblèrent, courant dans les hautes herbes et les chassant devant eux, tous les chevaux qui se trouvaient dans le clos. Nous fûmes bientôt en selle, et nous commençâmes avec notre hôte l'exploration de son *run*[1].

Ce run portait mille têtes de bétail; il pouvait en porter douze ou quinze cents. Le bon terrain comprenait environ dix mille arpents; le terrain de mauvaise qualité pouvait s'étendre indéfiniment, car, limité au sud et à l'ouest par la Yarra et un de ses petits tributaires, il n'était borné au nord et à l'est que par les montagnes et les taillis impénétrables qui cachaient loin de là les sources de la Yarra. Cette immense étendue de terrains inutiles était un des désavantages de la station, car, lorsque le bétail s'y engageait, il était perdu pour le propriétaire, l'épaisseur du fourré ne permettant pas de l'y poursuivre à cheval.

Le sommet des montagnes dont Dalry occupait tout le versant sud était élevé de quatre mille pieds. Nous avions vu la plaine en arrivant, nous savions ce qu'elle valait pour le bétail, nous nous dirigeâmes droit vers le plus élevé de ces sommets d'où nous devions avoir une des plus belles vues de la contrée. Ce mont a été depuis baptisé par nous, et il porte sur la carte nouvelle le nom que nous lui avons donné : mont Juliette.

Tant que nous chevauchâmes en plaine, le sol était riche et couvert d'herbes abondantes; mais, à mesure que nous montions davantage, il devenait plus argileux et plus mauvais; l'eau des pluies séjournait à la surface, et une petite espèce de jonc était, avec de nombreuses plantes de la famille des orchidées, la seule herbe qu'il produisît. Il était, en outre, couvert de jeunes gommiers si rapprochés les uns des autres, que nous avions de la peine à passer entre leurs troncs. Cependant, à l'endroit où la pente devenait rapide, les arbres plus espacés reprirent leurs formes vigoureuses; notre guide nous



Station de Dalry. — Dessin de Karl Girardet d'après une photographie.

annonça les sources du Corondara, et bientôt, dans un creux de la montagne, toujours sous les immenses gommiers, nous découvrîmes une forêt d'arbres fougères. Le ruisseau filtrait au milieu des herbes épaisses, et les grandes fougères penchaient dans tous les sens leurs couronnes vertes tombantes, soutenues par des troncs droits que les feux du bush avaient recouverts d'un velours noir, et où leur âge était marqué par les anneaux superposés de leurs palmes tombées. Ces arbres magnifiques atteignaient en cet endroit jusqu'à trente pieds de hauteur.

A partir de là, la montagne devenait si rapide que nos chevaux nous étaient inutiles; nous les attachâmes aux troncs des fougères, et nous continuâmes à pied notre ascension. Plus nous montions, plus le sol changeait : c'était une terre noire et légère comme la terre de bruyère, couverte de superbes arbustes que je n'avais pas vus encore. L'air était embaumé par les parfums de l'arbre musqué.

Pour nous aider à gravir, nous nous prenions à ces arbustes; l'un d'eux surtout nous était utile : c'était un petit arbre à feuille de saule dont le bois se brisait comme du verre, mais dont l'écorce, qui se détachait tout entière, tant il était plein de sève, résistait à tous nos efforts pour la rompre.

Le sol était en beaucoup d'endroits perforé de trous de wolloubis (une petite espèce de kanguroo), et de trous de wombats, un des plus curieux animaux d'Australie, très-difficile à prendre à cause de la rapidité avec laquelle il se fraye un chemin à terre. Autour de nous on n'entendait aucun des oiseaux de la plaine, seulement quelques rares kakatoès noirs qui jetaient des cris perçants à notre approche, et de temps en temps quelque

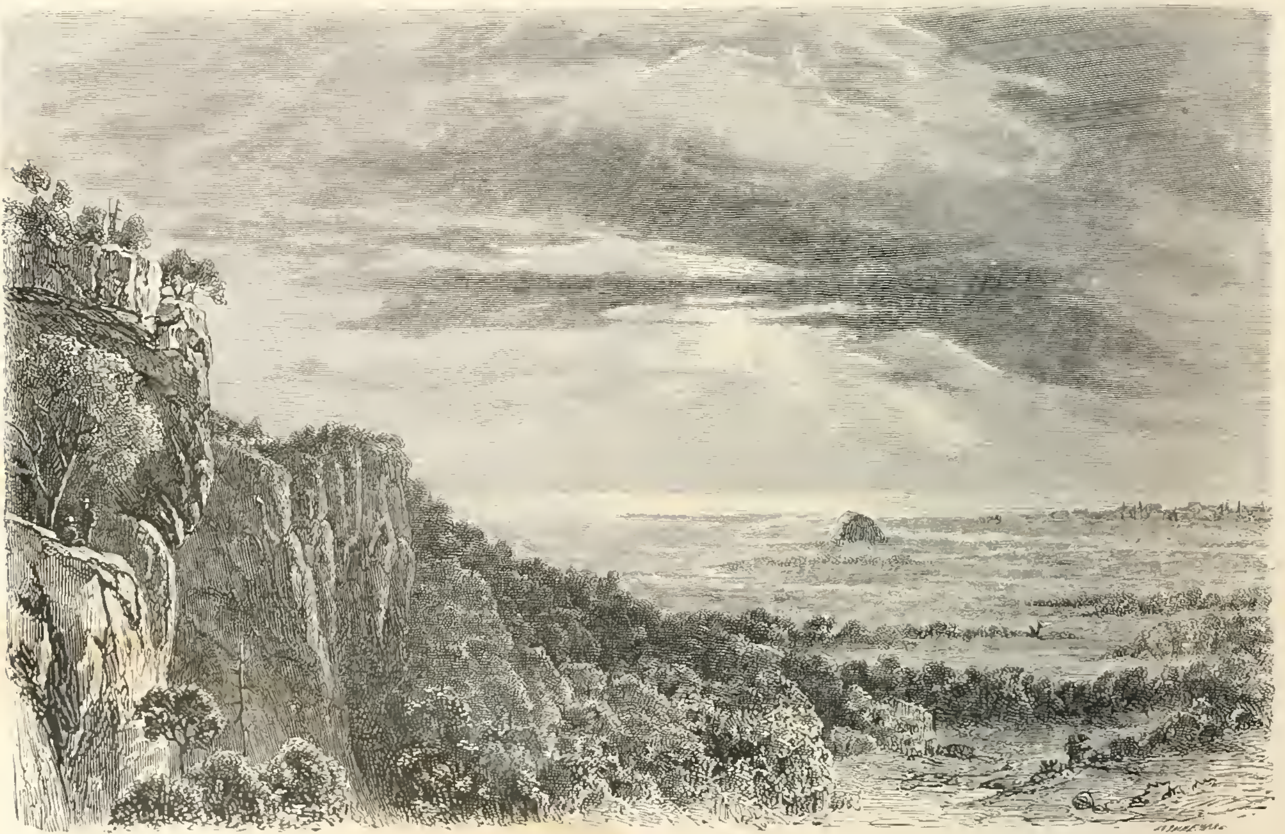
1. L'espace de terrain que comprend une station; de *to run*, courir.

oiseau-lyre qui s'échappait bruyamment des buissons aussi rapide que nos faisans de montagne en Europe.

Enfin nous arrivâmes à la région des *Dead Trees*, ou arbres morts. Ce sont des gommiers gigantesques, encore debout, mais desséchés depuis des temps si reculés que les noirs les plus âgés disent les avoir toujours vus ainsi. Quelques-uns mesurent jusqu'à deux cents pieds de hauteur sur huit à dix pieds de diamètre, et leur carcasse unie ressemble à celle des grands chênes qu'on écorce au printemps avant de les abattre. De loin, au coucher du soleil, ces parties de montagnes, ainsi atteintes de mortalité, ressemblent à des rochers. Chacun émet son opinion sur ces arbres morts! Est-ce le feu, ou bien plutôt est-ce quelque épidémie qui a frappé ces vieux géants? Les arbustes qui les entourent sont verts et flexibles, tandis qu'eux-mêmes ils opposent, depuis des années dont nul ne sait le nombre, leurs squelettes blanchis aux vents déchaînés autour d'eux.

Ces arbres sont très-espacés : à mesure que nous montions, le ciel s'étendait davantage au-dessus de nos têtes, leurs silhouettes grises se détachaient sur le fond bleu foncé, et la vue la plus magnifique, jusqu'alors cachée à nos yeux par le feuillage, se déroulait à nos pieds.

C'était d'abord la montagne même où nous étions : une des arêtes des Alpes australiennes, longue suite de forêts impénétrées encore, dominées par des sommets neigeux à quinze ou vingt lieues de nous; en avant et à notre droite, un océan de verdure, collines après collines, presque toutes semblables, toutes couvertes des têtes ondulées des gommiers. L'imagination errait sous ces masses d'arbres coupées par de petites vallées, par les plaines de la Yarra dont nous pouvions suivre le cours; c'était la terre nouvelle donnée à l'Européen, et par delà cette terre, nous découvrions le véritable océan, sur lequel nous distinguions, à l'aide de la lunette d'approche que notre hôte avait apportée, les nombreux vaisseaux qui encombraient la rade de Melbourne et qui sillonnaient la baie de Port-Philipp.



Station de Dalry. — Vue du haut des montagnes. — Dessin de Karl Girardet d'après Mitchell et M. de Castella.

Là, sur une étendue de douze lieues à vol d'oiseau, toute une fourmilière d'hommes s'agitait, occupés à expédier au vieux monde le produit des mines d'or, à déballer les cargaisons apportées par ces centaines de navires; et, à nos pieds, adossées à la montagne, oubliées en dehors de tout ce mouvement fiévreux, quelques lieues carrées de sol vierge nous étaient offertes. Cette vue mit fin aux hésitations qui pouvaient me rester sur l'acquisition de Dalry : « Touchez là, monsieur Donald, dis-je au propriétaire, nous acceptons vos conditions. »

H. de Castella.

(La fin à la prochaine livraison.)



Camp d'indigènes australiens — Dessin de Riou d'après une photographie.

SOUVENIRS D'UN SQUATTER FRANÇAIS EN AUSTRALIE[1]

(COLONIE DE VICTORIA)

PAR M. H. DE CASTELLA.

1854-1859

Achat de la station de Dalry. — Remise du bétail.

Quelques jours après, mon frère étant revenu de Port-Fairy, nous lui fîmes part de nos projets d'achat. Il les approuva sans réserve, heureux que nous ne fussions pas obligés de nous séparer, et nous prîmes jour avec notre voisin pour la remise de sa station.

Le prix en avait été fixé à sept livres sterling par tête de bétail, les veaux au-dessous de six mois non compris; ce bétail devait être compté devant nous et le prix total ne pouvait être connu qu'après cette opération. Pendant les huit jours qui la précédèrent, notre voisin rassembla tout son troupeau dans son clos, dont il fit réparer tant bien que mal la clôture; ensuite il fit construire, au moyen d'abatis d'arbres, un carré attenant à son yard, et assez vaste pour contenir ce troupeau tout entier.

Au jour fixé, mon frère, son intendant, Guillaume et moi, nous arrivâmes d'Yéring. De son côté notre voisin avait, outre son parent, deux de ses amis pour l'assister. Déjà, avant notre arrivée, tout le bétail avait été chassé du clos dans le grand carré construit provisoirement. On fit entrer dans un des carrés du vieux yard cinquante têtes environ; de là elles devaient passer successivement dans un autre carré et sortir une à une par la porte près de laquelle nous nous tenions ayant chacun une feuille de papier et un crayon à la main.

Le stockeeper du vendeur était dans ce dernier carré, armé d'une longue baguette pour contenir le bétail, et l'arrêter si quelque discussion s'élevait au sujet d'une des bêtes sortantes. A la sortie même, l'intendant de mon frère criait à mesure qu'elles passaient, *bœuf*, *vache* ou *veau*, et chacun faisait une marque en conséquence sur son papier. De temps en temps, pendant qu'on faisait entrer un nouveau détachement dans le carré intermédiaire, on collationnait les écritures. En cas d'erreur, la majorité l'emportait; de même au passage d'un veau, si son âge était douteux, la majorité décidait.

En cinq ou six heures de temps tout le troupeau défila ainsi devant nous et nous comptâmes cinq cent quatorze bœufs, cinq cent soixante-sept vaches et quarante-trois veaux, formant un total de onze cent vingt-quatre têtes, qui fixait le prix de la station à sept mille huit cent soixante-huit livres sterling, soit cent quatre-vingt seize mille sept cents francs.

Outre ce bétail, nous recevions, sans que le prix de la station en fût augmenté, soixante et onze veaux au-dessous de six mois, dix-sept chevaux et tous les meubles, ustensiles, chariots, etc., etc., qui avaient appartenu à l'établissement. Le payement devait se faire en trois termes : le premier après le transfert par-devant notaire des droits relatifs à la concession, les deux autres à douze et à vingt-quatre mois.

Après le repas qui suivit la remise du bétail, nous montâmes à cheval pour aller visiter la partie de la station en amont de la Yarra. A quelques milles des huttes, la plaine cessait entièrement et nous eûmes trois ou quatre milles de taillis à traverser pour arriver à un grand ruisseau qu'on appelait le Don, ruisseau qui se jetait dans la Yarra et derrière lequel nous retrouvâmes une nouvelle petite plaine qui pouvait devenir utile pour le bétail. Le soir nous revînmes à Yéring, et assis au coin du feu, nous discutâmes longuement nos plans pour l'amélioration de notre nouvelle station.

Les huttes, les clôtures, les yards de Dalry étaient en si mauvais état, que la première chose à faire était de tout reconstruire.

Il nous fallait, malgré ses frais ombrages, ses eaux fraîches et sa bordure de pêchers, abandonner le Corondara et chercher ailleurs un emplacement moins poétique, moins pittoresque peut-être, mais plus approprié aux développements que prenait partout la culture.

Nous nous établissons à Dalry. — Reconstruction de nos bâtiments. — Établissement d'un pont sur la Yarra. — Tom le vieux convict. — Comment on trait d'emblée une vache entièrement sauvage. — Comment on soumet les jeunes bœufs à porter le joug. — La chasse aux taureaux sauvages.

Notre voisin s'était réservé de rester à sa station jusqu'à son départ pour l'Angleterre : le printemps était arrivé quand nous en prîmes possession. Nous gardâmes à notre service le stockeeper et sa famille, l'honnête Bradshaw, Écossais comme son ancien maître, et notre petite hutte reçut une partie de notre garde-robe seulement, le reste demeurant à Yéring, où Guillaume et moi nous conservâmes nos chambres. Les deux habitations n'étant séparées que par une heure et demie de galop, nous pouvions aller passer notre journée à Dalry, surveiller nos intérêts, et revenir le soir dîner en famille à Yéring.

Bientôt nous fûmes décidés sur le choix d'un emplacement meilleur pour nos habitations; nous adressâmes

1. Suite et fin. — Voy. pages 81 et 97

à l'office du surveyor général à Melbourne, une demande à l'effet d'obtenir un arpenteur pour mesurer les six cent quarante arpents que nous voulions acheter alentour, et nous engageâmes des charpentiers pour transporter nos huttes et établir les nouveaux yards et les nouvelles clôtures. Enfin, avec l'aide de quelques voisins et de quelques ouvriers des environs, nous entreprîmes de construire sur la Yarra, un pont assez large et assez solide pour que nos lourds chariots et nos attelages de bœufs pussent le traverser. Ces ouvriers étaient des charpentiers de vaisseau; des marins qui avaient quitté la mer pour aller aux mines, en étaient revenus désappointés et s'offraient pour faire toute espèce de gros ouvrages dans les fermes des environs de Melbourne. Afin de nous assurer un droit sur notre pont, nous le construisîmes à l'angle même de notre future section. De l'autre côté, le terrain appartenait à des Écossais qui furent pour nous d'excellents voisins, nous offrirent l'aide de leurs bras et de leurs bœufs de trait, et nous autorisèrent à faire une route qui, de notre pont, irait rejoindre la leur, aboutissant elle-même à celle d'Yéring.

Bientôt un premier tronc fut abattu dans la rivière, et celui-ci servit à en faire glisser d'autres qui furent traînés par nos bœufs, et l'air retentit des cris des conducteurs et des chants des ouvriers marins, qui marquaient la cadence pour tirer les cordes passées dans les poulies. Trois poutres immenses, trois arbres presque entiers supportèrent le tablier du pont, long de cent huit pieds, et un éperon de bois fut établi dans la rivière pour le protéger et rompre la force du courant.

En quinze jours ce pont fut terminé, et quand notre ami le major Paseley, ingénieur en chef de la colonie, vint nous voir quelque temps après, il me marqua son étonnement de ce que nous avions pu exécuter un pareil ouvrage avec quelques poulies et quelques crics seulement.

De l'autre côté de la rivière, nous fûmes obligés d'ouvrir notre route avec la hache. Elle fut bordée pendant près d'un kilomètre, d'un véritable mur de lianes et de plantes grimpantes qui couraient dans tous les sens sur le sol et tombaient des branches des mimosas pressés les uns contre les autres. Les oiseaux couvaient leurs nichées, pendant que la hache abattait ces arbres où ils s'étaient crus bien en sûreté. Un pigeon doré resta dans son nid tout au bord, à hauteur de main d'homme, malgré le bruit qui se faisait autour de lui, jusqu'au jour où sa jeune famille prit son vol.

Nous avions parmi nos ouvriers un vieux convict de soixante ans, qui était depuis trente ans dans la colonie.

La province de Victoria n'a jamais reçu de convicts; elle les a même tellement en horreur que son gouvernement fit une loi qui repoussait du territoire les convicts libérés des autres provinces. Cependant, dans ce pays où nul ne vous demande, si vous n'y donnez pas sujet, qui vous êtes et d'où vous venez, plus d'un a pu se fixer et même fonder un établissement prospère. Notre vieux Tom n'était pas riche, mais il était si bon ouvrier, il avait une figure si ouverte et si honnête, qu'il a peut-être aujourd'hui sa maison et son coin de terre.

Le système pénitencier de la déportation est entre tous le plus humain et celui qui produit les meilleurs résultats. Tom avait été, disait-on, déporté pour des fautes graves. Il avait eu peut-être un fort mauvais visage; mais sous l'influence d'un climat nouveau, loin des causes qui avaient amené sa dégradation, dans une contrée où il se trouvait abrité en partie de sa honte, et par cela même débarrassé de la haine qu'il aurait toujours gardée à la société, il avait repris une bonne physionomie. Content de son honnêteté actuelle, d'autant plus qu'elle était pour lui un bien acquis, il y tenait plus encore que s'il n'y avait jamais failli. Pour mon compte je lui aurais, sans avoir pris de témoins, donné ma bourse à garder.

Trois mois après notre installation, Dalry avait entièrement changé d'aspect. Nous avions transporté notre hutte et celle de Bradshaw, construit une hutte nouvelle pour les ouvriers, une écurie pour nos chevaux, établi une excellente laiterie avec un toit double, le toit inférieur en chaume sous un toit d'écorce, et trois maçons de notre pays qui étaient venus nous demander de l'ouvrage, creusaient les fondements d'une bonne maison en pierre.

Pour suffire à toutes ces dépenses nous avions vendu près de deux cents têtes de bétail gras à neuf livres la tête, au moins cent cinquante veaux qui valaient à Melbourne près de trois livres chacun, les veaux ne pouvant être amenés d'aussi loin que le gros bétail et les moutons, sans compter nombre de bœufs de trait et de vaches laitières qui se vendaient de douze à dix-huit livres sterling.

Le moyen employé pour habituer ces vaches sauvages à se laisser traire était assez ingénieux : lorsqu'en parcourant notre run nous rencontrions une vache avec un nouveau-né, nous la chassions vers nos yards avec le groupe de bétail dont elle faisait partie. Là, elle était séparée des autres bêtes et on la faisait entrer dans un carré en avant d'un hangar, derrière lequel se trouvait un étroit couloir où l'on chassait le veau. La vache entendant les cris de sa progéniture se précipitait sous ce hangar dans une stalle construite à cet effet, au fond de laquelle se trouvait une ouverture donnant sur le couloir par où une vache pouvait passer la tête. Sitôt qu'elle s'y était engagée on redressait un poteau mobile sur le côté de cette ouverture, on le fixait au haut au moyen d'une simple cheville, et la pauvre bête était prise, ne pouvant retirer ses cornes en arrière. Alors on lui prenait un de ses pieds de derrière avec un nœud coulant et on le lui attachait à un fort poteau. Retenue par la tête, n'ayant plus que trois pieds pour se tenir debout, elle ne pouvait opposer la moindre résistance, et n'eût-elle jamais été touchée par la main d'un homme, un enfant pouvait la traire. Après l'opération on ouvrait, à côté d'elle, une petite porte par où le veau entrait tou-

jours bêlant ; on le rendait à sa mère et on la dégageait de ses entraves.

Les produits de la laiterie étaient un des revenus de notre station. Dans la bonne saison nous avions jusqu'à cent vingt vaches auxquelles chaque matin notre stockkeeper, sa femme et les aînés de leurs enfants faisaient subir l'opération que je viens de décrire. Notre clos fermé n'eût pas pu longtemps nourrir un pareil troupeau, et cependant on ne pouvait chaque matin aller chercher les vaches au loin ; voici encore comment on s'y prenait :

Après qu'on avait trait toutes les vaches, en ayant soin de leur laisser une partie de leur lait pour leurs veaux, on les chassait dans le grand clos fermé, où on les laissait avec les veaux pendant trois ou quatre heures. Alors on rassemblait de nouveau ce troupeau ; on séparait les mères d'avec leurs veaux, et, tandis qu'on gardait ceux-ci dans un clos plus petit attenant au hangar, on chassait les vaches dans le bush en dehors des clôtures. Elles allaient quelquefois assez loin chercher leur nourriture ; mais dès le matin, gênées par leur lait, elles revenaient d'elles-mêmes près du hangar derrière lequel les veaux affamés remplissaient l'air de leurs cris.

Nos huttes n'étaient qu'à quelques centaines de pas des yards ; j'aimais à entendre chaque matin cet assourdissant concert de beuglements : sans doute s'il avait été



Défrichement dans la station de Dalry. — Dessin de Karl Girardet d'après l'album de M. de Castella.

produit par le bétail d'autrui je l'aurais trouvé bien désagréable.

J'ai parlé souvent des bœufs de trait ; le procédé pour les dresser était bien simple aussi. Les bœufs en Australie sont attelés au moyen d'un joug qu'ils portent sur la nuque et d'une fourche en fer qui les prend sous le cou et se fixe dans le joug avec une clavette. De cette façon ils tirent avec la nuque et les épaules.

Quand on veut dresser une jeune bête, on l'accule dans un coin du yard et on amène à ses côtés un vieux bœuf retraité qui n'est plus utile qu'à donner de bons conseils aux jeunes. Celui-ci a déjà le joug sur son dos ; on passe comme on peut la barre par-dessus l'autre et on lui ajuste rapidement la fourche en fer. Le jeune animal, se sentant pris, bondit en avant, en arrière, dans tous les sens, entraînant son pauvre vieux compagnon. On les renvoie tous les deux ainsi accouplés au pâturage. Pendant un jour, deux jours, trois jours, le jeune bœuf s'épuise en vains efforts, secouant toujours son infortuné camarade, ne le laissant pas manger parce qu'il ne veut pas manger lui-même. Le pauvre vieux laisse tomber patiemment sa tête en avant, résistant comme il peut aux gambades de son furieux associé. La faim, la fatigue et peut-être les sages exhortations en viennent à bout cependant, et quand ils ont passé quinze jours, broutant, dormant, buvant, mar-



Colonie de Victoria. — Fourré au pied des montagnes. — Dessin de Français d'après une photographie.

chant aux mêmes heures, le conducteur arrive avec son fouet et les fait tirer ensemble. Le jeune bœuf humilié et maté devient bientôt aussi doux que son vieux compagnon.

Outre la chasse dans la plaine et sur la rivière, la chasse au kanguroo et la chasse à l'oiseau-lyre dans la montagne, nous avions à Dalry une chasse plus grande et plus émouvante, la chasse au taureau sauvage.

Les hautes montagnes dont nous étions environnés, les épais taillis dans lesquels le bétail pouvait s'enfoncer, nous causaient bien des embarras. C'était là que, dès longtemps avant nous, de jeunes vaches craignant de se voir enlever leurs veaux, les avaient emmenés avec elles; acclimatées dans ces forêts elles ne les avaient plus quittées, leurs veaux étaient devenus grands et peu à peu ces montagnes s'étaient peuplées de bétail entièrement sauvage. Le voisinage de ces animaux avait un double inconvénient : premièrement, sans qu'ils nous fussent d'aucune utilité, ils venaient manger une partie de nos herbes et emmenaient en s'en retournant les plus sauvages de nos bêtes; ensuite, comme une partie d'entre eux était des taureaux horribles, maigres, osseux, chargés d'épaisses cornes qui s'écartaient vilainement de chaque côté de leur tête, lorsqu'ils se mêlaient à nos troupeaux, ils abâtardissaient la race.

Pendant les grandes chaleurs de l'été, des bandes entières de ces *wild-cattles* descendaient le soir vers certains endroits profonds du Corondara et jusque sur les bords de la Yarra. Armés de nos fusils et de nos carabines, nous cherchions à les détruire. Ils étaient difficiles à tuer et ne tombaient que lorsqu'ils avaient été atteints au front ou au cœur. Quand une balle leur arrivait dans la tête plus bas que la ligne des yeux, ou dans le corps, ailleurs que près de l'épaule, ils ne faisaient que se secouer, labouraient la terre avec leurs pieds puissants, et, dès qu'ils nous apercevaient s'élançaient vers nous : il nous fallait fuir alors de toute la vitesse de nos chevaux.

Quelquefois nous rencontrions un de ces animaux écarté du reste du troupeau. Alors l'un de nous descendait de cheval et se cachait le fusil en main derrière un gros arbre tandis que l'autre allait exciter le taureau jusqu'à ce que celui-ci se décidât à lui donner la chasse. Fuyant devant lui, l'homme à cheval faisait passer l'animal furieux à quelques pas de l'arbre où il était attendu, et d'ordinaire le taureau roulait frappé au front par trois ou quatre chevrotines. J'en ai vu tomber la tête à terre, et par l'impulsion de leur masse lancée au galop, rester le cou replié et la tête prise, sous leur corps immobile.

Retour d'un de nos amis qui vient de faire un voyage de cinq cents lieues dans l'intérieur de la colonie avec un troupeau de deux mille têtes de bétail. — Récit de son voyage. — Passage du Nammoi avec ce troupeau. — Passage du Macquarie. — Arrivée sur les bords du Lachlan.

Nous étions tranquillement assis ou plutôt étendus sous la vérandah d'Yéring, fumant notre cigare après notre dîner, quand la vieille Flora, couchée à nos pieds, s'élança vers l'entrée du cottage, aboyant de sa voix la plus joyeuse, comme pour saluer l'arrivée d'un ami. C'était un ami en effet, Ernest Leuba, un de nos compatriotes, qui avait été longtemps employé chez mon frère et était parti six mois auparavant pour un grand voyage de Sidney à Adélaïde, par l'intérieur de la colonie. Le pauvre garçon était tellement maigri et brûlé du soleil, tellement noirci par le grand air, que nous fûmes quelques instants à le reconnaître.

« Comment! c'est vous, Leuba, et à pied! Où donc est votre cheval, et dans quel accoutrement nous arrivez-vous?

— J'ai laissé mon cheval dans un ruisseau des plaines du Murray, nous répondit-il en riant et en nous rendant vigoureusement nos amicales poignées de main : quant à mon costume, donnez-moi la clef de ma malle, que je puisse aller me changer, et je vous raconterai mes aventures ensuite. Je suis bien heureux d'être arrivé, car j'ai cru vraiment, par moments, que je ne reverrais plus Yéring. »

Son costume était à peindre : un pantalon de toile bleue, une chemise de flanelle rouge; et par-dessus le tout, une grande houppelande grise à brandebourgs, dans laquelle il aurait pu tenir deux fois. Un chapeau de feuilles d'arbre choux, chapeau classique des habitants du bush, disait toute une histoire d'immenses fatigues, de nuits passées sur la terre nue auprès du feu, de longues journées de route pendant les pluies froides de l'hiver.

Typoon arriva faisant force acclamations : *Oh mister Luba — you very thin — you no plenty tschau-tschau and small sleep along bush — Oh mister Luba, dinner very good* (Oh! monsieur Leuba, vous bien maigre, vous pas bon dîner et court sommeil dans le bush. — Oh! monsieur Leuba, ici très-bon dîner). Et déjà le bon Chinois mettait la nappe pour notre ami.

Certes il avait le droit d'être fatigué, d'être maigri; car avec deux mille têtes de bétail, il venait de faire cinq cents lieues de marches et de contre-marches à cheval, et n'avait pas couché une seule fois dans un lit pendant cinq longs mois.

« On m'offrirait n'importe quoi pour recommencer ce voyage, nous disait-il pendant que nous vidions à son bon retour la meilleure bouteille de notre cave, on m'offrirait n'importe quoi pour le recommencer demain, que je n'accepterais pas. »

Et cependant, à l'heure où j'écris ces lignes en Europe, mon ami Leuba est en pleine mer, en route pour Melbourne, après une visite d'un an qu'il est venu faire en Suisse à sa famille. Il regrettait la vie du bush, et l'autre jour quand je lui demandai s'il pensait souvent au Macquarie, au Lachlan et au Murray : « J'y retourne, » me répondit-il.

Depuis l'arrivée de notre compatriote à Yéring, la conversation de chaque soir roulait sur son grand voyage. Il nous donnait tous ces détails qui font le charme de la conversation intime, mais qui échappent lorsqu'on veut laborieusement reconstruire et raconter ce qu'on n'a

pas vu soi-même. Cependant cette expédition dans l'intérieur me paraît si propre à peindre la vie des squatters australiens, que je veux essayer de l'esquisser ici. Il me manque des noms de lieux et de ruisseaux, d'arbres et de plantes, pour en faire plus qu'une esquisse; ni lui ni moi nous ne songions alors à en publier le récit; mais si je ne puis donner une peinture des choses, du moins retracerai-je une manière de faire, de vivre et de spéculer, dans la carrière aventureuse du colon.

A deux cents milles au nord de Sidney se trouve une vaste contrée appelée la Nouvelle-Angleterre, divisée en immenses stations portant jusqu'à trente mille têtes de bétail ou cent mille moutons. Ces stations appartiennent généralement à de riches squatters résidant à Sidney, car le sol de ces contrées est ingrat, et le climat très-chaud en été, froid en hiver, parce que la Nouvelle-Angleterre forme un plateau élevé que les vents du sud traversent en descendant des montagnes Bleues.

Ce district est célèbre par l'excellence de son grand et beau bétail, qui, transporté dans les stations du sud, sous un climat plus doux et dans des pâturages meilleurs et plus abondants, s'y engraisse rapidement. Les stations de la Nouvelle-Angleterre sont donc exclusivement des stations pour élever du bétail; elles fournissent de bêtes grasses celles de Victoria et même celles de la colonie d'Adélaïde. Le bétail, dans cette colonie, située à l'ouest de Victoria, est toujours d'un prix plus élevé que sur les marchés de Sidney et de Melbourne, et des hommes courageux et entreprenants achètent des troupeaux dans les districts de la Nouvelle-Angleterre ou de Moreton-Bay pour les emmener avec eux dans les provinces du sud, faisant des voyages de cinq à dix mois dans l'intérieur des terres avec deux mille à deux mille cinq cents têtes de gros bétail ou bien avec d'immenses troupeaux de moutons.

Certes, il faut du courage pour risquer, dans de pareilles entreprises, des capitaux considérables. Ces voyages sont toujours écrasants de fatigue; ils se font pendant les pluies de l'hiver, car des troupeaux entiers, attardés par quelque raison imprévue jusqu'à l'été, ont péri dans les plaines de Liverpool ou du Macquarie. Quel que soit le nombre d'hommes qu'on prend avec soi, l'œil du maître ne doit jamais se fermer pour ainsi dire, et c'est lorsque la fatigue est la plus grande qu'il doit déployer le plus de vigilance. Cependant si ces expéditions sont accompagnées de fatigues et de dangers de toute espèce, les profits assurés à celui qui arrive heureusement au terme du voyage sont si considérables, qu'il se trouve toujours des hommes énergiques prêts à tenter l'entreprise. L'énergie n'est-elle pas d'ailleurs la vertu la plus commune dans les colonies?

M. Darchy, un Anglais de notre connaissance qui avait été élevé en Suisse, était un de ces hommes. Il allait acheter à Weewaa, sur le Nammoi, à trois cents milles de Sidney, un troupeau de deux mille bœufs, qu'il devait revendre dans le district d'Adélaïde, à la jonction du Murray et du Darling. Le 22 mai 1855, notre ami Leuba, désireux de faire ce voyage avec lui, partit pour aller le rejoindre à Sidney. L'expédition devait se composer de neuf hommes : M. Darchy et Leuba, puis deux jeunes volontaires qui entreprenaient ce voyage pour apprendre le métier de squatter, véritables surnuméraires non rétribués, mais traités en amis par le maître, et qui n'en devaient pas moins prendre toute leur part de fatigue; enfin trois stockeepers, un conducteur pour les chariots et deux noirs, ceux-ci utiles surtout pour construire des canots, pour retrouver les chevaux le matin, suivre les traces du bétail égaré et fournir la caravane de gibier.

Seize chevaux de selle furent achetés à Sidney; on se procura aussi six forts chevaux de trait et deux chariots à l'épreuve qui avaient déjà supporté au moins un voyage aux mines. Les provisions se composaient d'une tonne de farine, de deux balles de sucre, d'une caisse de thé, d'un tonneau de bœuf salé et d'une barrique d'eau-de-vie. Une petite tente de campagne devait abriter M. Darchy, Leuba et leurs deux amis.

Le 5 juin, à onze heures du soir, la petite troupe prit place à Sidney sur le steamer qui fait le service des côtes, et, après douze heures de traversée, débarqua avec ses chevaux, ses chariots et ses provisions à Maitland, sur la rivière Hunter, à cent vingt milles au nord de Sidney. Là, les chevaux furent attelés aux chariots, et on se mit en route pour Weewaa.

Trois cents milles environ séparent Maitland de Weewaa; cette route devait se faire à petites journées, parce qu'on voulait conserver les chevaux frais pour leur travail futur. Chaque jour on faisait environ seize milles, et le soir, quand on arrivait à un ruisseau ou à un étang, on mettait les entraves aux chevaux, on les laissait en liberté et on s'établissait pour la nuit.

Un mois environ après leur départ de Maitland, Darchy et ses gens arrivèrent à Weewaa. Autant le pays qui entoure Maitland est riche et fertile (la culture y faisant chaque jour des progrès), autant toute l'immense plaine qui entoure Weewaa, sur un diamètre de plus de deux cents milles, est monotone et triste. Là seulement quelques pauvres huttes de bergers, point de culture, et cependant des milliers de moutons et de bœufs, des fortunes énormes appartenant à des propriétaires absents. Mais n'est-il pas bien naturel que, pour y établir leurs résidences permanentes, ces riches propriétaires préfèrent à ce pays ingrat les magnifiques environs de Sidney.

Weewaa est un petit village mal bâti, d'environ trois cents habitants. On y trouve un store, une mauvaise auberge, une station de police, un atelier de maréchal ferrant, le tout en bois, formant une seule rue au bord du Nammoi. Darchy y était depuis près d'une semaine quand, vers le milieu du jour, on entendit les beuglements lointains du troupeau qu'il attendait. Aussitôt lui et ses gens montèrent à cheval pour aller à sa rencontre; ils prirent avec eux une partie des vaches laitières du village, qu'ils chassèrent vers le bord de la rivière, afin que, vues de l'autre rive par le bétail, elles l'engageassent à entrer dans l'eau plus facilement.

Le Nammoi était large de plus de quatre cents pieds.

Jamais on ne peut faire traverser un aussi large cours d'eau par un troupeau sans difficultés. Voici comment on s'y prend : On commence par séparer trois à quatre cents têtes, et on les pousse vers le bord à grands coups de fouet en les effrayant par des cris. Quand ces bœufs sont entrés dans l'eau, ils nagent en colonne serrée sur huit à dix de front, rompant ainsi la force du courant. Mais souvent, arrivés vers le milieu de la rivière, ceux qui tiennent la tête font un demi-tour et ramènent toute la colonne en arrière, — ce qu'en langage de bush on appelle *faire l'anneau.* — Toute la besogne est à recommencer jusqu'à ce qu'on ait réussi à faire passer le premier détachement. Alors le travail devient inverse. On a autant de peine à empêcher tout le reste du troupeau de se précipiter à la fois dans la rivière qu'on en a eu à y faire entrer les premières bêtes. On s'efforce cependant de le contenir, car les animaux les plus vigoureux passant par-dessus les plus faibles à l'arrivée, ce ne serait pas sans danger pour ces derniers que deux mille bœufs feraient pêle-mêle la traversée.

Ce passage des rivières par de grands troupeaux est un magnifique spectacle, plein de ce que les Anglais appellent *excitement* (*full of excitement*), mot qui n'a pas d'équivalent dans notre langue et dont on trouve à chaque pas l'application dans la vie australienne.

Après avoir traversé le Nammoi, on se dirigea vers la



Eucalyptus servant de pont dans la station de Dalry. — Dessin de Karl Girardet d'après l'album de M. de Castella.

station ou plutôt vers les yards les plus voisins, où le vendeur fit à M. Darchy la remise du bétail. Ce bétail se composait exclusivement de bœufs âgés de plus de trois ans, de grande et belle race ; il était vendu au prix de trois livres dix shillings par tête, soit ensemble cent soixante-quinze mille francs ; j'avais donc raison de dire qu'il faut, outre le courage et l'énergie, des capitaux considérables pour entreprendre de pareils voyages.

On campa près des yards, et le lendemain on se mit en route, se dirigeant au sud, vers la rivière Macquarie, distante de cent quatre-vingts milles. A partir de ce moment, le travail sérieux commença pour les hommes qui faisaient partie de l'expédition. Chaque matin, à la pointe du jour, on levait le camp et on mettait le troupeau en marche. Le conducteur des chariots, aidé d'un des noirs, pliait la tente, rechargeait ses voitures et suivait la trace du bétail. Darchy partait en avant, choisissait pour faire la halte l'endroit qui lui semblait le plus propice, et revenait en avertir ses gens. Pendant la halte, une partie des hommes surveillait le troupeau pour l'empêcher de s'écarter trop (surtout lorsque les bœufs trouvaient peu à manger), et on faisait le repas de midi. Les provisions se composaient de viande fraîche achetée dans les stations qu'on traversait, et de gibier dont les noirs pourvoyaient la troupe. Quand ces deux ressources manquaient, on avait recours au bœuf salé.



Station de Dalry. — Le retour du marché. — Dessin de Karl Girardet d'après l'album de M. de Castella.

Le thé arrosait chaque repas; c'était la boisson du matin, celle de midi et celle du soir.

Après trois heures de repos, on repartait, Darchy prenant encore les devants pour choisir le campement de nuit. On faisait dix milles seulement chaque jour. Deux heures avant le coucher du soleil, on s'arrêtait de nouveau pour laisser manger le troupeau et on établissait le camp. Lorsque le camp était en rase campagne, ce qu'on appelle un camp rond, la moitié des hommes était de garde autour du bétail pendant une moitié de la nuit, tandis que les autres se reposaient. Un camp appuyé d'un côté à un ruisseau ou à une clôture de station était gardé par trois hommes. Un camp de rivière, c'est-à-dire un camp enfermé dans quelque circuit de rivière, était gardé par deux hommes seulement.

La nuit était toujours la partie la plus pénible, la plus difficile du voyage. Souvent sans qu'on pût en deviner la cause, le bétail était inquiet, et les bœufs, refusant de se coucher, restaient continuellement en mouvement; c'est ce qui arrivait particulièrement pendant les nuits sombres. — Les orages surtout les effrayaient. Quelquefois, saisis d'une terreur panique, ils rompaient la chaîne des gardiens, et, malgré les cris de ceux-ci, malgré les tisons enflammés qu'on leur jetait à la tête pour les faire reculer, ils s'élançaient par-dessus ces hommes, leur laissant juste le temps de se cacher derrière quelque tronc d'arbre, et ils fuyaient tous dans la même direction. Il fallait alors que tout le monde se levât; on reprenait les chevaux, et souvent ce n'était qu'à la pointe du jour qu'on avait retrouvé tout le bétail.

Les animaux comme les hommes reconnaissent des chefs. Après quelques jours de route, l'œil exercé du squatter remarquait facilement les bœufs influents parmi les autres, ceux qu'on appelle les *leaders*, les conducteurs. Quand tout le troupeau avait été dispersé, il suffisait de s'assurer de la présence de ceux-ci pour savoir qu'il était bien au complet On ne pouvait pas, du reste, s'en convaincre autrement, car, sur deux mille bœufs, une diminution de cinquante têtes n'eût pas été sensible. Si quelqu'un de ces conducteurs manquait, comme il n'était certainement pas seul, il fallait s'arrêter et passer quelquefois trois ou quatre jours à chercher les fugitifs, qu'on était sûr de rencontrer, rebroussant chemin et retournant vers leur ancienne patrie.

Vingt-deux jours après avoir quitté Weewaa et le Nammoi[1], l'expédition, qui venait de traverser les plaines de Liverpool et les Castlereagh, arriva au bord du Macquarie, rivière large comme la Seine aux environs de Paris, et toute bordée de grandes stations appartenant à des squatters, qui, pour la plupart y résidaient eux-mêmes. Là, on retrouva de belles habitations, des jardins, des enclos cultivés.

Les pluies avaient tellement grossi la rivière, que Darchy resta huit jours campé, attendant un moment favorable pour la traverser. Les noirs étaient utiles partout pour transporter de l'autre côté des cours d'eau les hommes et les provisions. Ils construisaient les canots avec l'écorce de gommier, et déjà il fallait aller chercher au loin des arbres convenables dans les endroits traversés par des routes. Quand les canots étaient faits, les noirs passaient un à un une partie des hommes, auxquels on envoyait leurs chevaux à la nage, afin qu'ils pussent recevoir le bétail. Après que tout le troupeau avait traversé la rivière, ceux qui étaient restés les derniers chassaient leurs chevaux, et les noirs les passaient à leur tour. C'étaient encore les noirs qui passaient les provisions dans leurs canots. Quant aux chariots on les garnissait de tonneaux vides, solidement assujettis; on les attachait à une longue corde fixée de l'autre côté au harnais d'un cheval; puis, en chassant ce cheval, on les amenait sans peine sur la rive opposée. Quelquefois, lorsque la rivière était peu large et le courant peu rapide, un noir se mettait à l'avant du chariot, un autre à l'arrière, et, passant la tête entre les planches qui le composaient, ils traversaient à la nage avec cette lourde charge sur le dos.

Tout le pays qui s'étend entre le Macquarie et le Lachlan est composé de vastes plaines couvertes de gommiers et de mimosas; il est, en général, occupé par des moutons. A mesure qu'on s'éloigne du Macquarie, le sol devient plus mauvais, et l'on rencontre quelquefois plusieurs lieues carrées de prairies couvertes de broussailles de sept à huit pieds de hauteur, sous lesquelles aucune herbe ne peut croître. Ainsi l'expédition mit vingt-cinq jours pour aller de Macquarie au Lachlan; sur ces vingt-cinq jours, elle en passa dix tout entiers dans ces broussailles. Là surtout, le bétail qui cherchait toujours à s'engager dans le taillis était difficile à conduire. On en faisait deux troupeaux; le premier, composé des bêtes les plus sauvages et les plus rapides; le second, des bêtes les plus lentes, mais la difficulté n'en était pas moins grande pour les surveiller, car deux mille bœufs formaient une longue colonne sur une route de peu de largeur.

On doublait les étapes dans ces pays de broussailles où le bétail ne trouvait point de nourriture. De loin en loin, on rencontrait de petites vallées de quelques centaines de pas de diamètre, où le sol affaissé et par conséquent plus humide, empêchait les broussailles de croître; on les utilisait pour y parquer le bétail pendant la nuit et pour y établir le camp.

Cette partie du voyage fut la plus pénible, car on était au mois de septembre, et la pluie tombait sans interruption; mais déjà c'étaient les pluies du printemps, pluies chaudes qui annonçaient la fin de l'hiver.

Nos voyageurs étaient depuis trois jours au plus épais de ces broussailles, tous mouillés jusqu'aux os, et, n'ayant plus rien de sec pour se changer, quand, le 24 septembre, ceux qui marchaient en tête du troupeau découvrirent tout à coup, en avant d'eux, les immenses plaines du

1. Le Nammoi, le Castlereagh et le Macquarie, rivières issues des versants occidentaux des montagnes Bleues, coulent parallèlement du sud-est au nord-est pour se réunir toutes ensemble au Darling, qui, venant du nord, tombe dans le Murray, vers le cent quarantième degré de longitude, après un cours de deux à trois mille kilomètres.

Lachlan, qui s'étendaient à perte de vue, à leur droite et à leur gauche, nues et couvertes d'herbes. Le taillis cessait subitement, comme en Europe une jeune forêt qui touche à un champ labouré, et, à un mille de distance seulement, une double bordure de gommiers blancs et de mimosas marquait le cours du Lachlan. Il était onze heures du matin, le soleil achevait de dissiper les nuages de la nuit, et la brise arrivait chargée de parfums des mimosas. C'était après le voyage dans le désert l'arrivée à la terre promise. Le bétail affamé se jeta sur cette herbe tendre du printemps, et il fallut que tous les hommes fissent un usage énergique de leurs fouets pour les forcer à marcher jusqu'à la rivière, au bord de laquelle on allait prendre quelques jours d'un repos nécessaire.

Le Lachlan. — Magnifiques contrées pour le bétail. — Arrivée à la jonction du Murray et du Darling. — Vente du troupeau. — Bénéfices pour ceux qui entreprennent de pareils voyages. — Notre ami revient seul à Melbourne. — Son cheval s'embourbe dans un ruisseau. — Mort de son cheval. — Une course de dix-sept heures de galop entre les sacoches qui contiennent les dépêches de la malle.

A Yéring, quand mon ami Leuba nous parlait du Lachlan, il oubliait toutes les fatigues de son long voyage. Ils y étaient arrivés aux premiers jours du printemps, alors que les arbres étaient en fleurs, que l'eau et les herbes étaient abondantes pour le bétail. Dès lors leur voyage, déjà fait aux deux tiers, devenait facile, et ils pouvaient en prévoir l'heureuse issue.

Après quelques jours de repos, quand ils se mirent en route, ce ne fut plus qu'une promenade au travers des prairies ; ils suivaient constamment le cours du Lachlan, et le soir ils enfermaient leur troupeau dans quelque circuit de la rivière. Quelquefois il leur suffisait de mettre les deux chariots à la suite l'un de l'autre à l'entrée de ce circuit, pour que le bétail y fût enfermé comme dans un clos.



Fleurs et fruits du Metrosideros speciosa.

Les rivières australiennes sont en effet remarquables par le caprice de leurs méandres, et ces presqu'îles de deux ou trois cents arpents de frais gazon, bordées par une rivière profonde et par une haie de magnifiques gommiers blancs qui s'élancent majestueux au-dessus des mimosas, sont d'un aspect qui ne ressemble à rien de ce que nous rencontrons dans nos pays. Au-dessous et au travers du feuillage ténu et léger des gommiers on découvre toujours l'immense horizon.

Quand le troupeau était en sûreté dans ces enclos naturels, nos voyageurs s'éparpillaient pour se livrer aux plaisirs de la pêche et de la chasse. Des tribus entières d'outardes et de casoars erraient dans la plaine, la rivière était couverte de canards de toute espèce, et des centaines de pigeons sauvages, immobiles sur les branches des arbres, allongeant seulement leur cou de droite et de gauche, ne permettaient pas au tireur le moins adroit de faire une mauvaise chasse. C'étaient de charmants pigeons gris brun, gris cendré, jaune brun, brun rouge, sans compter les magnifiques *bronze-wings*, les pigeons aux ailes d'or. De leur côté, chaque soir les noirs revenaient chargés d'œufs de canards et d'outardes qu'ils avaient dérobés aux nids de ces animaux.

Cette vie douce et facile était cependant encore assaisonnée par le danger. Un soir, après le dîner, Leuba était assis sur un tronc d'arbre auprès du feu, tenant sa pipe d'une main et son verre de grog de l'autre, lorsqu'il vit un gros serpent diamant qui, monté par derrière sur le tronc où il était assis, glissait sur ses jambes pour s'aider à descendre de l'autre côté. Grande fut sa frayeur : il resta immobile, les deux mains en l'air, et le serpent déroula lentement sur lui ses anneaux nerveux. Quand il fut à terre, le cuisinier le tua avec sa pelle.

L'expédition longea le Lachlan pendant plus d'un mois, faisant seulement huit milles de route par jour, afin de profiter de l'excellence des pâturages de cette contrée. Les lois de la colonie autorisent les conducteurs de troupeaux en voyage à s'écarter à droite et à gauche de leur route à un demi-mille, ce qui est suffisant quand les herbes sont abondantes. Mais les squatters entre eux sont moins rigides, et l'on peut outrepasser cette limite dans le cas de nécessité.

Les bords du Lachlan sont occupés par de splendides stations : à chaque dixième mille on en trouvait une nouvelle. Le bétail de ce district devient si gras qu'il est quelquefois difficile de le faire voyager. Aussi y rencontre-t-on plus de gros bétail que de moutons.

Les bœufs à l'état sauvage ont une aversion particulière pour les moutons. Là où un troupeau de moutons a campé, il est impossible de faire manger le bétail, tan-

dis qu'au contraire les chevaux sont friands de l'herbe verte et touffue qui croît sur les emplacements où ils ont été parqués. Il suffit de quelques moutons pour mettre en déroute tout un troupeau de bœufs. Darchy arrivant un jour sur un terrain occupé par un large troupeau de moutons, ceux-ci s'élancèrent au galop au milieu des bœufs, malgré les efforts que faisaient les conducteurs pour les chasser, malgré les cris de la pauvre noire demi-nue qui les gardait. Les bœufs, effrayés, rompirent leurs rangs et partirent au galop suivis de tout le troupeau de moutons. Tous pêle-mêle firent une course de quatre à cinq milles et ne furent arrêtés que par un large bras de lagune qui entourait un mamelon formant une sorte d'île dans la plaine. Les bœufs, entrant au galop dans cette eau peu profonde, foulèrent aux pieds les quelques moutous qui y arrivèrent en même temps qu'eux.



Metrosideros speciosa. — Dessin de Rouyer d'après nature.

Trois ou quatre de ces derniers furent noyés, et il fallut, pour rétablir la tranquillité, que les conducteurs emportassent de l'autre côté de l'eau les moutons qui étaient parvenus à la passer. On campa sur cette île pendant la nuit, et l'un des moutons tués servit au repas du soir.

Arrivés à Apple-Hill, à quelques milles de la jonction du Murray et du Lachlan, Darchy et sa troupe dirent

1. Le *Metrosideros speciosa* appartient à la famille des *myrtacées;* c'est un bel arbrisseau de trois à quatre mètres d'élévation, aux branches longues, minces, tortueuses et le plus souvent pendantes, aux feuilles dures, coriaces, lancéolées et alternes. Les fleurs forment autour des ramilles comme un manchon feutré d'un rouge ponceau très-vif; en tombant, ce manchon laisse sur le rameau qui lui sert d'axe des graines adhérentes à l'écorce. Le Jardin des plantes possède plusieurs pieds de ce spécimen de la flore australienne.



Vue du Murray pendant les hautes eaux. — Dessin de Français d'après Mitchell.

adieu à cette belle rivière, et se dirigèrent, parallèlement au Murray, vers la jonction de ce fleuve avec le Darling. C'était là que le troupeau devait être vendu à un squatter d'Adélaïde. Ils y arrivèrent quinze jours après avoir quitté le Lachlan. La traversée du Murray, large en cet endroit d'un demi-kilomètre, couronne dignement ce grand voyage.

Un grand nombre de sauvages étaient campés sur les bords du fleuve et avaient des canots tout prêts pour aider les voyageurs à le traverser. Les tribus du Murray et du Darling sont aujourd'hui les plus nombreuses en Australie, particulièrement celles du Darling; aussi l'on entend encore quelquefois parler de déprédations commises par eux dans des stations écartées. Il y a quelques années seulement, dans une station située sur cette rivière, une tribu de noirs enleva un troupeau de moutons. Le châtiment ne se fit pas attendre : ils étaient environ trois cents festoyant autour d'un véritable carnage de ces animaux, lorsqu'une vingtaine de cavaliers (tous les squatters des environs rassemblés à la hâte) arrivèrent et chargèrent la tribu. Déroulant leurs grands *stockwhips*, ils labourèrent de coups de fouet ces pauvres voleurs absolument nus[1], qui s'enfuyaient dans toutes les directions. Quelques-uns furent tués, et ce fut une leçon pour les autres. Les noirs ont une grande frayeur des squatters; ils les considèrent comme des centaures armés d'un fouet terrible, qu'ils redoutent plus qu'une arme plus dangereuse.

Après avoir traversé le Murray, Darchy fit la remise de son troupeau au nouvel acquéreur qui l'attendait de l'autre côté du fleuve. Il le lui vendit au prix de cinq livres dix shillings par tête, réalisant ainsi sur le prix d'achat un bénéfice de quatre mille livres sterling, soit centmille francs. Il vendit aussi ses chevaux et ses chariots, et cette seule vente servit à couvrir ses frais de voyage, car chevaux et chariots valaient plus dans le district d'Adélaïde qu'ils ne lui avaient coûté à Sidney.

Ces transactions terminées, tous revinrent à l'auberge située au bord de la rivière, où un copieux dîner arrosé de champagne termina l'expédition. Le lendemain, ceux qui l'avaient composée se séparèrent. Darchy et ses deux amis partirent pour Adélaïde, les stockeepers allèrent chercher de l'emploi dans les stations voisines, et Leuba, monté sur un des meilleurs chevaux de Darchy, dont celui-ci lui avait fait présent, prit seul la route de Melbourne pour revenir à Yéring.

Il avait déjà chevauché pendant trois jours à travers les plaines qui s'étendent sur la gauche du Murray, dans la direction de Swanhill, couchant chaque soir, enveloppé dans sa couverture, près des huttes de quelque station, préférant la terre nue aux lits de camp des bergers ou des stockeepers qui tous lui offraient l'hospitalité, lorsque le quatrième jour, comme il quittait la station où il s'était arrêté, on lui recommanda de prendre, à douze ou quinze milles de là, sur trois chemins qui s'offriraient à lui, celui du milieu, qui le conduirait au meilleur passage d'un ruisseau bourbeux qu'il avait à traverser.

Il suivit ces recommandations; mais, entré dans l'eau, il trouva la vase si profonde qu'il se persuada qu'il avait fait fausse route (quand on est seul dans le bush, on craint toujours de se tromper, et même les plus aguerris ne sont pas exempts de cette crainte), il rebroussa chemin et reprit une autre des pistes qui le ramena à un autre passage du même ruisseau. Entré de nouveau dans cette eau bourbeuse, il n'était plus qu'à quelques pieds de l'autre bord, quand, après un violent effort, son cheval resta tout à coup immobile : un gros tronc d'arbre mort était enterré dans la vase, et la pauvre bête, ayant passé sa jambe droite de devant par-dessus cet obstacle, ne pouvait retirer sa jambe gauche prise derrière le tronc qui lui touchait le poitrail. Leuba se laissa glisser et chercha à la dégager, mais plus elle se débattait plus elle s'enfonçait dans la boue. Au lieu de s'épuiser en efforts inutiles, il aurait dû retourner à pied en arrière, chercher des cordes et des hommes; il attendit, mais en vain, espérant que quelques passants lui viendraient en aide. La nuit survint sans que sa position fût améliorée, le cheval épuisé pouvait à peine tenir sa tête au-dessus de l'eau boueuse.

Un arbre s'était penché sur le ruisseau au-dessus d'eux, Leuba y monta et s'y cramponna, tenant dans ses mains les rênes de son cheval pour lui soutenir la tête. Harassé de fatigue, il s'endormit, et au point du jour, quand il se réveilla, il n'avait plus dans la main que l'extrémité de ses rênes; la tête de son cheval était à demi immergée dans l'eau, et la pauvre bête était morte.

Notre ami pleura sa monture, mais le malheur était sans remède; il n'avait d'autre ressource que de gagner la station la plus voisine où peut-être il pourrait s'en procurer une autre. Il fit donc un seul paquet de sa selle, de sa couverture et de sa bride, le tout, avec sa valise, pesant plus de soixante livres, et se mit tristement en route avec ce lourd fardeau sur le dos. Que de fois il se retourna pour regarder la place où il laissait la triste carcasse de son cheval mort! Mais il fallait marcher, le soleil allait devenir brûlant, et la faim commençait à le presser. Vers dix heures, après avoir fait au moins dix milles, il découvrit l'emplacement d'une station où il arriva une heure après, mourant de fatigue, de faim et de soif.

Après avoir déjeuné et s'être reposé un peu, il demanda à acheter un cheval. La station où il se trouvait était une station de moutons, par conséquent peu fournie en chevaux, et l'intendant, qui y résidait en l'absence du maître, n'en avait qu'un seul assez mauvais dont il pût disposer et dont il demanda trente livres. C'était à prendre ou à laisser; Leuba accepta le marché; mais quand il présenta une traite sur l'*Union-bank* de Melbourne, le vendeur hocha la tête et refusa de l'accepter. Leuba n'avait sur lui que quelques livres en espèces; c'était assez pour faire son voyage, car il n'avait rien à débourser dans les stations où jamais on ne refuse un dîner à un

1. Les noirs sont entièrement nus dans ces districts éloignés.

voyageur, et son coucher à la belle étoile ne devait guère lui coûter. Or, son costume était peu fait pour inspirer confiance en son papier, ses habits étaient tout en lambeaux, usés par six mois de service, et de plus ils étaient couverts de la boue du ruisseau où son cheval avait péri. Enfin, pour comble de malheur, il ne connaissait aucun des propriétaires de stations de ce district, où l'on n'élevait que des moutons, et l'intendant ne connaissait aucun des propriétaires de gros bétail dont Leuba aurait pu lui citer les noms pour établir son honorabilité.

L'intendant était un homme prudent, ce qui est synonyme de méfiant, et le cheval fut renvoyé au pâturage. Leuba qui ne voulait pas porter sa selle et sa bride jusqu'à Swanhill, distant encore de cinquante milles, d'acheteur se fit vendeur et céda ces deux objets à moitié prix. Il se mit en route à pied le lendemain et arriva le jour suivant à Swanhill.

Swanhill, petit village au bord du Murray, est le centre de communication entre toutes les stations des plaines que Leuba venait de traverser et les pays plus habités du sud : c'était la tête de route de Melbourne. Il y avait là, comme dans tous les villages de l'intérieur, une station de police, un store, un maréchal ferrant et une auberge. La malle de Bendigo allait partir, et Leuba résolut d'en profiter pour se rendre dans cette ville.

Ce qu'on appelait la malle n'était en réalité qu'un service de dépêches fait par un postillon à cheval conduisant un cheval de main lorsqu'il avait un lourd chargement de lettres et de journaux. Leuba obtint pour le prix de six livres sterling de faire les cent cinquante milles qui séparent Swanhill de Bendigo, monté sur le cheval de main, entre les sacoches qui renfermaient les dépêches. Ils se mirent en route au point du jour, et le postillon, se méfiant de son voyageur, lui donna la plus mauvaise bête, afin qu'il ne pût pas décamper avec la correspondance du district.

Après trente-cinq milles de galop, ils arrivèrent à une station où un autre postillon attendait son camarade avec des chevaux frais pour le relever de service.

Notre ami passa ainsi quatre fois successivement des mains d'un postillon à celles d'un autre. On lui laissa une fois seulement vingt minutes pour dîner et à dix heures du soir il arrivait à Bendigo demi-mort de fatigue après avoir galopé pendant dix-sept heures sans s'arrêter. La nuit, la fatigue et la fièvre l'empêchèrent de dormir; à peine il avait fermé les yeux qu'il se mettait sur son séant en sursaut, rêvant qu'il entendait son ex-troupeau de bœufs s'échapper ou que son cheval s'embourbait sous lui, ou bien encore qu'il tombait dans l'eau du haut d'une branche sur laquelle il avait dormi deux ou trois nuits auparavant.

Le lendemain matin il prit la malle de Melbourne; cette fois, une vraie malle, une voiture américaine chargée de mineurs et attelée de quatre chevaux qui marchaient toujours ventre à terre. A Melbourne il rencontra un fermier des environs d'Yéring qui lui fit faire une partie de la route sur sa voiture et il arriva enfin chez nous avec cette figure amaigrie et harassée qui provoqua nos étonnements, et rendit plus vif encore notre plaisir de le revoir sain et sauf après sa longue expédition.

Retour en Europe.

Par un beau jour de janvier, le cœur serré de regrets pour le pays que j'allais quitter, je dis adieu au cottage d'Yéring, à la maison neuve en construction, aux arbres que nous avions plantés, et jetant un dernier regard sur les montagnes de Dalry, dont j'avais pris congé la veille en me promettant bien de les revoir quelque jour, je m'assis à côté de mon frère, dans sa voiture, qui m'emmenait à Melbourne, avec mon bagage d'oiseaux empaillés, d'armes de sauvages, de peaux d'opossums et d'ornithorhynques, souvenirs de la colonie.

Les gens travaillaient aux moissons dans le clos cultivé; parmi eux se trouvait le vieux Tom, qui avait aidé à la construction du pont de Dalry. Quand nous passâmes, Tom donna le signal trois fois répété en chœur, par lequel ils me souhaitaient encore une fois tous ensemble un bon voyage.

Le lendemain, quand s'éleva le vent avorable que l'on attendait pour sortir de la baie de Port-Philipp, tristement appuyé sur le bastingage de *l'Anglesey*, j'envoyai un dernier adieu à mon frère, qu'un petit bateau ramenait vers le port avec notre ami Lloyd.

Au mois d'avril je revis l'Angleterre. Combien la nature me semblait belle après mes trois mois de prison à bord. Les haies se couvraient de leur parure verte du printemps, et tandis qu'une voiture que j'avais prise entre Trouro et Plymouth montait un chemin creux, le gazouillement des fauvettes qui se poursuivaient de branche en branche vint charmer mon oreille. Je ne saurais vous dire la douce émotion que j'éprouvai. Ce n'était plus le cri aigu du perroquet aux brillantes couleurs, ni les notes graves des pies moqueuses, auxquels j'étais accoutumé depuis trois années. C'était l'annonce du retour dans la vieille patrie, le chant familier des oiseaux aimés de l'enfance qui m'arrivait tout plein des souvenirs du pays, des amis et des parents que j'allais revoir. Au regret pour l'heureuse colonie que j'avais quittée, se mêlait au fond de mon cœur la joie de rentrer sous le toit paternel, et ces deux courants opposés de sentiments se fondaient dans une profonde gratitude pour la divine et bonne Providence qui nous protége sur tous les sols et sous tous les climats.

Au moment où j'écris ces lignes, une grande expédition vient de quitter Melbourne pour aller explorer l'intérieur. Les colons généreux se sont cotisés afin de faire les frais nécessaires pour pénétrer jusqu'au cœur du continent : quelques-uns ont versé mille livres sterling à cette souscription. Le 15 juin 1860, vingt-quatre chameaux traversaient les rues de Melbourne, arrivant de l'Inde, chacun d'eux conduit par un Indien vêtu de

rouge et de blanc, ce qui donnait à cette procession un aspect tout à fait oriental. Ces animaux étaient destinés à l'expédition : ils sont en route à l'heure qu'il est, et bientôt sans doute l'ignorance dans laquelle nous sommes encore sur l'intérieur du vaste continent australien sera dissipée.

H. DE CASTELLA.

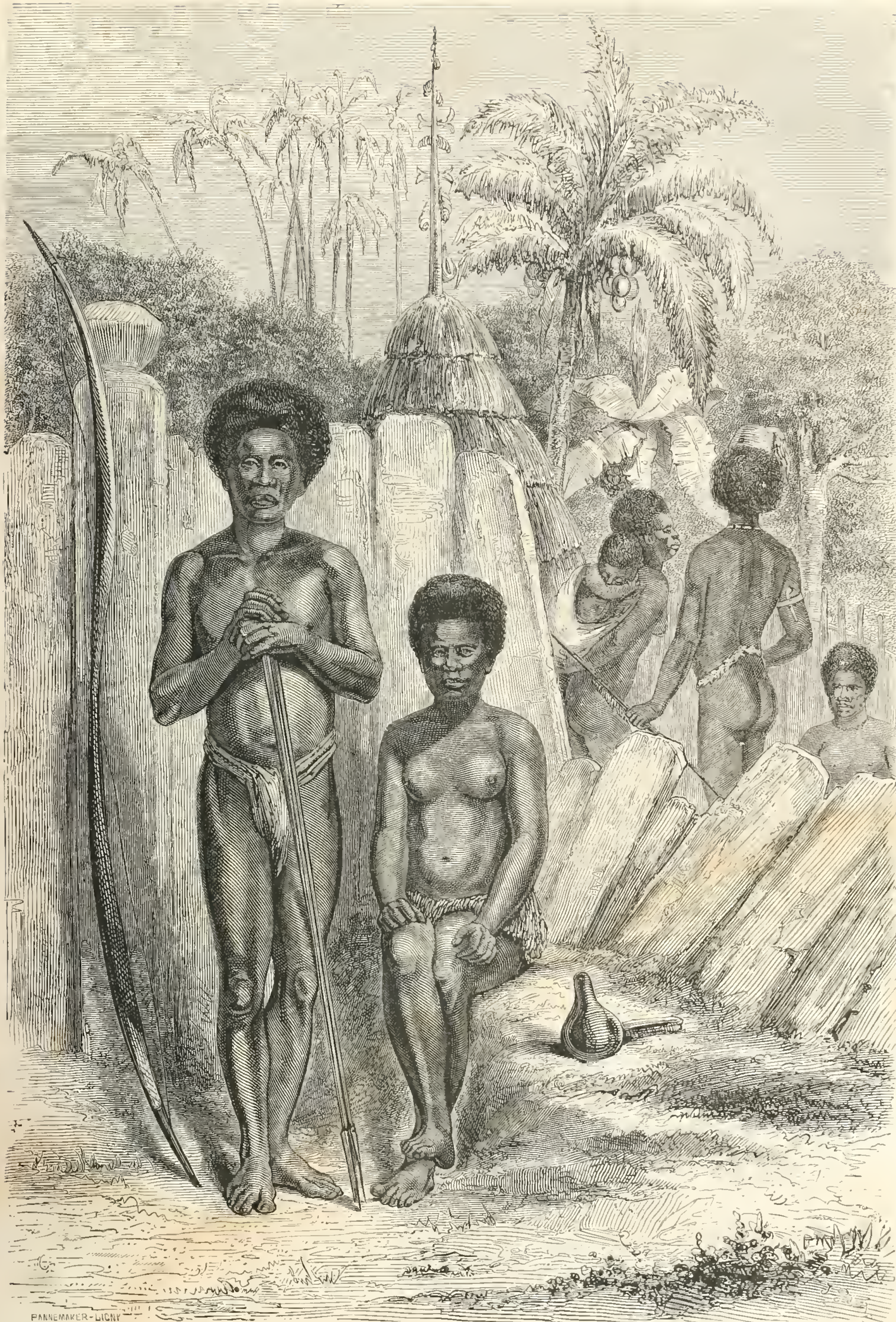
L'ardeur du travail et des découvertes est telle en Australie, le progrès s'y précipite, pour ainsi dire, avec tant de rapidité, que les événements de chaque jour y dépassent les prévisions de la veille. Pendant que l'expédition dont parle M. de Castella se mettait en marche pour traverser, du sud-est au nord-ouest, le continent australien, un colon de *South-Australia*, M. Macdougall Stuart, rentrait dans Adélaïde après avoir pénétré droit au nord jusqu'au dix-huitième degré de latitude. Quatre mille deux cents kilomètres parcourus par M. Stuart, tant à l'aller qu'au retour, lui ont permis de constater que l'intérieur de cette vaste terre, regardé depuis longtemps par les géographes comme un aride et infranchis-



Squatter rassemblant ses troupeaux. — Dessin de Karl Girardet d'après l'album de M. de Castella.

sable désert, diffère très-peu, par son aspect et ses productions, de son littoral, et que le sol n'y repousse pas plus les troupeaux et la charrue de l'Européen que celui des cinq colonies prospères qui s'essayent déjà, sur ce littoral, à la vie des nations, par l'agriculture, l'industrie et les délibérations périodiques et fécondes d'un gouvernement libre.

Échelonnées du nord-est au sud-ouest autour des rives australiennes, ces colonies sont : Queensland, détachée en 1860 de la Nouvelle-Galles méridionale ; elle a pour chef-lieu Brisbane, sur le fleuve de ce nom, au fond de la vaste baie de Moreton ; — New-South-Walles, capitale Sidney, fondée en 1788 ; — Victoria, chef-lieu Melbourne ; — South-Australia, créée en 1837 sur les pourtours des golfes Saint-Vincent et Spencer, capitale Adélaïde ; — et enfin Western-Australia, avec Perth pour capitale, fondée en 1828 sur la rivière des Cygnes (Swan-River). Réunies, ces cinq provinces nourrissent déjà plus d'un million de colons, plus de cinq cent mille chevaux, de quatre millions de bœufs, de vingt millions de bêtes à laine, et ont versé, depuis dix ans, au moins deux milliards d'or sur les marchés du vieux monde.



NOUVELLE CALÉDONIE. — Néo-Calédoniens. — Dessin de J. Pelcoq d'après une photographie.

VOYAGE A LA NOUVELLE-CALÉDONIE[1],

PAR M. VICTOR DE ROCHAS.

1859

Description de la Nouvelle-Calédonie. — Culture. — Climat.

La Nouvelle-Calédonie, terre française depuis l'année 1853[2], est une grande île de l'océan Pacifique, située entre vingt degrés dix minutes et vingt-deux degrés vingt-six minutes de latitude sud, et entre cent soixante et un degrés trente-cinq minutes et cent soixante-quatre degrés trente-cinq minutes de longitude est.

Sa longueur est de soixante-six lieues, et sa largeur moyenne de dix[3].

Elle est couverte de montagnes, dont les chaînes se dirigent dans le sens de sa longueur, et dont l'orientation est par conséquent celle de l'île elle-même, c'est-à-dire qu'elles sont dirigées obliquement du nord au sud et de l'est à l'ouest. Ces montagnes sont modérément élevées; les points culminants atteignent jusqu'à douze cents mètres environ.

Sur un sol aussi accidenté, les cours d'eau sont nécessairement en grand nombre; la plupart sont mal encaissés et sujets à des débordements.

Les marais sont très-nombreux.

Le sol est partagé en pâturages et en forêts; cependant les marécages, peuplés de rhizophorées[4], occupent une étendue totale assez vaste pour entrer en ligne dans ce partage.

Enfin les environs des villages sont cultivés et bien cultivés. Le taro, l'igname, la canne à sucre, le bananier, la patate douce sont les objets principaux de cette culture. Les plantations de taro sont celles qui méritent le plus d'attention.

Pour ce qui regarde la faune, je me contenterai de mentionner l'absence de batraciens et celle presque complète de reptiles[5]. Je ne dois pourtant pas négliger de signaler l'apparition accidentelle des sauterelles. Quand elles s'abattent en légions innombrables sur quelque localité, la campagne est promptement dégarnie de feuillage, comme si un souffle de mort l'avait soudain flétrie. Les déjections de ces nuées d'insectes couvrent la terre, comme le ferait une pluie de sable, et contribuent, avec la corruption de leurs cadavres, à infecter l'air. Heureusement ce fléau n'arrive qu'à de longs intervalles; il n'a pas fait apparition depuis plus de dix ans.

En Nouvelle-Calédonie, comme dans tous les pays intertropicaux, l'année se partage en deux saisons: l'hivernage, ou saison des pluies et des chaleurs, et la saison sèche ou fraîche.

La première commence dans les premiers jours de janvier et finit en avril, la seconde comprend le reste de l'année. Comme on le pense bien, la transition de l'une à l'autre ne se fait pas brusquement, en sorte qu'on pourrait admettre deux saisons intermédiaires ou demi-saisons de courte durée représentant le printemps et l'automne.

La moyenne annuelle de température est entre vingt-deux et vingt-trois degrés centigrades au-dessus de zéro. On peut dire que de mai en novembre la température est très-douce et très-agréable pendant le jour et fraîche pendant la nuit. Les mois les plus frais sont ceux de juillet et août, les mois les plus chauds sont ceux de janvier et février.

Les rosées sont peu abondantes en Nouvelle-Calédonie, comparativement à ce qui se passe dans la plupart des autres pays intertropicaux. Les orages sont très-rares et n'ont guère lieu qu'au commencement de l'hivernage, alors que les premières pluies, tombant sur un sol depuis longtemps échauffé, déterminent un dégagement abondant de vapeurs, source principale de l'électricité atmosphérique en tous climats; ils sont d'ailleurs peu violents.

L'alizé d'est-sud-est est le vent généralement régnant.

L'époque des pluies est aussi celle des calmes, qui ne sont jamais de longue durée et arrivent ordinairement au coucher du soleil; c'est aussi celle des vents irréguliers.

Le mois de janvier est celui des ouragans, qui sont heureusement rares; ils sont loin d'avoir la violence de ceux des Antilles et autres pays, où ils portent la désolation.

En somme, le climat de la Nouvelle-Calédonie laisse peu à désirer sous le rapport de la salubrité. L'hivernage compte à la vérité des journées de chaleur très-forte, mais il est rare qu'une brise bienfaisante ne la tempère pas. La différence de chaleur du jour à la nuit oscille dans des limites assez restreintes, et, si elle suffit

1. Nous nous proposons de publier plus tard une exploration complète de la Nouvelle-Calédonie; mais nous n'avons pas voulu tarder plus longtemps à entretenir nos lecteurs de cette île, l'une des plus récentes conquêtes de la France. Nous ne voulons du reste donner ici que quelques notions préliminaires d'une incontestable exactitude, et nous ne pouvons les puiser à de meilleures sources qu'aux deux mémoires de M. le docteur Victor de Rochas, chirurgien de marine, qui ont paru en 1859 et en 1860. — *Nouvelle-Calédonie : anthropologie* (Revue algérienne et coloniale). — *Essai sur la topographiehygiénique et médicale de la Nouvelle-Calédonie.*

2. M. Fevrier des Pointes, commandant en chef des forces navales de l'océan Pacifique, a pris possession de la Nouvelle-Calédonie le 24 septembre 1853. Le 29 du même mois, le pavillon français fut aussi planté sur l'île des Pins, dépendance de la Nouvelle-Calédonie.

3. Le mille marin français est, de même qu'en Angleterre et en Italie, de dix-huit cent cinquante-deux mètres.

4. *Porte racines*, genre, type *rizophora:* palétuvier ou manglier.

5. Il y a seulement, en effet, quelques lézards et quelques serpents de mer qui fréquentent aussi le rivage.

pour déterminer des maladies chez les naturels qui ne savent pas se mettre en garde contre elle, elle n'offre pas de dangers sérieux pour des gens nourris et vêtus convenablement.

Chose vraiment extraordinaire! malgré toutes les influences fébrigènes que doivent faire supposer les marais et les grandes étendues de terres continuellement arrosées pour la culture du taro, la fièvre paludéenne est presque inconnue dans le pays, et il est extrêmement rare qu'on trouve dans des affections quelconques indication à la quinine.

Les Européens ont remué ici des terrains neufs pour l'agriculture et pour la construction des routes; on a jeté des chaussées sur des terres inondées, on a desséché une portion du marais de Port-de-France, et on en a fouillé le fond pour les constructions; pourtant pas un seul cas de fièvre intermittente ne s'est déclaré, même chez les travailleurs.

L'établissement de Port-de-France est entouré d'autres marais soit d'eau douce, soit d'eau saumâtre, soit d'eau de mer, les uns à une lieue environ de la ville, d'autres beaucoup plus rapprochés; le vent doit en apporter souvent les émanations (celui qu'on appelle *Petit-Marais* est situé directement au vent), et cependant jamais de fièvre intermittente dans une population de trois à quatre cents âmes (garnison et colons)! L'immunité n'existe pas seulement pour les Européens; elle est la même pour toute l'île, pour les naturels, qui cependant habitent de préférence le voisinage de la mer et des rivières, qui construisent si souvent leurs demeures en des lieux humides et même marécageux, qui couchent sur la terre presque nus, qui sont sans vêtements et mal nourris.

Les Néo-Calédoniens : hommes, femmes. — Alimentation. Anthropophagie.

Les Néo-Calédoniens appartiennent à l'espèce des nègres océaniens. Ils ont la peau d'un noir fuligineux, couleur chocolat, claire, les cheveux noirs, laineux et crépus, la barbe de même couleur et bien fournie, le nez large et épaté, profondément déprimé entre les orbites, les yeux dirigés comme chez les sujets de notre race, la conjonctive oculaire injectée, ce qui donne à leur regard une expression farouche, les lèvres grosses et renversées, mais ces deux caractères ne sont pas aussi prononcés que chez le nègre africain, les mâchoires proéminentes et les incisives un peu proclives (prognathes), la bouche largement fendue, les dents bien alignées et d'une parfaite blancheur, les pommettes légèrement saillantes, le front haut, étroit et convexe, enfin la tête très-aplatie en travers, surtout à la région temporale, caractère qui ne peut être bien saisi que quand la chevelure est courte. La taille moyenne des individus est au moins aussi élevée que celle des Français; le tronc et les membres sont bien proportionnés, le développement thoracique et le développement musculaire sont généralement avantageux.

Les Néo-Calédoniens me paraissent ressembler beaucoup aux habitants de l'archipel Fidgi ou Viti, avec lesquels ils ont d'ailleurs de nombreux points de contact sous le rapport des mœurs et des usages[1]. Ces derniers sont pourtant un peu plus favorisés sous le rapport de la taille, de la couleur, et de ce que nous sommes convenus d'appeler la beauté physique.

Les Calédoniens mâles ne sont pas très-laids; plusieurs même présentent une régularité de traits qui serait trouvée belle en tous pays d'Europe, et il est remarquable que, sous ce rapport, certaines tribus de la côte orientale sont mieux douées que toutes les autres: peut-être cela tient-il à un mélange de races provenant d'émigrations polynésiennes. Ce qui est certain, c'est qu'à une époque encore peu éloignée, une émigration d'Ouvéa (Wallis) est venue aborder dans l'une des Loyalty, dont elle soumit les habitants, et à laquelle elle imposa le nom de sa terre natale et sa langue. C'est l'île *Halgan*, des cartes de Dumont d'Urville, appelée *Ouvéa* par les indigènes. La race des nouveaux habitants s'est mélangée avec l'ancienne, et il en résulte une population beaucoup plus belle que celles qui l'avoisinent.

Les communications entre les Loyalty et la côte orientale de la Nouvelle-Calédonie, dont elles sont séparées par un canal de cinquante milles, sont très-fréquentes; les indigènes d'Ouvéa ont même formé des villages à Hienguène et à Pouébo; on trouve ces mêmes individus sur toute la côte, depuis Ouagass ou Tiouaka jusqu'à Pouébo.

La laideur des Calédoniennes est connue; avec leur tête rasée, leur lobule de l'oreille horriblement perforé ou déchiqueté, elles présentent, même à un âge peu avancé, un tableau des moins séduisants. Vouées à de rudes labeurs et à de mauvais traitements, elles ont une vieillesse précoce. Bien que, dans le jeune âge, la physionomie de plusieurs d'entre elles ne soit pas très-désagréable, comme on juge la population en masse, la laideur des Calédoniennes a pu devenir à juste titre proverbiale.

La taille moyenne des femmes est bien inférieure à celle des hommes, et il existe à ce point de vue entre les deux sexes à peu près le même rapport que dans notre race.

Les femmes sont nubiles vers l'âge de douze à treize ans; cependant elles n'entrent guère en ménage avant celui de vingt à vingt-cinq ans. Leur développement se fait avec rapidité : ainsi telle fille qui, à douze ans, n'est encore qu'une enfant, est une femme physiquement accomplie trois ou quatre ans plus tard.

Leur fécondité n'est jamais remarquable et s'arrête plus tôt que chez nos femmes, de même que leur vieillesse est plus précoce. Celles qui, dans le cours de leur existence, ont quatre ou cinq enfants sont rares, et beaucoup sont stériles.

Elles allaitent leurs enfants pendant très-longtemps : trois ans en moyenne, et quelquefois pendant cinq ou six ans. Cette durée abusive de l'allaitement est en partie nécessitée par la pénurie des ressources alimentaires. L'oppression sous laquelle les femmes gémissent, l'ex-

1. Voy. le *Voyage à la Grande-Viti*, par John-Denis Mac-Donal, dans le premier volume du *Tour du monde*, page 193.

cès de travaux qu'on leur impose, les privations qui sont encore plus souvent leur partage que celui des hommes, épuisent rapidement la vigueur de leur constitution.

Les hommes vieillissent moins vite, mais pourtant peu d'entre eux parcourent une longue carrière. Avec des gens qui ne savent pas compter les années et qui, par suite, ne connaissent pas leur âge, il est difficile d'entreprendre aucune étude positive sur la longévité. Voici un fait qui donne à penser que parmi eux les extrêmes vieillesses sont rares.

Les missionnaires ont connu à Balade, en 1847, un homme né pendant le séjour de Cook en ce pays, époque mémorable pour les naturels. Ce vieillard, le plus décrépit qu'ils aient jamais vu en Calédonie, et auquel ils eussent volontiers donné quatre-vingt-dix ans, était le patriarche de sa tribu et des tribus environnantes.

Or, Cook étant venu à Balade en 1774, cet homme n'avait que soixante-treize ans !

Bref, il est à peu près certain que la longévité et la moyenne de vie sont moindres chez les Calédoniens que chez les peuples civilisés.

Les Néo-Calédoniens ont, comme tous les sauvages, les sens de la vue et de l'ouïe d'une exquise finesse, et ils n'auraient pas à craindre la comparaison avec les types de Cooper. Ils sont agiles ; leurs jambes musculeuses semblent taillées pour la course. Ils sont capables, à un moment donné, de déployer une force aussi considérable que pourraient le faire nos ouvriers et nos manœuvres, mais elle est de peu de durée.

Dans les expéditions de guerre qui se sont prolongées pendant plusieurs jours, on a remarqué que nos auxiliaires indigènes étaient épuisés de fatigue, alors que nos soldats tenaient encore très-bien la campagne. Cependant ces derniers étaient chargés d'un équipement que les premiers n'avaient point. J'expliquerais volontiers l'infériorité dynamique des Néo-Calédoniens, ou du



Nouvelle-Calédonie : établissement de l'anglais Paddon. — Dessin de E. de Bérard d'après une photographie.

moins leur impuissance à supporter longtemps les fatigues par leur genre de nourriture. Ils n'absorbent, en effet, guère que des aliments sucrés ou féculents et fort peu d'aliments azotés, c'est-à-dire beaucoup d'aliments de respiration et fort peu d'aliments plastiques ou sanguifiables. Leur nourriture est donc peu convenable pour l'entretien des forces, pour la résistance physique. Ils sont dans le cas d'une machine qu'on bourrerait de combustible en lui épargnant outre mesure l'eau qui donne la vapeur génératrice de la force et du mouvement.

La quantité d'aliments que ces sauvages sont capables d'ingurgiter en un seul repas est extraordinaire, trois fois plus considérable que celle qu'un Européen pourrait consommer ; aussi doivent-ils avoir l'estomac plus dilaté que le nôtre, ce que nous n'avons pas eu l'occasion de vérifier.

Cette aptitude fonctionnelle tient à diverses causes : d'abord à la nature de leur alimentation habituelle, qui doit être ingurgitée en quantité d'autant plus considérable qu'elle est moins nutritive ; en second lieu, à l'instabilité de leurs ressources. Le Calédonien sait bien quand il mange, mais il ne sait pas positivement quand il mangera ; aussi profite-t-il du mieux qu'il peut de l'occasion qui se présente de se remplir l'estomac. Les femmes apportent-elles ample moisson de fruits et de racines, la pêche a-t-elle donné, on fait ripaille sans songer au lendemain. Y a-t-il, au contraire, pénurie complète, on se serre le ventre en attendant meilleure occasion, et quand nouvelle aubaine se présente, la voracité n'a d'égale que la patience avec laquelle on a supporté la faim. Il n'est pas très-rare, en effet, que les indigènes restent tout un jour sans manger, et, dans les temps de disette, les jeûnes sont bien plus fréquents et plus longs.

Guidés par une appétence instinctive, les Calédoniens sont très-friands de chair, sentant bien qu'ils puisent dans cet aliment des forces que leur nourriture habi-



Nouvelle-Calédonie : vue de Port-de-France. — Dessin de E. de Bérard d'après une photographie.

tuelle est inapte à leur fournir. Malheureusement, leur île ne leur donne aucun quadrupède, et ils n'ont pas d'armes convenables pour chasser les oiseaux. « Nous avons besoin de chair, il faut nous battre. » Cet atroce, mais énergique langage, dont on saisit tout de suite les conséquences, et qui n'est autre qu'une déclaration de guerre, justifie les opinions que nous émettions tout à l'heure sur la valeur du régime habituel des Calédoniens. Tout homme *a besoin de chair*, et nous nous demandons si cette horrible coutume, qui bouleverse à tel point les idées de l'homme policé qu'il a peine à y croire, est uniquement l'effet d'un penchant vicieux, d'une dépravation morale, ou si un instinct naturel, irrésistible n'y pousse point le malheureux sauvage confiné dans une île privée d'animaux, et d'ailleurs sans industrie suffisante pour s'en procurer. Du moins, nous croyons que le berger qui lui apprendra à élever des troupeaux fera d'abord au moins autant pour sa civilisation que les moralistes, et que l'homme qui lui facilitera les moyens d'en profiter aura bien mérité de la France et de l'humanité.

La population de l'île des Pins appartient à la variété calédonienne, mais on trouve chez quelques individus qui composent l'aristocratie de la nation une supériorité de formes, une certaine noblesse de traits qui décèlent la présence d'un sang étranger dans leurs veines. L'île a, en effet, reçu à diverses époques des émigrants de race jaune polynésienne, soit directement, soit par l'intermédiaire des Loyalty, et c'est dans les familles aristocratiques qu'on reconnaît aujourd'hui leurs descendants.

Victor DE ROCHAS.

ASCENSION DU VOLCAN L'ORIZABA,

(MEXIQUE. — ÉTAT DE VERA-CRUZ)

PAR LE BARON DE MÜLLER.

1856

Le baron de Müller, après avoir exploré le Canada et les États-Unis, arriva, le 4 août 1856, à la Vera-Cruz. Ce fut là qu'il conçut le projet de faire l'ascension du volcan Orizaba, dont personne encore, disait-on, n'avait atteint le sommet.

Le 30 août, à dix heures du matin, il sortit de la petite ville d'Orizaba, en compagnie de M. A. Sonntag, d'un Suédois nommé Malmsjö, et d'un docteur berlinois.

La petite troupe, munie du matériel nécessaire à son entreprise, se dirigea vers le volcan à travers d'étroites rivières rapides, des ravins et des *barancas* (ravins), qu'il est difficile de franchir même à l'aide des excellents chevaux mexicains. Les habitants cherchaient à persuader à M. Müller que le temps n'était pas favorable; la neige fondait et les avalanches étaient nombreuses; ils ne le découragèrent point.

Le premier jour, les voyageurs arrivèrent à l'hacienda de Toquila, près de San Juan Coscomatepec, où ils passèrent la nuit; ils y complétèrent leurs provisions de bouche. Au village d'Alpatlahua, ils engagèrent quelques Indiens à leur servir de conducteurs, et continuèrent leur route au milieu d'une végétation luxuriante par des sentiers escarpés, des crêtes de montagnes aiguës et des torrents.

« La plaine était déjà bien au-dessous de nous, dit le journal du baron de Müller; à nos pieds brillaient les éclairs et roulait le tonnerre; nous étions parvenus à une hauteur de deux mille six cent soixante mètres. La végétation avait changé d'aspect; les plantes grimpantes avaient disparu, mais les orchidées couvraient encore les arbres. »

Par un oubli du porteur de bagages, qui s'était attardé avec les provisions, les voyageurs se virent contraints, à la tombée de la nuit, de redescendre de deux cent soixante mètres plus bas jusqu'à un rancho où était leur bagage.

Ils y passèrent la nuit; puis ils se remirent en marche le 1er septembre dès le matin, et arrivèrent bientôt à la région des sapins. Ils aperçurent sur la route un grand nombre de croix de bois, élevées à la mémoire des voyageurs qui avaient été victimes des malfaiteurs ou de la rigueur des éléments. Il est d'usage que les passants ornent ces croix de fleurs fraîches.

A neuf heures, la troupe arriva au rancho de Jucale, qui se compose de quelques huttes élevées de trois mille trois cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Entourés déjà des créations grandioses de la nature alpestre, les voyageurs trouvèrent le chemin de plus en plus difficile et souvent coupé d'horribles barancas.

« A dix heures et demie, écrit le baron de Müller, nous atteignîmes l'extrémité de la baranca de Triuchera et la source du Rio de la Solidad. Non loin de là était le rancho de Jamapa, but de notre excursion de ce jour: c'étaient quelques maisonnettes de bois, dont le propriétaire, un Mexicain déguenillé, nous reçut avec une politesse et une dignité exquises, en mettant tout à notre disposition, c'est-à-dire une hutte qui servait de grange, et qu'il annonçait hospitalièrement comme une auberge. Nous nous restaurâmes en cet endroit; nous bûmes du catalan (forte eau-de-vie espagnole), et nous dormîmes parfaitement. Le jour suivant, au départ, nous aperçûmes la tête colossale du volcan, brillant de l'éclat du soleil dans l'azur. Bientôt la végétation cessa entièrement; des roches trachytiques de gneiss et d'amphibole,

du sable volcanique et des cendres, voilà tout ce qui nous entourait. »

A onze heures, les voyageurs arrivèrent à la base du pic proprement dit.

« La vue à l'ouest était magnifique ; le Popocatepetl et la Malinche s'élevaient des hautes terres du Mexique, dont le bleu sombre était parsemé de lacs qui brillaient comme des pierres précieuses. A l'est, le paysage était enveloppé par le brouillard et les nuages. Un vent aigu augmenta le froid; j'envoyai les Indiens dans une forêt qui se trouvait au-dessous de nous, à une heure de distance. Ils en rapportèrent du bois pour faire du feu et construire une hutte. Ils s'employèrent ensuite à cette construction avec ardeur. Un haut roc de granit formait la cloison ; un plus petit, placé à côté, formait l'angle; l'autre angle était formé par un pieu, fixé à l'aide de pierres placées alentour, car le sol était trop fortement gelé pour qu'il fût possible de le creuser. La charpente fut assujettie par des cordes et l'intérieur couvert et tapissé avec des nattes de paille. »

Bien qu'un peu trop aérée, cette maison rustique protégea ses hôtes au moins contre l'excès du froid. Toutefois, l'air raréfié rendait leur respiration plus fréquente et plus haletante, et tous sentaient des douleurs de tête aiguës et souffraient de la fièvre. La hauteur à laquelle ils étaient parvenus dépassait déjà celle du Mont-Blanc. Le thermomètre marquait dix degrés au-dessous de zéro, ce qui contrastait singulièrement avec les vingt-neuf degrés au-dessus par lesquels les voyageurs avaient passé, peu auparavant, sur la *terra caliente*. Pendant la nuit, des bandes de loups, attirés par l'odeur, entourèrent la hutte. Le matin suivant, la troupe fit ses derniers préparatifs pour l'ascension du pic. Munis de provisions, d'instruments astronomiques et météorologiques, pourvus d'épaisses et vertes feuilles de fougères, armés de crochets à glace et de bâtons ferrés, les voyageurs commencèrent à sept heures, au mot de ralliement « salut! » à gravir la hauteur d'un pas mesuré.

Ils durent d'abord s'avancer sur un terrain d'éboulement friable, couvert seulement par places d'un peu de neige, puis grimper sur de grosses pierres et des blocs de rochers, au milieu de profondes crevasses et de ravins.

Après une longue demi-heure, un des conducteurs leur déclara qu'il n'irait pas plus loin. Ils durent le laisser aller et porter eux-mêmes les instruments.

Après deux heures de l'ascension la plus pénible, ils étaient arrivés à trois cent soixante mètres plus haut et foulaient le champ de neige proprement dit. A ce point, le deuxième conducteur déclara à son tour qu'il n'était pas en état d'aller plus avant, et les membres de la petite troupe durent porter alternativement l'autre panier. La montée était tellement abrupte, qu'en vingt-cinq pas ils n'avançaient pas de plus de huit à dix pieds, et qu'au bout de cet espace il leur fallait prendre du repos. La lumière éclatante réfléchie sur la neige les éblouissait et troublait leur vue.

La neige était recouverte d'une couche de glace d'un demi-pouce d'épaisseur, qui très-souvent se rompait.

« Nous étions déjà assez près du cratère, dit le baron de Müller, lorsque, derrière moi, j'entendis Malmsjo appeler. Je regarde et je le vois enfoncé dans la neige jusqu'aux bras; au même moment, une de mes jambes entre dans la neige à travers la couche de glace. Lorsque j'approchai de Malmsjö, il me montra le trou dans lequel il était enfoncé. Jamais je n'oublierai l'impression que cette vue fit sur moi. Je sentis une sueur froide ruisseler sur mon corps. Nous nous trouvions au-dessus d'un abîme dont nous séparait seulement une mince couche de glace. En vain mes regards cherchaient à découvrir le sol; des colonnes de glace et des cristaux remplissaient la profondeur; l'abîme, loin d'être obscur, paraissait magnifiquement éclairé par une source de lumière souterraine ; c'étaient sans doute les rayons solaires qui tombaient sur la couche de neige. La frayeur nous paralysait. Après nous être soulevés avec prudence, nous étendîmes à tout risque nos bras sur la neige, puis nous nous laissâmes peu à peu glisser. Étant descendus ainsi à une centaine de pas, nous arrivâmes à un espace qui paraissait être ferme. Là, nous tînmes conseil : il fallait décider de quel côté il était préférable de tourner l'abîme pour atteindre le cratère.

« Mais tout à coup un vent rapide éleva d'épais nuages autour de nous : ils nous enveloppaient de telle sorte qu'à trois pas l'un de l'autre nous pouvions à peine nous voir. Il était impossible de s'arrêter pour attendre la fin de cette tempête de neige. D'ailleurs, en fuyant l'abîme, nous avions laissé tomber le panier aux provisions. »

Privés de conducteurs et de vivres, les voyageurs durent rétrograder. A quatre heures du soir, ils arrivèrent à la hutte où ils avaient passé la nuit précédente. Cette seconde nuit fut plus pénible encore. Par suite de l'afflux du sang à la tête, le blanc de leurs yeux était devenu rouge; au milieu de l'obscurité, une inflammation accompagnée des douleurs les plus aiguës se déclara chez Sonntag et Malmsjö, et à la naissance du jour on vit avec effroi qu'ils étaient privés de la vue. Leurs paupières étaient collées par une sorte d'humeur terreuse, et même après qu'elle eut disparu, ils pouvaient à peine entrevoir la lumière du jour. Pour comble de malheur, les vivres étaient épuisés, et un Indien apporta la nouvelle qu'au-dessous d'eux, dans la zone des bois, une bande nombreuse de voleurs était en embuscade.

Le baron de Müller résolut de tenter le passage par l'ouest, vers San Andres Chalchicomula. Comme l'Orizaba se rapproche de ce côté des hautes terres du Mexique, les voyageurs avaient deux mille mètres de moins à monter pour atteindre le plateau.

On marcha longtemps, en conduisant les aveugles, sur des terrains d'éboulement et sur des pierres, puis à travers d'épaisses cendres volcaniques ; enfin après une heure et demie on rencontra d'abord la première végétation et ensuite une belle forêt de pins.

« Plus nous descendions, plus la masse des pins devenait épaisse ; un grand nombre de perroquets, qui se nourrissent de la graine des pins, interrompaient seuls par leurs cris retentissants le silence solennel de la forêt.

De temps en temps, une clairière se présentait à nous et nous laissait voir de verts pâturages, que bornaient les montagnes bleues du plateau mexicain. Une croix plantée sur une hutte de terre encore fraîche nous apprit qu'une bande de vingt à trente individus avait récemment péri en cet endroit. C'était un triste débris du dernier pronunciamento. A la suite de chaque guerre civile au Mexique, quelques bandes de partisans continuent à errer sur les chemins, se livrant au vol sous le couvert de la politique. »

Après avoir traversé une plaine cultivée, animée çà et là par des ranchos, les voyageurs atteignirent dans l'après-midi la petite ville de San Andres Chalchicomula. Des lotions faites, près d'un aqueduc, aux yeux des deux malades avaient un peu adouci leurs souffrances, en sorte qu'ils commençaient à voir faiblement.

Les informations prises aussitôt après leur arrivée dans la petite ville s'accordèrent sur ce point que l'ascension du volcan était beaucoup plus facile du côté du sud. Le baron de Müller voulut faire sans retard une nouvelle tentative.

Malgré quelques jours de repos, MM. Malmsjö et Sonntag se trouvèrent encore trop souffrants pour se remettre en route. Deux autres personnes, M. Campbell, un Nord-Américain, inspecteur des lignes télégraphiques du Mexique, et M. de La Huerta de Puebla, s'offrirent à les remplacer.



Vue de l'Orizaba (État de Vera-Cruz) — Dessin de Français d'après l'*Illustrirte Zeitung*.

« Le Citlaltepetl, la Montagne de l'Étoile[1], était couvert d'épais nuages, lorsque, le 8 septembre 1856, je pris congé de mes amis et quittai San Andres Chalchicomula au milieu des souhaits de bonheur des habitants.

« Deux Indiens courageux et expérimentés, que le préfet avait mis à ma disposition, furent envoyés en avant afin de préparer, dans une grotte au bas de la limite des neiges, du côté méridional de la montagne, une provision d'eau et de bois, car nous devions passer en cet endroit la première nuit. Ma caravane se composait de M. Campbell, de M. de La Huerta et de deux serviteurs, tous quatre à cheval, puis d'un mulet chargé des vivres et des provisions.

« En montant avec ardeur, nous arrivâmes sur un plateau, parsemé d'un grand nombre de collines volcaniques peu élevées, à travers de très-belles forêts de pins et de sapins, et nous passâmes souvent au milieu des rochers par les sentiers les plus impraticables et les plus dangereux. Le baron de Müller parle en ces termes du danger des chemins et de l'excellence des chevaux mexicains :

« A cinq heures, comme nous chevauchions le long d'une baranca, qui n'était pas profonde de plus de trente-trois mètres, mais très-escarpée, Huerta tomba avec son cheval. Il se trouvait près de moi sur un rocher poli

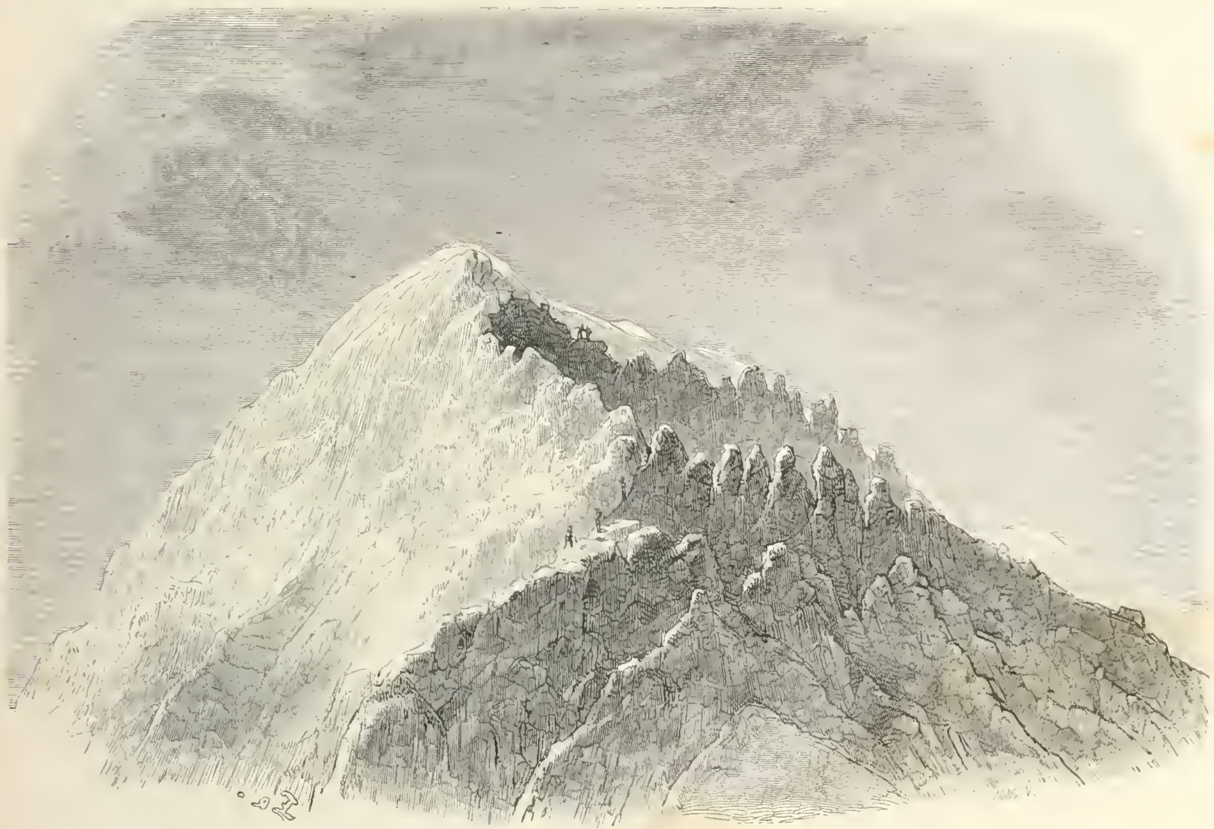
1. Nom indien de l'Orizaba.

large de quelques pieds, et je m'attendais à le voir précipité dans la baranca; mais les chevaux mexicains ont une adresse extraordinaire : celui-ci se releva avec une promptitude et une adresse merveilleuses. Sans excepter les chevaux arabes, je ne connais pas de meilleurs chevaux de voyage que ceux du Mexique. En outre, ils sont bien faits, de formes élégantes, intelligents et extrêmement fidèles et soumis. »

Longtemps après la tombée de la nuit, les voyageurs arrivèrent à l'entrée de la grotte. C'était une de ces magnifiques nuits, éclairée par la lune des tropiques.

« Notre petite société offrait, en ce moment, un tableau pittoresque qui me ravissait. Bien que, dans mes nombreux voyages, j'eusse désappris à rechercher les scènes romantiques, le spectacle de cette soirée était bien propre à éveiller les rêves de la fantaisie la plus capricieuse. A l'entrée de la grotte flambait un feu clair qui en éclairait l'intérieur, et les formes bizarres de la pierre projetaient dans la profondeur des ombres noires vacillantes. Des gouttes d'eau se détachaient, comme des diamants, des parois, et tombaient à terre. Les Indiens et nos domestiques, avec leurs costumes mexicains, étaient occupés autour des chevaux, encore sellés. Et nous, avec nos habits de voyage, chargés d'armes brillantes, nous ressemblions plutôt à des voleurs fourvoyés qu'à de paisibles voyageurs.

« En dehors de la grotte, le spectacle de la nature avait une majesté qui produisait sur nos âmes une impression



Sommet et cratère de l'Orizaba. — Dessin de Français d'après l'*Illustrirte Zeitung*.

profonde. La lune brillait doucement au sud-est et sa lumière perçait à travers les noirs sapins; à l'ouest, le volcan gigantesque, presque voilé par le brouillard, réfléchissait les rayons de la lune, et cette lueur mystérieuse le faisait paraître plus majestueux encore. »

Dès le matin du jour suivant, on commença les préparatifs de l'ascension; on atteignit, après une heure, la zone de la dernière végétation, puis le séjour des neiges. Les chevaux, épuisés, furent renvoyés à la grotte.

« L'air était déjà si raréfié, dit le baron Müller, que nos pauvres chevaux pouvaient à peine aspirer une quantité d'oxygène suffisante, et leur respiration était aussi haletante et profonde que s'ils avaient couru pendant plusieurs heures. Les hommes subissent également cette influence; les oiseaux seuls ne paraissent pas souffrir de la raréfaction de l'air; car, ici même, à une hauteur de cinq mille cinq cents mètres, j'ai vu deux faucons se jouer dans les airs à sept cents mètres au-dessus de moi. »

Les voyageurs arrivèrent avec beaucoup de peine sur les champs de neige, coupés par des rochers dont il leur fallait s'aider en rampant.

A midi, ils rencontrèrent une petite plate-forme couverte de neige. Ce point, qui présentait une surface unie de quelques pieds carrés, étant le dernier où il leur fût possible de se reposer avant d'atteindre le volcan, ils y restèrent quelques minutes pour prendre un peu de nourriture.

« Au-dessous de nous, dans la direction du sud-ouest, s'ouvrait un cratère enflammé que cernaient des roes dentelés et perpendiculaires. J'évaluai à quatre mille trois cents mètres la hauteur de son pic le plus élevé, nommé *Cerro del Mono*. Du côté de la *Valle de Lopos*, où nous avions passé la nuit, apparaissait la *Sierra Negra*, qui n'était pas couverte de neige, bien que sa hauteur doive dépasser quatre mille huit cents mètres. Après un quart d'heure, nous recommençâmes à monter. L'épaisseur de la neige nous opposait des obstacles extraordinaires. A chaque pas, nous enfoncions jusqu'au genou; comme la pente dépassait le plus ordinairement quarante-cinq degrés, nous étions réduits à ramper sur nos pieds et sur nos mains. La principale difficulté était de respirer, et nous ne pouvions faire plus de vingt à vingt-cinq pas sans nous reposer. En dépit d'un voile et de lunettes foncées, cette fois les yeux me faisaient mal; mais ces douleurs disparaissaient devant celles qui commencèrent à me torturer vers deux heures. Je sentis d'abord, dans la poitrine, comme la brûlure d'un fer rouge; quelques minutes après, j'éprouvai, à chaque respiration, dans les poumons, des douleurs aiguës, qui, à la vérité, s'interrompaient de nouveau, mais qui revenaient toutes les dix minutes, et me laissaient quelques instants sans connaissance. Mes deux compagnons et les Indiens étaient effrayés de ces premiers accidents et voulaient retourner en arrière, ce à quoi naturellement je ne consentis pas. »

Jusqu'alors le soleil avait du moins réchauffé les voyageurs, mais bientôt le ciel s'obscurcit et ils éprouvèrent un froid aigu. Souvent ils avaient devant eux un mur de neige perpendiculaire qu'il fallait tourner avec beaucoup de peine. Un orage violent éclata bien au-dessous d'eux : le tonnerre ne leur faisait l'effet que d'un petillement. Ils ressentaient une grande fatigue et un grand abattement; le jour était déjà avancé, le sommet de la montagne encore bien éloigné, et décidément les Indiens ne voulaient pas aller plus loin. Les compagnons mêmes du baron de Müller perdaient courage. La ferme déclaration de ce dernier, qu'il continuerait seul l'ascension, put seule les déterminer à continuer leur marche. Pour se soulager, les voyageurs se servirent d'une corde de dix-huit à vingt mètres de long. Un des Indiens grimpait en avant, enfonçait son bâton dans la glace, et y attachait la corde; puis les voyageurs saisissaient les nœuds l'un après l'autre. Le baron de Müller fut pris de violentes douleurs de poitrine, qui, de temps en temps, aboutissaient à des vomissements de sang et à de courts évanouissements. Une nouvelle épreuve était réservée aux voyageurs : une neige, fine et durcie par la gelée, vint à tomber : elle pénétrait jusqu'à leur peau et leur devint très-importune.

Après des efforts inouïs, presque entièrement épuisé, mais animé de la plus ferme résolution, le baron de Müller arriva sur le bord du cratère à cinq heures quarante-cinq minutes de l'après-midi.

« J'avais atteint mon but, dit M. de Müller, et la joie fit évanouir toutes mes douleurs ; mais ce ne fut que pour un instant, car je tombai aussitôt à terre et un flot de sang sortit avec violence de ma bouche.

« Lorsque je revins à moi, j'étais encore près du cratère : alors je recueillis toutes mes forces pour regarder et observer autant qu'il m'était possible. Je déterminai la forme du cratère; mais, à raison de ma faiblesse et de la tempête de neige, il me fut impossible de mesurer à l'aide du sextant l'angle horizontal, et par là de calculer la circonférence précise. Il ne fallut pas songer non plus à prendre un levé topographique des terrains situés au-dessous : on n'en pouvait rien voir.

« Le cratère a une forme elliptique irrégulière; son grand axe est de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est, mais il se courbe un peu plus vers le sud; sa longueur comprend environ deux mille cinq cents mètres. Deux axes plus petits, du nord au sud, à peu près, sont très-différents de longueur : le plus grand, à l'est, a environ cinq cents mètres; le plus petit, à l'ouest, environ cent cinquante mètres. J'évalue à environ six mille mètres la circonférence entière du volcan.

« L'étendue de cette circonférence est incompréhensible pour celui qui considère la montagne en dessous du nord, de l'ouest et du sud-ouest; car le sommet paraît beaucoup trop petit pour contenir un tel cratère; mais en dessus on voit que la bouche du cratère a une pente considérable dans la direction du sud-est, et cela explique complétement l'apparence. Ce que de la mer, de Vera-Cruz, de Cordova et d'Orizaba, on prend pour un mur perpendiculaire situé en dehors du cratère, n'est autre chose que la paroi intérieure du cratère lui-même. Ma plume ne peut décrire l'aspect du cratère ni l'impression qu'il produisit sur moi. C'est la porte du monde infernal que gardent la nuit et l'épouvante. Quelle terrible puissance il a fallu pour soulever et faire éclater ces masses énormes, les fondre et les entasser comme des tours, jusqu'au moment où elles se sont refroidies et ont atteint leurs formes actuelles !

« Une couche jaunâtre de soufre recouvre en plusieurs places les parois internes, et sur le fond s'élèvent différents petits cônes volcaniques. Le sol du cratère, aussi loin que je pouvais voir, était couvert de neige et nullement chaud par conséquent. Les Indiens m'assurèrent que, sur différents points, un air chaud sort des fentes de la roche. Bien que je ne l'aie pas vérifié, ce fait me paraît tout à fait admissible, car j'ai souvent observé pareil phénomène sur le Popocatepetl.

« Mon plan primitif de passer la nuit sur le cratère était, par des causes majeures, devenu impraticable. Le crépuscule qui, sous cette latitude, est, comme on sait, très-court, avait déjà commencé; nous dûmes nous disposer au retour. Les deux Indiens roulèrent ensemble les *petates* ou nattes de paille qu'ils avaient apportées, et les courbèrent par devant, de manière à former une espèce de traîneau ; nous nous assîmes dessus, et, étendant nos jambes, nous nous laissâmes glisser sur ce véhicule. La rapidité avec laquelle nous étions précipités augmentait d'une manière si rapide, que notre descente ressemblait plus à une chute au milieu de l'air qu'à tout autre

moyen de locomotion; en quelques minutes nous franchîmes un espace que nous avions mis cinq heures à gravir. »

Descendus à la zone des neiges, après avoir fait cette partie de *schlitte*, au milieu de plusieurs incidents, les voyageurs durent faire à pied le reste de la route.

A huit heures et demie, ils aperçurent le feu de garde près de la grotte dans la *Valle de Lopos*, et ils y arrivèrent une heure après.

« La scene s'était singulièrement modifiée depuis le soir précédent. La neige était répandue par tout, et le sol de notre grotte, où une grande quantité d'eau avait filtré, s'était changé en boue. Nos vêtements étaient percés d'outre en outre, mais nos yeux enflammés ne nous permettaient pas d'approcher du feu. Nous asseoir et nous reposer, après un travail énergique de quatorze heures, était notre premier besoin. Nous nous dépouillâmes donc de la plupart de nos vêtements, et les Indiens les firent sécher au feu, tandis que nous nous blottissions presque nus dans les coins les moins humides de la grotte. En même temps, on fit bouillir de l'eau pour nous préparer un thé très-fort avec du vin. Une heure après, nous avions bu le thé chaud, nos vêtements étaient passablement séchés, et nous trouvant heureux relativement au passé, nous dormîmes mieux que des princes dans des draps de batiste.

« Le matin suivant, notre réveil fut réjoui par un joyeux soleil. La neige de la soirée précédente était en très-grande partie fondue. Restaurés par le repos de la nuit et par un bon chocolat, nous reprîmes la route que nous avions suivie en venant.

« Vers deux heures, comme nous approchions de San Andres Chalchicomula, je fus surpris de voir presque toute la population de la ville, musique et bannière en tête, venir à ma rencontre pour me féliciter. Un de nos Indiens, parti à pied de la *Valle de Lopos*, avait pris les devants par un chemin plus court et répandu la nouvelle de mon heureuse ascension.

« Après s'être un peu reposés, M. Campbell et M. de La Huerta se rendirent chez le préfet et lui firent la déclaration de notre ascension complète.

« L'Orizaba, d'après mes calculs, atteint cinq mille cinq cent vingt-sept mètres de hauteur, et je crois pouvoir affirmer que personne avant nous n'avait eu la curiosité d'en explorer la cime. »

Extrait de la relation de M. le baron DE MÜLLER.

VOYAGE DE M. GUILLAUME LEJEAN

DANS L'AFRIQUE ORIENTALE[1].

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LETTRE AU DIRECTEUR DU TOUR DU MONDE.

Khartoum, 3 sept. 1860.

SOUAKIN. — LE TAKA.

Souakin et ses curiosités. — M. Thibaut. — La barbe de Méhémet-Ali. — Une émeute à propos de géographie.
Un prince commissaire de police.

Rien de trompeur comme l'aspect de Souakin, vu du mouillage des vapeurs européens, au nord-nord-est. La petite ville, qui remplit exactement une île presque ronde d'environ cinq cent vingt pas de diamètre, présente à l'arrivant son seul quartier confortable et pittoresque, celui du nord, qui embrasse tous les monuments de la cité. Ces monuments sont : les deux mosquées, dont la principale est un teké de fakihs ou de derviches (tourneurs, si je ne me trompe); le prétoire du mufti, chapelle microscopique, dont le pied baigne dans la mer; quelques fort belles maisons de négociants, dont l'une, qui figure dans notre dessin[2], appartient à un Arabe ou métis algérien; et, derrière la grande mosquée, autour de la place de la Douane, le palais du Gouvernement, la douane, le bureau de l'agence des vapeurs de la mer Rouge (compagnie Medjidié), et enfin l'orgueil de Souakin, le *beït et silk*, « la maison du fil de fer, » l'agence de la ligne télégraphique du Caire à Singapour. En dehors de ces constructions, auxquelles on peut ajouter un bazar moderne, large, aéré, propre et bien aligné, et trois maisons de riches négociants indigènes, on ne voit que de hideuses cabanes en nattes pourries, plantées sur un clayonnage irrégulier : les cabanes des noirs du Soudan sont de vraies *villas* à côté de tout cela.

Sur un simple mot de M. le consul de Djeddah, je trouvai le plus gracieux accueil chez mon unique compatriote de Souakin, M. Thibaut. Si je n'écrivais que pour les Français d'Égypte, je n'aurais rien à ajouter à ce nom : hospitalité, entrain, esprit, audace juvénile, intelligence et amour de l'Orient, il signifie tout cela. Le voyageur atrabilaire Werne, dans son *Nil Blanc*, n'a

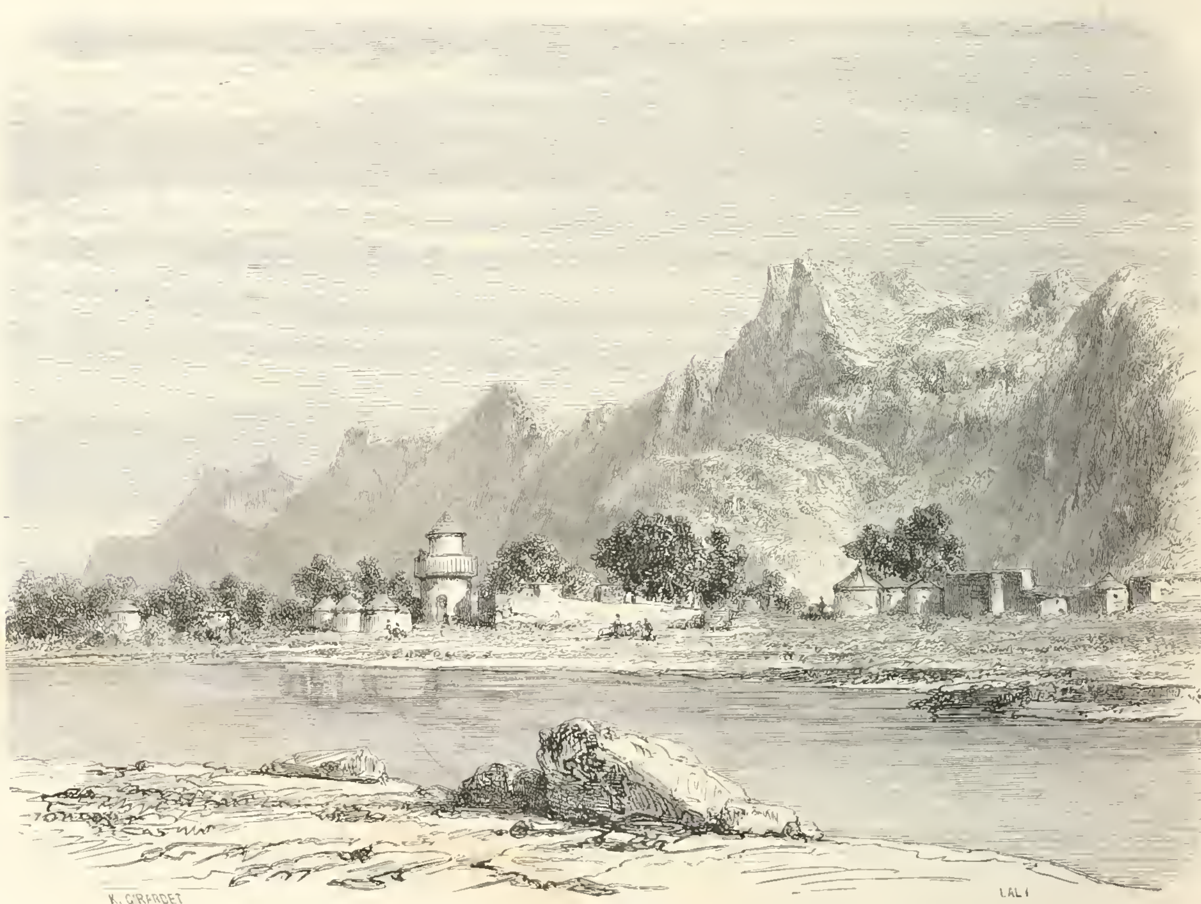
1. Suite. — Voy. tome II, livraison 33, page 97.
2. Voy. tome II, page 101.

pas épargné le moins haineux des hommes, et il a appelé M. Thibaut « le gamin de Paris. » Le mot est très-juste, mais dans le bon sens, et Werne ne l'entendait pas ainsi.

Une anecdote entre mille peindra cet homme d'une si vive originalité. Il y a vingt-deux ans, Méhémet-Ali vint à Khartoum, avec le désir de faire de cette ville naissante un centre d'où sa puissance rayonnerait sur le Soudan oriental. Il y avait alors dans le pays des Schelouks un aventurier indigène nommé Abderrahman, que le *grand pacha* voulait rattacher à ses vues politiques, et qu'il tenait beaucoup à voir près de lui. Mais l'indigène, comme tous ses compatriotes, avait les *Turcs* en très-haute défiance, et le vice-roi ne trouvait personne qui voulût se charger de le lui amener. De guerre lasse, pourtant, quelqu'un lui parla d'un *franghi* demi-arabisé, comme l'homme qui connaissait le mieux la terre de Schelouks, et sur son désir on alla chercher *Haouago Ibrahim*, nom indigène de mon héros. Précisément il sortait de dîner, et même de très-bien dîner. C'était le soir. Méhémet-Ali vit entrer un homme de grande taille, à barbe grise, qui se tint immobile en attendant qu'il lui parlât.

« Est-ce toi, lui dit le pacha, qui peux me promettre de m'amener Abderrahman ? »

M. Thibaut marcha droit à lui, en empoignant fortement la barbe blanche du vice-roi :



Vue de Kassala (province de Taka). — Dessin de Karl Girardet d'après M. Guillaume Lejean.

« Sur ta barbe, lui dit-il, je te promets de t'amener cet homme ! »

Un tremblement de terre n'aurait pas plus épouvanté les officiers égyptiens présents à cette scène, que cette façon, tout orientale d'ailleurs, de faire une promesse solennelle. Méhémet-Ali, d'abord un peu ému, se rassura vite, finit par rire, et témoigna depuis à M. Thibaut la confiance qu'il méritait.

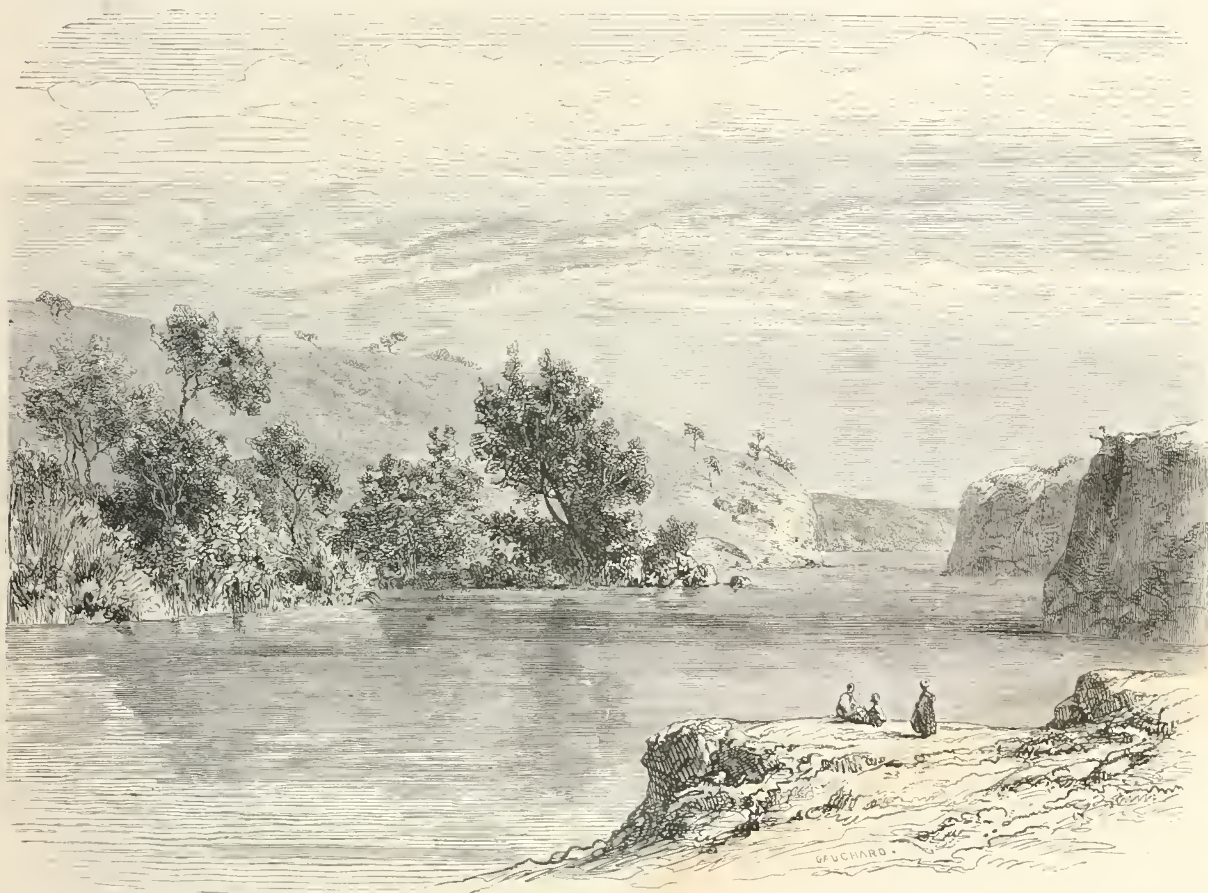
Je passai dix jours à Souakin, attendant un départ de caravane pour la province de Taka, d'où je devais gagner Khartoum par la route de l'ouest ou du sud-ouest. Dans l'intervalle, je visitai à fond l'île qui est séparée du continent par un bras de mer étroit et profond. Sur le continent s'élève le grand faubourg d'El Gherf, qui est à l'île ce qu'est, parmi nos ports de France, Saint-Servan à Saint-Malo. L'île paye des impôts, mais El Gherf est probablement le seul coin du globe où l'impôt soit inconnu. J'en fis une épreuve assez bizarre. Après avoir levé le plan de la ville, j'avais aussi attaqué le faubourg, quand une furieuse émeute me força à rengainer ma boussole et le reste. Le bruit s'était répandu que « le Franc maudit était venu compter les maisons pour faire établir des impôts comme à Souakin. » Les hommes, je dois le dire, essayaient de calmer l'insurrection, mais à toutes les portes apparaissaient d'affreuses mégères, et si je ne comprenais pas trop les injures arabes qui

me suivaient, je comprenais très-bien les coups de pierre qui appuyaient les injures. Je rentrai assez ému dans l'intention de prendre mon revolver ; mais quand cette ébullition me fut passée, je compris qu'il serait odieux de tuer deux ou trois braves gens pour le plaisir d'apprendre à la postérité, sur papier de Chine, que les rues d'El Gherf sont presque aussi tortueuses que celles de l'ancien Paris. Par la même raison, je refusai le gendarme que m'offrit, pour continuer l'opération, le gouverneur des deux villes.

El Gherf a été soumise par les Turcs il y a deux ou trois siècles, et les conquérants n'ont laissé aux anciens émirs qu'un titre nominal. J'ai vu l'émir actuel, Othman, grand vieillard à figure rusée, dont le fils, Ghelany, a reçu du gouvernement turc le titre de bey et le fez d'investiture, avec les fonctions de commissaire de police de la ville. Ce sont ses fonctions avouées, mais, en réalité, il est l'espion des Turcs et les tient fort au courant de tout ce qui peut les intéresser. J'ajouterai que la fraction de tribu qui peuple El Gherf fait partie de la nation des Hadharba, l'une des plus importantes de la Nubie, et qui se rattache à la grande famille des Bicharys.

Le désert nubien. — Un voleur. — Vallée de Langay. Arrivée au Taka.

Le 13 mars, je quittai Souakin à dos de chameau, avec une caravane conduite par un neveu du cheik des



Bords de l'Atbara ou Tacazé. — Dessin de Karl Girardet d'après M. Guillaume Lejean.

Amara, nommé Haçab-Allah, beau jeune homme qui joignait à sa qualité de prince du désert le titre plus prosaïque, mais plus lucratif, de courrier des postes égyptiennes. J'avais pour compagnon de voyage un mécanicien français, nommé Pascal J..., qui allait offrir ses services comme fondeur de canons au fameux Théodore Ier d'Abyssinie. C'était, du reste, un excellent homme, d'une grande obligeance, possédant ce don précieux de nos ouvriers d'être bon à tout faire, et qui se chargea, dès l'abord, de notre cuisine commune, ce qui n'est pas à dédaigner au désert.

C'était, en effet, un désert des mieux caractérisés que j'allais avoir à traverser de la mer Rouge au Nil, à l'exception de quelques oasis dont je parlerai en leur lieu. Nous voyageâmes deux jours sur un terrain plat, couvert de buissons et de quelques arbres rabougris, après lequel nous atteignîmes le pied des montagnes qui terminent à l'orient le plateau nubien. Les monts qui ne se montraient d'abord que sur la droite, finirent par émerger de la brume sur notre gauche, et par se rapprocher de manière à former un col assez évasé qui nous mena à une gorge de l'aspect le plus pittoresque. Je m'attendais, sur la foi de M. Ch. Didier, à trouver des eaux courantes, que des bouquets de cocotiers semblaient nous promettre : ils n'indiquaient malheureusement que des *chor* ou *r'or* (prononcez *hor* fortement aspiré), magni-

fiques torrents desséchés dont les sables d'une blancheur aveuglante font éprouver au voyageur altéré et déçu le supplice de Tantale.

Le pauvre J.... avait bien un autre sujet d'anxiété. A la seconde nuitée, un jeune Bichary, qui accompagnait la caravane en flâneur et un peu en pique-assiette, trouva moyen de voler à mon compagnon sa bourse qui contenait cinquante-sept talaris (près de trois cents francs) et quelques bijoux, toute sa fortune. Je crus que le malheureux allait en devenir fou. Je réunis tout ce que je savais d'arabe pour expliquer la chose à Haçab-Allah et l'inviter à faire une recherche parmi ses hommes. Deux des chameliers nous montrèrent du doigt le Bichary accroupi un peu à l'écart et nous dirent :

« Il n'est pas de Souakin, il ne travaille pas, soyez sûr que c'est le voleur. »

Dès que le drôle vit qu'on s'occupait de lui, il vint, avec une stupidité ou une impudence remarquable, s'accroupir à côté de J.... Celui-ci voulait l'assommer ; Haçab-Allah, plus calme, voulait seulement l'inviter à rendre la bourse qu'il avait dû cacher dans le sable, et sur son refus obstiné, à suivre la caravane jusqu'à Taka, où on le mettrait en prison. Je recommandai quelque chose de plus sûr : ce fut de lui lier les bras et de le faire marcher entre deux chameliers, ce qui fut fait. Mais au campement suivant, au milieu de la nuit, je fus réveillé par un tumulte de gens courant la lame au poing, et le chef vint me dire :

« *Mustapha*, *er rag'l rah!* (Mustapha, l'homme s'est enfui !) »

Il faut savoir que les Arabes, peu habitués à prononcer nos noms européens, m'avaient donné, pour me faire honneur, un nom turc, c'est-à-dire un nom emprunté aux maîtres du pays, quoique j'eusse préféré un nom arabe à ce nom de mélodrame ; mais les Abd-el-Kérim, les Nacer, etc., sont si prodigués là-bas, que mes compagnons auraient cru m'offenser en me donnant un nom de croquant, si historique qu'il fût.

« Allons, dit J.... quand je lui eus expliqué ce contretemps, je lui avais confié mon voleur, il l'a laissé partir, il est responsable à présent. »

Et sur ce, il s'endormit philosophiquement.

Nous entrâmes dans un chapelet de cirques ou de vallées d'une beauté désolée, stérile, rayés de torrents desséchés ou plus exactement parcourus par un r'or aux berges escarpées qui passait d'un bassin dans l'autre ; et une fois sortis de ces coupe-gorge, aujourd'hui fort inoffensifs grâce à la police égyptienne, nous débouchâmes dans une plaine au bout de laquelle nous manquâmes d'eau. Je demandai au kabir si nous étions loin du puits :

« *Qarib!* (tout près !) »

Cela ne me rassurait pas, car je savais que le *qarib* arabe est cousin germain du « petit quart d'heure » des paysans français et du « coup de sifflet » des Bas-Bretons. J.... marauda la valeur d'un litre d'eau aux chameliers, qui, du reste, ne s'étaient pas fait faute en route de dessécher nos *guerbas* (outres) ; mais au matin il fallut partir sans avoir pu faire le café, le gosier sec, sous un soleil ardent. Au bout de deux heures, j'avais perdu toute autre pensée que celle de boire. Les yeux clos, je voyais passer dans mes rêves ces eaux cristallines des Balkans au bord desquelles j'avais si souvent respiré le frais à l'ombre des forêts contemporaines des Gètes, ces *gelidi fontes* de Virgile, qu'au collége je traduisais si platement par « de fraiches fontaines. »

La souffrance physique ne me rendait pourtant pas insensible au charme grandiose d'une admirable vallée où la caravane s'engagea vers les dix heures du matin. La masse puissante des monts s'était ouverte pour laisser passer le lit desséché d'un torrent large comme la Marne, mais en cette saison ce n'était qu'un large sillon de sable fin. Des deux côtés, dominées par les flancs noirs et escarpés de la montagne, s'étendaient, sans interruption, les lignes majestueuses des cocotiers, et ce bel arbre, vrai monument végétal du désert, couvrait de son ombre les camps et les troupeaux des tribus pastorales qui fréquentent cette gorge-oasis. La sombre muraille qui semblait nous écraser s'ouvrait par instants à quelque torrent latéral, et montrait, dans un lointain inondé de lumière, un paysage d'un éclat et d'une douceur infinis. Il faut savoir que dans toute l'Afrique, à part la grande ligne des solitudes tropicales, où, comme dit énergiquement un proverbe arabe, « on ne trouverait pas de quoi faire un cure-dents, » le mot désert n'emporte guère avec lui cette image de stérilité morne et pétrifiée dont nos imaginations européennes l'entourent volontiers. Une vie relative, mais d'autant plus saisissante qu'on s'attend moins à la trouver là, se manifeste dans une végétation courte et rase, dans des fourrés horriblement épineux, mais dont le vert éclatant repose doucement la vue ; dans des plaines sans fin couvertes de hautes graminées d'un jaune clair qui frémissent à la brise comme des champs de seigle mûr.

Vers midi, nous nous arrêtâmes sous quelques palmiers ; les chameaux à peine déchargés se précipitèrent en avant, les naseaux ouverts ; les hommes les suivirent. Nous tombâmes tous pêle-mêle sur une *foula*, mare verdâtre appuyée à un rocher qui avait empêché les eaux de se perdre dans le sable. Cette mare, d'une contenance moitié moindre que celle du bassin du Luxembourg, avait désaltéré bien des caravanes avant le passage de la nôtre ; mais je pus croire, à la furie avec laquelle bêtes et gens se précipitèrent dans ces eaux bénies, qu'un quart d'heure allait les épuiser. Le niveau, en effet, baissa beaucoup, mais cette déperdition dut être réparée par les infiltrations du torrent, que les sables buvaient pour les rendre en détail au premier pasteur qui voudrait bien gratter la terre avec son bâton. Un chamelier à qui je demandais où était le puits le plus prochain, me montra le lit aride où nous marchions et me dit :

« Partout sous tes pieds. »

Nous sortîmes trop tôt de ce bel *ouadi* pour entrer dans de petits vallons qui nous menèrent à des cols arides, et, au sommet du plateau, je coupai à angle droit un superbe r'or avec l'inévitable avenue de palmiers, le tout fort in-

attendu à pareille hauteur. A la descente des montagnes recommença l'éternelle plaine coupée de monticules disloqués, qui ne finit qu'à la province-oasis de Taka. J'eus dans cette plaine beaucoup d'ennuis et trois minutes d'émotion. Mon chameau passait auprès d'un fourré, quand je vis nos piétons à demi nus cerner le buisson d'un air mystérieux et apprêter leurs lances. Je pensai naturellement qu'une panthère était blottie dans le fourré, et que j'allais assister aux premières loges à une chasse dramatique. Je songeais avec un peu plus d'émotion que le premier bond de la bête serait très-probablement pour moi, ou tout au moins pour mon chameau, qui, en ce cas, me romprait le cou; mais mon amour-propre d'Européen me fit cacher cette petite inquiétude sous un air d'impassibilité et de curiosité bien jouée, et j'attendis. Tout d'un coup, plusieurs cris furent poussés, plusieurs javelots furent lancés dans le buisson, d'où s'échappa entre les jambes de ma bête.... un malheureux lièvre tout effaré. Un coup mieux ajusté le fit rouler plusieurs fois sur lui-même, et son heureux vainqueur l'emporta par les pattes.

Enfin, le seizième jour de notre lente odyssée, j'entrai, au sortir d'une assez belle forêt, dans un grand et beau village dont les rues étaient bordées de haies vives et même de quelques jardins faciles à reconnaître aux panaches superbes de leurs palmiers. Je marchai un grand quart d'heure, et le village ne finissait pas; je reconnus que j'étais dans un faubourg de Kassala, la capitale du Taka et de la Haute-Nubie. Je franchis une porte percée dans un rempart en terre, mais construit selon les règles de la fortification moderne; je traversai une place spacieuse, et quand mon chameau s'agenouilla, un vieillard de petite taille, d'un aspect triste, mais bienveillant, m'adressa en arabe le souhait de bienvenue, pendant qu'un jeune homme en chapeau de feutre gris nous demandait en très-bon français, à notre grande et heureuse surprise :

« Vous êtes Français, messieurs? »

Le premier était notre hôte arabe, le négociant cophte Mallem Ghirghis (M. Georges), et dans le second je reconnus un confrère en géographie bien connu de quiconque s'est occupé des contrées que je traversais, le voyageur suisse Werner Muntzinger.

Kassala. — Le mudir Ali-Bey et la justice turco-arabe.

Nous fûmes reçus chez le *mallem* avec la courtoisie hospitalière qui est un des signes de bon ton chez les Orientaux, et nous pûmes apprécier, dans sa vaste et belle habitation, le confortable d'une riche maison nubienne. Le mallem, comme l'indiquait son titre, était un *savant*, c'est-à-dire un homme de plume : il avait été secrétaire ou comptable dans une administration, et avait eu d'une sienne esclave galla une fille unique blanche, d'une beauté extrême, qu'il avait mariée au Grec Kotzika, le principal négociant de la ville. Mme Kotzika était morte depuis quelques mois, et ce coup avait brisé sa mère et peut-être son père encore davantage : au milieu de l'âge, toutes les apparences de la décrépitude avaient fondu sur lui. Ses clients, insoucieux de la blessure qui le tuait lentement, la ravivaient sans le savoir en l'appelant, selon l'usage arabe, *Abou-Ouarda*, « père de la rose. » (*Ouarda* ou Rose était le nom de la morte adorée.) Une petite fille de dix-huit mois, blanche, souffreteuse, avec de longs yeux de jeune antilope que bien des Françaises de vingt ans lui eussent enviés, était tout ce qui restait de « la Rose du Taka. »

Dès le lendemain de l'arrivée, nous nous rendîmes à la citadelle pour exhiber au *mudir* ou gouverneur mon firman et des lettres de Souakin, et pour réclamer au nom du malheureux J.... M. Muntzinger voulut bien nous servir d'interprète auprès du mudir, un Turc nommé Ali-Bey, brave homme dont la bonhomie contrastait vivement avec le flegme oriental. Après s'être assuré que le *kabir* Haçab-Allah avait manqué deux fois aux devoirs de sa profession : la première en ne chassant pas de la caravane un homme pour le moins très-suspect, la seconde en lui ôtant ses liens pendant la nuit, il le condamna à payer à J.... le montant intégral des talaris et bijoux volés, sauf à lui à exercer son recours contre le voleur, sa famille et sa tribu, qui étaient connus. Le dispositif du jugement, que M. Muntzinger me traduisit *ipso loco*, contenait ce considérant dont mes lecteurs apprécieront la noblesse :

« Attendu que si nous devons à tous l'égale protection des lois, nous la devons avant tout à des étrangers qui viennent parmi nous, plus désarmés que les autres, puisqu'ils ignorent notre langue, et que nous devons regarder comme des hôtes.... »

J'ai dit qu'Ali-Bey était Turc, et le premier paysan turc venu eût parlé de la sorte. Cette race est noble tout naturellement, quand le *constantinopolisme* (c'est-à-dire l'esprit fonctionnaire dont Stamboul est l'école gangrenée) n'a pas tué en elle ces sentiments d'honneur qui en font, dans sa vieille patrie, la race la plus morale de l'Orient et peut-être du monde. J'ai beaucoup vu la Turquie, et je la hais assez vigoureusement comme système quand je parle en faveur d'un brave et bon vieux peuple qui se laisse suicider par ces messieurs, mangeurs de millions dans leurs villes du Bosphore.

Ceci m'éloigne de Kassala, et c'est dommage, car c'est une ville qui ne manque pas d'une certaine originalité parmi toutes ces villes maussades que le génie administratif des conquérants a semées sur le sol nubien. Un rempart massif, percé de plusieurs portes et flanqué de trois tours angulaires (un des angles en est dépourvu, je ne sais trop pourquoi); le tout, comme je l'ai déjà dit, sur un plan assez savant pour un ingénieur arabe, entoure de son carré assez régulier une ville bâtie en terre, aux rues en labyrinthe, dont le centre vital et commercial est la vaste place du Marché, avec son *souk* ou bazar bien approvisionné, sa fontaine et son corps de garde aux canons de cuivre luisants. Un jardinet dont on pourrait faire un *square* fort coquet et surtout fort utile par des chaleurs de quarante degrés à l'ombre, s'allonge en face du poste et repose de sa verdure poudreuse le

regard des soldats les plus paresseux que j'aie admirés de ma vie. Je ne dois pourtant pas en médire, ne serait-ce que par reconnaissance de l'eau délicieuse qu'ils me donnaient à boire quand, après avoir bien battu la poussière des rues voisines, je m'arrêtais un instant sous leur hangar officiel....

Guillaume LEJEAN.

La suite de cette relation ne nous est pas encore parvenue. M. Guillaume Lejean qui, nous venons de l'apprendre, a dû quitter Khartoum le 28 novembre dernier pour commencer l'exploration du haut Nil Blanc, décrira, sans aucun doute, l'Atbara dans le récit de son voyage entre Kassala et Khartoum : les deux vues de cette belle rivière que nous reproduisons, d'après les esquisses jointes à sa lettre, témoignent assez que telle est son intention. Cependant, pour que ces deux gravures ne restent pas ici entièrement dépourvues de texte explicatif, nous empruntons à l'ouvrage de M. Charles Didier, intitulé : *Cinquante jours au désert*, quelques lignes qui se rapportent à l'Atbara.



Vue de l'Atbara au gué de Guerhat. — Dessin de Karl Girardet d'après une esquisse de M. Guillaume Lejean.

Après avoir traversé une chaîne de collines basses, l'ouadi Hammed et le grand village du même nom habité par les Soukrias, d'origine arabe, M. Charles Didier atteignit le bord de l'Atbara. « Cette rivière, dit-il, qui coule à cent pas du village, descend des montagnes d'Abyssinie, où elle porte le nom de Tacazé, et, après un cours de quatre à cinq cents lieues, partie sur le territoire abyssin, partie sur le Soudan oriental, se jette dans le Nil aux environs de Damer, dans la Haute-Nubie. Elle était alors fort basse, mais elle double et triple de volume à la saison des pluies. Des buttes de terre boisées courent de chaque côté, et les deux rives sont bordées en cet endroit de pins chevelus dont la crinière verdoyante pend sur les eaux. La rivière était du plus beau bleu et d'une parfaite limpidité. De nombreux troupeaux s'y venaient abreuver sous la conduite de bergers noirs et nus, dont les cris de ralliement se mêlaient au bêlement des brebis.... »

M. Charles Didier remonta le lit en partie desséché de l'Atbara, passa la rivière à gué et entra dans la fameuse île de Méroé, siége et berceau de l'antique civilisation éthiopienne.



Vue de Geiwhé. — Dessin de Grandsire d'après J. E. Dauzats.

EXCURSION AGRICOLE DANS LE NORD DE L'ANATOLIE[1]

(ANCIENNE BYTHINIE)

L'OPIUM. — LA CHÈVRE D'ANGORA. — L'AGRICULTURE

PAR M. J. E. DAUZATS.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

1855

Départ de Galata. — Nicomédie. — Les zaptiers. — Sabandja. — Le Sakaria. — La poste aux lettres. — Le pont périlleux. Geiwhé. — Lidja.

A la fin de la guerre d'Orient, le temps de repos que la disparition du typhus donnait au personnel médico-pharmaceutique de l'armée, offrait une excellente occasion pour une excursion scientifique. La récolte de l'opium approchait : il fut décidé qu'on en profiterait pour l'étudier sur les lieux mêmes.

M. Bourlier, pharmacien aide-major, fut désigné pour diriger l'expédition, et on m'accorda la faveur de l'accompagner. Notre personnel se composait, en outre, de M. Calligas, pharmacien d'un hôpital turc, interprète ; de quatre infirmiers et de deux sergents turcs ou *cavas*.

Le 18 juin 1855 au matin, nous quittions le port de Galata. Après une traversée de quelques heures, nous entrâmes dans le port d'Ismedt, l'ancienne Nicomédie. Au fond de la baie, adossée à la montagne, nous apparut la vieille ville, que nous n'eûmes pas le temps de visiter A peine débarqués, nous nous mîmes en route vers l'intérieur. Ce fut entre deux petites rivières, dans un endroit délicieux, ombragé de grands arbres, que nous dressâmes nos tentes pour la première fois.

Le lendemain, nous faisons quelques excursions dans les environs, en attendant les deux guides que nous avons demandés au *mudir* (maire) de la ville.

Ces guides ont un double emploi : d'abord ils accompagnent les voyageurs d'une ville à une autre, et là, les laissent à deux de leurs confrères qui prennent leur place; de plus, ils servent de gendarmes et sont chargés de veiller à la sécurité des routes; on les appelle *zaptiers*. Leur teint cuivré et leur acccoutrement bizarre leur donnent une physionomie des plus originales ; armés jusqu'aux dents, ils peuvent rassurer tout

1. L'Anatolie (d'un mot grec qui signifie *Levant*), pachalik de la Turquie d'Asie, a pour capitale Koutaieh, et est subdivisée en dix-huit *sandjakats*, dont sept seulement sont réellement soumis au pacha de Koutaieh, leur chef nominal. Elle est formée de la partie occidentale de l'ancienne Asie Mineure: trois de ses côtés sont maritimes; sa frontière est seule continentale. Les villes principales sont Smyrne, Brousse, Angora, Koutaieh, etc. (Voy. la carte, p. 47.)

d'abord le touriste le plus timide; mais il ne faut pas trop s'y fier. Souvent zaptiers et bandits s'entendent ensemble.

Nous nous mettons en marche sous un soleil brûlant. Mais bientôt nous oublions notre fatigue à la vue d'une végétation magnifique : partout des réglisses, des châtaigniers, des tilleuls d'une hauteur à laquelle l'Europe ne nous a pas habitués; çà et là d'immenses platanes, plusieurs fois centenaires, dont les troncs creusés par le temps pourraient abriter plusieurs hommes. Nous atteignons ainsi Sabandja vers le soir, et nous nous préparons à y passer la nuit.

La réception qui nous est faite par les indigènes n'est rien moins qu'hospitalière. Après quelques heures de marche, c'est à peine si, en payant toujours, nous pouvons trouver de l'avoine et de la paille pour nos montures. Quelques Turcs à figure suspecte viennent rôder autour de nous. Aussi nous jugeons prudent de prendre nos précautions. Nous campons au milieu de quelques tombeaux de derviches, et nous nous décidons à monter la garde chacun à notre tour. Notre sommeil n'est interrompu que par les cris des chacals qui infestent la montagne voisine, et les hurlements d'une caravane qui passe et cherche à effrayer les animaux malfaisants.

Au point du jour, nous quittons Sabandja, et nous commençons à gravir la montagne. Rien ne surpasse la beauté des sites que nous avons sous les yeux : nous pourrions nous croire dans une forêt vierge. Le chemin à peine frayé serpente entre des chutes d'eau, des rochers abrupts et un fouillis d'arbres inextricable.

Un cavalier à tournure équivoque s'approche de nous et jette un mauvais regard sur nos bagages. M. Bourlier lui porte son pistolet à la hauteur du visage, en lui criant : *Adè! adè!* (marche! marche!) Notre homme est interdit d'abord : puis tout à coup il se lance à fond de train dans un sentier étroit, rocailleux, rapide comme un précipice, et disparaît.

Après quelques heures de marche, nous entendons un bruit lointain, régulier et monotone, pareil au grondement des vagues de la mer. Nos zaptiers nous disent que nous approchons du Sakaria (l'ancien Sangarius). Peu à peu, en effet, le bruit devient plus distinct et, à plus de quarante pieds au-dessous de nous, nous apercevons un fleuve rapide et tumultueux, dont les eaux bourbeuses se précipitent de chute en chute à travers les rochers et les troncs d'arbres séculaires à moitié déracinés. Enfin nous faisons halte sous de hauts platanes dont les racines semblent suspendues au-dessus du torrent.

Nous sommes à peine arrêtés depuis quelques instants, quand parvient jusqu'à nous le bruit d'un trottement précipité auquel se mêle un cri rauque et bizarre. Nous voyons déboucher dans la clairière que nous occupons le plus grotesque équipage que l'on puisse s'imaginer.

Un homme au teint bronzé, au costume oriental conservé dans toute sa pureté, nous apparaît, monté sur un cheval noir, derrière lequel est attachée une longue file de petits ânes chargés de paquets, et s'avançant sur une seule ligne à la queue l'un de l'autre. Le conducteur passe comme un éclair devant nous, hurlant *guarda!* de toutes ses forces, et disparaît bientôt avec son cortége d'ânes traînés plutôt que trottant.

Nos guides nous apprennent que c'est la poste qui va de Constantinople à Bagdad.

Après quelques heures de repos, nous continuons à longer le Sangarius. Nous apercevons à droite les ruines d'un château appelé le *Château du berger;* à gauche une vieille tour en ruines, dont la construction doit remonter aux premiers temps de la domination turque. Un pont, beaucoup plus ancien, en partie démoli, nous donne le moyen de traverser le fleuve.

De l'autre côté, à la vieille forêt et aux rochers succèdent les chèvrefeuilles, les plantes odoriférantes, les bosquets d'arbustes; au bruyant Sangarius, des ruisseaux paisibles où se jouent de lourdes tortues. Nous arrivons ensuite à des terres cultivées; nous rencontrons des jeunes filles qui reviennent des champs; des habitations remplacent désormais les sauvages beautés de la montagne. Nous arrivons à Geiwhé.

Nous établissons notre tente dans la plaine en avant du village, sous un énorme saule qui sert d'abri à toute une colonie de grands oiseaux bleus. Leurs chants sont agréables, mais ne peuvent leur faire trouver grâce devant nous. Quelques coups de fusil dispersent la troupe harmonieuse, et nous permettent d'augmenter notre ordinaire à ses dépens. Mais nos victimes cachent sous un plumage ravissant une chair coriace qui ruine toutes nos espérances gastronomiques.

Nous passons la journée du lendemain à Geiwhé, où le mudir nous fait un excellent accueil. Il nous faut parcourir son habitation, visiter ses vers à soie, prendre plusieurs fois le café avec lui à la mode orientale. C'est au respect qu'inspire notre firman que nous devons tous ces égards.

En sortant de Geiwhé, nous retrouvons, comme dans la montagne, des sentiers étroits, escarpés, dans lesquels nous laissons nos chevaux nous conduire eux-mêmes, et nous traversons des forêts de pins, dont l'odeur pénétrante me rappelle les bois que baigne le bassin d'Arcachon. Nous descendons au charmant hameau de Lidja (les Eaux), ainsi appelé parce que, derrière la chaumière décorée du nom de mosquée, jaillit une source d'eau thermale. La fontaine est occupée en ce moment par quelques jeunes filles qui y lavent leur linge et, par négligence ou coquetterie, cachent mal, avec leur *yachmack* ou voile, les jolies joues que Mahomet leur défend de laisser voir aux profanes.

Nous sommes accueillis avec empressement : on nous apporte des provisions, du lait et du fromage qui nous semblent excellents après la course que nous venons de faire sous un soleil ardent. La petite vallée au milieu de laquelle nous nous trouvons est riante et bien cultivée, l'opium y est abondant; nous la choisissons pour théâtre de nos observations.


ANATOLIE
Septentrionale
(ANCIENNE BITTRYNIE)
Kilometres
0 10 20 30 40 50 100
MER NOIRE
M. DE MARMARA
PAPHLAGONIE
GALATIE
LYCAONIE
Steppe Salee
CONSTANTINOPLE
Bosphore
Scutari
Pera
Rodosto
Gallipoli
Enos
Dardanelles
Troie
KALEH SULTANIEH
I. Tenedos
Metelin
I. Chios
Kastro
SMYRNE
Vourla
MANISSA
AK HISSAR
Bergama
Soma
AIVALI
Edremid
BALIKESRI
BROUSSE
Mt Olympe
Moudania
Artaki
ISMID
Yalova
KOUTAYA
Guedis
Ak Dagh
Moura Dagh
Ala Dagh
KARAHISSAR
Sivri Hissar
ANGORA
BOLI
Bender Eregli
KASTAMOUNI
ZAFARANBOLI
Tousia
Bey Bazar
Kirkagatch
Alachehr
Demik
Tireh
Baindir
Koula
Ouchak
Tchengueri
Soultan Dagh
AK CHEHR
OKONIA
Viza
Tchorlou
Graveur Erhard r. Bonaparte 42
Dressée par A. Vuillemin

La récolte de l'opium. — Falsifications de ce produit. — Tarakli. Torbaly. — Les aqueducs aériens. — Mudurly.

Notre hôte de Lidja est un ancien capitaine, blessé en 1828 dans le Caucase, dans la guerre contre les Russes, et aujourd'hui propriétaire d'une retraite de dix-huit francs par mois, avec laquelle il vivait largement avant l'expédition de Crimée. Il nous accompagne dans son champ, où la récolte est en pleine activité.

Les capsules vertes, à peu près arrondies, présentent un diamètre de dix à seize centimètres. Dix femmes sont occupées à pratiquer dans ces capsules des incisions incomplétement circulaires, perpendiculairement à l'axe de la plante. Des incisions jaillit le suc blanc laiteux sous forme de gouttelettes qui se coagulent rapidement à l'air et ne peuvent rouler jusqu'à terre. Les travailleuses s'avancent de front, du nord au sud, de manière à ne point traverser les parties du champ où des incisions ont été pratiquées, afin de ne point enlever par le frottement une partie du liquide qui s'échappe des capsules. L'instrument dont elles se servent est un couteau ordinaire, bien aiguisé à la pointe, et recouvert partout ailleurs d'un linge qui permet de le saisir sans danger par la lame. Elles ne se mettent à l'œuvre qu'au moment où le soleil a déjà fait disparaître la rosée qui recouvre les capsules.

Hommes et femmes en Anatolie. — Dessin de Grandsire d'après J. E. Danzats.

Si elles commençaient plus tôt, une partie du suc, délayé par la rosée, tomberait à terre ou se répandrait sur la surface de la capsule, sans se coaguler rapidement.

A midi, on cesse les incisions pour laisser le suc s'épaissir à la chaleur du soleil et acquérir une consistance qui lui permette de résister à l'influence dissolvante de la rosée de la nuit. Dans une partie du même champ, on commence sous nos yeux à ramasser l'opium sur les capsules qu'on a incisées la veille. Les femmes attachent un vase devant elles, dénudent la lame du couteau qui leur a servi aux incisions, et la passent légèrement sur toutes les parties noires qui constituent le suc concentré et qu'elles déposent dans le vase. L'opération terminée, on pétrit, au moyen de salive, tout le suc recueilli, et on en forme une masse arrondie qui s'aplatit un peu en séchant. Chaque masse est placée ensuite entre deux larges feuilles de pavot, déposée dans une chambre bien aérée jusqu'à ce que les feuilles qui l'enveloppent soient desséchées, et enfin livrées au commerce.



Capsule de pavot.
(Papaver somniferum.)

A Lidja et dans les campagnes voisines, l'opium récolté est pur et de qualité supérieure : malheureusement il n'en est pas de même partout, et la fraude s'est glissée dans ce commerce comme dans tous les autres. La plus commune

et en même temps la plus excusable est l'introduction dans le suc recueilli de débris du péricarpe. Il est si facile d'augmenter sans frais, sans perte de temps le produit de sa récolte, en raclant un peu trop fort la partie de la capsule où le suc est coagulé, que peu de cultivateurs résistent à la tentation. Tout le monde d'ailleurs



Vue de Torbaly. — Dessin de Grandsire d'après J. E. Dauzats.

ne peut avoir la main légère, et il faut reconnaître qu'en Asie surtout les travailleurs des champs possèdent peu cette qualité physique. Volontaire ou non, cette introduction élève de plus d'un tiers le rendement de la récolte; mais elle est facile à reconnaître, car elle donne aux masses d'opium desséché un aspect marbré tout par-

ticulier. L'opium pur reste toujours brun; les lignes blanches qu'offrent les échantillons indiquent les débris ligneux des capsules.

Mais c'est à Constantinople surtout, dans les rues qui avoisinent le bazar, que se pratique dans de vastes magasins, et sur une large échelle, la sophistication de l'opium. Les Arméniens et les Grecs qui font ce commerce, augmentent leur marchandise en la mélangeant de jaunes d'œufs et de pulpes de fruits, et ces falsifications se font tous les jours presque publiquement.

Je ne parle pas des supercheries grossières, élémentaires, telles que l'introduction de sable ou de plomb au milieu des pains d'opium pour en augmenter le poids. Ces fraudes, si coupables qu'elles soient, n'altèrent pas du moins la nature du produit. Elles sont du reste assez fréquentes, et notre interprète, M. Calligas, a trouvé, dans l'opium d'Afuin-Kara-Hissar, trente grammes de petit plomb.

Notre hôte se plaint vivement de la guerre qui, en enlevant la population mâle des campagnes, a fait augmenter considérablement le prix de la main-d'œuvre. Sa pension de dix-huit francs par mois, qu'il regardait auparavant comme une fortune, lui suffit à peine maintenant, et il compte peu sur le produit de sa récolte, quand il aura payé les frais de culture et la redevance au pacha.

Dans l'après-midi, nous remontons à cheval pour nous arrêter le soir à Tarakli. La ville est bâtie tout au pied de la montagne. Nous la traversons et nous allons camper hors des murs, au bord d'un ruisseau.

A six heures du matin nous sommes debout, et après avoir suivi presque continuellement le cours du ruisseau pendant une marche pénible de dix heures, nous atteignons Torbaly, dont les maisons blanches sont échelonnées le long de la montagne, au milieu de rochers énormes que séparent les sinuosités du ruisseau.

Les femmes, vêtues d'un simple pantalon et d'une chemise qui leur cache à peine la poitrine, nous regardent passer avec de grands yeux bleus d'une douceur infinie; les enfants sont gais et bruyants; les hommes paraissent pleins de force et de santé. Tout, en un mot, respire le bien-être et l'aisance, choses rares dans ce beau pays, où trop souvent nous rencontrons des populations étiolées et faméliques.

Notre étape du lendemain nous offre les sites les plus agréables et les plus variés. Nous sommes toujours dans la montagne, mais le ruisseau a pris des proportions gigantesques. Il change à chaque instant de direction : çà et là de longues tiges de pins, creusées en forme de dalles, et supportées à des hauteurs énormes par des échafaudages faits de main d'homme, réunissent des collines entre elles, et distribuent les eaux sur mille points différents.

Rien de particulier jusqu'à Mudurly.

La ville renferme un certain nombre de ruines curieuses. Malheureusement les inscriptions grecques des monuments ont été presque entièrement grattées. Je remarque surtout une belle colonne de marbre gris bien conservée, et, sur une colline qui domine la ville, les ruines d'un vieux château avec quelques entrées de souterrains comblés, d'une construction tout à fait ottomane.

Vers la fin du jour, nous nous remettons en marche. Nous nous trouvons bientôt dans des chemins tortueux et difficiles où le crépuscule nous surprend. Notre petite troupe s'avance silencieuse et isolée au milieu des caprices de la montagne. Enfin la nuit arrive et nous n'apercevons point de gîte : nous continuons, bon gré mal gré, à suivre nos guides, automates muets qui nous précèdent avec une parfaite impassibilité, et ne doivent s'arrêter qu'à nos ordres. Cent fois nous manquons de nous rompre le cou dans cette descente périlleuse, au milieu des quartiers de roc qui encombrent le sentier. Chacun de nous marche avec précaution derrière son compagnon, assez inquiet sur la manière dont on va passer la nuit. Rien n'indique en effet le voisinage des habitations; nulle lumière ne nous apparaît, nul bruit ne vient jusqu'à nous, et nous n'entendons que le pas irrégulier et saccadé de nos montures qui retentit sur le rocher.

Tout à coup nos yeux sont frappés d'une vive lueur autour de laquelle quelques points noirs immobiles nous font deviner des hommes. Nous nous empressons de nous diriger de ce côté, et nous entrons bientôt dans un pré où des bergers, accroupis autour du feu que nous avions aperçu, fument silencieusement leur chibouck.

Il est trop tard pour dresser notre tente. Bien que le pré, ravagé par une inondation récente, soit humide encore, nous nous décidons à bivaquer en plein air, et nous nous étendons sur l'herbe où le sommeil ne tarde pas à nous gagner.

Village aérien. — Nally-Han. — Les terrains gypseux.
Tchaïr-Han. — Bey-Bazar.

Nous consacrons une partie du lendemain à la visite d'un village dont la construction est des plus bizarres : chaque cabane est une étable faite de longues bûches superposées, au-dessus de laquelle les habitants se sont réservé une demeure aérienne.

Malgré la chaleur du jour, nous sommes forcés le soir d'allumer du feu, car nous commençons à être à une hauteur assez considérable au-dessus du niveau de la mer, et il fait un froid très-vif. Notre marche du lendemain nous conduit dans une région plus élevée encore. La route est pénible ; nous rencontrons une caravane de plus de deux cents chameaux, et enfin nous apercevons les maisons blanches de Nally-Han, qui s'échelonnent au pied d'une montagne d'une teinte complétement rouge offrant le plus singulier aspect, et dont l'effet se rehausse d'une manière bizarre par des marnes bleuâtres que l'on aperçoit au dernier plan.

Nous dressons notre tente à l'entrée de la ville. A peine sommes-nous installés qu'une foule de femmes viennent nous assaillir ; elles nous entourent, nous pressent, gesticulent, parlent confusément ; il y en a même quelques-unes qui pleurent. Notre interprète nous explique enfin la cause de cette scène imprévue. Nos uniformes ont attiré l'attention sur nous; on sait que nous venons de l'armée, et toutes nos visiteuses sont accourues

pour nous demander des nouvelles de leurs maris, de leurs fils, de leurs frères qui sont à la guerre. Leur attitude et leurs prières sont vraiment attendrissantes; mais, malgré notre bonne volonté, nous ne pouvons, on le comprend, leur donner la satisfaction qu'elles attendent. Nous sommes d'ailleurs exténués de fatigue et de faim; nous nous empressons donc de les congédier, et, pendant qu'elles s'éloignent tristement, nous déjeunons et prenons un peu de repos.

Au delà de Nally-Han nous traversons un pays des plus curieux : peu à peu, à mesure que nous avançons, la végétation disparaît, des blocs de rochers nous apparaissent de tous côtés. Notre marche est extrêmement pénible : nous ne cessons de monter et de descendre; puis nous nous trouvons au milieu d'un terrain blanc comme la neige. C'est de la craie : son éclat nous aveugle, et, à chaque pas, des masses de gypse cristallisé nous reflètent la lumière au niveau du sol, comme si nous marchions sur de véritables miroirs. A perte de vue, sur notre gauche, nous apparaissent des marnes considérables, aux formes et aux couleurs variées. Le spectacle est imposant : d'énormes et profondes crevasses sillonnent cette terre aride et nue que ne perce pas même un brin d'herbe ; au milieu de ces précipices gisent çà et là des squelettes d'animaux blancs comme l'ivoire. Le bruit de notre marche trouble seul le silence solennel de ce paysage désolé, et, aussi loin que nos regards peuvent s'étendre, rien ne trouble cette monotone uniformité; rien n'accuse la végétation et la vie. Nous pourrions nous comparer à Noé sortant de l'arche, et contemplant la terre déserte et ravagée. Toutefois, malgré sa tristesse, ce tableau a quelque chose de grandiose qui commande notre admiration, et nous nous sentons tellement frappés en présence de cette nature étrange et de ce silence de mort, que nous nous avançons nous-mêmes sans nous communiquer nos impressions, comme si nous redoutions de troubler par nos paroles la majesté de cette éternelle solitude.

Cependant, nous avons hâte d'en finir avec ces beautés sauvages de la nature. Le soleil, qui ajoute à leur éclat, augmente en même temps notre malaise; la soif nous presse, et nous désespérons de trouver l'eau dont nous avons tant besoin. Heureusement notre inquiétude n'est pas de très-longue durée ; tout à coup, au bas d'une colline, nous apercevons une vallée délicieuse, une oasis dans ce désert; la végétation reparaît, les fleurs se montrent nombreuses et brillantes; sur les abricotiers voltigent des tourterelles, communes dans ce pays comme les moineaux en France. Nous reprenons courage à mesure que nous avançons; un gué, ombragé de grands arbres, nous sépare du village de Tchaïr-Han. Nous nous arrêtons sur ses bords, et nous oublions nos fatigues en reposant le soir au milieu d'un champ de blé fraîchement coupé.

Notre étape du lendemain reproduit les mêmes incidents. Le soir nous entrons dans une nouvelle vallée au fond de laquelle est la ville de Bey-Bazar, où nous nous arrêtons.

La chèvre d'Angora. — Les femmes de Bey-Bazar. — Les monuments. Les moustiques. — Ghel-Aza. — Kapoulou-Kamman.

C'est à Bey-Bazar, mieux qu'à Angora même, que nous pouvons étudier la chèvre à laquelle cette dernière ville a pourtant donné son nom. Angora est bien, il est vrai, le centre de la région où vivent les chèvres, mais c'est surtout dans les environs que ces animaux se trouvent en grand nombre, et que leur laine est l'objet d'un commerce actif.

Bey-Bazar est une des localités où ce trafic a le plus d'importance.

Deux races principales de chèvres sont répandues en Asie Mineure. L'une habite à toutes les altitudes et sur les terrains les plus variés, c'est la race noire, dont le pays offre d'ailleurs plusieurs sous-races caractérisées par la plus ou moins grande finesse des poils. L'autre, la race blanche, ne se trouve que dans un cercle restreint, dont le centre est la ville d'Angora.

Les deux races sont à longues toisons.

La chèvre noire est d'une taille plus élevée, d'un cinquième environ, que la chèvre blanche. Ses poils droits atteignent une longueur qui va jusqu'à vingt-cinq ou vingt-sept centimètres. Le poids des toisons varie, chez les mâles, entre trois kilogrammes sept cent cinquante grammes et cinq kilogrammes.

La toison de la chèvre d'Angora est d'un blanc nacré d'une grande pureté; les poils sont en longues mèches ondulées sur toutes les parties du corps et, dans la race pure, descendent régulièrement de chaque côté d'une ligne qui suit tout le trajet de la colonne vertébrale. La longueur des mèches atteint vingt-cinq centimètres, et le poids des belles toisons deux kilogrammes cinq cents grammes. Le croisement des deux races altère sensiblement ces caractères, et l'on peut s'en convaincre par l'examen des individus que nous possédons en France, et qui sont tous métis.

Le pays qu'habitent les chèvres d'Angora, brûlé par le soleil pendant l'été, est couvert de neige en hiver. Toutefois il faut remarquer que la mauvaise saison ne dure guère dans cette région que trois ou quatre mois. Pendant le reste de l'année, la température se maintient très-élevée, et les beaux jours continuent presque sans interruption, car les pluies et les orages sont fort rares. Le sol ne produit que fort peu de végétaux; et cette absence d'arbres, d'arbustes et de broussailles donne à la contrée l'aspect de steppes immenses, où l'œil ne saisit que les ondulations du sol. Cette nudité permet aux premiers rayons du soleil d'enlever le peu d'humidité que la nuit a pu déposer. Nous avons pu en juger par nous-mêmes; souvent, quand le temps ne nous permettait pas de dresser nos tentes, nous couchions en plein air, et jamais au réveil nos vêtements n'étaient humides. Cette aridité du sol exerce la meilleure influence sur la santé des chèvres, qui ont besoin de vivre dans une atmosphère chaude et sur un terrain sec. La maladie les décime dès qu'elles ne se trouvent plus dans ces conditions : on n'en a eu que trop souvent la preuve dans le mauvais résultat des tentatives d'acclimatation faites en

France et en Espagne, bien qu'on ait choisi pour ces expériences les terrains les plus convenables.

A une seule époque de l'année, des pâturages abondants sont parcourus par les chèvres; c'est à la suite des froids et des neiges de l'hiver, lorsque les premières pluies tièdes amènent le retour de la végétation. Cet excès de nourriture produit une excitation d'autant plus vive que les privations de l'hiver se sont fait sentir avec force, et il se traduit par le développement des toisons en longueur. Du reste, ce temps est de courte durée; la tonte n'est pas opérée, que déjà le pâturage a perdu son tapis de verdure, l'herbe a jauni, et l'aliment n'a plus la puissance qu'il avait quelques jours auparavant.

Pendant longtemps on s'est assez peu occupé de propager la race des chèvres d'Augora, à cause du peu de valeur des toisons dans le pays même, relativement au prix des marchés d'Europe. Cette négligence s'explique d'ailleurs dans une contrée où les relations de village à village sont peu fréquentes. Heureusement l'augmentation qui s'est produite récemment sur la valeur de cette marchandise, a donné une vive impulsion à la reproduction. Il y a quelques années à peine, la soie des chèvres valait quatre ou cinq piastres (80 c. ou 1 fr.) l'oque (1 kil. 250) sur les marchés du pays. Aujourd'hui, pour le même poids de poils bruts, la valeur moyenne varie entre vingt-cinq et trente piastres (5 ou 6 fr.), ce



Vue de Ghel-Ara. — Dessin de Grandsire d'après J. E. Dauzats.

qui en porte le prix, après nettoyage, à douze ou quinze francs.

A Bey-Bazar il est plus facile d'étudier les chèvres que les habitants. Les femmes, enveloppées dans d'immenses couvertures blanches, ne laissent voir littéralement aucune partie de leur corps. Elles passent en silence dans les rues comme de longs fantômes blancs, et la persistance avec laquelle elles se retranchent sous ces voiles impénétrables me fait vivement regretter ces physionomies agréables et surtout ce costume si original que j'admirais quelques jours auparavant à Torbaly.

Nous avons placé notre tente au bord d'un ruisseau, à l'une des extrémités de la ville. Au-dessus de nous, j'aperçois le long de la montagne un monument en ruines vers lequel je me dirige avec notre interprète; c'est une espèce de chapelle, dont l'intérieur richement orné rappelle le style grec. Au milieu de la chapelle s'élève un tombeau, que les Turcs me disent être celui d'un personnage vénérable et célèbre par sa piété.

L'heure du départ est arrivée. Nous cessons de marcher en avant, et, traversant de nouveau la ville, nous retournons sur nos pas, pour nous diriger vers le sud Après avoir longé des masses de rochers aux formes les plus pittoresques, dans lesquelles s'ouvrent çà et là des grottes profondes, nous nous trouvons bientôt au bord d'un fleuve. C'est le Sangarius, dont nous avons déjà



Vue de Sivri-Hissar. — Dessin de Grandsire d'après J.-E Dauzatz.

admiré le cours impétueux en sortant de Sabandja. Il est toujours rapide, mais moins bruyant et moins tourmenté que dans la montagne ; la plaine qu'il arrose est couverte de rizières au milieu desquelles nous campons.

Malheureusement nous sommes à chaque instant assaillis par d'innombrables moustiques. Aussi, le matin, maussades, harrassés, couverts de piqûres, nous sommes debout au point du jour, et nous nous empressons de reprendre notre route. Le chemin que nous suivons nous conduit bientôt à Ghel-Ara. Là, plus de maisons véritables, mais des sortes de boîtes carrées, de la hauteur d'un homme, à peine façonnées, sans mortier, au moyen de pierres grossièrement superposées et recouvertes de terre en guise de toit. Confinées dans ces misérables réduits, étrangères à tout progrès, ignorant même ce qui se passe dans les villages voisins, des générations entières naissent et meurent sans avoir vécu, car elles n'ont jamais connu que la vie matérielle.

Quelques heures après avoir quitté Ghel-Ara, nous retrouvons encore le Sangarius. Une tente est dressée sur la rive : quelques indigènes, hommes et femmes, accroupis à terre, regardent silencieusement couler l'eau. Nos Turcs semblent tellement absorbés dans leur muette contemplation que notre arrivée ne peut les en arracher ; cependant, comme nous avons besoin de renseignements, nous nous décidons à les déranger pour leur demander le nom du village que nous apercevons sur l'autre rive. Ils nous apprennent que c'est Kapoulou-Kamman, et rentrent dans leur silencieuse immobilité que nous nous gardons de troubler davantage.

Plantes : le tchinnguel-ch kesey[1] et le ghuidjir. — Une eau thermale qui mérite trop son nom. — Seraï-Keui. — Aren. — La ferme de Tchifflich Bilchir. — Utilité des échafaudages.

Kapoulou-Kamman est un petit village à maisons de terre, bâti sur un mamelon granitique qui domine le cours du Sangarius. Le gypse, que l'on rencontre partout depuis Bey-Bazar en couches de dix mètres d'épaisseur en moyenne, cesse tout à coup pour faire place à un territoire sablonneux. Au milieu de ces sables, dans les champs cultivés comme dans les lieux incultes, croît en abondance une plante dont le produit, appelé tchinnguel-chakesey, attire notre attention.

Le tchinnguel-chakesey est une espèce de caoutchouc



Tombeau grec servant de fontaine, à Sivri-Hissar. — Dessin de Pelcoq d'après J. E. Dauzats.

en lames minces d'un demi-millimètre, repliées sur les bords, arrondies, opaques, d'un diamètre de trois centimètres et demi. La couleur est d'un blanc jaunâtre ; son élasticité n'est qu'incomplète et ne s'augmente pas par la chaleur. Le tchinnguel de Kopoulou-Kamman n'est employé que comme masticatoire ; à Malatia, dans le Kurdistan, un produit de même nature et portant le même nom est cultivé comme aliment. Les Kurdes mangent les tiges dépourvues de leur enveloppe corticale, et en même temps, au point de section de ces tiges près de la racine, ils récoltent le suc qui, épaissi à l'air, donne le tchinnguel.

L'Asie Mineure produit encore une autre puissance élastique qui peut également servir d'aliment ; c'est le ghuidjir ; et nous l'avons rencontré, dès le début de notre voyage, dans la magnifique vallée qui débouche sur le golfe d'Ismeth. La plante d'où on le tire abonde dans les lieux humides, dans les haies qu'elle drape de ses feuilles larges, brillantes et d'un vert magnifique. Les Turcs mangent les jeunes pousses cuites à l'eau et assaisonnées au vinaigre.

Le ghuidjir fournit d'excellent mastic et de bon vernis. On le vend en masses brunes de la grosseur d'une petite noix, présentant à la surface des sillons qui indiquent que ces masses ont été repliées plusieurs fois sur elles-mêmes. Des marchands ambulants le colportent de harem en harem. Les femmes turques l'achètent au prix élevé de trois piastres (soixante centimes) le drachme (trois grammes), pour le mélanger à leur masticatoire favori, la résine-mastic, qu'il empêche d'écraser sous la dent.

Tout en étudiant les plantes du pays, j'observe le pays lui-même ; on nous apprend que Kapoulou-Kamman est renommé dans la contrée à cause d'une eau thermale qui sort d'une caverne entre les rochers, à quelques pas de Sangarius. On y vient dans la belle saison prendre des bains doués, dit-on, de propriétés merveilleuses.

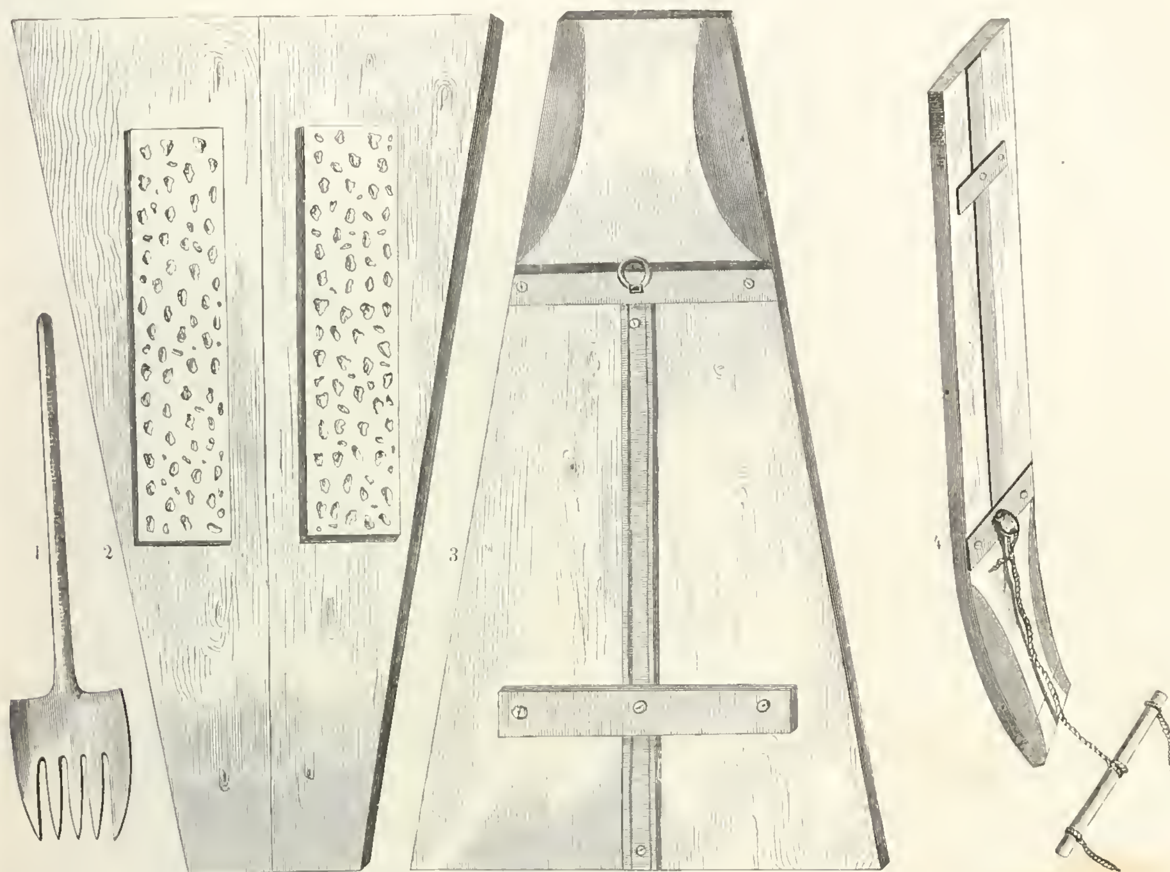
Une fissure du rocher forme une porte naturelle qui nous permet d'entrer dans la caverne : à l'intérieur, la chaleur est suffocante et l'obscurité presque complète. Ce n'est qu'au bout d'un moment que nous pouvons dis-

1. La véritable orthographe est *tchinnguel-sakesey*, nous avons cru devoir remplacer l'*s* par le *ch*, pour mieux indiquer la prononciation.

tinguer une grande baignoire creusée dans le roc, où trois Turcs sont en train de se faire bouillir avec un flegme tout à fait britannique. M. Bourlier veut essayer de la vertu de ces eaux; mais il en sort presque aussitôt à moitié suffoqué et rouge comme un homard. Il prétend que l'eau merveilleuse lui a donné un mal de tête épouvantable : probablement elle n'a de vertu que sur les Turcs.

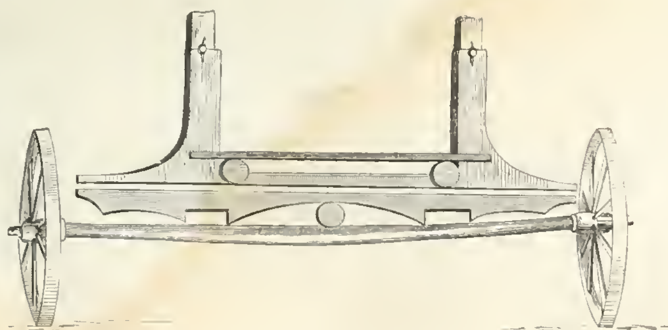
Un bateau digne des sauvages nous transporte sur l'autre rive : c'est tout simplement un énorme tronc de noyer creusé.

Le premier village que nous rencontrons le lende-



Anatolie. — Fig. 1. Pelle pour le vanage. — Fig. 2 et 3. Machine à battre. — Fig. 4. La machine en position. — Dessin de Pelcoq d'après J. E. Dauzats.

main est Seraï-Keui; peu d'endroits nous ont présenté des ruines plus nombreuses et plus intéressantes. Un vaste espace est envahi par les débris d'un vieux château auquel les traditions locales rattachent de curieuses légendes et des souvenirs probablement fort amplifiés par l'imagination des indigènes. De tous côtés gisent des tronçons de colonnes, et des pierres énormes dont les ornements, à moitié détruits, attestent l'existence de monuments importants. Une fontaine surtout, un peu mieux conservée que le reste, mérite l'attention : j'y remarque sur une large pierre des traces d'armoiries que le temps n'a pas entièrement effacées, et un lion en relief qui n'a éprouvé que quelques dégradations sans importance. Je voudrais m'arrêter là quelque temps, mais nous avons une longue route à faire, nous sommes sous un soleil ardent, et il faut marcher en avant pour chercher une source ou quelque ombrage. Ce n'est qu'après quelques heures d'une marche des plus pénibles que nous atteignons le petit village de Aren. Nous apercevons un certain nombre de femmes. A la vue de nos uniformes, elles se dispersent et prennent la fuite; ce n'est qu'à grand'peine que nous pouvons les rejoindre, les rassurer et leur demander les provisions dont nous avons besoin. Leur frayeur disparaît bientôt : elles nous mènent à l'*oda*[1] et nous apportent du pain, du lait et du



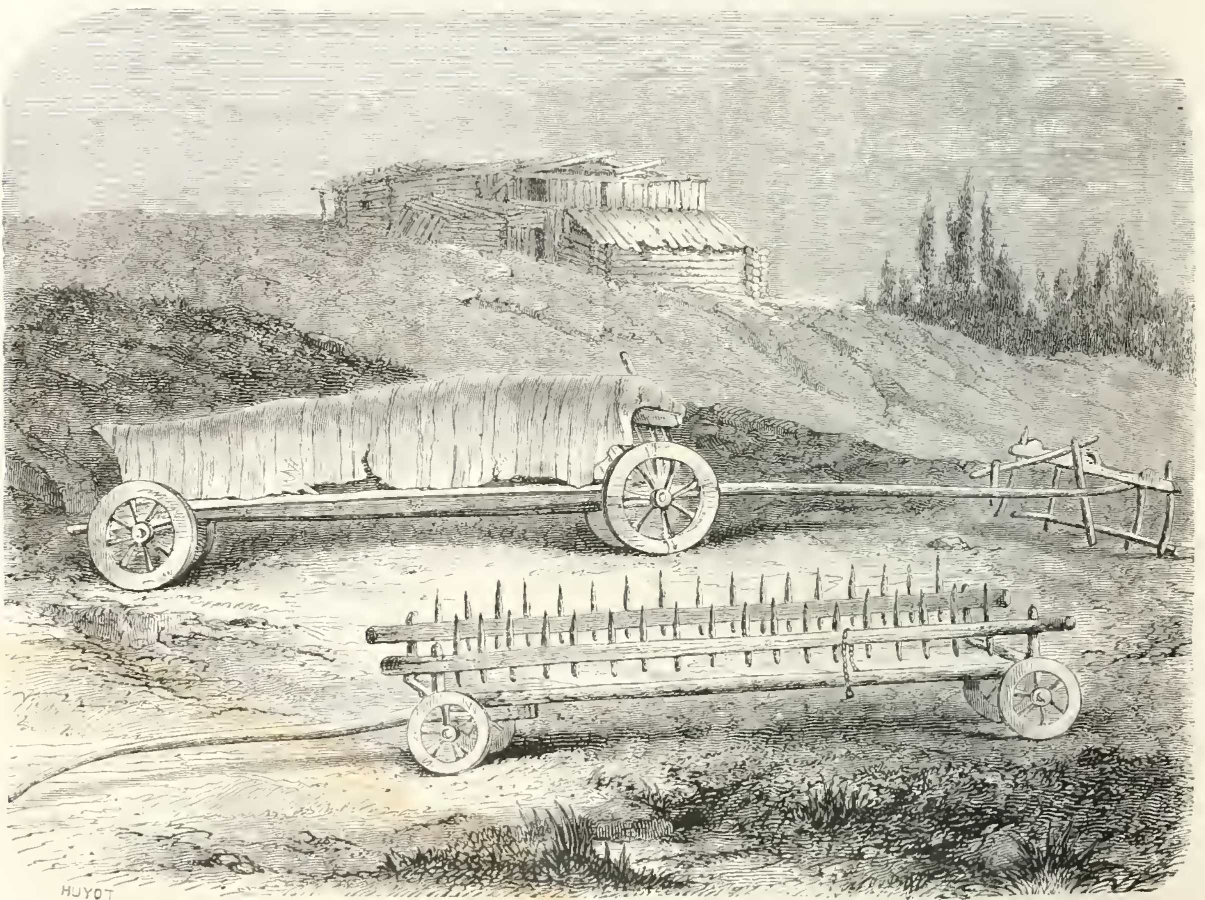
Coupe de chariot (Voy. p. 155).

1. Construction grossière destinée à servir d'abri aux voyageurs,

yoourth (fromage, voy. p. 158). Épuisés de fatigue et de chaleur, nous faisons avec ces mets primitifs un repas délicieux, et nous ne repartons qu'après quelques heures d'un repos chèrement acheté par l'étape du matin.

Du reste, une hospitalité plus confortable nous attendait le soir à la ferme de Tchifflich-Bitchir; l'accueil gracieux que nous y recevons nous engage à y prolonger un peu notre séjour. La ferme est située au milieu d'une jolie vallée. En arrivant on peut se demander d'abord où logent les habitants. On ne voit point en effet de maisons, mais seulement des échafaudages situés à quelque distance les uns des autres. Quatre longs poteaux plantés en terre supportent un plancher, et ce plancher forme l'habitation sur laquelle les paysans se perchent comme des cigognes.

Nous nous égayons d'abord sur ces grotesques constructions, mais nous ne tardons pas à apprendre à nos dépens combien elles sont utiles. Une quantité prodigieuse de moustiques bourdonnent de tous côtés, et pendant toute la nuit, couchés à terre, nous avons beau nous envelopper de la tête aux pieds dans nos couvertures, nous ne pouvons échapper aux poursuites de ces maudites bêtes. Il nous est littéralement impossible de fermer l'œil; pendant ce temps les Turcs reposent avec une tranquillité parfaite sur leurs planchers aériens, les moustiques ne s'élevant jamais à cette hauteur.



Chariot de voyage (Boly). — Chariot à fourrages (Ismedt). Dessin de Pelcoq d'après J. E. Dauzats.

L'agriculture en Asie Mineure. — Les prairies. — Chariots à foin. Charrue. — Culture du blé, de l'orge et du riz. — Machine à battre. — Vannage. — Le lait et ses usages. — Les abeilles. — La vigne. — Les forêts.

La prairie proprement dite, telle qu'on la trouve chez nous, n'existe point en Anatolie : on comprend du reste qu'elle n'est pas de première nécessité dans un pays où d'immenses terrains vagues fournissent par leur étendue, quelle que soit d'ailleurs leur fertilité, une nourriture suffisante à un bétail peu nombreux. On ne trouve guère de prairies vraiment dignes de ce nom que dans la magnifique vallée qui débouche sur le golfe d'Ismeth. Pendant la guerre de Crimée, l'armée anglaise avait choisi ce point pour quartier d'hiver d'une partie de sa cavalerie. Ce choix était heureux, car partout ailleurs nos chevaux et nos mulets devaient se contenter de quelques poignées d'herbe ramassées à grand'peine par nos soldats, et souvent, à l'étape où nous arrivions, nous n'avons pu nous procurer ni paille ni fourrages.

Il n'y a en effet que fort peu de localités où l'on ramasse quelques fourrages pour l'hiver; généralement les troupeaux restent en plein air pendant toute l'année, et sont réduits à chercher leur nourriture même sous la neige. Aussi, dans les hivers rigoureux, chèvres et moutons périssent par centaines de froid et de faim.



Café à Sivri-Hissar. — Dessin de Grandsire d'après J. E. Dauzats.

Dans les villages où l'on prend la peine de rassembler des provisions pour la mauvaise saison, c'est sur la terrasse de sa maison que le paysan amoncelle la paille destinée à ses bêtes de somme, et, par cette combinaison, il évite les infiltrations des eaux pluviales. Mais au printemps, quand la paille est épuisée, les premières pluies font germer le blé ou l'orge sur le sol de la terrasse qui se couvre de verdure, et donne ainsi au village l'aspect le plus pittoresque.

Aux environs d'Ismeth, le chariot dont on se sert pour transporter les foins est assez ingénieusement construit. L'absence de chemins frayés et la nature marécageuse du sol ne permettraient point aux grands et solides chariots de nos campagnes de circuler facilement. On comprendra comment les habitants ont éludé la difficulté des transports en étudiant le chariot dont ils se servent (voy. p. 156). Deux paires de roues réunies entre elles par une grande perche ou ligne; au lieu de nos lourds berceaux, deux longues traverses percées de distance en distance de trous où sont fixées de grandes chevilles aiguisées à leur extrémité, constituent toute la machine, qu'une largeur peu considérable tend encore à rendre plus légère. Le foin, très-long dans ces prairies, est placé en travers et s'enchâsse dans les dents qui le retiennent. Quand on en a accumulé ainsi une certaine quantité, on maintient le tout au moyen d'une perche plantée au milieu. Le riz, le blé et le coton forment les principales cultures du pays. Partout en Asie on rencontre le même instrument de labourage : l'araire, cette charrue des premiers âges, sans oreilles, sans roues. Traînée par une paire de buffles ou de bœufs, elle gratte suffisamment un sol fertilisé par des siècles de repos. Sur cette terre à peine soulevée, on répand à la volée la semence qui doit s'y développer, et, dans les sols légers, quelques branches d'arbres traînées, après les semailles, recouvrent suffisamment la graine.

L'orge occupe une place importante dans l'agriculture chez les Turcs, mais le riz est cultivé de préférence. Toute vallée bien exposée et parcourue par un cours d'eau assez rapide et assez abondant pour servir à des irrigations, est occupée par des champs de riz. Le paysan excelle dans cette culture qu'il aime et soigne comme un vieil héritage. La division du sol en parcelles aux bords relevés, la disposition en gradins insensibles, l'aménagement des eaux, le sarclage, tout est fait avec une rare intelligence. Le riz constitue la nourriture favorite du Turc d'Asie : on sait qu'il est la base du *pilaw*, leur mets national.

Pour battre l'orge et le blé, on nivelle une partie du sol sur laquelle on étale la récolte. L'instrument qu'on emploie consiste en deux planches fort épaisses, relevées à l'avant et reliées à la partie supérieure par deux traverses (voy. p. 155, fig. 3). Chacune de ces planches est percée, dans une partie de son épaisseur, de trous dans lesquels ont été enchâssés des fragments de silex tranchants, et faisant saillie à la partie inférieure des planches (voy. p. 155, fig. 2). A la traverse antérieure est adaptée une corde que l'on attache au joug d'une paire de buffles. Les lames de silex sont mises en contact avec la couche de céréales étalées sur le sol ; un homme monte sur les planches entre les traverses et chasse les buffles. Au bout de quelque temps, les silex ont haché la paille et les épis.

Le vannage se fait en jetant en l'air le mélange de paille menue et de graines, au moyen d'une pelle divisée en dents grossières dans les deux premiers tiers de son étendue, pour faciliter la séparation du grain de la paille (voy. p. 155, fig. 1).

Le grain, à peine battu, est porté au marché voisin : le paysan ne conserve que la quantité strictement nécessaire à sa consommation et à l'ensemencement de ses terres. L'ensilage est le seul moyen de conservation qu'il connaisse; le silo est généralement construit sous le sol même de la maison.

Le Turc mange peu de lait : il en fait ou du beurre, en le battant dans une peau de bouc par un mouvement prolongé de va-et-vient, ou du fromage, dont deux espèces surtout, le yoourth et le kaïmak, sont fort répandues.

Le yoourth est un fromage blanc fort acide, que l'on prépare en faisant bouillir du lait et en le laissant refroidir jusqu'à la température du doigt. On prend du lait précédemment aigri, on le délaye dans l'eau, et on en verse quelques gouttes dans le lait qu'on veut faire aigrir. La fermentation s'établit bien vite à la température où se trouve le lait, qui devient aussi très-acide, et constitue le yoourth.

Si on le verse dans un sac pour laisser écouler le petit-lait, on obtient le torba yoourth (*torba*, sac; *yoourth*, lait aigri).

Le kaïmak est préparé avec la caillette des agneaux et le lait pur. Il est également égoutté dans un sac.

Les ustensiles de ménage consistent en plats et gamelles de cuivre étamé, et sont aussi simples et aussi peu nombreux que les machines agricoles.

L'apiculture mérite d'être mentionnée, plutôt à cause de la multitude des abeilles que de l'intelligence des soins qu'elles reçoivent. Le plus souvent, la ruche n'est qu'un simple tronc de sapin creusé à l'intérieur. Après y avoir enfermé l'essaim, on bouche les deux extrémités et on ne laisse qu'une petite ouverture. On empile les troncs les uns sur les autres, en dirigeant les ouvertures vers le sud-est, puis un mur en terre vers le nord-ouest, un peu de paille et de terre sur le rang supérieur terminent l'édifice.

Les arbres fruitiers, peu nombreux et mal cultivés, ne donnent point de fruits savoureux. La vigne est un peu mieux soignée, surtout par les Arméniens, qui seuls boivent du vin. Les Turcs ne la cultivent que pour ses fruits, avec lesquels ils fabriquent une sorte de raisiné.

Les belles forêts qui recouvrent une partie des chaînes de montagnes de l'Asie Mineure offrent aux chantiers de Constantinople des ressources infinies. Diverses espèces de chênes, des sapins, des hêtres, des charmes, des platanes, des tilleuls aux feuilles argentées, des noyers, des châtaigniers forment les essences principales. Jetées çà et là par la nature, elles végètent à leur guise,

car l'aménagement des forêts est inconnu en Turquie. Chacun prend et coupe où bon lui semble, et les mauvaises essences étouffent les espèces utiles; mais qu'importe, la mine est inépuisable.

L'obstacle le plus sérieux aux progrès de l'agriculture est l'imperfection des routes, qui entrave toute circulation et maintient les populations dans l'isolement. A quoi servent aux Turcs ces magnifiques forêts qu'ils ne peuvent exploiter? Sous nos yeux, soixante bœufs et buffles ne pouvaient faire gravir un des flans de l'Olympe à un chêne que nous trouvions, quelques jours après, traîné par huit buffles sur la route macadamisée de Guemlek. Cette route est la seule de cette espèce qui existe en Asie, et encore ne s'étend-elle que depuis la ville jusqu'au pied de l'Olympe.

Sivri-Hissar. — Kaïmas. — Les marécages et la fièvre. Un industriel français. — Guemlek.

Vers le milieu du jour nous disons adieu à nos hôtes, nous quittons la ferme; bientôt après nous arrivons à Babadgy, bourgade inhospitalière. Au delà nous rencontrons des rochers énormes qu'il nous faut, pour ainsi dire, escalader; mais, en arrivant au sommet, nous sommes dédommagés de nos fatigues par le magnifique panorama qui se déroule sous nos yeux. Nous découvrons la belle vallée de Sivri-Hissar, et la ville elle-même adossée à la montagne sur notre droite.

A partir de ce moment, nous n'avons plus qu'à descendre. La route passe au bas de la ville : nous installons notre tente au milieu du cimetière qui lui fait face, et nous pouvons admirer un des sites les plus pittoresques que nous ayons encore rencontrés. Au fond s'étend une immense chaîne de montagnes, et, plus près de nous, Sivri-Hissar silencieuse semble gardée de tous côtés par de vastes espaces couverts de tombeaux. A notre droite et à notre gauche, d'anciens cimetières, quatre fois plus étendus que la ville moderne, nous donnent une idée de ce qu'elle fut autrefois.

Dans l'intérieur de la cité la civilisation grecque a laissé de nombreuses traces de son passage; on y rencontre à chaque instant des chapitaux de marbre admirablement sculptés, et qui servent aujourd'hui de bornes au coin des rues ou de marches devant les maisons. Au milieu d'une place se trouve un vieux tombeau grec que les Turcs ont transformé en fontaine, et sur lequel se lit encore une inscription très-bien conservée (voy. p. 154).



Fragments de sculptures à Kaïmas.— Dessin de Pelcoq d'après J. E. Dauzats.

Nous nous remettons en route vers minuit, et ce n'est qu'à une heure assez avancée de l'après-midi que nous arrivons à Kaïmas. Là encore abondent les ruines les plus curieuses, mais presque partout les Turcs ont gratté ou mutilé les inscriptions. Le pays est infesté de sangliers; ces animaux sont en si grand nombre qu'ils viennent, pendant la nuit, ravager les champs jusqu'au pied des habitations. Les chiens livrent des combats acharnés à ces audacieux visiteurs, et leurs hurlements troublent fréquemment le repos de ceux qui ne sont pas habitués à ce tapage nocturne.

Après avoir eu à deux pas de nous une alerte de ce genre, nous partons au lever du soleil, et nous parcourons d'abord pendant quelques heures une vallée magnifique où nos yeux se reposent sur la végétation la plus riche et la plus luxuriante. Mais bientôt nous nous retrouvons dans un pays désolé et du plus triste aspect. Après nous être arrêtés quelques inctants dans une ferme que l'on appelle la Ferme du Sultan, nous repartons; nos guides nous font faire fausse route. A la suite d'une longue marche sous un soleil brûlant et dans des champs complétement arides, nous tombons au milieu d'une vallée marécageuse où nous attendaient nos premiers revers. Nous trouvons là, sous des tentes en lambeaux, quelques Turcs déguenillés avec leurs femmes et leurs enfants. Sur un monticule est bâtie l'*oda* pour les voyageurs; nous nous y rendons. La chaleur est intolérable; quatre d'entre nous sont pris en même temps de violents accès de fièvre, et il nous est impossible de continuer notre route à cheval. Il nous faut rester là tout un jour, jusqu'à ce que nous puissions trouver une misérable charrette traînée par des buffles, sur laquelle se mettent les plus souffrants. Nous quittons, dans ce triste équipage, ce foyer de fièvre pour nous diriger vers Koutaieh.

Nous passons par Eski-Cheher et nous traversons le mont Olympe. Nous y rencontrons un compatriote, un Français qui s'occupe de l'exploitation des forêts. Il choisit les bois les plus utiles, les abat, les débite, et les transporte ainsi préparés à la côte, où des vaisseaux les emportent en France. Les noyers forment la principale branche de son commerce : il les scie en lame minces pour le placage, et, malgré son activité, il ne peut suffire aux commandes. Pendant l'hiver, la neige et le mauvais état des chemins arrêtent ses travaux. Il a organisé, pour occuper ses loisirs, des chasses au sanglier. Dans cet animal immonde pour les Turcs, il utilise tout, poil, peau et chair qu'il fume ou dont il fait diverses préparations. La saison d'hiver paye aussi largement ses peines que les beaux jours de l'été. Notre compatriote est sur le chemin d'une belle fortune, malgré l'active concurrence de quelques Anglais établis depuis peu dans le pays, et qui marchent dans la même voie.

En sortant de la chaîne de l'Olympe nous arrivons à Brousse.

A huit heures de marche de Brousse est le port de Guemlek, détruit depuis notre voyage par un violent



Guemlek. — Dessin de Grandsire d'après M. Bourlier.

incendie, il y a deux ans. C'était là que le bateau de l'intendance devait venir nous prendre pour nous ramener à Constantinople. En attendant son arrivée, nous visitons la ville qui nous offre une curieuse réunion d'antiquités. J'y remarque surtout des bas-reliefs de marbre sculptés avec un art infini. Les habitants spéculent sur ces objets qu'ils vendent à des prix fous aux voyageurs anglais. Ils les cachent dans leurs caves, et ne vous les montrent qu'avec une mystérieuse réserve bien propre à piquer la curiosité des amateurs. J'offre quatre-vingts francs d'une tête de faune, à peine de la grosseur du poing, et on refuse de me la donner en me disant que l'année précédente un Anglais en avait offert trois cents francs sans pouvoir l'obtenir. Devant un argument aussi péremptoire, il ne me reste qu'à me résigner, en attendant que le ciel m'envoie une opulence égale à celle d'un lord ou d'un nabab.

Le lendemain matin, le bateau à vapeur nous emporte, et le 20 juillet nous rentrons à Constantinople, après une exploration de près de deux cents lieues en trente-deux jours.

J. E. Dauzats.



Costumes du Hardanger (voy. p. 171). — Dessin de M. de Saint-Blaise.

VOYAGES DANS LES ÉTATS SCANDINAVES,

TEXTE ET DESSINS DE M. DE SAINT-BLAISE[1].

1856. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

NORVÉGE.

Copenhague. — Le Sund. — La baie de Christiania. — Horten. — Oscarsborg. — Christiania. — Kragerö — Arendal. — Christiansand. Fede. — Fleckefjord. — Eide. — Stavanger. — Hardangerfjord. — Utne. — Utlensvang. — Bergen.

Mon habitude est, en voyage, de laisser à l'imprévu une large part dans mes destinées de touriste. C'est en profitant des circonstances favorables, en les saisissant pour ainsi dire aux cheveux, que je parviens, presque toujours, à donner raison à cette épithète : « voyage d'agrément, » si rarement vraie pour le touriste méthodique !

Parti de France avec l'intention d'aller explorer l'Islande, je m'arrêtai quelques jours à Copenhague, où, par hasard, à un dîner chez mon banquier, je fis la connaissance d'un Anglais, sir Arthur B., voyageur comme moi, mais qui se dirigeait du côté de la Norvége, avec le projet d'en longer les côtes et de pénétrer jusqu'au fond de ces pittoresques fjords, ou bras de mer étroits qui découpent profondément les premières terrasses des Alpes scandinaves.

Sir Arthur me montra par la croisée ouverte un élégant petit yacht à vapeur qui se balançait gracieusement dans le port. « Voilà mon navire, me dit-il, j'ai

1. Voy. dans notre deuxième volume (second semestre de 1860), page 65, le voyage de M. Paul Riant au Telemark et à l'évêché de Bergen, et les cartes de ces deux provinces.

là trois gais compagnons de voyage, un photographe et de braves matelots qui m'attendent pour lever l'ancre; nous partons demain avant l'aurore. » Mon voisin me parla avec tant d'enthousiasme des qualités de son yacht et de la vie de son bord, que j'eus comme un serrement de cœur en songeant à la course solitaire que j'allais entreprendre. L'île d'Islande et ses volcans se présentèrent tout à coup à mon imagination sous un aspect profondément mélancolique.

Devinant sans doute ce qui se passait en moi, mon interlocuteur reprit, sans autre préambule : « Monsieur, si le cœur vous en dit, soyez des nôtres ; nous avons encore un hamac de libre, et je vous garantis un cordial accueil à bord. Vous y partagerez notre confort et vous y apporterez en échange votre gaieté, vos crayons et votre connaissance de la langue du pays, trois qualités d'un prix inestimable en voyage. »

Cette proposition, si spontanée et empreinte de tant de bonhomie, ne laissa que bien peu d'objections possibles à ma discrétion naturelle, et je fus bientôt décidé. Mes préparatifs ne furent pas longs non plus. Fermer mes malles, emporter mes albums, ce fut l'affaire d'une demi-heure, et je me trouvais le soir même à bord du *Run*, où sir Arthur et ses compagnons m'attendaient en prenant du thé sur le pont. La nuit, si l'on peut appeler ainsi le crépuscule qui, dans la belle saison, remplace dans le Nord la lumière du soleil, était calme, et l'atmosphère remplie d'une douce chaleur. Tout dormait dans le port; près de nous se dressaient, comme des géants, quelques vaisseaux de guerre dématés qui servent de casernes aux matelots. Nos paroles résonnaient seules dans le silence de la nuit, et une certaine gravité se mêla malgré nous à notre conversation d'abord vive et enjouée.

« Il serait peut-être bon, me dit sir Arthur, de vous donner une idée du caractère de vos futurs compagnons de voyage, dussiez-vous par là perdre quelques illusions. Sachez donc que vous voilà associé à quatre touristes fort ordinaires. Nous ne sommes pas plus littérateurs que naturalistes ou artistes; à peine un peu amateurs de pêche ou de chasse. Las du bruit des cités, nous voyageons dans l'unique but de respirer en liberté l'air pur d'une nature fraîche et vigoureuse. Nous voulons admirer les œuvres du Créateur sans en disséquer les beautés ou en fouiller les mystères. Jouir sans préoccupation, telle est notre devise.

« Bien observée, elle rend toute discussion désagréable impossible, et maintient une entente parfaite, un bon appétit et un sommeil paisible. »

Sur ce, notre chef jeta son cigare à la mer et nous souhaita le bonsoir. Ses compagnons suivirent son exemple. Pour moi, je voulus voir l'ancre sortir des flots et j'attendis le départ en méditant les paroles de sir Arthur, dont je trouvais la morale assez de mon goût; elles me promettaient un voyage agréable et facile.

Le Sund, dont je voyais les rives se dessiner à droite et à gauche, forme la frontière naturelle de la Suède et du Danemark; des navires de toute grandeur et de tout pavillon sillonnent ses eaux bordées des deux côtés de collines couvertes de hêtres et de riches pâturages. Près d'Helsingborg, les deux rives se resserrent de si près que les canons suédois à longue portée pourraient échanger leurs projectiles avec ceux de la forteresse danoise de Kroneborg, dont le château à tours en spirales se découpe majestueusement sur le ciel

Nous franchîmes, par un bon vent, les mers ordinairement fort houleuses du Kattegat et du Skaggerack, et le lendemain nous pénétrâmes dans le golfe de Christiania. Le *Run*, légèrement poussé par un zéphyr propice, semblait ralentir quelquefois sa marche pour nous donner le temps de respirer à loisir l'air embaumé qui nous arrivait par rafales des côtes boisées du comté de Laurvig, et tempérait l'ardeur du soleil.

Nous descendîmes à Horten, établissement de marine fondé presque en même temps que l'indépendance norvégienne. Tout y porte l'empreinte de la jeunesse et du progrès. Ici, sur de vertes collines, des rangées de petites maisons de bois peintes en jaune, rouge ou vert, qui paraissent avoir été tirées la veille d'une boîte de joujoux de Nuremberg; là, des corvettes en construction, des canonnières sur le chantier; partout le retentissement cadencé de la hache accompagné du chant des travailleurs; tout est neuf, tout respire la propreté et l'activité.

Nous passons la petite ville de Droback, et nous nous trouvons sous les canons de la jolie forteresse d'Oscarsborg, sentinelle avancée qui garde l'entrée du port de Christiania contre une invasion ennemie. Bâtie en demi-lune et dominée par une tour crénelée, Oscarsborg est armée de soixante-treize canons. Ses trois batteries à fleur d'eau enfilent le passage dont la largeur n'est que de seize cents pieds. Les constructions sont en granit et d'un fort beau travail. Nous nous rendîmes auprès du commandant pour lui demander l'autorisation de visiter en détail sa coquette forteresse, et nous le trouvâmes entouré de ses onze enfants en deuil de leur mère; l'aspect de toute cette famille, confiée à la seule garde d'un vétéran et isolée sur un rocher entouré de murailles, me serra le cœur. Sa fille aînée, jeune personne de seize ans, nous servit avec grâce un verre de bière, et le brave commandant voulut lui-même nous faire les honneurs de son fort. Un officier d'artillerie se joignit à nous et nous proposa, en visitant les batteries à fleur d'eau, de nous rafraîchir par un bain de mer, ce qui fut accepté à l'unanimité. Il nous donna l'exemple en se dépouillant en un clin d'œil de ses vêtements; c'était un gaillard bâti en Hercule et possédant des mollets d'un calibre effrayant. Il joignait à cet avantage une autre spécialité : celle de ne point porter de linge du tout; les jours de gala, il se permet le faux col. Après notre inspection militaire, qui ne dura pas moins d'une heure, notre guide athlétique voulut à toute force nous faire partager un punch qu'il offrait ce jour-là à ses amis et connaissances pour célébrer l'anniversaire de son arrivée en ce monde. Nous trouvâmes une partie de la société déjà réunie dans son jardin. C'était la fleur des pois de Droback au grand complet. On nous mit à chacun à la bouche une longue

pipe d'écume brute, d'une forme extrêmement primitive, et chacun voulut nous souhaiter la bienvenue le verre à la main. L'usage veut qu'on vide son verre avec chaque nouveau buveur ; or, le punch de notre artilleur était de force à faire flageoler des mollets aussi robustes que les siens, et les rasades se renouvelaient si souvent que nous nous hâtâmes de quitter notre hôte pendant que nous pouvions encore le faire avec dignité.

Outre ces fortifications, la capitale de la Norvége a pour défenses naturelles tout un archipel de petits îlots ou rochers qui nous présentaient aux derniers rayons du soleil les contours les plus fantastiques. Notre petit *Run*, conduit par un pilote de la contrée, se faufilait comme un serpent entre tous ces écueils, tantôt hérissés de pointes comme le Spitzberg, tantôt gracieux de lignes comme l'île de Capri. Ces îles se succédant sans cesse forment comme une série de coulisses de granit et cachent Christiania jusqu'au dernier moment. Tout à coup on se trouve dans le port, et le coup d'œil est vraiment saisissant.

Située en amphithéâtre et baignant ses pieds dans la mer, la ville est dominée par de hautes montagnes qui se dressent derrière elle. On est frappé de l'aspect calme et doux du paysage; les lignes en sont arrondies, les couleurs vives et d'une fraîcheur extrême. Jusqu'au sommet des montagnes les plus élevées, l'œil ne découvre que des bois, des champs et des prairies, parsemés d'innombrables chalets. Pas un rocher qui vienne répondre à l'idée d'âpreté et de vie sauvage qu'éveille le seul nom de Norvége. Toute la partie méridionale du pays présente, en général, ce caractère agreste particulier au Jura et aux montagnes du midi de l'Allemagne; ce n'est qu'à partir du Sognefjord que la nature alpestre commence.

Loin de nous plaindre de notre désillusion, ce fut avec bonheur que nous débarquâmes sur ce sol champêtre pour en parcourir à loisir les riants coteaux. Un paysagiste de la grande école en trouverait sans doute les tons bien crus, les lignes trop peu accusées; des prairies couleur terre de Sienne brûlée, des arbres asphalte feraient peut-être mieux dans un tableau, mais pour des marins grillés par le soleil sur une frêle embarcation, plus la rive où ils débarquent est verte, plus il y a de fleurs dans les prairies et de fruits sur les arbres, plus le paysage leur paraît séduisant.

Hors sa situation remarquable et ses riants environs, Christiania n'offre que peu d'intérêt au voyageur. L'architecture de la ville n'a aucun cachet particulier. Il semble que l'art impuissant à lutter avec la nature ait voulu s'effacer modestement. Le seul monument public intéressant est le château royal, qui, malgré son air de caserne et son style bâtard, a pourtant, grâce à ses grandes proportions et à sa position sur une colline qui domine toute la ville, un aspect très-imposant. Des fenêtres de l'appartement royal, la vue est splendide. L'université est d'un style sévère qui convient assez bien à un sanctuaire de la science. On y fait des études sérieuses, et plusieurs de ses professeurs jouissent d'une réputation européenne; l'astronome Hanstein est une vraie célébrité; vieillard doux et modeste comme toutes les natures contemplatives, il avoue, à la fin d'une carrière entièrement vouée à l'étude des astres, qu'il sait bien peu de choses. Sveigaard, les deux Munck, l'un historien, l'autre poëte, ont aussi jeté sur l'université de Christiania l'éclat de leurs œuvres fort estimées dans le Nord. Les rues de la capitale sont en été presque désertes.

Les gros marchands de bois et les employés qui forment l'aristocratie du pays depuis que la noblesse y est abolie, quittent à la belle saison leurs humbles palais d'hiver pour s'établir dans leurs maisons de campagne autour de la ville. On donne ici aux villas le nom général de *Loecke,* qui signifie *bonheur;* le propriétaire y ajoute son nom pour distinguer son bonheur de celui de son voisin. Chaque habitant bien posé a ainsi son bonheur, soit sur le versant de la montagne d'Aker avec pignon, soit au bord du golfe. Ici, le bonheur splendide de M. Thorvald dans le genre suisse; là, le bonheur italien de M. Thomas; plus loin le bonheur de la belle Mme de L..., bonheur plus modeste, caché sous la charmille. De l'autre côté du détroit, Oscarshall, le bonheur royal, petit château moyen âge à tourelles, perché sur un rocher à pic; c'est une fantaisie artistique du bon roi Oscar, qui affectionnait singulièrement ce bonheur de sa propre création, et qui s'était plu à en faire un petit musée où sont représentées toutes les célébrités norvégiennes. C'est sur les panneaux du salon d'Oscarshall que Tidemand, le Greuze du Nord, a peint l'histoire d'un paysan norvégien depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Cette série de touchants épisodes vous initie d'une manière charmante aux mœurs de cette contrée primitive. Les paysagistes, Dahl, Frick et Gude ont retracé sur de grandes toiles les sites les plus pittoresques de leur beau pays.

On trouve en Norvége peu de différence dans les mœurs et usages des diverses classes de la société. A proprement parler, c'est le paysan qui joue le rôle principal dans les affaires du pays; la Diète, démocratique par excellence, impose assez brutalement sa volonté, mais en somme elle vote généreusement les fonds nécessaires aux progrès matériels du pays. Le Norvégien est d'un caractère rude, ombrageux, mais solide. Son hospitalité est proverbiale. Une chose frappante est le peu de sociabilité qui existe entre les deux sexes. On se marie de bonne heure, ordinairement avant vingt-cinq ans; l'épouse est tout à son cercle intérieur; son rôle de jolie femme, qui, en France, ne commence qu'à cette époque, cesse ici à peu près avec le mariage. Le mari jouit seul de son trésor, et s'en trouve bien. Dans les réunions où je fus admis pendant mon voyage, les deux sexes se séparaient immédiatement après le dîner; les hommes allumaient leur cigare et s'en allaient en chaloupe, les dames restaient au salon. A dix heures du soir on se réunissait de nouveau pour souper, et chacun s'en retournait chez soi satisfait. A part quelques bals, qui ressemblent à ceux de tous les pays, je n'ai guère vu

les jolies Norvégiennes que la fourchette à la main. Il résulte de cette vie séparée un sans gêne trivial entre les hommes et un manque de soin dans la mise des femmes, qui contrastent avec leur grâce naturelle.

Notre bonne étoile nous avait conduits à Christiania pendant le séjour du vice-roi dans cette capitale. Ce prince, qui depuis, a succédé à son père le roi Oscar Ier, sous le nom de Charles XV, se proposait d'aller en personne visiter toutes les provinces de sa vaste vice-royauté. C'est un grand bel homme, aux formes souples et robustes, au caractère loyal et ouvert, à l'esprit aventureux. Quand un souverain est ainsi doué par la Providence, il y a tout avantage pour lui à se montrer à ses peuples, surtout dans le Nord où la force physique est en grande considération. Je vis ce monarque pour la première fois au jardin de l'université. Là se trouvait réunie toute la jeunesse de la ville pour célébrer l'arrivée des étudiants qui revenaient des universités d'Upsala et de Copenhague où ils avaient été fraterniser avec leurs voisins suédois et danois. Le vice-roi vint à la fête à cheval et au grand galop, et fut reçu par des hourras enthousiastes. Ayant appris que sous peu de jours il devait s'embarquer sur un léger bâtiment à vapeur pour visiter les côtes de la Norvége, nous résolûmes de le suivre pour ainsi dire à la remorque afin de profiter à notre point de vue des ovations qu'on lui préparait sur son passage. C'était un excellent et presque unique moyen, dans un pays où elle est si disséminée, de voir la population réunie en masse, et d'en étudier les types et les costumes divers.



Portrait du prince royal de Suède (aujourd'hui Charles XV) en costume de voyage. — Dessin de M. de Saint-Blaise.

Nos préparatifs de voyage furent bientôt faits, et le 14 juillet 1856 au soir, une heure après le départ du prince, nous nous mîmes gaiement en route pour une course qui promettait autant de sites pittoresques que de scènes variées.

Le lendemain de notre départ, on nous réveilla pour

nous faire remarquer le détroit resserré de Langaarsund que nous traversions. Il est assez triste d'aspect; nous nous trouvions au milieu d'un archipel de rochers nus d'un ton gris monotone; çà et là pourtant, entre deux crevasses profondes, une petite oasis de verdure apparaissait comme pour rappeler au voyageur que cette contrée n'est pas absolument abandonnée par la Providence. Aussi ces petits ravins fortunés, où la végétation est d'une richesse et d'une force remarquables, ne manquent-ils pas d'habitants; de jolis chalets de bois prouvent l'aisance de leurs propriétaires. Si la nature est avare de verdure, elle est d'autant plus généreuse au fond des eaux, où les habitants puisent les éléments principaux de leur existence. A l'île de Krageröe où se trouve une petite bourgade de pêcheurs, notre cuisinier se munit d'une cargaison de homards et d'huîtres excellentes. Cette localité est dominée par un rocher énorme qui semble avoir été fendu en deux par la foudre.

Jusqu'ici nous avons navigué dans un archipel d'îlots; au delà de Krageröe, nous entrons dans une mer plus vaste, et le roulis du navire fait subir ses effets ordinaires auy diaphragmes délicats. Sir Arthur devient extrêmement sentimental, et le photographe d'une humeur aussi noire que sa chambre obscure.

Heureusement nous arrivons près d'Arendal où le prince est attendu pour dîner; les côtes, en se rapprochant, prennent un aspect plus gai; des coups de canon de bienvenue achèvent de nous rendre à nous-mêmes, et nous saluons dans le port et sur le rivage la multitude accourue au-devant du *Victor*, bâtiment du royal visiteur.



La famille du commandant d'Oscarsborg (Christiania) (voy. p. 162). — Dessin de M. de Saint-Blaise.

Arendal, surnommée la Venise du Nord, est une charmante cité; ses maisons, s'étendant d'abord sur le rivage, ont cherché place ensuite sur des rochers en partie décorés de verdure et d'arbres fruitiers; les rues longent des canaux couverts de navires et de barques. Ses habitants, au nombre de quatre mille, avaient voulu fêter dignement leur prince par un dîner dont les matériaux venaient directement de Bergen. Quant à l'animation de la fête, jugez-en par le détail suivant: Le président du festin, vieillard à cheveux blancs, proposait des toasts; après chaque santé, les convives poussaient trois hourras, puis battaient douze fois des mains en cadence avec un ensemble remarquable, après quoi on poussait trois nouveaux hourras, et on rebattait douze fois des mains, et ainsi de suite à six reprises successives.

Ainsi que toutes les villes de la côte, Arendal vit de son commerce de bois et de poiss[illegible]s. Nous la quittâmes pour mouiller le même soir à Christiansand, résidence du gouvernement de la province et de l'évêque du district; on y compte dix mille habitants. Une frégate hollandaise à vapeur, *le Mirapi*, portant à son bord le jeune prince d'Orange, stationnait dans le port; l'équipage, composé en grande partie de nègres, perchait sur les haubans et brillait aux derniers rayons du soleil comme une bande de choucas sur un toit de zinc.

Le lendemain matin, dès l'aurore, je me rendis à terre accompagné de notre petit photographe, M. Thomson, artiste dont l'intelligence et la machine demandent également à être dirigées. Nous nous rendîmes à l'église de la ville ombragée par un pin quatre fois séculaire, que

la ville de Christiansand a placé dans ses armoiries actuelles. Aussi a-t-on pour ce vétéran un respect tout particulier. Désirant reproduire ce phénomène d'histoire naturelle par la photographie, j'entrai, suivi de M. Thomson, dans une maison en face pour y trouver un emplacement convenable.

Nous fûmes reçus sur l'escalier par une jeune et fraîche bourgeoise en simple jupon et camisole blanche, qui



L'auteur et son photographe à une fenêtre de Christiansand.



La dame de la maison.

nous indiqua gracieusement une croisée convenable dans sa chambre à coucher. En revenant une heure après pour surveiller le travail de l'artiste, je retrouvai mon aimable bourgeoise vêtue d'une robe de soie gorge de pigeon, coiffée d'un énorme bonnet à fleurs rouges, et bien moins jolie assurément que dans son premier costume.



Port et lazaret de Christiansand. — Dessin de M de Saint-Blaise

Elle voulut, bon gré mal gré, m'offrir une tasse de chocolat et la compagnie d'un mari fort commun qui acheva de m'ôter toute illusion.

Le port de Christiansand est fortifié de tours d'ancienne date ; on y construit des navires ; des établissements de marine sont situés à l'embouchure du fleuve *Torrisdalselfven*, où se trouvent quarante chaloupes canonnières.

Le lazaret, perché sur de tristes rochers à pic et reservé au traitement de maladies contagieuses, est d'un aspect aussi sinistre que sa destination.

La ville donnait au prince, dans une maison de campagne des environs, un banquet de deux cents couverts suivi d'un bal. Je saisis l'occasion pour être présenté à l'illustre voyageur, lequel voulut bien me complimenter sur l'allure élégante de *Run*, qu'il avait vu sans mauvais œil naviguer dans les eaux du Vidar. La salle de bal réunissait tout un essaim de jolies femmes. Ayant pris part à la danse pour faire leur connaissance, je voudrais pouvoir ici dignement célébrer Mlle L..., jolie brune aux dents blanches comme des perles enchâssées dans du corail, fleur du midi égarée dans les neiges du Nord; les sœurs N..., minces et souples comme des roseaux, aux blonds cheveux soyeux; enfin la belle veuve M..., encore en grand deuil de son mari, et dont les longs yeux baissés sur son sein, ne se relevaient que pour laisser tomber sur son valseur des éclairs aussi vifs que rapidement comprimés. C'est à moi que reste l'honneur d'avoir découvert cette sensitive cachée modestement derrière d'autres fleurs, et de l'avoir mise en évidence dans un léger galop.

Désirant suivre à distance une excursion que devait faire le prince dans l'intérieur, nous quittâmes pour quelques jours le *Run*, qui dut aller nous attendre à Stavanger, où nous nous rendions par terre. Munis de petites va-



Carrioles et cavalcade à la suite du vice-roi. — Dessin de M. de Saint-Blaise.

lises, nous montâmes chacun dans notre carriole et suivîmes la piste royale, prenant effrontément pour nous une partie des hourras dont la population saluait au passage notre chef de file qui avait adopté le costume national.

La véhicule de poste est une sorte de coquille huchée sur deux grandes roues et ne donnant place qu'à un seul voyageur. La malle est fixée sur une petite planchette et sert de siége au postillon, à moins qu'il ne préfère se tenir débout. Le cheval norvégien, petit et carré d'encolure, ne connaît guère d'autre allure que le grand trot, qu'il conserve quelle que soit la pente de la côte qu'il monte ou qu'il descend. L'hiver, cet équipage est remplacé par un traîneau. Les relais varient de longueur, entre douze et vingt-quatre kilomètres. On trouve au relais un gîte propre, un accueil cordial, du bon lait sans eau et du jambon coriace. Votre postillon vous tutoie et partage volontiers avec vous votre gourde d'eau-de-vie ou la sienne.

L'égalité sociale est ici une vérité; l'employé de l'État est même plutôt envisagé en serviteur qu'on soudoie qu'en maître auquel on obéit; le vrai maître, je l'ai dit, c'est le propriétaire du sol; mais chacun voudrait gouverner. M. de L..., un des rares et très-rares nobles du pays, nous affirmait qu'il n'était jamais parvenu à former un bon domestique norvégien, et s'était vu forcé à recruter ses serviteurs en Danemark et en Allemagne.

Notre caravane formait une suite d'une quinzaine de



Église de Lomb (voy. p. 179). — Dessin de Karl Girardet d'après une photographie.

carioles; un groupe d'une trentaine de paysans à cheval se pressait autour du véhicule princier pour lui faire escorte. Quelquefois, quand la route se resserrait, les cavaliers étaient, malgré tous leurs efforts pour conserver leur place honorable, jetés dans les fossés, ce qui donnait lieu à des scènes plus ou moins divertissantes.

La contrée que nous traversions est des plus montagneuses; au fond du vallon d'Holmen s'étend un bras de mer d'une lieue de large. C'est ici, nous dit-on, que les blés mûrissent le plus vite en Norvége. Pour dîner, nous nous arrêtâmes à la petite ville de Mandal, placée au sein d'un paysage extrêmement pittoresque et qui garde ce caractère jusqu'au presbytère de Lygdal, où nous passâmes la nuit. Nous y trouvâmes un bon gîte et un souper servi par une très-jolie servante en costume national; son corsage rouge et ses blonds cheveux, entremêlés de rubans de même couleur, rehaussaient son teint délicat.

Le lendemain matin, une vallée très-large mais assez mal cultivée s'ouvrait devant nous, arrosée par la rivière de Lygnadself; à Figde, où ce cours d'eau s'élargit et se perd dans un horizon de montagnes bleues, nous quittâmes la vallée de Lygdal pour entrer en plein pays de montagnes; puis gravissant, descendant et remontant une suite de côtes interminables, nous vînmes traverser en bas l'étroit et profond fiord de Fède, bordé de montagnes à pic dont les parois paraissent infranchissables. Au sortir du bac, nous trouvâmes un marchand hospitalier, M. Hansen, qui, radieux d'avoir nouvellement reçu son souverain, voulut aussi nous offrir des rafraîchissements sous son toit. Le bonhomme, tout en buvant son



Bal à bord devant Ullensvang. — Dessin de M. de Saint Blaise.

porto, versait des larmes de joie dans son verre; le prince lui avait serré deux fois la main et l'avait tutoyé. Il nous montra, sur son sofa, la place encore chaude où le grand personnage avait daigné s'asseoir. « Ce meuble, disait-il avec la gravité de la dame de Tilitudlem, ce meuble appartient dorénavant à l'histoire! » Ceci me rappelle que, dans une circonstance analogue, où le roi Charles-Jean, le grand-père du monarque actuel, avait passé la nuit chez un de ses écuyers, la maîtresse du logis chercha longtemps son époux après le départ du royal visiteur; elle le trouva enfin couché dans les draps encore chauds du lit où avait reposé le roi, et s'y saturant par tous les pores des émanations royales; elle eut grand'peine à décider le courtisan modèle à se lever.

Nous arrivâmes vers midi à Fleckefjord, où nous descendîmes chez un particulier, l'hôtel de la ville étant encombré par les habitants des communes environnantes accourus pour prendre part au banquet offert à leur souverain. Par surcroît de zèle, toutes les dames de la ville s'étaient affublées de tabliers de cuisine, et elles servirent elles-mêmes le dîner royal; MM. les étudiants, leurs fils, changeaient les assiettes. Après le repas, nous vîmes le cortége de la fête parcourir les rues de la ville; un aide de camp donnait le bras à un gros prêtre, un autre avait préféré l'offrir à une jolie dame On me fit remarquer cette dernière qui se distinguait entre ses compagnes par ses allures dégagées : c'était une jeune fille de Bergen que sa famille avait envoyée à Fleckefjord dans l'espoir qu'elle s'y guérirait d'une passion insurmontable pour la scène. L'aspect théâtral de cette petite ville, ordinairement si paisible, les drapeaux, la musique et les guirlandes de fleurs, les uniformes brillants de la cour, avaient tout à coup ranimé les instincts artistiques de la jeune fille, et, l'œil en feu, elle suivait le cortége en poussant des cris de joie et en s'appuyant sur son grand officier.



Gardes nationaux à Stavanger. — Dessin de M. de Saint-Blaise.

La route conduisant de Fleckefjord à la petite ville de Eckersund, où nous allons passer la nuit, longe d'abord les rives du lac de Lundesvand, d'un aspect charmant et bordé de montagnes rappelant les Alpes; après avoir contourné l'extrémité du lac, on pénètre dans une jolie vallée boisée où, de loin en loin, le bruit d'une cascade rompt le silence du paysage. Parfois, comme dans le voisinage d'Eide, la route passe au pied d'une chute magnifique; mais, à partir de là, elle s'engage dans un pays de plus en plus triste et plus stérile qui conserve ce caractère jusqu'à Stavanger; affreuse contrée où on croit errer à travers une mer pétrifiée, une vraie mer de blocs de rochers dépourvus de toute végétation, qui s'étendent, comme des vagues, bien au delà de l'horizon. Aussi est-ce avec un sentiment agréable que tout d'un coup, au brusque détour du chemin, nous saluons l'océan bleu, calme et grandiose, étendu sous nos pieds; nous côtoyons le reste de la journée son rivage de sable. On croit que ce pays, maintenant si triste et si inculte, était autrefois cultivé, riche et à coup sûr boisé, car ses tourbières renferment d'énormes troncs d'arbres qui témoignent de l'antique végétation de ces plaines aujourd'hui dénudées. Dévastée par le roi Harald Haardfager, en l'an 1700, cette contrée n'a jamais pu reprendre son ancienne fertilité. Ses vigoureux habitants récoltent à peine quelques misérables poignées d'herbe pour nourrir leurs bestiaux. Leurs femmes, d'une propreté parfaite et douées de beaucoup de distinction dans les manières, portent une espèce de képi blanc sans visière à fond rouge.

En approchant de Stavanger, on rencontre de plus en plus de culture, mais on ne voit encore ni forêts ni arbres.

La garde urbaine de cette ville, précédée d'un respectable et gros banquier, faisant l'office de tambour, reçut le prince au palais de l'Évêché. Les vingt mille âmes de cette ville ont pour principale occupation la pêche au hareng; leurs maisons sont construites à cet effet, une face donnant sur la mer, destinée au commerce, l'autre sur la rue pour la vie de famille; on dirait d'une ville hollandaise. La cathédrale, fort ancienne, d'un style mi-gothique et mi-byzantin, a son chœur éclairé par une riche rosace de vieux vitraux de couleur; la chaire et les bancs en chêne sculpté, d'un beau travail, sont déguisés par une couche épaisse et blanche de peinture à l'huile. Le clergé de la ville attendait gravement à la porte de l'église la visite royale; arrivés les premiers, nous causâmes une fausse alarme au saint cortége, mais le doyen, voulant conserver toute son érudition pour le prince seul, garda, jusqu'à sa venue, un majestueux silence.

Les rues de Stavanger sont étroites et tortueuses; nous pûmes en embrasser l'ensemble du haut d'une grande tour surmontée d'une lanterne où se tient le garde de nuit chargée de veiller sur la ville endormie et de signaler les incendies. Le *Diable boiteux*, de Le Sage, serait ici admirablement placé pour faire ses études sur les mystères de Stavanger. Le soir, la ville était illuminée *a giorno* et toutes les croisées étaient ornées de guirlandes de fleurs. Sous une fenêtre du rez-de-chaussée, des officiers du prince contemplaient deux jolies demoiselles immobiles comme des statues, et naïvement ébahies.

Nous avions retrouvé, non sans plaisir, notre yacht et nos hamacs à Stavanger ; aussi, après avoir un instant contemplé le brillant spectacle que nous offrait le port éclairé par la ville illuminée, après avoir prêté l'oreille aux bruits de musique militaire, aux hourras et aux chants populaires se perdant dans le lointain, nous levâmes l'ancre la nuit même aux clartés de la lune jetant ses pâles reflets sur le revers du *Run*.



Femmes de Stavanger.

Nous nous réveillâmes le jour suivant dans le *Hardangerfjord*, qui passe non sans raisons pour l'un des sites les plus pittoresques de la Norvége ; malheureusement, le temps était à la pluie, et les glaciers de *Folge-Fonden*, hauts de cinq mille trois cents pieds, ne montraient que leur cime arrondie et neigeuse au-dessus des nuages ; plus tard, je les revis dans toute leur splendeur. La baronnie de Rosendal, un des trois majorats isolés en Norvége nous arrêta ensuite un instant. Le rivage était couvert de paysannes en costume parfaitement uniforme : toque noire d'une forme singulière, cravate d'homme de coton rouge, veste noire, jupe noire et gilet écarlate : on aurait dit un régiment formé en bataille.



Bourgeois de Stavanger, descendant des anciens rois de la mer.

Le jardin du château donne une idée de la douceur de climat du Hardangerfjord : les noix et les abricots y mûrissent en plein vent. Le temps avait aussi repris un air de fête, et nous laissa pleinement jouir de la beauté du paysage qui se déroulait devant nous à chaque nouvel angle du golfe, que l'on prendrait pour un lac suisse. De ses montagnes escarpées jaillissent de nombreuses et murmurantes cascades avec des chaumières pittoresquement groupées sur les flancs des collines ; partout un air de bonheur. C'était un dimanche. Des bateaux chargés de paysans en costume de fête circulaient sur les ondes bleues du golfe et donnaient de la vie à ce charmant tableau. Vers midi, nous mîmes pied à terre à *Utne*, petit hameau perché sur une verte montagne du *Soerfjorden*, dont l'aspect champêtre nous attirait malgré nous. Nous y vîmes la manière dont on prend le saumon au filet : on choisit une petite baie resserrée, dominée par un rivage à pic et dont on peut facilement fermer l'entrée avec la largeur du filet ; le pêcheur, perché sur la rive, interroge du regard la profondeur de l'eau ; dès qu'il voit le saumon pénétrer dans la baie, sans perdre un moment, il relève rapidement le filet couché au fond de la mer, et coupe ainsi la retraite au poisson, qui est ensuite harponné.

Notre halte suivante fut devant l'église d'Ullensvang dont le pasteur traitait le vice-roi ; une population de trois à quatre mille personnes, de tout sexe et de tout âge, se pressait sur cette place autour de son jeune monarque Dans une si grande foule, bien des types, bien des costumes appelaient le crayon ; je fis quelques croquis. Loin d'être gênées par mon travail, les jeunes filles se disputaient la faveur de poser pour moi, et j'avais une vingtaine de jolies curieuses penchées sur mes épaules et exprimant bruyamment le plaisir qu'elles trouvaient à me voir travailler.

Des vieillards, par leur justaucorps écarlate orné de gros boutons d'argent, rappellent le costume du siècle de Louis XIV. Sur la pelouse, devant le presbytère, un violon faisait danser la jeunesse villageoise à laquelle s'était joint tout un essaim de demoiselles en robes blanches. Les filles de MM. les pasteurs circulaient parmi cette jeunesse dispersée dans la verdure, au milieu d'un cadre de montagnes ; c'était une véritable idylle. Le prince, charmé de l'accueil cordial qu'il avait reçu à Ullensvang, voulut à son tour procurer à ses hôtes un plaisir inattendu. Il proposa en conséquence à

MM. les pasteurs et à leurs familles, ainsi qu'aux paysans les plus influents, de finir la soirée par une promenade sur son navire. Jamais bateau à vapeur n'avait pénétré jusqu'ici dans le fjord ; bien des assistants ne connaissaient cette invention moderne que par ouï-dire ; aussi la joie fut-elle vive et générale ; les dames prirent à la hâte un châle, et se précipitèrent vers le rivage. Bientôt les invités silencieux sentirent le navire qui les portait s'avancer majestueusement comme de lui-même dans la profondeur du fjord au son de la musique militaire. La soirée étant un peu fraîche pour les blanches épaules de ces dames, une invitation à la danse fut acceptée avec empressement. Les papas et mamans, qui ne dansaient pas, furent affublés de capotes militaires, les plateaux de punch circulèrent activement, et bientôt le plaisir fut général. La musique, résonnant au milieu des rochers, où elle se mêlait au murmure des cascades, produisait une harmonie singulière ; jamais mise en scène d'opéra n'eut de décors aussi pittoresques. Le prince, qui avait encore dans sa cabine des fleurs de Christiania, offrit galamment des bouquets de son jardin aux danseuses, en échange des fleurs d'Ullensvang. Enfin, après une navigation de deux ou trois heures, la nuit étant arrivée, et la lune seule éclairant la scène, la soirée fut terminée par un feu d'artifice, vrai coup de surprise pour chacun ; jamais ces bonnes gens n'avaient assisté à pareille fête, et quand, entre les pétards et les chandelles romaines, les feux de Bengale vinrent jeter sur la société leurs lueurs fantasmagoriques, toutes les physionomies exprimèrent le même ravissement. Cette délicieuse soirée restera, j'en suis sûr, gravée dans le souvenir des assistants et fera époque dans les annales de la paroisse d'Ullensvang.

Le *Run* et le *Vidar* reprirent avec l'aurore leur course vagabonde, et le lendemain à onze heures du soir nous faisions notre entrée dans le port de Bergen et débarquions aux *Tyske Bodurne* quartier de la ville fort original ; les mai-



Torrent et corniches (voy. p. 176). — Dessin de M. de Saint-Blaise

sons à pignons pointus sont hautes, fort étroites et toutes peintes en blanc; elles donnent de loin à cette cité l'aspect d'un camp. Notre consul nous avait préparé un logement chez un riche marchand de poissons secs où nous trouvâmes d'excellents lits, délice auquel nous n'étions plus accoutumés depuis longtemps. Quand, le matin venu, nous descendîmes chez notre hôte, vieux garçon dont le ménage était tenu par une gouvernante, il débuta par nous montrer une table couverte de volailles froides, de bouteilles et de cigares de Havane, en nous priant d'user du tout selon notre bon vouloir. La ménagère nous fit ensuite parcourir la maison de la cave au grenier, ainsi que les richesses du magasin consistant en une immense montagne de morues sèches dont le parfum pénétrait toute l'habitation. En mettant la tête hors de la fenêtre au faîte du pignon de la maison, je pus me



Le marché aux poissons de Bergen. — Dessin de M. de Saint-Blaise.

faire une idée du coup d'œil pittoresque qu'offre la ville de Bergen, cité hollandaise entourée de montagnes suisses et peuplée de quarante mille habitants, tous plus ou moins pêcheurs, tous marchands de morues ou de harengs. Au pied de la maison était amarrée une barque de pêche au long cours, dont la forme et les proportions rappellent l'époque des Vikingrs qui jadis ravageaient les côtes de l'Europe méridionale.

Vers l'automne, lorsque les pêcheurs de morues rentrent de leur expédition annuelle dans les régions du nord avec leurs barques chargées, les marchands qui veulent faire de bonnes affaires avec eux sont forcés de les loger et dorloter pendant tout leur séjour à Bergen ; ces marins font alors bombance et se dédommagent de toutes les privations essuyées. Comme ils reviennent annuellement à la même époque, chaque marchand veut surpasser son voisin en prévenances pour attirer chez lui vendeurs et marchands.

Bergen, par sa position pittoresque, l'originalité de ses constructions et les mœurs de ses habitants, a une couleur locale très-prononcée; un seul monument y fait tache, un hôpital pour la lèpre. Cette maladie horrible est assez fréquente dans la contrée; elle est incurable et héréditaire dans certaines familles, bien qu'elle saute souvent une ou deux générations. La loi a cherché, et toujours en vain, à interdire les mariages avec ou entre lépreux.

La riche cité de Bergen avait disposé, pour fêter son prince, d'une somme de cent vingt mille francs; vingt-huit plats gigantesques figuraient au dîner officiel, représentant les produits de toutes les parties du monde. Un spectacle suivait le gala, spectacle remarquable en ce sens que tous les acteurs étaient Norvégiens, détail dont les habitants n'étaient pas vains à demi, car c'était la première fois que cela s'était vu; la carrière dramatique ayant jusqu'ici été regardée comme incompatible avec le caractère rude et sans souplesse des Norvégiens, était réservée uniquement aux Danois. L'essai me parut confirmer la justesse de la tradition, et je crois que les Norvégiens décidément ne figureront jamais, à leur avantage, sur d'autres planches que sur celles de leurs chantiers ou de leurs navires.

A Bergen, beaucoup de familles portent des noms germaniques; le sang n'a pas gagné au mélange, et les bourgeoises ne sont point aussi jolies que les femmes du peuple. Par contre, on trouve ici plus de vivacité que dans les autres ports norvégiens. C'est surtout au marché aux poissons qu'on peut en juger. Le spectacle qui s'y renouvelle deux fois la semaine est des plus divertissants. Les vendeurs se tiennent dans leurs bateaux, amarrés au bord d'un quai assez élevé, et offrent leur marchandise aux dames et aux cuisinières. La distance qui sépare les interlocuteurs nécessite une certaine élévation de voix, qui va sans cesse *crescendo è rinforzando;* plus un pêcheur crie fort, plus ses voisins cherchent à le surpasser; les acheteurs, de leur côté, crient pour se faire entendre; de là un vacarme épouvantable au milieu duquel on ne peut distinguer une seule parole. Tout le monde se démène et gesticule avec une vivacité toute méridionale; on se croirait sur le quai de Sainte-Lucie à Naples, ou dans la Bourse de Paris. Mais le costume des pêcheurs rappelle celui des lazaroni napolitains bien plus que la tenue d'un coulissier.

Mon hôte me proposa une promenade à sa maison de campagne, où nous transporta un petit char de famille; la route passe au pied des montagnes d'Ulrika et de Blaaman à travers un pays fort agréable; en moins d'une heure nous étions arrivés dans un joli cottage dominant la plaine des manœuvres, où la garnison défilait devant le vice-roi; par delà s'étendait un panorama des plus pittoresques formé par la ville, son port, ses navires et le vieil Océan.

En rentrant nous fûmes assaillis par une pluie torrentielle, qui ne parut point gêner la société. « Ceci, me dit mon hôte, est le quotidien de Bergen; sur les trois cent soixante-cinq jours de l'année, il y en a trois cent soixante de pluvieux; et il serait fort malheureux qu'il n'en fût pas ainsi; la couche de terre que nous a donnée la nature est si peu profonde que, si nous sommes par malheur quatre-vingts heures de suite sans une averse comme celle qui vous incommode dans ce moment-ci, tout sèche et dépérit dans nos jardins. »

Le port de Bergen ne gèle jamais, et ces communications par eau ne sont jamais interrompues, grâce au courant dit du golfe (*gulf stream*) qui amène sur les côtes de Norvége les eaux tièdes de la mer des Antilles. Par contre, les routes de terre sont, en hiver, impraticables. Pour traverser les montagnes, le voyageur doit alors être ferré à glace aux genoux, aux pieds et aux mains; dans les passages les plus difficiles, le guide lui passe une corde autour des reins, et le devance en lui montrant le chemin.


Échelle aux chevaux. — Dessin de M. de Saint-Blaise.

Quelquefois cependant on peut faire la route à cheval; cet animal acquiert dans les montagnes norvégiennes une agilité et une audace incroyables; il franchit presque en dormant des ponts étroits et sans rampe jetés sur les abîmes; quelques passages sont si escarpés que, pour en faciliter la descente aux chevaux, on a imaginé de leur préparer des échelles.

A trois milles de Bergen, dans la montagne, on trouve des troupeaux de rennes sauvages; des *sportsmen* d'Albion y viennent chaque année pour se donner le plaisir de cette chasse.

Le Sognefjord. — Les cimes du Jostedalsbrae. — Souvenirs du poëme de Tegner. — L'église de Vangnaes. — Framnaes. — Les pierres druidiques de Nornaes. — La lépreuse. — Les habitants de Kaupanger. — Passage du Sognefjeld.

Le 25 juillet, un jour après avoir quitté la ville de Bergen, nous entrions dans le Sognefjord, golfe qui pénètre à quarante-huit lieues dans l'intérieur de la péninsule scandinave, en baignant des rives moins riantes que celles du Hardanger, mais tout aussi pittoresques;

les montagnes sont moins boisées et plus sévères d'aspect, les pays cultivés plus rares, les habitants moins heureux; les costumes sont à l'unisson ; tout y porte un cachet plus pauvre et plus mélancolique. Chaque détour du golfe couvre un horizon nouveau, quoique toujours assez resserré et terminé par les parois de montagnes escarpées qui se mirent dans la mer, tandis qu'au-dessus de toutes se dressent les cimes du Jostedalsbrae couvertes d'une neige éternelle. Cette âpre et rude région doit à la poésie un lustre impérissable ; elle a été chantée par Tegner, le barde moderne de la Suède. Nous sommes dans la patrie de Frithiof et d'Ingeborg, dont la légende a inspiré au poëte ses plus beaux vers. L'histoire de ces blonds fiancés rappelle à son début celle de Paul et Virginie. C'est sur ces pics sauvages que Frithiof allait dénicher les aiglons qu'il offrait à Ingeborg; c'est à travers ces torrents furieux qu'il la portait dans ses bras ; c'est enfin dans ces forêts qu'il allait combattre l'ours qui décimait le troupeau de sa bien-aimée. C'est ici à Framnaes que se balançait *Elida*, la nacelle qui transportait Frithiof de l'autre côté du golfe où le père d'Ingeborg avait son manoir, près du temple de Balder où l'on enferma la jeune fille pour la séparer de son amant. Ces poétiques souvenirs nous suivent jusque devant l'église de Vangsnaes, modeste petite chapelle en bois grisâtre et vermoulu, à laquelle le grave murmure de Quindefoss tient lieu d'orgue et de plain-chant. Son intérieur est décoré de figures d'animaux et d'arabesques fort anciens et remarquables au point de vue archéologique. Son demi-jour mystérieux, son humilité touchante et ses minimes proportions ont certainement un caractère plus chrétien que mainte cathédrale de marbre. Plusieurs grands tumuli antiques contenant les restes de héros scandinaves aujourd'hui oubliés de l'insouciante postérité, s'élèvent près du temple chrétien. Les habitants du Sognefjord ont peu de communications avec le reste du monde, et leurs mœurs ont conservé une simplicité primitive. Ainsi, celles de leurs jeunes filles, dont la réputation est excellente, jouissent du privilége d'aller tête nue. D'autres portent une coiffure blanche qui n'est cependant pas la même que celle des femmes mariées. Le même soir nous descendîmes à Nornaes, pauvre village de pêcheurs perdu dans une anse du fjord et dominé par une colline sur laquelle se dressent majestueusement trois immenses pierres druidiques. L'une d'elles n'a pas moins de onze mètres de hauteur sur un mètre de largeur et environ onze décimètres d'épaisseur. Lorsque le vent souffle avec violence, la pierre se balance comme un sapin. On se demande par quel moyen on a pu la fixer au sol. Il était neuf heures du soir et la lune, projetant sa lueur blanchâtre sur ces mystérieux monuments, les faisait paraître encore plus imposants. Tous rangés en silence autour d'eux, nous évoquions les souvenirs historiques et les traditions maintenant inconnues qu'ils pouvaient avoir pour mission de retracer, quand tout à coup nous vîmes sortir de derrière une des pierres géantes la forme svelte d'une jeune fille vêtue de blanc. Notre première impression, je l'avoue, fut celle qu'on doit éprouver à la vue d'une apparition fantastique. Cette ombre vaporeuse semblait arriver à propos pour compléter l'effet du tableau. Immobile au milieu des trois pierres, elle nous regardait en silence; en m'approchant de cette nymphe druidique, je vis avec horreur, aux rayons de la lune, un visage à moitié rongé par une plaie hideuse, et une chétive créature de seize à dix-huit ans vêtue d'une simple chemise ; d'un accent nasal elle me demandait l'aumône. Notre guide s'approcha d'elle en lui ordonnant tristement de rentrer au logis. « C'est ma fille, nous dit-il ; elle a la maladie (la lèpre), et je viens d'obtenir pour elle une place à l'hospice Saint-Georges. »



Église de Vangsnaes.

Il était impossible de retomber plus lourdement et plus bas de la sphère idéale où nous avait entraînés l'aspect grandiose des monuments de l'âge de pierre.

Comme nous regagnions le bord, nous vîmes tous les habitants du pauvre hameau de Nornaes autour de notre bâtiment qu'ils contemplaient, de leurs petits bateaux, avec étonnement et admiration ; nous leur jetâmes des biscuits et des cigares. « Est-ce bon à manger ? » nous demandaient-ils en flairant ces derniers. Leur ignorance et leur étonnement à la vue des objets les plus simples étaient saisissants; leur longue chevelure en désordre et leurs haillons leur donnaient un aspect sauvage, parfaitement en harmonie avec les rochers perpendiculaires qui surplombaient sur notre petit yacht. Deux coups de nos petits canons donnèrent le signal de la retraite à tous ces braves gens, et nous nous retirâmes chacun dans notre hamac.

A notre réveil, le jour suivant, nous étions à Kaupanger, dans le Hystrefjord, dont les bords sont boisés et riants; ils sont semés de plusieurs riches habitations; en descendant sur la rive nous trouvons des habitants plus aisés et plus propres que la veille ; leurs manières sont affectueuses; ainsi ils n'abordent l'étranger qu'en lui disant : « Dieu vous bénisse ! » ou : « Soyez le bienvenu ! » Avant de vous serrer la main, ils ne manquent jamais de déposer un respectueux baiser sur le revers de la

leur. On nous offrit de la bière de Kaupanger, liqueur si forte qu'elle ne se boit que dans de petits verres à pied. En pénétrant plus avant dans le Dystrefjord, environné de montagnes de formes hardies, nous passâmes au pied du Feigumfoss, dont la poussière d'eau, ballottée par le moindre souffle de vent, vint tomber par nuées sur le pont de notre yacht.

Cette chute, fort importante par sa masse et sa hauteur, se divise en deux cascades qui ont ensemble deux cent vingt-cinq mètres d'élévation. Au printemps, quand la neige fond, les deux cascades n'en font qu'une, et toute la masse d'eau se précipite d'un seul jet dans la mer.

Arrivés à l'extrémité du Dystrefjord, il nous fallut reprendre nos costumes de montagne, grandes bottes montantes et paletots d'hiver, et débarquer nos cantines. Nous devions traverser des glaciers à la suite du prince voyageur. Notre plus grande difficulté fut de trouver des chevaux à la station d'Eide, les meilleurs étant partis quelques heures auparavant pour transporter nos devanciers. Les habitants d'Eide portent un costume assez simple; femmes et hommes sont vêtus d'une jaquette



Montagnes et fjord de Framnaes (voy. p. 175). — Dessin de M. de Saint-Blaise.

bleue ornée de boutons de métal; les premières ont une ample coiffure de toile blanche, les hommes ont le bonnet rouge phrygien. Chacun de nous muni d'un guide portant ses provisions; chacun hissé sur un petit coursier montagnard, nous commençâmes gaiement une course qui devait durer plusieurs jours à travers les hauteurs inhabitées de Sognefjeld. Ce trajet est parfois fort dangereux; parfois même les ouragans le rendent impossible, et on nous l'avait vivement déconseillé; mais puisque le prince osait tenter l'aventure, pouvions-nous hésiter?

Dès le début de l'ascension nous vîmes surgir de loin les pics énormes du Skjodlen, puis nous nous enfonçâmes bientôt dans la vallée sauvage de Forthun. Ici, tantôt le chemin suit la crête d'une montagne escarpée au-dessous de laquelle est un abîme, et le moindre écart du cheval vous serait funeste; tantôt il faut descendre des rochers nus et glissants; quelquefois nous traversons des torrents enflés par la pluie et dont le courant impétueux semble infranchissable; mais nos braves montures sont habituées à tous ces obstacles, et on peut leur confier hardiment sa vie.

DE SAINT-BLAISE.

(La fin à la prochaine livraison.)



Vue de l'île de Kragerö, à l'entrée du golfe de Christiania. — Dessin de M. de Saint-Blaise.

VOYAGES DANS LES ÉTATS SCANDINAVES,

TEXTE ET DESSINS DE M. DE SAINT-BLAISE[1]

1856. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

NORVÉGE.

Le Sognefjeld. — Église de Lomb. — Romsdalen. — Romsfiorden. — Drontheim. — Le camp de Sjordalen.

Une suite de crêtes, dominant à pic de vertes vallées où coule l'eau transparente des glaciers, nous amena, à la nuit tombante, au petit hameau d'*Opthun*, le dernier qui vivifie la pente du Sognefjeld. Trois familles complétement isolées du reste du monde forment toute sa population. Pendant qu'on nous préparait le dîner, je fis une étude de notre gîte et de ses environs : paysage digne du pinceau d'un Salvator Rosa. Perché sur une table de roc, le chalet se détache sur une masse de rochers sombres d'où jaillit une immense cascade ; la cour, remplie de nos chevaux, des guides et des habitants du hameau, était pleine d'animation. Marie, la fille cadette de notre hôte, une jolie blonde de dix-sept ans, au doux regard, me tint fidèlement compagnie pendant mon travail. Je la questionnai, tout en dessinant, sur son genre de vie, ses occupations et ses plaisirs. Le récit qu'elle me fit de la longueur de ses hivers, employés à filer continuellement de la toile, me parut empreint de la monotonie de son existence. La pensée de ne jamais voir au delà de ces rochers sauvages qui bordaient son horizon et formaient comme un rempart infranchissable entre elle et le reste des humains, dont elle avait ouï raconter des choses surprenantes, paraissait peser lourdement sur le cœur de cette autre Mignon.

« J'aimerais bien partir avec vous, me disait-elle naïvement, je voudrais aller du côté de la mer!

— Et pourquoi ? lui disais-je.

— Je m'y embarquerais pour l'Amérique ; on dit qu'il y croît, en toute saison, des fruits et des fleurs de toute espèce, et que chacun y devient riche et heureux. »

Je tâchai de désillusionner cette jeune imagination et de la réconcilier avec son sort. Dans la soirée, elle voulut me servir de guide pour me faire admirer la cascade de la localité, course assez difficile; du haut des roches glissantes qui dominaient le torrent, on risquait à chaque pas de rouler dans l'abîme ; Marie semblait voler comme un oiseau; il est vrai qu'elle ne portait pas de souliers. Arrivé sur un roc dominant la chute, je m'assis pour contempler longtemps le spectacle effrayant du torrent en furie qui semblait vouloir broyer les rochers sauvages jetés en travers de sa course ; du reste, pas un brin d'herbe sur ses bords ; on ne voyait pas le moindre vestige de végétation dans ce rude paysage, non, pas plus que la

1. Suite et fin. — Voy. page 161.

pauvre Marie n'entrevoyait de fleurs dans le cercle étroit où devait s'étioler sa jeunesse.

A deux heures du matin nous devions remonter à cheval; avant de trouver une habitation telle quelle, nous avions à franchir dix-huit bonnes lieues dans ces tristes solitudes.

Comme nous avions, mes compagnons et moi, notre bivac en commun dans la même pièce, et que ni bougies ni chandelles ne se trouvaient à Opthun, notre toilette donna lieu à différents quiproquos comiques : ainsi je ne pouvais retrouver l'un de mes bas; sir Arthur avait perdu son couvre-chef; après mille recherches infructueuses nous découvrîmes qu'un de nos compagnons à moitié réveillé avait mis trois bas, et qu'il avait enfermé la casquette perdue dans sa valise. Bientôt nos chevaux furent chargés; la jeune Marie et ses sœurs nous servirent du café au coin du feu de leur cuisine, et nous quittâmes en tâtonnant le chalet sauvage, dernier vestige de la civilisation.

La région élevée et inhabitée qui s'étend entre les Épiscopats d'Akershus et de Bergen forme un plateau de cent cinquante lieues de longueur sur vingt-cinq de largueur, découpé par de nombreuses et profondes ravines; sa hauteur moyenne est de mille trois cents mètres à mille quatre cent soixante-cinq mètres, sous le soixantième degré de latitude. Il sert de piédestal au plus haut glacier du nord de l'Europe, le Jotunfjeld. Au septentrion, le plateau s'abaisse de trois cents mètres du côté de la vallée de Romsdal; au midi, il se termine par les montagnes du Har lauger. Les souffles combinés de la mer du Nord et des glaciers du voisinage couvrent la surface du plateau d'une couche presque permanente de neige; les pics dentelés qui le couronnent impriment au paysage quelque chose de terrible qui vous serre le cœur.



Portrait de Marie d'Opthun.

En montant la première côte, un de nos guides nous raconta l'anecdote suivante, arrivée dans son village au passage du vice-roi, auquel on avait préparé une collation. En descendant de carriole, l'illustre personnage et sa suite éprouvaient un vif besoin de repos et de rafraîchissements, mais il n'y eut pas moyen d'éviter la harangue officielle; le pasteur de l'endroit s'était posté dans un défilé dont il barrait le passage.

« En qualité de pasteur de cette église, dit-il, je rends grâce au ciel d'avoir permis aux habitants de ma paroisse de contempler la face de son prince! Comme homme, je suis heureux de voir mon souverain, et j'en remercie le Roi des rois. Comme vieillard, j'appelle la bénédiction du Seigneur sur votre auguste tête, et enfin comme président de la fête, je vous prie, monseigneur, de bien vouloir accepter à déjeuner. »

Si concis que fût ce discours, la dernière phrase parut la plus éloquente de toutes.

Les nuits sont, dans les pays du nord, si claires qu'on peut parfaitement voyager sans soleil, même dans des chemins difficiles. Mais ici il n'y avait pour ainsi dire aucune route tracée, du moins visible à nos regards profanes; nos guides et nos chevaux la devinaient. Au lever du soleil, vers trois heures du matin, nous étions dans la région des neiges éternelles; de loin les pics de Horuntinderna élevaient dans les airs leurs dentelures fantastiques, dorées par l'astre levant; sur le second plan, un torrent d'eau glacée se précipitait dans la vallée. Toute végétation avait cessé; on ne foulait que du roc, de la neige ou de la mousse de rennes. Le sentier dont au grand jour il nous était permis de retrouver de temps en temps quelques traces était souvent fort pénible à gravir; nous essayions parfois d'aller à pied, mais toujours en vain, ne pouvant, comme nos guides, suivre le pas des chevaux sans nous essouffler.

Après quatre mortelles heures de marche autour des glaciers du Horung et de Smoerstablinder, heures pendant lesquelles nous n'avions eu d'autres distractions que de traverser parfois des torrents à gué, et parfois, non sans émotion, des ponts fort pittoresques, mais dépourvus de rampes et ayant juste la largeur nécessaire pour les pieds du cheval, nous fûmes agréablement surpris, au détour d'une colline, d'apercevoir une tente hospitalière, dressée sur la neige à notre intention; c'était une heureuse idée de sir Arthur, qui avait envoyé en avant un de nos guides pour préparer notre déjeuner. Nous étions sur un plateau nommé Midfjelds, entre deux petits lacs de montagnes; en face s'élèvent majestueusement les monts de Forneranken, dont les glaciers verdâtres et crevassés ne le cèdent en aucun genre de beauté au fameux Grindelvolden de la Suisse. Le froid était si vif que mes doigts pouvaient à grand'peine tenir le crayon en dessinant. Jamais l'offre généreuse d'un verre de madère ne me parut si opportune que dans cette occasion.

Réconfortés par cette halte, nous nous engageâmes dans l'étroite vallée, resserrée entre des parois de rochers noirs d'un aspect sinistre; au fond coule la Bævra, torrent d'eau d'un ton vert et cru comme les glaciers d'où elle sort. Elle aboutit aux lacs de Holdulsvand, dont les contours offrent un caractère relativement plus gai; bientôt les arbrisseaux reparaissent, le vert olive des genévriers se mêle à la teinte rouge des osiers sauvages et repousse avantageusement l'horizon de neige. Le terrain est plus uni, nous nous trouvons sur un plateau; nos montures prennent le trot, et gardent cette allure

pendant trois heures le long de côtes plus ou moins rapides ou glissantes et bordées de précipices.

Vers six heures du soir, nous arrivâmes à Prœstsœter, chalet entouré de pâturages et dépendant de la cure de Lomb. Chevaux et cavaliers étaient harassés après dix-sept heures de fatigues consécutives; aussi fûmes-nous ravis de nous étendre sur les lits rustiques de l'établissement. Dans la planche formant le pied de chaque lit étaient grossièrement sculptées en creux différentes empreintes de pieds humains; ces hiéroglyphes demandaient une explication; Liva, la fille du logis, voulut bien nous la donner. Elle nous apprit que, lorsqu'une jeune mariée prenait possession pour la première fois du lit nuptial, l'usage voulait qu'elle y laissât une empreinte de son pied. Cette jeune fille avait une finesse de traits remarquable; un mouchoir jaune entourait sa jolie tête suivant la coutume du pays. Un délicieux repas, composé de truites excellentes, d'un rôti de renne sauvage, et du vin chaud épicé ne perdirent rien à être servis par elle.



Cascade d'Opthun.

Le lendemain nous vit pénétrer sous le toit hospitalier du presbytère de Lomb, où le prince de Suède avait trouvé asile la nuit précédente et où nous reçûmes aussi un accueil tout aimable de son pasteur jovial et de sa famille.

L'église de Lomb est fort curieuse : de bois comme toutes les anciennes églises norvégiennes, elle est mieux tenue que les autres, grâce au zèle de son pasteur, qui est membre de la Diète et a fait voter les fonds nécessaires à son entretien.

Le reste du jour se passa tantôt en carriole sur les hauts plateaux, tantôt en barques sur le lac de Waagevand, que nous quittâmes pour venir coucher fort tard à Lauergaard, auprès d'un défilé célèbre par la tombe sanglante qu'y trouvèrent, en 1612, neuf cents Écossais à la solde de la Suède, lesquels étaient entrés dans le pays par le nord, pour en faire l'invasion, de concert avec des troupes suédoises qui devaient les rejoindre par le sud.

Le colonel Sinclair, qui commandait ces mercenaires, avait juré de faire du lion norvégien une taupe qui n'oserait jamais à l'avenir sortir de son trou; il avait de plus promis à chacun de ses soldats une jolie vierge et une bonne ferme dès que le pays serait conquis. Un paysan de la contrée, dit la tradition, attaché par une corde et les mains liées derrière le dos, servit de guide aux Écossais jusqu'au Guldbrantsdalen; là il parvint à s'échapper et à donner l'éveil aux habitants déjà effrayés par les cruautés commises par les soldats étrangers. Les montagnards quittèrent leurs paisibles demeures et tinrent conseil. A Kringle, dans le Guldbranstdalen, et tout près de notre gîte, la vallée est extrêmement resserrée; un endroit où la route est encaissée entre un rocher presque perpendiculaire et le fleuve profond et rapide, fut choisi pour y dresser une embuscade à la colonne ennemie. Celle-ci s'avançait sans défiance, en poursuivant des paysans armés de faux dont la mission était de détourner l'attention des envahisseurs des crêtes de la montagne, derrière lesquelles trois cents Norvégiens résolus avaient entassé des amas de rocs et de troncs d'arbre.



Fille et garçon de Lauergaard.

Une jeune femme, Pillar-Guri, renommée par son talent à sonner de la corne alpestre, était placée en sentinelle de l'autre côté du fleuve, et devait donner un premier signal dès que la colonne s'engagerait dans le défilé, puis un second, au moment où la majeure partie de l'ennemi serait arrivée sous l'embuscade même. L'avant-garde passa sans encombre; alors le cornet retentit; les Écossais s'arrêtèrent un instant à l'ouïe de ces sons profonds et sinistres, mais la musique de

Sinclair les étouffa sous un air écossais. La corne de Pillar-Guri se fit entendre une seconde fois, et une seconde fois les Écossais lui répondirent avec leurs cornemuses. Des coups de fusil partirent de l'autre côté de l'eau, sans autre effet que d'égayer les soldats qui saluèrent la fusillade ironiquement avec leurs chapeaux. Tout à coup les rires cessèrent; on était sous l'embuscade, et une avalanche de pierres et de troncs d'arbre s'écroula sur Sinclair et sur ses compagnons.

Une véritable scène de chaos s'ensuivit; les paysans s'y précipitèrent pour achever les victimes. La femme de Sainclair accompagnait son mari dans sa hasardeuse expédition; elle fut épargnée par l'avalanche, mais son enfant fut blessé mortellement; pendant qu'elle essuyait son sang, elle tomba avec cent trente-quatre Écossais dans les mains des paysans, qui furent sans pitié. La tradition raconte encore qu'enivrés de leur victoire et des libations dont ils la fêtèrent, ils forcèrent la malheureuse veuve de danser à tour de rôle avec chacun des vainqueurs jusqu'à ce qu'elle tomba morte. Quant aux autres prisonniers, on tira sur eux à la cible; dix-huit d'entre eux seulement furent envoyés au roi de Danemark; cinq à six malheureux, sur qui les balles, comme par miracle, semblaient n'avoir aucune prise, furent égorgés à coups de couteaux. [Le corps de Sinclair fut enterré hors du cimetière de l'église de Kvam, les paysans ne voulant pas lui donner une sépulture chrétienne. J'ai lu sur son tombeau l'épitaphe suivante : « Ci-gît le colonel Sinclair, tombé à Kringlen en 1612, avec neuf cents Écossais qui furent broyés comme des pots de faïence par trois cents paysans norvégiens, commandés par Berdon Segelstad de Ringeboe. »



Pics de Horuntinderna. — Dessin de M. de Sainte-Blaise.

Une croix de bois est dressée dans le défilé sur le théâtre même du carnage. Le rocher d'où Guri en donna le signal se dresse noir et sinistre de l'autre côté du fleuve.

En arrivant à Lauergaard, on nous dit que le prince était dans les environs avec des ingénieurs pour examiner des terrains marécageux qu'on voudrait rendre à la culture. Un éboulement arrivé, il y a près d'un siècle, a comblé le lit de la rivière de Laagen, qui a pris un autre cours en laissant son ancien lit à découvert pendant environ une lieue ; c'est ce lit qu'il faudrait donner à l'agriculture à la place du nouveau que le Laagen lui a volé.

Lauergaard regorgeait de campagnards venus de loin pour voir le prince. Les hommes sont coiffés du bonnet de pêcheur napolitain, peu en harmonie avec un



Val de Romsdal. — Dessin de Karl Girardet d'après M. de Saint-Blaise.

frac taillé à l'anglaise; les femmes portent un corsage de laine écossaise dont l'usage remonte probablement à l'époque où leurs ancêtres se partagèrent les vêtements de Sinclair et de ses compagnons. Elles sont douées d'une taille svelte et élancée, et même de distinction naturelle et de grâce.

C'est sans doute ce qui avait séduit un Anglais de vingt-deux ans, que nous vîmes à Lauergaard, où il avait pris femme. Ce jeune homme, venu dans le pays pour pêcher à la ligne comme tant d'autres de ses compatriotes, s'était, en prenant ses truites, pris lui-même aux charmes d'une jeune paysanne, et s'en était amouraché au point de la demander en mariage. Le père de la belle avait fait prudemment lui-même le voyage de Londres, en quête d'informations sur son futur gendre, et ce ne fut qu'au retour qu'il consentit à lui donner sa fille. Les jeunes époux habitent le pays depuis deux ans, et paraissent fort heureux. M. M..., ne vivant qu'avec les relations de madame, en a adopté le genre de vie et le langage. Tant qu'il parle en anglais, c'est un parfait gentleman; s'il cause en norvégien, c'est un rustre.

Notre étape suivante nous conduisit à la riche ferme de Toftemoen, dont le propriétaire, M. Tofte, possède un demi-million, ce qui ne l'empêche pas de mener sa charrue lui-même. Bien qu'affectant des idées fort démocratiques, ce paysan se vante de descendre en ligne directe du roi Harald Haarfager. Grand amateur de chevaux, il nous montra avec orgueil le trotteur qui a remporté le prix de la dernière course; c'était un petit cheval trapu, couleur café au lait, marqué, ni plus ni moins qu'un onagre, d'une raie noire, s'étendant du garrot à la queue. Mon postillon me glissa doucement à l'oreille qu'arrivé sur le lieu de la course, Tofte n'avait découvert qu'un seul compétiteur dangereux pour sa bête, et n'étant pas connu dans la contrée, il avait proposé de conduire le cheval rival du sien, et avait naturellement fait en sorte de se laisser dépasser par son propre coursier. Nous confions, sous le sceau du secret, ce procédé à la discrétion des amateurs de *turfs*.



Vue prise de fjord de Veblunsgnæset. — Dessin de M. de Saint-Blaise.

Un sentier circulant à trois cents mètres au-dessus du niveau de la mer, autour du triste lac de Lasjö, nous fit pénétrer, de Tofte, dans la vallée de Romsdal. Pendant que nous changions de carriole sur ce trajet, je remarquai une jeune femme accompagnée de trois paires de jumeaux tous bien portants; les aînés avaient six ans; les puînés quatre, et les cadets étaient dans leur deuxième année. Le mari, chasseur de rennes sauvages, nourrissait avec son fusil toute la famille, qui petillait d'aise au moment où je la vis, le vice-roi leur ayant donné à chacun un écu tout neuf qu'ils contemplaient avec une respectueuse admiration.

La vallée de Romsdal, une des plus pittoresques du monde, se distingue entre toutes celles que j'ai visitées par la richesse et le nombre de ses cascades, la verdure de son tapis de gazon, la couleur transparente de la rivière qui la parcourt, et enfin par la forme hardie de ses

montagnes. Les torrents se précipitent avec fracas du haut des rochers, et se partagent souvent en deux ou trois chutes séparées, qui, se changeant dans le lit de la vallée en ruisseaux limpides, serpentent ensuite dans des prairies d'un vert d'émeraude, et vont alimenter plus loin la rivière de Rauma qui coule majestueuse au milieu du paysage. Quelquefois la vallée est si étroite qu'on pourrait à la rigueur causer de l'une de ses parois à l'autre. D'Ormeim à Flatmark, la vallée est délicieuse de fraîcheur; les bords de la Rauma sont fertiles et bien cultivés; les montagnes y ont une forme grandiose : à droite s'élève le Romsdalshorn qui doit son nom à sa forme, une corne tachetée de neige s'élevant presque perpendiculairement jusqu'aux cieux, et servant, au loin dans la mer, de point de reconnaissance pour les pêcheurs et les matelots égarés.

Son élévation au-dessus de la vallée n'est que de mille trois cents mètres; mais, en raison de son escarpement vertical et du peu de largeur de la vallée, elle paraît bien plus haute. A gauche se dressent les pics de Froltinderne, espèce de mur crénelé au faîte duquel se découpent comme des statues du roi. La légende prétend que ces rochers fantastiques sont des sorciers malfaisants qui, voulant empêcher saint Olaf de pénétrer dans la vallée pour y introduire la religion chrétienne, furent changés en pierre par le pieux monarque.

Cette contrée fut jadis une sorte d'Olympe odinique; c'était la résidence des dieux scandinaves, et, longtemps après le reste du pays, elle resta hostile au christianisme.

Tout autour du fjord de Romsdal s'élève une chaîne de pics, cornes, dents et glaciers, des formes les plus bizarres. Quelques-unes de ces hauteurs montent perpendiculairement du fond de la mer jusqu'au niveau des neiges éternelles. Rien en Europe ne peut se comparer à cet horizon fantastique qui semble avoir été taillé à coups de hache par la main des Titans. Une vue prise du fjord de Veblungsnœset peut en donner une faible idée.

Dans une anse du fjord, nous retrouvâmes avec plaisir notre yacht, dont le capitaine s'était amusé, en nous attendant, à tirer des canards. La course que nous venions de faire avait duré cinq jours, partie à cheval, partie en carriole ou en bateau; tantôt traversant des glaciers, tantôt descendant dans des vallées fertiles, ou bien naviguant sur des alpestres lacs; maintenant nous revenions à l'eau salée et à notre vie maritime avec un nouveau plaisir. Cette manière de voyager, en variant sans cesse ses modes de transport, est pleine d'attrait, et l'on se fatigue bien moins le corps et l'esprit. Malheureusement le temps semblait désormais fixé à la pluie; elle nous suivit en pleine mer jusque dans le port de Christiansund, ville de quatre mille âmes, bâtie sur un amas de rochers nus et arides, et qui fait le commerce de poissons secs, principalement avec l'Espagne. Les mauvaises langues attribuent même les visites fréquentes des marins andalous aux beaux yeux noirs et à la taille cambrée des jeunes filles de Christiansund. Tout ce que je sais, c'est que sous leurs toques de soie noire ou violette, sous l'épais châle rouge noué autour de leur cou, ce sont de charmantes créatures. A peine ancrés, je descendis à terre avec le photographe et ses instruments pour chercher des points de vue; après avoir exploré pendant une heure les rues et les monticules de la ville, nous nous arrêtâmes sur un rocher dominant l'entrée du port; l'endroit était propice, il ne nous manquait qu'une maison convenable pour nos opérations. Ce n'était pas chose facile à trouver, toutes les portes étaient fermées, la population étant allée en masse à la Résidence pour voir le vice-roi. Enfin j'avisai une habitation de pêcheur dont la porte était ouverte. Une jeune femme nouvellement accouchée s'y trouvait au lit avec son poupon; elle nous reçut néanmoins avec beaucoup de bienveillance, et nous indiqua un réduit propre à nos manipulations. Pendant que M. Thom y disposait son laboratoire, je racontai à la jeune mère l'entrée du vice-roi en ville. Il paraît que ma description lui parut si attrayante qu'elle ne put résister à la tentation d'aller en personne s'assurer de la beauté du prince; elle se leva donc après mon départ, confia son enfant à une voisine, et nous laissa maîtres du logis. J'allai moi-même rôder dans les environs. M. Thom s'était, après le départ de la dame du logis, établi dans sa chambre même, dont il avait fermé rideaux et volets pour obtenir une vraie chambre obscure. Dans ce moment revient le mari; voyant tout fermé chez lui, il conçoit des inquiétudes sur la santé de son épouse, qu'il a laissée souffrante; il double le pas; en ouvrant sa porte, une odeur de collodium chatouille désagréablement son odorat; il s'arrête avec stupeur : « Décidément, se dit-il, ma femme est morte! » Ouvrant alors avec impétuosité la porte de sa chambre à coucher, il s'y trouve nez à nez avec le petit photographe, très-embarrassé de sa personne, qui le rassure à la fin, en lui expliquant à grand'peine le mystère de l'invasion de sa maison.


Femmes de Christiansund.

L'honnête pêcheur finit par être flatté de ce qu'on avait trouvé sa cabane si intéressante, et donna à l'artiste une boîte d'allumettes chimiques en souvenir de lui, le priant, en outre, de me remercier pour le portrait de sa femme et de son enfant que j'avais laissé sur la table.

La ville offrait un banquet au royal visiteur chez un des gros bonnets de la ville; je dis gros bonnet et devrais dire gros corps, car jamais à une foire quelconque on n'a exhibé un homme de dimensions semblables. Sa poi-

trine, son abdomen, ses épaules, tout son individu faisait boule; par contre, sa tête, belle et intelligente, était haute et bien dégagée. Ce monsieur faisait l'effet de ces jeux d'enfants où l'on associe à volonté à un corps une tête n'ayant aucune harmonie avec lui. Il faut avoir vu ce phénomène pour en juger. Chose singulière, sa tête était si noble et si mélancolique qu'on n'avait nulle envie de rire à son aspect.

L'avenue du local où se donnait la fête était ornée de drapeaux, de guirlandes, de jolies femmes et même de la devise suivante, choisie par les bourgeois de Christiansund :

« Fidélité solide comme le rocher sur lequel nous bâtissons nos maisons. »

Repartis le soir même, nous étions le lendemain dans le Drondhjelmfjord qu'entoure un cadre de montagnes d'un ton bleu violet, bien découpées sur une atmosphère extrêmement claire. C'est là que repose la ville actuelle de Drontheim, la *Nidaros* des vieux rois de la mer; c'est dans cette vieille cathédrale qu'on couronne encore leurs successeurs modernes.

L'aspect de la ville, vue des montagnes qui la dominent, est saisissant. Bâtie en amphithéâtre, au bord de la mer et à l'embouchure de la Nida, elle se détache sur de belles collines vertes; une chaine de montagnes borne l'horizon. L'intérieur de cette cité est loin néanmoins d'offrir au touriste le cachet original de Bergen; les maisons sont en bois, les rues larges; sur le rivage de la mer, des magasins bâtis sur pilotis et formant des galeries adjointes et ouvertes du



Petite guerre des tirailleurs norvégiens. — Dessin de M. de Saint-Blaise.

côté de l'eau, donnent accès aux bâtiments de pêcheurs.

Drontheim a un commerce considérable de poissons séchés, et ses habitants sont fort riches; ayant des habitudes fort simples, les marchands entassent trésor sur trésor.

Nous nous logeâmes chez un particulier où nous eûmes l'occasion d'étudier les mœurs du pays.

Le dîner commence ici, comme dans toute la Scandinavie, par un verre d'eau-de-vie, accompagné d'une foule de hors-d'œuvre, sardines, harengs, fromages, radis, etc.; puis on mange au milieu du dîner un potage souvent fort singulier, par exemple, du hareng détrempé dans une conserve de cerises, ou de la bière mêlée à du lait.

La cathédrale de Drontheim fut jadis la plus belle du nord; ce qu'il en reste rappelle par ses charmants détails celle de Rouen. Le chœur surtout est des plus élégants comme proportions et richesse d'ornements; entouré de galeries et de colonnes de marbre qu'un replâtrage moderne n'a pu entièrement gâter, il est séparé de la nef par un portique ou *jubé* de trois ogives d'une légèreté admirable.

On a garni les murs du temple d'une multitude de petites loges en bois, à rideaux de soie de toutes couleurs, qui le font ressembler à un théâtre. Ce monument, bien qu'altéré dans ses formes par plusieurs incendies, d'abord en 1328, puis en 1421 et en 1531, fait encore aujourd'hui honneur au douzième siècle qui l'éleva.



Interieur d'un camp de Sjordalen. — Dessin de M. de Saint-Blaise.

Complémentairement à nos dires sur l'antique capitale de la Norvége et sur ses monuments, nous sommes heureux de pouvoir citer l'opinion d'un célèbre touriste, homme d'État, artiste et poëte, qui les visitait en même temps que nous :

« Au centre de la ville, a écrit lord Dufferin, s'élève le palais des Rois, la plus grande construction en bois qui existe en Europe, tandis que la vieille et sombre cathédrale, édifice vaste et imposant encore, en dépit des ravages des éléments, des mutilations des hommes, ou ce qui est plus dégradant encore, des recrépissages et des réparations, s'élève toujours au-dessus des périssables constructions en bois qui l'entourent, avec toute la solennité que reflète sur elle la sépulture d'un roi canonisé. Drontheim et son paysage forment un de ces tableaux que le temps ne peut altérer.

« Ici la rivière scintillante dont l'ancienne cité a tiré son nom de Nidaros ou bouche de la Nida; là, les âpres rochers de l'île de Munkholm; plus loin, les hauteurs de Ladé, patrie du grand Iarl Hacon; puis le bassin si bien fermé du fiord, les monts pittoresques qui lui servent de cadre et la chaîne de roches grises au delà de laquelle s'étend le funèbre champ de bataille de Sticklestadt.

« Tout cela palpite d'intérêt, mais d'un intérêt dans lequel n'entrent pour rien ni les fraîches et verdoyantes villas, ni les rues tirées au cordeau, ni surtout les malencontreux magasins.

« Ces signes de la prospérité de nos contemporains semblent s'évanouir sous les yeux du voyageur antiquaire, qui les contemple du haut de son navire, et peu à peu les fantômes des vieux âges, évoqués par lui, les remplacent dans le paysage.

« Les lourds bâtiments marchands, qui profitent tranquillement de la marée pour gagner la haute mer, se changent en galères de combat, resplendissantes de l'éclat des longues rangées de boucliers, fixées à leurs flancs. La gentille et proprette ville revêt les proportions étranges et resserrées de l'antique Nidaros, et les vieilles époques de la piraterie, avec leur sombre kyrielle de grands rois maraudeurs, se dressent vivantes et bien venues devant les yeux de l'amateur de *sagas*[1]. »

A Drontheim commencèrent les premières hésitations de notre bande voyageuse; les uns voulaient aller au cap Nord, les autres préféraient traverser diagonalement la presqu'île scandinave jusqu'à Sundsvall sur le golfe de Bothnie, et visiter la Laponie suédoise; c'est à ce dernier parti que nous nous arrêtâmes; l'excursion au cap Nord nous ayant été déconseillée à cause de la saison trop avancée. En conséquence, nous nous fîmes transporter par notre yacht à Sjordalen, où nous voulions voir un camp de manœuvres, puis nous lui donnâmes l'ordre d'aller attendre à Drontheim notre retour de la Laponie, où nous nous rendions par terre.

Le camp de Sjordalen était installé dans une large vallée au bord de la mer; le terrain montagneux qui l'entoure se prête singulièrement à la petite guerre, exercice principalement utile à l'armée norvégienne, créée plutôt pour la défense du pays que pour une guerre d'invasion.

Il y avait deux mille hommes de troupes de toutes armes sous le commandement du prince Charles qui, à peine débarqué à Drontheim, avait endossé l'uniforme. Nous le vîmes au milieu de ses soldats encore fort inexpérimentés, mais pleins de zèle. Leur jeune général les tenait en haleine du matin au soir, leur donnant l'exemple des privations alliées à la gaieté; aussi paraissait-il fort aimé de sa petite armée, moins peut-être quelques vieux chefs septuagénaires que fatiguait sa bouillante activité.

Témoins d'une petite guerre de deux jours dans les montagnes, nous eûmes un véritable plaisir à voir l'agilité extrême de ces tirailleurs montagnards qui étaient là dans leur vrai élément; alertes, infatigables, ils grimpaient comme des chats sauvages sur les pentes les plus rapides des ravins qui coupent de toutes parts la contrée.

Une pluie torrentielle, qui dura toute la soirée du deuxième jour, détrempa la soupe et les effets des pauvres soldats qui s'efforcèrent de se réchauffer en chantant à tue-tête les airs mélancoliques de leur terre natale.

Le pays est ici fertile et bien cultivé; l'air est toujours assez vif, et la verdure est extrêmement crue; l'eau, couleur d'acier, paraît enclavée dans des prés d'émeraude, ce qui rend le paysage dur et peu harmonieux.

Les plaisirs du bivac consistent pour le soldat en danses nationales qui ont un cachet tout particulier. La *hallingdans* ne peut être exécutée que par des équilibristes consommés; elle consiste en une série de vrais tours de force réclamant autant de souplesse que d'agilité. Un soldat joue la mélodie sur un violon à huit cordes; un autre tient en l'air au bout de son sabre un bonnet de police; les danseurs s'approchent du but avec des contorsions burlesques, tournent autour quelques instants lentement, puis tout à coup font sur place un bond prodigieux de hauteur, et tâchent d'abattre du pied le bonnet, qui est ensuite de nouveau exposé à d'autres gambades.

Des loustics amusent en même temps les spectateurs par des pas grotesques; deux soldats bizarrement entrelacés forment l'ensemble d'un quadrupède fantastique qui change de jambes à chaque culbute.

Les assistants forment un cercle autour de ce curieux spectacle et en suivent les détails de l'air mélancolique que le Norvégien apporte dans ses plaisirs comme dans ses peines; il rit et il pleure à l'intérieur et sauve ainsi sa dignité en toute occasion.

1. *Letters of high latitudes, being some account of a voyage in the schooner yacht* Foam *to Iceland, Jean Mayen et Spitbergen in* 1856, by lord Dufferin. Nous empruntons notre citation à la traduction française que M. de Lanoye a donnée de ce beau livre, sous le titre de *Lettres écrites des régions polaires.* Paris, L. Hachette et Cie, 1860.

En quittant le camp de Sjordalen, nous nous rendîmes à l'extrémité nord du fjord de Drontheim, à Levanger, jolie petite ville où l'on a toujours froid; c'est du moins ce que nous dit une dame des environs en nous offrant du thé dans sa villa. Native de Christiania, elle avait épousé le juge du canton deux ans auparavant, et se croyait en Sibérie. Ses gémissements sur les rigueurs de l'hiver fendaient le cœur. Son père, alors en visite chez son gendre, interrompait de temps en temps les doléances de sa fille pour y mêler les siennes.

« Non! non! il faut que ma pauvre enfant retourne au midi, c'est-à-dire à Christiania. » — Midi bien près du pôle! — pensai-je en moi-même. Le pauvre gendre, qui avait à grand'peine obtenu une place lucrative et jalousée de ses confrères, s'efforçait de changer la conversation. Je tâchai de lui venir en aide et parlai du joli jardin de l'habitation et du beau paysage qui, se déroulant devant nous, avait pour arrière-plan de riches forêts de sapins.

« Ce jardin que vous admirez, me dit la dame, ne produit d'autres fruits que de petites cerises blanches, et mes fleurs gèlent au mois d'août! »

Le district de Levanger par sa verdure, sa belle végétation et ses collines boisées, rappellerait le canton suisse de Fribourg, si n'étaient le voisinage de la mer et les vents froids qui y prennent naissance. Au nord s'étend une immense plaine sablonneuse pouvant aisément servir de champ de manœuvres à trente mille hommes; c'est près de là, de l'autre côté de la Wœra, que se trouve le champ de bataille de Sticklestad, où Olaf le Saint trouva la mort en 1029, en voulant reconquérir son royaume; une pierre monumentale indique le lieu où il tomba.

Mon postillon, debout sur ma carriole, me racontait que le jour de la bataille une éclipse de soleil était survenue au beau milieu de la mêlée, sans empêcher un instant les combattants de s'égorger.

Ce postillon était un beau vieillard de soixante-dix-huit ans qui marchait encore avec l'agilité d'un jeune homme. Celui-ci ne se plaignait pas de son pays; à ses yeux c'était le paradis terrestre. Je remarquai sur sa figure bon nombre de cicatrices dont, sur ma demande, il me conta l'origine : chassant un jour un ours qui dévastait la contrée, il l'avait abattu d'un coup de carabine. Croyant la bête bien morte, il s'en était approché sans méfiance; mais l'ours s'était relevé furieux, l'avait saisi et un combat acharné s'était engagé entre l'animal et le chasseur, jusqu'à ce que celui-ci fût parvenu à dégainer le petit couteau qui n'abandonne jamais le paysan norvégien et à le planter dans le cœur de l'ours. Il avait rapporté comme souvenir de cette chasse cinquante blessures et une oreille de moins. Le temps avait effacé bien des traces des premières, et une longue chevelure mêlée à une barbe de Moïse cachait la perte de l'oreille. Le lieu de cette bataille, qu'il me montra en passant, m'intéressa, je l'avoue, davantage que celui de Sticklestad, de glorieuse mémoire.

De Saint-Blaise.

LA QUEUE DES NYAMS-NYAMS,

PAR M. GUILLAUME LEJEAN.

1860

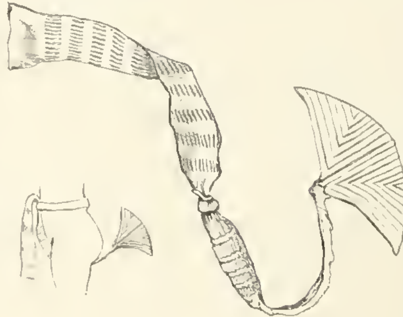
Existe-t-il des hommes à queue? On n'hésitait pas à répondre affirmativement dans l'antiquité et au moyen âge. Mais ces personnages fabuleux, moitié hommes, moitié singes, semblaient être rentrés pour toujours dans les ténèbres, à l'approche de l'éclatante lumière du seizième siècle, en même temps que gryphons, manticbora, pygmées, hommes sans tête ou à un seul pied, qui figuraient si pittoresquement sur les cartes des douzième et treizième siècles. On fut donc assez surpris, il y a plusieurs années, d'entendre des voyageurs européens affirmer de l'air le plus sérieux du monde qu'ils avaient vu, « de leurs yeux vu, ce qui s'appelle vu, » des nègres à queue, en Afrique, dans le Soudan oriental. Ils entrèrent même à ce sujet dans des détails minutieux et paraissaient véritablement convaincus. Toutefois les esprits prudents se contentèrent de répondre que nous sommes tous exposés à être dupes de nos sens, que la science ne peut se contenter d'affirmations, qu'elle exige, pour admettre des phénomènes exceptionnels, des observations faites suivant toutes les règles rigoureuses de la méthode moderne, et qu'en définitive ils attendraient, pour croire, qu'on rapportât d'Afrique un de ces hommes à queue mort ou vif. C'était parler avec sagesse. Notre collaborateur, M. Guillaume Lejean, en ce moment même engagé dans la recherche des sources du Nil, est en mesure de satisfaire les curiosités éveillées sur cette singulière question. Voici ce qu'il nous écrit :

« Je vous envoie un dessin du fameux ornement qui a donné lieu à la fable des *hommes à queue*. J'ai scrupuleusement copié l'original, pris sur le cadavre d'un *Nyambari* ou *Nyam-Nyam*, tué dans une rixe contre les trafiquants. C'est la première fois qu'on prend un de ces hommes avec son appendice et j'espère à mon retour exhiber l'objet même devant le conseil de la Société de géographie de Paris. Cette queue est en cuir bien ouvragé. Les petites lignes ou barres que l'on voit sur le dessin représentent des morceaux de fer de trois centimètres de long. Le renflement du milieu est un bourrelet creux... C'est bien la queue en éventail de M. d'Escayrac. » (Soudan, p. 52.)

Ainsi plus de doute. Ces queues en cuir des Nyams-Nyams n'ont rien de plus extraordinaire que celles, par exemple, que nos lecteurs ont vues au dos des Indiens Choctaws jouant à la balle (tome Ier du *Tour du Monde*, p. 341). Il ne reste qu'à désirer des renseignements précis sur ces nègres porte-queue et l'on en trouve déjà quelques-uns dans une notice adressée aussi tout récemment par M. G. Lejean à M. Malte-Brun, directeur des *Nouvelles annales des voyages*.

« On désigne sous le nom de Nyam-Nyam un vaste ensemble de populations situées, au Soudan oriental, à quinze ou vingt jours au moins à l'ouest du fleuve Blanc et au sud du Darfour. Ils ont un gouvernement monarchique; les provinces sont soumises à des chefs féodaux.

« On a prétendu que les Nyams-Nyams sont anthropophages: mais il est probable qu'on ne doit accuser de ce goût monstrueux qu'une seule de leurs tribus, celle des Biudgie. Les Européens ne connaissent, du reste de leur territoire, que la partie qui avoisine les Dòr.


La queue des Nyams-Nyams.

« J'ai vu aujourd'hui, 2 août 1860, dit M. G. Lejean, une femme nyam-nyam enlevée par des négriers. Elle est cuivrée comme les Dòr et les Peulhs; les Djour et les Denka sont d'un fort beau noir, et, comme il n'y a pas de croisement de races dans cette région, la ligne de démarcation entre les *noirs* et les *rouges* est très-aisée à déterminer. Elle peut avoir vingt-cinq ans, est d'une haute taille, parfaitement faite, d'un type régulier qui tient le milieu entre celui des noirs et celui des Gallas; les yeux sont beaux, le front étroit, le nez et les lèvres ont les formes caractéristiques des nègres, mais très-affaiblies: l'ensemble n'est pas désagréable, la figure a de l'intelligence et de la douceur. Elle est nue, à l'exception du pagne en lanières (*rahad*). Elle se croise les mains sur le sein.

« J'ai essayé de la faire parler, mais je n'en ai eu que des phrases inintelligibles d'un accent enfantin, et pas dix mots d'arabe, bien qu'elle soit depuis deux mois à Khartoum. La langue de ce peuple est inconnue à toutes les tribus voisines; les traitants trouvent des interprètes chez les Dòr, leurs voisins de l'est. Elle avait, comme tous ses compatriotes, deux dents de la mâchoire inférieure dentelées; c'est peut-être cet usage qui a fait croire au cannibalisme des Nyams-Nyams. Tout son luxe s'étalait sur sa personne sous forme de colliers de verroteries aux poignets, à la jambe, au cou, d'assez jolies boucles d'oreille (article d'exportation égyptienne), et de trois lourds colliers en fer, entourant le cou et rivés par le marteau du forgeron; c'est de la pure bijouterie nyam-nyam.

« La chevelure est tout à fait laineuse, et formait, lorsqu'elle est arrivée ici, une grosse touffe sur le chignon. Cette coiffure a été remplacée par les petites tresses de la mode arabe, et la captive nous fait comprendre qu'elle se réjouit d'avance de l'admiration que sa transformation excitera parmi ses compatriotes quand elle retournera chez eux.

« Dans trois mois, quand elle parlera l'arabe, je pourrai apprendre par elle bien des choses intéressantes sur son peuple; mais je ne renonce pas à l'espoir d'étudier les Nyams-Nyams dans leur propre pays. »

Guillaume LEJEAN.

VISITE A LA GROTTE D'ANTIPAROS,

PAR M. E. A. SPOLL.

1859. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Le 2 juillet 1859, nous étions en avaries à l'île de Paros. Nous résolûmes, le docteur et moi, de mettre à profit cette relâche forcée pour aller visiter Antiparos, curieux de connaître par nous-mêmes la grotte fameuse qu'ont décrite Tournefort et le comte Choiseul-Gouffier.

Nous partîmes escortés d'excellents guides que nous devions à la complaisance de M. de Condilly, notre agent consulaire à Paros, et de quelques hommes du bord porteurs d'échelles, de pieux, de cordes et de torches de résine. Une embarcation indigène nous attendait pour traverser le canal étroit qui sépare les deux îles, large d'un mille au plus.

La mer était calme, et, si ce n'est un courant très-rapide qui menaçait à chaque instant de vaincre la vigueur de biceps de nos rameurs pour nous jeter sur *Strongilo* ou *Despotico* (Charybde et Scylla de cette miniature de détroit), nous arrivâmes sans encombre à l'île d'Antiparos, connue sous le nom d'Olearos et Oliaros par Strabon et Pline.

Il paraît à peu près certain que ces deux auteurs qui, plaçant Olearos au nombre des Cyclades, n'en parlent que pour mémoire, étaient ignorants des richesses naturelles qu'elle renferme; Pline surtout n'eût pas manqué cette occasion de déployer les magnificences de son style. Quant à Strabon, il était stoïcien « *et n'aimait guère,*



Une v.e interieure de la grotte d'Antiparos. — Dessin de Rouargues d'apres M. A. Spoll.

disait-il, *les subtiles recherches d'Aristote;* » néanmoins, j'ai plus d'une fois dans le cours de mes voyages, eu l'occasion de vérifier ses assertions géographiques, et je ne doute pas, s'il en avait eu connaissance, qu'il n'eût au moins mentionné la grotte d'Olearos. Le lecteur verra plus loin dans quel but j'insiste à ce sujet.

L'ile d'Antiparos, qui appartenait aux Vénitiens, tomba au pouvoir des Turcs en 1714, après la prise de Néapolis de Roumélie (Nauplie), ainsi que le témoigne un passage de l'histoire de Venise par l'abbé Laugier. Aujourd'hui elle fait partie du royaume de Grèce.

C'est du reste une pauvre possession qu'un écueil de vingt-six kilomètres de tour, inutile comme position militaire, et qui produit à peine assez d'orge pour nourrir quelques centaines de misérables composant sa population. Cependant je dois avouer pour être juste que, dans l'espace d'une demi-heure que nous mîmes à nous rendre du rivage à l'entrée de la grotte, la vue de force lapins et pigeons sauvages nous fit regretter plus d'une fois les fusils que nous avions laissés à bord.

Des bouquets de cèdres et de cyprès semés çà et là dans de vastes clairières couvertes de thym odoriférant, des câpriers en fleurs se déroulant en pittoresques festons sur les rochers, sont à peu près les seuls végétaux importants de l'île, sans oublier cependant le lentisque, plante commune aux îles de l'Archipel, dont on tire le *raki* ou *mastic*, liqueur incolore qui blanchit au contact de l'eau, et prend les teintes de l'opale. Ce mélange rafraîchissant et apéritif est l'absinthe orientale; pris en quantité copieuse, il produit une ivresse que ne dédaignent pas, dit-on, les sectateurs de Mahomet.



Comment on descend dans la grotte d'Antiparos. — Dessin de Rouargues

Obligés pour visiter le village d'allonger notre route, nous ne jugeâmes pas à propos d'en troubler les paisibles habitants et nous nous contentâmes de jeter de loin un regard de commisération sur cet amas de pauvres cabanes et sa petite crique, bonne tout au plus à renfermer quelques tartanes égarées ; puis, à grands pas, nous nous dirigeâmes vers le but de notre excursion.

L'entrée de la grotte, à laquelle nous arrivâmes vers onze heures du matin, est une caverne assez spacieuse, soutenue par des piliers de rocher, ouvrage de la nature, et couverte de câpriers et de plantes grimpantes qui s'enroulent avec grâce à son couronnement. A droite est une petite masure fort ancienne, ruinée et sans toiture ; au fond se trouve une plaque de marbre blanc avec une croix en relief, le tout en fort mauvais état; un peu plus loin à gauche, sur un gros pilier masquant le trou béant qui sert à descendre dans la grotte, se lit ou plutôt ne se lit plus une inscription grecque à peu près effacée et que Tournefort prétend avoir complétée grâce à l'obligeance d'un *bourgeois de la localité.*

Voici cette inscription telle que la donne notre devancier :

ΕΠΙ
ΚΡΙΤΩΝΟΣ
ΟΙΔΕΗΛΘΟΝ
ΜΕΝΑΝΔΡΟΣ
ΣΟΧΑΡΜΟΣ
ΜΕΝΕΚΑΤΗΣ
ΑΝΤΙΠΑΤΡΟΣ
ΙΠΠΟΜΕΔΟΝ
ΑΡΙΣΤΕΑΣ
ΦΙΛΕΑΣ
ΓΟΡΓΟΣ
ΔΙΟΓΕΝΗΣ
ΦΙΛΟΚΡΑΤΗΣ
ΟΝΕΣΙΜΟΣ

« Sous la magistrature de Criton, vinrent en ce lieu : Ménandre, Socharme, Ménécate, Antipater, Ippomédon, Aristée, Philéas, Gorgon, Diogène, Philocrate, Onésime. »

Tournefort rapporte ensuite comme une tradition accréditée dans le pays, que cette inscription servait à rappeler l'arrivée dans l'île de conspirateurs, qui, ayant échoué dans une tentative contre la vie d'Alexandre le Grand, vinrent se réfugier dans la grotte ; cependant le célèbre botaniste déclare n'accepter cette version que sous bénéfice d'inventaire, et je le loue fort de cette réserve.

En effet, bien que le nom d'Antipater ait pu contribuer à propager l'erreur, il paraît probable que cette inscription n'a jamais eu d'autre but que de rappeler les noms de ceux qui les premiers, peut-être, osèrent explorer cette grotte. Quant aux prétendus assassins d'Alexandre, je leur accorde encore assez de bon sens pour n'avoir pas été inscrire leurs noms justement à l'entrée de leur refuge.

J'étais en train déjà de donner les ordres nécessaires à notre descente, lorsque le docteur, chef de l'expédition, interposa son autorité pour que le déjeuner précédât cette opération. Nos estomacs étant tombés d'accord, nous pénétrâmes dans la masure en ruines, et grâce à nos marins, gens experts en ces sortes d'affaires, un repas champêtre fut organisé en quelques minutes avec les provisions que nous avions apportées du bord. La victuaille artistement placée sur un bloc de granit, nous fîmes, je l'assure, un excellent déjeuner qu'assaisonnait un violent appétit surexcité par la marche et l'air vif du matin.

Nos forces réparées par ce réconfortant repas, nous fûmes bientôt prêts. Notre première descente se fit au moyen d'une forte amarre que nos hommes enroulèrent autour d'un pilier, et par laquelle nous nous laissâmes glisser, précédés et suivis de nos guides et de nos matelots. Nous atteignîmes, en premier lieu, une petite plate-forme longue de quelques pas et bordée de crevasses que, dans sa frayeur exagérée, Tournefort appelle d'*horribles précipices;* puis, après quelques pas faits vers la droite, nous montâmes au haut d'un petit rocher presque perpendiculaire, à partir duquel nous commençâmes une seconde descente plus longue et plus périlleuse, avec le secours d'une solide échelle de chanvre qui nous déposa sur une roche humide et rendue glissante par la mousse dont elle est couverte. Nos guides nous firent cette fois la recommandation de nous tenir sur la gauche, le côté droit présentant des précipices plus sérieux, jusqu'à ce que, étant arrivés à l'entrée d'un boyau long et étroit, il fallut s'y engager tantôt courbés en deux, tantôt marchant à l'aide des mains, le tout au grand détriment de notre toilette, et malgré les lamentations du pauvre docteur gêné par son embonpoint, et qui commençait fort à se repentir de m'avoir accompagné. Enfin après quelques minutes de marche, à moitié suffoqués par la fumée des torches et les exhalaisons méphitiques, nous nous trouvâmes devant une ouverture pratiquée à quelques pieds du sol et par laquelle on entre dans la grotte.

C'est en vérité un magique spectacle, et si Tournefort est enthousiaste, défaut auquel les savants sont rarement sujets, en revanche, M. de Choiseul-Gouffier, pour un artiste, me semble froid à l'égard de cette merveille.

Tout dépend, il est vrai, de la disposition d'esprit; j'ai vu des touristes forcenés que la fatigue d'une excursion rendait insensibles aux plus beaux spectacles. Heureusement il n'en était pas ainsi de moi ni du docteur qui avait déjà complétement oublié les émotions de la descente; aussi nous livrâmes-nous à la plus expansive admiration pour ce travail latent de la nature souterraine.

Les dimensions de la grotte sont colossales : placée à une profondeur de plus de soixante-cinq mètres, elle a environ quarante mètres de largeur sur soixante-dix de longueur, et j'évalue sa hauteur à trente mètres environ.

La voûte forme un dôme irrégulier, couvert de stalactites[1] affectant la forme de cônes renversés, très-allongées, et dont la teinte d'un blanc tirant sur le jaune s'éclaircit à l'extrémité inférieure qui devient presque transparente.

Quelques-unes de ces stalactites se présentent sous les aspects les plus bizarres. Là c'est une étoile, plus loin de vastes choux-fleurs, puis une cascade artificielle, des végétations fantastiques, en un mot, c'est l'apocalypse des minéraux.

Le sol est également couvert de nombreuses stalagmites[2] affectant les formes les plus variées. Vers le milieu de la grotte il s'en présente une magnifique agrégation qui ne mesure pas moins de dix-huit mètres de circonférence sur une hauteur de six mètres environ. C'est sur cette stalagmite appelée *l'autel* que M. de Nointel, ambassadeur de France près la Porte ottomane, fit dire la messe pendant les fêtes de Noël de l'année 1673. Il y passa trois jours en compagnie de plus de cinq cents personnes. « Cent torches de cire jaune et quatre cents lampes qui brûlaient jour et nuit étaient si bien disposées, dit Tournefort, qu'il y faisait aussi clair que dans l'église la mieux illuminée. » Une inscription latine constatait ce fait. C'est vainement que nous l'avons cherchée[3].

1. De σταλάζω, tomber goutte à goutte. — On donne le nom de stalactites à des concrétions allongées de forme conique, provenant de l'infiltration d'un liquide incrustant à travers les voûtes des cavités souterraines. C'est ordinairement une eau chargée de matières calcaires, et c'est la présence de l'acide carbonique qui lui donne la propriété de dissoudre ce carbonate qui serait insoluble dans l'eau pure. Ces cônes sont généralement creux à l'intérieur, leur surface est tantôt lisse, tantôt hérissée de pointes cristallines. Ce sont des formes accidentelles qui résultent du mouvement lent de haut en bas que possédait le liquide qui a déposé dans leurs particules. Les premières gouttes qui suintent à travers la voûte de la cavité et qui y restent suspendues, éprouvent un commencement de cristallisation à leur surface; par suite elles déposent une partie des molécules salines qui forment à leur base un petit anneau ou rudiment de tube; ce rudiment de tube s'accroît et s'allonge par l'intermède de nouvelles gouttes arrivées à la suite des premières et qui descendent, soit le long de la surface externe, soit à travers la cavité intérieure; cette cavité s'obstrue alors, et la stalactite ne prend plus d'accroissement qu'à l'extérieur, et comme elle en prend davantage à sa base où l'eau commence à déposer, on sent qu'elle doit avoir en général une forme conique.

(CH. D'ORBIGNY, *Dict. d'Histoire naturelle.*)

2. Stalagmites. Les gouttes d'eau qui tombent sur le sol des cavités souterraines y forment d'autres dépôts ordinairement mamelonnés, à structure stratiforme et ondulée. Ce sont ces stalagmites dont on tire souvent de beaux échantillons d'albâtre calcaire.... Tournefort s'imagine, erreur pardonnable à un botaniste, que les pierres végètent à la manière des plantes, et ne paraît nullement avoir compris la formation des stalagmites.

(CH. D'ORBIGNY, *Dict. d'Histoire naturelle.*)

3. Voici cette inscription telle que la donne Tournefort :

« Hoc antrum ex naturæ miraculis rarissimum una cum comitatu recessibus ejusdem profondioribus et additioribus penetratis suspiciebat et satis suspici non posse existimabat. Car. Fran. Olier de Nointel imp. galliarum legatus, die nat. Chr. quo consecratum fuit an. MDCLXXIII. »

Sur la gauche, une autre agrégation plus haute, mais moins large, prend la forme d'un immense plant de fenouil attenant au rocher.

A l'extrémité inférieure de la grotte dont le sol est en pente douce, se trouve une petite grotte, le boudoir de ce salon géant; elle est de plain-pied avec la première, dont elle n'est séparée que par un mur de deux mètres trente centimètres environ dans lequel est pratiqué un trou carré qui lui sert à la fois d'entrée et de jour de souffrance. L'intérieur est revêtu d'un marbre blanc recouvert de cristallisations transparentes qui affectent, lorsqu'on les casse, la forme de petits cubes ou de losanges, tels que j'en ai vu dans la baume[1] de *San-Michico d'aïgue douço* (Saint-Michel d'eau douce), dans la banlieue de Marseille, un des plus curieux échantillons de la cristallisation souterraine en France, et qui peut rivaliser avec les célèbres grottes d'Arcy et d'Auxelles.

C'est près de l'entrée de cette petite grotte qu'on remarque des stalagmites d'une nature tout exceptionnelle. Elles ressemblent à de jeunes arbres dépouillés de leur branches et couverts de givre; leur cassure présente à l'intérieur des veines, espèces de cercles concentriques assez



Vue extérieure de la grotte d'Antiparos. — Dessin de Rouargues d'après M. A. Spoll.

irréguliers, analogues aux aubiers du bois récemment scié.

Il fallut cependant penser au retour. Le docteur avait empli ses poches d'échantillons minéralogiques, et moi pris à la hâte quelques croquis; nous remontâmes donc, et quelques instants après le jour nous était rendu. Nos yeux accoutumés à l'obscurité furent éblouis du spectacle qui nous attendait. Le soleil à son déclin avait empourpré la mer; les îles Nio, Sikino et Policandro, placées entre le soleil et nous, sortaient violacées de la brume qui s'épandait à l'horizon d'une finesse de ton surprenante. Plus près de nous qui resplendissions encore de lumière, se dressait, sombre, l'île de Paros si blanche le matin, de l'autre côté de son canal, dont l'onde coulait noire et rapide.

Il nous restait encore un plaisir, celui de raconter à nos paresseux compagnons de traversée les détails de notre excursion, ce que nous ne manquâmes pas de faire lorsque la cloche du bord nous eut tous réunis.

E. A. Spoll.

1. Baume en provençal signifie *grotte, caverne*.



UN HIVER A SAINT-PÉTERSBOURG. — L'arbre de Noel. — Dessin de M. Blanchard

UN HIVER A SAINT-PÉTERSBOURG,

PAR M. BLANCHARD.

1856-1857. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Arrivée à Saint-Pétersbourg. — Premier aspect de cette capitale. — Préparatifs pour l'hiver. — Les poêles. — La neige. Les glaçons. — Leur débit et leur transport.

Pendant l'été de 1856, j'entrepris le voyage de Saint-Pétersbourg où je n'avais l'intention de passer que peu de temps. L'accueil bienveillant que je rencontrai près de quelques personnes à qui j'adresse ici l'expression de ma reconnaissance, me fit modifier ma résolution première, et ce ne fut plus par semaines que je comptai mon séjour en Russie, mais bien par années.

J'arrivais par la mer d'Allemagne et la Baltique; le navire qui me portait étant construit de manière à naviguer sur les bas-fonds qui se trouvent à l'embouchure de la Néva, put doubler Kronstadt, et venir s'amarrer sur le quai animé de Vassili-Ostroff.

A peine débarqué je m'élançai sur un drojky; on a si souvent parlé de ce genre de véhicules que la description en serait superflue. De nombreuses voitures sillonnaient le pont Nicolas que je devais traverser pour me rendre dans l'intérieur de la ville; de là je dominais le fleuve; aussi loin que la vue pouvait s'étendre, je voyais sur les deux rives une quintuple rangée de longs bateaux remplis de bois à brûler; en pénétrant dans la ville, je remarquai que l'eau des canaux disparaissait également sous une semblable charge. De longues files de telegas chargées de ce combustible se dirigeaient à pas lents dans les différents quartiers de la capitale : on était au commencement de l'été, tout se préparait déjà pour l'hiver.

C'est que l'hiver est la préoccupation constante dans le nord de la Russie; mais aussi quel bon parti les Russes ont su tirer de leur rigoureux climat! Ce temps, qui dans d'autres pays est synonyme de souffrance, signifie, au contraire, bien-être et facilité pour tout, abondance pour tous. C'est le moment des joyeuses réunions, de la vie en plein air; si les travaux de la campagne sont suspendus, le paysan trouve dans les villes un salaire assuré. Dans un pays de plaines comme la Russie, quelle grande route, si bien entretenue soit-elle, peut valoir ce beau tapis de neige où les chevaux peuvent traîner sans peine les plus lourds fardeaux. Pendant l'été la navigation fluviale approvisionne les différents centres de population de marchandises encombrantes, de grains, de fer, de briques, de bois de chauffage et de construction. Pendant l'hiver les provisions de bouche abondent sur les marchés : les bords de la mer Blanche, les rives du Volga envoient à Moscou et à Saint-Pétersbourg leur contingent, les poissons de l'Océan et le sterlet des grands fleuves, le gibier d'Arkhangel et les fourrures de la Sibérie. Il est telle gelinotte, tel coq de bruyère qui a parcouru huit cents verstes depuis qu'ils sont tombés sous le plomb du chasseur : si la glace tue, parfois elle conserve.

Ce qui frappe tout d'abord dans Saint-Pétersbourg, c'est la grandeur des maisons, la largeur des rues. C'est bien une ville sortie d'un seul jet d'un cerveau puissant; comme Minerve, elle naquit tout armée. A mon arrivée, il n'y avait plus personne en ville, me disait-on, on l'avait désertée pour la campagne; et cependant les voitures se pressaient dans les rues, mais quelques mois après je pouvais juger par moi-même de la différence.

La promenade aux îles de l'embouchure de la Néva, de fréquents voyages aux résidences impériales de Peter-Hoff et Tzarskoe-Selo remplissaient pour moi le temps que je ne consacrais pas à visiter les monuments de Saint-Pétersbourg, les richesses incalculables de l'Ermitage. Puis, appelé par une auguste volonté à assister au couronnement de l'empereur Alexandre II, à Moscou, je devais ensuite passer mon premier hiver sous le ciel clément de la Géorgie; ce ne fut que l'année suivante que, revenu dans le Nord, je pus faire connaissance avec ce terrible hiver qui n'effraye que ceux qui ne connaissent pas les agréments qu'il procure.

Octobre est arrivé; hier, les arbres étaient verts encore, chargés de feuilles : pendant la nuit il a fait une petite gelée, et les tilleuls sont dépouillés, et leurs feuilles font un tapis de verdure à leur pied. Les bouleaux résistent encore, mais le lendemain, leurs frêles rameaux dessinent seuls sur le ciel de délicates arabesques, et tout autour le terrain est jonché de leur parure. A une pluie assez persistante se mêlent parfois quelques flocons de neige, les vents soufflent avec violence, vents humides qu'envoie la Baltique; parfois ils tournent au nord, puis au levant, et un froid sec et vif annonce l'arrivée de l'hiver, ou pour mieux dire, il est déjà venu.

Mais l'on s'est armé contre lui : depuis quelques jours de doubles fenêtres sont venues renforcer le rempart de verre qui défend contre l'air extérieur. Soigneusement mastiquées dans tous leurs joints, dans toutes leurs fissures, elles ne doivent plus s'ouvrir que lorsque le printemps sera bien établi, et pour surcroît de précaution un lit de sable fin de quelques centimètres d'épaisseur est répandu entre les deux châssis; nivelé avec soin ce parterre en miniature est couvert dans quelques

maisons de fleurs artificielles, dans d'autres de copeaux artistement roulés en spirale, ou bien encore de petits vases de verre remplis de sel. Les *fortouchkas*[1] sont garnis de lisières neuves; c'est l'occasion d'un nettoyage à fond dans toutes les maisons, le froid peut venir : à sa première apparition, les poêles seront allumés et une chaleur de printemps — lorsqu'il est chaud — régnera toujours dans l'intérieur des maisons jusqu'au moment où l'on ouvrira de nouveau les fenêtres, ce qui n'aura lieu que lorsque la dernière neige aura disparu sous les rayons du soleil, lorsque la dernière glace du lac Ladoga aura été se fondre dans les eaux de la Baltique.

Le poêle en Russie fait partie de la construction de la maison, ainsi que nos cheminées; chaque pièce d'un appartement possède le sien. Le système consiste en ceci : échauffer la plus grande surface possible d'une matière qui conserve la chaleur. Le problème a été résolu; un ingénieux système de conduits faits de briques superposées force la flamme à parcourir un long espace avant de rencontrer une issue; la fumée sort presque froide, rien de la chaleur que dégage le bois en combustion n'est perdu. L'aspect d'un poêle serait celui d'une grande armoire faisant saillie le long du mur; il est recouvert de faïences quelquefois richement ornementées. Le foyer est placé à trente centimètres environ au-dessus du plancher; une fois par jour on allume le feu, une brassée de bouleau est suffisante à entretenir la chaleur pendant trente heures environ. Lorsque le bois est réduit en braise, on l'amène au moyen d'un fourgon sur le devant de l'âtre, on ferme la porte, on bouche au moyen d'un couvercle l'orifice des conduits de chaleur, et jusqu'au lendemain on n'a plus à s'en occuper. Dans quelques salons d'une vaste étendue, il y a deux poêles; dans ce cas, ils sont placés en angles coupés. Dans le palais de Peter-Hoff, j'en ai remarqué quelques-uns ornés de faïences avec des dessins en camayeux de cette couleur bleue qu'affectionnent les Chinois et que l'on a si heureusement imitée dans les Pays-Bas. Ces poêles sont d'un style charmant, et il serait à désirer que l'on y revînt dans l'ornementation des maisons nouvellement construites.

J'attendais la neige sans inquiétude, mais non sans impatience : il me tardait de jouir du plaisir que me promettait le traînage. J'étais rentré un soir par une petite pluie fine que chassait le vent de la Baltique; le pavé retentissait sous le roulement des nombreux équipages qui sillonnent les rues de Saint-Pétersbourg. Le lendemain au matin tout était silence : la neige recouvrait de son épais manteau d'une blancheur éblouissante les toits des maisons, le sol de la rue; quelques heures avaient suffi à opérer ce changement. Les drojkys avaient disparu, le traîneau les avait remplacés. Ce n'était cependant qu'un avant-coureur de l'hiver, deux jours plus tard les rues retentissaient de nouveau du bruit des roues, la neige avait disparu laissant à sa place une boue liquide dont on ne sentait cependant pas l'inconvénient

1. Le *fortouchka* est un couple de carreaux mobiles se correspondant et placés au milieu d'un battant d'une des fenêtres. Chaque pièce d'un appartement en possède un.

sur les larges trottoirs dallés si bien entretenus par les *dvorniks*[1].

Mais bientôt l'hiver s'annonça plus sérieusement : quelques glaçons, suivis peu après de beaucoup d'autres, commencèrent à suivre le courant de la Néva d'où tous les navires avaient disparu, abrités qu'ils étaient dans le vaste bassin de Kronstadt, ou derrière de solides estacades. Bientôt ces glaçons devinrent plus nombreux; on les entendait se choquer l'un contre l'autre avec un bruit sourd, et les bords de la rivière commençaient à se prendre; les arches du pont Nicolas les plus rapprochées de la terre furent d'abord obstruées, bientôt après le cours du fleuve sembla ralenti par le poids des énormes blocs de glace qu'il charriait, jusqu'au moment où se soudant l'un à l'autre ils ne formèrent plus qu'un chaos immobile, semblable à ces glaciers qui descendent des hauts sommets des montagnes vouées aux neiges éternelles.

Quatre ponts mettent en communication les deux rives du fleuve : le pont Nicolas, le pont de l'Amirauté, le pont d'Été et celui de la Liteyné. Le premier seul est en fer et en granit, les autres sont établis sur des pontons. A la première glace qui apparaît, on largue les amarres d'un côté, et cette masse énorme obéissant au courant vient tout entière se ranger sur un des bords; lorsque la rivière est définitivement arrêtée, de nombreuses escouades de soldats du génie, cassant la glace, rétablissent les ponts à leur place primitive. Mais outre ces communications habituelles, on trace sur la glace des chemins qui traversent la rivière en divers sens. De jeunes arbres verts récemment coupés servent de jalons à ces communications improvisées. On déplace quelques pierres du parapet, on établit un plancher en pente qui va du quai au niveau de la rivière glacée; la neige recouvre bientôt le tout, et les voitures sillonnent la Néva, là où quelques jours auparavant des bateaux de plaisance promenaient les oisifs, là où le commerce déployait toute son activité. Des poteaux plantés dans la glace supportent des lanternes qui commencent à briller dès que le jour disparaît; des cantonniers entretiennent ces chemins, ces rues, allions-nous dire, qui sont fréquentées nuit et jour; un pont volant, pour les piétons seulement, est établi devant la porte principale de la forteresse. Il est composé de madriers reposant sur la glace supportant un tablier de planches, et garni d'une balustrade; il est également éclairé. Ces divers travaux sont exécutés en peu de jours, — tout est prévu d'avance, — aussitôt que la surface du fleuve est devenue unie comme un marbre parfaitement poli.

Car les anfractuosités causées par l'amoncellement des glaces disparaissent bientôt : deux causes y contribuent. Aux premiers froids succèdent des dégels successifs; on

1. *Dvornik*, littéralement l'homme de la cour, *dvor*. Ce sont les portiers chargés de l'entretien de la propreté des maisons. Chaque dvornik a des aides : la nuit, quelque temps qu'il fasse, il y en a un de garde sous la porte cochère. Ils doivent enlever à toute heure la neige qui tombe sur les trottoirs; ils sont armés d'un bâton ferré qu'ils doivent de temps en temps laisser retomber bruyamment sur les dalles, comme preuve de vigilance.

m'a dit que ce n'est que la septième fois que la neige est tombée que le traînage peut s'établir. Je ne les ai pas comptées, ces neiges, mais bien souvent, sorti par une gelée magnifique, je rentrais en marchant dans la neige fondue. Une autre cause vient encore aider au nivellement du fleuve : une série de vents d'ouest qui s'établit au commencement de l'hiver, refoule les eaux du golfe de Finlande sur les glaçons accumulés ; le renversement de la brise amène des froids très-vifs, les eaux ne peuvent plus s'écouler, saisies qu'elles sont par la gelée, puis la neige recouvre le tout, neige glacée, solide comme la glace qu'elle recouvre ; vienne un nouveau dégel, la circulation n'est pas interrompue sur le fleuve, les voitures ont l'air de glisser sur un miroir, elles se reflètent dans l'eau ; mais le sol qu'elles foulent n'en est pas moins solide, il a environ un mètre d'épaisseur, et il faut de longues journées de chaleur pour dissoudre la croûte glacée qui recouvre la Néva. J'ai vu pendant la dernière année de mon séjour des hommes traverser le fleuve un jour où le thermomètre marquait onze degrés au-dessus de zéro à l'ombre.

Si pendant l'été on s'est occupé des nécessités qu'amène l'hiver, pendant cette dernière saison on songe à l'été. Sur les canaux, sur la Néva se forment des ateliers pour l'exploitation de la glace. Débitée en cubes d'un mètre cinquante centimètres environ de longueur,



Transport de la glace. — Dessin de M. Blanchard.

elle est près du lieu de l'extraction, semblable à ces chantiers de pierre qui s'établissent près de nos monuments en construction. Bientôt arrivent ces traîneaux que le paysan russe construit lui-même si ingénieusement avec quelques coups de hache et auxquels il attelle son petit, mais patient et robuste cheval, le travail ne lui manquera pas pendant l'hiver. Il n'est pas une maison de seigneur, pas un appartement de particulier qui n'ait dans ses dépendances une cave à glace. Ce ne sont plus de longues files de voitures chargées de bois que l'on voit circuler dans les rues de Saint-Pétersbourg, elles sont remplacées par des files non moins longues de traîneaux portant chacun un de ces blocs. Le conducteur est là, assis sur la marchandise qu'il convoie, mais l'épaisseur de la pelisse de peau de mouton dont il est enveloppé le garantit suffisamment contre le contact de la glace.

Une partie en traîneau. — Un restaurant russe. — Une aurore boréale. — La vie intérieure du grand monde.

C'est ordinairement vers le 6-18 décembre que le traînage est définitivement établi ; le mois de novembre est une succession continuelle de neiges, de gelées et de dégels. Si la neige tombe en flocons épais, perpendiculairement, si elle couvre de suite la terre d'un épais manteau blanc, on peut presque affirmer qu'elle ne tiendra pas ; mais si, au contraire, chassée par le vent du nord, elle



Mariage russe. — Dessin de M. Blanchard.

tombe presque horizontalement, en flocons menus, résistants, cristallisés, si elle crie sous le pied alors qu'on la foule, oh! alors c'est la bonne neige, celle qu'on attendait, celle qui assure les communications faciles; adieu alors au paletot, à l'incommode chapeau, il faut endosser la pelisse, il faut se couvrir la tête de la casquette ou du bonnet fourré.

La neige, la bonne neige, celle qui tient, est enfin tombée; le temps est superbe, le soleil brille dans un ciel d'une couleur opaline, sur lequel courent de légers nuages roses, la brume du matin en se glaçant a déposé sur chaque rameau des arbres du jardin d'Été ou du palais Michel une cristallisation d'une blancheur éblouissante; on les dirait couverts de poudre de diamant. La foule se presse sur les vastes trottoirs de la perspective Nevki, foule élégante dans laquelle on remarque le commode paletot gris à la fourrure d'Astrakhan des officiers de la garde impériale revenus du camp de Krasnoë-Selo, où ils ont assisté aux grandes manœuvres pendant une partie de l'été. Les calèches, les traîneaux passent rapides comme l'éclair, croisant les *kibitkas*[1], attelés de trois chevaux aux harnais constellés d'ornements de cuivre étincelant. Chaudement enveloppé dans ma pelisse, je jouissais de cette fête de la nature du nord, lorsque je fis la rencontre d'un de mes amis qui me proposa d'aller à quinze verstes, sur la route de Peter-Hoff, dans un traktir fameux, à Krasnoë-Kabak, manger une *batvinia*[2]. « Je viendrai vous prendre à huit heures, ajouta-t-il, tenez-vous prêt. » La dernière idée qui me serait venue, pensais-je en moi-même, si j'étais à Paris, serait d'emmener quelqu'un à Montmorency, à huit heures du soir, à la fin de décembre, même pour lui offrir un pâté de Strasbourg. Mon hôte sait ce qu'il fait cependant, ne nous pressons pas de juger. A l'heure dite, un élégant kibitka attelé de trois vigoureux chevaux nous emportait avec une vertigineuse rapidité. Bientôt, laissant les quartiers populeux, nous entrâmes dans de longues rues désertes, tracées seulement par des murs de planches servant à enclore des terrains vagues, au milieu desquels s'élèvent, à des distances irrégulières, des maisons de bois. Mais à peine eûmes-nous franchi la porte de la ville que la scène changea. La route était bordée de chaque côté de charmants cottages entourés d'arbres. Les étoiles étincelaient dans l'azur, la lune dans son plein répandait sur tous les objets une lumière douce et transparente qui rendait plus éclatante la blancheur de la neige que semblait refléter le ciel. Aucun souffle d'air ne faisait remuer le plus petit rameau des bouleaux dont la blanche écorce brillait comme des rubans d'argent; par quelques échappées nous apercevions sur notre droite le golfe de Finlande immobile sous sa croûte glacée que recouvrait la neige, devant nous était l'espace, l'infini. Et nos chevaux semblaient avoir conscience de cette immensité, ils galopaient comme jadis dans les steppes sans limites où ils étaient nés, dévorant l'espace, et envoyant derrière eux, comme autant de projectiles, les mottes de neige détachées par leurs sabots ferrés à glace. Les cloches du *douga*[1] faisaient entendre leurs notes sonores, avertissant les paisibles traîneaux de roulage de l'arrivée de cette trombe de chevaux qui aurait renversé tout sur son passage. Le conducteur, debout sur le devant du traîneau, animait son attelage à voix basse; de temps en temps un *béreguisse* (garde à vous), un peu plus accentué, avertissait un retardataire de se ranger. Chaudement enveloppé dans ma pelisse, j'avais oublié la batvinia promise, Krasnoë-Kabak; il me semblait, dans un rêve fantastique, être entraîné à travers l'espace, nager dans un océan d'éther; les chevaux, entourés de la vapeur qui s'exhalait de leur corps en sueur et de leurs naseaux, me semblaient voler à travers les nuages; et les cottages, les habitations de plaisance, les massifs d'arbres chargés de neige disparaissaient derrière nous comme autant de fantômes qui semblaient se succéder à l'évocation d'une fée.

Tout a une fin, même une vision; la mienne s'acheva devant une grande maison en bois peinte en gris[2] : nous étions arrivés à Krasnoë-Kabak. La maison vivement éclairée à l'intérieur envoyait par l'ouverture de chaque fenêtre des éclats d'une lumière rougeâtre que reflétait la neige et qui semblait embraser les arbres qui lui faisaient face. Une chaleur douce, égale, régnait au dedans, délicieux contraste avec les vingt degrés de froid que nous venions de supporter. Cette maison, cottage à l'extérieur, n'affectait pas à l'intérieur des allures de palais, mais tout y était convenable et propre, le salon était suffisamment orné et surtout parfaitement éclairé; on reconnaissait que les hôtes habituels ne devaient être ni des mougiks ni des soldats; dans un de ses angles on pouvait remarquer les saintes images, de ce style byzantin, que l'on retrouve dans l'appartement le plus splendide et jusque dans la moindre chaumière en Russie, et devant lesquelles brille une lampe toujours allumée. A peine assis, le *somovar*[3] parut sur la table escorté d'un plateau portant une théière de Chine à faire envie à un mandarin, avec une dose savamment mesurée d'un thé que le chef du Céleste-Empire n'eût certainement pas dédaigné, deux grands verres à boire et une assiette sur laquelle se trouvaient des tranches minces de citron, ainsi qu'un petit

1. Le *kibitka* est le traîneau de voyage. Il est plus vaste que celui de ville, recouvert d'une capote et attelé en troïka, à trois chevaux. A l'avant de chaque côté se trouvent deux espèces de garde-neige, faisant saillie de chaque côté pour garantir les voyageurs de celle que lancerait le pied des deux chevaux de droite et de gauche. Le cocher conduit debout.

2. La *batvinia* est une soupe au poisson, une espèce de bouillabaisse.

1. Le *douga* est cet arc de bois de forme ogivale qui est au-dessus du garot du cheval et sert à réunir le collier et les brancards. Le cheval du milieu n'a pas de traits.

2. *Krasnoë-kabak* veut dire le cabaret rouge, peut-être la maison a-t-elle été rouge primitivement; mais *krasnoë*, rouge, emporte avec soi, en russe, une idée de beauté : *krasnoë krillso*, le perron rouge, au palais du Kreml, à Moscou, n'est nullement de cette couleur, mais c'est un des beaux détails du palais.

3. *Somovar*, que l'on prononce *samavar*, est la bouilloire russe, c'est un vase au milieu duquel se trouve un cylindre où l'on met du charbon allumé. Ces vases en cuivre brillant sont généralement d'une forme charmante; on les trouve partout, même chez les plus pauvres paysans. Les plus estimés se font à Toula.

vase rempli de crème. C'est dans des verres que les hommes prennent le thé, pour les dames on le sert dans des tasses. Ce breuvage chaud, lorsque l'on vient d'être exposé à un grand froid, est le tonique le plus puissant, le plus agréable que l'on puisse désirer. La batvinia dont on me faisait fête apparut enfin. Le *kvass*[1], le *meod*[2] avaient figuré sur la table, mais furent peu après remplacés par le laffitte, — tous les vins de Bordeaux ordinaires sont du laffitte en Russie, — et le petillant vin de Champagne vint clore cette liste où la France brillait au premier rang. Je ne décrirai pas ici les côtelettes faites avec du hachis, les poissons variés que l'on nous servit, et dont le nom de la plupart m'était inconnu, à l'exception du sterlet qui justifie sa réputation de délicatesse; le repas était de beaucoup supérieur à ce que je croyais trouver là où je me figurais ne rencontrer que du pain noir[3], des œufs durs, et où le kvass, selon moi, devait remplacer les breuvages plus généreux du midi de l'Europe, de la Crimée ou du Caucase.

A notre retour, un spectacle splendide nous attendait. Peu à peu la douce clarté de la lune parut s'augmenter; du côté du nord s'élevait à l'horizon une lueur, faible d'abord, mais qui se trahit bientôt par de vifs éclats; le ciel semblait rayonner de flammes qui, d'un jaune pâle, passaient au violet clair. Je croyais voir une gloire immense d'où la foudre allait s'élancer, et la lumière augmentait d'intensité, et le ciel s'enflammait davantage. D'instant en instant, du centre du foyer lumineux s'échappait un éclair éblouissant, des météores blancs sillonnaient le ciel, mais la foudre était muette, les éclairs sans chaleur, bientôt ils devinrent plus rares, l'horizon polaire s'obscurcissait insensiblement, l'orage magnétique, l'aurore boréale avaient pris fin, et la lumière azurée de la lune régna de nouveau sur le paysage austère mais plein de poésie qui nous environnait[4].

Les restaurants sont assez nombreux à Saint-Pétersbourg, quelques-uns sont de premier ordre : Dussaut, Borrel, Vair, Donon ont acquis une réputation méritée. Leurs salons sont vastes, fort bien éclairés, et le service y est fait en grande partie par des Tatares en habit noir et en cravate blanche, bons musulmans d'ailleurs, ayant le droit de posséder un harem, parfaitement polis, quelques-uns parlant, outre le russe, l'allemand ou le français. Les repas sont généralement à prix fixe, qui varie depuis un rouble jusqu'aux sommes les plus considérables; le vin se paye toujours à part. Wolf, Dominique, le grand Vaux-Hall du chemin de fer sont également des restaurateurs en vogue. A leur suite viennent les traktirs, dans le nom desquels il me semble que l'on peut reconnaître une corruption du mot traiteur[1]. Quelques-uns de ces établissements sont tenus sur un très-grand pied; là tout est russe, bien russe; quelques-uns, sacrifiant à la mode, font endosser à leurs garçons (*tchélavek*) l'habit noir; combien mieux inspirés sont ceux qui, conservant les vieilles coutumes, n'admettent que des serviteurs aux cheveux longs séparés sur le milieu de la tête, à la tunique élégante serrée à la taille, chaussés des bottes nationales. Ces établissements sont très-fréquentés, surtout par les marchands : que de transactions se sont opérées auprès d'un somovar! le thé coule à grands flots toute la journée, thé exquis, à l'arome parfait.

1. *Kvass*, espèce de bière.
2. *Meod*, hydromel.
3. *Tchorne khleb*, pain fait avec de l'orge; les paysans le préfèrent au pain blanc, et sur les meilleures tables on en sert un petit morceau à chaque convive.
4. A l'époque où parut la comète de Donati, 1859, je l'ai vue une fois, lors de son plus grand développement, apparaissant au nord-nord-est de Saint-Pétersbourg, sillonnée par des bolides qui, s'élançant de l'ouest vers l'est, semblaient la couvrir d'une grêle de projectiles silencieux.

Dans cet heureux séjour la nappe est toujours mise; les zakouskas, les liqueurs fortes précèdent des dîners homériques où le champagne coule comme la Néva entre ses quais de granit. C'est surtout l'hiver, alors que les marchands sibériens viennent apporter leurs métaux précieux, leurs fourrures, que ces établissements sont animés. L'or coule entre les mains de ces nababs hyperboréens avec la plus grande facilité, rien ne leur semble cher pour satisfaire leurs fantaisies, et ils passent en réjouissances le temps qui s'écoule entre leur arrivée et le long et pénible voyage qu'ils doivent accomplir pour regagner leurs foyers.

Ces établissements sont nombreux à Saint-Pétersbourg; presque tous possèdent un orgue monumental, orgue mécanique, qui fait l'admiration des habitués. Tous les traktirs cependant ne sont pas montés avec le même luxe, il y en a pour toutes les classes, pour toutes les bourses; quelques-uns ont pour habitués de modestes employés, d'autres accueillent seulement les domestiques, les paysans. Le lieu de la scène est moins beau certainement, mais dans tous on retrouve les saintes images et leur lumière constamment allumée, dans tous le thé est excellent.

La vie intérieure en Russie est large. Les appartements sont vastes et semblent réclamer un concours de visites, qui ne fait jamais défaut. L'hospitalité est sans bornes. Il est telle maison où l'on vous invite à dîner pour la forme, mais où vous êtes sûr d'être toujours le bienvenu, si vous arrivez à l'heure du repas. Les salons dorés ont conservé l'accueil de la tente. On ne dit pas que l'on a des visites, on reçoit des *gost* (hôtes). Cette vertu est générale, seulement les riches ont naturellement plus de facilité pour la pratiquer. A l'entrée d'une maison opulente, vous trouvez dès le vestibule, chauffé comme le reste de la maison, un *chvetzar*, suisse en grande livrée, tricorne sur la tête, large baudrier en bandoulière, qui vous dit si le maître ou la maîtresse de la maison sont visibles. Un valet de pied s'empresse de vous débarrasser de vos fourrures. Les escaliers sont un des grands luxes des hôtels russes, richement ornementés, garnis de plantes en tout temps. Un grand nombre de domestiques remplissent les antichambres, puis c'est une suite de salons, grands et petits, ornés générale-

1. Dans la rue des Officiers, *Ofitzierkaya oulitza*, il y a un traktir de bas étage qui, voulant une enseigne française, a écrit sur sa porte *trakteur*.

ment de tout ce que le luxe moderne a pu inventer, de ce que les arts produisent de plus recherché. Quelques hôtels ont une galerie de tableaux, véritables musées, disposés de la manière la plus avantageuse pour faire valoir les œuvres précieuses qu'ils renferment, et où l'on trouve à côté des maîtres les plus célèbres des écoles anciennes, les productions de nos peintres, de nos sculpteurs modernes, de ceux qui ont acquis un nom. Les tableaux d'Horace Vernet, de Gudin, de Meissonier, de Calame, etc., etc, ornent la plupart des galeries. Je ne parlerai pas ici des palais impériaux, des résidences des princes de la famille impériale dont la richesse est proverbiale; mais il est telle galerie comme celle des hôtels Bieloselsky, Emmanuel Narichkine, princesse Zénaïde Youssoupoff, Galitzine, Lazare Lazareff et bien d'autres que l'on pourrait citer, qui possèdent des galeries qui feraient honneur à une grande ville. La maison du directeur général des postes, M. Prianitchnikoff, se distingue entre elles par une spécialité : elle ne renferme que des tableaux de peintres russes, et j'en connais parmi eux qui brilleraient au premier rang dans nos expositions. La peinture marche en Russie vers un progrès marqué; la jeune école a des qualités réelles, et je lui reconnais un grand mérite, c'est de procéder d'elle-même, sans pour cela répudier les enseignements qu'elle doit à ses devanciers dans la carrière des arts.

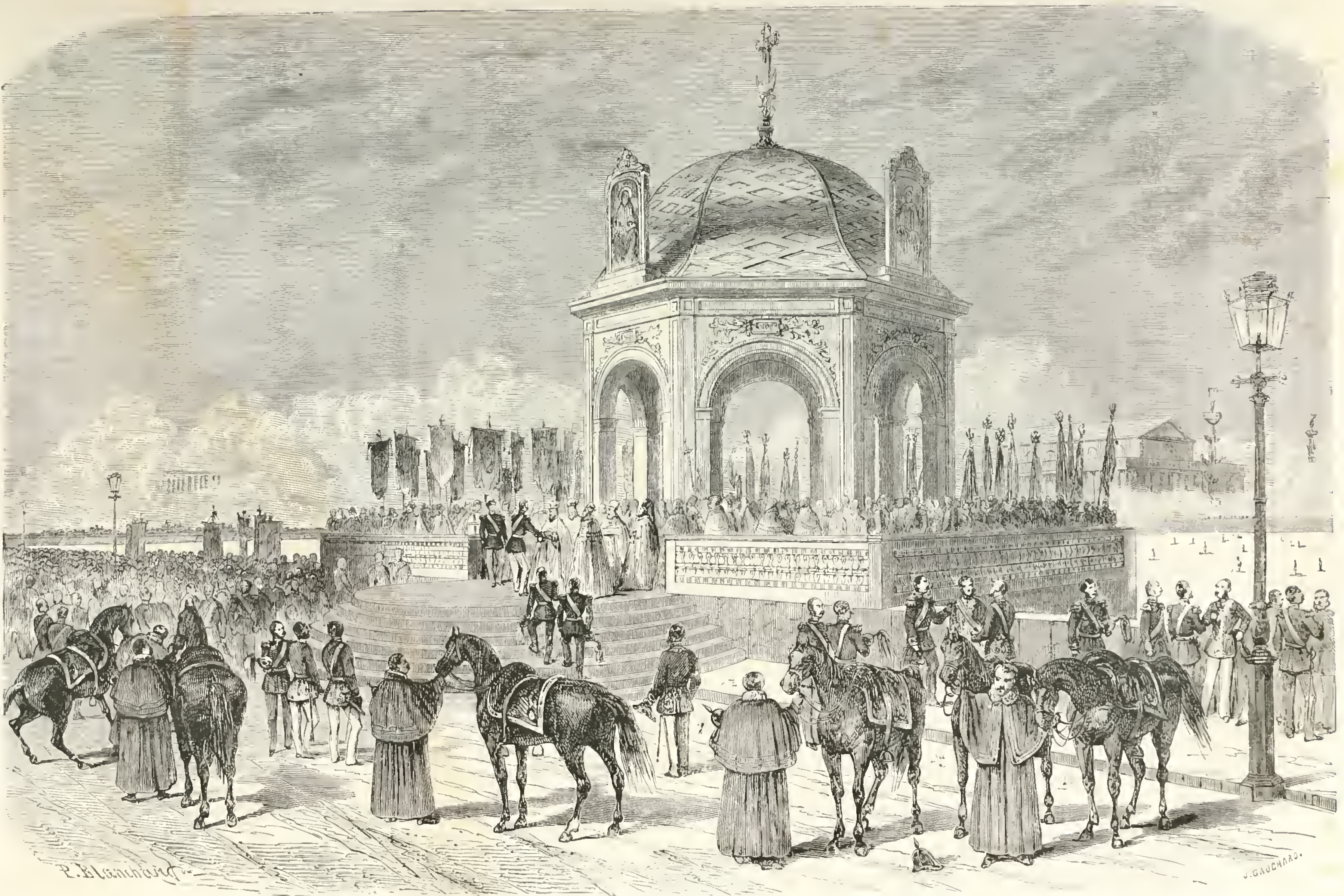


Traineau de ville. — Dessin de M. Blanchard.

Noël et l'arbre de Noël. — Les théâtres. — Les bains. — Les églises. — Mariages et enterrements. — Le jour de l'an. — La fête du Jourdain. Un bal au palais impérial.

Nous sommes en plein hiver, une neige abondante, succédant à de nombreux dégels, a nivelé le sol. Sur toutes les routes qui aboutissent à la capitale, à toutes les villes, devrions-nous dire, se succèdent de longues files de traîneaux. Noël approche, Noël avec toutes ses joies, ses fêtes, ses festins; depuis quelques jours le marché de la Sennaïa[1] voit s'amonceler sous ses appentis des montagnes de provisions de bouche gelées : des agneaux, des moutons, des porcs entiers, que la hache semble ne pouvoir entamer et qui retrouveront dans l'eau leur fraîcheur première ; des amas de poissons, saumons, esturgeons, sterlets, et une foule d'autres de dimensions plus modestes, que la gelée a saisis dans une dernière convulsion et qui affectent les mouvements les plus bizarres. La foule est grande, acheteurs et vendeurs semblent rivaliser d'entrain ; à chaque moment un traî-

1. La Sennaïa, le marché au foin; son équivalent serait la halle à Paris. C'est une vaste place où se trouvent des appentis de bois pour les marchands; on y dresse également des tentes en toile, et, pendant les grands marchés de l'hiver, les poissons de petites dimensions sont disposés en vastes amas à l'air libre. Les paysans venus de petite distance ne déchargent pas leurs traîneaux qui leur servent de boutique.



Yordann (Bénédiction des eaux). — Dessin de M. Blanchard.

neau se fraye un chemin à travers la foule ; il porte, à côté de la ménagère, un mouton aux pattes roidies, braquées en avant, un veau tout entier, ou l'un de ces poissons pantagruéliques qui semblent destinés à rassasier une caravane affamée. Il ne faudrait pas croire cependant que dans les grands froids la consommation se compose entièrement de denrées gelées. La viande fraîche se trouve en abondance, et il est facile de se procurer du poisson vivant dans les bateaux établis sur les canaux pour ce genre de commerce.

Il est un autre marché, celui-ci élégant, qui annonce la veille de Noël. Cette fête de Noël, l'arbre de Noël, est un usage allemand qui s'est introduit en Russie. Dans les jours qui précèdent cette solennité de l'Église, on ne rencontre dans les rues de Saint-Pétersbourg que des arbres ambulants, on croirait voir la forêt de Birnam évoquée par les sorcières de Macbeth. Ce marché éminemment temporaire se tient devant le Gostinoï-Dvor[1]. Des milliers de jeunes arbres verts coupés au ras du sol sont amenés des forêts qui avoisinent Saint-Pétersbourg, la consommation en est immense, il n'est pas de famille qui ne sacrifie à cet usage. Le 24 décembre au matin, la façade du monument semble entourée de bosquets verdoyants ; le soir il n'y a plus rien, et toute la journée on a vu les voitures de l'aristocratie, le traîneau du prolétaire se retirer chargés de leur vert butin.

Si maintenant nous nous transportons dans un de ces salons élégants dont nous avons parlé, nous y trouverons une famille réunie, quelques amis intimes étrangers à la ville, quelques célibataires ; ceux-là seulement qui n'ont pas d'intérieur seront invités. Depuis le matin un salon, assez souvent la galerie des fêtes, a été interdit à la curiosité des enfants. Ces belles jeunes filles, ces officiers nouvellement promus, ces jeunes garçons revêtus de la chemise et des bottes de l'ancien costume russe ou de l'uniforme d'un des établissements d'éducation de la couronne, pépinières où se recrutent les maréchaux et les ambassadeurs, ils sont là tous, attendant avec impatience le moment où le fameux « Sésame, ouvre-toi ! » sera prononcé. Cette porte s'ouvre enfin, tous se précipitent, les grands parents sourient, se rappelant les émotions qu'ils éprouvaient jadis à pareille époque.

Ce salon, objet de tant de convoitises, est brillamment éclairé ; au centre se trouve une immense table où s'élève majestueusement le fils des forêts, quelquefois deux autres lui servent d'acolytes. Chacune de ses branches porte un petit cierge allumé, lustre charmant qui fait souvenir du printemps et de ses joies ; à chacun de ses rameaux est attaché un bonbon, quelques grains de raisins, ou des oranges qui pendent semblables aux fruits du jardin des Hespérides. La table est couverte d'albums, d'écrins, de tableaux, de meubles précieux, d'œuvres d'art de toute espèce, de livres richement reliés, de jouets pour les enfants ; sur un chevalet se dressera, à côté, le portrait du maître de la maison fait par Zarenko, ou une de ces scènes de sport russe que Svertchkoff excelle à reproduire ; des aquarelles de Timm de Zichy, des pastels de Robillard complètent cette série de présents. Personne n'a été oublié, chacun se dirige vers le lot qu'il sait devoir lui appartenir. Quand le premier moment d'admiration, de surprise est passé, on se dirige vers les parents pour embrasser respectueusement leur main, mais leurs bras s'ouvrent et de douces étreintes succèdent à ce que l'usage avait exigé.

Les groupes se forment, chacun admire ou fait admirer aux autres le lot qui lui est échu. Bientôt le somovar fait son apparition ; puis arrivent les déserteurs d'autres arbres de Noël, le salon se remplit, et quelquefois un joyeux quadrille termine cette fête qui inaugure les grandes réceptions où le luxe princier des seigneurs se montrera dans tout son éclat.

Outre les hôtels, les restaurants, les traktirs, on trouve à Saint-Pétersbourg de bonnes pensions, les unes allemandes, d'autres françaises, où l'on peut rencontrer la vie de famille ; généralement situées dans les beaux quartiers, au centre de tout, elles sont une précieuse ressource pour l'étranger qui peut y retrouver comme un reflet de la patrie.

Les théâtres de Saint-Pétersbourg sont nombreux et dignes d'une grande capitale. Comme importance, celui de l'Opéra l'emporte sur tous les autres. Un luxe bien entendu règne dans la salle, et comme mise en scène, comme richesse de décoration, ce théâtre n'a rien à envier à ses analogues de Paris ou de Londres ; on sait d'ailleurs que les plus grands noms dont s'honore la scène italienne s'y sont fait entendre. Sur la perspective Nevski, dont il est séparé par un vaste square orné d'arbres, s'élève le théâtre Alexandra, c'est là le théâtre russe par excellence ; la comédie, le drame, la tragédie y alternent avec l'opéra. Il est facile de comprendre qu'il soit le moins fréquenté des étrangers. Le monument est beau, la salle vaste et bien distribuée. Le théâtre Français ou la salle Michel, comme on le nomme, est le plus petit de tous ; situé sur la vaste place qui règne devant le palais du défunt grand-duc Michel, frère de l'empereur Nicolas Ier, rien ne le distingue à l'extérieur des autres maisons de la place, toutes, à l'exception d'une, la maison Lazareff, construites sur le même plan. On sait que ce théâtre se recrute de nos acteurs de premier ordre, et qu'il est peu de nos artistes aimés du public à qui les offres les plus séduisantes n'aient été faites ; on sait aussi que beaucoup ont accepté. Le théâtre du Cirque, placé vis-à-vis de celui de l'Opéra, et que l'on pourrait croire occupé par des chevaux, est-ce en souvenir du mot de Charles-Quint ? sert aux représentations des acteurs allemands, *habent sua fata*. Ce théâtre a subi des fortunes diverses : d'abord, comme son nom l'indique, il y existait un manége, où les écuyers les plus intrépides, les clowns les plus disloqués venaient faire admirer leur adresse, où les épopées militaires se représentaient avec un grand luxe. Ce spectacle ne répondit pas aux espérances que l'on avait conçues. Le manége devint un par-

1. Le Gostinoï-Dvor est un vaste bazar situé sur la perspective Nevsky.

terre vaste et commode, avec des stalles confortables, et le théâtre allemand y trouva une salle digne de le recevoir. Pendant l'hiver de 1858 à 1859, un acteur américain, mulâtre, fils d'un ministre protestant, et ne parlant qu'anglais, vint y donner des représentations; interprète de Shakspeare, cet acteur nommé Alridge s'est avisé d'un moyen ingénieux pour pouvoir jouer partout dans sa propre langue. Ici ses interlocuteurs lui parlaient allemand, il répondait en anglais. Je ne doute pas qu'il n'en fît autant avec toutes les autres langues de l'Europe. Le succès du reste couronna ses efforts ingénieux, mais ses représentations furent interrompues par un événement funeste. Le théâtre devint la proie des flammes pendant une des nuits du carnaval, et lorsque le signal fut donné, l'incendie avait fait de tels progrès, que, malgré la proximité du canal qui le limite d'un côté, les secours furent insuffisants, et quelques heures après il ne restait plus de cette salle élégante que les murs calcinés. Peu de temps après cet événement, les ouvriers étaient à l'œuvre, et l'année ne s'est pas écoulée sans que, nouveau phénix, ce théâtre ne renaquît de ses cendres plus solide et plus élégant que son devancier.

Il existe devant les monuments dont la destination amène un grand concours de voitures, qui doivent stationner pendant les longues soirées froides de l'hiver, des kiosques couverts dans lesquels on allume de vastes foyers. Le palais impérial, les théâtres en sont pourvus. De grands bûchers y sont allumés, les cochers à tour de rôle, laissant leurs chevaux à la garde d'un compagnon, peuvent de temps en temps ranimer, près de ces foyers ardents, leurs sens engourdis.

Le bain de vapeur est, en Russie, non un objet de luxe, un usage de propreté, mais une véritable nécessité. Toutes les classes de la société en usent avec une grande régularité. Ces établissements hygiéniques occupent de vastes espaces. Il y a trois classes d'étuves, l'une où l'on ne paye que trois kopeks (douze centimes), une autre dont le prix est de quinze kopeks (soixante centimes); dans les deux premières on se baigne en commun. Les femmes ont, bien entendu, leurs étuves séparées. Dans la troisième on est seul, mais la disposition intérieure est la même, la vapeur s'obtient au moyen de plaques de fer chauffées sur lesquelles on jette de l'eau qui se vaporise immédiatement, au fond de la salle s'élèvent des gradins de bois, où chacun peut en s'élevant trouver le degré de chaleur qu'il peut supporter. Ces dernières étuves sont ornées avec goût, avec luxe même; on entre d'abord dans un premier salon assez vaste, garni d'un épais tapis, de glaces, de meubles ornés; c'est là qu'on se déshabille, là qu'on se reposera après le bain; dans une seconde salle se trouve une baignoire, puis enfin on entre dans l'étuve brillamment éclairée pendant les longues soirées d'hiver. Deux fois par semaine les étuves sont fermées, mais les bains d'eau douce sont toujours prêts. C'est surtout le samedi et pendant l'hiver que ces établissements sont fréquentés; par tous les aboutissants on voit affluer de longues lignes de mougiks, de femmes, de soldats, chacun un paquet sous le bras, renfermant, outre le linge dont ils comptent se revêtir, des poignées d'une étoupe à larges brins dont ils se frictionneront. On m'a cité tel de ces établissements qui recevait, chaque samedi, plus de quatre mille visiteurs, et ces établissements sont nombreux à Saint-Pétersbourg.

Il y a à Saint-Pétersbourg un grand nombre d'églises; outre les deux cathédrales de Kazan et d'Isaac, on compte de nombreuses paroisses, et chaque régiment de la garde possède une église qui lui est attitrée; les cérémonies s'y font avec pompe. Il n'y a qu'un seul autel, élevé de quelques marches, séparé du public par une cloison nommée l'Iconostase, percée de trois portes et ornementée généralement avec goût, souvent avec luxe. Il est inutile d'ajouter que pendant l'hiver elles sont admirablement chauffées. L'usage des messes basses n'existe pas et la grand'messe est accompagnée de chœurs qui chantent sans instruments, avec une justesse remarquable, où l'on rencontre des voix qui feraient la fortune de plus d'un théâtre. Les chantres de la chapelle de l'Empereur jouissent d'une réputation incontestée et justement méritée. Les ornements sacerdotaux aux couleurs vives et brillantes, rehaussés d'or, accompagnent dignement les barbes et les longs cheveux séparés sur le sommet de la tête des desservants; ainsi qu'en Espagne, dans les temples catholiques, il n'y a ni chaises ni bancs dans les églises du rite grec de Russie ; et les génuflexions des fidèles sont nombreuses, plus nombreux encore les signes de croix, que l'on fait même en passant devant les portes des églises; il n'est pas jusqu'aux cochers qui, tout en guidant leurs chevaux, ôtent leur chapeau et se signent, mais cela sans ostentation ; on reconnaît une croyance sincère.

Le mariage en Russie est un acte purement religieux; la cérémonie est touchante et conserve des traditions des anciens temps; il se fait généralement le soir. Le père ni la mère de la mariée ne doivent y assister[1], retenus qu'ils doivent être à la maison par la douleur que leur cause l'enlèvement de leur fille chérie. Ils sont représentés, à l'église, par des délégués qui prennent le nom de père et mère assis. A quelque distance, devant l'Iconostase, sur un large tapis, se dresse un pupitre où se trouve le livre saint. Excepté l'échange de l'anneau, l'exhortation aux nouveaux époux, la cérémonie m'a paru différer entièrement de celle en usage parmi les catholiques. Chaque époux est assisté d'un garçon d'honneur; de temps en temps s'élèvent les voix du chœur; à un certain moment, chacun des conjoints prend de la main gauche un cierge allumé, le prêtre leur met la main droite l'une dans l'autre, et prenant à son tour les deux mains réunies, il entraîne les époux en leur faisant faire trois fois le tour du pupitre ; les garçons d'honneur les suivent tenant élevée au-dessus de leur tête, mais sans la toucher, une couronne d'argent; tout est symbole dans la religion grecque. Lorsque la cérémonie est terminée, les garçons d'honneur soutenant sous le bras la

1. On commence à se relâcher sur ce point.

nouvelle épouse, lui font monter les marches qui conduisent à l'Iconostase dont les portes sont restées ouvertes[1] et le sanctuaire brillamment illuminé, puis après les génuflexions obligées, la conduisent donner un baiser aux saintes images, mais sans pénétrer dans l'intérieur, où les femmes ne sont pas admises. Le lendemain, les nouveaux époux vont ensemble à la messe, mais alors ils sont confondus avec le reste des fidèles.

Les enterrements sont aussi l'objet d'un grand déploiement de pompe. Le cercueil, d'une forme élégante, est orné de passementeries, de clous et de poignées d'or et d'argent, recouvert à moitié d'un tapis d'une étoffe précieuse dont ces métaux forment le tissu[2]. Le cortége est précédé par une longue suite d'hommes portant des lanternes. Le char funéraire est découvert, à deux ou plusieurs chevaux, suivant la fortune ou le rang du décédé. Parfois le cercueil est porté à bras, soit que la haute position sociale du défunt leur ait acquis un grand nombre de clients, soit, s'il dirigeait un grand établissement, par ceux qui furent ses subordonnés ou ses obligés : dans ces deux cas, chacun se fait un devoir de supporter le corps, ne fût-ce qu'un moment. Le chemin que doit parcourir le cortége est semé de branches d'arbres verts; un nombreux clergé l'accompagne, et la prière descend encore sur la tombe. Lorsque les dernières cérémonies sont accomplies, l'assistance se transporte dans



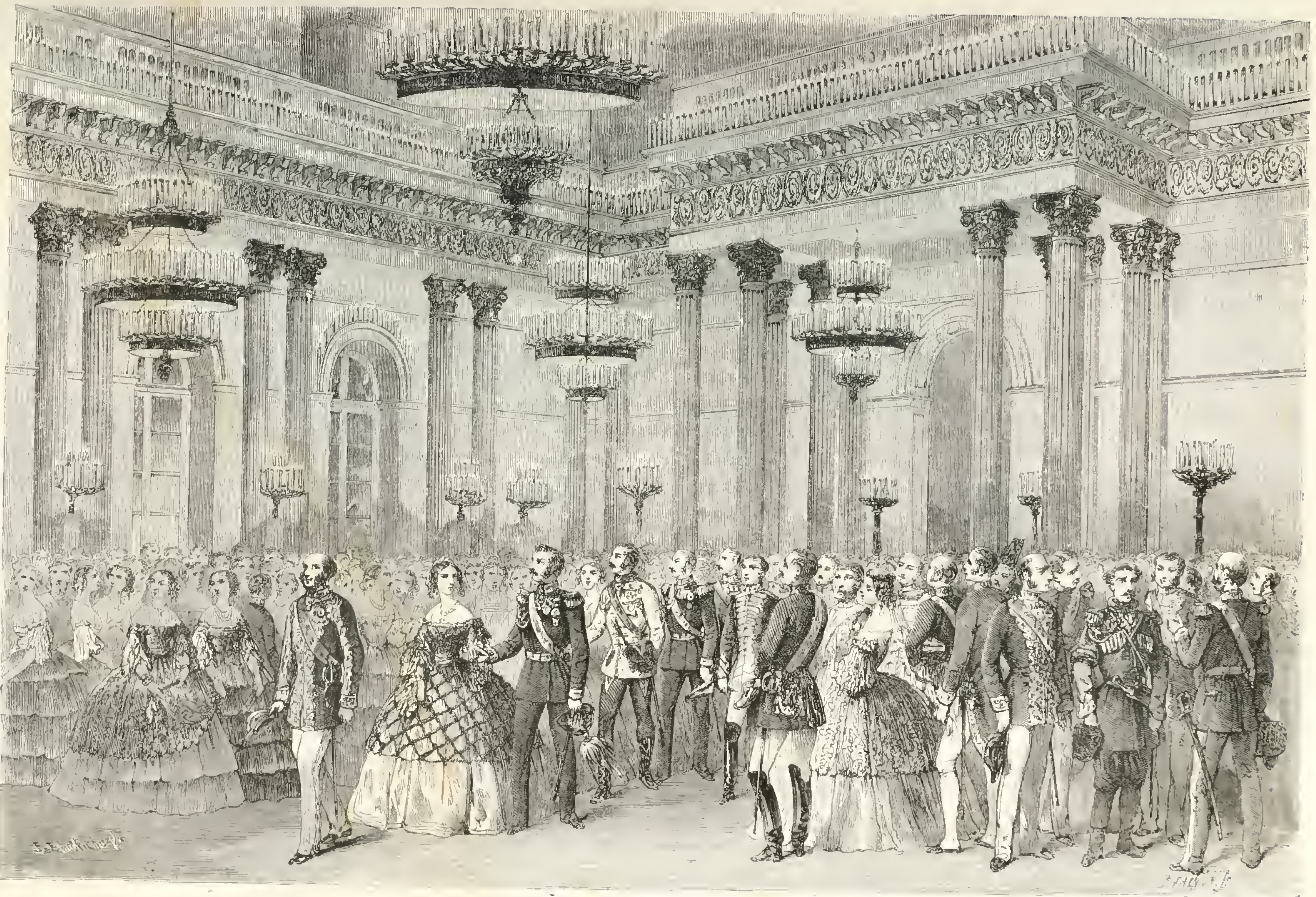
Un traktir ou cabaret. — Dessin de M. Blanchard.

une maison attenante au cimetière où un repas funéraire est préparé; le festin se prolonge assez longtemps, il est toujours abondant, recherché même, du moins ceux auxquels j'ai assisté, chacun peut y prendre part, et je ne voudrais pas répondre que tous les convives eussent personnellement connu ceux auxquels je rendais les derniers devoirs. Les femmes, du reste, accompagnent leurs morts jusqu'à la demeure dernière, presque toujours elles font cette longue route à pied; les cimetières sont situés à grande distance du centre de la ville, et la nécessité aidée de la tradition explique ces funèbres agapes.

Deux fois j'ai vu l'empereur suivre à cheval le convoi de deux vieux serviteurs; l'un était un général, fils naturel du grand-duc Constantin Pavlovich, l'autre avait été grand veneur, une des grandes charges de la couronne; leurs noms m'échappent. Il était touchant de voir le maître absolu de tant de millions d'hommes rendre hommage à cette égalité qui commence au tombeau en se mêlant à la foule qui suivait ceux que la mort avait frappés, et le respect que l'on témoignait à ceux qui n'étaient plus était augmenté par la présence du souverain qui s'associait à cette funèbre cérémonie.

1. Pendant la messe les portes s'ouvrent et se ferment plusieurs fois; elles se ferment notamment au moment de la consécration.

2. Ces tapis appartiennent de droit à l'église.



Bal à la cour. — Dessin de M. Blanchard.

Le premier jour de l'année est, comme celui de Noël, consacré aux visites, et n'a rien d'ailleurs qui le distingue des autres. Il n'en est pas de même de l'Épiphanie; c'est une grande fête dans l'empire de Russie. Dans les villes, dans les bourgs, dans les moindres villages, là où il y a un prêtre et un cours d'eau, ces dernières sont bénites. Cette fête, nommée Yordann en souvenir du Jourdain, se célèbre à Saint-Pétersbourg avec grand éclat. Sur le bord de la Néva, devant le palais, on élève sur la glace un temple richement orné et élevé de plusieurs marches au-dessus du niveau du quai. Le plancher en est interrompu au centre, juste au-dessus d'un trou fait dans la glace laissant apercevoir l'eau limpide du fleuve. Ce jour-là toute la cour, les aides de camp de l'empereur se réunissent dans les riches appartements du palais; une messe solennelle est célébrée par le métropolitain de Saint-Pétersbourg et Novgorod dans la magnifique chapelle, où retentissent les voix sans égales des chantres. Tous les grands dignitaires de l'Église y assistent revêtus de leurs plus beaux ornements; mais avant de décrire le grand spectacle qui va suivre, il est bon de dépeindre le théâtre où il va s'accomplir. Le palais de l'Empereur, vaste et imposant monument, s'élève sur la rive gauche de la Néva; la façade du nord en est séparée par le quai de la Cour, en amont du fleuve; ce quai est bordé par l'Ermitage, la caserne monumentale des Préobrajensky, de superbes hôtels parmi lesquels on remarque la demeure du grand-duc Michel, frère de l'empereur, et se termine au palais de Marbre, splendide résidence du grand-duc Constantin Nicolaëvitch. Une place, un boulevard séparent en aval le palais impérial des immenses bâtiments de l'Amirauté au-dessus desquels s'élève une flèche aiguë d'une hauteur considérable. Devant la façade méridionale du palais une place demi-circulaire au centre de laquelle se dresse la colonne monolithe élevée à la mémoire de l'empereur Alexandre I[er], le sépare des bâtiments des ministères qui forment hémicycle; au centre une arcade d'une grande portée surmontée d'un quadrige établit la communication avec les quartiers principaux de la ville. A la continuation de cette place, devant la façade sud de l'Amirauté, se trouve l'immense place du même nom, bornée d'un côté par le boulevard qui règne autour du monument, et de l'autre par des constructions grandioses au nombre desquelles on remarque le ministère de la guerre. La place de Saint-Isaac vient à la suite : d'une superficie plus considérable encore, son périmètre est tracé par l'église splendide qui lui donne son nom, par le palais du Sénat et la troisième façade de l'Amirauté. Au centre, dominant le fleuve, la statue colossale de Pierre le Grand semble encore commander à cette Néva qu'il a domptée. Sur la rive opposée devant le palais de Marbre se dresse la sombre forteresse de Saint-Pétersbourg d'où jaillit la flèche aiguë de l'église Saint-Pierre et Saint-Paul, qui renferme les tombes des souverains de Russie de la dynastie des Romanoff. Devant le palais impérial, le fleuve, après avoir baigné le pied du quartier dit le vieux Saint-Pétersbourg, se divise en deux branches enserrant entre ses bras l'île de Basile, *Vassili-Ostroff*, siége du commerce le plus actif. A cette pointe s'élève la Bourse et ses deux colonnes rostrales, puis cette longue ligne de monuments va se perdre dans la brume que forme l'éloignement.

Dès le matin, les trois places géminées sont occupées par la garde impériale formée en masses compactes. Si le thermomètre n'accuse que cinq degrés[1] au-dessous de zéro, les troupes sont revêtues de leurs brillants uniformes; si le froid est plus intense, elles sont couvertes de la solide capote grise que porte toute l'armée, infanterie et cavalerie. L'année où j'assistai à cette magnifique cérémonie, l'hiver avait tardé à s'établir, depuis quelques jours seulement il semblait assuré; une neige étincelante recouvrait la terre, le ciel était clair, brillant, nuancé de teintes roses, le froid se montrait clément. Les troupes dans leur plus belle tenue, irréprochable, recouvraient de leur masse compacte le vaste espace. A l'issue du service divin, la cour se forma en procession sur deux rangs, les huissiers et les gens de service en avant, les moins qualifiés de la cour venaient ensuite, suivis des charges puis des grandes charges de la couronne, précédant le groupe brillant où se trouvent l'empereur entouré des grands-ducs ses frères, des ministres, celui de la maison de l'empereur près de sa personne, de ses aides de camp généraux, des généraux de sa suite, de ses aides de camp, de ses pages; le clergé, les hauts dignitaires de l'Église, les chantres marchant en tête, précédés ou accompagnés de bannières aux vives couleurs. Tout le monde a le casque ou le chapeau à la main[2]. Ce cortége, éblouissant d'or, de diamants, de broderies, traverse à pas lents les splendides appartements, la cour d'honneur, se dirigeant, en faisant le tour du palais à l'extérieur, vers le lieu où s'accomplira la cérémonie sainte. Le souverain, les membres de la famille impériale, quelques généraux sont à cheval, et mettent pied à terre près des marches, recouvertes de tapis, qui donnent accès au monument, près duquel sont groupés les drapeaux de la garde, les bannières de la procession. Là, lorsque l'empereur et sa suite ont pris place à l'intérieur, la cérémonie commence; elle est accompagnée des chants mélodieux de l'Église grecque orthodoxe. Le métropolitain appelle la bénédiction de Dieu sur les eaux qui jaillissent dans toute l'étendue de l'empire, qui fécondent les champs; et, prenant la croix sainte, il la plonge dans le gouffre béant au fond duquel apparaît l'eau limpide du fleuve. A ce moment le canon fait entendre sa voix de bronze, un nuage de fumée enveloppe les quais, le palais; chacun veut toucher de ses lèvres cette eau bénite, la foule est grande là où une fissure dans la glace permet d'en puiser[3]; les troupes agenouil-

1. Réaumur; 6° 2/10e cent.

2. Quelque temps qu'il fasse, personne n'a ni surtout ni fourrures, et jusqu'à la fin de la cérémonie on reste tête nue.

3. L'année d'auparavant, j'assistai à Tiflis à la même cérémonie. Il faisait douze degrés de chaleur, et la rivière, le Koura, était couverte de fidèles qui y entraient tout entiers, ou avec leurs chevaux, et les bords étaient littéralement assiégés de gens, hommes et femmes, qui venaient puiser cette eau dans tous les vases possi-

lées présentent les armes; et la Néva est là calme, glacée, immobile au milieu de l'animation que présentent ses bords.

La fête militaire succède aux pompes de la religion. L'empereur remonte à cheval, et suivi d'un brillant état-major, passe devant le front de chaque régiment; il est accueilli par de frénétiques *hourras*, puis, venant se placer devant la porte du palais, vis-à-vis la glorieuse colonne Alexandrine, il assiste au défilé des troupes qui passent devant lui en l'acclamant de nouveau. C'est en ce jour que l'on peut admirer ces militaires d'élite, ces hommes choisis un à un selon le régiment auquel ils doivent appartenir; cette cavalerie dont chaque cheval est digne d'être monté par un général, cette uniformité dans la couleur de leur robe. C'est encore alors que l'on peut remarquer la régularité des mouvements, la précision des manœuvres. Ce qui frappe surtout l'étranger, au milieu de cette magnifique garde impériale, c'est l'escorte particulière de l'empereur[1], aux costumes asiatiques, aux chevaux relativement petits, mais pleins de feu. L'empereur ne se retire que lorsque le dernier peloton a défilé devant lui, que la dernière acclamation s'est fait entendre.

Le lendemain de cette belle fête, bien enveloppé de fourrures, assis dans un traîneau glissant légèrement sur le sol glacé, par une de ces splendides soirées d'hiver où la neige étincelle comme des diamants aux rayons de la lune, je me dirigeais vers le palais. Semblables à des ombres silencieuses, de toutes parts affluaient vers le même lieu d'élégants équipages, aux chevaux fougueux, et le bruit de leurs pas était amorti par le blanc linceul qui recouvrait la terre. De toutes les fenêtres du palais s'échappaient des torrents de lumière, saisissant contraste avec la douce clarté bleue que tamisait le ciel. En pénétrant dans le palais, je fus ébloui : une nuée de valets de pied, d'huissiers, revêtus de livrées d'une richesse et d'une élégance suprême, s'échelonnaient le long des escaliers, garnissaient les antichambres. Les trois mille invités arrivaient successivement. Quelles toilettes! que de perles, de rubis, de diamants! Il me semblait comme dans ce conte de fées voir réunies toutes les richesses de la terre. Les uniformes étincelant de broderies étaient constellés de décorations; tous les grands noms dont s'honore la Russie avaient là des représentants; le corps diplomatique, au grand complet, se réunissait près de la porte par où devait entrer le souverain. En face, les dames, semblables à une de ces palissades de camélias où les fleurs recouvrent les feuilles, formaient un groupe aux couleurs chatoyantes, où l'éclat des yeux le disputait à celui des pierreries. L'immense salle Blanche[1], dont l'éclairage était féerique, se remplissait à vue d'œil, lorsque la porte du fond s'ouvrit, et l'empereur fit son entrée, donnant la main à l'impératrice, précédé par le grand maréchal de la cour, comte Chouvaloff, suivi des grands-ducs, ses frères, de Mmes les grandes-duchesses, du comte Adlerberg, ministre de la maison de l'empereur; de quelques dames, du chambellan de service et des aides de camp. L'empereur avait revêtu l'uniforme des hussards de la garde; quant à l'impératrice et à Mmes les grandes-duchesses, tout ce que l'imagination peut rêver de plus riche et de plus élégant formait la toilette de ces belles princesses, qui semblaient porter sur elles les trésors de Golconde et de Visapour.

La polonaise[2] commença immédiatement, et sitôt après les quadrilles se formèrent. Deux orchestres, placés dans une galerie supérieure, exécutaient les airs de danse les plus nouveaux. Il faut avoir vu exécuter la polka, la mazurka sur leur sol natal pour se faire une idée de la grâce de ces danses nationales; les *lanciers*, alors dans toute leur nouveauté, alternaient avec elles. Les grands-ducs semblaient s'être érigés en maîtres de cérémonies; c'étaient eux qui organisaient les quadrilles, qui les guidaient dans leurs passes variées. L'empereur se promenait de groupe en groupe, s'entretenant avec affabilité avec ceux qui les composaient. Le bal était alors dans tout son éclat, mais bientôt ce vaste salon devint désert: l'heure du souper était arrivée.

Le couvert était dressé dans une immense salle ou plutôt une longue galerie nommée salle Nicolas[3], éblouissante de lumière; au centre se trouvait la table impériale couverte de vaisselle d'or massif, de surtouts fabuleux. Une palissade de hauts camélias en fleurs servait de fond à ce riche tableau; trois rangées de tables régnaient le long de la galerie; l'une d'elles était recouverte du surtout que l'empereur Nicolas avait acheté à Londres au prix d'un million. C'était celle destinée au corps diplomatique; M. Jean Tolstoï, ministre adjoint des affaires étrangères, en faisait les honneurs. Sur les autres, on pouvait voir les progrès que l'art de l'orfévrerie avait accomplis depuis le règne de l'impératrice Catherine II. Les produits les plus estimés de Sèvres et des manufactures de Saxe complétaient ce merveilleux ensemble, qu'accompagnaient quatre immenses dressoirs couverts de plats d'or et d'argent ciselés, où le fini du détail se disputait à la matière. Une nuée de maîtres d'hôtels, à l'habit écarlate galonné d'or, de valets de pied à la livrée impériale, accomplissaient le service avec célérité et sans confusion. L'impératrice et quelques hauts dignitaires, quelques dames désignées d'avance prirent place à la table impériale. L'empereur parcourut un moment le salon, puis s'assit à une place qu'il trouva vacante. Quelque

bles. On m'a assuré, je ne l'ai pas vu, que dans les campagnes les paysans font un trou dans la glace pour se plonger dans cette eau nouvellement bénite.

1. Elle se compose de deux cents hommes du Caucase; vingt-cinq Géorgiens, vingt-cinq Lesghiens, vingt-cinq hommes du Daghestan, et autant de la province d'Erivan, plus cent Cosaques à la tunique écarlate. Chaque peloton de vingt-cinq hommes porte le riche costume du pays auquel il appartient, et l'on remarque surtout le peloton revêtu de la cotte de mailles et du casque. Lorsque je vis ces magnifiques escadrons, les vingt-cinq Géorgiens étaient tous princes, *knias*.

1. C'est le nom de la salle où se donnent les grandes fêtes. Elle est revêtue de stuc blanc, et toute l'ornementation est dorée.

2. La polonaise est plutôt une promenade qu'une danse à laquelle presque tout le monde prend part.

3. Ce nom provient d'un portrait équestre de l'empereur Nicolas Ier, qui orne ce salon.

lieu qu'il occupât, c'était certainement la place d'honneur. Le menu des festins du lord-maire de Londres, que le *Times* enregistre complaisamment dans ses colonnes, peut seul donner une idée de la délicatesse de ce souper, où tous les invités furent admis, et la musique des régiments Préobrajensky et Pavlovsky firent entendre, pendant tout le temps du repas, de joyeuses mélodies.

A compter de cette belle fête, qui inaugurait d'une manière si brillante les plaisirs de l'hiver, elles se succédèrent avec fréquence dans les hôtels princiers de l'aristocratie. Je voudrais pouvoir les raconter toutes; mais celles qui m'ont le plus frappé par leur éclat furent un bal chez M. Emmanuel Narichkine, un concert chez le comte Orloff Dawidoff, et l'inauguration des salons du prince Galitzine. Le carnaval vint donner un nouvel essor à ces fêtes, qui se terminèrent par celle que Mme la grande-duchesse Marie-Nicolaevna donna dans son magnifique palais. A peine le dernier coup de minuit du dimanche gras[1] avait-il sonné que, semblables à la Cendrillon du conte des fés, les belles danseuses s'enveloppant de leurs chaudes fourrures, regagnèrent leurs équipages : le carême et ses austérités régnait désormais en maître dans toutes les familles de l'empire russe.



Entrée d'un bain un samedi. — Dessin de M. Blanchard.

Et la neige recouvre toujours le sol, et la Néva est toujours emprisonnée sous sa voûte glacée. Les arbres dépouillés courbent encore leurs branches sous l'effort puissant des brises froides envoyées par le pôle. Bientôt la neige tombe plus abondante en flocons épais; les vents du couchant, si longtemps enchaînés, reprennent leur empire : le mois de mars est arrivé. Les nuits sont froides encore, mais, dans la journée, le soleil fait sentir son influence chaque jour croissante, la terre se débarrasse de son linceul glacé, les bourgeons que le froid emprisonnait essayent de percer l'écorce des tilleuls, et le promeneur un matin aperçoit, au lieu de la surface immobile de la Néva glacée, ses eaux bleues et limpides qui se rident doucement en reflétant les rayons d'un soleil radieux.

P. Blanchard.

1. Le carême commence le lundi dans le rite grec.



Vue de Port-Famine. — Dessin de E. de Bérard d'après l'atlas de Dumont d'Urville.

JOURNAL D'UN VOYAGE AU DÉTROIT DE MAGELLAN

ET

DANS LES CANAUX LATÉRAUX DE LA CÔTE OCCIDENTALE DE LA PATAGONIE,

Par M. V. DE ROCHAS, chirurgien de la marine impériale.

1856-1859. — TEXTE INÉDIT.

AVANT-PROPOS.

Les rivages du détroit de Magellan, les ressources qu'ils présentent, leurs conditions climatériques, les peuplades qui les habitent ou qui les fréquentent, sont encore de connaissance peu vulgaire, surtout en France. En vain la marine royale d'Angleterre en a-t-elle fait une investigation minutieuse, au point de vue hydrogra-

phique du moins, les précieux renseignements qu'elle nous a fournis ne sont connus que de nos marins, qui ne s'intéressent d'ailleurs qu'aux données susceptibles d'éclairer leur marche dans ces périlleuses régions.

De l'ignorance ou des fausses idées dans lesquelles nous vivons à l'égard d'une des plus intéressantes contrées de l'univers, il faut accuser le peu d'intérêt qu'on attache en France aux études géographiques et les relations mensongères ou du moins entachées d'exagération, que nous ont léguées les navigateurs[1]. Combien de nos compatriotes croient encore aux Polyphèmes qui sur les rivages magellaniques menacent la vie du navigateur imprudent ou malheureux! Combien y en a-t-il qui considèrent le climat de ces contrées comme extrêmement rigoureux, qui se figurent d'ailleurs un sol aride, brûlé d'un côté par des volcans en ignition et de l'autre couvert de neiges et de glaces!

Ce défaut de connaissances positives et surtout vulgaires (car il n'est pas question des érudits que je n'ai aucunement la prétention d'instruire), ces préjugés répandus dans les masses, m'ont fait penser qu'il pourrait être utile de mettre sous les yeux du public un récit simple et fidèle d'un double voyage dans le détroit de Magellan. Il n'y faut pas chercher une œuvre littéraire où l'imagination aurait sa large part; c'est un simple journal de voyage qui n'a que la prétention d'être véridique.

Après le passage du détroit de Magellan, je conduirai le lecteur à travers le labyrinthe des canaux latéraux de la côte de Patagonie jusqu'au golfe de Péñas, près de Chiloë, où nous nous séparerons au moment où le navire entrera dans le grand océan Pacifique. Ces canaux latéraux, non moins intéressants que le détroit magellanique, sont depuis fort peu d'années ouverts à la navigation, et, à part des renseignements hydrographiques fort incomplets du reste, on ne possède encore sur eux aucune donnée géographique. Je n'ai certes pas la présomption de combler parfaitement cette lacune, et je ne prétends mettre sous les yeux du lecteur que quelques descriptions intéressantes peut-être à cause de la nouveauté du sujet.

Le cap des Vierges. — Entrée du détroit. — Le cap Gregory. — L'établissement chilien de Punta-Arena. — Cavaliers patagons.

Le 24 juillet 1856, après une navigation orageuse, notre vigie signala la terre. C'était le cap des Vierges, entrée du détroit de Magellan. Nous nous dirigeâmes à toute vapeur vers le canal où nous devions trouver des eaux calmes, les plus agréables distractions pendant le jour et le repos pendant la nuit. Bientôt apparut à nos yeux, comme l'embouchure d'un beau fleuve, une masse d'eau paisible contenue entre des falaises médiocrement élevées.

« Sondez ! » cria le capitaine, et pendant une demi-heure nous n'avançâmes que timidement et après indication du plomb scrutateur de la profondeur des eaux. C'est qu'il existe à l'entrée du détroit un vaste banc de sable dangereux pour le navigateur inexpert ou imprudent. La nuit arrivant, nous mouillâmes à *la baie Possession.*

En ces parages que n'éclairent aucuns phares, la navigation est impossible dans l'obscurité de la nuit, aussi le lecteur ne devra-t-il pas trouver étonnant de nous voir jeter l'ancre chaque soir.

La terre était à une assez grande distance du mouillage, le jour à son déclin, force fut donc de rester à bord.

Une vaste plaine nous paraissait se dérouler à notre droite sur le continent; les côtes de la Terre de Feu étaient plus éloignées de nous. Aucun indice d'être humain n'apparut à nos yeux qui interrogeaient curieusement l'horizon de tous côtés. Le lendemain matin, quand on leva l'ancre, un seul être vivant assistait à notre départ, c'était un guanaco qui paissait tranquillement l'herbe près du rivage et qui, de temps en temps, levait la tête pour jeter un regard sur cette masse noire qu'il voyait dans la mer à quelques milliers de pas de lui. Le guanaco est un animal curieux, j'en donnerai la description plus loin.

La journée du 25 et celle du 26, employées à franchir la distance qui nous séparait de Punta-Arena (Sandy-Point des cartes anglaises), ne nous procurèrent rien de bien intéressant à observer. Nous naviguions à une trop grande distance de la Terre de Feu pour qu'il fût possible d'en saisir les détails, et sur la côte de Patagonie nous n'apercevions qu'une succession de falaises sédimentaires ou de plages de sables, derrière lesquelles il était plus facile de deviner que d'envisager les vastes pampas qui les séparent de la chaîne de montagnes dont nous apercevions les têtes couronnées de neige.

Entre le cap Gregory et Punta-Arena, nous vîmes sur le rivage quelques feux de campement et des hommes à cheval; c'étaient des Patagons.

Le cap Gregory est, en effet, un des points où il est le plus facile d'entrer en relation avec ces nomades, et de s'y procurer, moyennant quelques galettes de biscuit et quelques litres d'eau-de-vie, de la chair de guanaco, de vigogne ou d'autruche.

Le 27 au soir, nous mouillâmes à Punta-Arena en vue d'un établissement sur lequel flottait le pavillon de la république du Chili.

1. Les compagnons de Magellan firent, à leur retour, des récits fabuleux sur le détroit qu'ils avaient découvert et parcouru à travers des périls sans nombre. Certes leur gloire était assez grande, et point n'était besoin, pour exciter l'admiration de leurs contemporains, de parler de géants qui lançaient sur leurs navires des quartiers de rochers.

Des navigateurs beaucoup plus modernes, comme le commodore Byron et le capitaine Carteret, exagèrent singulièrement encore la taille des Patagons. Les officiers français de la flûte royale *Giraudois*, qui visita le détroit de Magellan à peu près à la même époque, c'est-à-dire au commencement du dix-huitième siècle, ont admiré des géants de plus de sept pieds! Un de nos contemporains, le capitaine américain Morell, entrant dans une voie d'imaginations moins excusables encore, a vu, dans le même détroit, des ruines et des édifices superbes, « à tel point qu'il n'en pouvait croire ses yeux. » Inutile d'aller plus loin; n'en croyons point les yeux de M. Morell!

Un village construit à l'européenne, groupé autour d'une petite église dont la flèche élégante, quoique modeste, semblait percer la cime des arbres qui entourent le rustique établissement ; le tintement religieux de la cloche qui sonnait l'*angelus* du soir ; un troupeau que des bergers ramenaient des pâturages voisins, tout, jusqu'aux bruyères qui hérissaient le sol entre les troncs majestueux de la forêt, et la neige qui couvrait la campagne, éveillait en nous ces souvenirs si chers de la patrie absente.

A peine avions-nous eu le temps d'admirer cet agreste paysage, que le commandant de la petite colonie venait nous souhaiter la bienvenue et nous inviter à passer la soirée dans sa maison[1]. Trop heureux de rencontrer dans ces sauvages contrées des hommes auxquels il nous fût possible de communiquer nos idées, nous n'eûmes garde de manquer à cette bonne invitation.

La bourgade est à quelques centaines de mètres de la mer ; on s'y rend par un sentier large, bien tracé, mais que l'obscurité de la nuit et la neige qui donnait à toute la surface du sol une uniformité trompeuse, ne nous permirent pas de suivre, sans quelques-uns de ces incidents qui sont, pour les voyageurs, le désespoir du moment et le charme des souvenirs ultérieurs.

Le commandant chilien nous avait préparé une petite soirée toute cordiale, en compagnie de sa jeune femme et du curé de la paroisse, moine gras et rubicond, dont



la conversation nous eût sans doute beaucoup intéressé s'il n'avait eu, ce jour-là, quelque paresse à ouvrir la bouche. On s'entretint de beaucoup de choses, de l'Europe d'abord, de l'Amérique ensuite, et surtout de cette partie de l'Amérique que notre hôte tenait sous sa direction. « Le séjour, disait-il, n'était pas des plus gais, surtout en hiver ; les communications avec la métropole étaient bien rares, elles n'avaient lieu que deux fois par

1. L'emplacement choisi pour jeter les premiers fondements de la colonie *Magallanes* réunit le double avantage d'être utile à la navigation du détroit et aux travaux agricoles. La partie orientale de la presqu'île de Brunswick est sans doute la contrée la plus belle et la plus intéressante du détroit; elle offre en abondance des forêts, des prairies et de gras pâturages. La défense de la colonie contre les attaques des Indiens, d'ailleurs très-pacifiques et en fort petit nombre, est très-facile, grâce à sa propre situation, car elle tient seulement au continent par un isthme étroit. C'est en outre la station d'un navire de guerre chargé de veiller aux besoins de la colonie, et de donner des secours et des renseignements aux navires qui font la traversée des détroits ou qui y séjournent pour la pêche de la baleine. Des chemins ont été frayés le long de la côte, depuis l'ancien port de San Felipe jusqu'au cap Noir, pour relier entre elles différentes vallées et ports du littoral.

Enfin des explorations fréquentes dans l'intérieur des terres, des essais d'acclimatation de plantes et d'animaux utiles, sont d'un heureux présage pour l'avenir de la colonie.

(*Essai sur le Chili*, par V. Perez-Rosalès.)

an. Les relations sociales étaient bien restreintes; il fallait se borner à celles du curé et de un ou deux officiers. Le reste de la population, formant un total de deux cent cinquante individus, était composé de soldats presque tous mariés d'une façon quelconque; de déportés et de quelques aventuriers qui vivaient là, provisoirement, comme ils auraient pu vivre ailleurs. De commerce point, de travaux agricoles, peu; on avait défriché quelques petits coins de terre et on possédait deux ou trois petits troupeaux. Du reste, tranquillité parfaite; les Patagons étaient de braves gens qui fournissaient les ménages de viandes de guanaco, d'autruche, de vigogne, moyennant quelques poignées de farine, de feuilles de tabac et de biscuits[1]. Ils eussent bien aimé recevoir quelques bouteilles de vin, bon ou mauvais, et encore mieux d'eau-de-vie; mais ce genre de commerce était interdit par les règlements et empêché du reste par la pénurie presque absolue de ces liquides, raison péremptoire et qui pouvait dispenser de la précédente.

Le gouvernement chilien tenait à la conservation de ce poste, non-seulement à cause de l'importance qu'il pourrait acquérir plus tard, en raison d'un riche gisement carbonifère voisin, si la marine du commerce, renonçant enfin à la pénible navigation du cap Horn, adoptait la route du détroit pour passer d'un océan à l'autre, mais aussi parce que la république Argentine élevait des prétentions sur la possession de la Patagonie, et que le pavillon chilien flottant en permanence sur le territoire contesté, témoignait de la volonté du Chili de conserver et défendre ses droits.

La métropole avait précédemment créé un établissement du même genre à quelques lieues de distance vers l'ouest, à Port-Famine; mais une révolution qui bouleversa le gouvernement métropolitain fut cause aussi de



Campement sur le rivage de Port-Famine. — Dessin de E. de Bérard d'après l'atlas de Dumont d'Urville.

la ruine de cet établissement. Les soldats et les déportés, guidés par un lieutenant d'artillerie, partisan d'un des compétiteurs à la présidence du Chili, s'insurgèrent contre le gouverneur représentant du parti opposé, le massacrèrent avec ceux qui voulurent le défendre et, emportant les armes, partirent sur un navire mouillé en rade pour aller rejoindre au Chili le prétendant, que soutenait l'officier chef du complot. Inutile de faire connaître la suite de cette histoire qui n'appartient plus désormais à la colonie de Magellan; qu'il me suffise de dire

1. Tous les voyageurs ont signalé l'avidité des peuples chasseurs qui ne se nourrissent que de viande, pour le pain et les farineux en général. C'est un fait qui trouve sa contre-partie dans la passion malheureuse pour la chair humaine, à défaut de toute autre, chez les peuples qui n'ont au contraire sous la main que des farineux. Je me suis appliqué, dans un travail déjà publié (voy. p. 130), à faire ressortir ces observations, qui me paraissent éminemment fécondes en déductions philosophiques, et j'ajouterai pratiques, si l'on veut civiliser les malheureux Calédoniens, et non pas les tuer pour des crimes atroces sans doute, mais auxquels les pousse *peut-être* un besoin fatal autant que leurs mauvaises passions.

La science qui nous a tant donné, mais qui nous doit tant encore, nous dira un jour, d'une manière certaine et sans porter atteinte aux dogmes sacrés de la morale, la part qu'il faut faire pour l'exacte appréciation de la culpabilité d'un homme entre les impulsions fatales de sa nature physique et les libres déterminations de sa nourriture spirituelle. En attendant, elle nous donne l'explication plausible du fait intéressant que je viens de mentionner. Les peuples chasseurs, les Patagons se bourrent d'azote pour former leur sang et leur chair, mais manquent de combustible pour fournir au foyer pulmonaire et se réchauffer, voilà pourquoi ils demandent à grands cris de la farine, du vin, de l'eau-de-vie.

Les insulaires qui n'ont pas d'animaux à manger, mais seulement des plantes tubéreuses et féculentes, ont du combustible de reste, mais sont en disette perpétuelle des éléments plastiques nécessaires pour entretenir leurs organes, refaire le sang qui se perd, réparer les muscles qui s'usent, entretenir leurs forces et leur vie, en un mot.

Sans doute on peut vivre dans des conditions fâcheuses, mais on vit plus difficilement, moins longtemps et moins bien. L'exemple de quelques anachorètes ne prouve rien, sinon que toute régle souffre des exceptions.

que l'on fusilla le chef des rebelles peu de temps après son débarquement à l'île Chiloë. Cet événement se passa, si je ne me trompe, en 1850. Deux ou trois ans s'écoulèrent avant que le gouvernement pût rétablir la colonie pénitentiaire de Magellan, et quand il le fit, ce ne fut plus à Port-Famine mais à Punta-Arena, lieu plus convenable, pour différentes raisons que j'indiquerai plus tard.

Après avoir pris congé du commandant, nous visitâmes quelques habitations du village; il était déjà tard, mais, un *jour de fête*, on peut bien reculer l'heure du sommeil. On ne voyait pas tous les jours des étrangers, et l'occasion de se procurer quelques provisions solides et surtout liquides n'était point à dédaigner; aussi n'avions-nous à déranger personne, mais seulement à accéder à l'invitation qui nous était faite à chaque porte, d'entrer au logis. On nous présentait alors des peaux de jaguar, de couguar[1], de guanaco, d'autruche. Ces peaux, particulièrement les deux dernières, font de fort beaux tapis. Les Patagons font subir aux peaux de guanaco une préparation qui rend leur conservation parfaite tout en leur donnant une souplesse qui permet de s'en draper comme d'un manteau. Elles servent en effet de vêtement à ces Indiens. Pour tous ces objets, le prix demandé était minime quand il s'agissait de sucre, de café, de vin, d'eau-de-vie, etc.; mais il devenait exorbitant si l'on voulait payer en espèces monétaires, encore tous les vendeurs ne s'en souciaient-ils pas. Qu'avaient-ils à faire d'argent dans un pays où il n'avait pas cours et presque sans communication avec le reste du monde?



Nandou ou autruche d'Amérique. — Dessin de L. Rouyer d'après nature.

Les habitations que nous visitâmes étaient bien pauvres; ni poêle ni cheminée pour parer à la rigueur de la saison, mais un simple *brasero*. Une seule de ces habitations faisait exception à la règle et c'était la plus misérable. Dans celle-ci, une famille déguenillée était assise tout autour d'un foyer formé de bûches monstrueuses brûlant sur le sol au milieu de la cabane et dont la fumée s'échappait par le sommet du toit conique. Malgré l'éclat de la flamme, à peine se voyait-on dans cet abominable séjour.

Nous regagnâmes notre navire, et le lendemain matin nous retournâmes au village pour faire quelques vivres frais, car c'était l'heure à laquelle on avait quelque chance de voir arriver des Patagons avec leur charge de venaison. A peine débarqué, je vis en effet apparaître une cavalcade indienne composée de deux hommes et trois femmes. Tous montaient de petits chevaux fort vifs avec une peau pour selle; pour mors et pour bride une courroie de cuir pliée en fronde passée dans la bouche du cheval et tenue par les deux extrémités dans la main du cavalier; pour étriers, des lanières terminées à l'extrémité en V renversé avec adjonction d'une tige de bois transversale réunissant les deux jambages du V et destinée à supporter le pied du cavalier. Hommes et femmes étaient couverts d'une peau de guanaco, la tête nue, les cheveux flottants et portant dans le bras droit un *lazzo* ou lacet. Ce lazzo est, comme on sait, une longue courroie portant à une de ses extrémités un corps pesant comme une pierre ou mieux un morceau de fer ou

1. Ces deux animaux sont communément appelés *tigre* et *lion d'Amérique*, parce qu'ils ont des analogies avec les espèces de même nom de l'ancien continent.

Le *jaguar*, si dangereux qu'il soit, est bien loin d'atteindre jamais aux proportions du vrai tigre d'Asie; sa taille est celle de la panthère; il est grisâtre, à taches fauves bordées de noir.

Le *couguar* est beaucoup plus petit que le lion, sans crinière, roux, avec des taches de même couleur plus foncée. Généralement long d'un mètre et haut de cinquante centimètres, il n'est nullement dangereux pour l'homme.

Le *guanaco* (*camelus huanacus* de Buffon) ne ressemble nullement à un chameau; c'est au contraire un animal élégant, à cou long, à tête fine, à corps aplati, à jambes longues et grêles, à poil très-fin, fauve, taché de blanc, d'une agilité remarquable. J'ai

de plomb qui, projeté avec vigueur, entraîne après lui la corde légère disposée en nœud coulant et dont une extrémité est fixée à la selle du cheval. On conçoit que quand l'anse ou nœud coulant est jetée sur un animal et qu'elle l'enlace, soit que l'animal veuille fuir, soit que le cavalier coure en sens contraire, le nœud se serre et la proie se trouve prise. C'est ainsi que les Patagons se rendent maîtres des animaux les plus agiles ou les plus redoutables, comme aussi de l'autruche qui ne se sert jamais de ses courtes ailes que pour accélérer sa course.

Toutes les peaux qui sont aux mains des colons de Punta-Arena proviennent d'animaux pris de cette façon par les Indiens.

Mais revenons à nos cavaliers. Ils portaient en croupe des quartiers de guanaco et de vigogne; je fis marché pour une belle pièce et j'invitai le vendeur à me l'apporter au rivage. En homme bien élevé il mit pied à terre et m'offrit sa monture pour parcourir la petite distance qui nous séparait de la mer. J'acceptai l'offre qui, à défaut de paroles aimables, m'était faite en gestes aussi intelligibles que galants. En examinant à côté de moi le cavalier devenu piéton, un phénomène singulier, dont je cherchais à me rendre compte, me frappa; il ne me semblait plus avoir affaire au même homme; tout à l'heure j'avais affaire à un quasi géant et maintenant j'avais à côté de moi un homme de belle taille sans doute, mais qu'il ne m'était pas possible d'évaluer à plus d'un mètre quatre-vingts centimètres. L'explication ne fut pas très-difficile à trouver et elle s'applique aux six ou sept Patagons mâles et femelles que j'ai pu voir assis et debout. Le tronc, chez ces gens, est très-développé relativement aux jambes, en sorte que leur stature paraît bien différente suivant qu'on les considère debout ou assis.

Quant aux autres individus dont il a été précédemment question, l'homme était d'une taille fort ordinaire, environ un mètre soixante-cinq centimètres, et les trois amazones eussent passé, parmi nous, pour des femmes de taille élevée mais nullement extraordinaire. Leur carrure était large, leurs membres solidement tournés, leurs formes bien accusées.

Je ne parlerai pas davantage des Patagons pour le moment, réservant à plus tard le soin d'esquisser leur portrait physique et moral.

Laissons aussi présentement la colonie de Punta-Arena; j'y ramènerai le lecteur après un laps de trois années pour l'examiner plus en détail et voir si durant cet intervalle de temps elle aura réalisé quelques progrès.

La chair du guanaco. — Port-Famine. — L'écorce de winter. La baie de Saint-Nicholas. — Une famille de Pêcherais.

Rentrés à bord, notre premier soin fut de nous faire préparer quelques grillades de guanaco. Outre l'appât d'un mets tout nouveau, il y avait encore celui de vivres frais dont nous étions sevrés depuis longtemps. Ceux-là seuls qui ont navigué sont susceptibles d'apprécier et d'excuser l'ardeur de cet appétit grossier; seuls ils savent combien après de longues privations les désirs de ce genre deviennent impérieux, avec quel entraînement l'estomac emporte la tête, la matière domine l'esprit. « Ah! bienheureux ceux qui plantent choux, » dit Rabelais par la bouche de Panurge, dans la nef qui le ballotte sur la mer.

Eh bien! la chair de guanaco a un goût de venaison assez agréable, du moins lui trouvâmes-nous dans les circonstances présentes tout l'attrait d'un filet de chevreuil. Nonobstant et durant ce festival, le navire nous emportait loin de Punta-Arena vers Port-Famine où nous devions mouiller le soir. Aux côtes plates et nues de la portion du détroit déjà parcourue se succédaient, depuis les environs de Punta-Arena, des terres de plus en plus hautes boisées, accidentées et pittoresques. Des montagnes, aux têtes blanchies par la neige, se déroulaient à l'arrière-plan, tandis qu'au premier une végétation verte et vigoureuse couvrait les ondulations plus voisines du rivage. La Terre de Feu nous apparaissait dans le lointain comme un massif enseveli sous la neige.

Voici Port-Famine; les dernières lueurs du soleil nous permettent de voir des habitations ruinées sur un morne qui domine les alentours de la baie, au fond d'un immense bassin où les Espagnols élevèrent jadis la *Ciudad real del Felipe*. C'était en 1581, soixante et un ans après la découverte du détroit. La royale cité, qui ne se composa jamais sans doute que de quelques maisons de bois ou de torchis et d'une palissade, comme l'établissement chilien récemment élevé sur ses ruines par les descendants des premiers fondateurs, et dont il ne reste non plus aujourd'hui que des décombres, l'établissement des anciens Espagnols, dis-je, n'eut qu'une existence éphémère. Des mesures imprévoyantes ne tardèrent pas à laisser la colonie naissante en proie aux horreurs de la faim et aux agressions des Indiens. La plupart des colons y laissèrent leurs os, les autres cherchèrent leur salut en se dirigeant vers Rio de la Plata; et en 1598 on cherchait en vain les traces de la *Ciudad real del Felipe*. Les ruines que nous avons aperçues de la mer, et que je vais tout à l'heure faire parcourir au lecteur, appartiennent à l'établissement chilien dont la fin

vu deux de ces animaux très-bien apprivoisés chez le gouverneur de Punta-Arena, en 1859. Mais à l'état de nature ce sont des animaux très-timides, fuyant à la moindre alerte et difficiles à atteindre pour le chasseur.

La *vigogne* est aussi un animal fort élégant, de la taille et de la forme de la chèvre, mais sans cornes et avec des pattes doublement longues. Son corps est couvert d'une laine courte et fine comme de la soie. J'ai vu à Liverpool, en Australie, un troupeau de vigognes amené à grands frais de l'Amérique du Sud par un de ces entreprenants et industrieux colons que l'admirable province anglaise compte en si grand nombre dans son sein.

Le *nandou* ou *autruche* de Magellan (*Rhea Americana*) est un oiseau très-différent de l'autruche de l'ancien continent; elle est moins grande de moitié, les plumes qui lui couvrent tout le corps et jusqu'aux tibias sont petites, fines, blanches ou grises; en les laissant sur la peau qu'on enlève du corps de l'animal par l'écorchement, on peut faire des tapis fort gentils mais peu durables.

n'a pas été moins lamentable que celle de son aîné. A peine avions-nous jeté l'ancre, que je me hâtai de mettre pied à terre.

Les ruines ont toujours produit sur mon imagination une impression singulière, et des ruines dans un nouveau monde, des ruines dans une contrée que la main de l'homme semble n'avoir pas encore effleurée, exerçaient sur moi, quelque nulle que fût leur valeur, une attraction, puérile peut-être, mais irrésistible.

Des maisonnettes à demi écroulées, d'autres encore debout et auxquelles il ne manquait que la toiture, plusieurs portant les traces de l'incendie, un canon que nous découvrîmes couché parmi les herbes à côté de son affût à demi brûlé, un débris de palissade sur un talus en partie éboulé, tels étaient les restes de l'établissement chilien de Port-Famine. Pas un être vivant dans ces débris, pas un Indien utilisant pour son service les épaves de la cité abandonnée! Cette circonstance nous contrariait quelque peu, car nous espérions *faire d'une pierre deux coups*. Nous étions sur une petite presqu'île qui est bien, s'il faut en croire les érudits, celle où Sarmiento fonda en 1581 le premier et dernier établissement espagnol du détroit de Magellan. Si la position maritime était magnifique, il faut avouer que l'assiette terrestre ne l'était pas, car la presqu'île était beaucoup trop petite pour que les colons pussent y chercher l'existence dans la culture, et s'ils voulaient en sortir ils ne pouvaient plus, sans des forces considérables, être en sécurité contre les attaques des Indiens.

Une assez belle rivière désignée sous le nom de Sedger sur les cartes, se jette à la mer tout près des anciens établissements; elle traîne à son embouchure une quantité de troncs d'arbres si nombreux et si beaux qu'on peut préjuger de la richesse de ses rives en bois de construction. En effet, Dumont d'Urville qui a parcouru avec attention la campagne environnante y a trouvé la végétation très-riche et très-puissante. La forêt qui forme la lisière du cours d'eau est en majeure partie constituée par le *hêtre antarctique*, bel arbre d'un feuillage vert tendre en toute saison. Son tronc s'élève souvent à vingt et trente mètres avec un diamètre d'un mètre. Avec lui se trouve l'*écorce de winter*, arbre non moins élégant par son port que par son feuillage et dont l'écorce aromatique pourrait à la rigueur suppléer la cannelle. C'est un arbre de dix-huit à vingt mètres de hauteur au maximum avec un diamètre de trente centimètres environ.

Le nom de Port-Famine ne doit point effrayer le voyageur qui ne compte pas y être délaissé comme les anciens colons espagnols. Pour les ressources naturelles qu'il y trouvera en gibier, poisson, coquillages, c'est au contraire un des points les plus fortunés du détroit.

De plus, c'est un fort bon mouillage, tant à cause de la facilité d'y faire de l'eau et de prendre des provisions de bois tout préparé en quelque sorte et traîné au rivage, que pour l'abri sûr qu'il donne aux navires. Sous tous ces rapports le mouillage est bien préférable à celui de Punta-Arena que nous venons de laisser.

C'est à Port-Famine que les capitaines anglais King et Fitz-Roy, auxquels on doit l'hydrographie du détroit de Magellan, avaient établi leur observatoire.

Ils avaient, en partant, laissé une boîte clouée contre un arbre avec l'inscription *post-office*. Les navires qui devaient passer par là étaient invités à y laisser leurs lettres et à prendre celles adressées aux pays voisins de leur destination. Étrange bureau de poste, qui cependant fonctionna, car des lettres y furent déposées par Dumont d'Urville pour le ministre de la marine et parvinrent à leur destinataire. Il a cessé d'exister depuis que les Chiliens ont créé dans le détroit un établissement où les dépêches peuvent être laissées avec plus de sécurité.

Le 29 juillet, nous laissâmes Port-Famine pour gagner la baie de Saint-Nicholas. Au fur et à mesure que nous avançons dans le détroit, les côtes s'élèvent de plus en plus. Qu'on se figure les effets pittoresques d'une chaîne de pics déchiquetés, de dômes, de mamelons, de pitons élancés et arrondis comme des tours; retenant suivant leurs formes et le nombre de leurs anfractuosités des masses plus ou moins considérables de neige que percent çà et là des arbres toujours verts. Le flanc des montagnes plus ou moins abrupt est paré d'une belle végétation, du moins sur la côte continentale que nous longeons toujours de plus près que la rive opposée.

Nous mouillons le soir à l'abri d'une montagne très-haute et perpendiculaire comme une muraille. De son sommet s'abattent des tourbillons de neige fouettés par un vent violent qui souffle comme par accès pour se taire complétement et reparaître avec la même intensité un instant après. Ces bourrasques, ces *grains* violents, comme les appellent les marins, interrompus par des calmes plats, les *sauts de vent*, c'est-à-dire les changements de direction brusque des courants atmosphériques, sont fréquents dans le détroit et en constituent les seuls dangers sérieux. Peu redoutables pour les bâtiments à vapeur, ils le sont beaucoup pour les navires à voiles, ceux du commerce surtout, dont l'équipage est trop réduit pour exécuter des manœuvres promptes et rendues très-fatigantes par leur répétition.

Nous étions dans la baie Saint-Nicholas, appelée *baie des Français* par Bougainville. C'est ici et dans une baie voisine qui porte son nom que le navigateur français venait faire des provisions de bois de charpente pour notre colonie des Malouines. Depuis longtemps nous avons abandonné ces îles; d'autres ont occupé la place que nous avions délaissée et durant longues années le pavillon français ne fit que de bien rares apparitions dans cette baie qui nous avait emprunté notre nom. Depuis quelques années nous la visitons moins rarement, grâce aux progrès récents de la marine à vapeur.

La baie Saint-Nicholas est vaste; elle est circonscrite partie par des montagnes, partie par une large vallée arrosée par une rivière et couverte d'une majestueuse forêt.

Deux îlots concourent avec la montagne au pied de laquelle nous étions mouillés, à former un bon abri aux navires.

Nous avions tout d'abord aperçu un feu au fond de la baie; puis, le lendemain matin, un autre feu s'alluma sur l'un des îlots. Bientôt une pirogue s'en détache; elle se dirige vers nous; deux femmes la font mouvoir avec des pagaies, trois hommes sont accroupis autour d'un petit foyer circonscrit par du sable et des galets qui préservent de l'incendie la frêle embarcation faite d'écorces d'arbre soutenues et reliées par des branches pliées en demi-cercle. Ces *sybarites* et leurs *esclaves* sont couverts de peaux de bêtes qui, à chaque mouvement, mettent à nu une partie de leur corps, car le vêtement est aussi simple que devait l'être celui de nos premiers parents, vierge de toute atteinte de l'aiguille et des ciseaux.

L'appât du biscuit décide les hommes à monter à bord pendant que les femmes gardent la nacelle; elles ont le plaisir de nous examiner et de voir comment leurs maris s'y prennent pour manger du biscuit. Heureusement des âmes plus charitables que celles de leurs maîtres leur jettent leur part de festin.



Vigogne surprise par un couguar. — Dessin de L. Rouyer d'après nature.

Nos trois gaillards se familiarisèrent assez vite, mais sans perdre leur air d'étonnement et une grande disposition à la panique. C'étaient des hommes bien découplés, à larges épaules, à grosse face, et d'une taille que nous appellerions moyenne.

Des trois femmes, l'une paraissait avoir de quinze à seize ans, les deux autres de vingt-cinq à trente; l'une d'elles avait une figure agréable et régulière, les deux autres étaient.... « de celles dont on ne parle pas, » comme disent en France les femmes laides. C'étaient de fortes femmes, aux puissantes poitrines, et de taille ordinaire. Nous avions affaire à une famille de *Pêcherais*. Comme nous sommes appelés à en voir beaucoup d'autres, nous attendrons de nouvelles observations pour tracer un portrait plus complet et collectif en même temps.

L'un des sauvages que nous avions à bord et qui pa-



Forêt sur les bords de la rivière Sedger. — Dessin de E. de Bérard d'après l'atlas de Dumont d'Urville.

raissait commander aux autres avait la chevelure blanchie avec la chaux et séparée en deux tresses maintenues par un ruban. Ses compagnons s'empressèrent de se procurer pareil ornement en troquant avec nos matelots les peaux qui les couvraient contre des rubans de chapeau, ce qui ne leur fit pas gagner un atome de chaleur. On les affubla par-dessus le marché de chemises très-mûres et de vestes percées sans leur donner de pantalons qui auraient gêné leurs mouvements. Nos visiteurs se promenèrent gravement sur le pont dans leur nouveau costume, peu soucieux de la curiosité dont ils étaient l'objet. On offrit un cigare allumé à l'un d'eux, il en tira deux bouffées et le jeta; c'était un produit nouveau pour lequel il ne se sentait pas de goût. Le café ne le flattait pas davantage; on ne put lui en faire avaler une gorgée que par une sorte de violence. Décidément nous avions affaire à des hommes très-primitifs!

Au moment de nous séparer on compléta leur costume et ils regagnèrent la terre, où nous nous dirigeâmes nous-mêmes.

La rivière de Gennes. — Ajoupas. — La baie Bougainville. — Chasse. La baie Borja. — Le bassin de Playa-Parda.

Nous entrâmes dans la rivière de *Gennes* qui a reçu son nom d'un marin français; elle était couverte d'une croûte de glace que notre embarcation brisait facilement, mais qui, devenant plus épaisse au fur et à mesure que nous avancions et que le lit perdait de sa profondeur et de sa largeur, entrava définitivement notre marche à un demi-mille environ de la mer. Ce cours d'eau, de profondeur médiocre, n'a guère qu'une vingtaine de mètres de largeur près de son embouchure. Il circule au milieu d'une épaisse forêt dans laquelle nous hasardâmes quelques pas. La neige, qui couvrait le sol, nous présentait des empreintes de pas d'animaux, mais aucun vestige d'être humain.

A la lisière de la forêt, sur le bord de la mer, nous vîmes plusieurs *ajoupas* à côté de foyers éteints. Ce mot espagnol sert à désigner les berceaux de branchages qui servent de retraite aux Indiens les plus arriérés. Ces berceaux sont garnis de feuilles en dessus et du côté du vent. Un grand feu est allumé devant le côté dégarni. Telles sont les huttes qui servent de retraite aux pauvres Pêcherais.

Des amas de coquilles et d'os de gros poissons accumulés autour de ces retraites témoignaient du genre d'alimentation de leurs habitants. Les Pêcherais passent leurs journées dans leurs pirogues, soit à pêcher, soit à passer d'un rivage à un autre, ou errent sur le bord de l'eau pour ramasser des coquilles. La nuit venue, ils tirent leur embarcation au sec et se réfugient dans leur ajoupa. C'est ce que nous vîmes pendant les deux jours que nous passâmes à la baie Saint-Nicholas. Les peaux dont ils sont couverts semblent indiquer qu'ils se rendent aussi maîtres de quelques animaux terrestres, ce qui doit être rare néanmoins, car ils ne sont pas riches en dépouilles de ce genre et je ne leur ai vu aucune arme propre à faire la chasse à ces animaux. C'est probablement au piége qu'ils les prennent.

Voilà des assertions bien hardies et quelque peu aventurées! dira peut-être le lecteur. Le fait est qu'elles auraient été mieux placées plus loin, quand nous aurons eu, dans différentes localités, des relations avec les Pêcherais et que les mêmes observations se répétant partout, appuyées du reste sur l'opinion de voyageurs qui nous ont précédé, pourront donner certain crédit à notre assertion.

Le 31 juillet, nous passâmes la journée à parcourir les alentours de la baie, et nous poussâmes notre reconnaissance jusqu'à la *baie Bougainville*. Ici encore des bois touffus couvrent tous les environs et s'élèvent jusqu'au sommet des montagnes qui encadrent le bassin. Jamais nature plus forte et plus sauvage ne s'était offerte à mes regards. Impossible de faire deux pas dans la forêt sans escalader les troncs d'arbres renversés, sans élaguer les bruyères, les houx, les épines-vinettes qui hérissent le sol et ne laissent pas le plus petit espace découvert entre les tiges gigantesques du bouleau, du hêtre, du frêne[1], etc.

Tantôt un vieux tronc tombé de vieillesse et déjà décomposé en humus conserve sa forme sous une enveloppe protectrice de lichens et de mousses, et le pied qui croit y trouver une base solide, s'y enfonce comme dans une masse d'argile. Tantôt un arbre énorme et plus récemment couché sur le sol oppose une sorte de barricade qu'on ne parvient à escalader qu'en s'aidant, avec les mains, des branches voisines. Là, une vieille souche creusée par le temps présente une tanière aux animaux sauvages. Du milieu de ce chaos s'élancent de jeunes et puissants végétaux qui, empruntant au détritus des générations couchées à leurs pieds un surcroît de nourriture et de vigueur, balancent orgueilleusement leur cime à une hauteur démesurée. Le vent qui siffle à travers les massifs de feuillage trouble seul, par sa majestueuse harmonie, le silence effrayant de cette solitude.

Pendant que nous opérions cette excursion, nos chasseurs tuaient, sur les bords de la rivière de Gennes, des canards, des bécassines et une espèce d'alouette qui voltige sans cesse de la lisière de la forêt au bord de la mer. Ceux qui préféraient parcourir les anfractuosités de la baie, les petites criques, tuaient des oies énormes sur les rochers du bord de l'eau ou sur les têtes découvertes des rochers à demi plongés dans la mer. Malheureusement les produits de la chasse ne nous procurèrent pas toute la pitance que nous en attendions, parce que les oies et les plongeons ont une chair huileuse et puante. Les canards eux-mêmes ne sont pas complétement exempts de ce défaut, mais sont très-mangeables cependant. Le gibier de terre est excellent. Nous pûmes encore nous régaler de moules, de patelles, de vénus et autres coquillages. Les moules sont en telle quantité, qu'on peut les considérer comme une véritable ressource pour un équipage, quelque considérable qu'il soit.

1. Ce n'est qu'à la lisière de la forêt qu'il en est ainsi. Plus loin le sol se nettoie, parce que les rayons du soleil n'y pouvant plus arriver, la basse végétation n'y trouve pas les conditions nécessaires à son existence.

On peut aussi recueillir sur le bord des cours d'eau, dans le lit de ruisseaux desséchés, de la salade de céleri et de perdicium.

Après deux journées de relâche à la baie Saint-Nicholas, nous fîmes route pour la *baie Borja*, où nous abordâmes à la nuit.

Les côtes situées entre ces deux localités sont exclusivement montagneuses et quasi désolées, surtout du côté de la Terre de Désolation (une des grandes îles qui composent la Terre de Feu) et au cap Froward, extrémité méridionale du continent américain. Par ses gigantesques proportions, la nudité de ses rochers et les anfractuosités remplies de glace à l'époque de l'année où nous le visitions, ce cap est d'un aspect aussi sauvage qu'imposant.

On comprend qu'à la vue de ces effrayants rivages, sur lesquels un accident pouvait les jeter et les laisser en butte à toutes les horreurs de la misère, le courage des compagnons de Magellan ait commencé à faiblir. Puis, quand après avoir doublé ce cap ils aperçurent un amas confus de rocs et de montagnes qui semblaient barrer le détroit et leur défendre tout progrès ultérieur, et que, nonobstant ces obstacles surhumains, le grand navigateur s'enfonçait à l'aventure dans une des gorges de ce labyrinthe, on comprend encore mieux qu'ils se soient refusés à la manœuvre, en criant à leur capitaine qu'il les menait dans les gouffres de l'enfer. Mais la force du génie triompha de l'inertie des hommes comme des obstacles de la nature, et quand, sorti du goulet où il s'était enfoncé, il montra à son équipage terrifié une mer plus ouverte et pour ainsi dire déblayée, chacun vit bien que le grand homme était inspiré du ciel pour ouvrir de nouvelles voies à l'activité de ses contemporains et des générations futures.

Après avoir passé la nuit à la *baie Borja* (presqu'île de Croker) dans un beau bassin enclavé dans des montagnes abruptes, nous nous dirigeâmes vers *Playa-Parda*, où nous arrivâmes dans la soirée par un vent violent et une neige qui nous dérobait la vue des côtes; en sorte que notre entrée dans le petit bassin de Playa-Parda, caché entre des montagnes, faisait honneur tout à la fois à la sagacité et à l'habileté de notre capitaine.

Après trois années et demie d'une laborieuse navigation, nous devions revoir ce même port, mais non plus sous la direction de l'officier qui nous y avait si habilement introduit dans des circonstances difficiles! Une cruelle maladie l'avait séparé d'un navire qu'il conduisit trois années durant à travers les écueils de la Nouvelle-Calédonie et dans les parages inconnus de l'archipel de la Louisiade. Il dut renoncer au fruit de ses peines, au moment où sa main allait l'atteindre, et la seule récompense qu'il ait tirée de ses travaux est l'estime, l'affection et les regrets de son état-major et de son équipage. Ainsi va le monde d'ici-bas!

Qu'on se figure un grand puits creusé dans une montagne, et l'on aura une idée assez exacte du bassin de Playa-Parda. Les parois de ce puits, quoique rocheuses de la base au sommet et en grande partie dépourvues de terre végétale, ont cependant la singulière propriété de se présenter sous un aspect verdoyant. C'est que dans ces contrées la mousse, les lichens, les fougères et les lycopodes couvrent les espaces où les arbres n'ont aucune prise. La roche que le temps, la pluie, la neige et la glace usent, frottent, détériorent, les plantes vivaces qui grimpent, serpentent le long des rochers, tapissent les parois à pics, remplissent les anfractuosités, tout enfin abandonne des détritus qui s'accumulent vers la base et sur les tertres susceptibles de les retenir. Là-dessus prennent racine des arbustes piquants, le houx, le *berberis* à feuilles coriaces, le cyprès, les fougères arborescentes, espèces de palmiers égarés des régions équatoriales de l'Amérique centrale jusque sur les rivages de Magellan.

Voyez ce monticule couvert de mousse, d'où s'échappent quelques arbres rabougris; mettez-y le pied, vous foulez une mousse spongieuse qui se déprime sous votre poids. Et ce ravin, à demi rempli du même humus et des mêmes produits vivants, approche de son bord, vous entendez le murmure d'un ruisseau invisible, vous cherchez à l'apercevoir, et vous entendez l'eau bruire sous vos pas. C'est que, filtrant à travers les mousses et l'humus spongieux, il arrive à la surface du roc et s'écoule en dérobant son cours.

La chasse offre peu de ressources à Playa-Parda; on n'y tue guère que des oiseaux de mer, mais on s'y procure du céleri sauvage, précieuse trouvaille pour des gens rassasiés de viande et affamés d'herbe. L'équipage puise à pleins baquets les moules sur leurs bancs; une fois à bord, les chauffeurs en remplissent leurs seaux de tôle, les présentent au feu des fourneaux, et improvisent ainsi des marmites et une cuisine de Gargantua. Comme dans tout le détroit, on peut pêcher ici en plus ou moins grande abondance des mulets, des lamproies, des éperlans, des loches, etc.

Les conchyliologues, naturalistes de hasard qu'on flétrit volontiers du nom de *coquillards*, peuvent enrichir leur collection de térébratules, de vénus, de mactres, de peignes, de patelles, de tritons, de licornes, de fissurelles, de moules d'un demi-pied de longueur et d'oscabrions ou chitons d'espèce propre à ces rivages, comme la patelle d'Urville et le chiton magellanique.

Le havre Tamar. — Météorologie.

Le 4 août, nous laissons Playa-Parda, nous dirigeant vers le *havre Tamar*. La végétation des deux rives, celle de la Terre de Feu et celle du continent, s'appauvrissent de plus en plus; les montagnes découvrent leurs flancs noirs ou rougeâtres, tachetés de blanc par les flocons de neige. Le canal s'est tellement rétréci depuis les environs du cap Froward que l'œil embrasse et saisit parfaitement tous les détails, tous les accidents des deux rives.

Nous mouillons le soir au havre Tamar, sous le cap de même nom (presqu'île de Guillaume IV, Patagonie).

Un des premiers objets qui frappa nos regards fut une carcasse de navire, roulée par la mer jusque sur le sable. Le naufrage avait eu lieu depuis longtemps; on

ne recueillit aucun indice ni de l'origine du navire ni de ceux qui l'avaient monté.

Le cap Tamar est un affreux enchevêtrement de blocs entassés les uns sur les autres dans les positions les plus bizarres; tout, dans ces masses granitiques, atteste un ancien bouleversement: les roches sont brisées, fissurées, renversées, enchevêtrées de la façon la plus bizarre.

Des arbustes aux branchages serrés et touffus, entrelaçant leurs rameaux, présentent le curieux phénomène de ponts naturels sur lesquels nous traversons les crevasses et les ravins. Mais point de ces grands et beaux arbres que nous admirions à Port-Famine et à Saint-Nicholas. La montagne n'est plus tapissée, à quelques dizaines de mètres au-dessus de sa base, que de mousses et de lichens, ou même se montre tout à fait nue.

Nous allons laisser le détroit de Magellan pour nous engager dans les canaux latéraux de la côte de Patagonie, et notre voyage n'y perdra rien en pittoresque.



Entrée de la baie Fortescue. — Dessin de E. de Bérard d'après l'atlas de Dumont d'Urville.

Quelques mots maintenant sur la météorologie du pays que nous venons de parcourir.

J'ai avancé avant de commencer le récit de ce voyage, que le climat des rivages magellaniques n'était point aussi rigoureux qu'on se le figurait généralement, et je n'ai cessé depuis de parler de neiges et de glaces, et cela dans les mois de juillet et d'août! Voilà une bien grave contradiction! Le lecteur voudra bien réfléchir tout d'abord qu'il est transporté dans l'hémisphère sud, et par conséquent en plein hiver à cette époque, et en outre se donner la peine de lire les quelques lignes suivantes où l'éloquence des chiffres parlera plus haut que toute autre assertion.

Nous avons mis treize jours à franchir le détroit; la moyenne thermométrique de ces treize jours a été de deux degrés neuf dixièmes au-dessus de zéro. La température



Entrée de la baie de Saint-Nicholas. — Dessin de E. de Bérard d'après l'atlas de Dumont d'Urville.

minima a été de trois degrés au-dessous de zéro. La température maxima a été de sept degrés au-dessus de zéro.

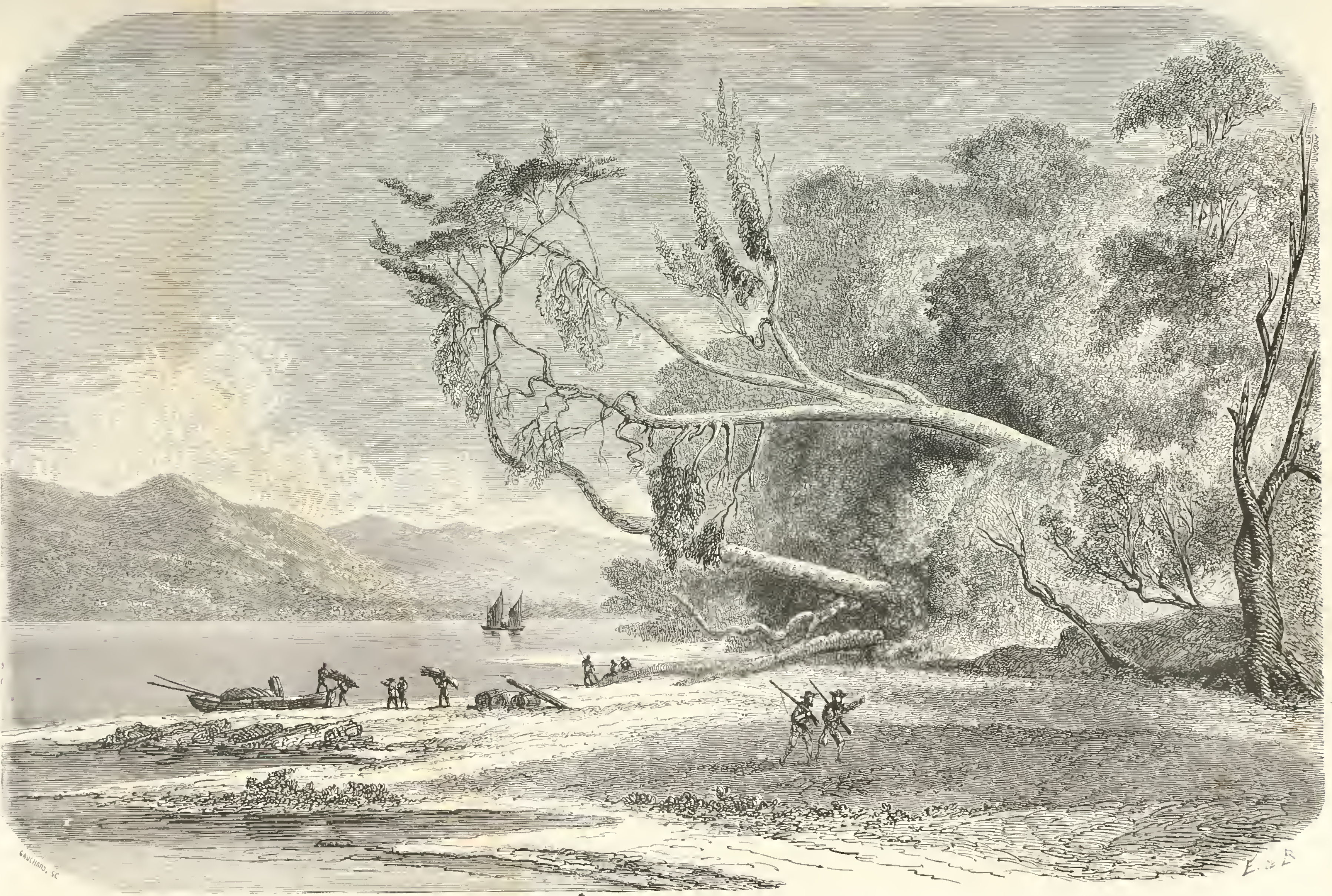
Au cas où la moyenne barométrique pourrait intéresser quelque honorable membre de la Société de météorologie, la voici : 746. 6.

Ajoutons qu'il y a eu quatre jours de neige, trois de pluie, un de grêle, et les autres jours un temps superbe.

Mais j'entends déjà quelque météorologiste me dire que des observations aussi restreintes ne prouvent rien. A la bonne heure! Mais il y en a eu de plus considérables faites en 1828 à l'observatoire établi à Port-Famine, par les capitaines Parker-King et Fitz-Roy.

En juin, on a vu le thermomètre se maintenir quelque temps à onze degrés au-dessous de zéro. Ce fut le minimum observé.

Ainsi le mois de juin a été le plus froid cette année-là, et on remarquera que ce mois et le suivant sont les plus rigoureux chaque année.



Plage du port Saint-Nicholas. — Dessin de E. de Bérard d'après l'atlas de Dumont d'Urville.

Mais bien qu'une pareille température n'ait rien de *sibérien*, il s'en faut de beaucoup qu'elle soit aussi froide tous les ans. Elle serait même tout à fait exceptionnelle, d'après les relevés météorologiques que M. le gouverneur de la colonie de Punta-Arena, en 1859, a bien voulu me communiquer, et dont je suis disposé à admettre l'exactitude. En effet, peut-on croire à des hivers bien rigoureux dans un pays couvert de plantes qui ont besoin de serres pour vivre dans nos climats européens, en voyant la nudité presque complète des indigènes et entendant dans le bois le caquetage des perruches et le bourdonnement des colibris.

Les vents généralement régnants sont ceux de la partie ouest variant du sud-ouest au nord-ouest. — Ils soufflent assez fréquemment du sud, et rarement de toute autre direction que celles qui viennent d'être indiquées.

Ceci posé, on conçoit qu'il est infiniment plus facile, surtout pour les navires à voiles, de passer du Pacifique dans l'Atlantique que d'opérer la navigation inverse. La direction ordinaire des courants corrobore encore ce fait.

Mais voilà assez de météorologie pour le moment. Nous aurons pourtant à y revenir quelque peu pour compléter nos idées sur ce point important. Mais d'ici là nous parcourrons beaucoup de pays, et l'esprit aura le temps de se reposer.

Ce que nous savons déjà suffit bien pour montrer que le climat de Magellan n'est pas très-froid. Et si j'ajoute que, sous cette latitude, la sérénité du ciel dans les beaux jours est à nulle autre pareille, que l'été n'a jamais de journées de chaleur considérable, que le froid est le plus souvent sec, on pourra bien se dire que le climat de Magellan est loin d'être désagréable, et qu'il vaut bien, somme toute, celui de Paris. — Beaucoup de Parisiens conviendront de cela et fort peu iront y voir!

Canaux latéraux de la côte de Patagonie. — Mouillage de Puerto-Bueno. — Nouvelle troupe de Pêcherais.

Le 6 août. — Mouillage sous l'une des îles Otter.

Une multitude d'îlots très-rapprochés les uns des autres s'épanouissent en quelque sorte à la surface de l'eau en touffes verdoyantes de bruyères. — Ce sont vraisemblablement les crêtes d'une montagne ensevelie dans les abîmes de l'océan. A côté d'eux, la sonde plonge dans les profondeurs considérables d'une vallée sous-marine.

Du 7 au 10, nous naviguons entre une chaîne d'îles plus ou moins hautes, la plupart composées d'un seul pic, échelonnées le long de la côte occidentale de Patagonie depuis les terres de Magellan jusqu'aux Chiloë, et qui laissent entre elles ou entre le continent et elles ce que les marins appellent les canaux latéraux. Nous mettons pied à terre dans l'une de ces îles qui sont encore à baptiser (le mouillage seul a reçu le nom de *Puerto-Bueno*). C'est une pyramide de granit qui s'élance du sein de la mer, et dont la base battue par les flots ne laisse pas autour d'elle le plus étroit cordon de terrain plat. Inhabitée comme le paraissent être toutes les îles des canaux latéraux, elle peut être considérée comme inhabitable. Quelles ressources pourrait offrir un semblable rocher? on n'y saurait trouver ni celle de l'agriculture, ni celle de la chasse. — De pauvres Pêcherais dont la vie se passe à errer sur les rivages pour pêcher le poisson ou attaquer le phoque endormi sur le sable, peuvent seuls y chercher un refuge contre la tempête et un abri pour la nuit. — L'île est couverte de bois.

Ce ne sont plus sans doute les hautes futaies avec lesquelles le lecteur a pu se familiariser dans le tiers médian du détroit de Magellan, mais des fourrés compactes constitués par les arbres et les broussailles déjà connus. Ici mieux que nulle part ailleurs je saisis, en admirant les ressources de la nature, la transformation d'îles de corail et de rochers, quelle qu'en soit la constitution, en terres grasses et verdoyantes. — Les plantes les plus humbles commencent à tapisser la roche nue; puis, sur leurs détritus accumulés prennent naissance des végétaux un peu plus avancés dans la série, tels que les fougères, les bruyères, les arbustes de toutes sortes. Ceux-ci meurent à leur tour et mêlent les éléments de leur décomposition à ceux que les agents physiques et chimiques, tels que l'eau, la neige, les gaz, empruntent à la roche elle-même. La terre végétale se forme et s'accumule en assez grande quantité pour donner prise et nourriture à une génération plus forte et plus belle que ses devancières. La mort arrive pour celle-ci comme pour les autres, et une autre lui succède. Ainsi marche sans cesse le cercle fatal dont chaque rotation représente une vie qui s'éteint et une vie qui commence. — « Toute chose vient de la terre et retourne à la terre, » — a-t-on dit depuis longtemps. Les animaux eux-mêmes lui empruntent les éléments de leur corps soit directement, soit plus encore par l'intermédiaire des végétaux, et le phosphate calcaire de nos os, l'azote de notre chair ensevelis dans la terre, passeront par l'intermédiaire du grain de blé dans les os et dans les muscles d'un prolétaire ou d'un grand seigneur de l'an 2000! Ainsi s'accomplira notre métempsycose physique.

Mais nous voilà bien loin du présent et des canaux latéraux, revenons-y pour un moment. Notre navigation du 12 août nous fournit des spectacles et des émotions qu'il nous sera difficile d'oublier. Le navire circulait au milieu de canaux larges comme une rivière; à chaque instant un îlot, une pyramide sortant comme un fantôme du sein de l'onde, semblait vouloir nous défendre l'abord de régions inaccessibles aux humains. On avançait timidement et bientôt un goulet jusque-là inaperçu nous permettait de tourner et de déborder l'obstacle qui semblait tout à l'heure infranchissable.

La nuit approchait, et nous n'avions encore aucun mouillage à proximité; en outre, le vent prenait une intensité peu rassurante, et bientôt un déluge de pluie venait ajouter à la profondeur des ténèbres un surcroît de misère pour l'équipage fatigué et d'embarras pour le capitaine dont l'œil scrutateur interrogeait l'horizon, cherchant à saisir les vestiges du port où il pourrait trouver un abri. — L'obscurité devenait de plus en plus profonde, rien ne se dessinait autour de nous.

Il fallait marcher cependant pour n'être point *drossé* au gré du vent et des courants contre quelque rocher qui nous eût brisés. Autrement dit, mieux valait encore essayer de suivre dans les ténèbres une route raisonnée que de s'abandonner à la force aveugle du vent et des courants. On avançait lentement, très-lentement pour ne donner au choc, s'il avait lieu, que le moins de force possible, réglant la direction de la marche sur des intuitions auxquelles une rare sagacité pouvait seule donner quelque chance de succès. — Une grande partie de la nuit se passa dans cette perplexité, et l'on parvint enfin, à la faveur des lueurs fugitives des éclairs et sur les indications ininterrompues de la sonde, à trouver un abri derrière une île et un fond où l'ancre pût nous fixer.

Le 13 août, nous eûmes communication avec une famille de Pêcherais de la *baie Levell* (promontoire d'Exmouth, côte de Patagonie). Une demi-douzaine d'hommes, de femmes et d'enfants, avec un nombre à peu près égal de chiens entassés pêle-mêle et se réchauffant mutuellement, vinrent à notre rencontre. Malheureusement ils arrivaient un peu tard, au moment où nous levions l'ancre, en sorte que nous ne les vîmes qu'un instant, mais assez pourtant pour nous assurer que c'était exactement la même race d'hommes que celle que nous avions vue à Saint-Nicholas.

Le 14, à une douzaine de lieues au nord de la baie Levell, notre curiosité put être complétement satisfaite; nous eûmes le loisir de nous amuser pendant trois heures d'une troupe de Pêcherais. Trois hommes, trois femmes, quatre moutards, et comme complément de la famille, quatre ou cinq chiens nous arrivèrent dans une seule embarcation. Celle-ci, beaucoup moins imparfaite que celle dont j'ai donné précédemment la description, était construite en planches, quoique évidemment de fabrication indigène. Elle était mue par quatre grands avirons faits de deux pièces, à savoir un long manche au bout duquel était liée une palette [1].

La mère de famille gouvernait avec une petite rame, les hommes nageaient.

La fourmilière de jeunes femmes, d'enfants et de chiens était entassée pêle-mêle autour d'un foyer allumé sur du gravier au milieu de la pirogue. Les chiens étaient mis en position d'échauffer les parties nues de ces malheureux qui n'avaient qu'une petite peau jetée sur l'épaule, encore le plus jeune des enfants dans les bras de sa mère était-il complétement nu. Le pauvre petit être était à peine âgé de quelques mois.

La pirogue accosta le bord; un gaillard qui paraissait être le chef se leva, et déployant toute l'étendue de sa gamme, nous lança un flux de paroles. On l'invita par signes à monter, en renforçant l'invitation de la présentation d'une galette de biscuit tenue à distance. Saisissant alors comme un paquet inerte le môme que la mère tenait sur son sein, il nous le présenta à bout de bras en appuyant son geste d'un discours chaleureux comme s'il avait été parfaitement sûr d'être compris de nous. Comme nul ne tendait les bras pour recevoir l'enfant, il le remit à sa mère, et intarissable dans ses paroles, il nous montrait du doigt tour à tour chacun des trois jeunes garçons de dix à douze ans qu'il avait dans sa pirogue.

On crut comprendre que ce gaillard voulait placer ce qu'il considérait apparemment comme sa marchandise! Ne trouvant point d'amateurs, il cessa de parler, et comme les galettes de biscuit restaient toujours en exposition mais ne tombaient point dans la pirogue, il se décida à venir les chercher. Ses deux compagnons le suivirent; les femmes et les enfants restèrent à leur place.

Nos trois hôtes étaient gens fort bien portants, en apparence du moins, plutôt gras que fortement musclés, à large carrure, à grosse tête carrée, à formes et à figure épaisses, de taille ordinaire, c'est-à-dire de un mètre soixante-cinq centimètres à un mètre soixante-quinze centimètres. Ils avaient la peau brune, les cheveux noirs, plats et roides, peu ou point de barbe, des sourcils rares, des yeux petits et noirs, le nez épaté et profondément enfoncé entre les orbites, les pommettes saillantes, la bouche moyenne, le front petit et un peu fuyant, la physionomie inintelligente.

Couleur de la peau des Pêcherais. — Les Pêcheraises. — Effet d'un miroir sur un Pêcherais. — Si ces sauvages croient en Dieu. — Ornements, armes.

Je remarquai que la peau du tronc, couverte par un cuir d'animal et par conséquent plus à l'abri du soleil que la figure, était cependant de teinte plus foncée, et je me disais que s'il était vrai que l'éclat du soleil et de la lumière donnât aux peuples bruns ou noirs la couleur qui les caractérise, c'est le phénomène inverse que j'aurais dû remarquer chez mes Pêcherais. En réfléchissant depuis à cette question, j'ai regretté de n'avoir pas avec soin examiné si cette teinte plus sombre de la peau du corps ne tenait pas à la malpropreté du vêtement, car il peut se faire que ces braves gens se trouvent quelquefois la figure assez sale pour la laver, mais qu'ils négligent cette petite coquetterie pour le corps sur lequel, d'ailleurs, le contact de l'eau froide exercerait une sensation plus vive et plus désagréable. Voilà un petit point d'observation que je recommande aux ethnologistes parisiens qui iraient faire un tour en Patagonie.

En rappelant à mon esprit les impressions que je subis dans les circonstances dont je parle, j'avoue que je considérai comme parfaitement clair et certain que ces Américains avaient la peau du corps *naturellement* plus brune que celle de la figure. Les femmes, dont j'aurais dû parler d'abord, par égard pour le beau sexe, tout en participant aux caractères généraux que j'ai tracés, avaient une figure plus agréable, moins grossière, et une expres-

1. Il n'est pas inutile, pour les appréciations ethnologiques qu'on pourrait déduire de là, de faire remarquer que ces sauvages nous dirent quelques mots d'anglais, comme *captain* et *water*, ce qui doit faire penser ou qu'ils ont été plusieurs fois en relation avec des navires, ou, ce qui est encore fort possible, qu'ils ont vécu dans le voisinage de pêcheurs de phoques qui s'établissent pendant une saison de l'année sur différents points des rivages magellaniques pour y fabriquer de l'huile que des navires viennent prendre avec les fabricants à la fin de la saison.

sion de physionomie langoureuse qui ne leur messeyait point. Bref, les jeunes Pêcheraises ne sont pas mal, à mon goût. Je parle ici en général, de même que le portrait précédemment esquissé ne s'applique pas seulement à nos trois hôtes du moment, mais est collectif pour tous ceux que nous avons vus.

Les femmes sont donc mieux que les hommes, à l'inverse de ce que j'ai observé ailleurs. Je ne dis pas en France! Elles sont du reste fortes et presque aussi grandes que les hommes, à poitrine fortement proéminente, conique et non globuleuse. Les personnages étant connus, assistons maintenant à la petite représentation qu'ils veulent bien nous offrir.

Mis en gaieté par le biscuit et le pain fournis de façon à satisfaire complétement leur appétit, ils ne tardèrent pas à prendre des familiarités avec nos matelots. Le chef gardait assez bien sa dignité, mais ses deux acolytes folâtraient sur le pont, affublés de chemises, vestes pantalons et souliers percés. Ces derniers meubles étaient ceux qui leur paraissaient les plus drôles, aussi battaient-ils de la semelle comme des maîtres d'escrime. On coiffa l'un d'eux du couvercle en cuivre de l'archipompe, et on lui mit une glace devant la face. La stupéfaction fut le premier sentiment que lui fit éprouver le phénomène inconnu de la réflexion du miroir; puis, collant son nez sur la glace comme pour embrasser l'image, il inclinait la tête à droite, à gauche, dans tous les sens, étonné de voir l'être fantastique qu'il avait sous les yeux opérer les mêmes mouvements. Il voulut tenir la glace entre ses mains, et alors il se mirait et retournait la glace brusquement, mais ne voyait rien par derrière. Il prit alors le parti de saisir le miroir d'une seule main, et tout en



Port-Galant, au fond de la baie Saint-Nicholas. — Dessin de E. de Bérard d'après l'atlas de Dumont d'Urville

fixant l'image de porter la main libre derrière la glace pour saisir le singulier individu qu'il avait en présence. A la stupéfaction première avait succédé une joie folle qui, arrivée à son paroxysme, fut couronnée par des entrechats.

Quelqu'un voulant chercher à savoir si ces sauvages reconnaissaient un être suprême, se prosterna en montrant le ciel. Chacun d'eux fit à ce sujet un geste et une réflexion, et l'un d'eux, montrant aussi le ciel, entama une mélodie qui ne manquait pas d'un certain charme. Avaient-ils compris la question? Leur chant était-il un hommage à la divinité? En un mot ces sauvages partagent-ils les dogmes des peuplades américaines mieux étudiées et plus connues qui croient à des esprits, à l'âme du monde, etc.? C'est ce qu'il ne m'est pas permis d'affirmer.

Les femmes portaient en collier des coquilles et des morceaux d'os travaillé; était-ce un ornement ou des amulettes?

Pour acquérir la connaissance la plus complète possible de l'industrie de ces Indiens, nous fîmes vider la pirogue de tous les objets qu'elle contenait, et nous vîmes deux lances faites l'une d'un os (de phoque probablement), effilé et dentelé sur un des côtés, assujetti par une suture à l'extrémité d'un bâton de deux mètres environ de longueur; l'autre ne différait que par la forme de l'extrémité osseuse qui était taillée en pique. Ces armes servent probablement à attaquer les phoques, animaux stupides qui venant souvent se reposer sur la glace ou sur la grève sont alors très-facilement attaquables.

V. DE ROCHAS.

(La fin à la prochaine livraison.)



Camp de Patagons. — Dessin de Hadamard d'après l'atlas de Dumont d'Urville.

JOURNAL D'UN VOYAGE AU DÉTROIT DE MAGELLAN
ET
DANS DES CANAUX LATÉRAUX DE LA COTE OCCIDENTALE DE LA PATAGONIE,

Par M. VICTOR DE ROCHAS, chirurgien de marine.

1856-1859. — TEXTE INÉDIT [1].

Armes (suite). — Végétation.

Les armes de ces Pêcherais pourraient servir dans les combats d'homme à homme, cela va sans dire, mais elles ne me paraissent pas propres à atteindre des animaux agiles.

Nos sauvages avaient en outre une provision d'ocre rouge en poussière et une petite quantité de la même substance délayée dans de l'huile de poisson et contenue dans une grosse coquille. Cette peinture leur sert-elle à se barbouiller le corps dans certaines circonstances? Je n'ai vu aucun naturel avec cet ornement, et je n'ai vu non plus de tatouages sur aucun d'eux.

Enfin ils tenaient précieusement renfermée dans un sac de peau une certaine quantité de duvet très-fin qui nous a paru destiné à remédier à un grand accident : l'extinction du feu. On comprend que ce n'est pas une petite affaire d'allumer du feu par le frottement quand on n'a pas de bois bien sec et des feuilles sèches.

Au fur et à mesure que nous nous élevons vers le nord, la végétation prend plus de vigueur. Ainsi au dernier mouillage (quelques lieues au sud du golfe de Peñas) nous avons coupé un arbre qui nous a fourni une pièce de bois propre à faire un mât de hune; elle a huit mètres de longueur sur un mètre vingt de circonférence. C'est un bois rougeâtre et très-dur; il appartient à une *myrtacée*. Les arbres de cette famille, que nous n'avons point trouvée dans le détroit de Magellan, ne sont pas rares dans le nord des canaux latéraux. A côté d'eux nous trouvons des *wenmania* et, ce qui intéressera sans doute les botanistes, c'est que cette *saxifragée* est un *arbre* et un arbre d'assez belle dimension.

Nous retrouvons, du reste comme dans le détroit, l'écorce de Winter, de beaux cyprès, des houx et des arbustes épineux toujours en grand nombre, des fougères arborescentes comme nous n'en avions point encore vu, c'est-à-dire de près de deux mètres de hauteur. — C'est que la température est bien plus douce qu'à Magellan, comme le ferait préjuger, du reste, la latitude plus élevée. Ainsi le thermomètre marque dans l'après-midi de + 6°5 à + 7°5, et ne descend point, dans la nuit, jusqu'à zéro. Nous retrouvons dans toute l'étendue des canaux latéraux un arbuste que ceux de nos matelots qui ont été à Terre-Neuve reconnaissent pour celui dont les feuilles leur servaient là-bas à faire une boisson aromatique théiforme; aussi le désignent-ils sous le nom d'*arbre à thé*. C'est le *pernettia mucronata* de la famille des vacciniées.

Finissons-en avec les canaux latéraux, en disant que toutes les îles échelonnées le long de la côte, depuis le détroit de Magellan jusqu'au golfe de Peñas, ont même aspect et sans doute aussi même origine; toutes sont formées d'une montagne aux flancs accores, reliées pour ainsi dire entre elles par une multitude d'écueils ou d'îlots qui émaillent la surface de l'eau de touffes de bruyères.

Un coup d'œil jeté sur la carte montrera qu'elles forment la prolongation naturelle du territoire chilien, et qu'on peut les considérer comme la prolongation sous-marine de la chaîne des Andes chiliennes dont la partie culminante seule est à découvert, en un mot, comme les pitons ou les crêtes d'une chaîne de montagnes aux trois quarts ensevelie dans les abîmes de l'Océan.

Encore le détroit de Magellan. — Les îles Narborough. — Le cap Pilares et la terre de désolation. — Le havre Mercy.

Parler derechef du détroit de Magellan, c'est peut-être vouloir pousser à bout la patience du lecteur. Mais, d'un autre côté, n'y point revenir, c'est vouloir rester incomplet.

J'aurais pu accumuler dans le précédent récit tout ce que j'avais observé de digne de remarque dans mes deux voyages, mais c'était blesser la vérité, et, ce qui eût été plus grave sinon aux yeux de l'auteur du moins à ceux du lecteur, blesser la vraisemblance. J'ai d'ailleurs promis un journal de voyage, et non pas un roman; il faut donc prendre le temps comme il vient, et les choses comme elles se présentent.

Nous effleurerons les points déjà connus, et nous arrêterons à ce qui est nouveau. Rappelons-nous que nous sommes sortis du détroit au cap *Tamar;* ce n'est pas là tout à fait l'extrémité occidentale du détroit de Magellan. Nous allons pénétrer par celle-ci et parcourir tout d'abord le bout de chemin qu'il nous restait à faire.

Le 30 novembre 1859, après quarante-cinq jours de navigation continue dans une mer souvent furieuse, et où l'on ne rencontre à cette époque de l'année que des

1. Suite et fin — Voy. page 209.


DÉTAILS
DU DÉTROIT DE MAGELLAN
dapres les Capitaines Ph. King
et Robert Fitz Roy
par A. Vuillemin
Kilometres.
0 10 20 30 40 50 60
PATAGONIE
TERRE DE FEU
TERRE DU ROI GUILLAUME IV
PRESQU ILE BRUNSWICK
I. CLARENCE
TERRE DE DESOLATION
ARCHIPEL DE LA REINE ADELAÏDE
OCÉAN PACIFIQUE
OCÉAN ATLANTIQUE
Détroit de Magellan
Skyring Water
Otway Water
Rous Country
Mt. Sarmiento 2073m
Port Famine
Punta Arena
C. Froward
I. Dawson
Admiralty Sound
Bᵉ. Useless
C. Pilares
C. Nombre
Grave chez Erhard r Bonaparte 42

bancs de glace flottants, nous apercevons à une vingtaine de milles de distance les sommets neigeux des îles Narborough. — Heureuse découverte pour des navigateurs qui, battus par une monstrueuse lame de l'ouest et poussés par un vent violent de la même direction, désolés de voir arriver la nuit sans avoir encore pu saisir dans l'horizon embrumé aucun point de repère pour l'atterrissage, se trouvaient dans la douloureuse alternative ou de *repiquer* au large ou de s'exposer à être jetés pendant la nuit contre les rochers. — En pareille occurrence, chacun à bord dit son mot; les pères de famille, les gens prudents disent qu'il serait bon de repiquer au large, ceux qui ont le mal de mer et les *mangeurs d'écoute de foc* prétendent que ce n'est pas un temps à coucher dehors, qu'il faut entrer morts ou vifs: *Audaces fortuna juvat!*

Enfin la découverte déja signalée coupa court à toutes réflexions et nous nous dirigeâmes à toute vapeur sur le cap *Pilares*. La houle qui nous poussait s'élevait à une hauteur colossale au-dessus de la poupe et semblait chaque fois devoir déferler sur elle[1].

Le cap Pilares, promontoire de la Terre de Désolation, est un affreux et stérile rocher propre à jeter la tristesse et l'effroi dans l'âme du navigateur qui ne serait pas déjà familiarisé avec de pareils spectacles.

Nous mouillâmes au havre *Mercy*, sur cette Terre de Désolation qui n'a point usurpé son lugubre titre, au pied d'une montagne décharnée d'un millier de mètres de hauteur.



Fond de la rivière de Gennes. — Dessin de E. de Berard d'après l'atlas de Dumont d'Urville.

Notre mouillage fut signalé ou accompagné par un de ces phénomènes atmosphériques si fréquents dans le détroit et si féconds en naufrages. Suivant la position que nous occupions par rapport aux terres voisines, suivant des changements difficiles à calculer dans la direction des courants atmosphériques sous l'influence de causes diverses (échange d'atmosphère terrestre et marine, décomposition du courant fluide par la disposition et l'inclinaison variable des terres) nous avions à essuyer alternativement et brusquement des bouffées furibondes de tous les points du compas et des calmes plats. On comprend dans quelle périlleuse position se fût trouvé un navire à voile à notre place! Là n'était pas le seul embarras, les approches du havre Mercy sont, du moins à cette époque de l'année, parsemées de grands bancs de fucus, véritables

1. Dans une discussion académique, Arago critiquant les appréciations de Dumont d'Urville qui prétendait avoir vu des vagues de vingt-sept à trente-trois mètres de hauteur, considérait une hauteur de six à huit mètres comme le maximum que les vagues pussent atteindre. Il est fort possible que les appréciations de Dumont d'Urville soient entachées d'exagération, mais il est certain pour moi, et je crois que mes compagnons de voyage partagent cette opinion, qu'Arago est resté bien au-dessous de la vérité.

forêts marines qui s'élancent de profondeurs considérables à la surface de l'eau. Le navigateur qui n'est pas informé de ces conditions hésite à mettre le cap sur ces bancs qui paraissent lui déceler un bas-fond ; il est plus ou moins désorienté, doute de sa position, interroge alors de nouveau sa carte et ses points de repère, les compare aux accidents de la côte qu'il a sous les yeux, jette et rejette la sonde et prenant enfin de l'assurance par la certitude qu'il acquiert qu'il est bien dans les eaux battues en tous sens par les habiles hydrographes qui en ont dressé la carte, il passe à travers ces bancs de varechs sur lesquels il glisse sans le moindre choc. Mais qu'on se figure un marin qui découvre ces parages, de qui tout ce qui l'entoure est ignoré, et non pas sur un bateau à



Embouchure de la rivière de Gennes. — Dessin de E. de Bérard d'après l'atlas de Dumont d'Urville.

vapeur qu'on arrête à la parole, qu'on fait virer à volonté, qu'on dirige vers et contre le vent, en tous sens, mais sur un navire à voile, et l'on dira si Magellan, qui a dû se trouver cent fois dans des positions analogues ou plus critiques encore, n'est pas un des hommes les plus audacieux, les plus étonnants, les plus dignes d'admiration que la terre ait jamais produits !

Nous voilà donc ancrés au havre de Mercy. Personne



Huttes de Pécherais au havre de l'Espérance. — Dessin de E. de Bérard d'après King et Fitzroy.

n'aura de peine à croire que nous avions grande hâte de mettre pied à terre ; c'est ce que nous fîmes en dépit de la neige et de la grêle qui nous arrivaient par *grenasses*, comme disent les marins, de courte durée heureusement. Notre première trouvaille fut un campement de naufragés récemment abandonné, ainsi que nous l'indiquaient un baril de lard encore peu avarié, une paillasse, un almanach, etc. Des portes et des planches de cloison nous indiquaient que les malheureux s'étaient construit une baraque ; une tente déchirée par le vent était encore en place. Un tas de bouteilles et de boites de conserves nous tranquillisait sur le sort des naufragés pendant leur séjour au havre de Mercy. Des bois sciés, un appareil de scieur de long improvisé avec des vergues nous permet-

taient de conjecturer que ces hommes s'étaient construit une embarcation sur laquelle ils étaient partis. Ce nombre considérable de débris indiquait que le navire ne s'était pas perdu loin de là et que, bien que nous n'en pussions découvrir aucun vestige, sa destruction n'avait pas été instantanée et avait permis non-seulement le sauvetage de la totalité ou la presque totalité de l'équipage, mais aussi de vivres et autres objets utiles. Toutes ces considérations qui seront trouvées peu intéressantes par celui qui en prendra lecture au coin de son feu, étaient non-seulement intéressantes mais consolantes pour nous.

Permis au poëte de dire :

« Dulce, mari magno, turbantibus æquora ventis,
« E terra magnum alterius spectare laborum ; »

le navigateur ne se réjouit pas autant au spectacle de ses pareils en danger, et les vestiges d'une catastrophe parlent à son cœur avant que d'éveiller en son imagination les poétiques images d'une lutte suprême contre les éléments en fureur.

Après avoir recueilli les objets les plus propres à éclairer l'enquête qui pourrait être faite dans le monde maritime par les parties intéressées au naufrage, nous laissâmes ces tristes débris et fîmes une petite excursion dans les environs. La terre était déserte; pas le moindre vestige d'être vivant, pas une empreinte de pas sur le sol détrempé ou sur la neige, pas une cabane, pas un feu dans le cercle de l'horizon. Affreux séjour, en effet, que ces montagnes dénudées, coupées à pic, séparées par des ravins rongés par les torrents ou comblés par les mousses, les fougères et les arbustes !

Cependant les capitaines anglais qui firent l'hydrographie de ces parages signalent dans leurs écrits l'existence d'une famille de Pêcherais en ces lieux. Mais cette famille aura péri ou se sera éloignée, car les Pêcherais sont nomades. N'ayant pour tout bien que leur pirogue, il leur en coûte peu de changer de séjour.

La journée du lendemain ne nous apprit rien de plus que celle de la veille; cependant un de mes jeunes compagnons, qui, sous prétexte de chasse, faisait l'investigation intelligente des environs, découvrit dans un ravin, sous une touffe d'arbrisseaux, un squelette dont il eut la bonne pensée de m'apporter la tête. Les caractères anatomiques de ce crâne ne me permettaient pas le doute sur son origine, c'était un crâne de Pêcherai. Il figure aujourd'hui avantageusement parmi les collections du Muséum à Paris.

La mer est au havre Mercy moins ingrate que la terre, on peut y pêcher du poisson et surtout des moules en abondance; on y peut tuer quelque gibier, surtout des pingouins. Cet oiseau (on pourrait presque dire cet amphibie) est assez curieux pour mériter une courte notice.

Pour en donner une idée, je le comparerai à un gros canard dont il a, *grosso modo*, la forme, le bec, le volume et même le cri, mais ses ailes rudimentaires ne lui permettent pas de voler. Quand on le poursuit il court sur l'eau en prenant un large point d'appui avec ses grandes pattes palmées, ou bien il plonge et ne sort qu'à une très-grande distance et après une submersion très-prolongée. Cet oiseau est de la famille des plongeurs et on peut dire qu'il n'a pas volé sa place dans cette famille-là ! Son premier mouvement pourtant, quand il est serré de près, n'est pas de plonger mais de courir, et sa course est d'une vitesse surprenante; puis il plonge quand il se juge à une assez grande distance pour opérer son mouvement avant l'arrivée de l'ennemi. Sur le rivage il n'est pas aussi bien à son affaire, et si l'on parvient à lui couper la retraite du côté de l'eau, on peut le tuer à coups de bâton. Comme il a les pattes plus en en arrière que les autres oiseaux, son port est aussi très-différent; il se tient dans une position verticale. En résumé, c'est un animal fort curieux.

Les pingouins habitent tout le canal de Magellan, mais je n'en ai vu nulle part autant que dans la baie de Punta-Arena et au havre Mercy. Là, nous les voyions traverser le port suivis de leurs petits qu'ils abandonnent cruellement quand il s'agit d'échapper à l'ennemi.

Retour à Punta-Arena. — Description de la ville. — Inscription géologique. — Forêt vierge. — Mine de houille.

Laissons le havre Mercy où je crains d'avoir retenu trop longtemps le lecteur, défilons devant cette Terre de Désolation qui présente toujours l'aspect qu'on lui connaît; enjambons Playa-Parda et Saint-Nicholas et arrivons à Punta-Arena où nous avons du nouveau à apprendre. Le temps, d'humide et froid qu'il était, est devenu magnifique, la température est douce, le ciel est pur, le soleil splendide. Notons cette petite observation toute banale qu'elle paraisse, j'aurai à la rappeler plus tard. Pour le moment elle a cela de bon qu'elle nous promet un heureux séjour et de belles promenades dans la colonie chilienne. Voilà bien la jeune cité que nous avions vue il y a trois ans. Elle n'a point changé ; toujours élégante et proprette, mais aussi toujours petite, comme ces jolies filles si mignonnes et si bien tournées auxquelles la nature ne semble avoir refusé que le développement matériel.

Nous descendîmes au rivage où nous trouvâmes une route large et bien entretenue pour nous conduire à la ville. Celle-ci n'a, à proprement parler, qu'une seule rue propre, saine et bien alignée, bordée de maisons toutes attenantes, devant lesquelles se développe dans toute la longueur de la rue une galerie ou *varranda*, pour me servir de l'expression espagnole. L'église et l'hôtel du gouverneur sont à l'extrémité, et jusqu'à ce jour, les deux seuls *monuments* de la place. Vis-à-vis l'hôtel gouvernemental est un fortin palissadé défendu par quelques canons et pourvu d'une caserne. La ville elle-même est entourée d'une palissade. Une rivière torrentueuse coule au pied du fort, elle arrose une belle plaine plantureuse qui se développe derrière la ville d'un côté, tandis que de l'autre s'étend une forêt sans fin.

Nous ne trouvâmes plus à Punta-Arena nos vieilles connaissances, le commandant et le moine chiliens. Un gouverneur, Danois de nation, mais au service du Chili, et un moine italien les avaient remplacés. Sans oublier

le bienveillant accueil de nos anciens hôtes, et tout en rendant pleine justice à leur bon vouloir et à leur amabilité, je ne cacherai pas cependant que nous n'avions rien perdu au change. Dans le gouverneur nous trouvâmes à la fois un esprit cultivé et une grande aménité de manières, et dans le curé tout ce que peut inspirer à une âme chaleureuse et bonne une vive sympathie pour le nom français.

Nous fûmes bien heureux de trouver à Punta-Arena les naufragés du havre Mercy. Leur navire, construit en France et appelé *la Seine*, était la propriété d'un armateur chilien. Il venait de Valparaiso pour faire le sauvetage d'un navire anglais échoué à l'extrémité orientale du détroit entre le cap des *Vierges* et la baie *Gregory*. Il avait mouillé au havre Mercy, un peu trop au large, apparemment, et le mauvais temps, après lui avoir fait casser ses chaînes d'ancres l'avait jeté à la côte. Tout le monde s'était sauvé, et, après trois semaines employées en préparatifs de départ, on avait gagné Punta-Arena en embarcations. Le capitaine du premier bâtiment naufragé était aussi à bord du second; il avait donc essuyé deux catastrophes coup sur coup. Il va devenir notre passager jusqu'au Brésil. Espérons qu'il ne fera pas un troisième naufrage!

Le lendemain de notre arrivée à Punta-Arena, j'entrepris, en compagnie des officiers de la garnison et du curé, une intéressante excursion. Il s'agissait d'aller visiter le gisement carbonifère dont j'ai précédemment signalé l'existence au lecteur. La course eût été longue et pénible à faire à pied dans la gorge de montagnes où il fallait s'engager. Heureusement les chevaux ne sont pas rares à Punta-Arena. La cavalcade une fois bien organisée s'ébranla sous la conduite d'un métis hispano-américain, précédé de ses chiens, que nous verrons dans les endroits difficiles, rechercher, avec un instinct admirable, le sentier à suivre, au double moyen de l'odorat et du regard. Nous traversâmes, en sortant de la ville, une magnifique plaine qui pourrait nourrir une population considérable et tant soit peu laborieuse, mais qui pour le moment ne fournit de pâture qu'à un troupeau encore trop réduit pour suffire à la subsistance de la colonie. Nous entrâmes ensuite dans une forêt vierge où il fallait toute la sagacité d'un Indien pour découvrir et suivre les sentiers capables de nous livrer passage, aussi bien que l'instinct et l'agilité de chevaux de gauchos pour s'arrêter devant les obstacles avant d'avoir tué son cavalier, et pour bondir au-dessus des troncs d'arbres renversés. La forêt constituée, en majeure partie du moins, par les arbres dont il a été fait mention à propos de Port-Famine et de Saint-Nicholas, moins l'écorce de Winter, se développe, dans la partie où nous eûmes à la parcourir, sur un terrain plan, ce qui la rend plus facilement praticable. Le puissant développement de ses rameaux étouffe la végétation rabougrie qui voudrait prendre racine entre ses troncs en la privant des rayons bienfaisants du soleil, de sorte qu'on circule sous de véritables dômes de feuillage dans des allées embarrassées sans doute, mais non pas encombrées. Jamais encore, dans le détroit, je n'avais vu d'arbres aussi gigantesques; l'un d'eux tombé de vieillesse ou renversé par l'ouragan mesurait à la base de son tronc près de deux mètres de diamètre. C'est le plus fort que j'ai vu, mais il y en avait beaucoup d'approchants.

Nous nous engageâmes enfin dans la gorge qui devait nous conduire au but de notre course, ce qui ne se fit pas sans plus d'hésitations qu'on en met à prendre la grande route. C'est ici surtout qu'il fallut faire une pause pour donner à l'Indien et à ses chiens le temps de nous mettre en bon chemin. Notre homme ne se donna pas grand mal par lui-même et se contenta de diriger la besogne en lançant ses chiens devant lui. Ces animaux flairaient le sol, en battant la campagne dans la direction où leur maître les lançait. Bientôt ce dernier nous donna le signal d'avancer : le chemin était trouvé.

Ce ne fut pas la seule circonstance où, dans cette pittoresque promenade, les chiens nous furent d'un grand secours, et je faillirais à mon devoir d'historien si je ne rendais justice à la sagacité de ces éclaireurs.

Le plus curieux de la route nous restait à faire; la gorge tortueuse au fond de laquelle nous allions chercher notre mine de charbon est *creusée* dans un des rameaux terminaux de la chaîne des Andes. Je la signale aux géologues comme un magnifique exemple de *vallée d'érosion ;* elle va s'élevant et se rétrécissant progressivement jusqu'au gisement carbonifère. Une rivière torrentueuse en occupe presque toute la largeur; elle est encaissée entre des espèces de falaises exclusivement composées de terrain sédimentaire, meuble en grande partie et fort sujet aux éboulements. J'ajouterai, pour satisfaire la curiosité des amateurs de pittoresque, que des arbres superbes couronnent le sommet *des murailles* qui encadrent le torrent; leurs racines, à demi dénudées par le fait des éboulements, semblent perforer les parois de ces murailles. La rivière qui cherche, pour l'établissement de son lit, non-seulement les pentes les plus favorables à son écoulement, mais les couches de terrain qui lui opposent le moins de résistance, se glisse tortueuse à travers les mille accidents du sol, contournant les roches les plus cohésives, ravinant et traversant les plus molles. J'ai trouvé sur ses bords des bancs considérables de coquilles fossiles, où les huîtres et autres genres analogues à ceux de l'époque actuelle sont empâtés dans un mortier argilo-sablonneux.

L'argile, le sable, les dépôts coquilliers, les cailloux roulés, englobés dans ces diverses couches, le grès qui prédomine au fur et à mesure qu'on approche du dépôt houiller, telles sont les roches qui constituent le terrain où est ouverte la vallée que nous parcourons.

Arrivons enfin au charbon. Le gisement de combustible paraît considérable, et s'il est difficile de préjuger de son épaisseur, du moins est-il permis de constater qu'il s'étend sur une vaste superficie. La rivière roule un nombre considérable de morceaux de charbon qu'elle arrache à ses bords, les sème sur sa route et en entraîne jusqu'à son embouchure. Ce furent les premiers indices qui éveillèrent l'attention des Chiliens, et leur donnè-

rent la possibilité, en remontant le cours de la rivière, d'arriver à la découverte du dépôt qui fournissait les échantillons recueillis sur le bord de la mer.

Quelque riche que soit cette mine de houille, elle ne fera probablement jamais la fortune de la colonie, en raison des difficultés de son exploitation. D'abord le combustible est recouvert d'une couche très-épaisse de terrain meuble, et on m'a dit qu'en pareille circonstance la besogne à faire n'était ni peu considérable ni peu dispendieuse. En second lieu, le transport du combustible à la mer ne pourrait s'opérer sans de grandes difficultés et de grands frais, parce que la rivière *Sandy* n'est autre chose qu'un torrent incapable de porter des radeaux, soit par le manque d'eau dans les beaux temps, soit par son



Terre de Feu. — Le mont Sarmiento vu du cap Froward. — Dessin de E. de Berard d'après King et Fitzroy.

impétuosité que rendent plus dangereuse ses mille sinuosités, dans les grandes pluies et à la fonte des neiges. Ces conditions sont d'autant plus regrettables que le charbon paraît être de bonne qualité.

Je ne saurais dire au juste à quelle distance de la ville et du rivage est située la mine en question; je sais seulement qu'il faut quelque chose comme trois à quatre heures pour s'y rendre, ce qui suppose une assez bonne distance.

Notre retour à la ville s'effectua sans mésaventure à la faveur des derniers rayons du soleil. Les splendeurs du couchant, la pureté de l'azur céleste dans les beaux jours des régions australes n'ont pas d'égales dans nos climats plus favorisés sous d'autres rapports. A cette

époque (commencement de décembre) le printemps balayait les frimas, la nature semblait renaître, et avec elle l'ardeur dans tous les êtres. Tout nous invitait donc à profiter de la dernière soirée que nous avions à passer au milieu de nos aimables hôtes pour reculer d'autant la nouvelle période d'ennuyeuse monotonie qui nous attendait dans notre prison flottante. Le gouverneur et le curé se chargèrent à l'envi d'égayer l'heure des adieux. Nous nous séparâmes enfin à grand'peine et non sans quelques regrets, du moins de notre part. Notre connaissance était de date bien récente, nos relations avaient été bien éphémères, et pourtant un lien du cœur nous attachait déjà les uns aux autres. L'existence du marin est ainsi faite que, le séparant violemment, par inter-



Terre de Feu. — Les pics du détroit de l'Amirauté. — Dessin de E. de Bérard d'après King et Fitzroy.

valles souvent fort longs, du commerce bienfaisant de ses semblables, elle le dispose à contracter des affections plus promptes et plus vives quand elle le ramène au milieu d'eux pour briser impitoyablement les liens à peine formés, et dont il n'a eu le temps de goûter que les douceurs.

L'établissement chilien, on l'a vu, est encore bien peu avancé, c'est un enfant qui reste longtemps au berceau, et, s'il faut dire franchement ma manière de voir, j'ajouterai que c'est un avorton qui n'arrivera jamais à l'âge adulte.

Que lui manque-t-il donc pour assurer ses moyens d'existence et de progrès? Eh! ce qui manque à d'autres établissements qui nous touchent de plus près et que je

ne nomme pas. — Peut-être manque-t-il quelque chose de plus encore, l'argent.

Sa position, son assiette sont cependant bien favorables. Outre sa situation sur un canal qui fait communiquer les deux grands océans, sur la route de Valparaiso et de San-Francisco, canal qui sera de plus en plus fréquenté au fur et à mesure de l'extension de la marine à vapeur, il a pour champ d'exploitation un excellent terrain, une terre éminemment propre à la culture des céréales qui prospéreraient sous son climat, à l'élève des bestiaux qui y trouveraient de gras pâturages. Tous les arbres fruitiers de la zone tempérée de l'Europe croissent à souhait dans le jardin d'acclimatation du gouvernement.

Hélas! jusqu'à présent, la pomme de terre et les choux sont à peu près les seules plantes qu'on y cultive et en très-petite quantité. Aussi, le navigateur doit-il bien savoir que s'il a des provisions à donner il peut s'adresser à cette colonie, mais qu'il n'a ni commerce ni ravitaillement à y aller chercher. La presque totalité des habitants, au nombre de trois cents aujourd'hui, y vivent de la ration du gouvernement; les quelques autres y végètent misérablement et au jour le jour.

Climatologie du détroit de Magellan. — La véritable taille des Patagons et des Fuégiens.

J'ai déjà parlé de la climatologie du détroit de Magellan; quelques mots me paraissent encore nécessaires sur cet objet

Toute l'étendue du détroit ne jouit pas de conditions météorologiques identiques, autrement dit d'une température égale et d'une même distribution des pluies, etc. La moitié orientale est bien plus favorisée que l'autre; aussi la position de la colonie de Punta-Arena est-elle encore sous ce rapport très-heureuse.

Cela tient à la configuration et à la constitution du sol, si différentes à l'est et à l'ouest du cap Froward qui partage le détroit en deux parties à peu près égales. En effet, du cap des Vierges, extrémité orientale, au Port-Famine, s'étendent les plaines sablonneuses ou argilo-sablonneuses et des ondulations peu considérables. Puis les côtes s'élèvent, le sol se hérisse progressivement; à Saint-Nicholas, le pays est encore beau, heureusement partagé, mais à peu de distance l'aspect et la constitution du sol changent complétement. Ce ne sont plus que montagnes abruptes et trop souvent arides; aux terrains sédimentaires ont succédé les roches de cristallisation volcaniques ou non.

Les observations personnelles que j'ai faites lors de mon deuxième passage m'ont permis de constater que le climat moyen du littoral patagonien, compris entre Punta-Arena et Saint-Nicholas, ne diffère pas beaucoup de celui de notre Bretagne.

Le 7 décembre, au matin, nous dîmes adieu à Punta-Arena, et le surlendemain nous sortions du détroit. Entre le cap Gregory et le cap des Vierges, nous passâmes devant le navire anglais dont j'ai signalé précédemment le naufrage. Il avait été poussé par le vent et par la vague si près de la grève qu'on pouvait y aller sans le secours d'une embarcation; aussi vîmes-nous une troupe de Patagons occupés à opérer *à leur manière* le sauvetage de la cargaison. Ce mot de Patagons qui revient ici et qui, comme je l'ai dit, signifie *grands pieds*[1], me rappelle les deux nouveaux échantillons de cette race que j'ai vus à mon second passage à Punta-Arena. C'était un cacique des environs et sa femme, qui étaient venus rendre leurs hommages au gouverneur et par la même occasion régler quelques petites affaires. Ces deux personnages étaient vêtus de pied en cap à l'espagnole, sans doute par la munificence de celui qu'ils venaient visiter. Leur taille n'avait rien d'extraordinaire, et tout ce que l'on pouvait dire c'est que le *monsieur* était un bel homme et la *dame* un beau brin de femme. Les attributs d'une bonne et forte santé, c'est-à-dire des joues bien rouges, un embonpoint notable sans être gênant, joints à une large carrure, à des membres fortement tournés, à une charpente solide en un mot, donnaient à penser que si ces caractères étaient des attributs généraux de la race, ce qui nous fut affirmé, cette race était réellement plus forte que la nôtre. Telle est aussi l'opinion de M. Alcide d'Orbigny, lequel a résumé dans les lignes suivantes des observations qui réduisent à leur juste valeur les exagérations si malencontreusement répandues et si bénévolement acceptées jusqu'à ces derniers temps :

« Pour moi, dit-il, après avoir vu sept mois de suite beaucoup de Patagons de différentes tribus et en avoir mesuré un grand nombre, je puis affirmer que le plus grand de tous *n'avait que cinq pieds onze pouces métriques français*, tandis que leur taille moyenne n'était pas au-dessous de cinq pieds quatre pouces, ce qui est, sans contredit, une belle taille, mais pas plus élevée que celle des habitants de quelques-uns de nos départements. Cependant je remarquai que peu d'hommes étaient au-dessous de cinq pieds deux pouces. Les femmes sont presque aussi grandes et surtout aussi fortes.

« Ce qui distingue surtout les Patagons des autres Américains et des Européens, ce sont des épaules larges et effacées, un corps robuste, des membres bien nourris, des formes massives et tout à fait herculéennes. Leur tête est grosse, leur face large et carrée, leurs pommettes un peu saillantes, leurs yeux horizontaux et petits. »

J'ajouterai, pour ma part, que leur teint est brun, leurs cheveux très-noirs, gros et plats; leur barbe rare, la physionomie des hommes sérieuse, mâle et fière; celle des femmes douce et bonne; que leurs traits sont réguliers, mais épais; que les membres inférieurs sont moins longs relativement aux proportions du tronc que dans notre race; que les femmes ont les mains délicates et les pieds petits.

Au dire du gouverneur de Punta-Arena, ces Indiens sont doux et dociles; ils viennent de temps en temps lui rendre visite en grand nombre. Ces rapports de bonne amitié n'ont pas empêché toutefois quelques conflits

1. Magellan donna ce nom à la population parce que le premier homme qu'il rencontra avait de longues et larges chaussures faites en peau de guanaco.

entre les deux voisins. C'est ainsi qu'un des prédécesseurs du gouverneur actuel qui, après s'être avancé dans le pays avec des forces insuffisantes, avait blessé leurs usages et peut-être aussi voulu faire la loi sans être assez fort pour se faire obéir, fut massacré par les Patagons.

Une expédition, dirigée depuis avec habileté par l'intelligent et courageux officier danois qui poussa son exploration jusqu'au grand lac *Otway-Water*, détermina la soumission des Indiens et la punition des coupables, et jamais depuis les rapports de bonne amitié n'ont été troublés.

Le moment est venu de compléter le portrait de cette autre race d'hommes que nous connaissons à moitié déjà. Le rapprochement des deux tableaux permettra d'établir facilement le parallèle des deux variétés humaines qui habitent les rivages du détroit de Magellan.

Les Pêcherais, ainsi nommés par Bougainville, probablement à cause de leur occupation habituelle et de leur genre de vie, habitent ou fréquentent les deux rives du détroit de Magellan et les canaux latéraux jusque vers le golfe de Peñas. Ce sont les mêmes qu'on appelle aussi *Fuégiens*, parce qu'on les trouve dans les différentes îles qui composent la Terre de Feu. C'est une race d'hommes fort inférieure aux Patagons, peut-être expulsée par eux, dans les temps antiques, du continent



Établissement chilien de Punta-Arena. — Dessin de E. de Bérard d'après une photographie.

américain et réfugiée aujourd'hui dans ces arides régions que les premiers dédaignent d'habiter. Il est du moins remarquable qu'on ne trouve jamais ces deux races d'hommes ensemble et que l'une semble fuir l'autre. Ainsi dans la moitié orientale, là où s'étendent les vastes pâturages fréquentés par les herbivores dont les Patagons font leur nourriture et où les cavaliers ont le champ libre pour leurs courses et leurs chasses, dans cette moitié du détroit, dis-je, on ne rencontre que des Patagons et point de Pêcherais. Dans la moitié occidentale, au contraire, les montagnes et les forêts qui couronnent l'extrémité du continent américain ne sont pas propices aux excursions vagabondes des cavaliers, aussi n'y voit-on plus de Patagons et trouve-t-on au contraire les Pêcherais, qui remontent de là dans le labyrinthe insulaire des canaux latéraux où personne ne peut venir leur disputer une misérable existence.

Ces pêcheurs sont beaucoup plus arriérés que les cavaliers. Comme les Bédouins nomades, ceux-ci plantent leur tente de peaux dans les pâturages qu'ils trouvent le plus à leur convenance pour le moment; ce sont les plus giboyeux, car les Patagons sont exclusivement chasseurs et nullement pasteurs. Ils vivent en tribus plus ou moins nombreuses, de là les avantages de la vie en société, les lois ou les usages reçus que cette vie suppose, etc., etc. Les Pêcherais au contraire diffèrent peu à l'égard de

leurs habitations et de leur genre de vie, des orangs-outangs et des castors. On connaît leurs habitations, ils ne vivent point en tribus, mais par familles, car on ne peut pas appeler tribus une réunion d'une dizaine d'individus au maximum.

J'ai vu beaucoup de sauvages et même d'anthropophages, j'en ai vu dont le territoire n'avait jamais encore été foulé par des étrangers (ceux de l'île Rossel, archipel de la Louisiade[1]), eh bien ! nulle part je n'ai vu d'hommes aussi misérables, aussi ignorants, aussi grossiers que les Pêcherais qui pourtant, soit dit en passant, se contentent de la chair des animaux et respectent celle de leur prochain.

Si maintenant je les compare, au point de vue purement physique, aux Patagons, je dirai que leur taille est moins élevée, qu'ils sont moins bien découplés, moins fortement musclés. Ils sont gros mais plutôt obèses que riches en système musculaire. Leur peau m'a paru un peu plus brune que celle des Patagons. Ils ont même chevelure, même forme générale de la tête, mais leurs pommettes sont plus saillantes, leur front plus ingrat, le nez plus épaté, la dépression nasale inter-orbitaire plus marquée. Leur carrure est forte, ils sont trapus. Dans l'une et l'autre race la différence de stature entre les deux sexes n'est pas aussi marquée que dans la nôtre. En somme, ces deux variétés anthropologiques ont un grand nombre de points communs, et quoique aujourd'hui parfaitement distinctes semblent remonter à la même souche.

Toutes deux réclament à un degré différent les lumières de la civilisation, et, si, ce que je n'ose espérer, la relation que je viens d'offrir au public, pour si imparfaite qu'elle soit, pouvait intéresser en leur faveur quelques-uns de ces champions que l'Europe chrétienne envoie de par le monde civiliser les barbares, j'estimerais ce succès comme le plus précieux et le plus noble, et je m'imaginerais que si le lecteur n'avait rien gagné à ma prose, les Pêcherais et les Patagons n'y auraient rien perdu.

V. DE ROCHAS.

1. Nous publierons prochainement le récit très-dramatique d'un naufrage et de ses suites à l'île Rossel, par M. V. de Rochas.

VOYAGES DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,

PAR M. L. DEVILLE.

ÉTATS-UNIS ET CANADA.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS

1854-1855

Départ de Liverpool. — Bancs de glace. — Halifax. — Boston. — La Société de tempérance. — Le musée. — Monument de Bunker-Hill Les magasins de cercueils. — Le théâtre. — Le chemin de fer de l'Ouest. — Albany. — L'Hudson et ses bords.

Je venais de parcourir l'Inde depuis Ceylan jusqu'à l'Himalaya. Bénarès, Agra, Delhi, Lahore m'avaient présenté l'aspect de villes bien déchues de leur antique grandeur, se transformant sous la domination anglaise et perdant leur caractère hindou. Rome, Athènes, Jérusalem, Balbec, Damas, Thèbes avaient déroulé sous mes yeux de magnifiques ruines, traces monumentales de la civilisation ancienne. Paris, Londres, Berlin, Vienne, Saint-Pétersbourg m'apparaissaient comme l'expression du présent. A Boston, à New-York, à la Nouvelle-Orléans, je devais contempler les merveilles du vieux monde fécondant le nouveau, entrevoir l'avenir, juger de ses promesses et peut-être aussi de ses menaces; je résolus de traverser l'Atlantique.

Le 10 juin 1854, je montais à bord du *Canada*, qui partait de Liverpool pour Boston. Notre bateau à vapeur, malgré ses vastes proportions, pouvait à peine contenir tous les passagers qui se présentaient. Un grand nombre durent attendre le prochain départ d'un autre bâtiment anglais de la compagnie Cunard.

En sortant du dock du Prince, l'un des plus larges de Liverpool, nous fûmes poussés rapidement par la marée à l'embouchure de la Mersey. Un vent assez vif agitait violemment les vagues du canal Saint-Georges. Pendant deux jours une grosse mer nous secoua sur les côtes d'Irlande; puis l'océan Atlantique s'adoucit, et ses longues lames nous portèrent rapidement jusqu'aux abords du banc de Terre-Neuve.

On aperçoit alors les masses énormes de glaces flottantes, qui affectent différentes formes. Tantôt elles s'élèvent au-dessus de la mer en obélisques aigus; tantôt elles forment des monticules neigeux qui atteignent cinquante mètres de hauteur. Leurs blanches parois offrent çà et là les beaux reflets bleu d'azur qu'on admire dans les crevasses de glaciers. Ces îles de glace poussées par le vent descendent du pôle à la rencontre des eaux chaudes de l'équateur qui les désagrégent et les fondent. Elles se rapprochent assez rapidement de notre vapeur.

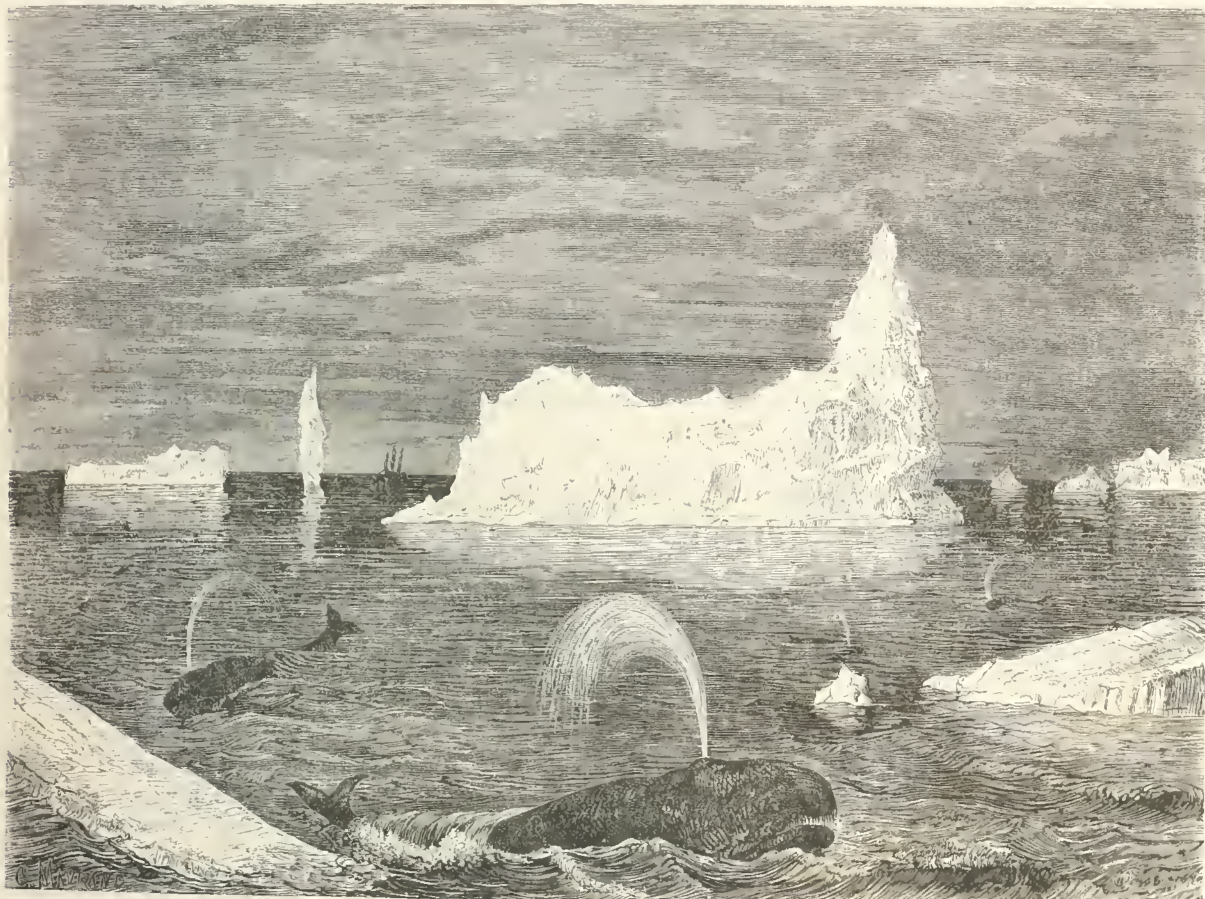
A peu de distance, nous remarquons plusieurs colonnes d'eau, qui s'élèvent à sept ou huit mètres au-dessus du niveau de la mer. Elles nous signalent le voisinage de baleines qui disparaissent promptement à l'horizon.

Bientôt une brume épaisse empêche de rien distinguer à quelques mètres du navire. Nous avançons avec précaution ; les matelots, placés à l'avant du vapeur, doivent sans cesse veiller à ce que nous évitions les bancs de glaces. Un choc contre ces masses pesantes nous serait funeste. Combien de bateaux à vapeur ont déjà disparu dans ces parages sans laisser aucune trace de leurs naufrages. La nuit arrive, et tout le monde semble fort inquiet à bord, sans en excepter le capitaine.

Vers le milieu du jour suivant, quelques déchirures dans la brume nous permettent d'admirer plusieurs blocs de glaces dont je m'empresse de faire le croquis. Puis l'obscurité nous entoure de nouveau et nous force de relâcher pendant la nuit dans le port d'Halifax, magnifique bassin creusé en forme de gourde entre des collines et des bois.

La ville, capitale de la Nouvelle-Écosse, est bâtie en amphithéâtre, sur le penchant d'un coteau.

J'aurais eu plaisir à visiter ses rues propres et droites, ses maisons à l'aspect riant, ses églises imitées du gothique, les débarcadères de ses grands magasins de commerce dont les pieds semblent baigner dans la vague, et surtout sa banlieue verdoyante, semée de beaux villages et de charmantes villas ; mais notre vapeur, après le délai strictement nécessaire pour renouveler sa provision de charbon, reprit immédiatement la mer. Je ne



Iles de glace sur le banc de Terre-Neuve. — Dessin de Paul Huet d'après M. Deville.

pus emporter d'Halifax que de petits paniers et divers objets fabriqués par les Indiens du voisinage.

Le 22 juin, après treize jours de traversée, nous apercevons Boston, la principale ville de l'État de Massachussets. Elle s'élève au fond d'une baie dont l'étroite entrée est bordée de nombreux rochers. Plusieurs puissants steamers sortent du port. Ils remorquent à leur suite des barques de pêcheurs et des navires chargés d'émigrants. Les quais de Boston se prolongent de tous côtés dans le port. De nombreux trois-mâts se pressent sur plusieurs rangées, autour de cette grande et riche cité qui couvre le versant de plusieurs collines.

Pour embrasser ce grand ensemble d'un seul coup d'œil, il faut gravir au sommet de Bunker-Hill, bien connu comme ayant été le théâtre des principaux événements de ce siége de Boston, qui forma le début de la grande guerre de l'indépendance américaine. Là, les fils des premiers soldats des États-Unis ont érigé un obélisque en granit de soixante-dix mètres de hauteur. Trois cents marches d'un escalier, éclairé par des becs de gaz, conduisent au faîte du monument d'où on découvre une vaste étendue de pays ; Boston occupe l'extrémité d'une longue et étroite péninsule, les ponts et les chemins de fer rayonnent autour de la ville, cinquante îlots ou rochers sont parsemés dans une vaste baie bordée de campagnes fertiles et accidentées. A peu de distance, on aper-

çoit le cimetière du mont Auburn, remarquable par sa gracieuse situation. Plusieurs belles résidences d'été et les villes de Nahant, Lynn, Salem, remplissent les arrière-plans de ce vaste tableau qu'encadrent les premiers contre-forts des montagnes Bleues.

On appelle Boston l'Athènes américaine ; aussi étais-je curieux de visiter son musée ; je lui consacrai plusieurs heures. Il renferme une petite collection de plâtres, des tableaux peu intéressants et quelques échantillons. A cet établissement, peu digne de sa réputation et du grand centre de population et de lumières auquel il appartient, je préfère de beaucoup le vaste édifice élevé, en 1742, par Pierre Faneuil, qui en fit don à ses concitoyens pour leur servir de marché et d'hôtel de ville. On a nommé berceau de la liberté ce bâtiment où les promoteurs de la révolution américaine venaient haranguer le peuple. Non loin de là s'élève la bourse, magnifique monument dont la façade est construite en granit. On remarque du reste à Boston tous les genres d'architecture, depuis le gothique jusqu'au chinois. Mais le style dorique paraît le plus en vogue. Les principales boutiques, ressemblant beaucoup à celles de Londres, sont encombrées, ainsi que les rues et les passages, d'une foule d'acheteurs, de vendeurs, fort empressés ou faisant semblant de l'être, allant, venant et surtout courant. A chaque pas, j'entends répéter autour de moi le mot sacramentel *business*, échangé par des gens qui s'abordent, se croisent et s'éloignent avec une étourdissante rapidité. « Il faut épargner le temps, disent les Américains ; *time is money.* »

Derrière les vitrines élégantes de plusieurs magasins, je ne vis pas sans surprise des rangées de cercueils de tous prix et de toute grandeur. On peut entrer dans la boutique, se faire prendre mesure et choisir le bois qu'on préfère pour la confection de sa bière. Voilà un usage qui semble annoncer une certaine philosophie chez les Bostoniens. Leur ferveur religieuse n'est pas moins évidente, à en juger du moins par les nombreux temples que renferme leur ville. J'en ai compté plus de cent, appartenant à toutes les communions chrétiennes ; les puritains, qui forment la majorité de la population, tolèrent l'exercice des autres cultes.

Mes promenades à travers les rues de Boston se terminèrent enfin dans le parc public. Ce ne fut pas sans un plaisir réel que je pus m'asseoir à l'ombre d'un de ces grands arbres qui remontent au temps de la guerre de l'indépendance. Devant moi, l'hôtel du gouverneur se dressait sur le sommet d'une charmante colline couverte de frais gazon, tapis de verdure qui descend jusqu'aux bords du fleuve Charles.

Je passai ma seconde soirée au principal théâtre de Boston. Les acteurs n'y étaient ni plus ni moins médiocres que dans nos petites villes de province. Heureusement j'étais venu aux États-Unis non pour comparer les *ingénues* ou les *pères nobles* des deux rives de l'Océan, mais pour observer les progrès du commerce et de l'industrie, et le plus étonnant développement de population que l'histoire du genre humain ait eu à enregistrer.

Boston, qui ne contenait guère plus de vingt mille âmes en 1775, en renferme aujourd'hui près de deux cent mille. Les maisons, de bois ou de briques, au dix-huitième siècle, ont fait place, dans le nôtre, à des constructions de granit. Ajoutons que le Massachussets, dont cette ville est le chef-lieu, a vu tripler sa population depuis la révolution, nourrit plus d'un million d'hommes, entretient une marine marchande dont le tonnage dépasse celui de toute la marine française, possède une presse périodique éparpillant, bon an mal an, au vent de la publicité, soixante-dix millions de numéros affectés aux lettres, aux sciences, aux arts et à la politique, et ouvre quinze cents bibliothèques publiques aux besoins intellectuels de sa population.

L'État de New-York, où j'allais entrer, me réservait, sur une plus grande échelle encore, le spectacle des développements de cette civilisation hâtive, qui tient un peu, il faut le dire, des forêts vierges dont elle a pris la place. Comme celle-ci, elle recèle dans son sein de sombres abîmes et d'inévitables périls, et sa luxuriante séve, plus féconde que pure, se répand de toutes parts avec trop de bouillonnements pour ne pas laisser voir à sa surface des taches et de l'écume.

Albany, chef-lieu administratif de New-York, est lié à Boston par un des grands bras du Western railroad (voie ferrée de l'Ouest). Sur ce chemin de fer comme dans la plupart des institutions des États-Unis règne l'égalité absolue, il n'y a aucune distinction de *classes* dans les trains destinés aux voyageurs. Les wagons, longs d'environ vingt mètres sur quatre de largeur, ont leurs banquettes disposées comme celles des omnibus. Leurs couloirs intermédiaires sont unis les uns aux autres, par des plates-formes, de sorte que l'on peut communiquer facilement d'un bout à l'autre du convoi.

Au sortir de la gare, le convoi traverse un quartier manufacturier, puis un faubourg où les maisons sont encore en bois, généralement peintes en blanc. Puis vient la campagne présentant tour à tour des terres cultivées, des bois, des petits cours d'eau et des fonds de montagnes bleuâtres. Les villages se succèdent rapidement jusqu'à la station de Springfield, ville où se trouve le plus vaste arsenal des États-Unis, et située au sommet d'une colline qui domine le fleuve Connecticut et les riches vallées qu'il arrose.

Pendant tout le trajet des serviteurs officieux circulent sans désemparer dans l'intérieur des wagons, offrant aux voyageurs des journaux ou des feuilles d'annonces, et même des verres d'eau à la glace. Mais ces prévenances de l'administration ne peuvent nous faire oublier la poussière qui pénètre à flots dans les voitures et les continuels soubresauts qu'impriment à celles-ci les inégalités de la voie, construite avec plus de hâte que de soins. Chaque fois que, depuis ce jour, j'ai entendu vanter par les économistes le vaste réseau des lignes ferrées des États-Unis, lignes qui, mises bout à bout, enserreraient le globe d'un cercle de quarante millions de mètres, ni plus ni moins que l'équateur, je me suis rappelé les heurts et les cahots du chemin d'Albany.

La ville de ce nom, bâtie sur la droite de l'Hudson, couvre les flancs d'une colline couronnée par le Capitole, vaste monument où siége le gouvernement de l'État de New-York. Pour traverser le fleuve, on se sert ici d'un de ces bateaux à vapeur qui remplacent aux États-Unis les ponts européens. Ce système de passage offre peut-être une voie plus rapide et moins fatigante que l'autre, mais un pont en pierre est plus monumental et n'a pas l'inconvénient de sauter en l'air comme il arrive quelquefois à ces bacs, qui toujours marchent à haute pression.

Dès que j'eus retenu une chambre à l'hôtel, j'allai sur le quai visiter les nombreux bâtiments à vapeur qui font le voyage d'Albany à New-York. Ces magnifiques palais flottants ne se voient qu'aux États-Unis. Il n'y a rien à leur comparer en Europe, ni sur la Tamise, ni sur le Rhône, ni sur le Danube. Un capitaine américain me fit l'honneur de son bord. On trouve sur le pont un salon de coiffure, le *bar-room* et l'emplacement destiné aux bagages. Le premier étage est occupé par un salon qui s'ouvre sur deux terrasses couvertes de tentes pour mettre les voyageurs à l'abri du soleil. Si un homme semble bien petit, au premier abord, à côté de ces immenses machines, elles donnent bientôt une haute idée de l'intelligence de celui qui en a combiné les plans et de l'esprit d'entreprise de ceux qui les ont fait exécuter.

Les rues d'Albany sont larges et régulières ; les maisons, bâties en briques ou en pierres rougeâtres, présentent de belles boutiques. J'y ai remarqué les façades du Capitole, de la bourse et de quelques églises. Le style grec domine ici comme à Boston ; l'Amérique aura-t-elle de longtemps un style à elle ? Le musée, bâti en marbre blanc, renferme une singulière collection de prétendues curiosités. Approchez-vous des vitrines qui abritent, selon les Albaniens, des figures historiques, vous y contemplez simplement d'affreuses caricatures en cire, comme on en voit sur nos boulevards ou à la foire de Saint-Cloud.

Le jour de mon arrivée à Albany coïncidait avec un dimanche, jour où on ne rencontre personne dans les rues, où tous les magasins sont hermétiquement fermés, où il ne part aucun bateau à vapeur, aucun convoi de chemin de fer. Après une heure et demie passée dans un temple écossais protestant, l'ennui allait me gagner quand j'avisai un omnibus attelé de quatre chevaux, qui, me dit-on, se rendait à Troie, ville située à dix kilomètres d'Albany, au pied du mont Ida et non loin du mont Olympe.

Il y avait, dans ces noms grecs, de quoi piquer la curiosité d'un homme qui a étudié, Homère à la main, le théâtre de l'*Iliade*..., je grimpai sur l'omnibus. Après trois quarts d'heure de course à travers une jolie campagne parsemée de maisonnettes en bois, il me déposa au milieu d'une ville manufacturière, aussi déserte qu'Albany, et dont les constructions n'ont assurément rien de pélasgique. Certes, le Simoïs et le Scamandre sont de minces filets d'eau comparés à l'Hudson qui baigne la Troie occidentale ; mais l'Ida asiatique, si dépouillé qu'il soit de ses forêts, où les rois allaient couper leurs sceptres, de ses gazons que foulaient les déesses; mais l'Olympe de Bythinie, plus peuplé aujourd'hui de voleurs que de divinités, ont cependant encore un autre aspect, parlent autrement aux regards que leurs homonymes d'Amérique. L'abus des noms classiques est une des faiblesses des Yankees.

Cette manie, fort innocente du reste, ne saurait choquer que les archéologues et ne peut éveiller autant de susceptibilités que celle des Anglais, qui, d'un pôle à l'autre, ont éparpillé sur la face du globe, en canaux, détroits, baies, golfes, caps, promontoires, îles, îlots et rochers, fleuves, torrents et ruisseaux, monts, collines et taupinières, comtés, districts, cités, bourgs et hameaux, plusieurs centaines de Trafalgars, d'Arapiles, de Waterloos et d'incalculables Wellingtons.

Comme je revenais de Troie on me dit que j'avais manqué l'occasion d'assister aux cérémonies religieuses des Shakers, établis depuis 1787 à New-Lebanon, où l'on peut se rendre en une heure par le chemin de fer de Boston. La secte des Shakers, fondée par une Anglaise nommée Ann Lee, se compose de huit mille personnes environ. Ces chrétiens font consister la sainteté dans le célibat et dans la chasteté la plus absolue; ils pratiquent la communauté de biens et considèrent la danse comme la principale pratique du culte. On m'affirme que leurs établissements prospèrent, que leurs mœurs restent pures et que les Américains, fixés dans les environs de New-Lebanon, vantent la douceur et la charité des Shakers.

Le 29, à sept heures du matin, je me trouvais à bord de l'un des bateaux à vapeur qui descendent l'Hudson jusqu'à New-York. Ici encore égalité parfaite entre tous les passagers; il n'y a qu'une classe et qu'un prix pour tous : sept francs cinquante centimes pour un parcours de deux cent soixante et un kilomètres. Placé sur la terrasse du vapeur, je contemple à loisir les rives de l'Hudson, qui jouissent en Amérique d'un grand renom de *scenery*. Ce fleuve coule d'abord lentement entre des plaines fertiles et enlace plusieurs îles gracieuses. Bientôt nous laissons derrière nous la ville d'Hudson, les montagnes de Catskill, la crique charmante, où le village du même nom éparpille ses délicieuses villas, dont quelques-unes s'étagent sur les flancs de montagnes ombreuses.

Bientôt la ville de Kingston, les hauteurs de Shawangunk et de vastes usines défilent à leur tour. Nous passons devant New-Burgh, ville peuplée de douze mille habitants, l'une des plus considérables qu'on trouve sur les bords de l'Hudson. Ce promontoire romantique est Westpoint, où gît comme un nid d'aigle l'Académie militaire des États-Unis. Alentour se montrent les ruines des fortifications bâties sur les hauteurs pendant la guerre de l'indépendance. Westpoint était en effet à cette époque la clef de l'Hudson. Si les bords du fleuve et leurs pittoresques montagnes rappellent aux Européens les bords du Rhin entre Bonn et Mayence, ils rappellent aux Américains quelques-uns des plus glorieux souvenirs de la guerre de leur indépendance.

A chaque instant ces hauteurs changent d'aspect et leurs profils présentent plusieurs bizarres silhouettes. Un immense rocher qui atteint quatre cents mètres de hauteur, a été nommé le Nez de Saint-Antoine à cause de sa forme parfaitement nasale. Sur le promontoire de Verplanck on voit les ruines du fort La Fayette destiné à défendre le passage de l'Hudson, très-peu large en cet endroit. Nous entrons ensuite dans les baies de Haverstran et de Tappan, formées par l'expansion du fleuve. On croirait traverser deux vastes lacs; en effet, l'Hudson atteint sept à huit kilomètres de largeur devant Sing-Sing, petite ville bâtie au confluent de la rivière Croton. Sur une colline au bord de l'Hudson, s'élève un vaste édifice, haut de cinq étages. C'est la prison de l'État de New-York, un de ces pénitenciers au régime cellulaire que nos codes modernes ont emprunté au nouveau monde; elle peut contenir un millier de condamnés.

Mais déjà nous atteignons Piermont. La rive droite du fleuve forme ici une muraille escarpée de cent soixante-dix mètres environ de hauteur et qui a reçu le nom de *palissades*. On dirait en effet les murs en ruines d'une immense forteresse. Ces rochers ressemblent beaucoup, d'apparence du moins, aux basaltes qui forment en Irlande la célèbre *chaussée des Géants*. Les résidences champêtres qui se multiplient sur la rive de l'Hudson signalent l'approche de la grande ville. Les bateaux à voile et à vapeur deviennent plus nombreux, et de longues flottilles sont mises en mouvement par de puissants remorqueurs.



Les palissades de l'Hudson. — Dessin de Paul Huet d'après M. Deville.

Bientôt nous longeons une interminable ligne de quais bordés de navires pressés les uns contre les autres; enfin notre vapeur s'arrête devant un embarcadère encombré de marchandises; nous sommes à New-York, dont les innombrables constructions débordent déjà de toutes parts les limites de la pointe continentale qui fait face à Long-Island.

Nous avons franchi deux cent soixante kilomètres de rivière en dix heures. Jamais voyage ne m'a semblé aussi court et aussi intéressant. Impossible de peindre tous les sites pittoresques et le prodigieux mouvement commercial que chaque tour de roue déroulait pour ainsi dire devant nous.

L. Deville.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Entrée du port de New-York. — Dessin de Paul Huet d'après M. Deville.

VOYAGES DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,

PAR M. L. DEVILLE.

ÉTATS-UNIS ET CANADA[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

1854-1855

New-York. — Broadway. — Les hôtels. — Panorama général. — Le cimetière de Greenwood. — Les prêcheurs sur la place publique. L'aqueduc du Croton.

A peine installé à l'hôtel de Florence, j'eus hâte de parcourir la ville, l'*impériale cité*, comme disent les Américains, la première du nouveau continent, la troisième du monde chrétien par ses richesses et sa population.

La curiosité me fit promptement descendre dans Broadway, la principale rue de New-York. Quelle affluence de monde et de voitures! Combien de gens courant à leurs affaires! Quelle activité! Le Strand à Londres, la rue de Tolède à Naples, peuvent seuls rivaliser avec Broadway sous le rapport du bruit et du mouvement; mais comme longueur et régularité cette rue est sans pareille. Les boutiques, qui s'ouvrent sur ses deux côtés, ne le cèdent en rien aux plus belles de Paris ou de Londres. Le magasin le plus considérable, qui appartient à un riche Irlandais, occupe tout entier une immense construction en marbre blanc. Elle s'élève auprès du parc et compte six étages de hauteur.

L'hôtel de ville, gracieux édifice aussi en marbre, est entouré d'une petite promenade publique, qui porte en dépit de son peu d'étendue le nom prétentieux de parc. Non loin de là, est l'hôtel d'Astor, l'un des plus anciens et des plus importants de New-York; il date de 1836. Sa façade construite en granit présente un aspect imposant mais un peu lourd. A peu de distance, Barnum a ouvert son musée, surmonté du pavillon américain et placardé de pompeuses annonces. Dans la rue on aperçoit de tous côtés des affiches énormes; nulle part la réclame n'est poussée aussi loin qu'à New-York. Voici la Bourse, vaste édifice en granit, qui a coûté neuf millions de francs; mais, qu'est-ce que cela dans une ville où la douane est bâtie en marbre blanc, sur le plan du Parthénon d'Athènes.

A l'extrémité de Broadway se trouve une promenade plantée d'arbres. La tour des Signaux, gracieux monument également en marbre blanc, s'élève non loin du confluent de l'Hudson et de la rivière de l'Est.

De ce point partent plusieurs bateaux à vapeur pour Brooklyn et Staten-Island. En face de soi on aperçoit le fort Colombus qui commande l'île du Gouverneur. A droite et à gauche s'étendent à perte de vue les rangées de maisons qui bordent l'Hudson et la rivière de l'Est. Une foule de navires traversent la vaste baie de New-York. L'activité commerciale ne se montre nulle part d'une façon aussi saisissante, si ce n'est à Londres et à Liverpool.

Il faut être touriste ou flâneur pour trouver du plaisir à marcher à pied dans Broadway. Une foule d'omnibus la sillonnent dans toutes les directions. Une foule active se presse sur tous les trottoirs; il me semble que je me laisse entraîner par l'exemple, et me voici marchant rapidement jusqu'à Canal-street, qui forme la limite de la ville des affaires.

J'entre dans la portion relativement nouvelle de New-York. Les maisons me semblent encore plus belles, et bientôt j'arrive devant l'hôtel *Saint-Nicolas*, remarquable par sa façade, toujours en marbre blanc. Il a six étages de haut et soixante-dix mètres environ de largeur, sur autant de profondeur. A peu de distance on voit l'hôtel de la *Métropole*, qui présente quatre-vingt-dix mètres de façade. Celui-ci est construit en pierres de taille et le premier étage repose sur des colonnes de fer. Le théâtre Niblo fait partie de cet hôtel. A partir de Houston-street toutes les autres rues perpendiculaires à Broadway portent les noms de première, deuxième, etc., ainsi de suite. On compte maintenant soixante de ces rues larges et régulières; chaque jour on en bâtit des nouvelles; qui sait quel chiffre elles atteindront dans quelques années? New-York, qui renfermait déjà au moment de mon passage près de six cent mille habitants, en comptait en 1860 plus de huit cent mille et sa population continue à s'accroître rapidement.

Le parc de l'Union, orné d'une fontaine et de plusieurs rangées d'arbres, est situé à l'extrémité de Broadway. Chemin faisant, j'ai vu plusieurs temples peu remarquables et appartenant à différents cultes. Derrière les vitrines des boutiques on aperçoit tous les produits de l'industrie humaine. Il y a plusieurs vastes librairies et notamment celle d'Appleton; mais combien sont rares les magasins de tableaux ou de bronzes d'art! J'ai remarqué seulement quelques toiles, du reste, fort médiocres. Le peuple américain ne s'occupe encore que de fonder et de meubler sa maison, plus tard il devra penser à son embellissement; c'est alors que les arts fleuriront. Puissent-ils un jour parvenir à cette perfection qu'ont atteinte le commerce et l'industrie dans les États-Unis!

Dans plusieurs rues de New-York on a établi des

1. Suite. — Voy. page 236

voies ferrées pour les omnibus traînés par des chevaux. Moyennant vingt-cinq centimes, je suis rapidement transporté dans la quarantième rue. J'arrive devant une énorme tour en bois, qui s'élève à plus de cent mètres. On paye un franc vingt-cinq centimes pour monter à son sommet, d'où l'œil domine New-York et ses environs. A nos pieds s'étend une masse considérable de maisons en briques, entremêlées de deux cent cinquante églises. Des rangées d'arbres indiquent la direction de plusieurs longues rues et des principaux squares. L'Hudson et la rivière de l'Est entourent la ville d'une forêt de navires. Plusieurs îles s'étendent devant New-York et défendent son immense baie, bordée de charmantes maisons de campagne. L'océan Atlantique forme le cadre de ce grandiose panorama.

Je passe la soirée au théâtre William où l'on joue plusieurs comédies assez amusantes. Une actrice remplit dans la même pièce cinq rôles différents et chante fort bien en anglais, en allemand et en français. Elle obtient beaucoup de succès et recueille une masse de bouquets envoyés avec les plus bruyantes acclamations.

1er juillet. Depuis deux jours je demeure dans un hôtel américain et je n'ai pas encore échangé une seule parole avec les autres voyageurs; pendant les repas on mange vite et l'on parle peu; à moins d'introduction, je ne pourrai jamais établir la moindre relation avec mes voisins. A la table d'hôte il n'y a pas une seule dame et cependant j'en ai vu plusieurs descendre dans notre hôtel. Je demande une explication à ce sujet. Voici la réponse du domestique auquel je m'adresse : « Il y a deux escaliers, l'un pour les femmes, l'autre pour les hommes. L'hôtel se divise en deux parties tout à fait distinctes et réservées exclusivement à chaque sexe. Aussi, plusieurs jeunes filles, qui habitent l'hôtel depuis quelque temps, n'ont-elles jamais rencontré un seul voyageur célibataire. Les hommes mariés ont seuls le privilége d'habiter avec leurs femmes dans le bâtiment consacré au beau sexe. » Cet usage, qui semble singulier à un Européen, est sans doute fort commode pour les dames en voyage, mais il rend la vie d'hôtel assez monotone. Aussi, je vais louer une chambre meublée chez des Français, qui m'accueillent avec beaucoup d'affabilité.

Un *ferry-boat* à vapeur, faisant le service entre New-York et Brooklin, m'ayant transporté un matin en dix minutes dans cette dernière ville, située à l'extrémité occidentale de *Long-Island*, j'aperçus, en passant, plusieurs pièces de canon et des piles de boulets rangées sur l'île du Gouverneur. C'est un spectacle assez rare aux États-Unis pour mériter d'être signalé. A peine descendu à terre, je me dirigeai, dans un omnibus, vers le cimetière de Greenwood, éloigné de cinq kilomètres environ. La route, qui suit le bord de la mer, est formée de planches fixées sur le sable, et a de gracieuses échappées sur l'île de Staten.

A la porte du cimetière où me déposa l'omnibus, je vis, non sans surprise, une file de voitures qui se tiennent à la disposition des voyageurs, pour leur faire parcourir sans fatigue la route sablée qui fait le tour de ce vaste champ de repos. Mais je préférai suivre à pied les sentiers sinueux qui le sillonnent.

Les tombes à part, c'est un vrai jardin anglais, accidenté d'une manière charmante ; ici des étangs au fond de gracieux vallons; là des collines d'où la vue s'étend sur la baie de New-York ; plus loin les épais ombrages de la *forêt*. On appelle ainsi les terrains encore vacants et en friche dans le cimetière.

Deux monuments funéraires attirèrent entre tous mes regards : le premier a été élevé par souscription à la mémoire de plusieurs pompiers de New-York, qui périrent dans un incendie en 1848 ; il est surmonté d'une statue en marbre blanc, représentant un Américain sauvant des flammes un jeune enfant. Le second renferme la dépouille mortelle d'une jeune fille, Mlle Canda, qui trouva, à dix-sept ans, au sortir d'un bal, la même fin que le dernier des ducs d'Orléans. S'étant élancée de sa voiture entraînée par des chevaux effrayés, elle se tua sur le coup, et on ne rapporta à sa mère malade que son cadavre encore revêtu de son costume de bal. La dot qui lui était réservée fut consacrée à l'érection de son tombeau ; il est en marbre de Carrare, orné de magnifiques bas-reliefs exécutés en Italie.

Non loin de là s'élève un tertre qui domine un admirable panorama : d'un côté, la ville de New-York et sa vaste baie sillonnée de bateaux à vapeur ; de l'autre côté, l'immensité de la mer, tachetée de quelques voiles blanches ; à nos pieds, le champ du repos où viennent mourir les murmures lointains de la ruche humaine et de l'océan Atlantique.

Je vis non sans effroi se lever le jour du lendemain : c'était un dimanche, journée consacrée à l'ennui.

Toutes les boutiques sont fermées; les bar-rooms seuls laissent leurs portes entr'ouvertes. Les voitures tirées sur les rails ont seules aussi le privilége de rouler, grâce à leur marche silencieuse. On ne rencontre personne dans les rues, si ce n'est au moment des services religieux. J'entre dans un temple anabaptiste au moment où l'on y fait une quête au profit du ministre, qui n'est pas salarié par le gouvernement. Aux États-Unis, il n'y a pas de culte privilégié; chaque secte religieuse doit suffire à ses frais par des contributions volontaires. Ce qui n'empêche pas les ministres de chaque secte de jouir d'une existence confortable, bien qu'ils soient lotis d'ordinaire d'une nombreuse famille.

Dans l'après midi, je m'arrêtai dans un carrefour pour écouter la parole inspirée de quelques puritains, vrais descendants des saints du *covenant*. A les voir et à les entendre on croirait à une résurrection de ces fanatiques célébrés par l'auteur d'*Old Mortality*. Ils parlent toujours ainsi en plein air, devant une foule qui grossit à chaque instant. Souvent ces ardents sectaires attaquent le catholicisme, la grande prostituée de Babylone et surtout les jésuites, dont ils se défient particulièrement. Il en résulte que si quelques Irlandais se trouvent dans l'auditoire, ils cherchent à interrompre l'orateur. Une dispute s'engage, le sang ne tarde pas à couler, et il n'est pas rare qu'en se séparant ces groupes de fidèles

ne laissent plusieurs cadavres sur le terrain. Les agents de police se tiennent prudemment à l'écart de ces rixes religieuses; le plus souvent ils ne seraient pas assez nombreux pour que leur intervention pût être efficace.

Beaucoup d'Américains, et surtout d'étrangers, vont achever leur dimanche en passant quelques heures de la soirée dans les salons des confiseurs ou autres industriels, qui débitent des glaces. Quelques-uns de ces établissements, par leur étendue et le luxe de leurs décorations, peuvent surprendre même un Parisien.

Entre autres travaux d'art et d'utilité publique, New-York est fière à bon droit d'un aqueduc de soixante-douze kilomètres de longueur, qui lui amène les eaux potables du lac Croton. Ce grand travail est revenu à plus de soixante-cinq millions de francs. Le réservoir, destiné à la réception des eaux, est situé sur la colline d'York; celui qui les distribue se trouve auprès des bâtiments de l'exposition. Les vastes dimensions de ces deux bassins en font des objets dignes de remarque et d'études; mais il y a, sur le parcours de cet aqueduc, un pont nommé *High bridge* (le grand pont), que les Yankees recommandent surtout, comme une œuvre incomparable et sans rivale, à l'admiration des étrangers.

Pour me trouver face à face avec cette dixième merveille du monde, je n'avais à franchir qu'un trajet de treize kilomètres sur une belle route, à travers de gracieuses campagnes, émaillées à chaque instant de jolis parcs, de riantes villas, de nombreux hôtels qui ne le cèdent à celles-ci ni en élégance ni en confort de toute sorte; je n'hésitai donc pas à aller visiter *High bridge*.



Chute du Passaïc. — Dessin de Gustave Doré d'après M. Deville.

Cette construction, qui s'élève entre deux montagnes, au-dessus de la petite rivière d'Harlem, dont les bords sont couverts de bois touffus, est certainement remarquable par le paysage qui l'entoure et par la hardiesse de ses hautes arches; mais, sous le rapport des proportions et de l'architecture, on ne peut le comparer aux ponts du Gard ou de Roquefavour.

Les vieux constructeurs romains, dans leur sépulcre de dix-huit siècles, et notre compatriote Montrichet, dans sa tombe fermée d'hier, peuvent dormir en paix; ils n'ont pas encore été dépassés par les Américains.

Cascade du Passaïc. — L'hôtel de Saint-Nicolas. — Le musée Barnum. — Un steamer de plaisir. — Le choléra. — Philadelphie, Baltimore et Washington.

Une autre curiosité de la banlieue de New-York, que l'on ne peut se dispenser de visiter, est la chute du Passaïc. Un ferry-boat conduit à la ville de Jersey, bâtie sur la rive sud de l'Hudson. Dans la modeste gare du chemin de fer, il y a un mouvement extraordinaire, car c'est le point de départ des convois pour Philadelphie, le lac Érié, l'Ohio et tout le far-west. Parti à cinq heures du matin, le convoi me conduit en moins d'une heure à Paterson, à travers une contrée assez pittoresque. Il longe ensuite une petite rivière qui roule à travers les

rochers et met en mouvement les roues de nombreuses usines. Arrivés au sommet d'une gracieuse colline, nous apercevons en face de nous la chute principale du Passaïc. Cette rivière forme une jolie cascade au fond d'une gorge de rochers escarpés. Une élégante passerelle a été établie au-dessus du précipice où bouillonnent les eaux.

Ces eaux ne cessent d'arracher des fragments de rochers à leurs bords, qui, par suite, changent souvent d'aspect. La vue de cette cascade est assez intéressante pour les voyageurs, surtout pour ceux qui n'ont visité ni la Suisse, ni la Scandinavie. Une fraîche végétation couronne les rochers et serpente le long de leurs flancs rougeâtres. A l'ombre des arbres se trouve un bel établissement consacré à des fêtes champêtres où l'on se rend de toutes les localités du voisinage.

En rentrant en ville, j'allai terminer ma journée à la table d'hôte de l'hôtel Saint-Nicolas, immense construction dont le terrain seul a coûté dix millions de francs. On a dépensé la même somme pour la construction ; l'ameublement est évalué à quinze cent mille francs. Cet immeuble, représentant ainsi un capital de plus de vingt et un millions de francs, est la propriété de trois associés. On compte dans l'intérieur huit cents chambres à coucher et trois mille becs de gaz. Le nombre des domestiques s'élève à deux cent cinquante. Au rez-de-chaussée se trouvent plusieurs boutiques de parfumerie, d'objets de toilette et de voyage, un magnifique salon de coiffure, des salles de lecture, des bureaux de poste et un télégraphe électrique. Au premier étage sont les salles à manger, décorées blanc et or, plusieurs gracieux petits salons, et enfin la chambre des nouveaux mariés, qui est toute tendue de satin blanc rehaussé d'ornements dorés. Le prix de location de cette luxueuse bonbonnière, fort souvent occupée, dit-on, est de sept cent cinquante francs par vingt-quatre heures.



Lac Champlain. — Dessin de Grandsire d'après M. Deville.

J'allai visiter le lendemain le musée fondé par M. Barnum, le célèbre entrepreneur qui conduisit Tom-Pouce en Europe et Jenny Lind en Amérique. Son contrat avec cette dernière, exploité dans quatre-vingt-quinze concerts donnés aux États-Unis et à la Havane, ne produisit pas moins de trois millions cinq cent soixante mille huit cent trente-six francs soixante-dix centimes, sur lesquels il dut remettre à la fameuse cantatrice, au rossignol suédois, comme disent les Scandinaves, huit cent quatre-vingt-trois mille trois cent soixante-quinze francs quarante-cinq centimes.

M. Barnum a publié depuis des mémoires fort curieux, au point de vue des mœurs américaines, par la franchise avec laquelle il expose triomphalement son charlatanisme, ses résultats et la crédulité de ses compatriotes.

La salle du théâtre, placée à la suite, est petite, mais fort bien décorée. J'y vis jouer une charmante comédie

américaine. La collection de tableaux, de vues panoramiques et de curiosités plus ou moins authentiques, qui meublent les galeries Barnum, attire peu le public, qui s'arrête surtout devant un rhinocéros, un boa et une cage remplie d'une foule d'animaux divers, peu faits pour vivre ensemble. Le musée ne contient maintenant ni la sirène, ni le cheval lanigère, ni aucun de ces prétendus phénomènes qui attirèrent autrefois de si grandes foules de spectateurs, et produisirent des recettes si considérables à leur inventeur.

Dans les rues de New-York, il n'est pas rare de voir des affiches portant ces mots : « *Grande excursion*, *Pique-nique et Cotillon*. Un magnifique steamer a été retenu pour faire une excursion dans la baie de New-York. Le public est engagé à profiter de cette journée de plaisir et de récréation. » Poussés par la curiosité, un de mes amis et moi nous prenons des billets pour faire partie d'une fête si pompeusement annoncée. Nous montons sur un vapeur remorquant à sa suite un autre bateau. Ils sont unis par un petit pont qui permet d'aller de l'un à l'autre. Nous trouvons à bord cinq cents personnes dont la tenue est propre et même élégante. Les femmes portent des robes blanches, les hommes des redingotes noires. Une trentaine de musiciens, répartis sur les deux bateaux, jouent des contredanses, des valses et des polkas, et bientôt nous voyons tous les passagers danser avec un sérieux imperturbable et sans échanger un mot.

A midi, le vapeur s'arrête au pied d'une charmante colline appelée Mont-Hermon. Tout le monde descend à terre et va faire un repas champêtre. Les bouchons de champagne sautent de tous côtés, les cerveaux commencent à s'échauffer, et l'on remonte en chantant, à bord du vapeur qui reprend la direction de New-York. Grâce aux nombreuses libations qui ont eu lieu, les quadrilles deviennent fort animés, et le bar-room est rempli de monde. Tout à coup, nous entendons quelques vociférations; puis un homme est renversé sur le pont; ses amis viennent à son secours, et bientôt une cinquantaine d'hommes prennent part au combat. Les femmes veulent intervenir; des coups de poing les renversent. Le sang coule partout, et cependant pas un coup de couteau ou de pistolet n'est échangé; enfin les forces s'épuisent, et la première fureur s'apaise. Autour de quelques hommes à la figure ensanglantée se réunissent les groupes du parti vaincu, qui veut prendre sa revanche dès que nous arriverons dans la ville.

Voici la cause de cette terrible lutte. Un ivrogne faisait du tapage, on voulut le rappeler à la raison; il insulta un des commissaires de la fête, en lui reprochant d'appartenir à une compagnie de pompiers toujours vaincus dans les luttes de vitesse et d'habileté. Ce mot fut le signal du combat qui se propagea, comme le feu sur une traînée de poudre, au milieu de cette cohue exaltée par les fumées du champagne. Quelle belle occasion de sermon pour un membre de la société de tempérance !

Presque tous les Américains s'enrôlent pendant plusieurs années dans les compagnies de pompiers, qui ne sont pas rétribués. Chacun des quartiers de New-York compte plusieurs postes où les hommes de garde passent la nuit. Dès qu'un incendie est signalé par la cloche de l'hôtel de ville, les pompiers se précipitent vers le lieu du sinistre, traînant leurs pompes après eux. La lutte de vitesse, qui s'engage alors entre les différentes compagnies de pompiers, occasionne souvent des rixes sanglantes. Les Américains dépensent beaucoup pour leurs engins à incendie qu'ils couvrent de peintures, de dorures et de plaques d'argent. Les jeunes gens se font volontiers admettre dans les compagnies de pompiers, qui organisent de fréquentes parties de plaisir. Il faut avouer, du reste, qu'ils ne reculent pas plus devant le danger que devant le plaisir.

Mon ami achevait à peine de me donner ces détails que déjà on avait étanché le sang qui couvrait le pont, et que les danses recommençaient; elles durèrent jusqu'au moment du débarquement, que je m'empressai d'effectuer, bien guéri de l'envie de prendre désormais une part personnelle aux prétendues excursions de plaisir d'un public yankee.

Pendant le mois d'août, il a fait une chaleur étouffante à New-York; aussi les cas de choléra ont été nombreux. En outre, les incendies ont redoublé, surtout aux extrémités de la ville, où il y a encore beaucoup de maisons en bois. Dans les quartiers commerçants, j'ai vu brûler une église et plusieurs magasins. Quelques-uns de ces sinistres sont arrivés, dit-on, fort à point pour les locataires, qui ont ainsi un prétexte tout naturel pour ne pas remplir leurs engagements, et reçoivent, en vertu de leurs polices d'assurance, une indemnité supérieure à la valeur des marchandises incendiées. On prétend que cette spéculation sur les primes d'assurance a pris une grande extension, et qu'elle s'applique même à la navigation. Pauvres voyageurs, seriez-vous victimes d'une pareille combinaison financière ? J'aime à croire qu'il y a beaucoup d'exagération dans ces assertions, dont j'ai souvent entendu soutenir la véracité.

Mon arrivée aux États-Unis ayant malheureusement coïncidé avec l'apparition du choléra dans le bassin de Saint-Laurent, je dus ajourner mon départ pour le Canada et je consacrai quelques semaines à l'étude des mœurs américaines et à l'exploration des environs de New-York, qui sont vraiment dignes de la réputation que leur ont faite, chez nous, les romans de Cooper. Après avoir parcouru Hoboken, Glen-Cove, New-Rochelle, charmantes résidences où les habitants de l'*imperial City* se retirent pendant l'été, je profitai des voies ferrées qui rayonnent tout autour de ce grand centre pour visiter successivement Philadelphie, Baltimore et Washington. Philadelphie, capitale de la Pensylvanie, avec ses cinq cent mille habitants, sa position au confluent de deux rivières (la Delawen et le Schuilkell), ses monuments de marbre et de style grec, ses longues rues alignées au cordeau, est la seconde ville de l'Union et une des plus belles du monde entier. Comptant trois cents temples et un plus grand nombre encore d'établissements d'instruction ou de bienfaisance, elle est encore pleine des souvenirs de Guillaume Penn, son fondateur, de B. Fran-

klin, son grand citoyen, et du Français Gérard, qui a fondé, pour les enfants orphelins de la *cité des frères*, un collége monumental, doté par lui de dix millions six cent mille francs.

Baltimore, située au débouché du Patcepsco, dans le golfe de Chesapeake, compte deux cent mille habitants. Cette ville, qui a déjà le caractère des villes du Midi, mais du Midi à esclaves, est tout à la fois le chef-lieu de l'État de Maryland et le grand *emporium* du commerce de la Virginie et de la Caroline du Nord. On y vient de Philadelphie en cinq heures par le chemin de fer. Deux autres heures m'amenèrent à Washington.

Je ne fis que passer rapidement dans cette capitale, qui n'est encore occupée que par les administrations centrales de l'Union, et qui attendra bien des années encore la population que ses fondateurs ont eue en vue quand ils ont trouvé le plan de ses vastes rues et de son enceinte immense.

Départ pour le Canada. — Saratoga. — Campement d'Indiens Mohawks. — Lac Champlain. — Liberté des jeunes filles aux États-Unis. — Montréal. — La cathédrale. — Incendie d'un hôtel. — La Chine. — Village iroquois.

A la fin d'août, les journaux ayant annoncé la disparition du choléra dans le Canada, je me décidai à quitter New-York et à profiter d'un des trois bateaux à vapeur qui font le service entre cette ville et Albany. Cette concurrence fait diminuer les prix, mais rend la navigation dangereuse, par suite de la lutte de vitesse qui s'engage entre les trois capitaines. Chacun d'eux veut doubler le premier la pointe de Verplanks. Nous étions sur le point de passer devant le steamer qui nous précédait, lorsqu'un autre atteignit notre bateau, le choqua en passant, et vint prendre la tête de la flottille. En cet endroit l'Hudson est heureusement trop resserré entre deux chaînes de montagnes pour que notre capitaine puisse tenter de reconquérir sa place première. Quelques voyageurs s'en réjouissent, craignant les résultats d'une telle lutte. On cite en effet plusieurs terribles accidents occasionnés par l'explosion des chaudières chauffées outre mesure.

Arrivé à Albany le 1er septembre, je repris à onze heures du matin le convoi qui partait pour Saratoga, le Baden-Baden américain. En passant devant Troye, je vis que cette jeune cité avait failli éprouver tout récemment le sort de sa vieille marraine : un incendie venait d'y dévorer, non les palais de Priam et d'Anchise, mais deux cents maisons en bois. Mais voici Saratoga, un nom bien américain, dont la célébrité ne date que de la guerre de l'Indépendance. C'est ici qu'en 1777 et pour la première fois les troupes de ligne du vieux monde mirent bas les armes devant les milices du nouveau. Pendant la saison des bains, il y a dans cette ville une affluence considérable de riches familles, qui viennent y passer une partie de l'été. Aussi y voit-on plusieurs immenses hôtels : celui des États-Unis, celui de l'Union, etc. A distance ils ont presque tous une apparence monumentale, qui perd beaucoup à un examen rapproché, car ils ne sont construits qu'en planches, et le faux air de marbre qu'ils ont de loin se change de près en une simple peinture à la détrempe. Dans le voisinage immédiat de chacun d'eux se trouvent des salles de billard des jeux de boule et des tirs au pistolet et à la carabine. Les rues de Saratoga sont larges, ornées d'arbres et bordées de boutiques bien approvisionnées. A l'entrée d'un vaste jardin, bouillonne sous un petit monument la source dite *du Congrès*. L'eau en est limpide, tiède, gazeuse et contient beaucoup de soude. On recommande son emploi pour les maladies de peau, les rhumatismes, etc. Dans toutes les villes des États-Unis on expédie d'innombrables bouteilles de cette eau si renommée. Mais les Américains viennent à Saratoga surtout pour danser et monter à cheval. Ces exercices, au dire des médecins, entrent pour beaucoup dans l'effet bienfaisant des eaux minérales.

La ville est entourée de bois, restes de ces forêts vierges où Cooper a placé la scène de quelques-uns de ses plus beaux romans. Quelques Indiens Mohawks s'y abritent encore sous une couple de tentes en lambeaux et de misérables cabanes. Ces Indiens ont des traits fort grossiers, le teint et la peau d'un rouge brun foncé, mais ils sont en général de haute taille. Ils vendent des fruits et quelques ouvrages en perles dont les dessins ne manquent pas d'originalité.

Dès le matin du 2 septembre, j'étais à Whitehalle, petite ville pittoresque à l'extrémité sud du lac Champlain. Un bateau à vapeur y chauffait, prêt à partir, aussi grand que ceux de l'Hudson, mais bien mieux décoré. Son premier étage est occupé par un immense salon orné de lustres dorés, de glaces superbes, garni d'un riche mobilier en palissandre et même d'un piano. Un tapis moelleux étale ses jolis dessins sous les pieds des voyageurs. Les étagères sont garnies de Bibles américaines. En dépit de sa magnificence, ce steamer est très-modéré dans ses tarifs. Quinze francs pour la traversée complète du lac Champlain, trajet de onze heures environ, et deux francs cinquante centimes pour chacun des trois repas que l'on fait dans cet intervalle. La salle à manger, placée sous le pont, contient une table de deux cents couverts; mais, comme tous les voyageurs ne peuvent y trouver place à la fois, on est forcé de servir deux ou trois repas successifs, suivant le nombre des passagers.

Les plus pressés forment un premier cercle, serré autour des chaises, attendant patiemment le signal de se mettre à table. Les dames et leurs cavaliers font toujours partie de cette première fournée, car aux États-Unis on a la plus grande déférence pour le beau sexe. Dès que les privilégiés se sont assis, le second cercle des voyageurs se resserre autour d'eux, prêts à occuper leurs siéges, aussitôt qu'ils deviendront vacants. Tout le menu du repas est étalé sur la table. Chaque convive se sert lui-même, ou bien donne son assiette à un domestique en lui désignant le morceau qu'il désire. On n'a pas comme en Angleterre la peine de servir ses voisins. L'usage américain est fort approuvé des paresseux et des gourmands, qui désirent éviter tout dérangement et toute perte de temps. On sert fort rarement du potage,

on ne boit jamais de vin, mais beaucoup de thé ou de café. Un morceau de tourte aux fruits termine ordinairement le menu. Ces repas durent à peine vingt minutes, chacun mange vite et sans échanger une parole avec son voisin. Les hommes vont ensuite fumer leurs cigares sur les terrasses, qui forment suite au salon et d'où l'on domine les eaux et les rives du lac Champlain.

Ce lac, dont le nom consacre la mémoire du Français qui en fit la découverte en 1609, se présente d'abord au voyageur venant du Sud comme un étroit canal, resserré entre deux chaînes de montagnes verdoyantes, qui affectent les formes les plus gracieuses. Ce sont à droite les montagnes Vertes, qui ont donné leur nom à l'État de Vermont; à gauche les contre-forts de la chaîne new-yorkaise de l'Adirondack. Des deux côtés des bois peu élevés, mais fort épais, descendent jusqu'au bord de l'eau où se mirent de loin en loin des maisons de bûcherons. En passant on leur jette le sac contenant les dépêches de la poste. Ce paysage a déjà ses ruines : ce sont celles du fort Ticonderoga et de Crownpoint, abandonnés et démolis depuis la paix et qui commandaient l'entrée du lac dans d'admirables positions.

Au moment où nous allions nous engager parmi les îles Héro, qui forment de gracieux groupes de verdure, entre lesquels apparaissait dans le lointain le joli village de Plattsbourg, célèbre par la victoire que remportèrent



Vue de Montréal (p. 250). — Dessin de Paul Huet d'après M. Deville.

les Américains sur les Anglais en 1814, un vent froid soulevant de petites vagues autour de notre vapeur, fut bientôt suivi d'une pluie torrentielle qui, masquant le ciel, la terre et l'eau, força les amateurs de paysages de s'envelopper de leurs manteaux et de chercher un refuge au salon. Là je fis la connaissance d'un ingénieur français nouvellement arrivé aux États-Unis et qui se rendait au Canada pour affaires. Pendant que nous échangions nos observations sur les Américains, la conversation tomba sur la liberté dont les jeunes filles jouissent dans les États-Unis. A New-York j'avais remarqué fréquemment des jeunes personnes de bonnes familles se promenant seules ou en compagnie de jeunes gens, sans que personne y trouvât le moins du monde à reprendre. Un jour, étant en omnibus dans la rue de Broadway, j'avais vu une jeune fille, âgée de dix-huit ans environ, aussi élégante que modeste, faire arrêter la voiture qui était au grand complet. Comme je me demandais où elle pourrait se placer, elle s'assit tranquillement sur les genoux d'un monsieur qui ne parut nullement surpris de cette bonne fortune. N'ayant rien eu de plus pressé que de rapporter le fait à des Français fixés depuis quelque temps dans le pays, ils me répondirent simplement : « C'est l'usage. »

En échange de ma confidence, mon compagnon de voyage me raconta qu'il avait été présenté récemment à

New-York dans une famille américaine, dont il avait été accueilli avec affabilité. Sur le point de faire un voyage de quelques jours, il crut devoir une visite d'adieu et il fut reçu par la demoiselle de la maison, seule en ce moment au logis. Dès qu'elle connut l'objet de sa visite, elle lui dit qu'elle l'accompagnerait.

« Comment, sans prévenir vos parents? demanda naïvement le Français.

— Certainement, » répondit-elle.

En effet, le lendemain ils partaient ensemble pour Saratoga, où ils passèrent deux jours à visiter la ville et les environs.

« Naturellement, dit en terminant mon compatriote, les frais de toute cette excursion sont restés à ma charge, et les parents de la jeune personne ont bien voulu me remercier de cette galanterie. Mais, en compensation d'une assez forte dépense, elle-même ne m'a laissé d'autre souvenir que celui de sa conversation aussi modeste que spirituelle, de sa conduite irréprochable et de son imperturbable sang-froid. »

A la frontière anglaise une voie ferrée fait suite à la voie d'eau dans la direction de Montréal; un convoi nous y attendait. Le service du chemin de fer avait été interrompu depuis quelques jours par le feu qui avait éclaté dans les forêts voisines. La pluie, qui nous avait assaillis, avait aussi éteint l'incendie, et nous avons pu



Vue de Quebec (p. 254). — Dessin de Grandsire d'après M. Deville.

profiter de la voie ferrée. C'est en français qu'on nous félicita de cet heureux hasard, et je pus constater quel plaisir on éprouve à entendre sa langue natale lorsqu'on est éloigné de la patrie.

Montréal, bâtie au-dessous des premiers rapides qui entravent la grande navigation du Saint-Laurent, au point de jonction des eaux du Champlain et de l'Ottawa avec celles du grand fleuve, doit sans doute à toutes ces circonstances réunies d'être la ville la plus grande et la plus florissante, non-seulement du Canada, mais de tout le continent américain au nord de New-York et de Boston. Le petit établissement de *Ville de Marie*, fondé en 1641 par le Français Maisonneuve, sur le *mont Royal*, la seule hauteur qui domine, pendant un espace énorme, la rive gauche du Saint-Laurent, serait rangé partout aujourd'hui au nombre des grandes cités. Montréal compte quatre-vingt mille âmes, et les progrès qui s'accomplissent dans le Canada sont les garants de son accroissement et de sa prospérité future.

Le jour de mon arrivée en cette ville étant un dimanche, il n'y avait pas une seule boutique ouverte, et toute la population se rendait à l'église. La cathédrale présente une façade en pierres grises, bâtie dans le style gothique, mais sans la moindre sculpture. Malgré son extrême simplicité, les Canadiens se montrent très-fiers de ce monument, et la comparent à Saint-Pierre de

Rome, sous le rapport de la grandeur. Cette église peut, dit-on, contenir dix mille personnes, et cependant je ne pus trouver de place que dans les galeries, d'où l'on domine l'ensemble des fidèles. La population réunie sous mes yeux me sembla vêtue d'une façon convenable et même élégante.

Après la messe, célébrée avec la même pompe qu'en France, j'allai parcourir la ville. Un toit en étain, que le soleil fait briller de mille feux, m'attira vers le marche de Bonsecours. Cet édifice est d'architecture dorique et a coûté plus d'un million de francs. L'étain, qui conserve longtemps, à l'abri de l'oxydation, sa blancheur et son éclat, est fort employé ici dans les toitures, et a valu à Montréal, parmi les Canadiens, le surnom de *Cité d'argent*. A la première vue, au grand jour, l'épithète peut paraître un peu exagérée; mais quand les rayons vermeils du soleil couchant, et plus tard les blanches clartés de la lune viennent à jouer sur les dômes et sur les coupoles, il en résulte des tons et des effets à désespérer un peintre.

Dans mes promenades à travers la ville, je remarquai un vaste espace couvert de ruines, tristes vestiges d'un incendie qui, l'année d'avant, avait dévoré deux cents maisons en bois. Mais déjà s'élevaient à leur place de nouvelles constructions qui offriront bien plus de sécurité, car elles sont en belle et bonne pierre grise. Un autre emplacement également vide me fut signalé comme ayant été occupé par un fort bel hôtel détruit de même l'an auparavant, à la suite d'une discussion survenue entre des dilettanti anglais et canadiens. On allait y donner un concert, et il s'agissait de savoir si les musiciens débuteraient par la *Marseillaise* ou par le *God save the Queen*, chant national des Anglais. Les Canadiens, grâce à leur imposante majorité, obtinrent la priorité pour la *Marseillaise*. Un Anglais, exaspéré de cette préférence, mit le feu aux rideaux de sa chambre, et l'incendie brûla l'hôtel tout entier.

Les Canadiens d'origine française aiment encore ardemment notre patrie, bien que depuis 1759 ils soient régis par le gouvernement anglais. Ils se sont soulevés plusieurs fois, et surtout en 1837. Depuis cette époque les Anglais leur ont fait les plus larges concessions, tant pour prévenir le retour des velléités d'indépendance parmi les Canadiens, que pour les empêcher de s'annexer à l'Union américaine. Le pouvoir du gouverneur général s'exerce sous le contrôle de deux chambres, dont l'une, espèce de chambre des pairs, est formée par les membres que nomme à vie la reine d'Angleterre, et dont l'autre se compose de représentants élus par le peuple. En outre, les impôts sont fort modérés.

Mais tous les avantages d'un *self-government* ne peuvent faire oublier aux Canadiens qu'en 1541 leurs ancêtres sont partis des côtes de la Normandie pour explorer le Saint-Laurent, sous la conduite de Jacques Cartier, et qu'ils ont fondé les villes de Québec et de Montréal. Les droits énormes, prélevés sur les navires français, ont empêché pendant longtemps ceux-ci de venir dans le Canada. Cet état de choses a cessé, et l'arrivée du premier bâtiment de commerce, portant notre pavillon, devant Montréal, fut dans toute la colonie l'occasion d'une fête, qu'on pourrait à juste titre qualifier de fête de famille.

On peut faire en voiture le tour de la montagne qui domine Montréal et lui a donné son nom. Une belle route, bordée çà et là de jolies maisons de campagne, conduit jusqu'au sommet, d'où l'on découvre plusieurs magnifiques points de vue. La ville, étagée sur la pente, descend jusqu'à la rive du Saint-Laurent, qu'elle borde sur plusieurs kilomètres de longueur. Mes hôtes, qui me firent les honneurs de leur mont Royal, m'indiquèrent de là les clochers de Saint-Patrick, des Récollets, de Sainte-Marie, le couvent des sœurs grises, le séminaire de Saint-Sulpice, puis les temples protestants de Saint-André, de Saint-Paul, etc.; enfin les principaux édifices, le marché, la douane, la bourse, l'hôpital, le collége. Au delà le Saint-Laurent embrasse, dans son large cours, une foule d'îles gracieuses et arrose une riche campagne, bordée de vastes forêts. Le soir venu, j'allai passer plusieurs heures au café, pour parler de la France avec des Canadiens; ils ne tarissaient pas de questions sur notre patrie, et la France ne doit jamais oublier qu'il y a sur les bords du Saint-Laurent plus d'un million d'hommes qui l'appellent leur cher vieux pays.

A onze kilomètres de Montréal se trouve la Chine, petit village où réside le gouverneur de la compagnie de la baie de l'Hudson. Pour éviter les rapides que forme l'Ottawa non loin de son confluent, dans le Saint-Laurent, je pris place dans un convoi, car la Chine a aussi son chemin de fer qui aboutit sur les bords de l'Ottawa, dans l'endroit même où, deux siècles auparavant, s'arrêtèrent les aventuriers français partis à la recherche d'une route qui conduisît en Chine. Croyant avoir enfin trouvé le véritable chemin, ils s'écrièrent joyeusement : la Chine! Telle fut, dit-on, l'origine du nom donné à la localité. Je ne fis au bourg de la Chine qu'un séjour très-court, et me hâtai de traverser l'Ottawa pour aller visiter, sur la rive opposée, un établissement d'Iroquois. Une longue pirogue, faite d'un tronc d'arbre et dirigée à force de pagaies, me porta au village de Caughnwaga, dont le nom est plus sauvage que la population, qui y a élevé une église catholique et des maisonnettes en pierre.

Ces Iroquois sont remarquables par leur teint rougeâtre et leurs traits grossiers. Ils portent uniformément un chapeau rond à larges bords, et se drapent à la façon espagnole dans une pièce d'étoffe sombre. Je ne rencontrai d'abord que des femmes, les hommes étant occupés à conduire les grands trains de bois qui descendent l'Ottawa et se rendent à Montréal.

La fabrication des chaussures indigènes ou moccassins forme la principale occupation des femmes. Sous prétexte d'acheter quelques-uns de leurs ouvrages, j'entrai dans plusieurs maisons, où l'on me répondit constamment en bon vieux français. Dépouillées de l'épais manteau qu'elles portent au dehors, ces femmes portaient au lieu de robe une longue blouse de couleur, et des pantalons collants descendant jusqu'à la cheville; leurs sou-


CANADA
RÉGION
DES GRANDS LACS
ET
PARTIE OCCIDENTALE DES
ETATS-UNIS
1 Rhode-Island
2 Connecticut
3. New-Jersey
4 Delaware
Ch de Fer
Canal
Kilomètres
NORTHUMBERLAND
HAUT CANADA
BAS CANADA
GOLFE DU SAINT LAURENT
OCÉAN ATLANTIQUE
NOUVELLE ÉCOSSE
L. SUPÉRIEUR
L. HURON
L. MICHIGAN
L. ÉRIÉ
L. ONTARIO
PENNSYLVANIE
OHIO
KENTUCKY
NEW-YORK
QUÉBEC
MONTRÉAL
OTTAWA
TORONTO
BOSTON
PHILADELPHIE
WASHINGTON
Dressé par A. Vuillemin
Gravé chez Erhard, 42 r. Bonaparte

liers vernis laissaient apercevoir de gros bas de laine. Des boucles d'oreilles et un collier en or forment, du reste, leur principal ornement ; quant à leur chevelure, elles la relèvent sur le sommet de la tête, puis l'attachent de la même façon que le faisaient autrefois les gardes françaises. On ne peut dire que leurs traits soient agréables, mais leurs formes sont assez belles pendant la première jeunesse.

Quand on a vu leurs habitudes laborieuses, l'ordre et la propreté qui règnent dans leurs ménages, et que l'on songe aux longs et durs travaux auxquels se livrent leurs frères et leurs maris, bûcherons, pilotes ou conducteurs de radeaux sur l'Ottawa, on est peu disposé à accepter l'accusation de paresse si souvent portée contre les pauvres Indiens.

L'Ottawa est tout à la fois le plus grand des tributaires du Saint-Laurent et le plus important au point de vue géographique. Son cours, remonté jusqu'à la hauteur du



Cascade de Montmorency (p. 255). — Dessin de Paul Huet d'après M. Deville.

lac Nipissing, qui se déverse dans la grande baie de Géorgie, offre une voie bien plus directe que celle du Saint-Laurent, pour atteindre le lac Supérieur et les routes de la Colombie anglaise. Cette considération, jointe à la beauté du pays arrosé par l'Ottawa, aux richesses encore vierges de son vaste bassin, ont déterminé, depuis mon retour en Europe, la décision par laquelle le ministère anglais, d'accord avec la législature provinciale, a fait choix de la ville de Bytown, aujourd'hui cité d'Ottawa, pour y établir le siége du gouvernement canadien[1].

A peine rentré de mon excursion sur l'Ottawa, je

1. Ottawa est dans une position peut-être plus pittoresque qu'aucune autre ville du nord de l'Amérique. Du sommet de Barrack-Hill, d'où l'on peut embrasser d'un seul coup d'œil les magnifiques chutes du fleuve avec leurs nuages d'écume neigeuse où se



Les immigrants à bord d'un steamer du Saint-Laurent. — Dessin de Gustave Doré d'après M. Deville.

trouvai à Montréal un bateau à vapeur prêt à partir pour Québec. Je courus m'y installer au milieu d'un encombrement rappelant celui de l'arche de Noé. Sur le pont du steamer, les bœufs et les chevaux sont pressés les uns contre les autres, et l'on entasse des marchandises de toute sorte. Les passagers de seconde classe, qui payent la modique somme de quatre francs, se placent où ils peuvent. Au premier étage de notre bateau se trouve un vaste mais modeste salon, qui donne accès à un grand nombre de cabines. La nuit est tiède et embellie par un magnifique clair de lune ; aussi la curiosité me retient sur le pont pour mieux voir défiler les rives du Saint-Laurent, qui, en général, sont plates et couvertes de vastes forêts. La largeur de ce grand fleuve varie depuis un jusqu'à cinq kilomètres. Nous rencontrons plusieurs îles considérables, et nous traversons le lac Saint-Pierre, qui n'est autre chose qu'une expansion du Saint-Laurent. Quelques voyageurs descendent aux petits villages des Trois-Rivières et de Sainte-Anne.

Vers le milieu de la nuit, le ciel se couvre de nuages, le tonnerre gronde, et à chaque instant les éclairs, qui sillonnent la nuit, reflètent leurs lignes de feu sur les eaux du fleuve. Ce beau spectacle me dispose peu au sommeil ; aussi je prends part à la conversation de plusieurs Canadiens, qui habitent différents villages sur les bords de l'Ottawa. Ils emploient les tournures de phrases et les expressions usitées dans nos vieux auteurs français. On croirait entendre parler Rabelais ou Bonaventure des Périers. Les enfants des Canadiens apprennent l'anglais dans les écoles et le français dans leurs familles, car la plupart des récits de leurs foyers roulent sur le vieux pays de France.

Le Saint-Laurent. — Québec. — Les plaines d'Abraham. — Cascade de Montmorency. — Escalier des Géants. — Les émigrants. — Les Mille îles. — Le lac Ontario.

Nous sommes au 6 septembre : l'aube du jour éclaire les rives du Saint-Laurent. Nous longeons de hautes parois de rochers à pic, couronnés d'une végétation vigoureuse. Çà et là, quelques arbustes plongent leurs racines dans les anfractuosités de ces murailles rocheuses et projettent leurs branchages au-dessus du fleuve. Dès huit heures du matin, nous apercevons le cap Diamant, immense rocher noirâtre, qui forme la base escarpée d'une vaste citadelle. En face de nous se présente Québec, qui fut, depuis sa fondation, en 1608, par Samuel Champlain, jusqu'en 1759, époque où elle tomba aux mains des Anglais, la capitale de la Nouvelle-France.

Le quartier commerçant de Québec couvre la rive du Saint-Laurent. Devant les quais sont mouillés de nombreux navires de commerce. Les maisons, qui semblent accrochées aux flancs du cap Diamant, s'étagent les unes au-dessus des autres, et s'élèvent ainsi jusqu'au plateau où l'on a bâti la haute ville. Son enceinte de fortifications se rattache à celle de la citadelle, construite en granit gris. Quelques clochers d'églises catholiques dépassent les toitures des maisons couvertes en feuilles d'étain, qui brillent au soleil. Québec, comme Montréal, semble une cité aux toits d'argent.

Après avoir rapidement parcouru les rues commerçantes, je commençai l'ascension de celles qui mènent à la ville haute. Heureusement on trouve des escaliers en bois, qui abrégent la montée. Après avoir traversé l'enceinte fortifiée, je trouvai des rues planes et régulières, qui sont peu communes à Québec. Les boutiques, bien approvisionnées de marchandises européennes, n'attirent l'attention des étrangers que par des ouvrages indiens et quelques beaux échantillons de fourrure. La cathédrale catholique est peu remarquable ; quant à la chambre du parlement, détruite dernièrement par un incendie, elle est remplacée provisoirement par la salle du théâtre. Je voulus voir une séance publique du parlement ; les députés, bien que sans uniforme, ont généralement une excellente tenue. Le président porte un costume analogue à celui de nos magistrats ; en face de lui, sur un coussin de velours, repose la masse d'armes d'Angleterre. J'entendis discuter une question vivement controversée ; les discours étant prononcés tour à tour en français ou en anglais, suivant que l'orateur s'exprimait plus facilement dans l'une de ces deux langues.

En sortant de la séance parlementaire, j'allai contempler, dans un jardin public, dont le site est admirable, l'obélisque élevé par les Canadiens à la double mémoire du marquis de Montcalm et du général anglais Wolf, qui tombèrent en face l'un de l'autre, à quelques pas de là, sur le plateau d'Abraham, dans la sanglante bataille qui décida de la possession définitive de Québec et du Canada. Après avoir longtemps rêvé à la destinée étrange de ces deux noms, si longtemps représentants d'intérêts hostiles et maintenant confondus dans une même vénération, j'allai parcourir la citadelle de Québec, qui doit à sa forte position le surnom de Gibraltar américain. Une des portes, celle de Saint-Louis, donne accès sur les plaines mêmes d'Abraham, dont le sol est formé d'un granit gris mêlé de quartz. De son point le plus élevé, on domine un admirable panorama : d'un côté, le Saint-Laurent serpente au pied de deux longues lignes de murailles rocheuses ; de l'autre côté, les montagnes, s'étageant les unes au-dessus des autres, semblent comme les immenses vagues d'une mer houleuse. Cette vue est une des plus belles que j'ai rencontrées en Amérique. Un vent froid et violent ne tarda

joue l'arc-en-ciel, le pont suspendu qui joint le haut et bas Canada, le cours de la rivière au-dessous des chutes parsemé de belles îles boisées, et les lointaines montagnes Bleues qui séparent les eaux du Gatineau de celles de l'Ottawa, on jouit d'une des plus belles vues qu'on puisse admirer au monde.

Ottawa est divisée, comme Québec, en deux parties, la haute et la basse ville, qui sont distantes d'environ un demi-mille. Dans l'intervalle commence le canal Rideau, qui a un beau pont de pierre formant une section de la rue qui unit les deux parties de la ville. Ottawa, déjà peuplée d'une vingtaine de mille âmes, est renommée pour son grand marché de bois de construction, dont la contrée abonde. Dans le voisinage, on trouve une pierre à chaux gris pâle, avec laquelle sont construits plusieurs édifices d'un bel aspect; ils s'élèvent sur des rues larges et régulières.

pas à me faire quitter ces hauteurs. Grâce aux escaliers en bois, je pus descendre assez rapidement dans la ville basse, où se trouvent la plupart des hôtels.

Le lendemain, une légère voiture me conduisit, par une route charmante, jusque devant l'hôtel de la cascade de Montmorency, située à quatorze kilomètres de Québec. Sur les pas d'un guide, je longeai plusieurs scieries de bois, mises en mouvement par des chutes d'eau ; puis je descendis au fond d'un large torrent presque à sec. J'avais devant moi la cascade de Montmorency. Elle est formée par une rivière large de vingt mètres, et qui tombe de quatre-vingts mètres de hauteur. La nappe d'eau se précipite avec fracas dans un large entonnoir bordé de sombres rochers à pic. Leurs pointes aiguës sont indiquées çà et là par les frémissements de l'eau arrêtée dans sa chute. Un nuage de vapeurs blanchâtres s'élève dans l'air et s'irise aux rayons du soleil. Une fraîche végétation couvre le sommet de la montagne. Sur l'un des côtés de la cascade, on voit, le long des rochers, serpenter les filets d'argent que forment les eaux dérivées de la chute principale. Je n'ai jamais rencontré de plus gracieuse cascade que celle de Montmorency.

Mon guide me ramena en ville à travers les bois, le long d'un large torrent roulant avec impétuosité entre deux rives d'aspects bien différents : l'une semble une muraille rocheuse ; l'autre forme un escalier colossal, dont les régulières assises figurent parfaitement des marches taillées par une population de géants. Le torrent ronge sans cesse les parois qui l'encaissent, et il roule, dans son cours rapide, les troncs des arbres qu'il a déracinés sur ses bords.

Comme je rentrais à Québec, un steamer chargé d'émigrants chauffait, prêt à partir pour le haut du fleuve. On m'avait parlé si souvent de l'émigration et de ses souffrances en voyage que je fus curieux d'en faire l'expérience. Je pris une place de seconde classe pour Hamilton, ville située à l'extrémité du lac Ontario. Me voilà donc au milieu d'un foule d'Irlandais, de Canadiens et d'Allemands, et que sais-je encore ? en tout plus de six cents pauvres diables entassés dans un espace relativement fort restreint. Ils offraient une curieuse collection de vêtements déguenillés. On peut difficilement imaginer une plus hideuse misère. Je remarquai surtout quelques habits noirs privés d'un pan au moins, et d'autres manquant d'une manche sinon de toutes les deux ; puis des chapeaux arrivés à une couleur et à une forme indescriptibles. Cependant, quelques-uns de ces passagers se distinguaient des autres par la propreté, sinon la richesse de leur tenue. Ceux-ci sont des émigrants de la Nouvelle-Écosse ou du bas Canada. Ils font encore ressortir davantage la saleté des haillons de leurs compagnons de voyage.

Quand la nuit arrive, le vent devient froid et fait abandonner le pont du navire ; on se retire dans une vaste salle dont la cheminée de la machine forme le centre. Une femme vend toutes espèces de vivres et de liqueurs ; aussi est-elle entourée d'une foule de gens qui boivent, se disputent entre eux et finissent heureusement par s'endormir. Au fond de la cale du vapeur, on voit un spectacle encore plus singulier. Hommes, femmes, enfants sont entassés pêle-mêle sur le plancher. Les têtes privilégiées prennent pour oreillers les bottes de leurs voisins. Quelques Allemands ne dorment pas ; leurs pipes continuent à répandre des nuages de fumée, dont l'odeur atténue la senteur terrible de tant d'exhalaisons fétides. Des lampes enfumées répandent une lueur rougeâtre sur cet ensemble d'êtres misérables. On pourrait se croire au milieu des truands d'une cour des miracles. Bientôt la respiration me manque dans cette atmosphère viciée, je m'empresse de remonter sur le pont. Je rencontre une Canadienne qui va rejoindre son mari à Montréal. Son élocution m'amuse beaucoup à cause de l'analogie remarquable qu'elle présente avec le français de nos vieux auteurs. Je me figure entendre parler l'une de nos bisaïeules, travestie en jeune femme.

Le 8, vers cinq heures du matin, nous étions à Montréal. Quatre heures plus tard, un bateau à vapeur prit la direction de Kingston, sur le lac Ontario, et s'engagea avec nous dans le canal Beauharnais, pour éviter les rapides du Saint-Laurent. Non loin de la Chine, ce fleuve se précipite en flots tumultueux sur un fond de rochers, et se transforme en un immense torrent. Il faut trois heures pour parcourir le canal qui a dix-neuf kilomètres de longueur, et qui compte neuf écluses ; tandis que pour doubler l'obstacle par terre, il suffit de quarante-cinq minutes de chemin de fer.

Je préférai rester à bord, afin de continuer mes études sur l'émigration. La plupart des Irlandais, trop pauvres pour continuer leur voyage, sont restés à Montréal. Les émigrants hollandais et allemands forment des groupes de trois ou quatre familles, composées chacune de cinq ou six enfants. On distribue de l'eau chaude aux passagers qui veulent boire du thé ou du café, en mangeant les chétifs aliments qu'ils achètent chemin faisant, et beaucoup d'entre eux ont encore pour nourriture principale le pain sec et noir, le pain de la patrie dont ils ont fait provision avant de franchir l'Atlantique. Les hommes fument presque toute la journée dans leurs énormes pipes. Les femmes s'occupent de leurs enfants plus ou moins criards. Le soir, ils se couchent les uns auprès des autres et s'enfouissent sous d'épaisses couvertures. Les émigrants trouvent le voyage peu pénible une fois qu'ils sont arrivés en Amérique. Mais ce qu'ils ont à supporter de privations, de misères sur les paquebots des compagnies patentées d'émigration, et de mauvais traitements de la part des équipages et des capitaines spéculateurs, a donné lieu à de nombreux appels à l'opinion publique indignée et à la justice vengeresse des tribunaux.

De temps en temps le fleuve offre des rapides qu'un steamer descend avec une célérité effrayante, mais que le nôtre, qui remonte, est obligé de tourner en passant par les écluses d'un nouveau canal. Puis nous rentrons dans le Saint-Laurent, dont les rives échappent à notre vue. Ce fleuve porte à la mer un volume d'eau considérable qu'on évalue par heure à cinquante-sept millions

trois cent trente-cinq mille sept cents mètres cubes. Du reste, c'est en quelque sorte un long canal par lequel les mers intérieures, qu'on appelle les lacs du Canada, communiquent avec l'Océan. L'eau qui s'écoule du lac Ontario doit passer par-dessus les gigantesques écluses naturelles obstruant le cours du Saint-Laurent; elles le divisent en plusieurs bassins successifs, dont les anciennes berges forment aujourd'hui ces rapides, qui s'étagent les uns au-dessous des autres depuis les lacs jusqu'à la mer.

Le 9, à mon réveil, je fus surpris de voir la terre de tous côtés. Il semblait que le vapeur ne pourrait jamais trouver de passage à travers les forêts qui nous environnaient de toutes parts. Nous étions au milieu des Mille îles, immense archipel d'îles, d'îlots et de rochers couverts de bouquets d'arbres verts. Ces bois, infréquentés, sont du caractère le plus sauvage et le plus pittoresque. Les grands arbres morts tombent çà et là sur les arbustes qu'ils écrasent. C'est un pêle-mêle de végétation vraiment étrange. La nature se montre ici dans toute la négligence de sa luxuriante grandeur. Il faut plusieurs heures pour parcourir les chemins sinueux de ce labyrinthe, dernier vestige sans doute de quelque digue naturelle, rongée et dépecée par les eaux des grands lacs,



L'escalier des géants, près de la cascade de Montmorency (p. 255). — Dessin de Paul Huet d'après M. Deville.

soit dans la succession des siècles, soit dans un jour de commotion géologique; au delà s'étend la vaste nappe du lac Ontario.

Dès que nous pûmes nous y lancer à toute vapeur, nous n'aperçûmes plus que le ciel et l'eau, comme si nous eussions été en pleine mer; comme en pleine mer aussi nous y essuyâmes une violente bourrasque, qui dura toute la nuit, et mit fort mal à l'aise tous ceux des passagers qui n'avaient pas le pied marin, c'est-à-dire l'estomac solide.

A la pointe du jour, le vent et les lames tombèrent à la fois comme nous atteignîmes Toronto, la ville la plus considérable du Canada occidental. Elle renferme quelques édifices considérables et compte une population de trente-cinq mille âmes qui vont toujours s'accroissant.

Deux autres heures de navigation le long des bras qui couvrent la rive américaine du lac nous amenèrent à Hamilton, terme de notre voyage; nous avions en trois jours franchi neuf cent soixante-dix kilomètres.

L. Deville.

(La suite à la prochaine livraison).



Les mille îles, à l'entrée du lac Ontario. — Dessin de Paul Huet d'après M. Deville.

VOYAGES DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,

PAR M. L. DEVILLE.

ÉTATS-UNIS ET CANADA[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

1853-1854

Les cataractes du Niagara. — Leurs premiers découvreurs. — Leur aspect il y a un demi-siècle et aujourd'hui. — L'hôtel Clifton. Le grand pont suspendu. — Le gouffre. — L'île de la Chèvre. — Promenade sous la chute centrale. — La grotte des Vents. — Certificat.

Le premier Européen qui ait décrit les chutes du Niagara est un prêtre français, le franciscain Hennepin; il les vit vers l'an de grâce 1678. Mais dans le demi-siècle qui précéda cette date elles avaient dû être connues successivement: — de Champlain, dès 1615, — des Jésuites, qui de 1634 à 1647 n'exécutèrent pas moins de dix-huit voyages entre le Saint-Laurent et le lac Supérieur, et enfin de Robert de la Salle, qui en 1670 releva minutieusement les contours des lacs Érié et Ontario. Si le silence gardé par ces explorateurs sur cette merveille de la nature américaine est difficile à expliquer, le peu qu'en ont dit leurs successeurs jusqu'à la fin du siècle dernier n'est pas moins étonnant. Il est vrai que les routes suivies alors par les trafiquants, les chasseurs et les missionnaires, laissaient toutes le Niagara à une certaine distance. Sur les rives des lacs et des rivières leurs tributaires, s'élevaient déjà des établissements prospères, des villes florissantes, que rien ne troublait encore la solitude des grandes cataractes. Lorsque l'auteur d'*Atala* vint tremper ses pinceaux dans *ces colonnes d'eau du déluge*, c'était encore une aventureuse entreprise que de se frayer un chemin dans les lacis infréquentés de la forêt

1. Suite et fin. — Voy. pages 236 et 241.

immense qui leur servait de rempart et de cadre.... Aujourd'hui tout cela est bien changé; le courant des visiteurs qui s'épanche annuellement vers les fameuses chutes, semble aussi abondant que celui de leurs ondes.

Sans doute, ainsi que l'ont affirmé des écrivains de la génération qui nous a précédés, on pouvait jadis, dans le double silence de la nuit et de la forêt vierge, saisir à plus de dix milles de distance les sourds mugissements de la cataracte. Mais aujourd'hui les hurlements des machines à vapeur, voguant, glissant dans toutes les directions, les sifflets des chauffeurs, les vociférations et les cris des camionneurs et des cochers, les clameurs et les murmures sans nombre et sans trêve s'élevant des fermes, des usines et des maisons de campagne alignées tout le long du fleuve, forment un concert où se perd à distance, comme dans l'orchestre d'une académie impériale de musique, la voix du grand artiste que l'on voudrait entendre. En outre, le soi-disant village qui couvre, sur la rive américaine, le plateau rocheux d'où se précipite le fleuve, ne diffère en rien, dans ses rues longues, droites et larges, dans ses nombreuses et fraîches constructions, ses six églises, ses douze élégantes hôtelleries et sa banlieue de magnifiques villas, de ce qu'on a l'habitude d'appeler une belle et bonne cité. De l'antique forêt ne cherchez pas vestige; on l'a métamorphosée en jardins dessinés avec plus ou moins de goût, en tapis de gazons bien peignés, bien veloutés, en corbeilles de fleurs rares. Enfin les nombreuses usines, les scieries, les papeteries, alignées le long des chutes mêmes, dont une portion détournée par une prise d'eau a été consacrée à l'industrie, font penser involontairement au cheval Pégase, empêtré d'indignes harnais et soumis à la cravache d'un maquignon, ou au fouet d'un charretier. Au reste, les âmes naïves qu'émeut encore le spectacle de la nature, la sainte poésie de la terre, doivent se féliciter de pouvoir contempler le Niagara tel qu'il est aujourd'hui, car s'il était entré dans l'esprit de quelque Barnum de le diviser, subdiviser et détailler en étangs et mares de parcs, en ruisselets de jardins, en jets d'eau de parterres ou même en bocaux à poissons rouges, il l'aurait fait.

A peine descendu à l'hôtel Clifton, bâti en face de la chute, je montai au belvédère, d'où l'on aperçoit dans toute leur étendue ses deux sections qui appartiennent, l'une, aux États-Unis, l'autre au Canada. La première présente une ligne droite de trois cent vingt mètres de développement, tandis que la seconde, longue de six cents, se contourne et se creuse en forme de fer à cheval, ce qui lui a fait donner le nom anglais de *horse-shoe*. Par ces deux larges brèches ouvertes dans une digue rocheuse, taillée à pic, se précipite tout le trop-plein du lac Érié, trop-plein évalué mathématiquement à quatre-vingt-dix millions de mètres cubes par heure, ou si l'on aime mieux, à quinze millions d'hectolitres par minute. Le nom de Niagara est une transformation du mot iroquois Ongakarra, qui signifie « l'eau retentissante comme le tonnerre. » On ne pouvait trouver une plus juste dénomination.

Devant un tel spectacle la première impression est la stupeur, et l'homme, incapable d'analyser ce qu'il éprouve, a besoin d'un peu de temps pour observer les détails de ce vaste ensemble. Quel peintre, quel musicien, quel écrivain en pourrait rendre l'effet saisissant! Les merveilles de la nature éveillent en nous simultanément une foule de sensations complexes. La plume peut à peine noter l'une après l'autre chacune de ces impressions, qui se confondent et s'harmonisent pour exalter notre admiration. En face du spectateur s'élèvent des rochers rougeâtres, dont la couleur fait ressortir les brillantes teintes de la masse liquide. Verdâtre à son sommet, celle-ci est veinée au-dessous de filets d'argent, puis se perd dans l'abîme en avalanches d'écume neigeuse. L'île de la Chèvre (Goat-Island) se trouve au milieu des deux chutes, qui semblent à chaque instant devoir l'entraîner dans leurs impétueux tourbillons. Bien qu'elle résiste, grâce à ses puissantes assises, il s'en détache quelquefois des quartiers de rochers qui roulent dans des gouffres insondables. Une couronne de végétation apparaît seule au sommet de l'île, et surmonte les nuages épais qui du sein de l'abîme s'élèvent parés des étincelantes couleurs de l'arc-en-ciel. Du fond du gouffre bouillonnant, monte en roulements de tonnerre la voix de la cataracte qui célèbre les grandeurs de sa propre création.

Depuis plus d'une heure, je me trouvais sur le belvédère de l'hôtel, lorsque j'entendis retentir les sons bruyants du gong, cloche chinoise, fort en usage aux États-Unis. C'était l'appel du dîner; autour de la table deux cents voyageurs étaient assis. Les dames en grande toilette portaient des robes décolletées, beaucoup plus convenables pour un bal que pour un repas d'auberge ou une promenade champêtre. Dans ces repas le champagne coule à flots, et chaque convive trouve auprès de lui la carte du menu, toujours aussi varié que délicat. Les nombreux domestiques entrent dans la salle, posent les plats sur la table et marchent avec une régularité toute militaire. On cause peu, mais on mange beaucoup et vite; au Niagara, comme ailleurs, l'Américain semble toujours poussé par une voix intérieure qui lui crie: Debout et marche!

Une côte rapide conduit de l'hôtel à la station d'un petit bateau à vapeur, destiné à porter les promeneurs le plus près possible de la cataracte; mais comme cette fois nous étions un trop petit nombre d'amateurs, le steamer changea sa direction et descendit le courant rapide du Niagara. Le fleuve coule entre deux murailles rocheuses dont les interstices nourrissent toujours une puissante végétation. Mais au milieu de ces rameaux dont une constante humidité entretient la verdure, ne cherchez pas avec l'auteur d'*Atala* « des carcajous se suspendant par leurs queues flexibles au bout d'une branche abaissée pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours [1]. » Le fleuve aujourd'hui vous réserve d'autres étonnements. Cette grande ligne noire,

1. Chateaubriand, épilogue d'*Atala*.

qui court devant vous dans le bleu du ciel, c'est le grand pont suspendu, qui unit la rive américaine à celle du Canada, *Great Suspension Bridge;* œuvre gigantesque par laquelle le génie américain semble avoir voulu lutter de grandeur avec le Niagara lui-même. Ce pont se compose de deux tabliers superposés, à huit mètres d'intervalle. Les piétons et les voitures passent sur le pont inférieur; l'autre est réservé aux convois des chemins de fer de New-York, de l'Érié et du Grand Occidental. Rassuré par la solidité des câbles de fer de cette construction, je me hasardai, après avoir payé un péage d'un franc vingt-cinq centimes, à m'aventurer jusqu'au milieu du pont, qui n'a pas moins de deux cent cinquante mètres de longueur et se balance au-dessus des flots mugissants du Niagara à une élévation plus grande que celle de la croix du Panthéon au-dessus du pavé des rues environnantes. Sur ce chemin aérien il me semblait que j'étais balancé dans l'espace. Heureusement pour moi, le tablier supérieur n'étant pas encore terminé, nul convoi à vapeur ne pouvait en ce moment passer à quelques mètres au-dessus de ma tête. Deux mois plus tard, j'aurais pu expérimenter ce complément de vertige. On n'évalue le prix de revient de ce pont étrange qu'à deux millions cinq cent mille francs. Puisse-t-il durer longtemps pour l'honneur de l'industrie humaine!

J'avoue qu'en le quittant je remis avec plaisir le pied sur le sommet des rochers qui bordent le fleuve, et bientôt j'arrivai au-dessus d'un bassin circulaire dominé par des montagnes escarpées.

En cet endroit l'eau obéissant à l'impulsion de courants opposés décrit une série de cercles concentriques et forme ainsi un tournant qui présente, dit-on, une différence de trois mètres entre le niveau de son centre et celui de ses bords. Les troncs d'arbres qui y sont entraînés permettent de suivre facilement le courant de ce vaste tourbillon.

Rentré à l'hôtel pour dîner, j'allai dans la soirée admirer l'aspect grandiose et romantique de la cascade, argentée par les rayons de la lune. Je ne sais si le souvenir de la belle page que Chateaubriand a consacrée aux splendeurs mélancoliques d'une nuit passée sur ces mêmes rivages ne me poussait pas, à mon insu, à y prolonger jusqu'au jour ma promenade et mes rêveries solitaires. Mais j'avoue que la fraîcheur humide de l'atmosphère me fit regagner prosaïquement ma chambre bien close et mon lit longtemps avant que le fleuve eût cessé « de refléter dans son sein les constellations de la nuit[1]. »

Dès le lendemain matin, 12 septembre, un petit bac me conduisit sur la rive américaine. Là se trouve un escalier en bois, qui mène au plus haut sommet qui domine le fleuve. Moyennant une légère rétribution, un char mû par un mécanisme vous épargne même la fatigue de cette ascension et vous transporte, commodément assis, au-dessus de la cataracte qui se présente de profil; tandis que sous les pieds mêmes du spectateur un large torrent couvre d'écume la cime des rochers et se précipite en frémissant dans l'abîme. On a établi un pont sur le courant rapide qui forme la chute américaine. Ce passage serait effrayant, sans les petits îlots de rochers qui, semblables à des sentinelles avancées, sont postés au bord du précipice. On arrive ainsi à l'île de la Chèvre (Goat-Island), dont on peut faire le tour en voiture dans de gracieuses allées, percées dans des bois touffus, où à chaque pas on a ménagé de jolis points de vue sur les rapides formés par l'écoulement du lac Érié. Les bords de cet impétueux torrent et les quelques îlots qu'il ronge incessamment offrent l'image de la lutte des éléments et sont jonchés de troncs d'arbres déracinés. La carcasse d'un navire brisé sur les rochers ajoute à l'effet de ce tableau de destruction. Tous ces flots agités semblent hâter leur course vers l'abîme.

Un long escalier est adossé aux parois de Goat-Island; je le descends jusqu'à une petite cabane où se tient un grand diable de nègre, le guide de la grotte des Vents. Il me propose immédiatement une excursion sous la cataracte centrale. J'accepte cette offre, qui me paraît aussi bizarre que tentante. Il me faut d'abord remplacer mes vêtements par une chemise et un pantalon en laine, puis recouvrir le tout d'un costume complet en caoutchouc. Mon guide porte le même uniforme. Ces apprêts terminés, nous partons, et bientôt nous sommes sous la cascade, qui nous accueille par une large douche : c'est le baptême du Niagara. Un escalier, fragile et glissant, s'enfonce sous la voûte liquide; nous descendons avec précaution, et le nègre m'avertit de tenir ma main devant ma bouche, car sans cette précaution il serait impossible de respirer au milieu du nuage de gouttelettes d'eau qui tourbillonnent autour de nous. Une masse épaisse de cristal verdâtre s'arrondit en arche devant nous et laisse à peine tamiser, dans ses couches liquides, une douteuse clarté, qui nous guide dans un petit sentier le long des rochers dont la paroi s'incline sur nos têtes. Nous cheminons ainsi dans un couloir de pierre et d'eau, où l'on ne peut rien distinguer, où tout autre son que le fracas épouvantable de la chute des ondes ne saurait se discerner.

Enfin nous atteignons une petite anfractuosité du roc, où l'air, emprisonné et refoulé sans cesse par l'irrésistible colonne d'eau de la cataracte, s'agite en violents tourbillons, et a valu à cet enfoncement le nom de grotte des Vents. Accroupis dans cette étroite retraite nous respirons à pleins poumons, et pendant quelques minutes nous plongeons du regard dans l'épaisseur du fleuve qui se précipite par-dessus nous. Le nègre me demande si j'ai le courage d'aller plus loin. Je me lève et nous voilà repartis; mais nous avançons avec peine et en marchant sur des cailloux roulants. Cependant j'avançais toujours, quand le guide m'arrêta sur le bord même d'un ressaut de rocher, formant un précipice que nul encore n'a sondé. En conséquence, je casse un fragment de roche, en souvenir de ma périlleuse explo-

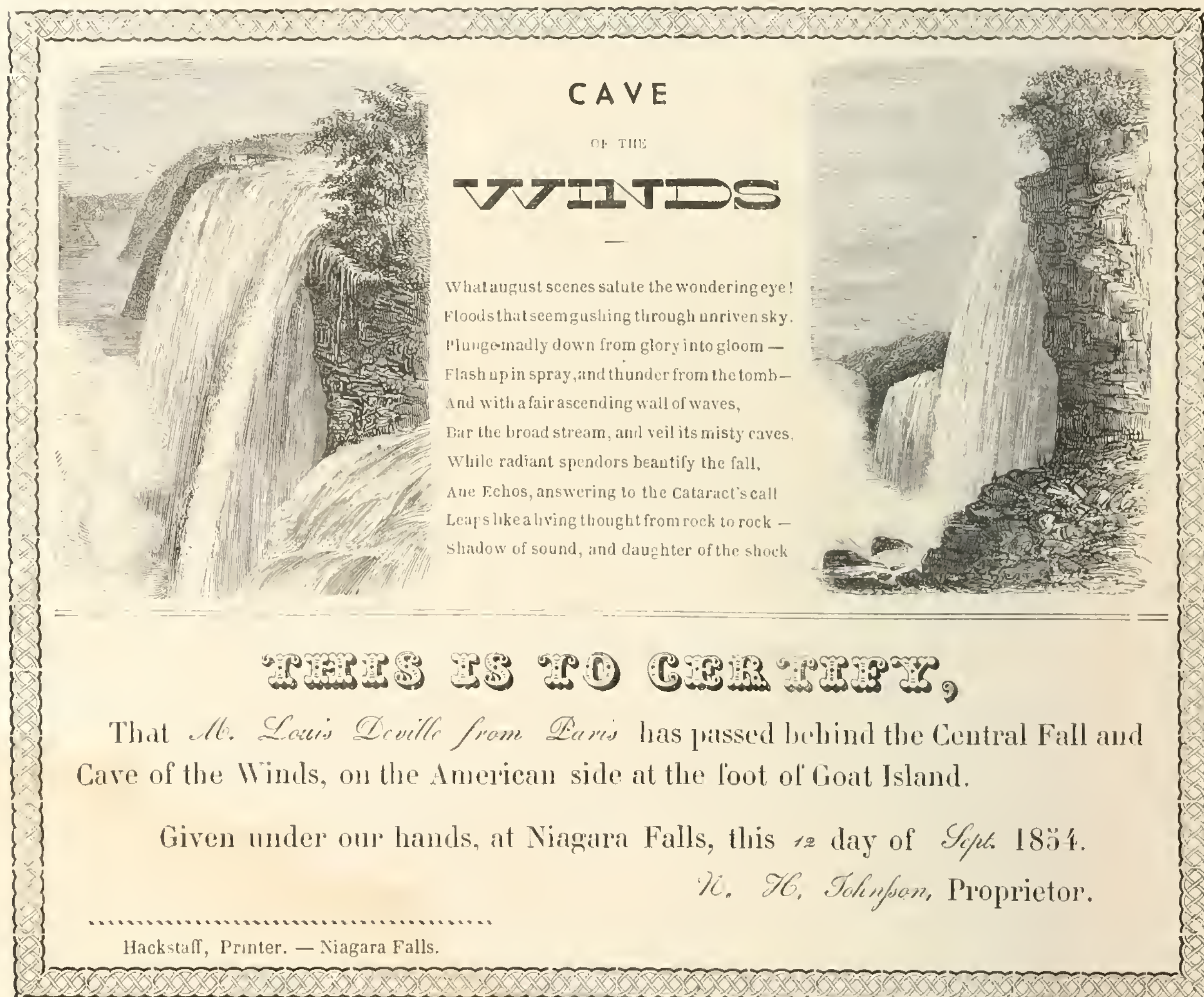
1. Chateaubriand, *Génie du christianisme*, chap. XII.

ration; puis nous revenons sur nos pas et bientôt j'éprouve, je l'avoue, une vive satisfaction à respirer en plein air. Un éboulement, un faux pas ou même la chute d'une pierre pouvait, dans cet humide souterrain, mettre un terme à ma curiosité et à mes voyages.

Le guide me donna un certificat constatant que j'ai traversé la cataracte centrale. Ce papier, dont j'offre le fac-simile au lecteur, me rappellera une exploration que je ne recommencerais certes pas, mais que je recommande à tout être blasé et en quête d'émotions. Elles ne lui feront pas défaut dans la grotte des Vents.

En remontant gaiement l'escalier, je souhaitai bonne chance à des jeunes gens qui se préparaient à visiter le couloir sous-marin. Le visiteur a toujours à y redouter, entre autres périls, un de ces éboulements qui ont déjà plusieurs fois modifié l'aspect des chutes du Niagara. On a vu de nos jours des masses considérables se détacher de l'une et l'autre rive. Le fleuve, en effet, lime sans cesse la surface du rocher d'où il se précipite et les tourbillons de la cataracte en creusent incessamment la base.

Les géologues assurent qu'autrefois la chute se trou-



CAVE

OF THE

WINDS

What august scenes salute the wondering eye!
Floods that seem gushing through unriven sky.
Plunge madly down from glory into gloom —
Flash up in spray, and thunder from the tomb —
And with a fair ascending wall of waves,
Bar the broad stream, and veil its misty caves,
While radiant spendors beautify the fall,
Ane Echos, answering to the Cataract's call
Leaps like a living thought from rock to rock —
Shadow of sound, and daughter of the shock

THIS IS TO CERTIFY,

That *M. Louis Deville from Paris* has passed behind the Central Fall and Cave of the Winds, on the American side at the foot of Goat Island.

Given under our hands, at Niagara Falls, this *12* day of *Sept.* 1854.

N. H. Johnson, Proprietor.

Hackstaff, Printer. — Niagara Falls.

Fac-simile d'un certificat délivré par le gardien de la grotte des Vents [1].

vait à Lewiston, non loin du lac Ontario. Elle se rapproche ainsi du lac Érié: peut-être un jour la digue qui sépare les deux lacs et qui diminue toujours d'épaisseur, disparaîtra complétement et leur laissera confondre les niveaux aujourd'hui si différents de leurs eaux. Combien de siècles s'écouleront avant cette époque?

1. Voici la traduction de cet étrange certificat :

GROTTE DES VENTS.

Quelle scène auguste saluent les yeux étonnés! — Les flots semblent tomber de l'espace sans bornes. — Plonger d'une sphère de lumière dans les ténèbres, — Rejaillir en écumes et tonner dans l'abîme; — D'une haute muraille de vagues ils barrent le large courant et voilent ses grottes humides. — Pendant que la chute étale ses radieuses splendeurs, — Les échos répondent aux rugissements de la cataracte, — Bondissent de roc en roc comme des êtres réels, — Fantômes vains, nés du choc des ondes.

Ceci est pour attester que M. Louis Deville, de Paris a passé sous la chute centrale et dans la grotte des Vents, sur la rive américaine, au pied de l'île de la Chèvre.

Écrit de notre main, aux chutes du Niagara, ce 12 septembre 1854. N. H. JOHNSON, propriétaire.

Imprimerie de Hackstaff. — Chute du Niagara.



Les chutes du Niagara. — Dessin de Paul Huet d'après une photographie

Légendes du Niagara. — La tour américaine. — Adieux aux chutes. — Buffalo. — Importance de cette ville. Un trait des mœurs locales.

Outre les écroulements, le Niagara tient en réserve, pour ses visiteurs, d'autres dangers, dont de nombreuses légendes locales n'attestent que trop la réalité. Entre ces pointes de roches noires qui percent la nappe verte des ondes, à l'angle même de leur chute, un pauvre pêcheur entraîné dans son batelet par le courant, est resté suspendu un jour et une nuit, agonisant sur l'abîme, hors de la portée de tout secours humain. Il y serait mort de froid ou de faim si une lame furieuse, le soulevant enfin, ne lui avait procuré une mort plus facile. Ici où la chute récente de la *table du Roc* a ouvert une large brèche tourmentée dans la paroi de la rive américaine, une jeune fille s'est penchée naguère pour cueillir une fleur entrevue dans une fissure du rocher; fleur et jeune fille ont roulé ensemble dans le gouffre. Là-bas sur cet amas de blocs où les arbres du rivage et la poussière d'eau des chutes entretiennent une ombre et une humidité constantes, un jeune couple, marié de la veille, se tenait un jour, ne songeant guère au péril. L'épouse, la main passée dans la main de l'époux, voulut atteindre une saillie de rocher, dangereux piédestal couvert de mousse humide.... elle glissa, entraînant avec elle dans la mort celui auquel son amour venait de laisser entrevoir toutes les bénédictions de la vie. Il y a encore à craindre pour les organisations nerveuses, impressionnables, la *fascination de l'abîme*, non moins réelle que celle que le serpent exerce sur sa victime. Un de mes guides me raconta à ce sujet le fait suivant, dans lequel il avait été tout à la fois acteur et témoin.

Il avait conduit une dame et sa fille, créature charmante, sur un des points accessibles les plus plongés dans la *fumée des eaux*, et la romanesque jeune fille, debout sur la crête du précipice, ses cheveux et ses vêtements flottants au vent, paraissait tellement absorbée dans la contemplation de la scène sauvage qui s'étendait sous ses pieds, que le guide alarmé, la saisissant par le bras, lui fit remarquer qu'elle s'exposait gratuitement à un grand danger.

« Oh! répondit-elle en souriant, il n'y a point de danger, même si je me précipitais là-bas. Pensez-vous que je puisse me blesser dans ces couches d'impalpable rosée? Je flotterais au milieu d'elles comme un ballon. Mère! je veux essayer de m'envoler! »

La mère épouvantée et le guide se hâtèrent d'entraîner en arrière, mais non sans difficultés, la jeune visionnaire, qui ne fut pas plutôt arrachée à sa terrible extase, qu'elle s'affaissa sur le sol et fondit en larmes.

En écoutant ces récits et bien d'autres encore, je me dirigeai vers une tour construite au bord même de la chute anglaise. Pour y parvenir, il faut passer sur un pont qui a pour base les rochers parsemés au milieu des rapides. Du haut de la plate-forme du monument qui atteint environ une quinzaine de mètres d'élévation, la vue plonge dans le gouffre de la cascade qui forme un immense croissant. L'eau se précipite avec une rapidité effrayante et tombe en nappes énormes, qui ont plus de six mètres d'épaisseur. Leurs chocs violents produisent des flots d'écume et lancent dans les airs une masse de gouttelettes brillamment irisées par le soleil. Le fracas de la cataracte est effrayant; il semble que la terre tremble et que la tour, ébranlée dans ses fondations, va s'écrouler dans le gouffre qu'elle domine. On est en proie au double vertige de l'extase et de l'admiration.

De retour sur l'île de la Chèvre, j'allai prendre des rafraîchissements dans le magasin appelé l'*Emporium* et aussi l'*entrepôt indien*. On y trouve une foule d'objets fabriqués dans les environs par les tribus indiennes. Il y a des pelleteries de toute sorte, des chaussures indigènes ou mocassins, des coiffures ornées de paillettes en argent et des porte-cigares en écorce qui sont remarquables par la naïveté de leurs dessins. Après avoir acheté quelques échantillons de l'industrie des Indiens, j'allai faire à l'hôtel mes préparatifs de départ pour le lac Érié et le Mississipi.

Le 12 septembre, à six heures du soir, disant adieu au Niagara, je pris le chemin de fer qui remonte la rive américaine du fleuve et conduit à Buffalo, à travers d'épaisses forêts. Buffalo, peuplée à peine de deux mille habitants en 1820, en compte aujourd'hui plus de soixante mille. Les produits de ses manufactures et les céréales de son district ont figuré avec honneur aux expositions universelles de Londres et de Paris. Son heureuse situation au débouché du grand canal Érié, qui unit les eaux du lac de ce nom aux riches bassins de l'Hudson et de l'Ohio, explique les rapides développements de cette ville, la seconde de l'État de New-York par son importance, son industrie et ses richesses. Elle a déjà, comme l'*Imperial City*, sa Broadway et ses hôtels-palais, habités par une foule de ménages indigènes, qui ne connaissent pas d'autres foyers. On vit avec tant de hâte aux États-Unis qu'on ne s'y donne pas la peine de se créer un logis à soi.

Sans aucun doute, si j'avais pu disposer de quelques jours, j'en aurais trouvé le bon emploi dans cette ville et dans ses environs; mais j'eus à peine quelques heures à leur consacrer; le steamer qui devait m'emporter à l'autre extrémité du lac Érié chauffait déjà au moment de mon arrivée. A défaut d'observations personnelles, je crois pouvoir emprunter au journal d'un touriste allemand, qui a passé à Buffalo quelques années après moi, un trait assez caractéristique des mœurs locales.

« Parmi les choses les plus intéressantes que j'aie vues à Buffalo, je dois certainement, dit M. Kohl, ranger une vente de livres à la criée, opération commerciale toute nouvelle pour moi, mais très-fréquente en ce pays. C'était une forte partie de livres, tous fraîchement reliés. Ces vieilles éditions, revêtues de parchemin, qui font la joie d'un bibliomane européen, n'auraient pas trouvé ici un seul amateur. Tous ceux qui s'étalaient sous mes yeux resplendissaient des plus vives couleurs et des plus brillantes dorures. Il n'y avait pas jusqu'à de vieux respectables patriciens, comme Thucydide et Tacite, qui

n'eussent revêtu, pour tenter les yeux américains, une livrée chatoyante et dorée.

« A côté de ces princes de l'histoire étaient rangés César, Tite Live et d'autres sérieux narrateurs, puis une foule d'ouvrages scientifiques des plus graves, sur l'histoire naturelle, l'astronomie, la géographie, etc., etc. Je m'imaginai que tout cet étalage était uniquement destiné aux étudiants, aux professeurs des colléges, et tout au moins aux maîtres de pensions de Buffalo. Mon étonnement ne fut pas mince quand j'entendis soudain le commissaire-priseur s'écrier :

« Ceci est un Tite Live, traduit pour vous de l'origi-
« nal latin ; il n'y a point de lecture plus intéressante !

« Voici les *Commentaires* de César, excellent ouvrage,
« qui vous décrit tout au long la France, ses mœurs, ses
« coutumes, et le vieux Paris ! Regardez dans quel bon
« état de conservation est cet ouvrage ; vous ne pouvez
« offrir un plus joli volume à vos femmes ! Les *Commen-*
« *taires* de César pour un demi-dollar ! »

« En écoutant ces paroles et en regardant autour de moi, je m'aperçus que l'assemblée à laquelle elles s'adressaient n'était, en réalité, composée que de petits boutiquiers, d'ouvriers de la ville ou de paysans des environs, braves gens qui, ayant bien vendu au marché les produits de leur industrie, étaient bien aises d'échanger une partie de leur gain contre quelques livres utiles à leurs familles ou à eux-mêmes. J'aurais voulu entrer en conversation avec eux, mais la voix du commissaire-priseur m'en empêcha.

« Voici, continua-t-il, l'*Architecture* de Bailey, la pre-
« mière autorité des temps modernes en matière de con-
« struction ; avec ce livre, rien ne vous sera plus facile
« que d'établir vous-mêmes un devis de bâtiment. C'est
« le premier exemplaire de cet ouvrage qui ait jamais été
« mis en vente à Buffalo. Je vous le cède pour deux dol-
« lars ; qui en veut ? qui enchérit ?

« — Dix cents !

« — Vingt cents ! »

« L'*Architecture* de Bailey monta à trois dollars.

« Ceci est l'*Histoire des États-Unis*, par Bancroft. C'est
« le dernier exemplaire de cet incomparable ouvrage que
« je puis vous offrir. Impossible d'élever vos enfants sans
« ce livre. Tout citoyen est tenu de connaître l'histoire de
« son pays. Nul n'est capable de prononcer un discours
« en public s'il n'a lu ce livre. Comment voulez-vous
« voter ou exprimer vos opinions politiques, si vous ne
« connaissez à fond l'*Histoire des États-Unis*, par Ban-
« croft ? »

« J'en passe, et des meilleurs, tels que la *Vie de Napoléon*, par Walter Scott ; les *Antiquités juives* de Flavius Josèphe, et surtout un *Traité d'astronomie*, illustré de deux mille figures, « mettant à la portée de
« tous, et clair comme le jour, le soleil, la lune, les pla-
« nètes, les comètes et les étoiles ; le tout pour un dol-
« lar ! »

« Tout fut enlevé, payé et soigneusement enveloppé, et quelques heures après, cette masse incohérente de livres, éparpillés vers les quatre aires de l'horizon, s'écoulait en bateaux à vapeur, en voies ferrées, ou simplement dans les chemins vicinaux de la banlieue de Buffalo. Il faut, certes, remonter le cours des âges, jusqu'au siècle d'Auguste et de Mécène, pour retrouver un fermier colonial rentrant chez lui du marché avec un Tite Live bien et dûment attaché au bât de sa monture. » (J. G. Kohl, *Travels in Canada.*)

Il y a soixante-dix ans qu'au lieu même où s'élève maintenant Buffalo, Chateaubriand rencontra un compatriote, matelot déserteur, qui, une pochette et un archet sous le bras, gagnait sa vie, en allant à travers bois, de tribus en tribus, donner gravement des leçons de chorégraphie parisienne *à messieurs les sauvages et à mesdames les sauvagesses*. Ne vous semble-t-il pas, lecteurs, que le sang de ce virtuose doit couler dans les veines du commissaire-priseur que vient de nous montrer M. Kohl ?

Le Southern-Michigan. — Encore une fois le ciel et l'eau. — L'aigle à tête blanche. — Monroë. — Détroit. — La terre promise de l'émigration. — L'Indiana. — L'Illinois. — Chicago.

Parmi les nombreux avantages dont Buffalo est douée, cette ville possède une magnifique marine à vapeur desservant le lac Érié. *Le Southern-Michigan*, qui m'emporta à l'extrémité opposée de cette mer intérieure, est non-seulement le plus somptueux bateau à vapeur, mais un des plus modérés dans ses tarifs que j'aie rencontrés. Je n'eus à payer que quarante francs pour une place de première classe, tant sur ce steamer que sur le chemin de fer qui relie Monroë, où il atterrit, à Chicago, la grande cité du nord-ouest. Le lit se paye en sus cinq francs, et moyennant deux francs cinquante centimes, on prend place à une excellente table d'hôte.

Comme le lac a cinq cent quatre kilomètres de longueur sur une largeur de cent treize, ses rives boisées furent bientôt hors de vue, grâce à la rapidité du *Southern-Michigan ;* mais quoique le spectacle seul du ciel et de l'eau puisse paraître monotone, ce ciel était d'un bleu si profond, si intense, les eaux calmes du lac le réfléchissaient si fidèlement, que la traversée me parut charmante.

Le lendemain 12 septembre, en approchant de l'extrémité sud-ouest de l'Érié, nous aperçûmes quelques bâtiments à voiles, tachetant, comme des cygnes blancs, l'azur des eaux et se perdant rapidement dans la direction du nord ; c'étaient des caboteurs américains, se dirigeant vers les canaux naturels de *Détroit* et de *Sainte-Claire*, qui servent d'écoulement au lac Huron. Dans l'azur du ciel, d'autres points blancs, décrivant de hautes spirales, ou des zigzags rapides à la façon des éclairs, attirèrent longtemps mes regards. Un examen attentif me convainquit que j'avais devant les yeux un couple ou deux de cette puissante espèce de rapaces, l'aigle à tête blanche, qui a fourni aux États-Unis leur blason et de si belles pages à Audubon. Peu après, pendant que le steamer filait à travers le petit archipel d'îlots boisés, qui sépare de la grande nappe du lac Érié son extrémité orientale, j'eus la chance heureuse de contempler d'assez près un de ces tyrans de l'air et des eaux. Il était dans une

de ces poses pittoresques qu'ont, pour ainsi dire, photographiées la plume et les pinceaux du grand naturaliste américain.

Debout sur un rocher dominant les eaux du lac, il étreignait de sa forte serre un gros poisson, enlevé par lui à une orfraie qui venait de le pêcher dans une tout autre intention que de lui en faire hommage.

« Voyez comme il foule de tout son poids ce cadavre palpitant encore; comme il y plonge profondément son bec acéré! Il rugit de plaisir; on dirait qu'il savoure les dernières convulsions de sa victime, et qu'il s'efforce de lui faire sentir toutes les horreurs possibles de l'agonie[1]. »

La vallée de Monroë, où le steamer nous déposa à trois heures de l'après-midi, ne date que d'hier, mais un grand avenir lui est promis. On peut la regarder comme la tête de tous les chemins de fer du nord-



L'aigle à tete blanche. — Dessin de Rouyer d'après Audubon.

ouest américain. Celui que je pris se dirige vers Chicago, en suivant d'abord le petit axe de la grande presqu'île de Michigan, et en contournant ensuite l'extrémité sud du lac de ce nom, nappe d'eau douce, plus vaste à elle seule que l'Érié et l'Ontario réunis. Sur tout ce trajet, il me fit traverser tantôt des forêts noircies par la foudre ou par les incendies des défrichements, tantôt ces immenses prairies aux larges ondulations si recherchées des laboureurs et des éleveurs de bestiaux. Les stations fort rapprochées les unes des autres desservent des localités pour la plupart encore peu importantes, mais qui

1. Audubon, *Les Oiseaux d'Amérique* ; le plus beau monument que le patient génie d'un homme, avec le concours de la typographie et du dessin, ait élevé à une branche quelconque de l'histoire naturelle. La bibliothèque de l'hôtel de ville de Paris doit à M. Wattemare d'en posséder un des plus précieux exemplaires existants.



Le double pont du Niagara (voy. p. 259). Dessin de Lancelot d'après une photographie.

grandissent rapidement, l'État de Michigan étant en quelque sorte le seuil de la terre promise de l'émigration.

Le territoire de cet État, qui, à l'époque où Malte-Brun publiait sa grande *Géographie* (en 1817) ne renfermait que quatre à cinq mille habitants, et qui passait même pour peu fertile, en nourrit aujourd'hui plus de six cent mille. *Détroit*, sa capitale, qui comptait deux mille âmes en 1820, en avait soixante mille au dernier recensement. Placée sur la rive américaine de la rivière qui déverse les eaux du lac Huron dans le lac Érié, comme le Bosphore déverse les eaux de la mer Noire dans la Méditerranée, ce sera un jour la Constantinople des mers intérieures de l'Amérique du Nord.

En contournant l'extrémité sud du lac Michigan, le convoi qui m'emportait vers Chicago traversa, sur un parcours d'une centaine de kilomètres, l'État d'Indiana, dont la colonisation, qui ne date pas d'un demi-siècle, s'est élevée, dans ce court laps de temps, de vingt mille habitants à près de quatorze cent mille, et a pris rang parmi les États de l'Union les plus avancés en agriculture, en industrie et en travaux publics. Dès 1853, il n'a pas craint de dépenser cent vingt millions de francs pour ses seuls chemins de fer; aussi ceux-ci présentent-ils, en 1860, un développement de plus de trois mille kilomètres.

L'État d'Illinois, où nous pénétrons en franchissant la frontière occidentale de l'Indiana, est encore mieux doté de chemins de fer que ce dernier. Dès 1855, il avait déjà dépensé trois cent cinquante-cinq millions de francs pour cet objet, et possédait cinq mille deux cents kilomètres de voies ferrées, construites ou en construction. Il n'est pas moins favorisé sous le rapport de la navigation intérieure. Au nord-est, un littoral de quatre-vingt-dix kilomètres environ, sur les eaux du Michigan, le met en communication directe avec la chaîne des grands lacs, avec le Saint-Laurent et l'Atlantique; à l'ouest, il a pour limite le Mississipi, le roi des fleuves navigables; au midi, il s'appuie sur l'Ohio, tandis que le Wabash, à l'est, le sépare de l'Indiana.

Les prairies, qui forment la partie agricole la plus riche et la plus étendue de l'Illinois, occupent plus des deux tiers de son territoire. Vers le centre, l'est et le nord de l'État, elles revêtent ce caractère d'immensité qui donne à la contrée un cachet tout particulier. Tantôt hautes, tantôt basses, elles s'étalent parfois en belles plaines, mais le plus souvent présentent des ondulations qui se succèdent à l'infini, comme celles de l'océan après la tempête. A l'état inculte ou cultivé elles sont partout couvertes de hautes herbes qui annoncent la fécondité du sol, et, en général, les meilleures qualités pour la nourriture et l'engrais des bestiaux. C'est de l'Illinois que l'Angleterre tire aujourd'hui les viandes les plus estimées pour sa marine et ses ouvriers.

Toutes les espèces de céréales, et surtout le maïs, réussissent à souhait dans ce sol, presque partout formé d'une épaisse couche d'alluvion, d'une fertilité qu'on peut dire inépuisable, car on cite des places qui étaient déjà défrichées, il y a cent ans, par des Français et des Indiens, et qui n'ont cessé de fournir depuis, chaque année, sans engrais et sans assolement, une abondante récolte de céréales.

Dans ce sol inépuisable, tous les légumes, tous les fruits de l'Europe centrale croissent aussi beaux, aussi savoureux que ceux de nos jardins. Dans les districts méridionaux on cultive déjà la vigne avec succès. La betterave et le sorgho n'y réussissent pas moins; les essais tentés depuis quelques années sur ces deux plantes saccharifères ont donné des résultats d'après lesquels les colons de l'Illinois peuvent légitimement espérer s'affranchir, dans un avenir plus ou moins éloigné, du tribut qu'ils payent aux États à esclaves pour leurs approvisionnements de sucre.

Si, à tant d'avantages, on ajoute que l'émigrant d'Europe peut retrouver jusque dans les forêts différentes variétés de noix, de noisettes, de framboises, de myrtilles, qui lui rappellent les joies de l'enfance et du sol natal, et que les produits de la chasse et de la pêche sont assez considérables pour fournir annuellement à l'exportation d'outre-mer près de deux cent mille kilogrammes de gibier de toute espèce, on comprendra facilement pourquoi la population de l'Illinois, qui ne comptait en 1810 que douze mille deux cent quatre-vingts habitants, en nourrit aujourd'hui un million sept cent mille; comment Chicago, qui ne date pas d'un demi-siècle, est en 1861 une cité de cent quarante mille âmes, et comment l'agriculture de ce jeune État a pu se présenter aux expositions universelles de Londres et de Paris avec un instrument d'une application aussi économique qu'ingénieuse, dont toute la science agronomique du vieux monde n'avait pu encore calculer et réunir les éléments, — la *moissonneuse* de Mac-Cormick.

Depuis trente ans Chicago est le centre, on pourrait dire le réservoir, d'où les flots toujours croissants de l'émigration européenne se sont épanchés, d'abord au sud et au sud-ouest, puis au nord, le long des rives des lacs Michigan et Supérieur, et enfin à l'ouest, au delà du Mississipi. Au moment actuel, les six États de Michigan, d'Indiana, d'Illinois, de Wisconsin, d'Iowa et Minnesota nourrissent plus d'un million d'hommes nés en Europe, et qui sont venus demander à ces régions un toit assuré pour leur vieillesse, une tombe paisible pour leurs ossements, un berceau non besogneux pour leurs enfants. La plupart de ces pauvres déshérités du vieux monde ont trouvé ce qu'ils cherchaient dans le nouveau et oublient aujourd'hui dans une abondance relative les âpres motifs qui leur ont fait quitter la terre natale, les angoisses des adieux et les misères poignantes de leur longue traversée[1].

1. Un voyageur que nous avons déjà cité, jouissant en Allemagne et en Angleterre d'une juste autorité, a recueilli, sur le même théâtre que M. Deville et sur le même sujet, une série d'observations qui forment un navrant chapitre de l'histoire de l'émigration moderne. On peut en juger par la page que nous en détachons:

« Beaucoup de mes compagnons de voyage, d'origine scandinave, n'avaient pas encore consommé tout le pain noir dont ils avaient fait provision en Suède. J'ai vu, aux heures des repas, plus d'une pauvre mère extraire d'un grand sac de papier une multitude de fragments de ce pain desséché et les distribuer avec réserve et économie à ses enfants. Je remarquai le soin qu'on met-

Après la malheureuse Irlande, qui a perdu plus du tiers de sa population depuis 1845 seulement, c'est l'Allemagne qui a le plus fourni au courant d'émigration qui nous occupe ici; la Scandinavie vient ensuite, puis la Suisse, la Belgique et enfin la France. Des localités baptisées des noms bien connus de Toulon, de Vesoul, de Gy, etc., etc., apprennent de loin en loin au voyageur qui se rend des bords du Michigan à ceux du Mississipi que des Provençaux et des Francs-Comtois sont venus chercher dans cette contrée un sol moins dénudé que les Basses-Alpes, moins épuisé que les vignobles de la Haute-Saône.

A l'époque de mon passage, Chicago n'était remarquable que par son étendue, sa population et son commerce et n'avait point encore de monument digne de son importance. Après un court séjour je pris le chemin de fer de Galéna, dans la direction du Mississipi.

Le chemin de fer n'était pas alors entièrement terminé, et à la dernière station nous trouvâmes, pour le remplacer, plusieurs voitures attelées de quatre chevaux. Neuf voyageurs montèrent dans chacun de ces véhicules. Nous partîmes au galop, à travers un pays fort accidenté et des routes qui ne l'étaient pas moins. On ne s'en occupait nullement, le chemin de fer devant être bientôt achevé. En attendant, notre voiture semblait à chaque instant devoir rouler dans des ravins escarpés. Comme un de mes voisins s'adressait froidement au cocher, je m'imaginai que sans doute il l'engageait à être prudent dans ces chemins dangereux; mais voici la fin de sa phrase :

Go ahead, and never mind! (En avant, et ne faites attention à rien.)

Telle est, en effet, la devise des Américains. Il faut d'abord avancer, peu importent les risques. Dans la soirée, nous atteignîmes sans accident Galéna, et j'allai coucher à bord du bateau à vapeur, qui partait le lende-

tait à ramasser les miettes et à les remettre dans le papier. J'espère que maintenant ces Suédois mangent depuis longtemps de bon pain de blé d'Amérique.

« Une famille surtout me frappa par son économie parcimonieuse. Je la découvris un jour juste après le somptueux déjeuner qu'on est dans l'usage de servir à bord des navires américains aux voyageurs de première classe; on sonnait de nouveau la cloche pour les déjeuners de seconde classe, et l'on invitait à haute voix « ceux des voyageurs de cette classe qui désiraient déjeuner » à passer dans la cabine. Ces paroles furent répétées plusieurs fois, et j'étais curieux de savoir l'effet que cette amicale invitation produirait sur les pauvres émigrants. A mon étonnement, aucun ne bougea; j'avais oublié que le repas devait être payé, et assez chèrement. Mes Suédois restèrent à grignoter leur affreuses croûtes, trempées dans un peu de thé, et les Allemands à se régaler de pain et de fromage. Au milieu de la foule, j'aperçus un groupe assis sur des balles de marchandises. Je reconnus de suite dans cette famille des Allemands de la Forêt-Noire. Il y avait là une mère avec cinq enfants, qui n'avaient rien à manger que du pain et du thé sans sucre, sans beurre et sans lait. Je fus assez heureux pour leur offrir quelques-uns de ces articles; nous liâmes conversation. Je leur demandai quelle était leur destination.

« Maman, quel est l'endroit où nous allons? dit une fillette de « quatorze à quinze ans.

« — Ah! je ne sais pas; le père doit le savoir.

« — Là, père, comment s'appelle l'endroit où nous allons? »

« A ces mots arriva un homme d'un certain âge déjà, à l'air sérieux, vêtu d'une longue blouse de laine; je l'avais déjà remarqué sur le pont. La question parut l'embarrasser un peu.

« Le nom de l'endroit? eh bien! je sais qu'on est en train de « faire un canal, là-bas dans l'Ouest, et l'agent m'a dit que je pou- « vais y travailler et gagner quelques sous, et qu'alors nous pour- « rions aller plus loin. Mais attendez un brin, je l'ai écrit sur la « lettre que l'agent m'a donnée. »

« Et là-dessus, il me remit un bout de papier, arraché d'un carnet, où il y avait pour eux une courte recommandation écrite au crayon à un habitant d'Hamilton. Ces gens paraissaient attacher une grande importance à ces quelques mots de recommandation, et c'était ce chiffon de papier qui les poussait à Hamilton.

« Vous voyez, monsieur, continua-t-il, nous avions l'intention « d'aller dans le Wisconsin et d'abord à Chicago, où vont tous « nos compatriotes; mais le voyage coûte beaucoup plus cher que « nous ne comptions. Au lieu de nous nourrir à leurs frais, comme « ils nous l'avaient promis, ils nous ont fait payer très-cher et nous « ont à peine donné assez pour nous empêcher de mourir de faim. « J'avais tous les jours à payer presque un schelling au cuisinier « pour permettre à ma femme de nous cuire quelque chose de « chaud avec nos propres provisions. Voilà comment il se fait que « je n'ai que cinq dollars de reste, et notre voyage pour Chicago « coûterait le double. »

« Et là-dessus, il me montra sa banknote de cinq dollars qu'il avait soigneusement cachée, comme son unique trésor.

« Pensez-vous qu'avec cela nous puissions aller jusqu'à ce que « je sois capable de gagner quelque chose? Vous saurez, monsieur, « que je suis médecin d'un village de la Forêt-Noire, où j'ai exercé « pendant trente ans; mais à la fin, ça ne marchait pas du tout; « ma famille devenait plus grande et ma clientèle plus faible. Mes « cheveux, vous le voyez, ont blanchi avant l'âge. Tout le monde, « dans la Forêt-Noire, va mal depuis quelque temps, et dans no- « tre village nous mourions presque de faim. Ceux qui ne l'ont vu « par eux-mêmes ne me croiraient pas si je leur racontais ce qui « s'y est passé. »

« Le pauvre homme sortit alors une liasse de papiers pour prouver ce qu'il venait de me dire. Il y avait les inscriptions d'étudiant, différents certificats constatant qu'il avait suivi un cours complet d'études médicales, la permission d'émigrer délivrée par les autorités du village, et la déclaration que ni dettes ni engagements ne s'opposaient à son départ. Il y avait aussi une espèce de document où l'on faisait des vœux pour sa réussite dans le nouveau monde, et finalement son passe-port, contenant la description de sa personne des pieds à la tête. Ce passe-port était enveloppé avec un soin tout particulier, bien que, une fois embarqué à Rotterdam, le document ne fût plus d'une grande valeur; mais les Allemands ont été élevés depuis leur enfance dans de tels sentiments de profond respect pour tout ce qui est officiel, qu'on en voit jusque dans les forêts vierges de l'Amérique qui traînent avec eux cet objet précieux. Le récit que ces pauvres gens me firent de leur voyage était terrible. Ils avaient mis neuf semaines de Liverpool à Québec; des froids et des tempêtes les avaient conduits sur les limites de la mort; encore les mauvais traitements qu'ils avaient eu à subir de la part des hommes étaient-ils plus affreux que ceux des éléments. Le capitaine et l'équipage n'avaient eu pour eux que brusquerie, injustice et même cruauté. D'après les engagements, chaque passager avait droit à une bonne nourriture; mais le navire était resté quinze jours à Liverpool, attendant le beau temps, et, pendant toute cette époque, le capitaine avait dit aux émigrants de chercher à se nourrir à leurs propres frais. Il ne s'était engagé qu'à les nourrir en mer. Pendant les quelques jours qui suivirent leur départ, on leur donnait tout juste assez pour assouvir leur faim; mais ensuite ils eurent à disputer leur nourriture aux Irlandais, toujours faméliques. Les matelots prenaient le parti de leurs compatriotes, et les Allemands étaient toujours maltraités. Très-souvent, il n'y avait rien pour eux, et les Suédois et les Hollandais n'étaient pas plus heureux que les Allemands. Quelques-unes de ces pauvres créatures avaient apporté un peu de fromage, de pain ou de saucisson; d'autres, qui n'en avaient pas, étaient forcées de donner leur dernier sou, et d'autres encore, qui n'avaient ni provisions ni argent, *sont morts et ont été jetés à l'eau*.

« Oui, monsieur, il y en a qui sont morts. Nous avons perdu « en route *vingt-sept* voyageurs, femmes, enfants, et des vieil- « lards infirmes, qui ne pouvaient pas supporter les privations, « et pourtant nous n'avons eu ni choléra, ni aucune maladie épi- « démique à bord. »

(J. G. Kohl, *Voyages dans le Canada et à travers les États de New-York et de Pensylvanie*, version anglaise. Londres, 1861.)

main pour Saint-Paul, dernière station des steamers qui remontent le Mississipi.

La petite ville de Galéna, chef-lieu d'un district minier, est bâtie sur les flancs d'une colline, qui domine l'étroite rivière nommée la Fèvre. Les maisons occupent des plateaux parallèles et superposés les uns au-dessus des autres. Cette disposition de la ville lui donne un aspect étrange mais pittoresque. De larges escaliers en bois unissent les différents étages de la ville et conduisent jusqu'au sommet de la colline, d'où la vue s'étend sur des campagnes boisées Les quais sont couverts de saumons de plomb, provenant des riches mines des environs.

Le 17, à deux heures de l'après-midi, le chargement étant complet, nous quittons Galéna, mais nous avançons fort lentement sur la rivière de la Fèvre, encaissée entre deux collines boisées. Enfin, nous atteignons le Mississipi, le plus grand fleuve de l'Amérique septentrionale. Né dans le lac Hasca, à six cents mètres au-dessus du niveau de l'océan, ce grand cours d'eau va se jeter dans le golfe du Mexique, après avoir parcouru cinq mille quatre cents kilomètres. On comprend que les Indiens aient appelé ce fleuve Meschacébé, le vieux père des eaux. Il peut avoir deux kilomètres de largeur devant la ville de Dubuque, où la *Fèvre* se perd dans son cours.

Dans la saison où nous étions, ses eaux sont basses;



La prairie du chien. — Dessin de Paul Huet d'après M Deville.

aussi avait-on souvent recours à la sonde, et il fallait sans cesse passer d'une rive à l'autre pour suivre le chenal le plus profond. En outre, le bateau plat que nous remorquions retardait notre marche. On s'arrêtait fréquemment devant des hameaux composés de quelques maisons, ou bien pour prendre le bois de chauffage nécessaire à notre machine.

A chaque instant, les rives du fleuve changent d'aspect, tantôt elles sont plates et boisées, tantôt elles s'élèvent droites comme des murailles, et les rochers forment des ruines de forteresses gigantesques. Le cours du Mississipi est embarrassé de nombreuses îles couvertes d'une épaisse végétation. Mais on ne peut rien comparer à la vue magnifique offerte par la prairie du Chien, située en amont du confluent du Wisconsin avec le grand fleuve.

Des plaines immenses et les lointains profils des montagnes s'harmonisent ici avec une gracieuse grandeur qui caractérise bien l'Amérique telle que je la rêvais. A cet endroit, le fleuve prend une telle extension qu'on se croirait sur un lac.

Pendant la soirée, j'entendis plusieurs passagers s'écrier :

« Un homme à l'eau! »

On arrêta un instant le steamer, mais rien ne parut à la surface du Mississipi.

« Nous aurons rencontré un tronc d'arbre, dit le capitaine. *Go ahead and never mind!* » (En route, et n'y pensons plus.)

Cependant l'officier américain, qui conduisait des troupes contre je ne sais quelle tribu lointaine d'Indiens, fit l'appel des soldats : il en manquait un. Ses camarades l'avaient vu se jeter dans le fleuve. Ce malheureux tenait à la main son fusil afin d'augmenter son poids et de ne pas remonter à la surface de l'eau. On ne fit nulle autre attention à cet accident ; ce qui est bien naturel chez un peuple où l'on se préoccupe si peu des fréquentes catastrophes occasionnées par l'explosion des steamers et par le choc des convois sur les chemins de fer.

Les bords du Mississipi. — Changements apportés par un demi-siècle. — La colonisation. — Le Minnesota. — Les Émigrants. — Indiens Chippeways. — Le lac Pépin. — Maiden's rock. — Les Chutes de Saint-Antoine. — Le fort Smelling. — Une légende indienne.

Quarante-huit ans seulement avant moi un officier des États-Unis, qui a laissé un nom respecté dans la géographie de l'Amérique du Nord, le major Pike, remontait le Mississipi dans un bateau à rames; il était chargé par son gouvernement d'explorer la branche principale du fleuve jusqu'à sa source, d'en reconnaître les affluents supérieurs, d'étudier le sol, alors inconnu, qu'ils arrosent, *et d'obtenir des Indiens propriétaires de ce sol la permission*[1] d'établir des postes militaires ou des factoreries sur les points qu'il jugerait les plus convenables à cet effet.



Les émigrants en marche. — Dessin de Eugène Lavieille d'après une gravure américaine.

Le paysage qui sert de cadre au Mississipi a peu changé depuis le major Pike. Sur les deux rives c'est toujours la succession de prairies et de collines qu'il admirait, et qui, au lieu d'être parallèles au fleuve, croisent son cours en lignes obliques de plus en plus accidentées et pittoresques à mesure que l'on remonte vers le nord. La haute végétation de ce paysage est toujours composée dans les bas-fonds de bouleaux, d'ormes, de *cotton-wood*, ou peuplier du Canada, et de cèdres sur les hauteurs, mais quels changements dans l'intensité de la vie et de l'activité humaine! A la place des rares wigwams des propriétaires primitifs du sol s'élèvent de nombreuses bourgades, des cités déjà florissantes, et d'innombrables troupeaux domestiques ont remplacé, sur les pâturages des deux rives, les daims et les bisons que Pike put y voir bondir. A l'orée de chaque vallon on entrevoit des fermes, des usines en activité ou en construction, et la charrue passe et repasse sur les vieux sentiers de la guerre.

Je laisse sur ma gauche l'État d'Iowa avec ses cinq cent mille colons ; à ma droite se déroule le Wisconsin, qui en nourrit déjà sept cent cinquante mille, et devant

1. Expressions mêmes des instructions données au major Pike.

moi ondule le plateau du Minnesota, dont le centre voit sourdre, à côté les unes des autres et comme d'un commun réservoir : 1° les sources du Mississipi, qui va chauffer ses ondes dans la mer brûlante du Mexique, 2° de la rivière Rouge, qui va perdre les siennes dans les glaces de la baie d'Hudson, 3° et enfin de la rivière Saint-Louis, qui, se jetant dans l'angle occidental du lac Supérieur, peut être considérée comme la source la plus reculée du Saint-Laurent.

L'élévation du sol plus encore que celle de la latitude (de 42 à 49°) rend, dans le Minnesota, les saisons constantes, les étés agréables, l'hiver long et rigoureux; toutefois on s'habitue facilement à le supporter. Il n'est pas d'ailleurs également rude dans toutes les parties du pays : vers le sud et au centre la température reste constamment très-supportable, tandis que vers l'extrême frontière nord le mercure gèle quelquefois.

Ces conditions climatologiques assurent la salubrité du pays. Sa réputation à cet égard est bien établie; beaucoup d'habitants du Sud, énervés ou épuisés sous l'influence d'un climat trop chaud, vont s'y fixer pour rétablir leur santé. Ils y ont formé le noyau de la population, forte déjà de cent soixante-quinze mille âmes, et que renforce chaque jour l'émigration européenne. Les Français, les Suisses, les Allemands, les Suédois et les Norvégiens y affluent. Les derniers s'enfoncent dans les sapinières de la partie nord; les premiers se fixent de préférence dans les districts du sud, où le chêne, le frêne, le platane leur rappellent la végétation forestière de leur patrie.

Le Mississipi, qui traverse le centre de l'État, est navigable jusqu'à trois cents milles au-dessus des chutes Saint-Antoine, où se trouvent les stations de bateaux à vapeur qui font le service du fleuve en amont et en aval des chutes. Ses principaux affluents sont la rivière du Rum et la rivière Sainte-Croix (qui charrient les bois coupés dans les sapinières du nord) et la rivière Saint-Pierre ou Minnesota, qui parcourt toute la partie sud-ouest de l'État, et offre à la navigation un canal de près de cinq cents milles pendant les hautes eaux.

Lorsque les voies d'eau sont fermées par la glace, c'est-à-dire du 20 novembre au 20 avril, le Minnesota n'ayant pas encore de chemin de fer, la circulation, les voyages, les transports des dépêches et des marchandises s'y font au moyen de traîneaux de différentes forme et grandeur, attelés de chevaux vigoureux. Quelquefois on préfère à ceux-ci un attelage de chiens, surtout quand il s'agit d'expéditions lointaines vers le nord. Ces animaux, qui supportent très-bien la fatigue et le froid, exigent peu de nourriture et font souvent un trajet de cent milles dans une journée.

Mais à l'époque de mon passage, bien que l'automne commençât à nuancer les feuilles des forêts, que la rosée du matin fût froide, les journées étaient chaudes et les eaux des rivières, des ruisseaux et des centaines de lacs, qui donnent au paysage de cette contrée un caractère tout particulier, scintillaient bleues et brillantes au soleil. Les convois d'émigrants venant des États de l'est et qui m'apparaissent de loin en loin sur les rives du fleuve, me rappelaient tantôt la caravane *du Squatter* de la prairie, telle que Cooper l'a gravée dans toutes les mémoires, tantôt cette page non moins belle où Audubon a peint les *pionniers* du Mississipi :

« Les voilà qui s'avancent dans leurs longs chariots à quatre roues, où sont entassés femmes, enfants et bagages. Une toile blanche, tendue sur des cerceaux, abrite la famille contre le soleil et l'orage. Le digne mari, le rifle sur l'épaule, et ses garçons, revêtus de bonne grosse étoffe, touchent les bœufs et conduisent la procession, suivis de leurs chiens de chasse ou de garde. Ils voyagent lentement, à petites journées, et tout n'est pas plaisir sur le chemin. D'un côté, c'est le bétail qui, sauvage et entêté, s'écarte à chaque instant de la ligne droite pour courir à une source ou à un bouquet de bois et ne peut être ramené qu'au prix de beaucoup de temps et de peines; d'un autre, c'est un harnais qui se rompt et qu'il est indispensable de raccommoder sur-le-champ. Plus loin il faut courir à la recherche d'un baril tombé inaperçu, les pauvres gens ont grand besoin de ne rien perdre de leur chétif avoir. Et puis les routes sont affreuses; plus d'une fois toutes les mains sont appelées à pousser à la roue ou à soutenir la charrette qui penche et va verser. Enfin, au coucher du soleil, ils ont fait cinq ou six lieues. Fatigués, ils se groupent autour d'un feu qu'il n'est pas toujours facile d'allumer; le souper est préparé; on simule au moyen des chariots et de quelques arbres abattus une sorte de camp, et c'est là qu'ils passent la nuit.

« Des jours succèdent aux jours et des semaines aux semaines avant qu'ils atteignent le but de leur pèlerinage, quelque vallon écarté du *far-west*, où ne retentissent pas trop et le bruit de la hache des voisins, et, faut-il l'avouer, le mot sacramentel et gênant de *la loi*. »

Mais au milieu des invasions de la race blanche que deviennent ceux que la chancellerie de Washington appelait encore, il y a un demi-siècle, les *propriétaires du sol?* Hélas! ce que deviennent les *neiges d'autan*. Ils fondent, pour ainsi dire, devant les défrichements. Chasseurs jetés au milieu de la vie de cité, sans transitions, sans préparations aucunes, ils s'éteignent sous les émanations des fermes et des usines, des guérets mis en cultures. Ils disparaissent avec les grands troupeaux de bisons et de daims qui servaient à leur nourriture. Durant toutes mes pérégrinations sur le haut Mississipi, je n'en ai aperçu qu'une fois ou deux.

A la hauteur du lac Pépin, trois Indiens Chippeways montèrent à bord, tandis que le reste de la tribu leur faisait des signes d'adieu du haut de la berge du Mississipi. Ces Indiens étaient de grande taille, mais avaient des traits grossiers et la peau d'une couleur rougeâtre très-foncée. La moitié de leur figure était couverte d'une épaisse couche de vermillon qui s'étendait jusqu'à leurs cheveux natés au sommet du crâne. Ils portaient de longues guêtres de cuir attachées sur le côté par mille lanières effilées. Par-dessus une espèce de blouse déguenillée, ils avaient

jeté une grande couverture en laine, qui les enveloppait entièrement. Ils ne savaient pas un mot d'anglais, et semblaient un peu hébétés. L'un d'eux, armé d'une longue lame d'acier en forme de poignard, avait planté sa pipe dans ses cheveux. Ces trois Chippeways allaient à Saint-Paul réclamer un cheval qu'ils accusaient les Sioux de leur avoir enlevé. Ces vols d'animaux, assez fréquents entre les tribus, les poussent à des guerres acharnées.

Le lac Pépin est formé par le fleuve lui-même, qui atteint en cet endroit une largeur de six à sept kilomètres. En face de nous se présente *Maiden's rock*, vaste rocher de cent trente mètres de hauteur, et dont les flancs escarpés ajoutent à l'effet de cette pittoresque contrée.

Maiden's rock signifie Rocher de la vierge. Ce nom doit son origine à une légende indienne On raconte que de cette sommité une jeune fille se précipita dans le Mississipi, en présence de sa tribu tout entière, plutôt que d'épouser un homme qu'elle n'aimait pas.

L'histoire de cette pauvre créature semble symboliser les destinées de la race indienne tout entière, qui se plonge dans la solitude et se suicide dans l'abrutissement pour ne pas épouser la civilisation.

La ville de Saint-Paul, où j'arrivai à la fin de septembre, a fourni un chiffre de quinze mille habitants au recensement de 1860. C'est la cité la plus considérable de Minnesota, c'est le chef-lieu officiel de l'État.



Le lac Pepin — Dessin de Paul Huet d'après M. Deville.

Située à sept milles en aval du confluent de la rivière Saint-Pierre et du Mississipi, à trente milles de l'embouchure de la rivière Sainte-Croix, elle est bâtie en amphithéâtre et à mi-côte sur la rive gauche du fleuve, qu'elle domine à pic dans une grande étendue. De cette élévation, qui n'est pas de moins de soixante-quinze pieds, on a construit, au centre de la ville, un immense pont incliné, de douze à quatorze cents pieds de longueur, pour joindre la ville à la rive opposée qui n'est guère plus élevée que les eaux du fleuve, et sur laquelle existent déjà un grand nombre d'habitations. Ce pont coûtera cent cinquante mille dollars. Au côté sud de la ville les rues descendent rapidement au rivage.

C'est là, ai-je déjà dit, que se termine la navigation des bâtiments à vapeurs qui, pendant l'été, établissent une correspondance directe et journalière entre Saint-Paul et toutes les villes et localités importantes situées sur le Mississipi, jusqu'à la Nouvelle-Orléans. C'est en outre le point de départ des steamers qui naviguent sur la rivière Saint-Pierre. On a vu aussi précédemment qu'à Saint-Antoine, au-dessus des chutes, le fleuve redevient navigable et qu'on y trouve les bâtiments qui en font les services vers le nord.

Le souvenir encore si récent de l'aspect grandiose de la cataracte de Niagara m'empêcha sans doute d'admirer les chutes de Saint-Antoine, qui, je dois l'avouer, me cau-

sèrent une vive déception, en dépit, ou peut-être à cause même des éloges pompeux qu'en font les Américains. Le Mississipi, large de cinq cents mètres environ, est divisé en deux branches par une île couverte de végétation. De chaque côté, l'eau tombe d'une hauteur de sept mètres et forme des cascades qui bouillonnent autour de rochers noirâtres. Puis commencent les rapides, et le fleuve se précipite vers Saint-Paul avec la vitesse d'un torrent impétueux.

De chaque côté du fleuve s'élève une ville : Saint-Antoine et Minneapolis; l'une et l'autre agréablement bâties et situées. Se faisant face, ayant les chutes pour première perspective, elles datent de huit à dix ans à peine et possèdent chacune, en 1861, huit mille habitants, plusieurs hôtels de premier ordre et un certain nombre de scieries et moulins alimentés par le fleuve. Elles communiquent par deux ponts très-hardis, dont l'un en fer est suspendu un peu au-dessus des chutes, et l'autre, construit un peu plus bas, est supporté par une charpente de huit cents pieds de longueur sur soixante ou soixante-quinze de hauteur. Les campagnes qui entourent ces deux villes m'ont paru douées d'une grande fertilité. Les chaumes vigoureux qui couvraient la plaine annonçaient que la moisson de froment avait été bonne, et j'ai vu récolter de magnifiques moissons de maïs.

Un soir, assis sur le plateau que couronne le fort

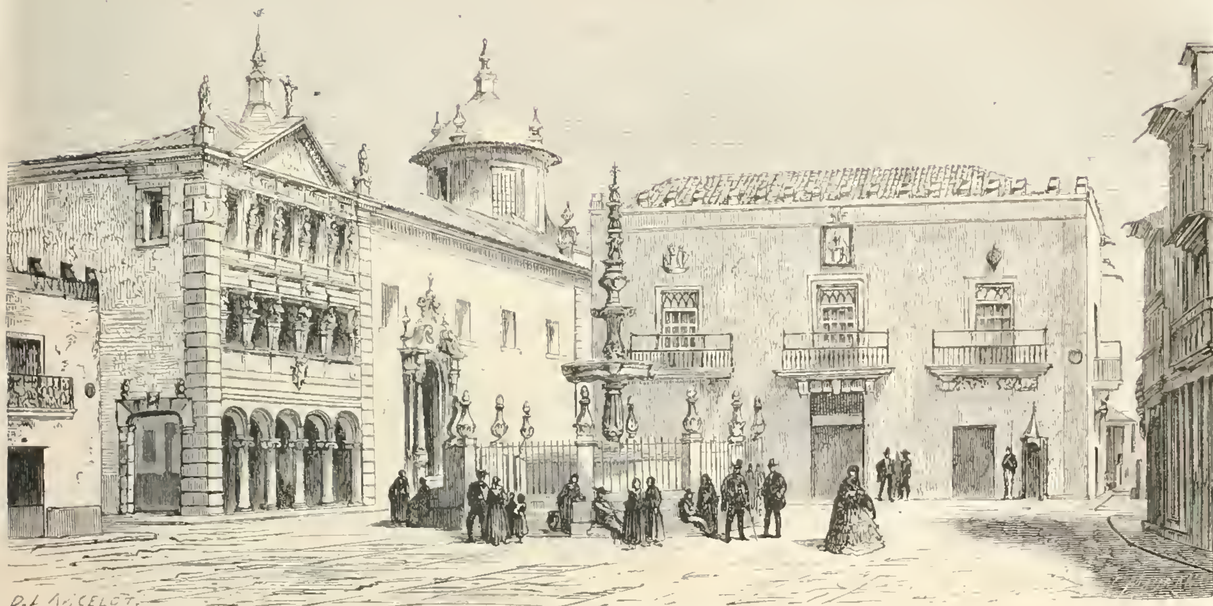


Le fort Smelling. — Dessin de Paul Huet d'après M. Deville.

Smelling, dont les remparts élevés contre les Indiens n'ont plus de destination aujourd'hui, je laissais errer mes regards sur la magnifique perspective que déroulaient à mes pieds les deux villes sœurs, le cours du Mississipi, celui de la rivière Saint-Pierre et, dans la direction du midi, les clochers et les jardins de Saint-Paul. Un nuage de vapeurs, flottant au-dessus des chutes du grand fleuve, réveilla dans ma pensée le souvenir d'une vieille tradition indienne, où l'on donne pour origine à ce brouillard et aux sourds murmures de la cataracte, la mort d'une jeune femme qui, trahie et délaissée par son époux, beau guerrier dacotah, se précipita, une nuit, dans le gouffre bouillonnant avec l'enfant qu'elle allaitait. Sous la double influence des ténèbres et des sons mystérieux qui montaient ensemble du fond de la vallée, je me laissais aller à cette poésie du désert; je rêvais de fantômes, de plaintes désespérées et de vagissements de nouveau-né, lorsqu'en regagnant mon hôtel, le *tic tac* des moulins et l'aigre bruit des scieries qui enchaînent le fleuve à leur prosaïque industrie me rappelèrent à la réalité.

L. Deville.

Nota. — Le *Tour du Monde* se réserve de publier plus tard la suite des voyages de M. Deville le long du Mississipi et dans une partie des États, aujourd'hui séparés de la grande Union américaine.



Vianna do Castello. — Dessin de Lancelot d'après une photographie de M. Seabra.

VOYAGE DANS LES PROVINCES DU NORD DU PORTUGAL,

PAR M. OLIVIER MERSON.

AVRIL ET MAI 1857. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

(L'auteur de cette relation, parti le 15 avril 1857 de Nantes, sur le paquebot *la Ville de Paris*, capitaine Lavallée, arriva le 18 à Vigo. C'était son deuxième voyage en Portugal. Cette fois il se proposait de se diriger vers Lisbonne en traversant la province du Minho, du Beira et de l'Estramadure, de visiter ensuite l'Andalousie et de rentrer en France par Carthagène, Alicante, Valence et Barcelone.)

De Vigo à Tuy et à Valença. — M. Smith.. — Christoval. — Valença. — M. Silva. — *La Santa-Annica.* — Gaspar et Leonardo. — Le Minho. — Insua. — Caminha. — Vianna. — Le dîner portugais. — De Vianna à Ponte de Lima. — Ponte de Lima. — Portugais et Portugaises. — De Ponte de Lima à Barcellos. — Barcellos. — Costumes portugais. — Braga. — Dom Jésus do Monte. — Guimaraens.

I

.... Après avoir échangé d'affectueuses étreintes de mains avec le capitaine Lavallée, celui-ci retourna seul à bord de *la Ville de Paris*, mouillée sous vapeur en petite rade de Vigo, puis, en compagnie de Joseph, mon camarade de route, je fis l'ascension de la colline abrupte que couronne le château del Castro. De ce point élevé le regard s'enfonce dans les inextricables compartiments de la Sierra et s'étend sur la mer sans limites. Dans le port, vue de si haut, *la Ville de Paris* nous sembla toute petite. Elle mit en route, laissant rapidement derrière elle la cité galicienne ; elle rangea, à droite, les îles Cies, vedettes de granit plantées à l'ouverture de la rade, et bientôt ce fut seulement à un nuage de fumée, balafrant l'azur du ciel d'un coup d'estompe, qu'on put suivre la marche du navire se dirigeant d'abord à l'ouest, ensuite au midi quand il eut le cap sur les îles Berlinguas, c'est-à-dire sur l'entrée du Tage.

En descendant la colline, je reconnus la maison où l'année précédente j'étais entré en conversation avec les jolies filles à l'œillet rouge[1]. La porte et les fenêtres étaient closes. Je m'informai aux alentours : le choléra s'était abattu sur le logis et pas une de ces quatre enfants si rieuses, si insouciantes du présent et de l'avenir, n'avait échappé au fléau. Au contraire, la marchande de

1. « .... Trois jolies filles étaient assises à l'entrée d'une maison de pauvre apparence ; elles filaient en devisant entre elles et en riant avec la plus adorable bonne humeur, avec la plus délicieuse

tabac était fraîche et accorte comme à mon dernier voyage. Quant à la belle laveuse, j'appris que mariée depuis peu à un Galicien reveuu à Vigo, après avoir amassé, réal à réal, une petite fortune à Madrid, elle vit retirée à la campagne, sur la route de Santiago, et ne se montre plus en public qu'accompagnée de son époux qu'on dit ombrageux à l'excès.

Pendant que nous courions ainsi la ville, un pharmacien auquel nous avait adressés M. C***, miguéliste réfugié à Nantes, mettait obligeamment la dernière main aux préparatifs de notre voyage. Il s'était procuré deux bons chevaux pour Joseph et pour moi, un *arriero* (conducteur de mules) et un mulet pour les bagages et les provisions de bouche. Nous nous étions munis par avance de quelques boîtes de gibier conservé. Sachant en effet les *posadas* espagnoles et les *vendas* (auberges) portugaises en général peu ou mal pourvues, peu ou point confortables, il eût été imprudent de compter sur leurs ressources problématiques.

Le pharmacien avait eu en outre la fortune de recruter, à notre intention, un collègue en tourisme. C'était un Anglais de bonne mine, ni gras ni maigre, sans prétention ni roideur britannique, et lançant à l'occasion le petit mot pour rire. M. Smith, c'est le nom de notre nouveau compagnon, arrivé la veille par le paquebot qui fait le service entre Southampton et Rio-Janeiro, se proposait de flâner au hasard, à droite et à gauche, tout en gagnant Malaga, où il dirigeait — où il dirige encore, je l'espère — un atelier de construction de machines. Son domestique, nommé Christoval, offrait cela de particulier dans la physionomie que, pour peu qu'il fût content, ses lèvres, sous prétexte de sourire, se séparaient outre mesure et découvraient deux rangées de dents longues et blanches, apparaissant comme une menace redoutable plutôt que comme un témoignage de gaieté. D'ailleurs, Andalous de naissance, dévoué par nature, Christoval avait un service très-sûr et très-agréable.

Entre M. Smith et nous les relations s'établirent bien vite sur le pied de la plus franche cordialité. Il y avait de bonnes raisons du reste pour que la chose prît tout de suite cette tournure. D'abord quand il s'agit de traverser un pays où les mauvaises rencontres sont au moins possibles, il est préférable de marcher en troupe plutôt que séparément; ensuite, M. Smith rencontrait dans Joseph un confrère, un ingénieur dont il sut apprécier la valeur, et cette circonstance contribua beaucoup à jeter les fondements d'une amitié dont le dernier mot n'a pas été dit, j'en suis certain, en même temps que nous arrivions au terme de nos pérégrinations.

Le 19 avril, à dix heures du matin, nous quittons Vigo, par la porte *del Placer*, afin de gagner Porriño avant la nuit. Après avoir couché à Porriño, gros village dont le fouillis de maisons blanchies à la chaux se détache gaiement sur le vert de la campagne environnante, nous repartons le 20, de bonne heure, pour Tuy, où nous faisons notre entrée vers quatre heures, sans que l'incident le plus minime, par exemple une petite altercation avec des bandits, ait signalé notre marche. Pour converser avec des gens de sac et de corde, nous pouvions, il est vrai, mettre en ligne cinq fusils et trois revolvers, et il faut probablement attribuer à cet appareil imposant l'ennui d'avoir fait la route aussi tranquillement que sur un chemin de France.

Tuy, dont le principal titre à l'attention du voyageur est de produire en grande quantité des confitures excellentes, domine de sa citadelle la rive droite du Minho, tandis que Valença protége la rive gauche de son artillerie. Avec Tuy finit l'Espagne; avec Valença le Portugal commence. Ces deux places qui se font vis-à-vis de chaque côté du fleuve ont l'air de se narguer mutuellement. Elles se trouvent du reste dans des conditions de distance très-avantageuses pour s'entre-démolir à coups de canon, si quelque querelle s'élevant entre les deux États voisins, le feu est jamais mis aux poudres, ce qui ne paraît pas à craindre, Dieu merci.

II

Dès le soir même nous passons en bac le Minho, et nous nous installons dans une *hospedaria* (hôtellerie) de Valença.

Le pharmacien de Vigo nous avait donné une lettre pour M. Silva, ancien officier de D. Pedro, retiré du service depuis dix ans. Ce respectable débris de l'armée libératrice nous accueillit avec beaucoup d'empressement et d'abandon. Je n'ai pas oublié le riz à la cannelle et le porto qu'il nous servit; je n'ai pas perdu non plus le souvenir des récits émouvants qu'il nous fit de son séjour à San-Miguel et à Terceira, pendant la lutte mémorable que soutint dans les Açores, de 1829 à 1832, le comte de Villa-Flôr, et si ce n'était pas sortir du cadre d'une simple relation de voyage, j'aimerais raconter, à cette place, les épisodes des batailles de Ponte-Ferreira, de Souto-Redondo, et d'Almoster que le vieux militaire nous détailla dans un langage aussi pittoresque que passionné.

M. Silva nous montra la ville. Elle n'a d'intéressant que ses fortifications à la Vauban, peu redoutables du reste[1], et sa position au sommet d'un plateau élevé, d'où l'on découvre à droite et à gauche les courbes majestueuses du Minho. Le fleuve n'est pas large; mais les eaux

simplicité. L'une d'elles interrompait de temps à autre son travail pour respirer le parfum d'un œillet rouge qu'elle tenait à la main. Nous nous arrêtâmes et notre présence n'interrompit nullement le joyeux entretien des jeunes Gallegas. Au contraire, il parut s'animer davantage, et il sembla que nous commencions à faire les frais de la conversation. En effet, la Gallega à l'œillet rouge s'adressant d'un air naïf et candide à l'un des touristes, qui lui avait lancé un mot espagnol, lui dit : « Si le señor que voilà (et elle « désignait le plus brun de la bande) veut cette fleur, je la lui donnerai. Qu'il vienne la chercher. » En ce moment, il sortit de l'intérieur de la maison une blonde créature plus jolie, plus jeune, plus fraîche et plus rieuse que les autres.... »

(*Guide du voyageur à Lisbonne*, page 17.)

1. Les places de guerre et les points fortifiés sont nombreux en Portugal. On en compte vingt et un dans le Minho; quatorze dans le Tras-os-Montes; soixante-dix-huit dans l'Estramadure; trente-sept dans le Beira; vingt-sept dans l'Alemtejo, et vingt-quatre dans les Algarves.

sont parfaitement belles, les bords riants et le paysage, égayé de maisons qui reluisent comme des diamants au soleil, offre de tous côtés des perspectives d'une variété admirable, d'une étendue extraordinaire.

M. Smith devant prolonger son séjour à Valença, à propos d'une petite machine dont la commande lui était annoncée, Joseph mit sur le tapis la proposition suivante: aller en excursion au bas du Minho, suivre la côte par l'Atlantique jusqu'à Vianna, et faire route pour Ponte de Lima où nous arriverions le 23, jour où notre Anglais assurait pouvoir s'y trouver lui-même. Ce programme accepté d'emblée, il fut décidé que nous partirions le lendemain au petit jour, non par le *vapor*, embarcation banale qui dessert à heures fixes les rives du fleuve, mais dans une barque nolisée tout exprès pour la circonstance. En un tour de quai, M. Silva nous eut trouvé notre affaire, c'est-à-dire une *barca* présentant des garanties suffisantes de sécurité, et deux *marinheiros* (marins) incapables d'égorger leurs passagers, une fois sur la grande route de l'Océan.

Nous voici donc installés sur *la Santa-Annica* convenablement lestée en vivres. C'est tout bonnement un solide bateau de pêche dont la ligne de tonture est fortement relevée à la poupe et à la proue; elle est ornée de peintures aux couleurs éclatantes, au dessin barbare, et une voile triangulaire, d'une vaste envergure, lui imprime, le courant aidant, une vitesse raisonnable. Quant à nos matelots, Gaspar et Leonardo, j'ai rarement rencontré d'hommes aussi brûlés, aussi calcinés par le soleil; et quoique appartenant pour sûr à la race blanche on les dirait, à les juger sur l'épiderme, très-proches parents des naturels de la Nigritie. Du reste, vigoureux compères, larges d'épaules, de poitrine, de hanches, alertes et dispos l'un et l'autre, ils ont le cou puissant, les bras robustes, les jarrets solides, et chose singulière! quand ils chantent, leur voix quoique gutturale et légèrement sifflante a un charme de douceur tout à fait pénétrant.

Aussitôt que la *barca* eut pris sa course, Leonardo s'assit attentif et recueilli au gouvernail; Gaspar, au contraire, installé à l'avant, prit une *viola* (guitare), préluda un instant et commença une *villancete* (villanelle) sur un mode mineur. C'était une sorte de mélopée plaintive dont le rhythme régulier et trainant devint monotone à la longue; elle me parut toutefois empreinte de cette poésie singulière qui berce doucement l'esprit et l'endort pour le transporter dans le pays des songes. « Voilà, me disais-je, des marins d'une trempe énergique. Ce sont les fils d'hommes hardis et aventureux, braves et persévérants qui étonnèrent le monde par la grandeur de leurs entreprises. Ils appartiennent à une race exceptionnelle; et les signes de cette origine illustre sont accusés si nettement que je crois avoir devant moi des vaillants compagnons de Gama, d'Almeida, d'Albuquerque, de Pacheco, sept fois vainqueur du Samorin. Camoëns a chanté leur audace; Adamastor, le géant des mers, s'est avoué dompté par leur génie; le roi des Mélindiens les a comblés de fêtes et d'honneurs; éblouis, transportés, ils ont amarré leurs navires battus par cent tempêtes, dans le port de Calicut; ils se sont emparés de vive force d'Hormuz, de Goa, de Diù, que sais-je? de tout un continent, de vingt archipels, d'une multitude d'îles; les premiers des Européens, ils ont connu le pays des plus étourdissantes fantaisies, des plus incroyables surprises, des plaisirs enivrants; ils ont pénétré jusqu'au fond de ses forêts enchantées, de ses palais magiques.... Oui, ce sont eux.... » Un léger coup que je reçus à l'épaule m'enleva à ce rêve, car c'en était un, mais il persista longtemps encore bien que j'eusse les yeux ouverts.

Joseph me réveillait fort à propos pour appeler mon attention sur le panorama qui nous entourait. Mon camarade était enthousiasmé. A l'horizon, on distingue le majestueux débouché du Minho dans l'Océan; à droite, sur la rive galicienne, brillent les toits vermillonnés, les volets verts, les murs blancs de la Guardia, village et forteresse qui orne, les pieds dans l'Atlantique, la pointe extrême de la Sierra de Testeyro. Caminha apparaît à gauche avec ses batteries armées, ses roches sourcilleuses, ses maisons éparpillées sur le versant de la montagne, entourées de jardins qui réjouissent les yeux. Au premier plan, sur la même rive, la petite ville de Villa-Nova da Cerveira, fraiche comme un bouquet, se penche au-dessus des forts qui la protégent, pour se mirer dans le fleuve. Les contours d'un paysage incomparable servent de cadre au tableau; de toutes parts, leurs voiles aiguës au vent, et légères comme des mouettes, glissent des embarcations de pêche, taches mouvantes égarées sur le bleu des flots; et au large, c'est la mer immobile, sans une ride, sans un pli à la surface, renvoyant au dehors, comme une glace, les rayons du soleil, s'annonçant de loin par un murmure profond, sans fin, solennel. Les dispositions d'esprit où je me trouvais étaient très-favorables pour que je sentisse la beauté d'un spectacle pareil. Le ciel était uni et limpide, l'eau avait la couleur foncée de l'indigo et, sans hyperbole, la transparence du cristal; une brise bien accentuée tempérait les feux du soleil, et puis le frou frou du sillage, le clapotis du fleuve, les voix confuses qui s'élevaient de temps à autre de la côte prochaine, la *viola* et la *villancete* de Gaspar, le vague souvenir de mon rêve, tout concourait à établir ces consonnances dont l'harmonie exerce à certains moments un pouvoir incompréhensible sur les âmes préparées à écouter le langage de la nature.

A l'embouchure du Minho il y a deux passes. Les marins prennent d'habitude celle du nord, dite passe espagnole; elle est plus praticable que l'autre, dite portugaise[1]. C'est aussi le chemin que Leonardo fit suivre à *la Santa-Annica* pour franchir la barre. Après avoir dépassé la Guardia, le pilote imprima au bateau une direction nouvelle et lui mit la proue au sud, nous faisant passer en revue, d'assez près, les rochers de la côte, crevassés, troués, déchiquetés, immense paroi de pierre qui

1. La passe espagnole a sept pieds d'eau à la marée basse et douze ou treize à la haute mer.

défend, depuis que le monde est monde, cette partie du vieux continent des fureurs de l'Océan.

Au moment où *la Santa-Annica* doublait, à quelques toises, un fort, espèce de sentinelle en faction au milieu de la mer, à deux ou trois portées de fusil de Caminha, un des *barqueiros* (bateliers) nous apprit qu'il renferme une source d'eau très-pure et excellente à boire. Il nous dit aussi comme une autre singularité du lieu que jamais les rats n'ont pu s'y acclimater. Ce fort s'appelle Insua, ce qui signifie îlot en français. Or, comme l'embouchure du fleuve a des caprices qui sont des bourrasques, des colères qui dégénèrent en tempêtes, il arrive dans la mauvaise saison que la garnison d'Insua reste quelquefois des semaines entières sans communications possibles avec la terre ferme.

En nous montrant l'église de Caminha, Gaspar nous mit au courant d'une particularité dont les villes portugaises de la frontière offrent, paraît-il, plus d'une édition. En guise d'ornement, la basilique porte accrochée à l'un de ses angles une figure d'homme; le dos tourné vers l'Espagne, ce personnage fait à l'adresse de la nation voisine un de ces gestes de moquerie grossière, de bravade indécente dont la description n'est pas permise.

Caminha tire de la pêche un assez bon produit. Les cuisiniers indigènes conservent le secret d'une certaine sauce pour l'accommodement du saumon, dont l'Espagnol



Barcellos. — Dessin de Catenacci d'après une photographie de M. Seabra.

et le Portugais, nous assura Leonardo, se montrent également friands. Le saumon et la sauce ont fini par constituer au profit de la petite cité une ressource avantageuse d'exportation.

Une route très-bien tracée, parfaitement entretenue, desservie par de bonnes voitures, mène de Caminha à Vianna; elle côtoie la mer à droite, et, à gauche, une bande de terrain de bonne culture au delà de laquelle se profilent la silhouette accidentée et les âpres contreforts d'une chaîne de montagnes.

Quant à nous, satisfaits de *la Santa-Annica* qui se comporte à la mer en embarcation de choix, nous voyons des bandes de marsouins, ces amis, ces joyeux compagnons du marin, s'ébaudir au large. Entre nous et la côte voltigent mille milliers d'oiseaux dont plusieurs nous font cortége, décrivant leurs élégantes spirales jusqu'au-dessus du bateau. Nous tirons à ceux-là, parfois avec succès, quelques coups de fusil. Cinq ou six marsouins s'aventurent auprès de *la Santa-Annica;* ils nous paraissent à bonne portée; nous les ajustons, inutilement, il faut l'avouer, avec nos revolvers : plus rapides que les balles, retors en espiègleries, les mammifères glissent entre deux vagues et s'enfoncent dans la profondeur de la mer pour reparaître, en cabriolant, un kilomètre plus loin.

Nos fusils Lefaucheux causèrent l'admiration de Gaspar et de Leonardo; toutefois nos revolvers les stupéfiè-



La fête del Pilar. — Dessin de M. de Bergue d'après nature.

rent au plus haut point. Ils n'avaient jamais ouï parler de ces armes. Sans doute ils ne tremblèrent pas de tous leurs membres comme Vendredi lorsque celui-ci vit pour la première fois son maître tuer une chèvre d'un coup de fusil; mais, à part la frayeur, autant que le jeune sauvage, ils parurent surpris. Les naïfs matelots ne pouvaient rien comprendre à ce mécanisme qui permet à celui qui le fait agir de tuer cinq ou six hommes en moins de dix ou douze secondes, et ils ne voulurent même ajouter foi à un résultat aussi prodigieux que lorsqu'un de ces engins leur ayant été confié, ils eurent troué de balles un bout de planche cloué en manière de cible à l'avant du bateau. Le soir, ils détachaient avec soin le bout de planche et le montraient à leurs camarades comme un témoignage des effets extraordinaires produits par les *pistolas* des passagers de *la Santa-Annica*.

Nous passons vers six heures sous le fort qui défend l'entrée du Lima. L'embarcation est légère, l'équipage habile; les sables et les rochers qui obstruent la passe sont heureusement évités[1], et *la Santa-Annica* jette l'ancre au pied de Vianna, au milieu d'une flottille de bateaux de pêche et de petits bâtiments qu'on nous dit être chargés de fruits, d'huiles et de toiles pour l'exportation.

III

Vianna est la plus charmante ville, et la plus propre et la plus aimable qui se puisse voir; en Portugal, au moins, je n'en connais pas qui soit ni plus gracieuse ni plus avenante. Les maisons de jolie apparence, tapissées parfois d'*azulèjos* (carreaux de faïence), avec des toits retroussés et fleuronnés aux coins, des terrasses d'où la verdure et les fleurs débordent, sont correctement alignées de chaque côté de rues suffisamment larges. L'animation n'est pas grande, parce que le commerce n'est pas très-actif; le luxe est modéré, parce que le Portugais ne fait pas ordinairement en public étalage de ses revenus; mais la population a un air d'aisance et de quiétude qu'on ne rencontre pas souvent dans nos villes de France. L'église n'a rien qui la recommande aux artistes. En revanche les alentours de la cité, semés, comme à plaisir, d'habitations fraîches et pimpantes, simples et coquettes, offrent un coup d'œil plein de séductions.

Et puis, au-dessus de l'heureuse ville planent des souvenirs qui ne manquent pas d'avoir quelque mérite. Il y a quatre mille ans, et même plus, les eaux qui caressent aujourd'hui dans leur cours paisible les murs de la cité portugaise avaient le privilége merveilleux de régénérer l'âme des morts: en s'y désaltérant les ombres perdaient incontinent la mémoire des maux et des joies de la terre, et l'âme passant dans un autre corps, revenait à la vie pour s'unir à un être nouveau, homme ou bête. Le Lima s'appelait dans ce temps-là le Léthé et traversait, en compagnie de l'Achéron, du Cocyte, du Phlégéton et du Styx, fleuves de larmes, d'angoisses et de gémissements, l'empire du noir Pluton. C'est Strabon qui attribue au Lima cette fabuleuse origine. Il est vrai que d'autres auteurs ont cru retrouver le fleuve de l'Oubli dans le Guadalète qui arrose un angle de l'Andalousie. Quoi qu'il en soit, et ce qui paraîtra peut-être plus digne de créance qu'un récit fondé sur une tradition dont les commencements s'égarent dans la nuit des âges mythologiques, c'est que Vianna fut fondée deux cent quatre-vingt-seize ans avant notre ère, par une colonie grecque. Considérablement embellie sous Affonso III, elle compte aujourd'hui environ huit mille habitants.

Il n'y a pas longtemps encore, elle s'appelait modestement *villa* (petite ville) *de Vianna do Minho*. Mais la reine D. Maria II l'a élevée au rang de *cividade* (ville)[1] avec la dénomination de *Vianna do Castello*, afin de consacrer le souvenir du courage déployé en 1847 par la garnison du fort, lorsqu'elle soutint victorieusement, sous le commandement de M. Seabra, l'attaque des insurgés progressistes de Porto. L'esprit de vigueur et de résolution que montrèrent dans la circonstance les soldats restés fidèles à D. Maria doit paraître d'autant plus digne d'admiration qu'au moment où il inspirait une défense héroïque, non-seulement la province entière, mais encore tout le royaume se trouvaient au pouvoir des mécontents; seuls le fort de Vianna et la place de Valença tenaient encore pour la reine.

Vianna est chef-lieu de district dans l'ancienne province du Minho et possède comme Valença et Caminha un gouverneur militaire[2].

Après avoir essayé de dormir sur des lits, rembourrés pour sûr de châtaignes ou de pommes de terre, le lendemain, 23 avril, dès le point du jour, nous rallions notre *barca*. — Les matelas portugais ne sont guère plus épais que la main; les traversins ont quelques points d'analogie avec les cervelas de nos charcutiers; les draps heureusement étalent la blancheur la plus engageante. Du reste les ameublements sont en général, dans les hôtels surtout, très-incomplets et d'une simplicité qui frise la mesquinerie. — Gaspar et Leonardo sont prêts, *la Santa-Annica* pousse au large, et pendant la première heure de cette nouvelle navigation, tout en regardant les merveilles prodiguées par la nature sur les bords du Lima, nous jouons des dents avec vigueur.

Le dîner que nous avions tenté de prendre, la veille, à l'hôtel de Vianna avait brillé d'une couleur locale trop prononcée pour que notre appétit pût se déclarer satisfait. Nous autres Français nous aimons entre autres choses la

1. La passe du Lima est très-difficile; à haute mer, elle ne mesure que sept à huit pieds de profondeur.

1. On compte en Portugal vingt-cinq *cividades* et environ soixante *villas*.

2. La division du Portugal par provinces, quoique suivie encore dans l'usage général, n'est plus admise par le code administratif. Elle a été remplacée par une division en *districtos administrativos*, répondant aux départements de France; chaque district tire son nom de son chef-lieu et se subdivise en *comarcas*, répondant à nos arrondissements. Le préfet s'appelle *governador civil*, et le sous-préfet *administrador do concelho*, c'est-à-dire administrateur de la commune. Le Portugal, les Açores et Madère compris, est divisé en vingt et un districts.

Il y a en Portugal, en y comptant les forts de Madère et celui de Saint-Sébastien à Terceira, dix-huit places de guerre pourvues de gouverneurs.

soupe de choux au lard. C'est le plat gaulois par excellence. De leur côté, les Anglais adorent le roast-beef; les Espagnols, l'olla-podrida; l'Allemand, la choucroute; l'Italien, le macaroni, et le Chinois, les nids d'hirondelle. Quant aux Portugais ils ont une folle passion pour les poulets bouillis dans l'eau et assaisonnés d'huile et d'ail. Or, il faut avoir vu le jour sur les rives fortunées du Minho, du Douro ou du Tage, pour trouver un tel mets succulent; je le tiens, quant à moi, pour infâme, exécrable, monstrueux. Aussi, à cette fin d'en effacer le souvenir odieux, ce n'était pas trop, on en conviendra, de deux ou trois tranches de pâté de perdrix aux truffes alternant avec quelques gorgées de fin champagne.

A ce dîner infiniment trop portugais, j'avais aussi dégusté, mais du bout des lèvres bien entendu, une sorte de potage froid dont les convives indigènes faisaient leurs délices et que je signale comme un autre guet-apens culinaire. Cette indigne chose s'appelle *assorda*. C'est un mêli-mêlo de pain, d'eau, d'huile, de vinaigre, d'ail, d'oignon, etc., etc. Rien que d'y songer je sens mes cheveux s'agiter et devenir roides[1]. En outre de l'*assorda* et du poulet à l'huile, l'*hospede* (hôtelier) avait mis sur la nappe du bœuf bouilli enjolivé de morceaux de jambon et de lard, de choux et de saucissons; puis du riz au safran et de la morue. Cela était passable. Le cuisinier portugais est au moins fort habile à varier la préparation du riz. C'est du reste le mets qu'on trouve en ce pays sur toutes les tables, sur les plus riches et sur les plus modestes, car, ainsi qu'on l'a dit, « un dîner portugais où le riz manquerait serait un repas, mais non un dîner. » On nous avait encore servi des *limas*, fruit délicieux qui ressemble au citron, avec les extrémités aplaties, du *monção* et du *vinho d'enforcado* ou vin de *pendu*, ainsi nommé parce que la vigne qui le produit grimpe le long des arbres d'où elle pend jusqu'à terre. Ce cru n'est pas bon. Le monção, au contraire, est parfait. Il se récolte dans la partie du pays qui s'étend depuis le Lima jusqu'à la Galice; inconnu à l'étranger, c'est à peine si le commerce de Lisbonne pourrait en fournir à un amateur.

Le service de la table portugaise comporte toujours des *palitos*. Le *palito* est un cure-dent pointu et rond à un bout, carré et plat à l'autre; fait en bois d'oranger, propre, blanc, flexible; on prend plaisir à s'en aiguiser les dents, et chaque convive en use cinq ou six par repas.

Nous étions sortis après le dîner. A notre rentrée à l'hôtel, vers dix heures, le thé nous attendait. Cette boisson est très-répandue en Portugal; on en fait une consommation considérable, et, par contre, le chocolat est loin d'être aussi goûté qu'en Espagne.

De Vianna à Ponte de Lima il y a par eau un peu plus de onze lieues. La rivière est charmante. Ses bords riches, verts et fleuris se déroulent de chaque côté dans une succession de plans qui meurent et renaissent pour composer des sites inattendus, toujours beaux, toujours nouveaux. Malheureusement de nombreux bancs de sable rendent la navigation difficile et fatigante, et de temps à autre nous passons par-dessus le bord, pour remettre à flots, d'un coup d'épaule, l'embarcation engravée. D'autre part, *la Santa-Annica* refoule le courant, la brise ne donne que par intervalles, et tout cela réuni fait que le trajet ne s'accomplit pas en moins de quatorze heures.

En accostant le quai de Ponte de Lima, auprès d'un beau pont qui date de D. Pedro Ier, ce qui nous reporte au milieu du quatorzième siècle, je contemplais, le nez au vent, ce monument dont l'aspect est vraiment imposant, lorsque je vis deux magnifiques rangées de dents blanches perçant de leur éclat les premières ombres du soir : Christoval, aux aguets sur le pont, nous souriait à sa manière, en ayant l'air de vouloir nous dévorer.

Nous en avions fini avec *la Santa-Annica*. Gaspar et Leonardo débarquèrent nos paquets, nous souhaitèrent bon voyage et reçurent en échange de leurs loyaux services, d'abord, le prix convenu pour la location de la barque : une *meia-coroa*, une *meia-peça*, un *decimo de coroa*, c'est-à-dire dix-sept mille *reis*, ou environ cinquante francs, — ensuite, à titre de pourboire, un *cinco-testoes*, un *cruzado novo*, un *seis vintens*, un *meio testão*, un *pataco* et deux *cinco reis*, en tout douze cents reis, ou à peu près six francs[1]. A cette largesse Joseph ajouta quatre ou cinq pincées de tabac français, et je quittai ces honnêtes matelots en me promettant de les recommander un jour aux touristes désireux de naviguer sur le Minho et le Lima, comme des modèles de bonne volonté et de patience, de sobriété et de discrétion.

En réglant ce compte, je pensai involontairement à la parole d'un très-spirituel voyageur : « Pour visiter la Péninsule, dit M. Desbarolles, il faut un bon fusil et trois francs par jour. » Un bon fusil, je le veux bien, mais trois francs par jour!

IV

M. Smith nous attendait. Parti le matin de Valença, en compagnie d'une troupe de muletiers, il avait traversé des montagnes arides, des plaines désertes, des collines chargées de châtaigniers, de sapins, de liéges, des vallées riches en culture, et, après une première course à travers les rues de Ponte de Lima, il déclarait la *villa* digne d'une halte un peu sérieuse.

L'heure du dîner était venue. Animé du plus vif désir de ne pas prendre à Ponte de Lima un repas qui servît de pendant à celui de Vianna, Joseph se fit apporter par

1. L'*assorda* des Portugais est le *gaspacho* des Espagnols. Cette soupe détestable a cependant la vertu d'être extrêmement rafraîchissante. Un jour, après une course très-fatigante dans la Sierra d'Antequerra, en Andalousie, dominant le dégoût que m'inspirait le *gaspacho*, j'en mangeai et j'éprouvai immédiatement un bien-être très-sensible.

1. Les monnaies de Portugal sont nombreuses. L'étranger éprouve toujours une grande difficulté à se familiariser avec tant de valeurs et de dénominations différentes. Il y a six monnaies d'or, onze d'argent, trois de cuivre, une de bronze. Le franc vaut deux cents *reis*; mais le change le réduit à cent soixante ou cent quatre-vingts. La monnaie ne se frappe aujourd'hui qu'à Lisbonne; autrefois, on en frappait également à Porto, à Coïmbre, à Evora, et à Valença.

l'*estalajadeiro* (l'hôte) un poulet bien vivant, Christoval le saigna, puis, d'une main diligente, le débarrassa de presque toutes ses plumes; M. Smith organisa une broche; je préparai un feu de circonstance, et, au bout d'une demi-heure, la bête cuite à point étalait ses membres dorés sur un lit de rouelles de citron. Une salade d'oranges et du riz cuit dans du bouillon fourni par la cuisine de l'endroit complétèrent le menu de ce festin dont le succès fut unanime.

Le lendemain, de bonne heure, nous commençons à parcourir la ville. Comme Ponte de Lima n'a pas beaucoup d'étendue, la visite ne peut durer longtemps. Elle offre cependant de l'intérêt. Le premier coup d'œil est tout favorable; l'examen ajoute ensuite à cette bonne impression. En amphithéâtre, tapissant le flanc d'une colline, la tête un peu dans les nuages, si tant est qu'il y ait des nuages en Portugal, ce qui n'est pas bien sûr, les pieds tout à fait dans la rivière, la cité s'enlève en tons vigoureux de lumière sur les teintes douces et violacées des montagnes du fond. Cette position est très-pittoresque et de l'effet le plus piquant. Il en résulte, il est vrai, des rues escarpées dont le parcours est pénible aux piétons, impossible aux voitures, mais comme tableau, c'est original. En dehors de la ville, à quelque distance, surtout lorsqu'on se dirige vers le nord, après avoir franchi le pont, le pays montre des solitudes un peu austères; la campagne toutefois qui joint immédiatement Ponte de Lima est d'une rare magnificence: le regard ne se fourvoie nulle part; de tous côtés, c'est une énergie de végétation, une ampleur de lignes, une variété de contours et de couleurs qui assurent à l'esprit la plus douce satisfaction.

Dans l'intérieur de la cité on n'est distrait ni par le bruit ni par le mouvement; il y règne une sorte de béatitude langoureuse, de contentement naïf que rien ne semble devoir troubler. Cette tranquillité vaut bien après



Château de Guimaraens, vue de la route de Braga. — Dessin de Catenacci d'après un croquis.

tout le tapage de certaines villes où l'on reste isolé comme en plein désert, bien que vivant au milieu d'une agitation assourdissante et continuelle.

Cette rive si bien faite pour la paix et le bonheur et que les Grecs et les Romains ont fouillée autrefois de leurs charrues, a connu cependant les calamités de la guerre. Les Arabes ont saccagé la ville de fond en comble; relevée de ses ruines en 1125, par D. Henriquez, dotée de murailles par D. Pedro Ier, elle a aussi, plus d'une fois, soutenu et repoussé les attaques des Galliciens.

On voit encore dans la ville quelques débris de l'ancienne civilisation romaine: des inscriptions, des fragments de céramique et d'ornementation, des colonnes milliaires, etc., etc. L'église n'est pas tout à fait à dédaigner; elle vaut au moins un coup d'œil. Le caractère de son architecture n'a rien qui soit bien défini, si l'on veut; des tableaux qui la décorent, aucun ne dépasse, je crois, le niveau de la médiocrité; ce monument sans parure intérieure ni extérieure, d'une physionomie un peu revêche, offre cependant un ensemble de fermeté très-harmonieux.

Les habitants méritent une attention à part. Les hommes ont l'air de bonnes gens. De formes dégagées et vigoureuses, faits au moule, — en Portugal, rien n'est plus rare que des individus contrefaits ou estropiés, — ils sont, en général, de petite taille; leurs allures toutefois sont lentes et même un peu balourdes. La population des campagnes est surtout remarquable; elle fournit des soldats braves, sobres et faciles à discipliner; de robustes et intelligents laboureurs, auxquels il ne faudrait peut-être que de bons outils pour se mettre à la hauteur des progrès obtenus ailleurs dans l'agriculture. Quant aux femmes, elles sont au moins très-agréables, souvent jolies, quelquefois complétement belles. Elles ont les cheveux abondants, le regard long, doux et pénétrant, le

sourire gracieux et sympathique, les dents incomparables, malheureusement les pieds un peu forts, mais les mains à mettre la cervelle aux abois. On a prétendu qu'en Portugal la femme n'est pas la plus belle moitié du genre humain. Ceux qui ont publié cela n'ont jamais parcouru les provinces septentrionnales de cet aimable petit pays. Les Portugaises, de cette région au moins, n'ont, il est vrai, ni l'œil brûlant de l'Andalouse, ni la démarche engageante de la Parisienne, ni le teint de lis et de rose de la fille d'Albion; malgré ce qui leur manque, elles sont de bonne et fine race. Bien plantées sur les jambes, la taille hardiment découpée, quoique un peu épaisse, les attaches menues, le teint, la tournure assurée, quoique un peu roide, la tête bien placée et toujours parfaitement encadrée, elles portent avec une aisance plutôt modeste que délurée, la courte jupe et le large chapeau de feutre.

Les hommes et les femmes ont du reste un je ne sais quoi de fier dans l'attitude du corps, dans l'expression du visage, qui ne leur messied pas du tout. Ce sont, à bien prendre, les descendants d'un peuple dont l'histoire est fertile en prodiges, et qui, au prix de rudes combats, de douloureux sacrifices, a conservé son indépendance, et je comprends que ses souvenirs ajoutent au caractère portugais une légère pointe d'orgueil. On dit que cet orgueil tourne souvent en vanité fanfaronne, en susceptibilité méprisante, et à l'appui on raconte une historiette dans laquelle, assure-t-on, le caractère de la nation se peint au vif.

Voici l'historiette :

Un Portugais se noyait un jour dans le Tage. Du pont de Tolède un Espagnol le regardait se débattre contre la mort, et, comme de juste, s'abstenait de lui porter secours. Dans cette circonstance critique, perdant le sentiment de sa dignité, le Portugais consent à s'adresser à cet homme, témoin indifférent du danger



Château de Guimaraens. — Dessin de Catenacci d'après une photographie de M. Lefèvre.

qu'il court, et s'écrie : « Espagnol, Espagnol, viens me tirer de l'eau et je te fais grâce de la vie. » On ne dit pas ce que fit le Tolédan, mais je crois qu'il laissa le Portugais se noyer bel et bien. Quoi qu'il en soit, le lecteur jugera sans doute qu'il y aurait quelque témérité à rendre responsables de la sotte vantardise d'un seul, les trois ou quatre millions d'individus qui peuplent le royaume du Portugal et des Algarves.

Pourquoi, d'ailleurs, ne nous montrerions-nous pas indulgents pour un travers de cette sorte, si travers il y a? Le Breton n'est-il pas entiché de ses annales constellées de jours glorieux? le Bourguignon ne parle-t-il pas avec emphase de l'ancienne splendeur de sa province qui fut grande en effet par les lettres, les arts et les armes? le moderne Phocéen ne jouit-il pas d'un renom établi en tous lieux d'imperturbable outrecuidance? dans le monde entier, l'enfant de la Gascogne n'a-t-il pas le monopole d'un genre de jactance auquel il a donné son nom? enfin le Parisien ne s'attribue-t-il pas sur tous les peuples de la terre, présents ou passés, une supériorité, réelle peut-être, mais dont il s'exagère à coup sûr l'importance? En nous considérant nous-mêmes, nous apprendrons à perdre un peu de notre injuste exigence envers les autres, et si un sentiment puéril de gloriole, un brin trop accentué de suffisance viennent déparer le caractère portugais, nous excuserons le fait en mémoire des grands et immortels souvenirs qui sont sa raison d'être et le justifient.

Quoi qu'il en soit, le Portugais, simple et accueillant par nature, est toujours pour l'étranger en fonds d'aménité et de bonne humeur. Partout où il se présente, le voyageur est le bienvenu. S'il ne se montre ni railleur, ni dépourvu de savoir-vivre, il voit le logis ouvert, la table servie; il est convié aux fêtes de famille, il pénètre dans les clubs, dans les cercles, en sa faveur l'indigène épuise, avec la plus élégante bonne grâce, le

sans-façon le plus charmant, toutes les obligations de l'hospitalité la mieux entendue, quitte à ne pas être payé de retour quand il visite la France, cette terre classique de l'esprit et des belles manières. Ce n'est pas seulement à propos des paisibles habitants de Ponte de Lima que je rends hommage à la cordialité portugaise; c'est aussi afin de témoigner de ma reconnaissance pour les bons offices dont m'ont rendu incessamment l'objet, à différents voyages, les sujets de D. Pedro V.

Pour en finir avec Ponte de Lima, je dirai que cette petite ville a eu des aspirations littéraires qui ne sont pas restées improductives. En effet, au siècle dernier, les notables du pays se sont réunis pour fonder une académie, et les conférences de la docte assemblée ont abouti à un livre fort intéressant intitulé : *Les étrangers dans le Lima*. Le cardinal Saraiva, l'un des derniers patriarches de Lisbonne, et l'une des lumières du Portugal, est né à Ponte de Lima.

V

La veille, en nous attendant, M. Smith s'était assuré de chevaux pour l'étape du lendemain. A une heure nous étions en selle. Au moment de quitter notre hôte, nous vîmes passer cinq ou six femmes qui descendaient à la rivière pour y laver le linge qu'elles portaient en paquets sous leurs bras. Elles marchaient d'un pas allègre et décidé, le visage garanti des ardeurs du soleil par un vaste chapeau noir. Deux ou trois d'entre elles s'en allaient au labeur la tête chargée d'une corbeille où dormait un bel enfant.

Notre voyage à Barcellos fut marqué par une alerte dont le récit trouve naturellement sa place ici.

Après avoir dépassé Ponte d'Anhel, village distant de Ponte de Lima de trois lieues portugaises, — cinq lieues kilométriques, — nous traversions une contrée triste, nue et montagneuse, lorsque arrivés à un endroit où la route se détourne, serrée entre un rocher à gauche et une berge qui la domine à droite d'un mètre environ, un coup de feu tiré à très-petite distance nous fit dresser les oreilles. En France, la chose eût paru toute simple, en temps de chasse surtout. Dans la péninsule ibérienne, en pleine Serra, elle pouvait, sans rien exagérer, paraître suspecte. Dans cet instant, M. Smith et Joseph marchaient côte à côte, devisant sur une question de mécanique; Christoval, les deux *arreiros* et les mules à bagages allaient en tête; à quelques pas en arrière je fermais la colonne. Le coup de feu avait à peine retenti, que Joseph, enlevant vigoureusement son cheval, atteignait d'un bond la berge de droite pour éclairer de suite la situation ; en même temps je donnais du talon à ma bête, et en dépassant notre Anglais je le vis armer froidement son fusil. Christoval ne montrait pas les dents; mais il avait, en un tour de main, décroché l'escopette pendue à la selle de sa mule; immobile, les yeux fixes, il gardait à vue les *arreiros* qui du reste ne manifestaient ni surprise ni crainte. Quand je fus parvenu, à mon tour, sur la berge, Joseph tenait déjà le mot de l'énigme. C'était tout bonnement un chasseur qui battait un champ de maïs et fusillait des tourterelles. On peut le croire cependant, si jamais j'ai pensé avoir maille à partir avec des coquins, c'est le 24 avril 1857, sur la route de Barcellos, vers quatre heures et demie de l'après-midi.

Cet incident eut toutefois un bon résultat. Il nous donna l'idée de charmer le voyage par des parties de chasse, et, depuis cette petite aventure, notre adresse sut presque toujours pourvoir au repas du soir et quelquefois à celui du matin.

Un peu avant la nuit, nous avions atteint Barcellos.

VI

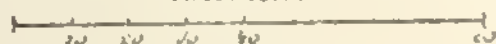
Plus importante que Ponte de Lima, un peu moins peuplée que Vianna, Barcellos pour l'agrément de la situation, pour l'élégance de ses maisons, lutte, à armes égales, avec les deux jolies cités que nous venons de visiter. Dieu merci, elle ne s'est pas essayée non plus, elle, à se déguiser en ville de France; elle est restée franchement de son pays, ne demandant qu'à son génie natif, qu'à ses instincts, des conseils pour sa parure. Elle a bien fait. D'ailleurs, avec ces airs, ces caprices, qui lui sont propres, qu'elle n'a empruntés à personne, elle s'est composé une toilette dont les inspirations étrangères, si elles avaient pu être admises, eussent certainement gâté la fraîcheur. Ce n'est pas le luxe qui abonde à Barcellos, c'est le naturel. Ici, tout est simple, riant, aisé, facile; on respire à pleins poumons; si le soleil est ardent, des acacias, des mimosas vous protégent jusqu'au milieu de la rue de leur doux et tendre ombrage et les parfums de l'héliotrope arrivent de tous côtés, vous inondant des molles senteurs de l'Orient. Assise, ou plutôt cramponnée sur la rive droite du Cavado, — petit fleuve bleu, dont les eaux courent se jeter dans l'Atlantique deux ou trois lieues plus loin à Esposende [1], — comme toutes les villes situées près d'une rivière, dont les bords sont des collines taillées à pic, Barcellos a des rues en escaliers, lorsqu'elles ne sont pas en échelles. Pour dernier coup de pinceau il faut ajouter que Barcellos est entouré d'une vieille muraille. Malheureusement en maints endroits la ceinture a craqué. N'importe, les tessons de fortifications, les loques de pierres ont un caractère vénérable, et grâce à ce rempart défoncé, sans un grand effort d'imagination, on peut comparer la ville avec ses terrasses, ses arbres, et son apparence coquette, à un bouquet de fleurs et de verdure au frais dans un vieux pot ébréché.

Barcellos date de loin. On dit même que pour retrouver son origine il faudrait remonter jusqu'aux Carthaginois d'une part, et de l'autre jusqu'à deux ou trois cents ans avant l'ère chrétienne. En tous cas, après avoir joué un certain rôle dans la querelle des rois de Léon et des Arabes, Barcellos fut compris dans l'apanage que le roi Alphonse VI attribua à son gendre, — descendant de Hugues Capet, petit-fils de Robert, roi de France, — le comte Henri, père du fondateur de la monarchie por-

1. L'entrée du Cavado n'est pas possible aux gros navires; la passe n'ayant, aux plus fortes marées, que sept pieds d'eau.

CARTE du PORTUGAL

Dressée par A. Vuillemin



OCÉAN ATLANTIQUE

MINHO

TRAS OS MONTES

BEIRA ALTA

BEIRA BAIXA

ESTREMADURA

ALEMTEJO

ALGARVES

ESPAGNE

Gravé chez Erhard R. Bonaparte 42

tugaise. Le comte D. Affonso, fils naturel de Jean Ier, épousa en 1401 la fille unique du connétable D. Nuno Alvarès Pereira ; à cette occasion, entre autres dotations, villes, seigneuries ou commanderies, il reçut le comté de Barcellos. C'est ce prince qui devint la souche de la maison de Bragance. Auprès de l'église principale dont les sombres et graves murailles attestent l'antiquité, se dresse un donjon ridé et en partie ruiné. C'est là le berceau de la maison aujourd'hui régnante en Portugal, à laquelle le pays devra sans doute le retour des temps prospères. L'époque des conquêtes et des grandes découvertes maritimes est irrévocablement close ; mais si toutes chances d'agrandissement territorial sont perdues, le Portugal trouvant dans son propre passé d'illustres exemples, gages précieux des succès à venir, peut occuper encore une place utile parmi les nations, et c'est à développer dans l'esprit de son peuple (ce qui doit lui rendre un jour une partie de son ancien renom) le génie de l'industrie, de l'agriculture et des arts, que s'applique noblement le roi D. Pedro V. Le château fait face au Cavado, et l'église n'était autrefois que la chapelle du vieux manoir.

Le jour de notre halte à Barcellos (25 avril), il y avait marché. Cette circonstance nous permit de voir dans leurs costumes nationaux plusieurs centaines de *tricanas* (villageoises) et de *pescadores* (pêcheurs). Le costume des hommes ne présente aucun caractère original et ne tranche pas, d'une manière frappante, sur ceux que nous voyons dans nos campagnes du Midi. En fournissant des détails sur l'habillement des anciens habitants de la Péninsule, Strabon dit que les *Lusitani* s'enveloppaient de manteaux noirs, parce que la plupart de leurs moutons étaient de cette couleur. C'est probablement pour le même motif que les habits des portugais de nos jours sont encore noirs ou bruns. Le costume des femmes, au contraire, a beaucoup de cachet. La jupe est plissée à plat, courte, et quelquefois retroussée par une ceinture découvrant les trois quarts d'une jambe ordinairement nue ; le corsage, retenu sur la poitrine par deux ou trois boutons d'argent, accuse nettement les formes ; séparé de la jupe, il laisse bouffer la chemise autour du corps, et les manches, qui sont celles de la chemise, se portent larges et quelquefois relevées. La coiffure se compose d'un grand chapeau de feutre noir souvent orné de pompons, presque toujours garni d'un *lenço* ou mouchoir blanc, dont les plis se répandent sur le cou et les épaules pour les protéger contre les rayons du soleil. De longues boucles d'oreilles, et même des colliers et des chaînes en or complètent ce costume pittoresque où le jaune, le rouge et le vert clair dominent. Les femmes placent volontiers leurs fardeaux sur la tête. Cette habitude, en les forçant à se tenir exactement droites, contribue, sans doute, à leur donner un maintien roide et fier.

J'ai dit plus haut que l'habillement des hommes n'avait pas d'intérêt. Il convient de signaler cependant les manteaux appelés *honras de Miranda*, dont les ornements en couleurs criardes jurent aux yeux, et le vêtement que j'ai vu à quelques marchands de poulets. Celui-ci mérite un mot de description. Il est, en entier, fait de paille : longue pèlerine de paille, jupon de paille, plastron de paille : ôtez à ce *rustico* (paysan) son grand feutre, et vous aurez une sorte de ruche animée, ou plutôt un sauvage, un Esquimau, un homme des forêts vierges, un être enfin qui n'appartient ni à nos climats ni à notre civilisation.



Église de Villa de Conde. — Dessin de Catenacci, d'après une photographie de M. Seabra.

VII

De Barcellos à Braga on compte cinq lieues portugaises. La route côtoie d'abord la rive droite du Cavado; elle franchit ensuite le petit fleuve, et, en se dirigeant à l'est par un chemin dit de seconde classe, on débouche dans une plaine d'un aspect enchanteur que fertilisent au nord le Cavado, la Doste au midi et l'Ave au levant.

Au centre s'élève une colline; sur cette colline ruissellent des rues, s'accrochent des murs, grimpent des toits, serpentent les restes d'une ancienne fortification, au dehors de laquelle se sont éparpillées jusque dans la plaine des maisons qui semblent être tombées du ciel, au hasard, sur un admirable tapis d'herbe et de fleurs : c'est Braga. Voilà un lieu de suprême délectation pour les yeux, l'esprit et le cœur. Les yeux n'en peuvent embrasser de plus magnifique, de plus harmonieux; c'est une des plus belles fêtes auxquelles la nature terrestre puisse les inviter. L'esprit se dilate et renouvelle ses forces en présence de ce tableau dont la richesse l'émerveille, en présence de ces rivières, de ces vallons, de ces collines, de ces montagnes, de ces frais bocages, de ces campagnes fécondes. Les cordes intimes du cœur se raniment ; on ressent en soi des vibrations oubliées ou inconnues ; des voix mystérieuses vous parlent, vous réjouissent et vous consolent, et l'on éprouve des élans indéfinissables qui vous transportent dans les régions sublimes de la poésie. C'est une gerbe de douces pensées,

de pressentiments heureux, qui jaillit du fond de l'âme et se reflète en traits lumineux dans l'être tout entier, faisant taire jusqu'au dernier les échos des murmures de la réalité !

Les lignes qui précèdent, je les trouve à peu de chose près, mot pour mot, sur mon carnet de voyage. Elles paraîtront peut-être d'un lyrisme outré et exalté ; je les conserve cependant, parce que mieux qu'une description, elles donnent la gamme des sensations où vous jettent, à première vue, Braga et ses environs.

L'époque de la fondation de Braga n'est pas certaine. En tous cas, c'est l'ancienne *Bracara Augusta* des Romains. Isis avait un temple dans cette ville, siége d'un collége d'archiflamines d'où sortaient les prêtres gentils, qui se répandaient dans la Péninsule. La tradition assure que Bracara fut la première cité dans laquelle Jacques le Majeur ait prêché l'Évangile dans cette colonie romaine, et la même tradition a conservé le nom des neufs disciples qui secondèrent l'apôtre dans ses travaux.

Lors de la division de la Péninsule qui fut faite sous Auguste, Braga se trouva comprise dans la Taraconnaise; plus tard, vers le quatrième siècle de notre ère, cette province ayant été partagée, elle devint la capitale des Callaïques ou Galiciens méridionaux. Les Suèves en firent dans la suite le chef-lieu de leurs possessions. La cathédrale de Braga a le titre d'église primatiale des



Nossa-Senhora da Oliveira (Notre-Dame d l'Olivier), à Guimaraens. — Dessin de Catenacci d'après une photographie de M. Seabra.

Espagnes, que lui dispute, il est vrai, le chapitre de Tolède. Saint Pedro de Rates, premier évêque de Braga, fut consacré par saint Jacques le Majeur; le 26 avril de l'an 64, il reçut la mort près de l'autel où il se tenait en prière[1]. La primatie de la cathédrale de Braga a été reconnue et proclamée par le clergé de toute la Péninsule; mais le Portugal subissait alors la domination espagnole, et depuis qu'il a reconquis son indépendance, la déclaration a été retirée.

Je mets un terme à cette revue rétrospective en disant qu'en 1095, Henri de Bourgogne, père du grand Affonso, gouvernait le district de Braga, avec le titre de comte, sous la dépendance de son cousin Raymond, comte de Galice. Mort à Astorga, le 1er mai 1114, le comte Henri fut inhumé dans la cathédrale de Braga où l'on voit encore son tombeau ainsi que celui de sa femme, D. Taréja, morte en 1130.

La cathédrale est un édifice de vaste proportion. Dans ses formes trapues et massives, dans le mâle profil des moulures et la gravité des cintres, on retrouve la date de sa construction, qui remonte au douzième siècle, c'est-à-dire aux premières années de la monarchie por-

1. L'Église a canonisé cent cinquante-cinq Portugais, sur lesquels cinquante-huit appartiennent au Minho, quinze au Tras-os-Montès, vingt-trois au Beira, vingt-cinq à l'Estramadure, vingt-quatre à l'Alemtejo, et dix aux Algarves.

tugaise. C'est le monument religieux le plus ancien du royaume. L'intérieur est très-sévère, et l'aspect de cette masse brune et rigide est noble et imposant. Les trois nefs de l'intérieur sont spacieuses, mais d'une obscurité glauque et froide qui inquiète l'âme au lieu de la rassurer. Dans les temples, j'aime la clarté nette et précise; je prie alors avec confiance et j'espère. Quand, au contraire, le sanctuaire est enveloppé d'une ombre sourde dans laquelle la réalité disparaît ou se déforme, mon esprit se courbe sous la terreur : je crois voir se dresser partout les fantômes de la désolation.

On remarque dans la nef du centre un magnifique retable en pierre, ouvrage commandé par l'archevêque D. Diogo de Souza à des artistes biscayens, et dans lequel ceux-ci ont déployé un rare talent d'exécution et un véritable mérite de patience. Une chapelle est spécialement consacrée dans la cathédrale au rite mozarabique.

L'Église portugaise se divise en quatre provinces. L'un des siéges métropolitains est à Braga, ayant pour suffragants les évêchés de Porto, de Bragance, d'Aveiro, de Coïmbre, de Vizeu et de Pinhel. Ce dernier siége et celui d'Aveiro sont vacants depuis si longtemps qu'ils peuvent passer pour supprimés. Enfin Braga possède l'un des neuf séminaires du royaume[1].

Braga fait un grand commerce de bijoux : on y fabrique des broches, des agrafes, des pendants et des anneaux d'oreilles d'un très-bon style. On sent que l'Arabe a passé par là. Le dessin en est ferme et élégant en même temps, et l'ornementation en filigrane dénote, chez l'ouvrier qui l'ajuste, beaucoup de goût dans l'esprit, beaucoup de délicatesse et de subtilité dans les doigts. Les femmes du peuple sont très-friandes de ces jolis colifichets; aussi la plus pauvre pêcheuse, la plus simple paysanne accroche-t-elle toujours à ses oreilles bistrées de beaux et larges anneaux d'or qui lui vont à ravir, et dont nos coquettes de France, même les plus riches, ne dédaigneraient pas de se parer.

Les rues de Braga sont larges, les places rafraîchies par de belles fontaines jaillissantes, où les filles de l'endroit, la cruche sur la tête ou appuyée sur la hanche, à la manière antique, viennent s'approvisionner. Le palais de l'Archevêque, le séminaire sont des monuments à voir. Les maisons ont conservé un caractère d'ancienneté qui les rend précieuses au touriste. Un amphithéâtre, un temple, un aqueduc, débris mutilés, presque méconnaissables, d'une civilisation éteinte, rappellent encore le souvenir de *Bracara Augusta*.

Nous avions à peine mis pied à terre qu'on nous signalait déjà, comme la curiosité importante du pays, le sanctuaire de *Bom Jésus do Monte*, situé à quatre kilomètres de Braga. C'est un lieu de pèlerinage, non-seulement pour les habitants de la ville, mais encore pour ceux de la contrée jusqu'à vingt lieues à la ronde. Que dis-je? le jour du vendredi saint on voit accourir des points les plus éloignés du royaume, pour gravir pieusement la sainte colline, des Portugais et des Portugaises de tous les âges et de toutes les conditions. A la base d'une petite montagne commence une rampe bordée de fleurs; elle prend d'abord la direction de droite; ensuite, au bout de quelques mètres, elle se rejette brusquement à gauche, sur le même versant; puis elle se brise de nouveau pour revenir à droite, et ainsi de suite jusqu'au sommet, formant une succession non interrompue de terrasses superposées. Un autel, figurant une des stations du chemin de la Passion, occupe chaque angle de ce long zigzag dont le dernier compartiment, c'est-à-dire la terrasse finale, mène à l'église du Calvaire. Cette église, qui date du siècle dernier, et les autres monuments religieux élevés en cet endroit remplis d'*ex voto*, n'ont aucun intérêt artistique.

Mais des marches du Calvaire, quel panorama merveilleux! Et ici il faut renoncer à décrire. Comment peindre en effet ce tableau où les regards s'arrêtent surpris, émus, sur des vallons luxuriants, sur des montagnes couronnées d'arbres vigoureux et tordus? comment exprimer cette immensité calme et sereine? par quels mots donner l'idée de ces vertes collines sur lesquelles hameaux et villages font assaut de touches blanches et lumineuses? comment dessiner ces plaines sillonnées de rivières, fils imperceptibles, déroulant, sur une nappe d'herbe fleurie, de longs circuits d'argent, cet horizon sans limites dont les formes extrêmes, estompées par la vapeur, se perdent derrière une gaze de brume pâle, insaisissable, couleur d'améthyste?

Après avoir parcouru le mont de Jésus, nous n'avions plus rien à faire à Braga; le 27 avril, nous nous mettons en route pour Guimaraens.

VIII

Nous arrivons à Guimaraens sans incident digne d'être rapporté.

La route est peu ou mal percée, mais le pays est beau et boisé, fertile en points de vue auxquels Christoval lui-même, insensible d'ordinaire aux attraits de la nature, donne son approbation en laissant paraître ses dents de crocodile. Au loin, sur le flanc des collines et des montagnes sont disséminées des bourgades dont l'église élève vers le ciel un modeste clocher; parfois, après un ressaut de terrain rocailleux s'étend une belle prairie couverte d'une myriade de fleurs rouges et blanches, et la vigne qui croît en s'attachant aux chênes et aux châ-

1. Les autres siéges métropolitains sont à Lisbonne, à Évora et à Goa, avec vingt évêchés suffragants.

Il ne semblera peut-être pas inutile de dire ici que les frais de l'enseignement ecclésiastique ne sont pas supportés par le budget de l'État. Ils sont couverts avec le produit de la bulle pontificale, nommée *bulla da Cruzada*, qui accorde aux fidèles, moyennant une dispense, l'autorisation de manger certains aliments pendant les jours maigres, c'est-à-dire à peu près le tiers de l'année. Ce revenu, destiné autrefois à contribuer aux armements que les princes chrétiens faisaient contre les infidèles, s'élève annuellement à trente-sept *contos* de reis, soit cent quatre-vingt-cinq mille francs. L'État n'accorde qu'au séminaire de Funchal, à Madère, une subvention fixée à treize cent trente mille huit cent soixante-dix reis, environ sept mille six cent cinquante francs. Évora, Bragance, Coïmbre, Guarda, Leiria, Portalègre et Viseu sont, avec Braga et Funchal, les villes dotées, en Portugal, de séminaires.

taigniers dont le chemin est bordé, forme de ses branches et de ses brindilles enlacées au-dessus de la tête du voyageur un toit de verdure frais et élégant.

Guimaraens est bâtie dans une jolie vallée où les érudits prétendent retrouver l'emplacement de l'antique Araduca, signalée par Ptolémée, et dont les habitants s'étaient mis sous la protection de Cérès. Conquise autrefois sur les Maures par les rois de Léon et d'Oviédo, la ville s'élève, à peu de distance de la rivière d'Azevilla, sur la rive droite de l'Ave, dont la course tranquille se poursuit jusqu'à l'Océan, qui la reçoit entre deux moitiés de port, Azuar et Villa do Conde[1]. D'abord comté, érigée plus tard en duché pour devenir l'apanage héréditaire de l'aîné de la maison de Bragance, Guimaraens est entourée de fortifications dues en partie au roi Diniz, et un vieux château défend un pays déjà difficile, où la présence d'esprit et la fermeté du maréchal Soult sauva l'armée française lorsqu'elle dut évacuer la province.

Le château est dans la partie de la cité qu'on appelle la Vieille-Ville. Quand l'ombre du soir, effaçant les détails, agrandit les proportions des masses, il peut encore annoncer de la force, de la vigueur; sa grande silhouette proclame une sorte d'importance, et l'aspect de son profil a quelque chose d'énergique, de rude, de menaçant. Au jour, cette impression disparaît : le colosse est décrépit et tient à peine debout. N'importe, lézardés, chancelants sur leurs assises et même par endroits écroulés, ces murs sont au plus haut point respectables : c'est là qu'Affonso, le premier roi de Portugal, est né; dans cette enceinte, Taréja a présidé l'académie — un peu galante — qu'elle avait formée sous l'inspiration de troubadours béarnais; ces créneaux, dont la construction remonte peut-être aux Almoravides, ont abrité, défendu et sauvé la monarchie naissante lorsque Affonso se trouva assiégé dans sa capitale par le roi de Léon, et ces nobles souvenirs protégent l'antique forteresse contre l'indifférence du touriste.

L'église de *Nossa-Senhora da Oliveira* (Notre-Dame de l'Olivier) a reçu son nom d'une légende curieuse. La voici : Au temps des Goths, Wamba était un jour occupé au labourage d'un champ. Il conduisait lui-même la charrue, et l'aiguillon à la main, il activait ses bœufs, lorsque les envoyés de la noblesse vinrent le trouver au milieu de cette occupation et lui annoncèrent son avénement au trône. Surpris et incrédule, Wamba qui n'avait jamais rêvé la couronne, leur répondit qu'il serait roi lorsque son aiguillon aurait des feuilles, et en même temps il l'enfonça dans le sol. Par un effort extraordinaire de végétation, ou plutôt par une intervention immédiate du ciel, l'aiguillon prit racine à l'instant et se couvrit de branches, de feuilles et de fruits.

1. Les rochers et les sables rendent l'accès de l'Ave très-dangereux. La barre, à mer haute, ne mesure que treize pieds.

Le souvenir de ce prodige n'est pas conservé seulement dans le vocable de l'Église. En face de Nossa-Senhora da Oliveira, sur la place du Collége, le *Padrao* (monument) témoigne du culte dont la tradition de l'olivier est entourée. Le Padrao, petite construction gothique du commencement du quatorzième siècle, a été élevé tout près de l'endroit où s'est accompli le miracle, et l'olivier lui-même, l'olivier de Wamba, le roi-laboureur — ou l'un de ses rejetons — est là, ceint d'une balustrade de fer, étendant ses rameaux restés jeunes et vigoureux, honoré, vénéré, et un peu adoré, je crois, par toutes les générations qui se succèdent dans le pays depuis une dizaine de siècles. Je ne partage peut-être pas à cet égard la croyance populaire; mais Dieu me garde d'une raillerie! la légende est jolie, elle a le parfum de naïveté qui convient au sujet et je la respecte au moins comme une relique des âges qui ne sont plus.

L'église de Nossa-Senhora da Oliveira est d'un caractère sévère; elle appartient, elle aussi, au quatorzième siècle[1]. Malheureusement, sous prétexte de restauration, quelques parties de l'extérieur ont été remaniées dans un goût qui s'accorde mal avec le caractère primitif de l'édifice, et l'intérieur a été rhabillé à neuf, au moyen de placages de plâtre du plus pitoyable effet. Affonso a été baptisé dans cette basilique où l'on conserve la cuve baptismale qui a servi à la cérémonie. On dit que le trésor de l'église est riche en pièces d'argenterie très-anciennes et d'un beau travail[2].

La ville neuve est déjà âgée de quatre cent cinquante ans : elle s'est élevée auprès de l'ancienne cité, au commencement du quinzième siècle, et comme ses églises, ses larges rues, ses places entourées de galeries et de maisons en général bien construites ne nous apprennent rien de nouveau, après avoir donné à Nossa-Senhora da Oliveira, au Padrao, et au château, le plus clair de notre temps, nous revenons à l'hôtel pour nous préparer par un peu de repos à la route du lendemain qui sera longue et nécessairement fatigante.

Olivier MERSON.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

1. Cette basilique a été construite sous D. Juan I[er]; la chapelle principale sous D. Pedro II, en 1670. Le *Padrao* est dû à la piété d'Affonso IV, dont les armes décorent un des frontons du petit édifice.

2. La loi donne le titre de *senhoria* (seigneurie) aux chapitres des églises archiépiscopales et épiscopales, en corps collectif. Par exception, les membres des chapitres de Guimaraens, de Braga et de Porto jouissent individuellement de cette prérogative honorifique. Le patriarche de Lisbonne est *Eminencia*. Du reste, dans l'usage général, tout homme comme il faut est *Excellencia*. A une personne des classes inférieures, on dit *Senhoria*, et aujourd'hui la qualification de *vossa Mercê*, qu'on donnait autrefois aux prolétaires, n'est, pour ainsi dire, admise nulle part.



Vue de Porto. — Dessin de Catenacci d'après une photographie de M. Seabra.



Monastère de Leça do Balio. — Dessin de Catenacci d'après une photographie de M. Seabra.

VOYAGE DANS LES PROVINCES DU NORD DU PORTUGAL,

PAR M. OLIVIER MERSON[1].

AVRIL ET MAI 1857. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

De Guimaraens à Porto. — Porto. — La ville et les habitants. — Mosteiro de Leça do Balio. — De Porto à Coimbre. — Un jeune Portugais. — Le 29 mars 1809. — Les vins du Douro. — Le château de Feira. — Le Tras-os-Montes. — Ovar. — L'agriculture. — La récolte du maïs. — La *Romaria*. — Coïmbre. — Camoëns. — L'Université.

IX

Ce que nous rencontrâmes en sortant de Guimaraens, en vérité je ne le pourrais dire. Au début de l'étape, la nuit durait encore, sans lune au ciel. Or, on le sait, au moment où le soleil va dorer de ses premiers rayons la crête des montagnes, la cime des grands arbres, l'éclat des étoiles pâlit et tout devient d'un noir opaque, impénétrable, silencieux. Nous nous étions mis en route précisément à cette heure sombre et triste. Un peu plus tard le jour commençait à poindre; mais la brume était épaisse; elle se détachait en masses humides des vallons, des coteaux, des herbes, des ajoncs, des forêts, des ruisseaux, des rivières, de partout. A droite, à gauche, nous voyions des chênes rangés sur les bords du chemin, dessinant leurs silhouettes noueuses et tourmentées sur un fond vague, sans formes, sans couleur. Les autres plans se perdaient effacés, sans contours appréciables. Au delà il n'y avait plus qu'un nuage d'un gris bleuâtre, froid, diffus, monotone, et à mesure qu'il s'élevait pour se perdre dans l'éther, il prenait des teintes nacrées de jaune et de violet. Ainsi, pas de premier plan,

1. Suite. — Voy. page 273.

et pas de perspectives, pas d'horizon non plus; seulement les oiseaux commencèrent bientôt leurs chansons, le petit monde ailé qui vit dans l'air se prit à bourdonner; les herbes, les ronces, les ajoncs emperlés de rosée, jetèrent des feux prismatiques : la nature était passée des langueurs de la nuit aux joies du réveil, le matin d'un beau jour de printemps.

Peu à peu cependant, les nuages de vapeurs se dispersent, l'atmosphère s'éclaircit, le voile se déchire et le soleil radieux et vainqueur illumine les grandes lignes du paysage et ses adorables détails. La route est tracée dans une contrée admirable. Tantôt elle monte ou elle descend, tantôt elle se rapproche d'une colline qu'elle contourne, tantôt elle s'éloigne d'un géant de granit, et décrit dans la plaine une figure sinueuse. Ici l'on voit des aloès, des orangers, des oliviers, et des vignes qui seront chargées à l'automne de raisins renommés; là des chanvres; plus loin du maïs, de l'avoine et du lin; plus loin encore des prairies artificielles ou naturelles, et des troupeaux de moutons, de chèvres, de bêtes à cornes; ailleurs c'est un vallon fertile, ou bien un ravin, précipice au fond duquel un ruisseau invisible saute de pierres en pierres, charmant l'oreille du voyageur de son murmure souterrain. Les coteaux, les montagnes, derniers rameaux des Pyrénées cantabriques portent une épaisse toison de chênes, de noyers, de châtaigniers, d'où s'échappent par instant les notes nazillardes et plaintives de la musette d'un berger; nous cueillons çà et là, dans une touffe d'arbousiers et de beillotes, au pied d'une roche moussue, une branche de thym, une fleur de serpolet. Nous atteignons quelques charrettes d'une physionomie barbare, dont les roues pleines, sans jantes ni rayons, tournent en grinçant avec l'essieu; leurs conducteurs nous saluent au passage; enfin des voyageurs nous croisent : les uns sont à cheval, les autres en *liteira* (litière), espèce de chaise à porteurs à deux places, conduite par deux mulets, attelés devant et derrière[1], et c'est ainsi que le voyage se poursuit sinon sans fatigues, du moins sans ennui, et que nous parvenons au gîte sans regret.

Cette course nous avait tenus environ dix-sept heures à cheval.

1. L'usage des *liteiras* s'est conservé dans les environs de Braga et de Guimaraens. Dans la province de l'Alemtejo, où les chemins sont impraticables aux voitures, on n'emploie jamais, pour les voyages, d'autre mode de transport. La *liteira* est menée par un *liteireiro* à pied, qui tient toujours la bride du mulet de devant.

X

Porto est bâtie sur deux mamelons de granit, au pied desquels passe le Douro. De l'autre côté, sur la rive gauche du fleuve, s'élève Villa-Nova de Gaia (*Portus Cale*), devenue simple annexe de l'ancien *Castrum novum*. La cathédrale et l'évêché dominent la ville; le couvent de Serra do Pilar, transformé en citadelle par D. Pedro, en 1832, protége ou menace le faubourg. Porto se lie à Villa-Nova de Gaia par un pont suspendu; des navires chamarrés de tous les pavillons possibles encombrent le port; de la base au faîte des collines, se dressent des rues à pic, des escaliers taillés dans le roc; le Douro disparaît dans un fond obscur; sur les deux bords de la rivière, des coteaux inaccessibles, en façon de coulisses, font ressortir le motif principal du tableau, et tout cela, vu à distance est d'un ensemble majestueux. Comme décor de théâtre, comme mise en scène, c'est imposant, mouvementé, grandiose.

De tout ce pittoresque, cependant, de ces lignes contrastées dont le peintre s'applaudit, l'habitant aimerait, je crois, à rabattre quelque chose pour que la cité fût plus commode à parcourir. L'artiste, de son côté, ferait sans peine la concession de quelques inégalités de terrain afin que, dans ses constructions, Porto se montrât moins anglaise, moins française, c'est-à-dire un peu plus de son pays. Dans les quartiers neufs, les rues sont larges et alignées au cordeau, les places spacieuses et symétriques, et plus d'un monument porte à son frontispice des colonnes à chapiteaux corinthiens. Mais le caractère national est absent, la couleur locale effacée; aussi, chose étrange, dans ce pays de soleil et d'azur, malgré les caprices du sol, Porto semble roide et compassée, et, pour comble, le Douro à l'étroit dans son lit, trop serré entre ses deux rives escarpées, vient ajouter à cette teinte de tristesse son cours mélancolique et morne.

Porto est avant tout une ville d'affaires[1]. Le commerce tient ses grandes assises le long du fleuve, tout proche des navires, sur le quai où sont les comptoirs, dans les rues adjacentes, et surtout dans la *rua Nova dos Inglezes* (rue Neuve des Anglais), où, pendant une sorte de Bourse ouverte en plein air, chacun envahit les trottoirs et la chaussée, voire, quand il pleut, les allées et jusqu'aux escaliers des maisons. Par le pont, les négociants communiquent avec Villa-Nova de Gaia où sont entreposés les fameux vins du Douro, où l'on voit aussi en travail incessant des usines de distillerie, de tannerie, de produits chimiques, de tissus de soie, etc. Les transactions s'engagent et se poursuivent avec une grande activité, mais avec une prudence sagement précautionneuse. Le négociant *portuense* est riche, quelquefois richissime; cependant, facile à s'inquiéter, il y regarde de près avant de commencer une opération; curieux de savoir quelle direction prendront ses écus et peu aventureux, ce n'est pas lui qui donnerait tête baissée dans ces tripotages de finances auxquels l'industrie et le commerce servent trop souvent de prétexte.

1. En 1859, il est entré ou sorti de Porto deux mille cinquante-six navires; la marine portugaise est représentée dans ce chiffre pour un peu moins des deux tiers. Pendant cette même année, il a été fait pour 38 197 812 fr. d'affaires à l'importation, et à l'exportation pour 44 648 504 fr. La douane a rapporté 290 000 fr. L'exportation seule des vins du Douro figure sur ce chiffre pour 17 000 fr. Les autres marchandises exportées sont les huiles, les raisins secs, les oranges, les citrons, le sumac, etc. La douane de Porto compte trois cent dix-sept employés.

Gaia et Porto ont ensemble trois cent vingt fabriques employant quatre mille cinq cents ouvriers.

Les entrepôts de Gaia ne contiennent pas moins de quatre-vingt mille pipes de vin. La contenance d'une pipe est à peu près égale à celle de deux barriques et demie de Bordeaux.

La noblesse a joué autrefois à Porto un rôle considérable. Elle avait le monopole des emplois administratifs et militaires, et, sans déroger, elle faisait en même temps un peu de négoce. Son influence a beaucoup baissé. Elle tenait avec ardeur pour D. Miguel; aussi, le régime libéral ayant prévalu, elle s'est complétement retirée de la scène politique et commerciale. Pendant les années qui suivirent la chute de la cause miguéliste, les familles nobles restèrent éloignées de Porto; aujourd'hui elles sont rentrées en ville, et leurs hôtels groupés dans les environs de la cathédrale, forment un quartier à part qui répond à notre faubourg Saint-Germain. Les gros bonnets de la finance ont leur faubourg Saint-Honoré auprès de Cedofeita.

La rue Vivienne n'est pas non plus sans avoir été l'objet d'un essai d'imitation sur les bords du Douro. Avec beaucoup moins de festons, de glaces, d'astragales et d'or aux devantures et sur les enseignes qu'à Paris, les magasins élégants et confortables de la ville, les bijoutiers, les marchands de nouveautés, les modistes, ont fait de la *rua das Flores* (rue des Fleurs) un point de réunion très-agréable pour les flâneurs et les désœuvrés. Les maisons de la rue des Fleurs datent du seizième siècle. Les changeurs ouvrent leurs caisses au *largo da Feira*, et quant aux marins, dont la population est nécessairement considérable, ils habitent à portée du Douro, par exemple la basse ville, la vieille ville, dans les rues sombres, étroites, à peine praticables qui avoisinent la cathédrale du côté du fleuve, et qu'il faut prendre d'assaut; enfin sur la rive gauche, à Villa-Nova de Gaia.

Parmi les belles rues de Porto, il convient de citer la rue Neuve-Saint-Jean, la rue Saint-Antoine, la *calçada dos Clerigos* (chaussée des Prêtres) et la rue neuve des Anglais, fermée à l'une de ses extrémités par un rocher abrupt qui porte comme un diadème la cathédrale et les vastes bâtiments du palais épiscopal. La chaussée des Prêtres et la rue Saint-Antoine partent de la place Dom Pedro, pour gravir l'une en face de l'autre deux collines opposées. La chaussée des Prêtres conduit à la place de la Corderie où se trouve un asile pour les enfants trouvés; elle mène aussi au *passeio das Virtudes* (promenade des Vertus), à l'hôpital des Carmes, à la place Charles-Albert, à la prison, à Cedofeita, au quartier Saint-Ovide et à la grande caserne de la place de la Régénération. Sur le plateau culminant de la chaussée, tout près d'un marché, on voit l'église de Notre-Dame de l'Assomption dont le clocher pittoresque, nommé *torre dos Clerigos* (tour des Prêtres), se pavane dans les airs servant de point de repère aux navires du large qui veulent donner dans le Douro[1].

Le quartier de la cathédrale absorbe l'autre colline. On trouve de ce côté le théâtre Saint-Jean, la Préfecture, la promenade *das Fontanhas* (des Fontaines), les ruines de l'ancien séminaire, l'évêché, la cathédrale, et une portion de l'ancienne enceinte de la ville. Appuyée sur vingt-six tours carrées, haute de dix mètres, elle se développait autrefois sur trente mille pas de circonférence.

La ville ne se borne pas à ces deux montagnes subdivisées elles-mêmes en mamelons secondaires, et à la vallée qui les sépare. Elle se prolonge à l'est et au nord et se continue avec les dernières maisons de ses longs faubourgs éparpillés dans la campagne; elle tend surtout à suivre le cours du Douro, et un jour sans doute, elle atteindra l'embouchure du fleuve pour s'annexer S. Joao da Foz.

XI

Servant de point de rencontre à la rue Saint-Antoine et à la chaussée des Prêtres, la place Dom Pedro s'allonge comme un trait d'union entre les deux collines jumelles et rivales. C'est une sorte de champ neutre que la population de tous les quartiers remplit d'un mouvement continuel.

A Porto, le mouvement de la foule n'a pas à beaucoup près le même caractère qu'à Paris ou à Londres. Chez nous, il se montre alerte, gai, familier, bruyant et même assourdissant. Chez nos amis d'outre-Manche, il est plus actif encore qu'en France; en revanche, il est triste et silencieux; on croit voir une fourmilière d'ombres s'agiter et passer sans mot dire, sans éveiller de bruit. A Porto, il est vivant et expressif. Non pas que les allures des Portugais affectent de l'animation et de la promptitude, au contraire, les *Portuenses* sont dolents, leur grand parasol (*chapeo do sol*) à la main, ils marchent à pas posés; mais la physionomie est ordinairement vive, le geste accentué, démonstratif, et en se joignant ou en se croisant, s'ils se saluent du bord du chapeau, c'est avec une bonhomie souriante et même gracieuse.

Et puis, des paysans, des paysannes vont et viennent criant à tue-tête les oranges, les légumes, les fromages, les fruits, les fleurs qui remplissent leurs paniers de jonc, et les costumes des villageoises, aux couleurs intenses, à la coupe élégante et quelquefois inattendue, brisent heureusement la monotonie des paletots de ces messieurs de la noblesse et de la bourgeoisie. Ici, des mules conduites par un *arreiro* qui siffle une ronde de son village, trottent agitant autour d'elles les flocons de laine rouge, jaune, bleue, verte de leur harnais, et des vaches, par bandes, comme à Paris les ânesses, portent leur lait à domicile; là, des officiers à la tournure suffisamment martiale, des gardes municipaux, avec leur numéro d'ordre en chiffres de cuivre sur le collet de l'habit et le sifflet passé dans une gaîne, sur la poitrine, se mêlent au flot populaire; de ce côté, des bœufs lourds et pesants traînent des charrettes étranges; de celui-ci, des *gallegos*, espèces de bêtes de somme, attelés à une *cadeirinha* (chaise à porteurs), gravissent d'un pas rhythmé, la pente d'une rue presque perpendiculaire; enfin l'*agoadeiro* (porteur d'eau), un baril enluminé sur

1. Une inscription placée au-dessus de l'une des portes de l'église constate que les dépenses occasionnées par la construction du monument ont été en entier supportées par le clergé. C'est à cette circonstance qu'il faut attribuer la dénomination donnée au clocher.

l'épaule, un gobelet à la main, coiffé d'un chapeau à pompons, le corps serré dans une large ceinture rouge, s'annonce de loin, dominant le bruit de son cri aigre et faux : *agoa fresca !* (eau fraîche !), et tout cela stimule la curiosité, soutient l'intérêt, éveille l'observation.

La configuration du sol rend l'usage des voitures difficile, aussi compte-t-on peu de carrosses à Porto; les femmes et les hommes du bel air vont au théâtre et rendent leurs visites en chaises à porteurs. Nos grands parents ne faisaient pas autrement. Le commissionnaire du coin de la rue, le portefaix sont de toute nécessité gallegos, parce que le plus pauvre Portugais a de la dignité à revendre et qu'il ne consentirait jamais à s'abaisser au point de faire des métiers aussi humbles.

Sur le port, les *barqueiros* ont des embarcations à l'usage des gens d'affaires et des promeneurs qui veulent monter ou descendre le Douro. Ils vous entourent, vous harcèlent, leur gros bonnet de laine brune à la main, en glapissant sur tous les tons de l'échelle vocale : *Hum bote, excellencia, hum bote! hum bote! bote! bote! bote!* (bateau). Le jour où nous allâmes à S. Joao da Foz, ils montrèrent même une insistance toute particulière, et pendant qu'ils nous accablaient d'*Excellencia* et de *hum bote! bote! bote!* la lorgnette de Joseph fut.... égarée. Le tour se fit du reste très-adroitement, en moins d'un clin d'œil; Christoval lui-même, aux aguets, selon son habitude, n'en vit rien. Mais ce n'est là qu'un détail qui ne peut rien prouver contre l'ensemble. A Paris, à Londres surtout, des industriels battent le pavé, vivant aux dépens des badauds, des oisifs, et parfois des Portugais en train de visiter la France et l'Angleterre, et cela



A torre dos Clerigos (la tour des Prêtres) — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

ne veut pas signifier absolument que Londres et Paris soient des repaires de coquins et de filous.

Pour terminer par des chiffres ce croquis à vol d'oiseau, je dirai que la commune de Porto, la banlieue comprise, se divise en huit paroisses urbaines et quatre rurales; qu'elle renferme soixante-huit mille habitants

au moins, et dix-neuf mille feux au plus; que Villa-Nova de Gaia possède une population de quarante mille âmes et près de dix mille cinq cents maisons.

XII

Parmi les monuments de Porto, lorsque le choix est fait, c'est à peine s'il en reste deux ou trois offrant un intérêt réel. Il faut dire un mot cependant de S. Martinho da Cedofeita. L'édifice n'appelle pas sans doute l'attention par son caractère architectural ; mais, après la cathédrale de Braga, c'est le monument religieux le plus ancien que possède le Portugal. Sa fondation serait due, affirment les uns, à un roi goth du nom de Reciaire ; à Théodomir, roi suève, prétendent les autres, qui l'aurait élevée en 556 sur les ruines d'une autre basilique. La version qui attribue au roi goth la



Rua Nova dos Inglezes (rue Neuve-des-Anglais), à Porto. — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

construction de S. Martinho est enchâssée dans un récit légendaire dont voici la substance : Reciaire a une fille; elle tombe malade, et le père la croyant en danger de mort expédie une ambassade en France pour aller y chercher une relique de saint Martin de Tours. En même temps il fait commencer une église. L'ambassade rapporte la précieuse relique, la jeune fille guérit et la chapelle incontinent se trouve achevée du haut en bas. Voilà pourquoi on l'appela S. Martinho da Cedofeita, ou *Citò facta*, bientôt fait. Du reste le temple est exigu et il a subi des réparations qui en ont profondément altéré le caractère.

Avec des tours carrées aux angles, des petites coupoles sur les toits, un style barbare un peu partout, haut perchée sur sa montagne granitique, la cathédrale a un faux air de forteresse moscovite. La première fondation de la

basilique appartient au sixième siècle; toutefois la plus grande partie des constructions actuelles ne remontent qu'au onzième siècle, ce qui doit déjà paraître très-respectable. L'intérieur est riche en ornements d'or et en marbres, sinon en tableaux; ses proportions sont lourdes, mais imposantes et solennelles, et la voûte des trois nefs repose avec une noble gravité sur d'épaisses colonnes marmoréennes. Une inscription placée au-dessus de la maîtresse porte apprend que le monument a été restauré « non par la main d'un prélat, mais par les soins du Chapitre *in sede vacante.* » Le corps de saint Pantaléon, patron de la ville, est dans la cathédrale, renfermé dans un cercueil d'argent.

L'église de Lapa, qui garde le cœur de D. Pedro; celles de S. Francisco, de Trinidade, de S. Bento, de S. Ildefonso, et dos Congregados sont assez belles, et valent un coup d'œil en passant. Quant à la résidence de l'évêque, à la caserne Saint-Ovide, au théâtre Saint-Jean, à l'hôtel de la préfecture, à la douane, à l'hôtel de ville, à la bibliothèque, à l'hôpital royal de la Miséricorde, etc., ce sont des édifices vastes, bien appropriés peut-être à leur destination, d'apparence fière et même un peu arrogante; mais, imitations trop serviles de ce qui s'est fait en France et en Angleterre depuis un ou deux siècles, s'ils proclament l'opulence de la cité qui les a élevés, ils annoncent du même coup que le sentiment original en matière d'art est éteint sur les bords industriels et commerçants du Douro.

M. Smith avait des relations en ville; ce fut pour nous une bonne fortune qui nous permit de voir le *Portuense* chez lui. L'habitant de Porto a un caractère qui mérite qu'on l'étudie. L'homme du Tras-os-Montes est grossier, brutal, farouche dans ses dehors; au fond, il est brave et généreux, de mœurs pures et simples. Celui du Beira est travailleur; celui de l'Estradamure, raffiné, et l'Algarvien, vif, intelligent et jaloux. Le *Portuense* est industrieux, il a l'esprit libéral; mais il se laisse facilement dominer par un sentiment d'indépendance et de dignité personnelle qu'il pousse à l'excès et dont il subit l'influence exagérée jusque dans les détails les plus vulgaires de la vie. En affaires, négociant par vocation, il se révèle comme il a été dit plus haut, prudent, difficile, peut-être, mais sûr et loyal. Quand il s'agit de fondations pieuses et philanthropiques, charitables et humanitaires, on ne voit jamais son zèle bouder aux cordons de la bourse; loin de là, et, par exemple, grâce à ses largesses, les cérémonies religieuses déploient à Porto un éclat, une pompe, une splendeur peu ordinaires. D'autre part, je le soupçonne sensuel, affolé de plaisirs, de fêtes, de galas, de danses et de spectacles, et en même temps légèrement superstitieux. Avec cela, homme de très-bonne compagnie et de grandes façons, il fait à l'étranger les honneurs de son logis avec beaucoup d'abandon et de courtoisie.

Maintenant, quand j'aurai dit qu'en fait d'établissements de bienfaisance, d'éducation, de répression [1], de finance, etc., etc., Porto ne laisse rien à désirer; quand j'aurai constaté, en outre, qu'on trouve en ville au moins deux cercles de premier ordre, l'*Assemblea portuense* et la *Feitoria ingleze* (la factorerie anglaise) offrant aux voyageurs qui s'y font recevoir une hospitalité du meilleur goût, la liste des titres qui recommandent la grande cité aux sympathies des touristes aura, je crois, été épuisée.

XIII

C'est le 30 avril que nous descendîmes le Douro. C'est aussi ce jour-là que mon ami Joseph fit la fâcheuse rencontre du matelot qui lui emprunta sa lorgnette.

Au bas du Douro, nous laissâmes à droite S. Joao da Foz (en français, Saint-Jean de l'Embouchure), très-fréquenté par les baigneurs et à l'abri derrière des bastions étoffés, puis le phare de Luz [1]. L'embarcation, voilée en tartane, remonta vers le nord, suivit la côte, passa comme une flèche devant Matasanhos, et nous mit à terre à Leça da Palmeira, où les gens de qualité de Porto se réunissent pendant la saison des bains. Le *bote* congédié nous nous dirigeâmes vers le *mosteiro* (moutier) de Leça, dont la chapelle et la tour carrée, d'un aspect plus militaire que religieux, semblent déceler un architecte arabe.

L'apparence est trompeuse. La portion la plus ancienne du couvent est âgée de moins de neuf cents ans — une bagatelle — et l'église, la tour comprise, date de 1336. L'établissement, il est vrai, appartenait alors à des frères hospitaliers de Jérusalem et les institutions de l'Ordre autorisaient les religieux, soldats autant que moines, à se mettre militairement à l'abri des attaques des infidèles. Or, à cette époque, Osmin, le célèbre chef des Maures de Grenade, tenait les princes d'Espagne et de Portugal en haleine et il n'est pas surprenant que le prieur, D. Frei Estevao Vasques Pimentel, ait construit un monastère capable de résister à une attaque sinon probable, du moins possible. Le révérend père avait même prévu le cas où l'impie forçant les portes extérieures de la chapelle, les frères pussent prolonger la défense dans l'intérieur du couvent. Celui-ci, en effet, ne communiquait avec l'église que par un escalier en

1. La prison de Porto est assez bien établie. Elle est située sur une colline. Les fenêtres des cachots s'ouvrent sur une cour où, les jours de fête, on dit une messe à laquelle les détenus peuvent assister sans sortir de leurs cabanons. Les autres prisons du royaume ne sont que de simples maisons, avec des grilles aux fenêtres et des verrous aux portes.

1. Le Portugal a des phares dans les deux forts de Saint-Julien et de Bogio, à l'entrée du Tage; sur les caps Espichel, S. Vicente, Santa-Maria et Mondego, à Peniche, Sétubal, Luz; aux îles Berlenguas et à Ponta-Delgada (aux Açores).

L'entrée du Douro a la réputation d'être mauvaise. Elle est garnie de roches qui retiennent les sables et rendent la navigation dangereuse. Les Anglais avaient proposé de faire sauter ces roches, mais les habitants de Porto se refusèrent à donner leur approbation à ce projet qui devait priver leur port, en cas de guerre, de sa meilleure défense. Il paraît cependant que cette opposition a cédé, et que la passe vient de recevoir des améliorations importantes. A mer basse, elle a une profondeur de quatre mètres à quatre mètres trente centimètres; à mer haute, de sept mètres soixante centimètres à sept mètres quatre-vingts centimètres. Le mouvement des sables la modifie chaque année, et pour s'y engager, même lorsque le temps est beau, il faut attendre le vent, la marée et le pilote.

colimaçon très-étroit, et le sanctuaire violé et envahi, les frères pouvaient se retirer et défendre sans peine, flamberge en main, la seule issue qui donnât accès dans leur retraite.

L'œuvre de D. Frei Estevao ne nous est pas parvenue dans son état primitif. La dent du temps, la pioche des hommes, de nouvelles exigences, l'ont en bien des endroits transformée ou mutilée. Ainsi, le couvent était protégé à l'angle nord-ouest par deux fortes tours rondes dont on retrouve à peine les vestiges ; des bâtiments spacieux qui joignaient l'église, derrière la tour existante, *a torre dos sinos* (la tour des cloches), ont été démolis en 1844; enfin les arcades du cloître sont du commencement du dix-septième siècle ; la sacristie est plus moderne encore; au fond, les celliers ne remontent pas au delà de la fin du siècle dernier.

Quoi qu'il en soit, cet édifice, ou plutôt cet amas de constructions incohérentes impressionne vivement. Face à face avec ces murs bizarres, étrangement découpés sur le bleu du ciel, l'esprit renoue toute une chaîne d'idées, d'usages et de mœurs effacés à jamais par le temps, dispersés sans retour par les révolutions, et qu'il croit reretrouver énergiques et impérieux encore comme s'ils avaient franchi, sans en être altérés, les âges et les espaces. Mais l'illusion dure peu ; les fantômes disparaissent, les frères hospitaliers s'évanouissent, les soldats du calife s'envolent et nous reprenons gaiement, à pied cette fois, la route de Porto.

Avant de quitter le mosteiro de Leça nous avions fait une courte visite à l'intérieur de la chapelle. Huit solides piliers la divisent en trois nefs. Naguère on y voyait sept autels; deux ont été supprimés. Une cuve baptismale d'un sentiment d'ornementation très-énergique est digne de remarque. Çà et là apparaissent quelques tombes, entre autres celle de D. Frei Estevao, et partout l'architecture est âpre, rigide, d'une sombre gravité, sans aucune fioriture aux clefs et aux retombées des voûtes, aux moulures des fenêtres, aux nervures des portes.

Au moment de quitter cette église dentelée de créneaux, cette abbaye à mâchicoulis, l'indigène qui nous servait de cicerone dit encore : « L'établissement, autrefois sous l'invocation du Sauveur, est placé aujourd'hui sous le patronage de Santa-Maria. Ses commencements se perdent dans les obscurités du neuvième siècle. Habité d'abord par des religieux et des religieuses il fut nommé, à cause de cela : *Mosteiro dos Duplices* (des doubles); puis il passa aux mains des bénédictins, enfin à celles des frères de l'hôpital de Saint-Jean-Baptiste de Jérusalem qui l'ont conservé jusqu'en 1834. On l'appelle *Mosteiro de Leça do Balio* (du Bailly), parce qu'il a été jadis la résidence des administrateurs du bailliage dont il formait une dépendance. »

Après avoir recueilli ce dernier renseignement, nous nous mettons en marche pour Porto ; nous franchissons un pont de pierre *quem ja existia no tempo dos romanos* (qui déjà existait du temps des Romains), assure la chronique, et nous rentrons en ville par la route de Braga.

XIV

Les comptes soldés, les paquets ficelés et bouclés, nous partons le 2 mai pour Coïmbre. Un service d'excellentes voitures avait été organisé sur une très-bonne route récemment ouverte. Nous profitons de l'occasion pour voyager, au moins un jour, vite et commodément. La malle-poste contient quatre places dans sa caisse. M. Smith et Joseph s'y installent avec un ecclésiastique; Christoval à son tour disparaît dans les profondeurs de la voiture convenablement garnie de coussins rembourrés, et j'escalade la banquette, où je trouve pour compagnie le conducteur, le cocher et un jeune Portugais. Le conducteur donne le signal; le cocher fait claquer son fouet et pousse un cri rauque et sauvage; les quatre chevaux de l'attelage, — quatre vigoureux normands, s'il vous plaît, arrivés depuis un mois de France, — enlèvent la berline au galop et le jeune Portugais me demande du feu pour allumer son *chaluto* (cigare).

La conversation s'engage vite et se soutient sans peine avec le jeune Portugais. C'est un aimable garçon un peu bavard, mais bon enfant, sachant beaucoup, parlant de tout avec esprit, en français aussi bien qu'en portugais, et répondant aux questions qui lui sont adressées avec une rare précision, en homme sûr de son fait et qui connaît les choses de son pays sur le bout du doigt. Aussi, grâce à lui, ma provision de notes est considérable; je n'ai plus qu'à la mettre en prose.

« Voici, me dit-il, au moment où nous passions le Douro, voici un endroit qui conservera jusqu'à la consommation des siècles le souvenir du 29 mars 1809. Ce jour-là, vos soldats commandés par Soult, s'emparèrent de la ville à la suite d'un assaut terrible et malgré le feu d'une soixantaine de batteries. Les nôtres avaient fait une résistance opiniâtre et valeureuse, mais une fois rompus et mis en déroute, ils arrivèrent sur les rives du Douro et commencèrent à franchir le pont en masses ahuries et confuses. Celui-ci par une épouvantable fatalité se brisa sous la charge. Non-seulement les soldats et les citoyens qui s'y pressaient furent engloutis, mais encore une foule de fuyards qui ne pouvant rebrousser chemin et toujours pressés par derrière, se précipitaient dans le fleuve. Le désastre fut immense, le nombre des victimes prodigieux, et le passage bientôt rétabli, les derniers vaincus, des troupes de toutes armes, même avec leur artillerie, purent traverser le Douro sur un nouveau pont formé de corps humains, la plupart encore vivants et que foudroyaient des canons anglais qui prétendaient défendre la rive gauche. »

Les tièdes senteurs de la campagne, la vue des champs de lin et de maïs, des oliviers, des orangers aux pommes d'or, au feuillage luisant et métallique, firent une heureuse diversion à l'impression pénible causée par ces tristes souvenirs, et la conversation suivit un autre cours.

« Les vins, connus à l'étranger sous le nom de Porto, ne se récoltent pas dans les environs de la ville que nous venons de quitter; ils prennent leur dénomination du nom de la barre qu'ils franchissent pour l'exportation.

Les vins dits de Figueira, sont dans un cas analogue. Nous traverserons tout à l'heure, entre Aveiro et Coïmbre, la Baïrrada, contrée qui les produit. Cependant, comme ils partent de Figueira pour le Brésil où ils sont en vogue, ils adoptent le nom de leur port d'embarquement. On peut en dire autant des différents crus de l'Estramadure désignés dans le commerce sous l'étiquette uniforme de vins de Lisbonne. Quant aux vins de Porto, nous autres gens du pays, nous les appelons vins du Douro, et c'est sur le bord de ce fleuve, à vingt lieues à l'est, que l'on rencontre le terrain béni qui donne les qualités les plus estimées.

« Le vin de Douro est préparé suivant le goût du pays auquel il est destiné. Ainsi, nos plus forts consommateurs, les Anglais, qui en font la perle de leurs caves, les délices de leurs orgies, le préfèrent jeune et en barriques; ils le mettent eux-mêmes en bouteilles, et le gardent dans leurs celliers jusqu'au temps de sa suprême bonification. Les citoyens des États-Unis, au contraire, choisissent dans nos magasins les deuxièmes qualités; ils le veulent doux et monté en couleur. Enfin nous envoyons dans le nord de l'Europe des vins vieux, purs, transparents et aussi légers que possible. Du reste les vins du Douro sont si variés comme goût et comme couleur, que nous les distinguons (vous en faites autant pour vos différentes provenances de Bordeaux et de Bourgogne) par le



La Bourse de Porto. — Dessin de Catenacci d'après une photographie.

nom des propriétés qui les récoltent. Le Minho ne fournit pas seulement des vins de gourmet; il produit aussi des qualités communes, pour l'ordinaire des tables modestes : le *vinho verde*, *l'enforcado*, *le bastardo*.... »

« Excellence, dit le conducteur, en montrant une ruine à quelque distance d'une petite ville émiettée sur la verdure, à droite de la route, voici un bien vieux château. On affirme qu'il a été bâti par les Romains.

— Oh! oh! c'est un extrait de naissance singulièrement embelli, s'exclama mon compagnon. Il y a des gens pour qui vieillir un monument est une nécessité. On prétend aussi qu'un architecte goth a élevé les murailles de celui-ci, ses tours, ses donjons à formes pyramidales, ses tourelles, accrochées aux angles comme des nids d'oiseaux; mais il faut en rabattre de quelques siècles, et je tiens la construction tout bonnement pour arabe, ce qui représente après tout une antiquité suffisamment vénérable. Senhor, ajouta-t-il, c'est le château de Feira; il est en granit, et malgré son apparence délabrée, je le garantis capable de résister longtemps encore aux insultes du temps. »

XV

J'interrogeai mon compagnon sur la province de Tras-os-Montes, — c'est-à-dire au delà des monts, de l'autre côté de la serra d'Estrella.



Costumes des marchandes de poisson de Porto. — Dessin de Lefèvre fils composé avec des croquis faits d'après nature.

« C'est un pays sec, peu sain, hérissé de rochers, coupé de ravins et de précipices, répondit-il, et, senhor, je ne crois pas que même pour un touriste la vue de cette partie du royaume compense les peines et les fatigues du voyage. On y rencontre, il est vrai, quelques belles plaines, quelques riches vallées où l'on cultive tant bien que mal le lin, le maïs, l'orge et le blé; sur les coteaux inférieurs on trouve des vignes dont les produits reçoivent à Porto leur dernière manipulation; des châtaigniers étalent sur les montagnes leur épai feuillage et leurs fruits sont une grande ressource pour les pauvres gens, qui pullulent dans la contrée; mais en général le pays est sauvage, âpre, inculte, maussade et les habitants sont comme le pays[1].

« Quant aux villes, leur intérêt est tout historique. A Bragance, fut célébré en 1354, par l'évêque de Guarda, le mariage clandestin de D. Pedro et d'Ignez de Castro. Notre chroniqueur Fernando Lopez a laissé un récit naïf de cette cérémonie qui fit couler plus tard tant de larmes et de sang. Miranda, petite ville épiscopale, sur la frontière, a été réduite en cendres en 1762. Les Espagnols l'assiégeaient; un vaste magasin à poudre prend feu, saute en l'air, et à la suite de cet événement, les maisons de la cité flambent toutes jusqu'à la dernière. Moncoro est affreusement bâti; Montalègre, malgré son vieux château, Villaréal érigé en duché par le roi Diniz, Mirandella, Vimioso, Outeiro, Peso da Bogoa, sont des localités insignifiantes, et Chaves, sans le pont magnifique de dix-huit arches jeté sur la Tameja par Vespasien, disent ceux-ci, par Trajan, assurent ceux-là, mériterait à peine une mention.

« Quittant le Tras-os-Montes, vous auriez pu entrer dans le Beira par Lamégo. Les cortès de 1143 qui constituèrent légalement la nation portugaise ont fait la célébrité de Lamégo; mais, en passant, je vous dirai que l'existence de ces cortès fameuses est sujette à controverse. Des individus au courant des plus vieux parchemins du royaume, ont étudié la question sous toutes ses faces et se prononcent, même très-nettement, pour la négative. Vous seriez aussi allé voir Pinhel, jolie petite ville, adoptée par les Anglais pour résidence d'été; Almeida, place très-forte opposée à Ciudad-Rodrigo d'Espagne, prise, reprise, reprise encore par vos compatriotes sous le premier Empire; Guarda, fondée en 1199 par D. Sancho, aux sources du poétique Mondégo sur un terrain élevé où le froid est très-rigoureux en hiver; enfin Viseu, l'une des plus anciennes villes du Portugal, bâtie d'abord par des aventuriers venue de Laconie, réédifiée ensuite par Trajan. Malheureusement, vous le savez, senhor, rien ne ressemble plus à une ville neuve qu'une antique cité! On panse les plaies, on relève les brèches, on bouche les trous, les lézardes, les crevasses, on crépit d'une couche de badigeon blanc, jaune ou rose, les cicatrices et les rides des vieux murs, et, sous ce fard renouvelé chaque année et qui finit par effacer même les moulures les plus saillantes, comment reconnaître les anciens logis des Grecs, des Goths, des Arabes, et des vainqueurs de Mahomet? »

Pendant que le Portugais parlait ainsi, Corvo et Oliveira d'Azeimeis avaient été dépassés. Désignant l'horizon à droite de la route, mon compagnon reprit :

« Là-bas, mais trop loin pour que vous puissiez apercevoir les campaniles de ses clochers, Ovar se prélasse au soleil. C'est une ville importante.... pour le Portugal : onze mille habitants environ. Écrivez sur vos tablettes, écrivez qu'épanoui au fond du grand lac de Rio d'Aveiro, son port magnifique entretient des relations suivies et fructueuses avec les régions transatlantiques. N'oubliez pas non plus de signaler ses marins comme les plus audacieux de ce pays qui en compte tant d'intrépides. Il leur en coûte cher quelquefois de braver les vents et les flots sur des navires trop légers; mais quand vingt disparaissent, il en accourt cent pour braver des périls certains. Ce lac d'Aveiro est très-vaste; une masse d'îles et d'îlots en percent l'azur de leurs têtes coiffées de verdure, ou chauves et couvertes seulement de sable doré. Alimenté par le Vouga, il donne la main à l'Océan par la barre d'Aveiro et se prolonge au sud, en marais insalubres, jusqu'à Mira. Si c'est ici qu'on trouve des matelots sans peur et sans reproche, c'est également dans ces parages qu'on rencontre les plus jolies filles du Portugal[1]. »

La malle par continuation court à toute vitesse. Esterraja, Albergaria-Nova, Eïxo où nous passons le Vouga sur un pont, Sandao, Aguada, Avelans, Anadia, Mortagoa, Mealhada sont loin déjà derrière nous. Le sol est montueux et difficile; mais la route est bonne et sonore, les relais sont nombreux et les chevaux ne ralentissent pour ainsi dire jamais leur allure à fond de train.

« Le pays, senhor, dit mon compagnon, est d'une extrême fertilité. La terre ne demande qu'à produire, et il est infiniment regrettable qu'elle ne soit pas cultivée comme elle demande à l'être. Si nos ingénieurs perfec-

1. Les Portugais qui émigrent au Brésil sont, pour la plupart, du Tras-os-Montes. Quoique plus vaste, cette province est beaucoup moins peuplée que le Minho. Les documents officiels de 1859 accusent, pour le Minho, une population de 857 132 habitants; la superficie du Minho est évaluée, par Bory Saint-Vincent, en lieues carrées, à 291 lieues 1/2. — Le Tras-os-Montes a 318 183 habitants; superficie, 455 lieues. — Le Beira compte 1 101 459 habitants; superficie, 753 lieues. — La population de l'Estramadure est de 751 571 âmes; superficie, 823 lieues. — L'Alemtejo renferme 307 082 habitants; superficie, 883 lieues. — Enfin les Algarves n'ont pas plus de 152 959 habitants pour 232 lieues de superficie.

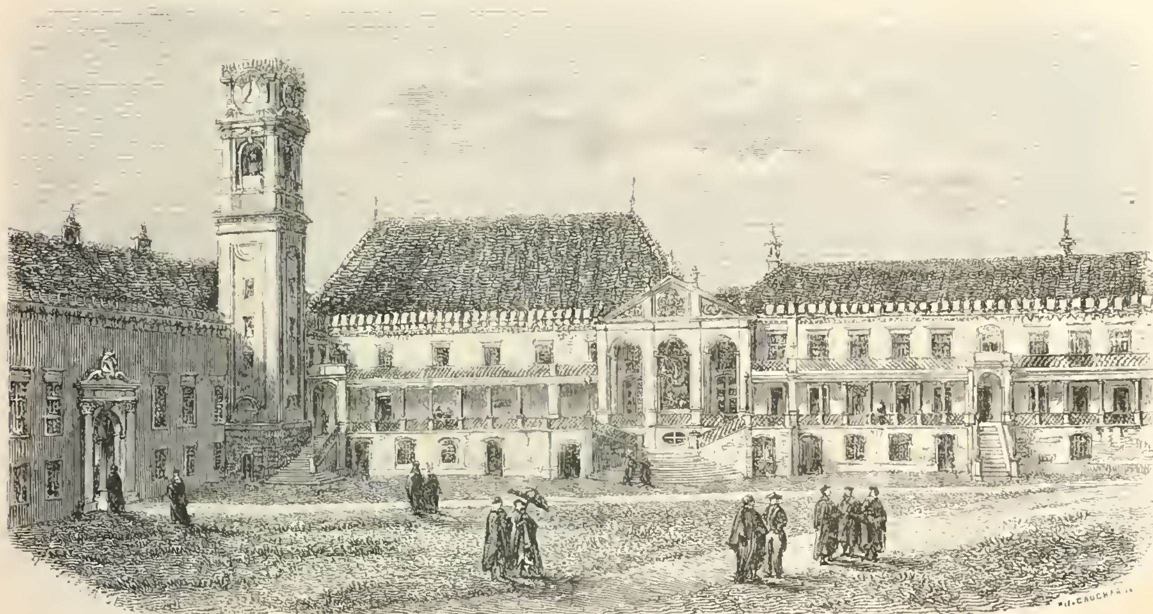
En résumé, la population actuelle du Portugal est de 3 millions 488 386 âmes pour un territoire de 3437 lieues 1/2. En 1854, elle s'élevait à 3 499 121 âmes. Bory Saint-Vincent l'évaluait, en 1826, à 3 683 400. Il ressort de ces chiffres que la population du royaume a une tendance à diminuer. Les îles adjacentes (Açores et Madère) ont une population de 344 998 habitants; — celle des possessions d'Afrique est de 1 054 898 habitants; — celle des possessions d'Asie et d'Océanie, avec les États indigènes considérés comme vassaux, de 1 356 483 habitants. Au total, la population du Portugal, ses possessions d'outre-mer comprises, est de 6 244 755 habitants.

1. Par suite de travaux importants entrepris à la barre d'Aveiro, la passe, à mer basse, offre une profondeur de cinq mètres. Le port d'Aveiro, au quinzième et au seizième siècle, était l'un des plus importants de la péninsule. Les habitants pouvaient armer, dans ce temps-là, jusqu'à soixante bâtiments pour la pêche de la morue. Cette place maritime est aujourd'hui beaucoup déchue de son ancienne prospérité.

tionnaient les systèmes d'irrigation, défectueux et incomplets en bien des points; si nos laboureurs avaient en main de meilleurs outils aratoires, avec plus de bras dans les campagnes, plus de gros et petit bétail, plus d'ardeur au travail, moins d'esprit de routine, l'agriculture pourrait profiter des encouragements qu'elle reçoit du gouvernement et répondre aux sacrifices que la nation s'impose. Alors au lieu d'importer des grains pour notre subsistance, nous en approvisionnerions les marchés des contrées moins bien favorisées que celle-ci[1].

« Je ne parle pas des oranges, des citrons, des limas, des cédrats, des grenades; vous savez que ces beaux et excellents fruits, le charme et l'élégance de vos tables les plus opulentes, sont ici à l'état vulgaire ; les indigents s'en régalent. Nous avons aussi les variétés d'oliviers les plus appréciées. Malheureusement la récolte du fruit se fait de la manière la plus absurde et la plus barbare. Le paysan ne se donne pas la peine de monter dans l'arbre pour cueillir l'olive à la main : armé d'un gros bâton, il frappe à coups redoublés sur les branches jusqu'à ce que le fruit soit à terre. Quant aux autres espèces d'arbres, les châtaigniers, les figuiers, les pruniers, les amandiers, les cognassiers, les mûriers, les pins, les chênes-liége, etc., on les rencontre à peu près partout.

« Le maïs est l'une de nos productions les plus importantes et les plus exploitées. Si nous étions au temps de la moisson, il me serait aisé de vous faire assister à la fête que les paysans se donnent à cette occasion. Règle générale, le jour de la récolte, lorsque le maïs est coupé, chaque fermier réunit chez lui, le soir, ses connaissances et ses intimes des environs. Les femmes, assises en rang, égrènent le maïs; les hommes apportent des corbeilles vides, enlèvent celles qui sont pleines, et chacun à son tour, homme ou femme, accompagné par la guitare et



Université de Coimbre. — Dessin de Catenacci d'après une photographie de M. Seabra.

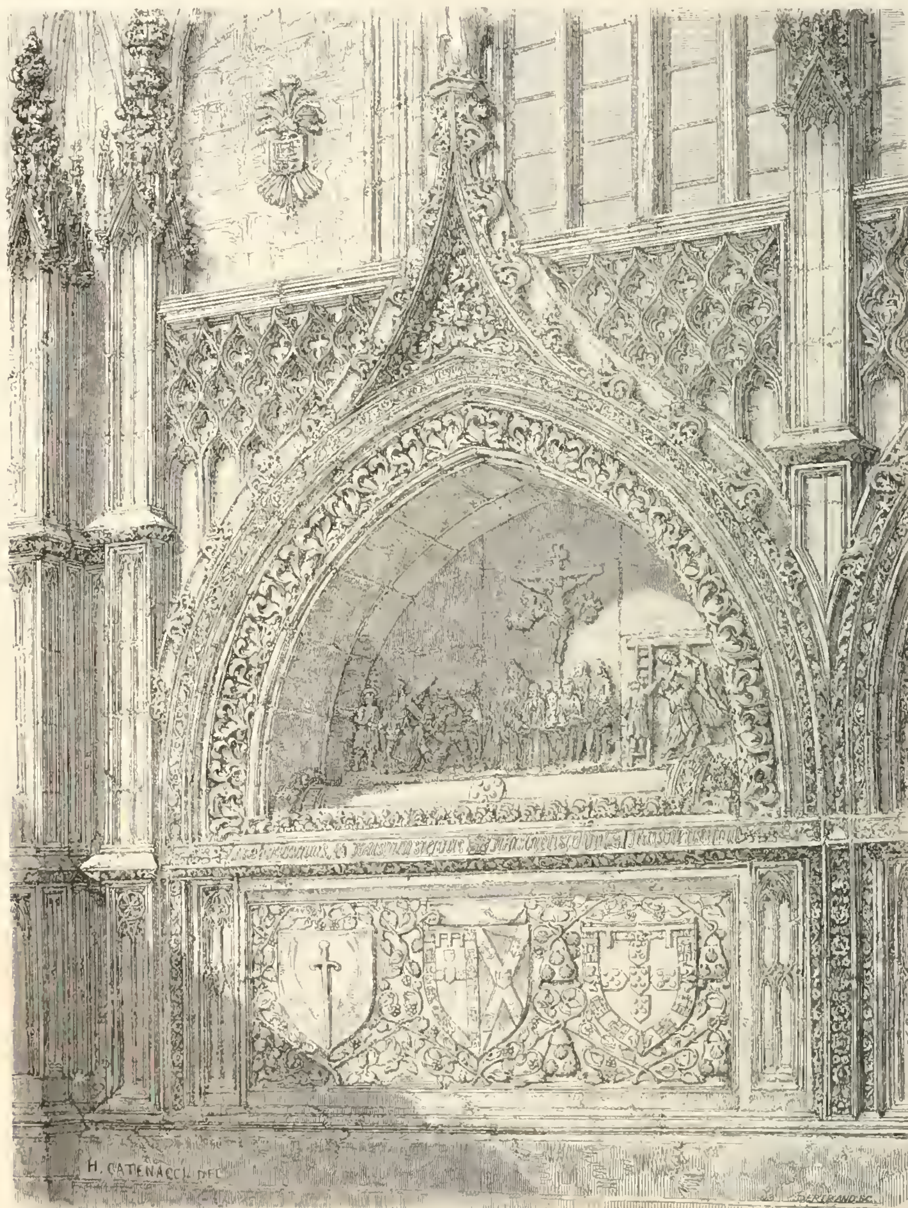
le violon, chante un couplet improvisé où les absents et les absentes ne sont pas épargnés. A la sortie, si quelqu'un se croit autorisé à prendre fait et cause pour un ami ou une amie, trop vertement attaqué, les coups tombent dru comme grêle sur l'auteur du quatrain inconvenant. C'est très-amusant. Lorsqu'un homme a trouvé un épi de maïs rouge, il s'empresse de l'offrir à l'une des jeunes filles de la société qui se laisse prendre, de bonne grâce, par réciprocité de galanterie, deux gros baisers sur les joues. Après le travail, les chansons reprennent de plus belle, les danses commencent, on mange, on rit, on boit, et le matin surprend ordinairement la fête au plus fort de son animation.

« Il serait aussi à souhaiter que vous vissiez une *Romaria*. C'est une fête moitié religieuse, moitié profane, très-populaire, principalement dans le nord, où il n'est pas rare de voir réunies, à cette occasion, jusqu'à vingt mille personnes des deux sexes. Inaugurée par un feu d'artifice (nos pyrotechniciens sont très-ingénieux), elle se poursuit avec des sauteries et des chansons. Vient en-

1. Le gouvernement a fondé six fermes-modèles, deux écoles régionales à Coïmbre et à Evora, et un institut agricole à Lisbonne. Il a aussi créé, en 1852, des concours agricoles dans tous les districts administratifs. Le gouvernement dispose également chaque année d'une somme d'argent, soit pour envoyer quelques élèves à l'étranger étudier les travaux publics et l'agriculture, soit pour faire venir en Portugal des agronomes spéciaux et pratiques.

On estime que la production en céréales est de 86 880 000 boisseaux. Le Minho seul en produit 17 623 253. Si les autres parties du royaume offraient les mêmes résultats, la production générale serait de 231 305 195 boisseaux. En 1864, le Portugal possédait 2 420 000 individus de la race ovine, et 13 têtes de gros bétail par 100 habitants. Le maïs exporté, en 1856, du Minho en Angleterre, a représenté la somme de 1 076 070 fr. Le Portugal renferme 913 741 têtes de la race porcine, 70 000 chevaux et 162 000 ânes ou mulets. Le nord du royaume exporte annuellement, pour l'Angleterre, 10000 douzaines d'œufs.

suite le tour d'une messe, puis celui d'un sermon et d'une procession, et la solennité s'achève au milieu d'un tourbillon de peuple endimanché avec un redoublement de folies, de violons, de guitares, de grosse caisse, de chansons bourrées de propos libres et peu décents, et de danses où la *foffa* traditionnelle s'évertue sans vergogne, laissant loin derrière elle les gestes, les cambrures et les coups de hanche de la cachucha. Dans une *Romaria*, si la *foffa* ne tient pas précisément la place d'honneur, il faut avouer cependant qu'elle en devient l'épisode le plus original; elle la complète en effet par un de ces traits hardis et passionués qui plaisent tant au voyageur affamé de pittoresque et de couleur locale. Pour couronner la fête, des disputes s'engagent, des volées de coups de bâton s'échangent.... et tout cela dure deux jours et deux nuits.



Tombeau dans l'intérieur de l'église de Batalha. — Dessin de Catenacci d'après une photographie de M. Lefevre.

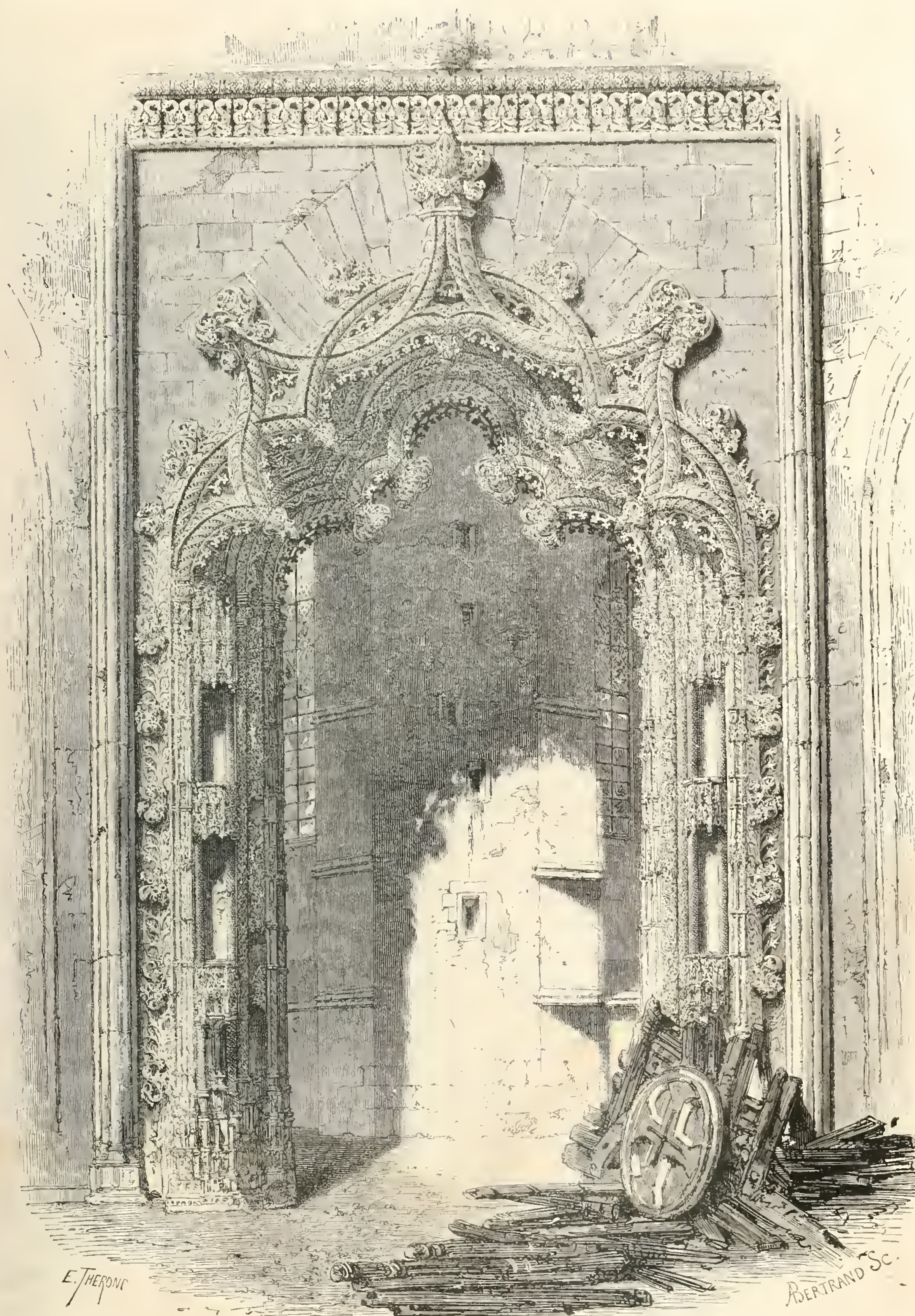
«.... Mais nos chevaux vont un train d'enfer... Bussaco et Cantanhède n'ont fait que paraître et disparaître.... Nous sommes à Coïmbre. »

XVI

Nous étions descendus dans la rue Large, auprès de l'Université.

Le lendemain matin de notre arrivée (3 mai), en me penchant en dehors de la fenêtre de notre chambre, j'aperçus dans la rue quelques gamins jouant aux boules avec des oranges. En France et partout, c'est à peine si les enfants sacrifieraient des pommes à ce passe-temps; mais ici, c'est autre chose; les fruits d'or du jardin des Hespérides ne sont pas de trop pour servir à l'amusement des petits Portugais en guenilles.

La ville, en amphithéâtre sur la rive droite du Mon-



Porte de la chapelle *Imparfaite*, à Batalha. — Dessin de Thérond d'après une photographie de M. Lefèvre.

dégo, se divise en deux parties distinctes : la ville haute, où demeure la population fixe; la ville basse abandonnée aux étudiants et aux professeurs. Les deux quartiers communiquent par l'escalier de Minerve, par des rues tristes, sales, mal bâties, espèces de coupe-gorges que l'on gravit des mains autant que des pieds, et par deux belles chaussées qui, commençant au pied de la ville, contournent la cité à droite et à gauche pour aboutir au plateau de l'Université. Par la rue Large on arrive à la nouvelle cathédrale, autrefois église des jésuites, édifice moderne sans valeur artistique; au musée d'histoire naturelle où l'on voit de belles collections de géologie et de minéralogie, au laboratoire chimique, au collége Saint-Paul et à l'hôpital. A l'extrémité de la rue on trouve l'arc *do Castello* et l'on descend ensuite au jardin botanique.

Ce jardin est d'une grande beauté. Encadré par les couvents des bénédictins, celui des carmes, celui encore des religieuses de Sainte-Anne, par le séminaire épiscopal, l'observatoire astronomique de l'Université, par l'aqueduc qui approvisionne les quartiers élevés de la ville ; embelli de vastes terrasses, de serres monumentales, d'escaliers spacieux et commodes; planté d'arbres superbes, de palmiers qui balancent mollement dans l'air imprégné de parfums leur feuillage en parasol; comblé d'arbustes et de plantes, spécimens rares et charmants des flores de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Asie, — cet établissement ferait la gloire et l'orgueil de la plus fière de nos cités de France. Et comme si toutes ces merveilles qu'il a sous l'œil, qu'il peut toucher du doigt ne devaient pas suffire au promeneur, le jardin s'ouvre en grand sur le Mondégo, dont il laisse admirer le cours calme et majestueux, et, sur la marge opposée, ourlée de sable jaune, des plaines fertiles, des coteaux zébrés de vignes et d'oliviers, les couvents de Saint-François et de Sainte-Claire, enfin une nuée d'habitations où la haute et moyenne noblesse ainsi que l'oisive bourgeoisie viennent passer les mois d'une indolente villégiature.

L'ancienne cathédrale, S. Christovan, est située à mi-côte. Les créneaux dont les murs sont hérissés, la font ressembler à un alcazar arabe plutôt qu'à un temple chrétien, et le plein cintre de ses baies, orné de moulures à relief très-ressorti, porte ce cachet de mâle solidité qui n'appartient qu'aux monuments des âges primitifs.

La façade de l'église de Santa-Cruz a été défigurée par une restauration du goût le plus déplorable. A l'intérieur, aux côtés du maître autel, se dressent deux mausolées somptueux; ils contiennent les dépouilles d'Affonso, *o conquistador* (le conquérant,) et de son fils Sancho, deuxième roi de Portugal. Des stalles en bois d'un beau travail sont adossées au pourtour du chœur; elles sont de provenance allemande, et je crois aussi que plusieurs statues de la façade ont été taillées par un ciseau tudesque.

Les cloîtres du couvent, au nombre de trois ou quatre, sont encore debout. Ce monastère occupe un vaste emplacement dans la basse ville, rue Santa-Sophia. Derrière les bâtiments s'enfoncent les allées et les pelouses sans fin d'un parc immense. C'est là, sous des ombrages rafraîchis par des cascades d'eau vive, ou bien sur les bords d'un étang dont les proportions sont presque celles d'un grand lac, que les religieux venaient promener leurs pieuses méditations.

XVII

Un beau pont de pierre réunit les bords du Mondégo. En arrivant sur la rive gauche, on trouve un couvent de franciscains, et plus haut, sur la colline, celui de Santa-Clara. La chapelle de ce monastère conserve un monument chargé de sculptures, entouré d'une petite balustrade d'argent ciselé, le tout dans une manière moins délicate qu'abondante. Il renferme les restes de sainte Élisabeth de Portugal. La maison de Santa-Clara avait été bâtie autrefois plus près du fleuve; mais dans ses crues fréquentes, le Mondégo[1] déplace les nombreux bancs de sable de son lit et les rejette sur les plaines voisines. L'ancien monastère, gagné peu à peu, envahi, obstrué, enseveli, ne montre plus que la crète de ses combles et le profil de quelques corniches supérieures[2].

A peu de distance, on aperçoit la *Quinta das Lagrimas* (le château des larmes), où tous les cœurs tendres viennent en pèlerinage s'émouvoir et pleurer, en contemplant la fontaine des amours : l'épouse de D. Pedro Ier, Ignez de Castro, est tombée à cette place, sous le poignard d'assassins que ne purent désarmer ni la jeunesse, ni la beauté de leur victime, ni les sanglots, ni les cris de ses enfants!

« Les nymphes du Mondégo se souvinrent longtemps, les yeux en pleurs, de cette mort, et, pour que la mémoire s'en gardât éternellement, elles transformèrent en une fontaine pure les larmes qu'elles versèrent. Elles lui donnèrent un nom qui subsiste encore ; elle rappelle les amours d'Ignez, dont ses rives avaient été témoins. Voyez quelle claire fontaine arrose les fleurs ! Son eau, ce sont des larmes; son nom, *des amours !* »

Ainsi chante Luiz de Camoëns.

Après avoir lu au frontispice du poétique monument cette stance émue, penché sur les taches rougeâtres qui parsèment le marbre de la fontaine, sur les plantes aquatiques qui tremblent au fond de l'eau moirée par la brise, chacun veut retrouver le sang et les cheveux de la malheureuse Ignez, et dans le murmure du courant l'oreille croit surprendre le dernier écho des lamentations de la belle sacrifiée.

Toujours tenue en éveil, la vue n'a plus assez de regards, l'esprit assez d'admiration pour les splendeurs qui nous environnent. Des bouquets d'orangers, des châteaux, des jardins jonchent la plaine et le versant des collines; la vigne se tord sur le coteau, le saule incline ses branches éplorées sur le ruisseau; à nos pieds, le fleuve palpitant reflète l'azur d'un ciel incomparable, et en face, au milieu d'un horizon de feuillage, c'est Coïmbre,

1. Le Mondégo se réunit à l'Océan à Figueira. La barre ne contient que onze pieds d'eau à mer basse; le mouvement des sables en modifie à tout instant la passe et la profondeur.

2. Bien qu'un certain nombre de maisons conventuelles eussent été abandonnées, faute de moines pour les habiter, on comptait encore en Portugal, en 1821, quatre cent soixante-huit monastères d'hommes et cent cinquante-quatre de femmes.

c'est-à-dire une montagne verdoyante et fleurie, d'où s'échappent par cent issues des cascades de rues, de couvents, d'églises, et portant au front, ainsi qu'une reine sa couronne, un monument célèbre; et dans ce tohu-bohu indescriptible de toits, de murs, de campaniles, de clochetons, de maisons dont les vitres étincellent éclaboussées par le soleil, d'arbres et de fleurs, on voit apparaître par intervalles le faîte édenté d'une vieille muraille étayée par-ci par-là de quelques tours branlantes. C'est là tout ce qui reste de l'enceinte dont Martinho Freitas, assiégé par un prince usurpateur, ne voulut rendre les clefs que sur le tombeau du roi son maître.

En rentrant en ville par la *Calçada* où les étudiants et les bourgeois se réunissent le soir, M. Smith dit au jeune homme qui nous avait guidés dans notre promenade.

« Sais-tu ce qu'était ce Camoëns, dont le nom est au bas de l'inscription de la fontaine des Amours?

— *Si, Excellencia, hum homem antigo* (un homme ancien).

— Je m'en doutais. Et après? »

Pas de réponse.

« Était-ce un général?

— *Nao, hum homem antigo.*

— Un évêque, un moine, un poëte?

— *Nao, hum homem muito antigo, Excellencia!* »

Voilà tout ce qu'on put tirer de ce rustre, digne de manger de l'herbe.

XVIII

Coïmbre est la ville universitaire du Portugal. Fondée à Lisbonne en 1290 par le roi Diniz, *o lavrador* (le laboureur), peut-être sous l'inspiration d'un Français, Emeric d'Esbrard, l'Université fut transportée, en 1308, à Coïmbre. Elle retourna, en 1338, dans la capitale, puis, en 1537, elle fut rendue aux bords du Mondégo.

L'Université s'ouvre sur la rue Large par la *Porta ferrea* (porte de fer). Le dessin qui accompagne ce récit me dispense de décrire la façade du monument, et le lecteur fera lui-même la part du bon et du mauvais, du vieux et du moderne. La galerie, appelée *Via latina*, sert de promenoir aux élèves, et, à gauche, de vestibule à la salle où les étudiants passent leurs thèses et soutiennent leurs examens. La salle est belle, le vaisseau a de l'étendue, de l'élévation, et les portraits des princes qui dirigèrent les destinées du pays en forment la principale décoration. L'image du roi régnant est toujours placée au-dessus du siége du recteur.

Près de là, débouchant également sur la *Via latina*, on trouve les classes de droit et de théologie; celles du cours administratif sont aussi, je le crois du moins, de ce côté. Les classes de philosophie et de mathématiques ont été installées dans les bâtiments du musée, et les cours de la Faculté de médecine se font à l'hôpital. Le recteur occupe un logement dans le palais même de l'Université, où sont encore les archives, la bibliothèque, et les ateliers d'une imprimerie parfaitement outillée.

Le roi se réserve la nomination du recteur. Les professeurs sont aussi nommés par Sa Majesté, mais sur la présentation et l'avis de l'Université.

L'élève doit être âgé au moins de seize ans; le français ou l'anglais est exigé. Il paye soixante francs au moment de son inscription, et une autre somme également de soixante francs à l'expiration des cours. Pendant l'année scolaire 1857-1858, le nombre des étudiants a été de huit cent trente-trois. En les réunissant aux cinq cent quatre-ving-trois du lycée, le total présente un ensemble de quatorze cents seize élèves. 1856-1857 n'avait fourni que treize cent onze étudiants, et l'année précédente, neuf cent quatre-vingt-dix seulement[1].

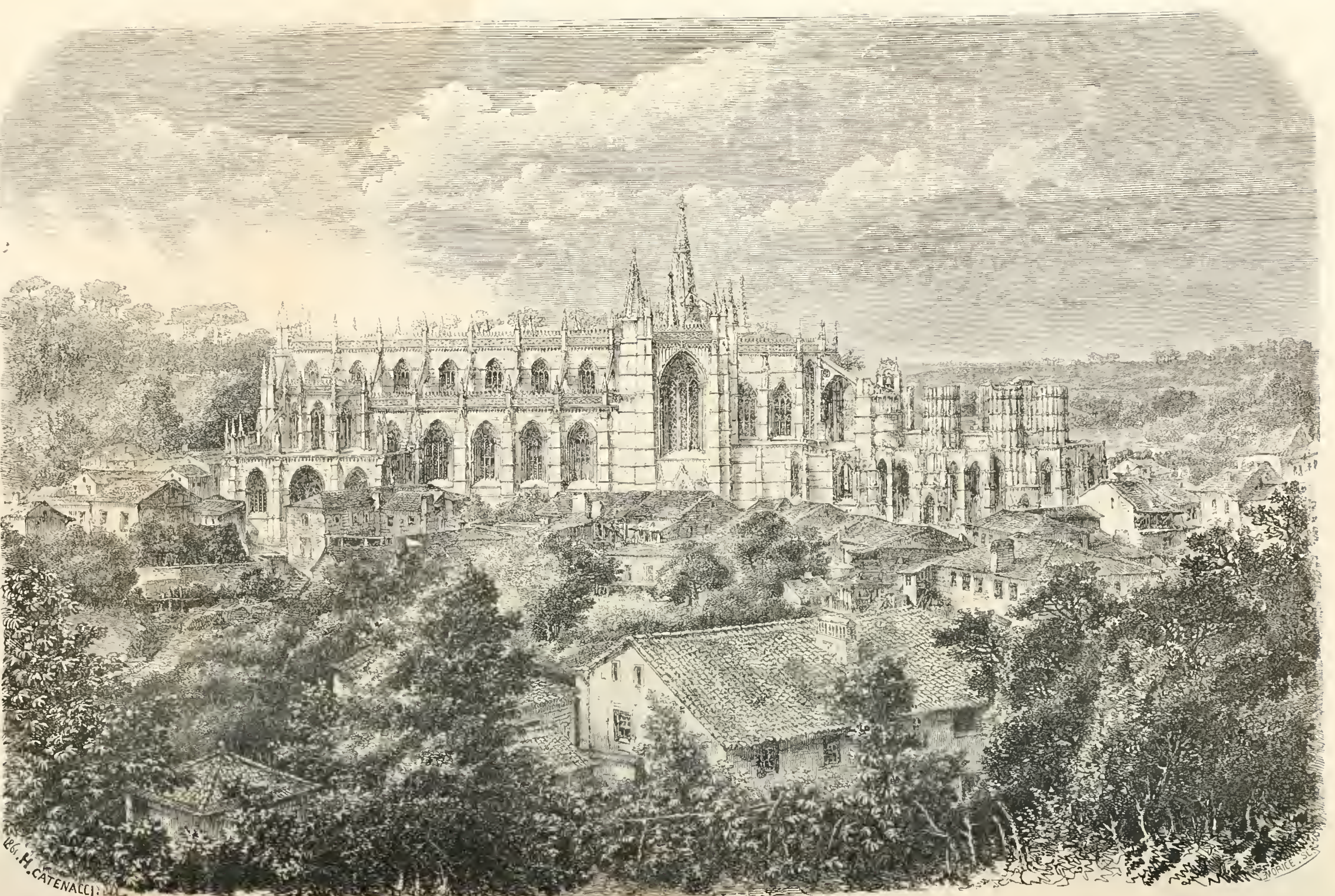
Pour assister aux cours, l'élève doit endosser la *batina e capa*. C'est une espèce de soutane en drap noir que les jésuites avaient donnée comme uniforme aux disciples de l'Université, et que l'on a conservée. Obligatoire autrefois pour les étudiants, alors même que les classes étaient fermées, la robe universitaire remplissait alors la ville de ses plis sombres et de tapage. Du reste, la physionomie de Coïmbre devait être extrêmement curieuse, lorsque les moines des nombreux couvents de la ville se répandaient dans les rues, et que la *batina e capa* envahissait bruyamment les promenades. Le bon bourgeois s'inclinait au passage des révérends pères, et faisant presque toujours mauvais ménage avec l'Université, il abandonnait le haut du pavé à cette jeunesse studieuse à l'école, mais affectant un peu trop à la ville des façons de tranche-montagne.

Des fenêtres de notre hôtel nous plongions dans l'intérieur d'une pharmacie. Le soir, la boutique était pleine de gens qui parlaient. En Portugal, il est d'usage que le *boticario* (pharmacien) prête son officine à ses clients désireux de causer du tiers et du quart, et là, entouré de drogues et de sirops, dans ce milieu de pilules et d'elixirs, chacun vient débiter sa petite malice, et s'amuser, quelques heures durant, aux dépens du prochain.

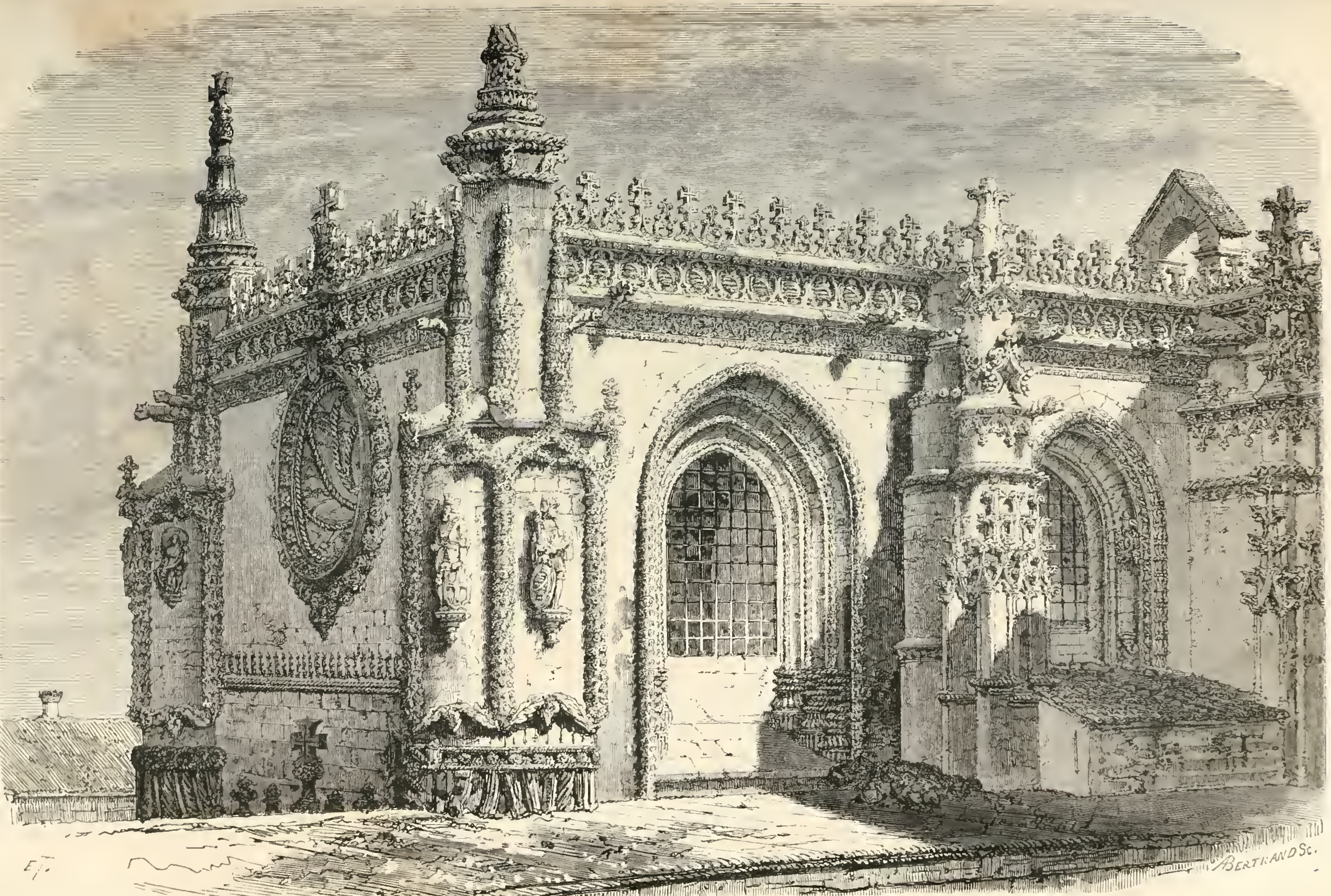
Olivier MERSON.

(La fin à la prochaine livraison.)

1. L'État entretient quinze cent cinquante professeurs d'enseignement primaire des deux sexes. En 1820, le Portugal avait huit cent soixante-treize écoles subventionnées par l'État et fréquentées par vingt-neuf mille quatre cent quatre-vingt-quatre élèves. En 1853, le nombre de ces écoles montait à onze cent quatre-vingt-quatorze et celui des élèves à cinquante mille six cent quarante-deux. Tous les établissements de bienfaisance ont ouvert des classes; il y en a d'autres dont les frais sout supportés par les particuliers; pendant l'année 1853, quarante et un mille élèves en ont suivi les leçons. Depuis lors, le nombre de ces établissements a beaucoup augmenté, ainsi que ceux auxquels l'État vient en aide. Chaque chef-lieu de district a un lycée pour l'enseignement secondaire. L'État entretient à Porto et à Lisbonne des écoles polytechniques; à Funchal (Madère), Lisbonne et Porto, des écoles *medico-cirurgica;* l'école de l'armée à Mafra; le collége militaire, l'école navale et l'institut iudustriel à Lisbonne.



Batalha, vue générale. — Dessin de Catenacci d'après une photographie de M. Lefèvre.



Partie supérieure de la Casa do Capitulo (maison du chapitre) dans le couvent du Christ à Thomar. — Dessin de Thérond d'après une photographie de M. Lefevre.

VOYAGE DANS LES PROVINCES DU NORD DU PORTUGAL,

PAR M. OLIVIER MERSON[1].

AVRIL ET MAI 1857. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

De Coïmbre à Pombal et à Leiria. — Batalha. — Le curé de Batalha. — Alcobaça. — D'Alcobaça à Thomar. — Porto de Moz. — La Serra d'Albardos. — Aleixo. — *As contrabandistas!* — Ourem. — Thomar. — Un cicérone. — Santarem. — Lisbonne. — Belém. — Cintra. — Mafra. — Conclusion.

XIX

Le 4 mai, à la petite pointe du jour, nous nous mettons en route pour Pombal.

Le ciel est triste et humide, le temps morose; des paquets de nuages floconneux et immobiles voilent le soleil.

Nous sommes à cheval.

De Coïmbre, la route nous conduit à Condeixa a Nova, gros bourg d'un millier d'habitants. Nous nous dirigeons ensuite à gauche, pour joindre Condeixa a Velha. Là, nous nous heurtons à de grands pans de murs étendus à terre, restes d'une forteresse trouée, hachée, réduite à rien. On nous fait voir aussi quelque chose d'assez peu reconnaissable, qu'on nous donne pour d'anciens bains romains. Nous continuons sur Redinha. De temps à autre, nous voyons poindre de terre des fûts de colonnes, des tronçons de murailles, des bouts d'inscriptions de deux mille ans plus vieux que nous; enfin, reprenant la grande route, nous arrivons à Pombal, en Estramadure.

La ville est petite, mais assez agréable et pas trop abandonnée des hommes. Elle compte près de 4000 habitants. On y voit quelques ruines intéressantes, entre autres celles d'une ancienne chapelle de templiers, où l'on saisit des traces d'architecture sarrasine, et celles d'un très-vieux château, offrant dans quelques détails encore visibles, l'accouplement des styles arabe et chrétien.

Le 5, nous faisons route pour Leiria. La chaleur est accablante, le paysage triste, solitaire, aride et misérable. C'est à peine si de loin en loin un moulin montre ses ailes en as de cœur, immobiles faute de brise. Nous apercevons aussi deux ou trois *noras*, puits à chapelets que les Arabes ont mis là et que les Portugais ont conservé sans en rien modifier, sans en changer le moindre rouage, la plus mince cheville, et nous rencontrons une troupe de mulets portant des paniers dont l'extrémité inférieure traîne presque à terre, en tous points semblables à ceux dont se servent encore les Africains, maîtres autrefois de ce pays. Ces paniers sont bombés de *tangerinas*[2]. Joseph tiraille, à droite, le gibier qui passe; j'en fais autant à gauche; M. Smith chante un air de la *Catalina*, opéra espagnol, imité quant au livret de l'*Étoile du nord*, et Christoval assis sur sa mule, les jambes pendantes d'un seul côté, une houssine à la main, roucoule une interminable *andalousade* dont les paroles le font sourire de ce sourire pacifiquement féroce dont j'ai parlé. Nous pénétrons bientôt dans une contrée assez bien cultivée, plantée de pins plusieurs fois séculaires; nous passons une rivière appelée le Lis et nous mettons pied à terre à Leiria.

Des maisons répandues sans ordre, par centaines compactes ou par unités isolées, dans une vallée verte et fraîche, deux églises d'un gothique peu estimable, quelques lambeaux de murailles qui furent jadis des remparts redoutés; le château du roi Diniz, ce prince dont la mémoire est chérie des Portugais, et qui fit, comme on dit dans le pays, tout ce qu'il voulut faire; une belle forêt de pins, des oliviers aux environs.... des lits impossibles dans une auberge détestable, voilà Leiria.

Nous avions hâte de voir Batalha. Nous ne jetons à Leiria qu'un regard distrait et peut-être injuste, et nous nous préparons à l'excursion du lendemain, qui nous assure l'une des plus belles moissons d'observations qu'un voyageur puisse faire, je ne dis pas en Portugal, mais en Europe.

XX

La planche que le lecteur a trouvée jointe à ce travail (page 304), nous permet d'abréger la description de la façade principale de Batalha.

Le portail a vingt-huit pieds d'ouverture et cinquante-sept d'élévation. Les figures qui le décorent représentent des saints, des prophètes, des rois, des papes, des martyrs. Dans le tympan du portail, sous un dais richement orné, assis sur un trône, le Christ tient la boule du monde dans la main gauche, et, la droite levée, il semble dicter aux quatre évangélistes qui l'entourent les paroles du Nouveau Testament. Au-dessus, dans le tympan de l'ogive, la sainte Vierge est couronnée reine des cieux. La balustrade qui surmonte le portail est crêtée, comme toutes celles de l'édifice, de la croix d'Aviz. Les arcs-boutants, les fenestrages, les clochetons sont tous du plus beau dessin, et il faut ajouter que dans toute cette ornementation, du style le plus pur, du goût le plus distingué, il n'y a pas pour ainsi dire un seul coup de ciseau à reprendre.

Le roi Jean Ier fit ajouter, pour sa sépulture, le bâtiment qui prolonge la façade à droite. Il était surmonté

1. Suite et fin — Voy. pages 273 et 289.

2. La *tangerina* ou orange du Maroc a été importée des environs de Tanger par les Portugais dans le temps de leur domination au nord de l'Afrique. C'est une des variétés d'oranges les plus recherchées.

d'une flèche octogonale; mais frappé de la foudre il y a quelques années, cet appendice s'est abîmé sur le toit, qu'il a fortement endommagé.

Il faut descendre quelques degrés pour pénétrer dans l'église. A droite, par une petite porte grillée on entre dans la chapelle funèbre de Juan Ier. Elle est carrée, chaque paroi mesurant environ quatre-vingts pieds, et au centre se dresse le double mausolée de D. Juan, le roi fondateur, et de sa femme Felippa de Lancastre. D. Juan est cuirassé, son front porte la couronne; la main étendue vers la reine, il fait un geste de tendre affection. Au chevet du monarque sont sculptés les insignes de la Jarretière et les armes de Portugal, et au milieu des feuillages de la frise on distingue la devise du roi : *Il me plet pour bien.* Au côté sud de la chapelle, dans le massif de la muraille, sont creusées quatre niches sépulcrales, où reposent sur des tables de marbre les statues des fils de D. Juan : D. Henriquez, *le Navigateur*, D. Fernando, dit *le saint Infant*, Juan et Pedro. La devise de Henriquez, *Talent de bien faire;* celle de Fernando, *Le bien me plet;* celle de Juan, *Je ai bien reson;* celle enfin de Pedro, *Desir*, sont gravées sur la base de chaque figure. La chapelle contient encore huit autres tombeaux, mais on suppose que ceux-là sont vides.

Malgré les files de cénotaphes qui la décorent, cette enceinte n'est pas lugubre. Les ornements, les proportions, d'un effet solennel, impriment à ce séjour funèbre, sanctuaire de grands souvenirs, une teinte de recueillement profond. Cependant la tristesse amère ne flotte pas sous ces arceaux; c'est plutôt la quiétude silencieuse du sommeil, c'est quelque chose de vague, d'indéfini, de tendre, qui saisit la pensée et la conduit émue et frémissante aux pieds de l'espérance. Et ici l'esprit n'est pas frappé par l'ampleur des dimensions comme dans la cathédrale de Séville, ni ébloui par un prodige d'équilibre comme devant le Munster de Strasbourg; c'est tout simplement un problème d'harmonie résolu avec une éloquence sublime; c'est une concordance parfaite, à l'abri de toute contestation entre la forme et l'idée, le but et le moyen. Eh bien, en présence d'un ensemble aussi admirablement réussi, où le détail abonde sans doute, mais sans rien envahir, laissant au principe dont il n'est que la parure docile toute son importance logique, il n'est pas possible qu'un homme, fût-il philosophe et sceptique, n'éprouve pas un tressaillement involontaire, une sorte d'ébranlement intime, qui le détache un instant de ce monde; sa sensibilité s'exalte, et alors, soit élan poétique, soit instinct religieux, il incline le front et ploie le genou.

Nous rentrons dans l'église.

La nef est d'une simplicité grandiose. Les piliers formés de faisceaux de colonnettes qui se perdent dans les nervures festonnées des arcs et des voûtes, les fenêtres garnies de vitraux magnifiques, les balustrades, les arcatures, les galeries, les encorbellements, les clefs, les niches, sont parfaitement coordonnés; les pleins et les vides, les creux et les reliefs, disposés avec un art exquis, fractionnent et distribuent la clarté et l'ombre sur les différentes parties du monument, et l'œil, qui ne s'égare nulle part, est intéressé et satisfait partout.

Devant le maître autel reposent le roi D. Duarte et sa femme Léonor d'Aragon.

A droite du maître autel, on s'engage sous une arcade et l'on arrive devant une ouverture dont les ornements sont d'une abondance féerique. Cette ouverture donne accès dans la chapelle dite *chapelle imparfaite*, parce qu'elle n'a jamais été terminée (page 300). Elle devait servir à la sépulture de Manoel; mais le roi, abandonnant ce monument avant qu'il fût achevé, réunit ailleurs ses artistes et ses ouvriers, les efforts et les ressources du royaume : il commençait sur les bords du Tage un autre édifice destiné à rappeler les immenses découvertes maritimes qu'on venait d'accomplir. La chapelle *imparfaite* est de forme octogone à pans égaux. Sur sept faces s'ouvrent des chapelles qui devaient sans doute recevoir les tombeaux des princes de la descendance de Manoel; la huitième est occupée par l'arcade dont nous donnons le dessin. L'enceinte est à ciel ouvert; elle n'a jamais été abritée ni par une voûte, ni par un toit, et il est probable qu'elle restera ainsi livrée au hasard du vent et de la pluie jusqu'à ce que le temps ait réduit en ruines et en poussière ses murs, ses pilastres et ses ogives, ses riches fleurons et ses incomparables dentelles.

La salle du chapitre est une autre partie de Batalha qu'il importe de visiter. On ne peut s'empêcher d'admirer ses proportions hardies, son architecture pleine d'audace. Elle présente un carré parfait, et une immense voûte de pierre vient reposer ses courbes sur des parois développant chacune au moins vingt mètres de surface. Cette voûte ne tient à rien, et si elle ne s'effondre pas c'est sans doute par l'effet d'un miracle. Il paraît cependant qu'elle ne réussit pas tout d'abord à planer au-dessus des têtes. Deux fois elle s'écroula sur les ouvriers chargés de la construire. Le roi s'obstina néanmoins à lui refuser un appui; mais afin que cette persistance n'exposât pas des vies innocentes, des condamnés à mort furent seuls employés à ce périlleux travail. Dans cette salle imposante, décorée de très-beaux vitraux, sont placés trois tombeaux : celui d'Affonso V, surnommé l'Africain, puis la sépulture de D. Isabel, sa femme, enfin celle de D. Affonso, fils de Juan II, qui périt à seize ans d'une chute de cheval, auprès de Santarem. Dans un des angles on voit aussi le buste de Matheus Fernandez, l'un des derniers architectes du monument[1].

Le cloître, situé non loin de la salle du chapitre, est un admirable bijou; c'est de l'orfévrerie en pierre et en marbre. Il appartient, lui aussi, à l'époque de Manoel. Des colonnettes minces et fluettes, évidées en spirales, garnissent l'ouverture des arcades; elles supportent de légers entrelacs, tissu aérien sur lequel sont brodés avec une incroyable délicatesse les ornements les plus souples et les plus gracieux, que rehaussent par endroits la croix de l'ordre du Christ et la sphère caractéristique. Voilà

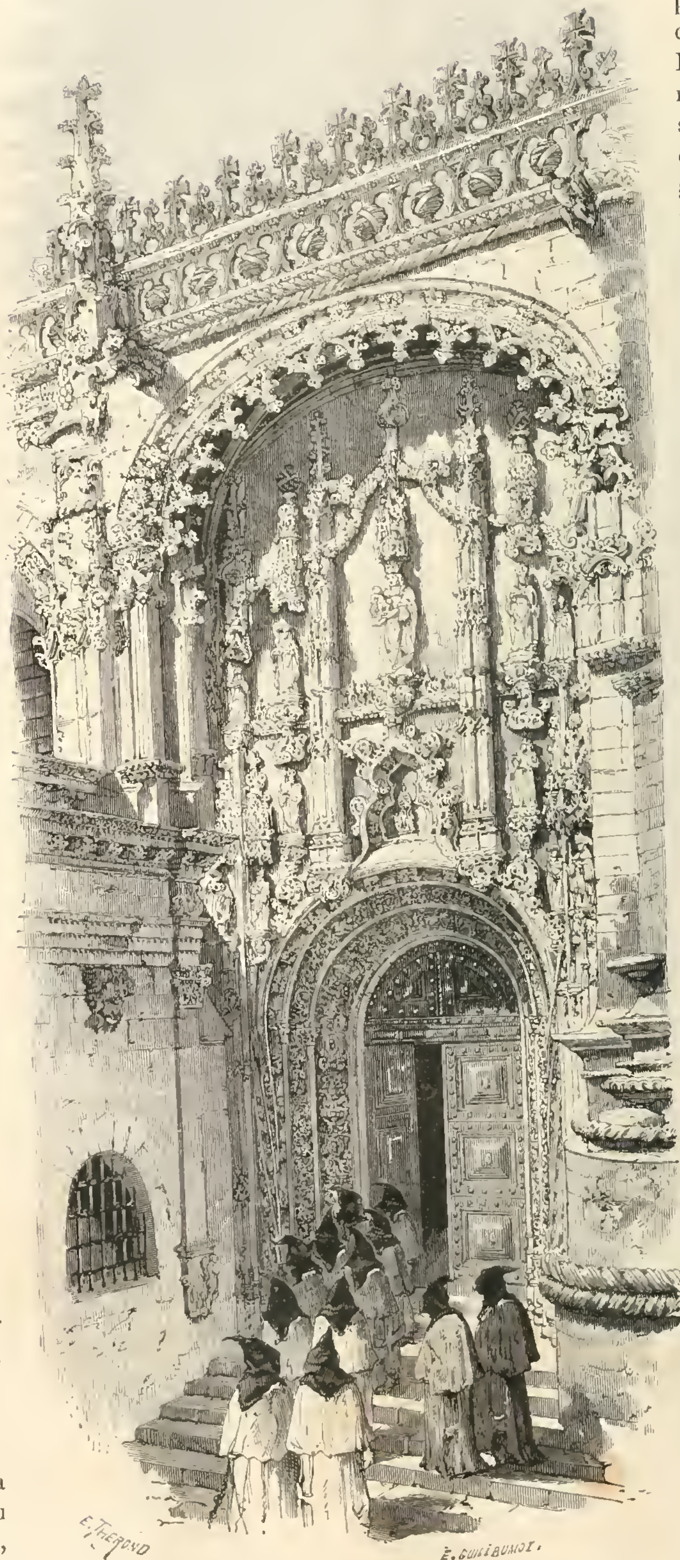
1. En gardant l'ordre dans lequel ils se succédèrent, Affonso Domingues, Ouguet, Martim Vasquez, Fernao de Evora et Matheus Fernandez, ont été les architectes de Batalha.

un promenoir dont les bons religieux durent faire leurs délices. L'Alcazar de Séville, l'Alhambra de Grenade n'offrent rien qui soit plus merveilleusement travaillé, et ses fontaines et ses fleurs, et son air délaissé lui donnent une poésie qui vous jette dans des mouvements d'enthousiasme qu'il serait malaisé de définir, auxquels il serait plus difficile encore de se soustraire.

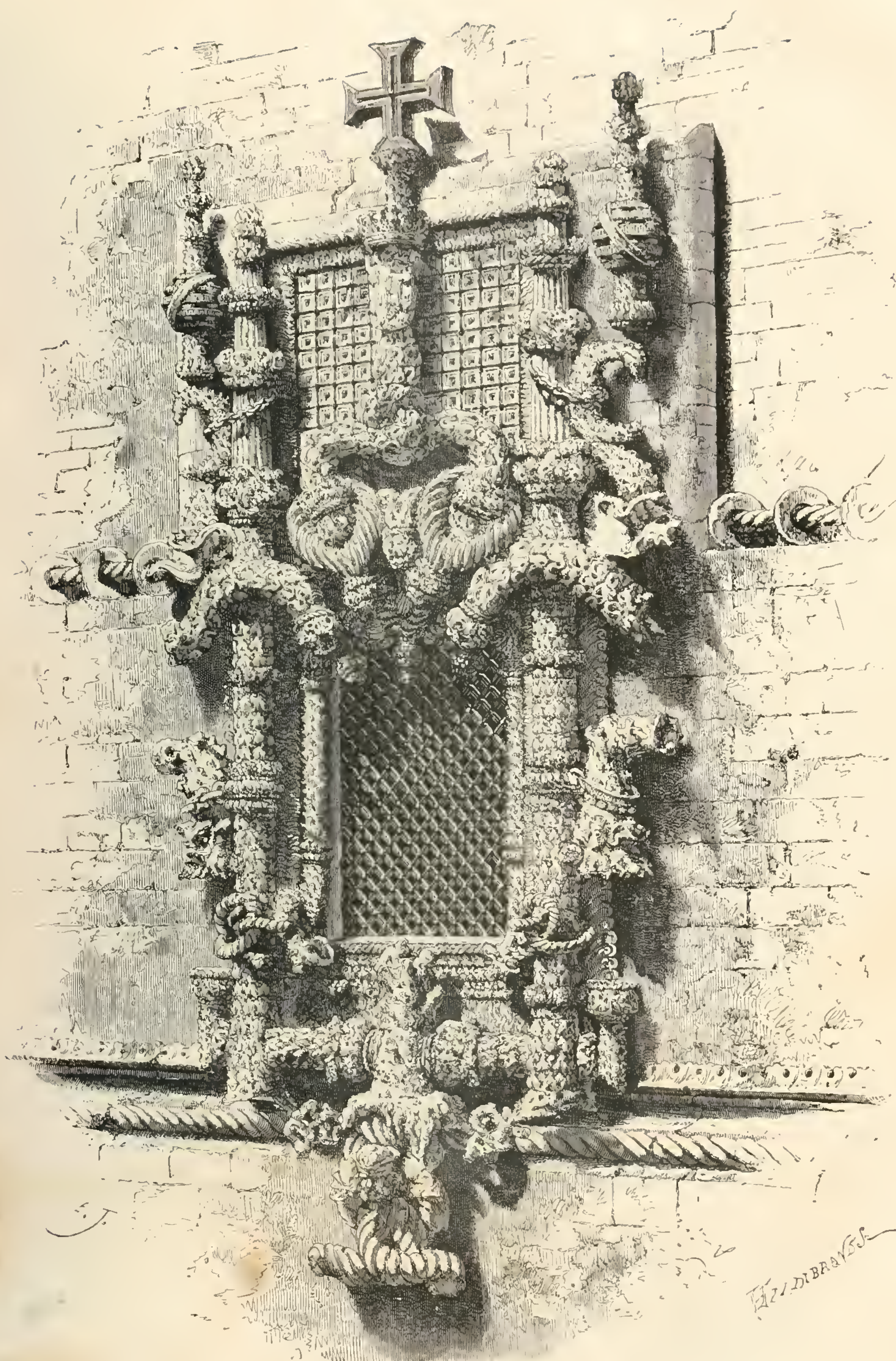
Et maintenant arrêtons-nous. Ce n'est pas en effet d'une monographie complète qu'il s'agit ici. Mais avant de quitter Batalha dont il resterait sans doute plus d'un coin à fouiller et à décrire, s'il était possible de tout voir et de tout raconter en une fois, admirons encore l'ensemble de ce noble édifice, manifestation éclatante de l'art religieux et chevaleresque du quatorzième siècle. L'esprit peut en concevoir de plus vaste, de plus complète; il ne saurait en rêver exprimant mieux la grandeur, la majesté, le mystère et le calme. Il respire la paix et la douceur, le silence et le repos, et si avec ses ombres tièdes, ses lumières amorties, il semble avoir revêtu une teinte de mélancolie, celle-ci a des charmes inexprimables qui ravissent le cœur jusqu'aux portes d'or du ciel.

XXI

Nous étions partis à pied de Leiria, un peu avant le lever du soleil, donnant à Christoval la commission de nous amener des montures et nos bagages à Batalha. Nous pensions arriver le soir même à Alcobaça. Christoval fut exact au rendez-vous. Seulement, n'ayant pas jugé les chevaux procurés par l'hôtelier de Leiria capables de fournir une bonne traite, il s'était contenté de prendre une mule, qu'il chargea des malles et des paquets, pensant que Batalha offrirait un grand choix d'animaux pour la remonte de notre cavalerie. Or les premières tentatives que nous fîmes pour trouver des bidets furent complétement infructueuses, et les secondes prouvèrent que si dans un chef-lieu de district des chevaux à peu près équipés sont rares, dans une bourgade ils sont tout à fait introuvables. Par une heureuse inspiration, M. Smith eut la pensée d'aller confier notre embarras au curé de Batalha. Ce respectable ecclésiastique nous accueillit avec une parfaite bienveillance, et commença par nous confirmer la radicale indigence des écuries du village. Il promit néanmoins de nous mettre en selle le jour même, pourvu que notre domestique se chargeât de porter une lettre à Leiria, au curé de Nossa Senhora da Penha de França. Dans cette lettre il priait son collègue de lui expédier les meilleurs chevaux de sa paroisse. Christoval reprit au galop de sa mule la route de Leiria. Le curé était absent et se fit attendre longtemps; il rentra cependant au presbytère,



Portail de la Casa do Capitulo — Dessin de Thérond d'après une photographie de M. Lefèvre



Fenêtre de la Casa do Capitulo. — Dessin de Thérond d'après une photographie de M. Lefèvre.

et Christoval nous revint, mais le soir assez tard, à la tête de deux *arreiros*, de deux mules, et de trois chevaux vigoureux et pleins d'ardeur. Notre départ fut renvoyé au lendemain.

Le curé de Batalha n'avait pas épuisé à notre endroit son rouleau de bons offices et d'attentions délicates. Il nous fit accepter un souper pour lequel la *cosinheira* (cuisinière), vivement stimulée par son digne maître, accomplit des merveilles culinaires dont l'ingurgitation fut, quant à moi, très-laborieuse, et la digestion impossible. Au dessert, notre hôte but au moins deux rasades de *carcavellos* (vin de l'Estramadure) à la *França* et aux *Francezes*, à l'*Inglaterra* et aux *Inglezes*, rehaussant chaque toast d'un speech fortement épicé d'épithètes louangeuses. Nous ripostâmes par une acclamation arrosée de *maduro* (vin du Douro), au Portugal et aux *Portuguezes;* M. Smith ajouta quelques hourras britanniques, et après avoir trinqué encore une ou deux fois le curé nous accompagna à l'auberge, dont il avait retenu, par avance, la pièce principale.

Cette chambre, d'une blancheur immaculée, eût été nue comme la main si le curé n'avait pris la précaution de la faire garnir de lits de sangles, d'une chaise et d'une lampe de cuivre à longue tige et à trois becs. Les lits étaient extraordinairement appétissants. Les draps retombaient jusqu'à terre, bordés d'une dentelle en tricot large comme la main. Les traversins avaient été oubliés; mais les oreillers, noyés eux aussi dans des flots de dentelles, promettaient un sommeil délicieux par leur vaste carrure et leur rotondité opulente. Enfin les couvertures étaient de belles chapes d'église, en soie, ornées de fanfreluches d'or et frangées de torsades. L'un de nous prétendit que nous allions ressembler à des saints couchés dans leurs reliquaires, et M. Smith se glissa sous une chape bleue, Joseph sous une chape verte, pendant que je me chapais de rose tendre. La nuit cependant ne fut pas favorable aux voyageurs. A peine avions-nous pris possession de nos « reliquaires, » qu'à la clarté des lumignons de la lampe, nous vîmes aller, trotter, courir d'abord dix, puis vingt, puis soixante, puis quelques centaines de souris, qui s'emparèrent de l'appartement, sans que nos cris, pour les faire déguerpir, produisissent le moindre effet. Pas une ne détala, et tant que la nuit fut longue, ces petites bêtes, dont la frivolité est extrême, s'amusèrent aux dépens de nos guêtres, se divertirent de nos brodequins, pendant que dans un coin obscur un escadron poussait l'impertinence jusqu'à se régaler du pantalon de Joseph. Le fait est qu'elles en soupèrent si fort à l'aise, que le lendemain mon camarade passait les jambes dans une véritable guipure.

.... Nous arrivons à Alcobaça le 8 mai vers midi.

XXII

Alcobaça est un gros village qui ne mériterait ni halte ni mention si l'antique abbaye qui fait sa renommée n'était un lieu de pèlerinage pour ceux qui entreprennent un voyage artistique dans la Péninsule.

Un récit merveilleux encadre le berceau du monastère. En le dégageant de ses épisodes miraculeux, il reste ceci : Voulant témoigner de sa vénération pour saint Bernard, Affonso plaça, dès 1143, le royaume dont il poursuivait la conquête sous la protection de Notre-Dame de Clairvaux, et non-seulement il couvrit ses sujets du patronage de la Vierge, mais encore il déclara sa couronne feudataire de l'abbaye de Clairvaux, s'engageant pour lui et pour ses successeurs à lui payer chaque année un tribut de cinquante maravédis d'or pur. Au commencement de 1147, le pieux guerrier se mit en marche de Coïmbre pour aller délivrer Santarem de la domination des Almoravides. Arrivé au sommet d'une montagne de la Serra d'Albardos, il fit vœu, s'il accomplissait heureusement sa rude entreprise, de faire hommage à saint Bernard et aux religieux de son ordre, *de toutes les terres qu'il voyait de cette montagne, du côté où les eaux se dirigeaient vers la mer*. Le 11 mars 1147, Affonso entrait à Santarem; le 2 février suivant, il posait la première pierre du couvent d'Alcobaça; l'abbaye de Clairvaux peuplait de religieux le nouvel établissement, et saint Bernard leur donnait pour supérieur l'abbé Ranulpho. Bientôt ce vaste couvent devint à la fois le centre d'où émanaient les discussions scientifiques et théologiques, et l'asile conservateur dans lequel se groupaient les documents historiques qui formèrent plus tard les archives du royaume. Le monastère prospéra à ce point, qu'à certaines époques il réunit jusqu'à neuf cents religieux, et toujours se conservant la faveur des princes, doté de bénéfices considérables, il posséda quatorze villes avec leurs dépendances, relevant de sa juridiction, qui était indépendante de celle du roi. Celui-ci recevait de la puissante abbaye pour toute redevance une paire de bottes ou de souliers, à son choix, lorsqu'il plaisait au souverain de venir la visiter.

Le couvent et la petite ville d'Alcobaça occupent le fond d'un val étroit. Le site, borné de tous côtés par les versants de collines riches en végétation de toute nature, est silencieux et retiré; il y règne le calme inaltéré, le détachement des préoccupations mondaines, la douce gravité si favorables à l'étude et aux travaux de l'esprit. Deux rivières traversent cette solitude, ce sont : l'Alcoa et la Baça, mises l'une et l'autre à contribution pour former, chacune par moitié, le nom de la localité.

De la façade primitive de l'église, précédée d'une terrasse à laquelle on monte par une vingtaine de marches, il ne subsiste plus que la porte principale. Le reste est une œuvre du dernier siècle.

Mais le vaisseau intérieur a conservé son caractère de noblesse. A part quelques colonnes ioniques et quelques autels dorés de mauvais goût, tout est pur, austère, imposant; c'est l'ancien temple dans l'imposante majesté du style gothique de la première période. Vingt-six piliers partagent la basilique en trois nefs égales en hauteur; la voûte du transsept est supportée par des piliers semblables à ceux des nefs; derrière le chœur règne une allée circulaire, sur laquelle s'ouvrent une grande chapelle et cinq petites, ornées de colonnes et de statues

pour la plupart d'une exécution très-pauvre, mais d'un grand aspect décoratif. Le chœur est en bois d'érable. C'est une merveille d'exécution, dont les riches arabesques, les sculptures surabondantes jurent un peu cependant avec le style si fièrement sobre des nefs. Dans le transsept se trouvent les tombeaux des rois Affonso II et Affonso III et de leurs femmes, D. Urraca et D. Brites; ceux aussi de quelques infants et de quelques infantes. Quarante-huit fenêtres versent à flots dans la basilique une clarté immense, que dorent au passage de superbes vitraux bariolés de couleurs comme des kaléidoscopes.

Alcobaça décrit et raconté remplirait un volume. Il faudrait en effet bien des pages pour énumérer les cellules de l'aile gauche, — l'aile droite a été incendiée par les Français en 1809, — pour détailler la sacristie, grande comme une église, les cloîtres, qui sont des villes, deux ou trois chapelles voisines dorées de pied en cap, le reliquaire à peu près dépouillé, la bibliothèque riche autrefois en livres rares, en chartes, en manuscrits précieux; les réfectoires avec leurs portiques et leurs enfilades de colonnes, enfin la cuisine, digne par ses proportions colossales des temps homériques.

Mais tout est vide. Aucun bruit ne trouble plus le silence de ces lieux dépeuplés. C'est un calme froid et étouffé qui règne ici. Dans ce désert, au milieu de colonnades gagnées par la moisissure, ce gazon des sépulcres abandonnés, dans ces cloîtres envahis par l'herbe et l'épine, sur ces dalles humides et glissantes, sous ces arcs suspendus encore sur leurs piliers, mais qui demain seront à terre, nul pas ne résonne, si ce n'est, à de longs intervalles, celui d'un voyageur curieux, d'un touriste pèlerin. Tout se tait. Plus de chants pieux sous les voûtes parfumées d'encens; plus de larmes de résignation, de foi et d espérance dans les cellules; plus de fronts passant hâves et réfléchis dans l'ombre des cloîtres; plus d'études approfondies, d'entretiens éloquents, de vaillants efforts d'intelligence, de travaux gigantesques d'esprit, de labeurs d'érudition patiemment poursuivis par des générations incessamment renouvelées de moines savants !... Alcobaça est un tombeau !

Avant de quitter cette énorme solitude, arrêtons-nous un instant devant la porte de la sacristie, dans le cloître du roi Diniz, et auprès des tombeaux, réunis sous la même voûte, de D. Pedro Ier et d'Ignez de Castro.

La porte de la sacristie se compose d'abord de deux pilastres en chambranle, revêtus en entier d'ornements d'un relief fortement ressorti, et, avec moins de grâce et de souplesse, dessinés dans le goût du commencement du seizième siècle. Accotés à ces pilastres, surgissent deux pieds de vigne, massifs et lourds, qui se joignent au-dessus de la porte et lui forment un fronton de pampres saillants, se détachant presque en ronde bosse du plat du mur. Soit comme agencement général, soit comme enchaînement des motifs secondaires, cette décoration n'annonce pas un art très-élevé; mais, bizarre et originale, elle est d'un effet saisissant, et, en tous cas, d'une exécution irréprochable.

Le cloître est magnifique. Les galeries sont formées de vastes arcatures, subdivisées elles-mêmes en trois arcs dont les retombées s'appuient sur deux colonnes accouplées, et dans le tympan de chaque grande arcature est percé un œil-de-bœuf, orné d'épaisses moulures et d'un fenestrage de pierre. Ceci est un chef-d'œuvre de composition architecturale, et sa puissante simplicité répond parfaitement à la destination de ce lieu de promenades recueillies.

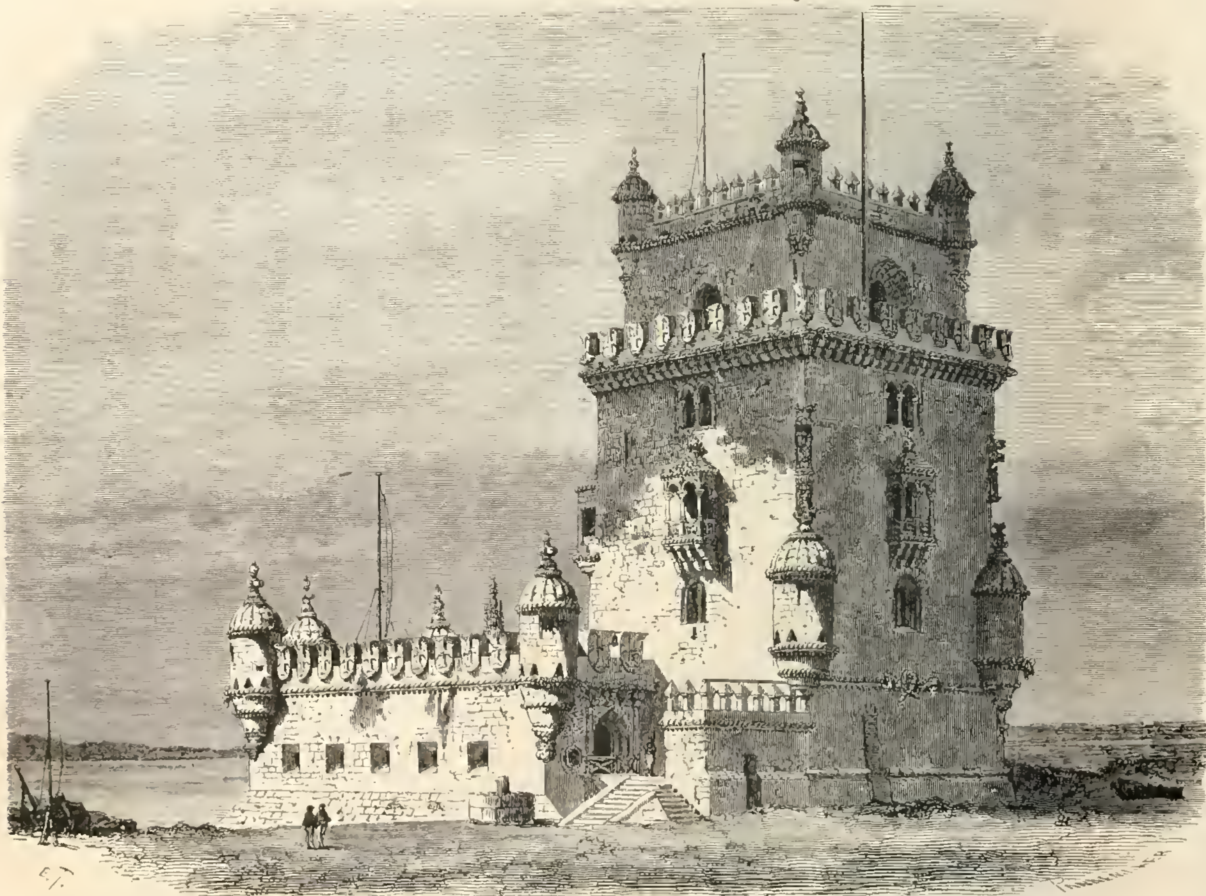
Au milieu de la chapelle royale se dressent deux mausolées de marbre blanc et de formes pareilles. Un des sarcophages est porté par six lions : il renferme les dépouilles de D. Pedro Ier; l'autre repose sur six anges : c'est là qu'Ignez de Castro dort du sommeil éternel. La statue du monarque couché dans son manteau royal est d'un assez bon travail; de la main droite il tient l'épée qui fit trembler l'ennemi et châtia plus d'un coupable; des anges agenouillés veillent autour de lui. Plusieurs séraphins accompagnent également Ignez et soulèvent avec respect les beaux plis de sa robe brodée. Malgré les détériorations que lui ont fait subir quelques soldats français, on retrouve sur le visage de l'épouse de D. Pedro l'expression d'exquise douceur idéalisée par la légende, que les poëtes ont célébrée quand ils ont chanté cette suave figure, apparition de grâce et de candeur au milieu d'un siècle de violences farouches.

Non loin du couvent, sur le plateau d'une colline, le squelette d'un château sarrasin étale ses vertèbres pittoresques. L'enceinte effondrée abrite toute une forêt de ronces où sont entassés des décombres, des quartiers de murailles, des débris de fortifications percées de trous qui furent des fenêtres et des portes, élevant dans les airs des galeries auxquelles aboutissent des loques d'escaliers. Dans le pays on affirme que, juste au douzième coup de minuit, les ombres des anciens maîtres du logis en gravissent les degrés tremblants et font sabbat dans les ruines, réclamant encore le tribut de jeunes filles auquel les habitants de la contrée étaient jadis obligés.

XXIII

Le 9 mai, la caravane se met en chemin à trois heures du matin, avec Thomar pour objectif, mais très-loin, au revers opposé d'une chaîne de montagnes hautes et difficiles. Arrivés au quart de la route, à Porto de Moz, nous prenons une heure de repos. Nous repartons après cette halte, nous contentant de jeter un coup d'œil à la petite bourgade, et aux murailles d'un vieux castel. Ce sont les Arabes qui l'ont planté en cet endroit, il y a mille ans au moins. Sur un mamelon commandant la campagne, en forteresse qui connaît son affaire et prétend inspirer le respect, il pouvait du même coup, au temps de sa force, tyranniser les environs et défendre les chaumières blotties à ses pieds. On trouve près de Porto de Moz un ancien couvent fondé par un descendant de Gregorio Malho de Bivar. Ce Gregorio avait institué à Porto de Moz un majorat à la condition expresse que le titulaire prît le nom de Bivar, en mémoire du fameux Cid Campéador Ruy Dias de Bivar dont il était descendant.

Après avoir dépassé Porto de Moz, nous atteignons les premières croupes de la Serra d'Albardos et nous allons de l'une à l'autre, descendant au fond de creux frais et obscurs, remontant sur des cimes de plus en plus élevées. Cependant les pentes fuient derrière nous; peu à peu nous gravissons des points qui dominent le panorama; la Serra apparaît alors, et tous ces soubresauts de terrain, pressés les uns contre les autres comme des quilles, font assez l'effet, vus de loin et de haut, d'une mer agitée dont les flots verdâtres se seraient subitement pétrifiés. C'est un chaos sans nom, un charivari de plans et d'arrière-plans, d'affaissements et de soulèvements où s'épuiseraient tous les tons de la palette du paysagiste. Au loin l'œil saisit des traînées de verdure, par des échappées sur la plaine; cette masse de chaînons, de contre-forts et de rameaux est comme marbrée de bouquets de végétation vigoureuse, tandis que plus haut se montrent des pics fauves, tondus par le vent, brûlés par le soleil, ne produisant plus qu'une sorte d'herbe courte et noire; plus haut encore commencent à se dessiner les déchiquetures d'une aigrette pierreuse, dépouillée et battue par les tempêtes, crête réverbérescente de granit gris avec des ombres bleu lapis, mur épouvantable sur lequel on croit compter des assises, des corniches, des modillons, et suivre les lignes d'une architecture de Titans. Le sentier est à peine tracé. Nous suivons par-

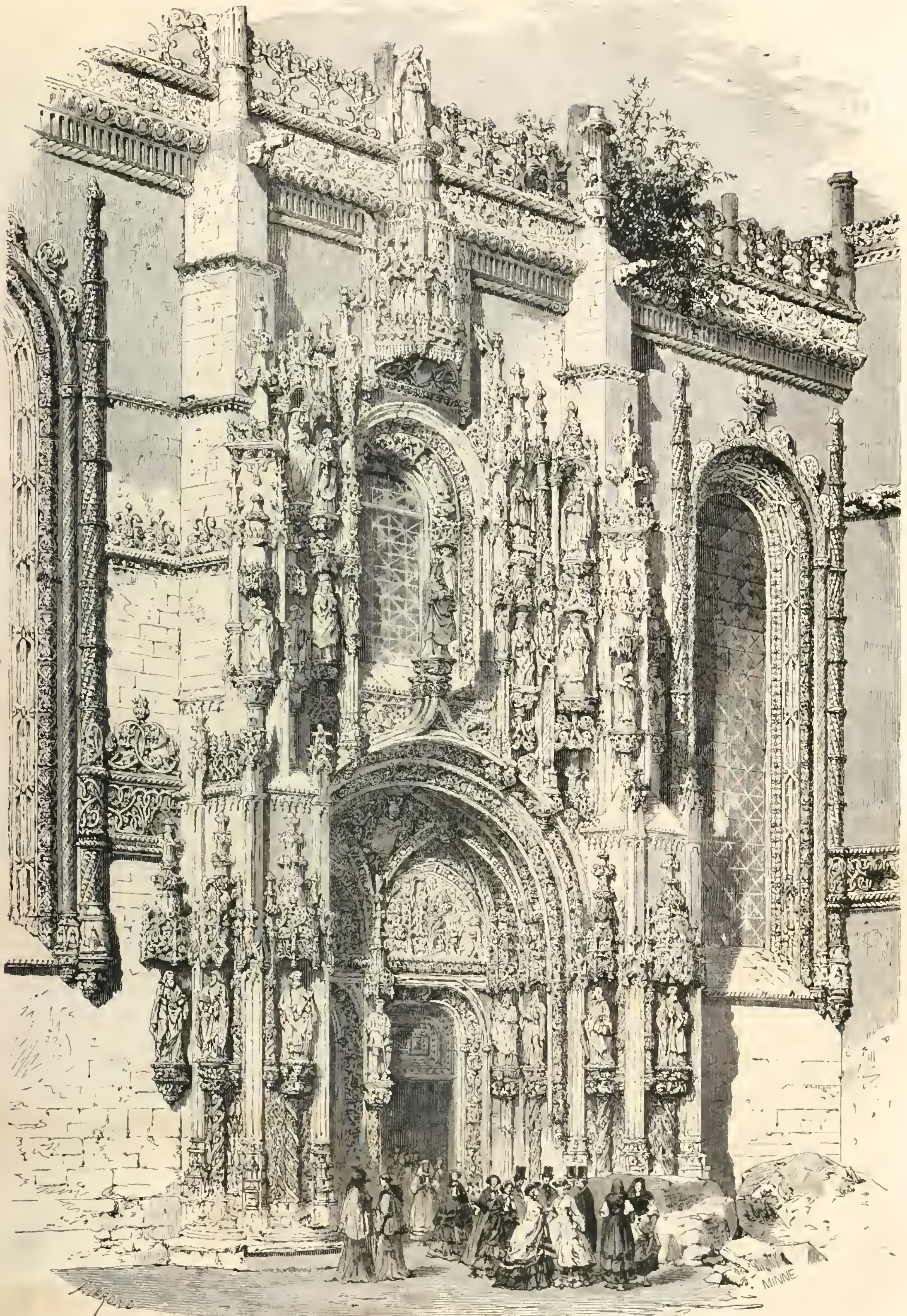


Tour de Belem. — Dessin de Thérond d'après une photographie de M Lefèvre.

fois le lit desséché d'un torrent; il nous conduit dans des gorges encaissées, ou bien sur le flanc des roches qui s'enchevêtrent comme les coulisses d'un théâtre et d'où l'on voit des percées profondes, paraissant et se dérobant tout à coup. Du sein de cette solennité immense s'élève seulement le murmure ininterrompu de gouttes d'eau qui bruissent sur les parois de la montagne et forment un mince filet de cristal, dont les étincelles scintillent d'arêtes en arêtes jusqu'au fond des ravins; le pas pénible des chevaux retentit sèchement sur le caillou, qui souvent se détache et roule avec éclat dans l'abîme. Nos bêtes ont le jarret ferme, mais pour elles la fatigue est grande, et souvent nous mettons pied à terre parce qu'il y aurait péril et folie à rester sur ces animaux, qui finissent par hésiter.

.... Enfin, Dieu soit loué! nous touchons le point culminant du voyage. De là il est aisé de suivre la direction au nord et au sud de la Serra d'Albardos, et de contempler en même temps son versant oriental et son revers occidental. Au sud, la Serra se noue à la chaîne de Junto, d'abord, puis à celle de Cintra et va plonger son dernier éperon dans la mer, au cap Roca[1]. Au

1. Les principaux caps de la côte portugaise sont : dans les Algarves, le cap Santa-Maria et le cap San-Vicente; dans l'Estramadure, en remontant vers le nord, le cap Espichel, le cap Roca, le cap Carvoeiro, enfin dans le Beira, le cap Mondégo.



Portail de Santa Maria de Belém. — Dessin de Thérond d'après une photographie de M. Lefèvre.

nord, elle se continue dans la Serra Fatelo; la Serra Anciao vient après; puis l'Estrella, où l'on mesure les pics les plus élevés de cet ensemble, se perd, en inclinant vers l'est, dans la Serra de Gata, ramification du grand système carpetano-vettonique[1]. Quant aux deux versants, il ne faut pas en essayer la description. Nous sommes à deux mille pieds en l'air, un peu égarés dans le ciel; en face se déroule un horizon de quarante lieues; à nos pieds, les villes ressemblent à d'imperceptibles miettes de pain répandues sur le sol; les beautés et les harmonies de la terre n'arrivent pas jusqu'à nous, et les hommes ne sont rien. Nous campons un instant à l'ombre d'une aiguille de granit, les *arreiros* parlent de la route à suivre, sur laquelle ils diffèrent d'opiuion, et nous donnons le signal du départ.

XXIV

Un de nos *arreiros*, répondant au nom d'Aleixo, garçon de vingt ans, réjoui, dégingandé et orné de deux gros yeux hagards, marchait en tête, chantant à gorge déployée des refrains du pays. Placé près de lui, j'écoutais ses couplets, où la morale est, il est vrai, traitée assez cavalièrement, mais dont la musique a toujours un rhythme original et gracieux. Je regrette de ne pouvoir, faute de place, donner, en les épurant de quelques expressions trop aventurées une des *modinhas* (chansonnettes) ou des *redondilhas* (rondeaux) du joyeux conducteur de mules.

.... Tout à coup Aleixo interrompt sa chanson et s'écrie, le visage un peu bouleversé : *Alto! as contrabandistas!* (Halte! les contrebandiers!)

Il avait soupçonné quelque chose de mouvant sur un mamelon éloigné, et son flair subtil lui dévoilait une méchante rencontre.

« Eh bien, après?

— Ce sont de bonnes gens; mais ils se permettent quelquefois de détrousser et même d'éventrer les voyageurs.

— Et les *arreiros* par la même occasion?

— *Si, Excellencia!* »

J'avoue que la révélation d'Aleixo ne me fit pas bondir de joie. Après tout nous pouvions avoir sur les bras des gaillards qui, à l'avantage certain et considérable de connaître à merveille les détours et les recoins de la Serra, joindraient peut-être celui du nombre, et cette perspective envisagée au milieu de précipices affreux, de roches impassibles, sourdes et muettes, sur une route sans issue praticable où l'on ne pouvait espérer aide et assistance de personne, me sembla empreinte d'une poésie de la teinte la plus noire et la plus mélodramatique. Toutes réflexions faites, considérant la situation comme extrêmement tendue, j'allai en causer avec mes compagnons, pendant qu'Aleixo, avide de savoir à quoi s'en tenir, se lançait en avant, dans la direction où il avait cru entrevoir le danger.

Il reparaît au bout d'un quart d'heure. Nous sommes sous les armes. Joseph, un peu bouillant, piaffe d'impatience; M. Smith est très-calme; Christoval énergique, Renato, le second *arreiro*, fait bonne contenance.

« Il n'y a rien à redouter, se hâte de dire Aleixo; ils ne sont que deux, et pour sûr, il n'y en a pas d'autres ni devant, ni derrière, ni sur les côtés! »

Dix minutes plus tard, nous voilà en présence des terribles *contrabandistas*.... Eh bien! sans avoir précisément la physionomie ouverte, l'œil accort, la démarche engageante, ils n'ont pas non plus l'air trop menaçant. Ils portent, il est vrai, la carabine en travers sur les genoux, — mais nous aussi; — des pistolets à la ceinture, — nous n'en sommes pas dépourvus, grâce au ciel! — et ils passent tranquilles, ôtant poliment leurs chapeaux pointus et nous saluant d'un *bonas dias!* (bonjour!) dont le ton ne paraît pas trahir de pensées mauvaises. Décidément le chapelet d'appréhensions sinistres que m'a débité ce poltron d'Aleixo n'est qu'un tissu de calomnies stupides.... du moins, je veux le croire[1].

....Nous nous sommes égarés en route. Au lieu d'aboutir à Thomar, la course prend fin à Ourem, et nous tombons de fatigue, à minuit, dans la plus misérable des auberges de toute la Péninsule; après les émotions de la journée, après surtout les vingt-et une heures que nous venons de passer à cheval, elle nous semble un paradis, et les rats de l'établissement réduisent à une boutonnière unique le pantalon de Joseph dont les souris de Batalha s'étaient contentées de faire une simple écumoire.

XXV

Nous quittons Ourem le 10 mai, vers neuf heures. A midi nous entrons à Thomar, qui montre l'une des pièces les plus curieuses de l'écrin artistique du royaume, le couvent de l'ordre du Christ[2].

Assujetti à la règle de Citeaux et à la juridiction spi-

1. Les montagnes du Minho et du Tras-os-Montes appartiennent au système pyrénaïque, et les points les plus élevés atteignent sept mille trois cent dix huit pieds dans la Serra de Gerez, et sept mille quatre cents pieds dans la Serra de Suajo. Les montagnes du Beira et de l'Estramadure sont un prolongement du système carpetano-vettonique. Le pic le plus élevé de l'Estrella a six mille quatre cent soixante-six pieds; celui du mont Junto, deux mille cent trente; celui de la Serra de Cintra, dix-huit cents. Les montagnes de l'Alemtejo sont un rameau du système lusitanique; elles se divisent en Serra de San Mamede, d'Ossa et de Vianna. Le sommet culminant de la Serra d'Ossa est de deux mille trente pieds. Enfin la chaîne des Algarves comprend à elle seule tout le système cunéique, et les points les plus élevés sont dans la Serra de Monchique — trois mille huit cent trente pieds — et le Monte Figo, haut de deux mille pieds.

On trouve dans la Serra d'Estrella un lac sur lequel on débite dans le pays plus d'un conte absurde. On dit, par exemple, qu'il est sans fond, et l'on prétend, entre autres impossibilités, avoir découvert au milieu de l'eau des mâts et des débris de vaisseaux.

1. Les objets de contrebande sont principalement de manufacture espagnole. Ce sont : des cigares, du tabac, du chocolat, du savon, de la joaillerie, des rubans, des gants, des petits articles de toilette, etc., etc. Toutes ces marchandises sont frappées aux frontières d'impôts très-lourds, ce qui explique l'avantage que l'on trouve à les introduire en fraude.

2. Comme corporation religieuse, l'ordre du Christ n'existe plus Comme ordre de chevalerie, il est resté le plus important que le roi de Portugal puisse accorder à ses sujets. L'insigne est la croix rouge des Templiers, modifiée par une petite croix blanche placée au centre. Le ruban est rouge.

Les autres ordres portugais sont : l'ordre de Saint-Benoît d'Aviz, institué par Affonso I[er], en 1162; il a possédé autrefois dix-huit

rituelle de l'abbé d'Alcobaça, l'ordre du Christ fut fondé par le roi Diniz, qui déclara les chevaliers de la nouvelle milice, continuateurs de l'ordre réformé du Temple. Établi d'abord à Castel Marim, en face de la terre africaine, le chef-lieu de l'ordre du Christ fut transporté en 1320 à Thomar, où il resta jusqu'au moment où le décret de 1834 vint le comprendre dans la mesure qui fermait toutes les maisons conventuelles du royaume.

Maîtres des biens et des privilèges qui formaient l'ancien patrimoine des Templiers, possesseurs de vingt et une villes et de quatre cent soixante-douze commanderies, les chevaliers du Christ ouvrirent au monde une ère nouvelle. Prenant l'initiative des grandes découvertes maritimes, ils obtinrent, sous leur grand maître l'infant Henri, fils de Juan Ier, le monopole exclusif des lointaines navigations, et c'est alors qu'ils se rendirent célèbres par des exploits d'un caractère particulier. Aux glorieux événements qui marquent la fin du quinzième siècle, et inaugurent le seizième, leur influence, le génie de leur institution, leurs trésors donnèrent le plus souvent l'impulsion décisive qui enlève le succès, quelquefois l'élan qui le prépare et l'assure, et si les princes illustres de la maison d'Aviz forment les projets qui restent encore pour nous une cause d'étonnement et d'admiration, les chevaliers du Christ les accomplissent, allant porter jusque dans les contrées les plus reculées et les moins soupçonnées, la civilisation du christianisme. N'est-ce pas leur drapeau que Vasco de Gama, bravant mille dangers, fit flotter dans l'Inde? n'est-ce pas leur bannière qu'Alvarez Cabral vint planter sur les rives du Brésil?

Ce qui précède aidera le lecteur à se rendre compte du cachet que l'architecte a prétendu donner au monastère de Thomar, dont la reproduction de quelques détails importants empruntés à la *Casa do Capitolo* (maison du chapitre) accompagne cette notice.

Au-dessous de la croix, emblème de l'ordre, qui, alternant avec la croix d'Aviz, forme la crête des galeries, des sphères armillaires disposées en balustrade indiquent la direction que suivait la pensée des habitants du cloître; les cordages courant dans des anneaux, liant au corps de l'édifice les contre-forts qui le consolident, ou bien se réunissant autour des pilastres en nœuds un peu négligés, figurent les amarres et les manœuvres des nombreux navires armés par les chevaliers; dans l'épaisseur de l'œil-de-bœuf d'autres cordages enroulés retiennent les plis épais d'une voile ; les motifs de l'ornementation du contre-fort de l'un des angles sont retenus par un large ceinturon bouclé; ceux du contre-fort opposé par une chaîne formée de mailles de cordes; la fenêtre blasonnée aux armes de Manoel, surmontée de la croix symbolique, flanquée de sphères, offre dans son encadrement un mélange d'algues, de coraux, de polypiers, de câbles, entassés, chargeant la décoration d'un fouillis de détails caractéristiques.

C'est là, à coup sûr, de l'architecture parlante. Au risque cependant de faire de la peine à ceux des Portugais pour qui Thomar est le parangon du beau et du parfait, je dirai que ce langage est trop sonore pour ne pas être de mauvais goût L'art pur n'a pas besoin de cet excès et de ce tapage pour se faire comprendre. A Batalha, à Alcobaça, pour frapper un peu moins vivement peut-être les esprits vulgaires, avec quelle sûreté et quelle grâce il touche les âmes vraiment sensibles et délicates! L'intensité du bruit ne constitue pas plus la meilleure musique, que la longueur des périodes les plus beaux livres et les discours excellents. Il y a en toutes choses une certaine mesure qu'il ne faut jamais dépasser. Quand l'art, s'écartant de ses voies, frappe au delà du but, ce n'est pas un signe de force surabondante, c'est au contraire une marque certaine de faiblesse, car il s'applique alors à couvrir la pauvreté du fond au moyen d'ornements exagérés, de parures hors de toute proportion, fruits d'une fantaisie sans règles et sans frein.

Dans le chapitre de Thomar, le porche est, sans contredit, ce que l'architecte a le mieux réussi. Son arcature fleuronnée comme celles de Batalha, dans un style toutefois beaucoup moins sobre, porte au tympan un retable dont une douzaine de statues : celle de la Vierge, au centre, occupe les compartiments.

Quoi qu'il en soit, cette construction , avec quelques giroflées sauvages, à fleurs jaunes, entre les pierres disjointes, a beaucoup d'aspect, et l'on comprend qu'au premier abord l'imagination en soit impressionnée.

L'établissement, qui comprend le monastère avec sa grande chapelle, le château avec ses boulevards, n'est pas en entier dans le style de la *Casa do Capitulo;* ainsi on retrouve, dans l'intérieur de l'église, les traces d'un art plus fin et plus précieux. On dit que c'est à Gualdim Paez, grand maître des Templiers au milieu du douzième siècle, que l'on doit la construction de la chapelle, qui renferme entre autres morceaux dignes d'être mentionnés, un retable en bois, peint, sculpté, doré, dont l'exécution est d'une perfection achevée.

Le château appartient aujourd'hui à l'ancien ministre Costa-Cabral qui porte le titre de comte de Thomar.

XXVI

Dans le cloître de Thomar nous trouvâmes un Parisien qui fait dans la Péninsule le métier de cicerone. Il

villes et quarante-trois commanderies ; ce fut d'abord une branche de l'ordre espagnol de Calatrava; le ruban est vert moiré ; la croix est verte à pointes fleurdelisées;

L'ordre de Saint-Jacques de l'Épée, institué en 1177; soumis à la direction du chapitre d'Espagne, il devint indépendant en 1320; la croix est rouge, figurant une épée, les trois pointes supérieures fleurdelisées; ruban violet; il se confère surtout aux magistrats et aux ecclésiastiques; il a possédé jusqu'à quarante-sept villes et cent cinquante commanderies;

L'ordre de la Tour et l'Épée, fondé en 1459 par Affonso V, réorganisé en 1809 par Juan VI, encore régent; une étoile à cinq pointes sur une couronne de lauriers, surmontée d'une tour; ruban bleu foncé;

L'ordre de la Conception, fondé en 1818 par Juan VI; l'insigne est une étoile rayonnante à neuf pointes; ruban bleu clair, liséré de blanc;

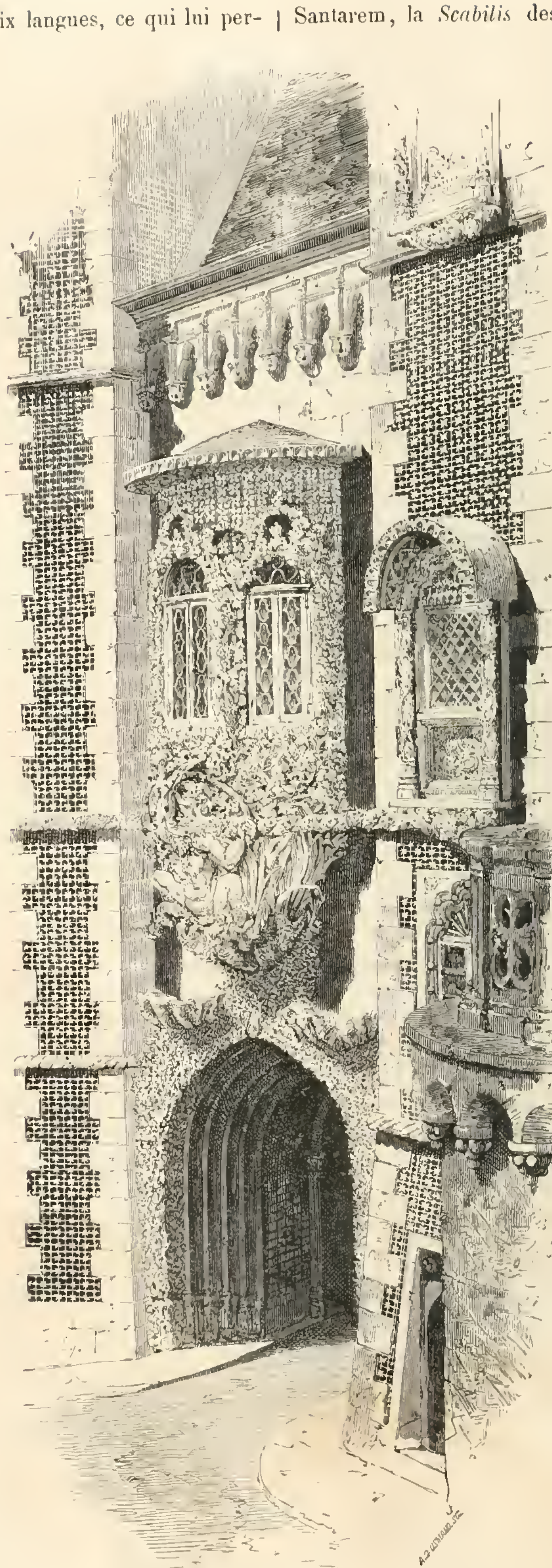
L'ordre de Sainte-Isabelle, fondé en 1801 par Carlota Joaquina, femme de Juan VI; une médaille d'or portant l'image de sainte Isabelle; ruban rose, liséré de blanc. Cette distinction ne se confère qu'aux dames.

parle couramment cinq ou six langues, ce qui lui permet de mettre à la disposition des Anglais, des Russes, des Allemands, des Français et des Italiens dont il fait la rencontre, son zèle, sa vaste érudition et son bavardage incessant. Pour le moment, une famille moscovite était suspendue à sa parole prodigieusement prolixe. Nous l'avions déjà vu dans le jardin botanique de Coïmbre, et plus tard nous devions subir encore sa loquacité dans la *Giralda* de Séville et au *Généralife* de Grenade. Gros, actif, empourpré, tout en marchant, courant, soufflant, gesticulant, criant, écumant, il débite avec une extrême volubilité les dates, les origines, les incidents gros et menus, les conséquences directes et indirectes, les déductions forcées ou complaisantes, les relations bien ou mal digérées des milliers de faits qui encombrent sa mémoire.

A propos de la Péninsule, personnages, arts, politique, chiffres, administration, légendes, histoire, anecdotes, traditions, cancans, commérages, il sait tout. Il s'appelle Bailly, et montre à tout propos des papiers établissant d'une manière irréfragable qu'il est petit-neveu de l'ancien maire de Paris de ce nom.

Sans nous arrêter à de nouvelles descriptions, arrivons d'un bond à Santarem, sur les rives de ce Tage fameux, dont les poëtes ont prôné à qui mieux mieux les ombrages aromatiques, le miel parfumé, les charmes bucoliques et les grâces arcadiennes.

Le fait est que la rivière ne mérite pas la couronne de fleurs que Silius Italicus et après lui les romanciers et les faiseurs de ballade lui ont tressée.



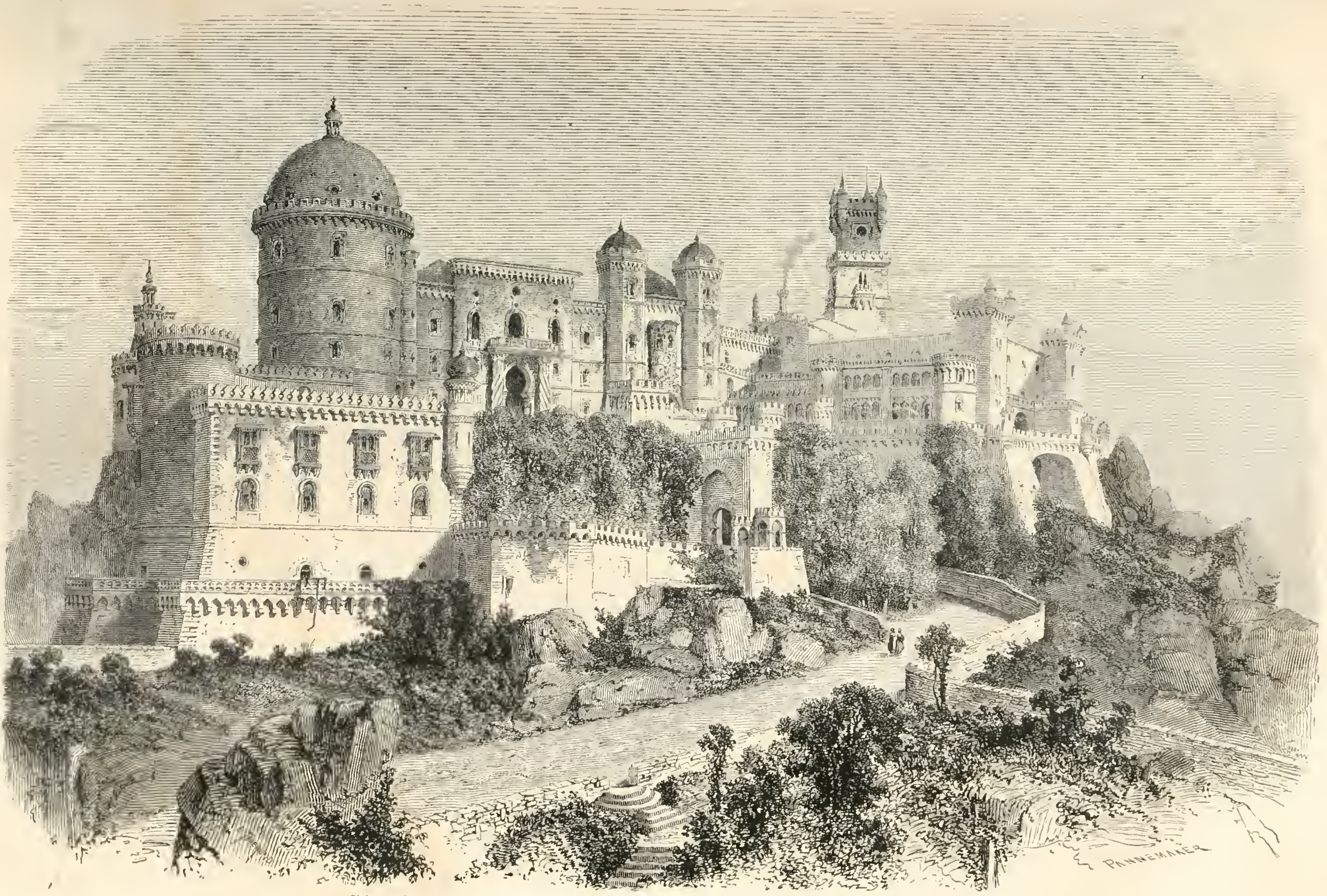
Porte du château de la Penha de Cintra. — Dessin de Thérond d'après une photographie de M. Lefèvre.

Santarem, la *Scabilis* des Romains, s'est fait d'une montagne un oreiller; le corps adossé au rocher, la cité étend nonchalamment les jambes en deux rangées de maisons, le long du Tage, laissant tremper ses pieds dans l'eau, au moins jusqu'à la cheville. La tête s'appelle *Maravilha* (Merveille), et de là le regard devine à l'horizon les sept collines de Lisbonne. Le reste se nomme Ribeiro et Alfange; en tout trois *bairos* (quartiers). La ville est mal construite, mal percée, mal pavée, et le corps, la tête et les membres vaudraient tout au plus un regard si en haut, à l'occiput, ne perçait le contour ébréché d'un vieux mur, avec des restes de guérites en pierre aux angles. En suivant avec attention ces ruines, on retrouve les vestiges de quelques portes, de celle entre autres appelée Tamarma, par laquelle Alfonso Ier, vainqueur des Almoravides pénétra dans la place.

Il faut en passant noter le couvent de Graça, fondé par le comte de Ourem : le couvent de San Francisco, où reposent D. Fernando Ier, la reine Constança, et le comte de Conde : l'église des Jésuites, ornée de mosaïques, et un édifice arabe, la *torre do Alorao*, transformée en église sous le vocable de *Nossa Senhora de Alporao*, nom qui rappelle l'origine du monument, confirmée d'ailleurs par le caractère de l'architecture.

Quand on a vu tout cela, on connaît Santarem.

Nous partons le 13 de bonne heure. Nous passons auprès d'une ligne de chemin de fer en construction, et après avoir cheminé de coteaux en coteaux pendant plus de trente kilomètres,



Château de la Penha de Cintra, vue générale. — Dessin de Thérond d'après une photographie de M. Lefèvre.

nous arrivons au Carregado. Là nous prenons la voie ferrée [1]; nous traversons sans nous y arrêter Villafranca, Alhandra et Pavea, et nous descendons aux portes de Lisbonne, à la gare de Santa Apolonia.

(Nous retranchons de cette relation tout ce qui concerne Lisbonne, nous proposant de publier plus tard une livraison où seront étudiés avec soin les monuments, la population et les mœurs de la capitale du Portugal.)

XXVII

Une de nos premières courses nous conduisit à Belém. Nous y allâmes par le Tage [2], et un *bote* que nous prîmes au quai de Sodré nous fit naviguer au milieu des navires de guerre et des bâtiments de commerce qui encombrent le port, avant de nous débarquer au pied de la fameuse tour, à deux pas du célèbre couvent [3].

La tour a été fondée par le roi Juan, surnommé le Prince parfait. Le lecteur trouvera joint à ce récit une gravure qui mieux qu'une description lui fera connaître ce précieux édifice.

Le couvent dos Jeronymos s'élève sur l'emplacement d'un ancien monastère de chevaliers du Christ. Au retour de Vasco de Gama, Manoel voulut perpétuer par un monument le souvenir des succès du hardi navigateur, et les travaux d'une abbaye que devaient habiter les hiéronymites de Penha-Longa furent entrepris sous la direction d'un architecte italien, élève de Bramante, nommé Botaqua, prétendent les uns, sur les dessins d'un artiste portugais du nom de Juan de Castilho, avancent les autres. D'un Italien ou d'un Portugais l'œuvre est très-belle, hardiment conçue, surtout admirablement exécutée, et, par exemple, quand on pénètre dans l'intérieur du temple l'esprit reste confondu devant tant d'audace dans les dispositions générales, tant d'esprit d'invention dans ces milliers de détails multipliés à l'infini et qui ne se reproduisent nulle part. Les artistes de Manoel ont cette fois été mieux inspirés ou mieux guidés qu'à Thomar; leur travail est plus léger et plus élégant, leur ciseau plus ingénieux et plus souple, et tous ces bouillons de dentelles dont ils ont orné à profusion la voûte et les piliers, sans prouver un goût absolument distingué, dénotent au moins un merveilleux talent d'exécution, une grande adresse de combinaisons [1].

XXVIII

Nous ne pouvions manquer d'aller à Cintra, séjour d'un printemps éternel, où Phœbé eut jadis un autel et que les séductions de la nature embellissent à chaque pas. Nous partons en poste entraînés de calçada en calçada par un excellent attelage de quatre mules. Nous passons devant la quinta de las Larangeiras, devant Bemfica et Campo-Grande; nous soufflons un instant à Porcalhota, le temps de laisser les bêtes manger une poignée de fèves; nous voyons Quéluz à gauche, nous traversons Cacim au galop, puis Xarneça; d'un côté le Ramalho, de l'autre la quinta du marquis de Vianna sont dépassés aussitôt qu'aperçus, et nous sommes à Cintra.

Le jour même de notre arrivée, nous pûmes visiter le château royal, où l'on trouve des parties d'architecture arabe assez considérables pour faire croire que Juan Ier ne fit qu'approprier à ses convenances un ancien palais des rois maures de Lisbonne. Je n'entrerai ni dans la description ni dans l'analyse de toutes ces constructions, où chaque siècle semble avoir écrit son nom, et qui réveillent tant de souvenirs divers. Dans ces appartements somptueux, le chef de la dynastie d'Aviz venait se reposer de ses glorieux travaux; c'est là que s'ouvrit et se ferma la carrière d'Affonso V dit l'Africain, et que D. Sebastien découvrit aux grands du royaume son projet d'entreprendre cette désastreuse campagne contre les Arabes, qui devait ne durer qu'un jour; c'est là que vit s'écouler les dernières années de sa triste vie, Affonso VI le Victorieux, déclaré incapable de porter la couronne à la suite d'un procès honteux, et l'on montre encore l'étroite et sombre prison

1. Dans l'avenir, le Portugal aura probablement un réseau de voies ferrées. Par une loi du 7 juillet 1853, le gouvernement a donné la concession du chemin de fer de Santarem (soixante-douze kilomètres), avec prolongement, décidé seulement en principe, sur la frontière d'Espagne, à la compagnie centrale péninsulaire des chemins de fer du Portugal. Cette compagnie cessa les travaux en septembre 1855. Le gouvernement s'empara alors de la ligne. Deux directions furent arrêtées : l'une sur Porto, passant par Santarem, Thomar, Pombal, Soure, Coïmbre, Aveiro et Ovar; l'autre partant de Santarem et touchant Abrantès, Crato, Portalégre, et coupant la frontière espagnole à Badajoz. La ligne est aujourd'hui en exploitation jusqu'à Santarem. Le reste n'a été étudié que sur le papier, et le gouvernement, le 6 juin 1859, a rompu le contrat qui avait concédé le chemin de fer de Porto à une compagnie anglaise. Une autre ligne, livrée au public, part de Barreiro, sur la rive gauche du Tage, presque en face de Lisbonne, et va jusqu'à Vendas-Novas. Elle devait poursuivre sur Montemor, Evora, Beja, et gagner Badajoz. Malheureusement les ingénieurs ont reconnu, sur certains points du tracé, des difficultés de terrain qui empêcheront sans doute les rails de dépasser Vendas-Novas. Le chemin de fer de Cintra, soumissionné en 1854, est en voie de construction. Il est aussi question d'une ligne qui relierait Porto à Vigo.

2. L'entrée du Tage est toujours sûre. Deux passes sont ouvertes à l'embouchure : celle dite *Barra do corredor* et celle du sud. Les navires s'engagent de préférence dans la première.

3. Le mouvement commercial de Lisbonne est considérable. En 1857, il a fourni à l'importation 53 262 372 francs, et à l'exportation 27 742 266 francs. Il est entré dans le port 2682 navires; il en est sorti 2690. — La navigation générale du Portugal, en 1855, a été faite par 8970 navires à l'entrée, et 9386 à la sortie, les pavillons étrangers figurant dans ces chiffres pour un tiers environ. La douane du port de Lisbonne a rapporté, en 1858, 10 456 581 francs 18 centimes, et la douane municipale 3 798 471 francs 76 centimes. — Dans ce dernier chiffre, les viandes sont comprises pour 1 525 000 francs, les vins pour 795 000 francs, les céréales pour 720 000 francs. Le service des deux douanes de Lisbonne est fait par 821 employés.

La marine militaire, bien déchue de son ancienne splendeur, et qui eut autrefois jusqu'à 300 navires à la mer, ne compte plus qu'un vaisseau, une frégate, six corvettes, quatre bricks, sept avisos, deux goëlettes, un transport, un cutter et deux cahiques; soit vingt-cinq navires, sur lesquels dix sont à vapeur, montés par deux mille quatre cent quatre-vingt-trois hommes.

1. Dans le chœur de Santa Maria de Belém se trouvent les tombeaux de D. Manoel et de sa femme D. Maria Fernanda; ceux aussi de D. Juan III et de Catherine, Philippe de Castille. Derrière le maître autel, sous un beau *saclaria* d'argent, ont été déposées les dépouilles mortelles d'Affonso VI.

dont le malheureux monarque eut le temps d'user les dalles!

Je ne dirai également qu'un mot de ces jardins d'Armide, immense buisson de fleurs, d'où s'élance le château de la Penha, palais magique élevé sur les assises d'un ancien couvent qu'avait construit Manoel, *seigneur de Guinée, et de la conquête, de la navigation et du commerce d'Éthiopie, de l'Arabie, de la Perse et de l'Inde*. C'est D. Fernando, le roi-artiste, qui en a tracé le plan; c'est lui qui a combiné et poursuivi les travaux de cette demeure étrange, hardie comme une ballade allemande, aérienne, impossible comme une légende de l'Asie fabuleuse[1]. Je ne donnerai aussi qu'une ligne au château des Maures, dont les replis enlacent toute une montagne. Quels souvenirs, mêlés à des ombres de héros, peuplent cette forteresse, idéal du fantastique lugubre, immense relique de la domination musulmane, page mutilée d'une épopée de siéges et de batailles!

Mais la place va manquer. Je cite donc à la hâte le *couvent de Liége*, sauvage enceinte, creusée dans un roc que baigne l'Océan; je signale en courant le couvent de Peninha, la Pedra d'Alvidrar, énorme rocher suspendu au-dessus de la mer; Penha-Longa, Collares, fière de ses forêts d'orangers et de citronniers, qui s'annoncent de loin par leur parfum savoureux; Sitiaes, Marialva, où fut signée par Junot la célèbre convention de Cintra; Penha-Verde, qui garde les restes d'un grand homme, de Juan de Castro, enfin Monserrate, et je passe sans m'arrêter vingt autres *quintas* entourées d'ombrages voluptueux, égarées sur des pelouses dont les lignes ondulées varient sans cesse l'harmonieuse beauté de ces lieux enchanteurs.

Nous partons bientôt pour Mafra, couvent, église, palais, élevés par D. Juan V. A propos de cet immense édifice d'une architecture froide et régulière, mais d'une très-belle construction, et placé par un caprice royal dans une contrée triste et déserte, quelques chiffres suffiront. L'établissement, dont les dessins ont été fournis par un Allemand nommé Ludovici, présente un plan carré de deux cent quarante-cinq mètres sur chaque face. On y compte huit cent soixante-dix appartements, cinq mille deux cents fenêtres, trois cents cellules, trois églises, dont la principale est une copie fastueuse de Saint-Pierre de Rome; — ses campaniles sont habités par cent vingt-huit cloches. — Commencés en 1717, les travaux furent conduits avec la plus grande activité. En 1729 ils n'occupaient pas moins de quarante-sept mille huit cent trente-six ouvriers et mille deux cent soixante-seize bœufs pour le transport des pierres. Les cloches ont été fondues à Paris et à Gênes, et le carillon, expédié d'Anvers et d'Amsterdam, a coûté cinquante mille écus d'or. L'église, enrichie de marbres précieux, de dorures, de statues, d'ornements prodigués sans retenue, a été consacrée en 1730. L'année suivante, douze mille ouvriers étaient encore employés à l'achèvement de Mafra. Il leur était dû six millions de francs. On rapporte que le jour de l'inauguration de la basilique, D. Juan fit étaler sur le parvis l'amas de tissus précieux, de vases sacrés et de bijoux dont il dotait le couvent, et qu'il dit à ses courtisans étonnés : « Sachez que tout ce que vous voyez devant vous m'a plus coûté que la vaste machine de pierres qui nous environne. » Afin de récompenser son zèle religieux, le pape Benoît XIV accorda à D. Juan, pour lui et ses successeurs, le titre de Majesté Très-Fidèle.

Quoi qu'il en soit, Mafra ruina le Portugal. Quand le roi mourut, en 1750, le trésor était vide; il ne contenait pas cent cruzades, on n'y trouva pas même de quoi faire dire une messe pour le repos de l'âme du défunt. Vingt-sept ans plus tard, après avoir réorganisé l'armée, renouvelé la marine, fondé cent établissements d'administration et d'enseignement; après avoir reconstruit Lisbonne, arrachée aux décombres de 1755, le marquis de Pombal quittait le pouvoir, laissant à la reine D. Maria Ire les caisses de l'État riches de cent cinquante-six millions.

C'est à Mafra qu'est installée l'école militaire[1].

Et maintenant que j'ai conduit le lecteur en Portugal, si j'ai réussi à lui faire aimer ce joli royaume, le but que je me suis proposé est atteint. La nation est petite, mais elle a joué un rôle qui l'élève au niveau des grandes. Et puis le pays est charmant, plein d'intérêt historique et artistique; la philosophie y trouve aussi son compte; les sujets de douces rêveries se trouvent à chaque pas, et la poésie, fille du ciel, remplit l'espace, flotte dans l'air, vous inonde et vous caresse. Quant au Portugais, loin de s'endormir dans le souvenir des temps passés, il apprécie la situation telle que l'ont faite les événements et les progrès de la civilisation. Esprit, tempérament, caractère, instincts, tout semble se renouveler en lui; il tient encore à quelques préjugés qui suspendent son essor, mais qui finiront par céder à la raison et à la vérité, et le présent alors cessera d'être immolé à la gloire exclusive de ce qui n'est plus.

D. Pedro, de son côté, attentif au mouvement des choses et des idées, s'efforce de donner à son peuple le bien-être dont il a manqué pendant si longtemps. La tâche est grande et belle; elle est digne d'un esprit droit, d'une âme fortement trempée. Les travaux de la paix peuvent être moins brillants, moins enivrants que ceux

1. D. Fernando-Auguste de Saxe-Cobourg-Gotha a épousé, le 9 avril 1836, D. Maria II, morte le 15 novembre 1853, et dont il eut onze enfants. Le goût de Fernando II pour les arts est bien connu. Sa Majesté dessine et grave avec l'habileté d'un praticien rompu au métier, et dernièrement la *Gazette des beaux-arts* a publié une planche due à la pointe de l'auguste artiste.

1. L'effectif de l'armée portugaise a été fixé, pour le pied de paix, par un décret du 20 décembre 1849, à vingt-quatre mille soldats de toutes armes. L'armée se compose du corps d'état-major, du corps du génie, de trois régiments d'artillerie, de deux régiments de lanciers, de six régiments de chasseurs à cheval, de dix-huit régiments d'infanterie et de neuf bataillons de chasseurs à pied. En y ajoutant la garde municipale de Lisbonne (douze cents hommes), celle de Porto (neuf cent cinquante hommes), enfin les quatre bataillons de vétérans, on a un total de vingt-huit mille neuf cent quatre-vingt-dix-sept hommes, dont seize cent vingt-huit officiers. En temps de guerre, l'effectif peut être porté à cinquante-trois mille trois cent neuf hommes. L'habillement des troupes est très-sévère. Les chasseurs à pied sont vêtus d'une veste brune. Les chasseurs et les artilleurs ont le sabre-baïonnette.

de la guerre, mais les traces qu'ils laissent dans l'histoire ne sont pas embarrassées de ruines, ni ternies par des misères et des larmes[1].

XXIX

Nous nous embarquons le 1er juin sur *la Ville de Malaga*. C'est un superbe vapeur de la compagnie des paquebots maritimes, commandé par le capitaine Aude, marin de bonne race. — Nous avons le cap sur Cadix...,

La veille nous nous étions séparés de M. Smith, qui rentrait en Espagne par Badajoz. Le hasard devait nous réunir encore, quelques semaines plus tard, sur la route de Cordoue à Lucena, et chez les célèbres contrebandiers d'Encinas-Reales. En nous quittant, Christoval nous gratifia de son sourire le plus gracieusement cannibalesque.

L'année dernière, en pleine arène de Puerto Santa Maria, il s'est laissé découdre un bras par un taureau. C'est dans cette course que Blanco, l'une des plus célèbres épées d'Espagne, s'est fait encorner en pleine poitrine par une bête furieuse.

Il y a un mois à peine, dans un wagon de la ligne de Versailles, Christoval me racontait lui-même les péripéties de cet événement.

Olivier MERSON.



Mafra. — Dessin de Catenacci d'après une photographie de M. Lefevre.

1. D. Pedro V, né le 16 septembre 1837, est monté sur le trône le 15 novembre 1853. Fernando II fut appelé à la régence pendant la minorité du roi, qui acheva ses études par un long voyage en France, en Angleterre, en Allemagne et en Italie. Le 16 septembre 1855, il reçut le pouvoir des mains du régent, et épousa, en mai 1858, la princesse Stéphanie, fille du prince Charles de Hohenzollern-Sigmaringen. La jeune reine est morte, après une courte maladie, le 17 juillet 1859.

(L'auteur du *Voyage dans les provinces du Nord du Portugal* ne s'est pas borné à feuilleter son carnet de voyage et à développer des notes prises sur la route, le plus souvent à la hâte. Il a consulté plusieurs ouvrages portugais et français, entre autres la *Mappa de Portugal*, l'*O panoroma*, le *Portugal artistico*, l'excellent volume de M. Ferdinand Denis, travail consciencieusement élaboré, rempli de renseignements sûrs et bien présentés, enfin les *Contemporains portugais*. M. de Vasconcellos écrit dans notre langue avec une véritable élégance et un grand charme de style, son livre des *Contemporains*, conçu dans un esprit très-sérieux et très-élevé, est une mine précieuse que fouilleront toujours avec fruit ceux qui voudront étudier les institutions politiques, et la marche des idées dans l'ancienne Lusitanie. M. Olivier Merson y a rencontré une partie des notes statistiques qui figurent dans son récit.

Nous devons également à la gracieuse obligeance de M. de Vasconcellos, la communication de quelques-unes des photographies d'après lesquelles ont été exécutées les gravures des livraisons concernant le Portugal.)



Environs de Lunéville. — Dessin de Lancelot[1].

DE PARIS A BUCHAREST,

CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES,

PAR M. V. DURUY.

1860 — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Villeneuve-Saint-Georges, 1er août.

Mon cher ami,

Vous êtes bien fidèle à votre titre et, chaque semaine, vous faites faire le tour du monde à vos quarante mille lecteurs. Grâce à vous, nous savons ce qu'il y a sous le pôle et ce qui se trouve sous l'équateur. Vous levez, d'une main fort peu discrète, les voiles dont l'Afrique centrale s'était jusqu'à ce jour enveloppée, et vous suivez pas à pas, sous toutes les latitudes, ces infatigables pionniers de la science, qui veulent achever la reconnaissance de notre globe, pour en livrer la possession au génie de la civilisation moderme.

Il est fort agréable de voyager si lestement et si loin. Vous pensez que ce ne le serait pas moins d'aller un peu plus près, et de laisser un moment les antipodes pour regarder autour de nous. L'Europe vous semble aussi curieuse à étudier que l'Australie ou le pays des Yakoutes; et le Rhin ou l'Elbe ne vous paraissent pas moins intéressants que le fleuve Jaune ou le Mackensie. Je suis assez de votre avis, puisque je me propose de descendre le Danube durant quatre ou cinq cents lieues. Vous me demandez les notes que je ramasserai en courant; je vous les enverrai volontiers, parce qu'après le plaisir de voir et de comprendre, il n'y en a pas de plus grand que de raconter à ses amis, et tout lecteur bienveillant en est un, ce que l'on a vu et ce que l'on a compris.

Seulement je vous préviens que je ne serai probablement le Christophe Colomb d'aucun nouveau monde. Je ne prétends découvrir ni l'Allemagne, ni l'Autriche, ni la Hongrie, pas même les Carpathes ou la Roumanie, comme Alexandre Dumas, à ma place, le ferait certainement. Je ne verrai que de vieilles choses. Il est vrai que le vieux vaut quelquefois le neuf; il ne s'agit que de savoir s'y prendre pour regarder.

Donc je me mettrai demain en route pour aller aussi loin que possible, sans sortir toutefois de notre bonne Europe. J'évite la mer, non pas que je ne l'aime beaucoup pour le plaisir des yeux, mais parce qu'elle ne garde rien, l'oublieuse qu'elle est, des hommes, des grandes choses et des peuples qu'elle a vus passer. La vague qui

1. Tous les dessins publiés dans cette livraison ont été faits d'après nature par M. Lancelot, qui a bien voulu suivre très-exactement, selon notre désir, l'itinéraire de M. V. Duruy.

suit le navire efface le sillon qu'il a creusé, et là où le sort des batailles a fait s'abîmer un empire, on n'aperçoit que le flot qui se joue dans son éternelle mobilité. Comme le paysan de Virgile dont la charrue met à découvert des casques vides, des glaives brisés et les grands os des aïeux :

Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris,

j'aime à sentir sous mes pieds une terre sonore, pleine de souvenirs. La nature toute seule est bien belle, mais l'homme ajoute à sa beauté immuable la variété infinie de ses pensées et de ses aventures. La terre où il a vécu et conquis la renommée conserve quelque chose de lui-même. Si le paysage de la campagne romaine a une incomparable grandeur, c'est qu'au-dessus de cette plaine nue et dévastée planent toujours les innombrables et imposantes images d'un passé deux fois glorieux.

Et voilà pourquoi je vais partir pour Strasbourg au lieu de m'en aller à Marseille.

II

Strasbourg, 2 août.

DANS L'ÎLE-DE-FRANCE ET LA CHAMPAGNE.

Le chemin de fer et la diligence. — Les Mortemart et les Clicquot. — La craie champenoise. — L'Ay et l'empereur Wenceslas. — La maréchale d'Estrées et le duc de Montébello. — Gloire récente du mousseux. — Quatre-vingt-dix-neuf moutons. — Un paysage de la Champagne Pouilleuse. — Pourquoi Champaubert et Montmirail sont-ils où les Prussiens les ont trouvés?

Le chemin de fer est décidément la pire manière de voyager. A peine parti, on arrive; le beau plaisir! Ah! pour le commis voyageur qui veut rattraper une affaire; pour le diplomate qui court à un protocole oublié; pour les amoureux qui volent à leur nid, ah! pour ceux-là, à la bonne heure, que le convoi s'élance à toute vapeur; ils ont mille raisons de se hâter et, tout en faisant soixante kilomètres à l'heure, ils se plaindront que la télégraphie électrique n'ait pas encore trouvé le moyen d'expédier les hommes aussi vite que les dépêches. Laissez faire, ô gens pressés, on y viendra. Mais pour ces grands enfants d'artistes et de poëtes qui, à la majestueuse rigidité des rails préfèrent une route, même défoncée, entre deux haies d'aubépines en fleurs, et, au sifflement aigu ou aux lourds gémissements de la locomotive haletante, le cri joyeux de l'oiseau qui se balance sur un épi doré dont il courbe à peine la tige, pour ceux-là le voyage même est le but, et l'arrivée le désenchantement.

Vous souvient-il du temps où la diligence régnait sans partage, où c'était admirablement aller que de faire ses trois petites lieues dans une heure? Alors on s'établissait dans sa voiture comme dans sa maison. Le conducteur y commandait en maître absolu; on lui appartenait. Mais il avait tant d'histoires à vous conter, tant de choses à vous faire voir le long du chemin! Et les montées trop roides, et les descentes trop rapides pour lesquelles il nous donnait la clef des champs! et le déjeuner, le dîner à la table d'hôte avec des incidents et des personnages chaque jour nouveaux! et toutes les têtes curieuses qui se mettaient aux fenêtres, à la traversée des villages, quand le conducteur sonnait sa fanfare, et que le postillon, si leste et fanfaron dans ce costume vert, rouge et jaune à boutons d'argent, qu'on ne voit plus qu'à l'Opéra, faisait si vaillamment claquer son fouet et réveillait à grand fracas toute une ville, rien que pour attraper au passage un sourire sur un visage aimé. Un jour, dans les Pyrénées, j'en vis un arrêter sans façon la voiture au beau milieu de la route, sauter à terre et courir à une fillette qui l'attendait au bord du chemin; c'était sa fiancée. Tandis que le couple amoureux revenait à petits pas au village, une amie bienveillante prenait gaillardement la place laissée libre et nous lançait à fond de train sur la route poudreuse.

Le voyageur, lui, n'avait pas de ces bonnes fortunes du cœur à travers champs, mais il avait celle des yeux. On regardait d'assez près pour voir, d'assez loin pour ne saisir que le côté pittoresque ou gracieux des choses et des gens. Et que de bonnes observations faites du haut de l'impériale; combien même de romans commencés dans le coupé, qui allaient, à quelque temps de là, finir à l'église ou autrement!

On voyageait enfin, aujourd'hui on arrive. On monte dans le wagon en cravate blanche et en gants jaunes, comme pour une visite; et on s'y ennuie, comme dans un salon, un jour de première présentation. A quoi bon lier conversation et connaissance, quand il faudra se quitter si vite.

Je deviens vieux, mon cher ami, car me voilà occupé à faire le procès au temps présent, ce qui a toujours été un signe infaillible de vieillesse survenante. C'est que me voici à Strasbourg, après avoir traversé une moitié de la France, sans avoir rien vu, fatigué de cette succession rapide et violente d'aspects toujours fuyants; la tête brisée de ce bruit infernal que les poètes d'autrefois réservaient pour les damnés; les yeux perdus de poussière et l'esprit vide, car je n'ai ramassé que bien peu de faits et pas la plus petite aventure le long de ces cinq cents kilomètres parcourus en dix heures.

Ne me demandez rien de la route. Jusque vers Épernay, j'ai vu un tourbillon au travers duquel j'ai distingué à grand'peine, un pays assez riche qui ne doit pas manquer d'agrément pour ceux qui y ont du bien au soleil. C'est cette zone de terres fertiles qui, se continuant tout autour de Paris, l'enveloppe de l'oasis de verdure si bien appelée l'Ile-de-France, et qui a été comme le noyau autour duquel le fruit s'est formé et a grossi. Là est née la France. La géographie explique Paris, comme elle explique bien d'autres choses. Faites arriver jusqu'aux lieux où la Seine, la Marne et l'Oise se rencontrent, les landes de la Champagne, les marais de la Sologne, les collines pierreuses du Perche, et la grande cité n'aurait pu croître sur ce sol ingrat.

A quelque distance en avant d'Épernay, je parvins cependant à apercevoir, sur une éminence, un château féodal, mais si bien conservé qu'il semble avoir été oublié par le temps et par la Révolution. C'est qu'il n'a jamais rien eu à démêler avec ces deux puissances redou-

tables. Cette vieillerie est toute neuve. Ces tourelles inoffensibles, ces remparts innocents sont bâtis d'hier, et c'est une main très-bourgeoise qui les a élevés, celle d'une marchande de vins d'Épernay. Mme veuve Clicquot a voulu donner à sa fille le luxe d'un gendre ayant autant de parchemins qu'elle avait de billets de banque, un Mortemart; et elle lui a fait la galanterie de lui bâtir un château qui, heureusement pour ses habitants, n'a de féodal que certaines apparences extérieures. Cette fantaisie a coûté deux millions; mais l'Angleterre et la Russie les ont payés. Le champagne Clicquot n'a pas plus de rivaux à Pétersbourg ou à Londres que l'esprit des Mortemart n'en avait à Versailles.

Cette prospérité date pourtant d'une époque funeste, de 1814. Mme Clicquot reçut alors chez elle l'empereur Alexandre et dépensa trente mille francs pour faire les honneurs de sa maison. C'était de l'argent bien placé. L'empereur, de retour à Pétersbourg, ne voulut boire que du champagne fourni par son hôtesse de Reims. Point n'est besoin d'ajouter que la cour le trouva excellent et, à l'exemple du maître, déclara qu'on n'en pouvait boire d'autre. Voilà comment Mme Clicquot a patriotiquement rattrapé quelques-uns des écus que les Russes d'alors nous emportèrent Saluons donc en passant cette grande fortune gagnée sur nos ennemis d'autrefois.

Le commerce des vins de Champagne porte bonheur : il paraît qu'on y gagne santé, richesse et longue vie : trois choses qui forment un bien beau capital. Mme Clicquot a aujourd'hui quatre-vingts ans; M. Moët, dont le nom n'est pas moins fameux, avait aussi beaucoup de millions, un château, celui de Romont et quatre-vingt-dix années. Ah! la belle industrie[1]!

Dans mon wagon ne se trouvait alors qu'un bon gros curé qui ne lisait pas trop son bréviaire, mais qui n'en parlait pas davantage, et un officier de marine qui, durant notre traversée, fuma quinze cigares, ce qui ne lui laissait pas le temps de parler beaucoup. Le paysage n'en disait pas plus; nous étions entrés, au delà d'Épernay, dans la Champagne Pouilleuse, une immense plaine de craie, onduleuse et plissée comme la surface d'une mer tranquille, dont les grandes et longues vagues se seraient doucement étendues et solidifiées, mais aride, sans bois ni moissons, et abandonnée en grande partie à la vaine pâture : le pin maritime, l'arbre des dunes, y pousse même misérablement.

Condamné par mes voisins à fermer la bouche, et par cette plaine monotone et poussiéreuse à fermer les yeux, je me mis à courir à travers le temps un peu plus vite que nous ne courions à travers la campagne; et j'arrivai tout droit à l'époque ou ce pays était une mer, ce sol une masse animée. Dans un pouce cube de cette craie champenoise sur laquelle nous roulons, on a compté dix millions d'écailles d'infusoires. Ainsi les infiniment petits ont bâti des continents. Ils en font encore. Lorsque dernièrement on a voulu connaître, pour la pose du câble électrique, quelle était la nature du fond de l'Océan entre l'ancien et le nouveau monde, on a trouvé de l'Irlande à Terre-Neuve, à trois milles mètres au-dessous de l'Atlantique, une plaine immense d'où la sonde n'a rapporté que des débris d'infusoires. Cette poussière que nous respirons a donc vécu, et cette terre qui porte aujourd'hui nos monuments, nos cités, notre civilisation si confiante et si fière, n'est, elle-même, qu'un immense champ de mort!

Le Champenois ne s'en inquiète guère; il trouve que ce sol si maigre fait bien pousser sa vigne et il ne tient pas à en savoir davantage. Sur son calcaire crayeux, il récolte un vin léger qui doit plus au vigneron qu'au soleil : le plus vif, le plus petillant et, pour tout dire, le plus spirituel des vins, ou, à tout le moins, le plus salutaire et le meilleur, s'il faut s'en tenir aux termes d'une grave délibération de la Faculté de Paris. Dijon et Bordeaux prétendent bien qu'elle a été prise après boire, mais, dans l'espèce, ce ne saurait être un cas de nullité.

Les deux cantons privilégiés, pour cette culture, sont la *montagne de Reims* (le Sillery), à quelque distance des lieux où nous passons, et la *rivière de Marne* (l'Ay) dont le chemin de fer longe les coteaux. L'hectare de vigne s'y vend dans les bons endroits de vingt-cinq à trente mille francs.

Cette fortune est d'hier. On conte, il est vrai, que l'empereur Wenceslas, qu'il faut bien que j'appelle le plus grand ivrogne de l'empire, puisque ses ministres le trouvaient plus souvent sous la table que sur le trône et que ses sujets finirent par l'y laisser, usait fort des vins de Champagne. Philippe de Bourgogne, qui signait joyeusement ses ordonnances : « Philippe, duc des bons vins, » ne mettait pas, pour son dîner, le Sillery bien loin du Beaune. Mais ce ne fut, réellement, qu'au seizième siècle que leur réputation se fonda : François Ier, Henri IV, même le pape Léon X, tous amoureux des belles et bonnes choses, souvent plus que de raison, voulurent avoir des vignes à Ay. Au dix-septième, ils devinrent à la mode. La noblesse et l'Église s'en mêlèrent pour leur commun plaisir et profit. Un bénédictin, dom Pérignon, vendangea si bien, non pas la vigne du Seigneur, mais celle de l'abbaye d'Hautvillers, que ce clos est resté un des meilleurs crus de la province; et la maréchale d'Estrées fit traiter le vin, dans les caves de son château de Sillery, avec un tel soin que les gourmets de la cour n'en voulurent point d'autre. Toute la Régence s'enivra d'Ay, et les gens qui croient à l'influence du physique sur le moral ont remarqué que la société du dix-huitième siècle

1. Un de mes amis, Champenois pur sang et excellent mathématicien, ce qui ne l'a pas empêché d'être vigneron (tous les Champenois le sont, l'ont été ou le seront), me fait observer que le château de Boursault a été bâti pour le gendre même de Mme Clicquot, le comte de Chevigné, auteur de *Contes champenois* très-décolletés, selon la tradition de la bonne province qui a toujours aimé à rire; que Reims, qui était autrefois une ville uniquement manufacturière, fait aujourd'hui une rude concurrence à Épernay et à Ay et qu'il s'y est fait, *dans les vins*, des fortunes de vingt millions, comme celle de M. Werlé, le maire. En 1855, malgré la guerre, les Russes ont encore bu six cent soixante-cinq mille quatre cent douze bouteilles de vin de Champagne; mais en 1857, après la paix, et sans doute pour la fêter, ils en ont demandé un million trente-deux mille cinq cent trois.

si charmante d'esprit, de pétulance et malheureusement aussi de vie légère, prenait autant de tasses de café et de verres de champagne que celle du dix-neuvième fume de mauvais tabac et boit de vin frelaté. Je ne sais pas si les mœurs en valent beaucoup mieux, mais l'esprit en vaut, certainement, beaucoup moins.

Les vins rouges de Champagne étaient encore les plus estimés, lorsqu'en 1780 un vigneron d'Épernay, M. Moët, osa faire six mille bouteilles de vin mousseux. On cria à la folie, au sacrilége. La folie se trouva sagesse. La Champagne exporte aujourd'hui autant de millions de bouteilles que le négociant d'Épernay en fabriquait de milliers, il y a quatre-vingts ans[1]. Dans les bonnes années, elle en produit deux ou trois fois autant, et certaines bouteilles portent quelques-uns des beaux noms de France. Un Montébello peut bien faire aujourd'hui, sans déroger, ce que faisait la maréchale d'Estrées sous Louis XIV.

Mais, oubli impardonnable! tout en me remémorant cette histoire, j'entrais au buffet et j'y pris une sandwich avec un verre d'eau. Être au pied du coteau d'Ay et lui faire cet affront! A présent je me rappelle avoir vu quantité de petites bouteilles au bouchon d'argent qui, à certaine table, se vidaient lestement. Des Anglais étaient là. Le *Guide* leur avait dit ce qu'il fallait faire à cette station et ils le faisaient. Oh! rouges insulaires, vous êtes de dignes voyageurs, et votre estomac connaît bien tous les pays par où vous avez passé! Je suis sûr qu'à Strasbourg, à cette heure, leur table est servie de jambon, de pâté de foie gras et de vin du Rhin que je suis bien capable d'oublier encore, peut-être même de choucroute que j'oublierai certainement.

Pour un Français qui, il y a vingt-cinq ans, fut Champenois durant deux mois, l'inconvenance était grande, et d'autant plus grande de ma part, que je suis persuadé, quoi qu'on en dise, qu'il passe quelque chose de la nature de ce vin ou du caractère qu'on lui a donné à ceux qui le fabriquent et qui en boivent bien un peu. Malgré leur renom fâcheux quant à l'esprit, les Champenois peuvent se glorifier d'un grand nombre d'hommes illustres. Une bonne partie de ces fabliaux caustiques, de ces contes salés où le seigneur, voire même le curé, étaient joyeusement pris à partie, sont nés dans la Champagne. Aussi suis-je tout disposé à accepter l'explication donnée à Napoléon du proverbe fameux : « Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font cent bêtes. »

« Sire, lui disait un grave président né dans la province, un comte de Champagne eut un jour besoin d'argent. Cette envie prend quelquefois aux princes. Il regarda sur tout son comté, et n'y voyant que maigres terres, chétives masures et gens à l'avenant, il ne savait sur quoi asseoir l'impôt prémédité. Un habile homme avisa les pauvres troupeaux du pays et démontra que c'était là une excellente matière imposable, puisqu'elle était nécessaire et se renouvelait incessamment. Le moyen fut trouvé bon et, pour faciliter le travail du fisc qui, en ce temps-là, était encore fort inexpérimenté, il fut décidé qu'on payerait une certaine somme pour chaque centaine de moutons qui passerait aux portes des villes. On paya d'abord, puis on ne paya plus. Au lieu de conduire de grands troupeaux à la ville, les Champenois avaient imaginé de n'en mener chaque fois que quatre-vingt-dix-neuf. Un jour enfin, le fisc impatienté saisit le berger et le réunit à son troupeau en disant : « Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font « cent bêtes. » Avouez que si l'histoire n'est pas vraie, elle est bien digne de l'être, et que les Champenois ont spirituellement expliqué que c'était par trop d'esprit qu'ils passaient pour si bêtes.

Nous ne faisons que longer la Champagne Pouilleuse; c'est à notre droite, et jusque vers Troyes, qu'elle s'étend. Pour en avoir une juste idée, il faut avoir été à Châlons et à Arcy-sur-Aube, dans une diligence disloquée qui fait bravement ses quatorze lieues en douze heures. Si vous êtes parti par une journée humide, grise et à l'avenant du paysage, vous trouvez des chemins ravinés, où le pied glisse et se colle, et qui se traînent sur des collines affaissées et sans forme. Autour de vous, des champs de seigle et de sarrasin où le coquelicot et les herbes parasites dominent, mais sans couvrir entièrement le sol qui apparaît, de place en place, gris et farineux, comme la peau sous la laine d'un mouton galeux. Çà et là, des carrés de sapins qui ne verdissent jamais; quelques ormes tordus et rabougris, ou un sureau malingre, qui ne parviennent pas à donner d'ombrage; de loin en loin un moulin à vent qui projette sur le ciel ses bras décharnés; mais partout cette boue laiteuse et cette terre d'un blanc sale, la plus odieuse des couleurs.

La construction d'une maison n'est, dans ce pays, ni difficile ni coûteuse. Le propriétaire d'un champ veut-il se donner un logis? Il creuse un trou, voilà la cave; la craie qu'il en tire, délayée et pétrie dans une sorte de gauffrier en bois, forme des *carreaux de terre* qui sèchent au soleil et qui, liés ensemble avec cette même boue un peu liquide, deviennent une chose laide et bête qui n'est ni une chaumière ni une maison. Mais gare qu'une grosse pluie ne survienne avant que tout ne soit fini; la muraille s'effondre, les carreaux de terre redeviennent ce qu'ils ont été, de la boue, et la boue retourne à son trou : *ça dégaille*, dit le paysan, avec une expression aussi laide que la chose, et tout est à recommencer.

Ces plaines immenses où il n'y a guère que les moutons qui poussent bien, ont cependant leur poésie ; le

1. On obtient les vins mousseux en mettant en bouteilles dans les mois d'avril à août qui suivent le pressurage, par une température d'au moins vingt à vingt-quatre degrés. La mousse est le résultat du gaz acide carbonique produit par la fermentation qui, contrariée dans le tonneau, s'y est à peine développée et se reproduit dans la bouteille. Mais on ne sait pas encore la produire à volonté. Chaque bouteille, destinée à l'Allemagne ou à la Suisse, reçoit six ou huit pour cent d'eau-de-vie et de sucre candi; pour l'Angleterre et la Russie, il en faut mettre jusqu'à quinze et seize pour cent. (Voy. Rendu, *Ampélographie française*.)

LES VIGNOBLES DE LA MARNE.



Route de Paris. Château de Boursault. Mordeuil. Cumières.



Cumières. Hautvillers. Dizy.



Mutigny Mareuil. Bisseuil. Oiry. Plivet.

Ay. Vue prise du mont-Bernon. — Dessin de M. Lancelot d'après M. Saint Ange Poterlet Chouilly.

désert a bien la sienne. C'est déjà quelque chose que l'espace et les vastes horizons qui laissent courir au loin les yeux et la pensée, tandis que flotte au-dessus de la tête un large pan de ce manteau d'azur et d'or dont le ciel enveloppe la terre. Mais au pied de ces collines crayeuses coulent aussi des ruisseaux dont les eaux ne sont pas toujours blanchâtres et qui entretiennent sur leurs rives un peu de fraîcheur et de verdure. Toute la vie de la plaine s'y concentre : les hommes y demeurent; les oiseaux y chantent; le sol y est fécond et les seuls arbres de cette région y croissent, l'aune, l'ormeau, le bouleau à la blanche écorce et le peuplier aux feuilles tremblantes. La nature sait placer partout des harmonies ou des oppositions qui font rêver. Il faut si peu à l'incomparable artiste pour faire un tableau charmant; et une oasis dans un désert l'est toujours.

Parfois aussi de grands spectacles s'y déploient. Quand la terre est si triste, sans forme, sans caractère et sans vie, c'est au ciel qu'il faut regarder pour y admirer les nuages empourprés du soir, ou, un jour d'été les préludes d'un grand orage; soit encore ce que je vis il y a quelque vingt ans, dans cette solitude, un lever de soleil presque aussi beau que ceux de Claude Lorrain sur l'Océan.

Le crépuscule commençait et laissait apercevoir un ciel encore chargé de nuages et d'ombres. Tout à coup, en un point de l'Orient, au bord même de l'horizon, ces vapeurs se nuancèrent de teintes qui, d'un moment à l'autre, devinrent à la fois plus vives et plus sombres. Des mouvements étranges s'y produisirent qui changèrent à chaque instant leur aspect et leur forme. Bientôt ce fut une fournaise ardente où semblait s'accomplir un travail de cyclopes. La lumière et les ombres figuraient les flammes et la fumée qui se mêlaient confusément. Des lueurs brillantes en jaillirent et, comme une gerbe de feu qui se délie et s'élance, s'épanouirent en éventail à la surface du ciel. On eût dit des glaives d'or qui étaient



Les landes de la Champagne. — Dessin de Lancelot.

projetés de ce foyer sauvage jusqu'au zénith. C'était bien en effet la lutte de deux puissances ennemies, le jour et les ténèbres. Cependant la fournaise devenait plus ardente; les couleurs plus vives; le ciel s'éclairait. Peu à peu les glaives de feu s'éteignirent et les dernières ombres de la nuit s'effacèrent; enfin l'astre montra, au-dessus de l'horizon, le bord étincelant de son disque enflammé : le roi de la création sortait radieux de sa couche nocturne.

Le majestueux phénomène était fini au ciel, mais un autre commençait sur la terre. La nature entière s'éveillait, secouant le froid et la torpeur de la nuit. Un frémissement courut dans l'air, comme pour saluer le maître de la vie qui ressaisissait son empire. Les arbres des chemins dont la tête était en pleine lumière agitaient leurs feuilles au contact des premiers rayons, tandis que le sarrasin en fleur laissait encore pencher ses blanches corolles sous le poids des gouttes de rosée que le soleil allait boire, pour que l'abeille pût venir butiner dans leur calice. Enfin, dans le lointain, la fumée montait lentement au-dessus des toits d'un village où les ménagères diligentes se mettaient déjà au travail de la journée. L'homme aussi reprenait à son tour possession de son domaine.

Épernay, où nous étions tout à l'heure, est le chef-lieu d'un arrondissement qui renferme Champaubert, Montmirail et Vauchamps, noms immortels, puisqu'ils ne sont pas ceux de batailles qui ont asservi des peuples ou satisfait l'orgueil d'un conquérant, mais de victoires qui ont été bien près de sauver la France de la plus grande honte dont un pays puisse être affligé, l'invasion étrangère.

Je tenais cependant à savoir pourquoi c'était ici plutôt que là, que Napoléon avait, de la pointe de son épée, écrit sur le sol de la Champagne, cette grande page d'histoire. Car plus on regardera attentivement dans les choses humaines, plus on restreindra le domaine de cette divinité aveugle que les anciens appelaient le Hasard et qui compte encore tant de crédules et de paresseux adorateurs. Quand je fus arrivé au bout de la Champagne et

que, chemin faisant, j'en eus bien étudié la carte, je trouvai dans la géographie la réponse.

Depuis notre départ nous n'avons cessé de monter une pente fort douce, mais s'élevant toujours, par une série de crêtes saillantes qui courent circulairement autour de Paris en augmentant d'altitude, à mesure qu'elles s'en éloignent, de sorte que la grande ville, vers laquelle tout afflue, occupe le point le plus bas d'une immense dépression demi-circulaire. Autour d'elle le terrain se relève par bourrelets superposés jusqu'à l'Ardenne, de manière à figurer une série de bassins emboîtés les uns dans les autres et dont on atteint successivement les bords.

De la géographie passez à l'histoire et vous verrez que ces crêtes saillantes ont été, naturellement, des positions militaires, et que sur elles se trouvent tous les champs de bataille où la France s'est rencontrée face à face avec l'invasion. Sur le premier que la Seine coupe près de Fontainebleau, sans l'empêcher de se continuer jusque derrière Versailles, je vois Montereau, Nogent, Sézanne, Vauchamps, Montmirail, Champaubert, Épernay, Craone et Laon, où la terre a tant bu de sang. Près du second, Troyes, Brienne, Vitry-le-François, Sainte-Menehould, Valmy. Au troisième, les défilés de l'Argonne. Sur le quatrième, Bar-sur-Seine, Bar-sur-Aube, Bar-le-Duc, Ligny. Près du cinquième, Châtillon-sur-Seine, Chaumont, Toul, Verdun. Le sixième est formé par les coteaux élevés qui s'étendent de Langres à Metz, à Thionville, à Longwy, à Montmédy et à Mézières.

Voilà, mon cher ami, comment j'ai traversé la maigre Champagne et le mince butin que j'ai pu y faire en courant. J'ajouterai à toute cette géographie un détail philologique : cette province est si éminemment française qu'elle n'a point de patois, quelque effort qu'on ait fait pour lui en trouver un.

III

ENTRE CHAMPAGNE ET LORRAINE.

La Champagne et un moine tonsuré. — Les hauts fourneaux de la Blaise. — L'Argonne et Goethe.

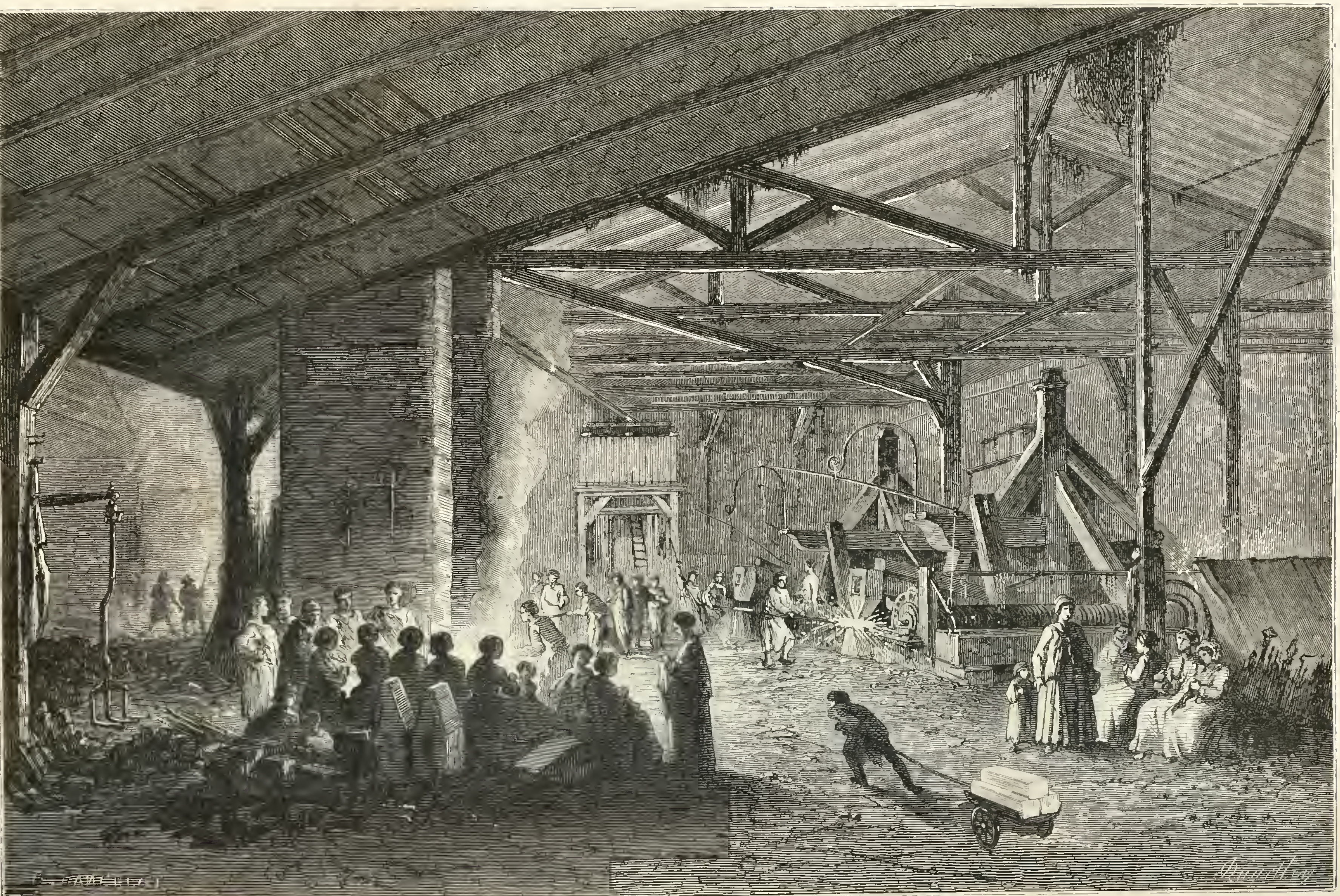
Bien que je sois allé, cette fois, tout d'une traite de Paris à Strasbourg, il faut que vous supposiez que je me suis arrêté à mi-chemin, vers Saint-Dizier, aux forges du Buisson. J'y suis venu, il y a quelques années, et je dois ce souvenir à l'excellent homme qui me montra alors ce coin de la France[1]. Vous prendrez cela, si vous le voulez, pour un aparté; on en fait à la comédie, on peut bien en faire en voyage, au milieu d'une causerie vagabonde comme celle-ci.

Les anciens Allemands désignaient leurs frontières par un mot particulier et leur donnaient une législation spéciale et curieuse que vous trouverez dans Grimm. Ils avaient compris que la vie ne se passait point là comme ailleurs. C'était la *mark* où se tenaient les plus vaillants et les plus hardis. Cette distinction serait pour la Champagne d'autant plus nécessaire que la géologie l'impose et que l'histoire l'accepte.

On pourrait, en effet, dire d'elle ce qu'un moine, dont l'épaisse chevelure avait été largement tonsurée, disait de l'Armorique, qui semble morte à l'intérieur tandis qu'elle est si vivante sur les bords, et qu'il comparait à sa tête chauve entourée de la couronne monacale. Cette grande plaine, sans bois, sans moissons, est bordée, à son pourtour, de riches terroirs où reparait une belle et puissante végétation. Ainsi Vitry-le-François, Saint-Dizier et Vassy, par où l'on en sort pour entrer en Lorraine, ont des eaux abondantes, de grasses prairies, où paissent de nombreux troupeaux, et quelques-unes des belles forêts de France. Il y a là, presque cachée sous l'herbe et sous les bois, une petite rivière, la Blaise, qui roule de l'or, tant elle fait marcher de moulins et d'usines. Le minerai de fer, et un des meilleurs, est à deux pas. D'un coup de hache on abat l'arbre qui sera le combustible; d'un coup de pioche on ouvre la mine, au-dessous de la forêt même; le sable de la rivière fournit le fondant; et une population nombreuse de bûcherons, de charbonniers et de forgerons vit de cette belle et vieille industrie. A l'usine, comme le haut fourneau ne peut attendre ni se reposer, les ouvriers sont partagés en escouades qui tour à tour travaillent six heures et se reposent autant. Tous habitent autour de l'usine même, qui semble un gros village et une seule famille. Chacun a sa maison entourée d'un petit jardin. Aux travaux de la forge qui donnent le salaire, ils ajoutent celui du champ qui donne la santé. La veillée se fait en commun : la femme, les filles viennent coudre et tricoter, à la lumière de tous ces feux, aux côtés du mari, du père et des fils, qui n'en travaillent que mieux.

Rien de curieux et d'imposant comme le spectacle du soir, quand on voit la flamme qui jaillit au-dessus des toits et que le conducteur du fourneau, armé d'une lourde barre de fer, fait la percée au bas du creuset. Alors la fonte enflammée ruisselle dans les moules en projetant tout autour des milliers d'étoiles bleues, vertes et rouges, qui éclatent et brillent comme les fusées d'un feu d'artifice. Plus loin, c'est le fer qu'on remue comme une pâte dans le four à pudler, qu'on porte sous un marteau pesant plusieurs milliers, qui le pétrit et le façonne, tantôt à coups puissants et redoublés, tantôt avec la précision mesurée et lente de l'outil le plus délicat dans la main la plus légère. Des lueurs éclatantes que l'œil ne peut fixer, et, à côté, d'épaisses ténèbres; des laves incandescentes auprès de la rivière qui tombe avec fracas sur les palettes de l'énorme roue; et ces géants demi-nus qui semblent jouer avec le fer, le feu et l'eau; et les femmes, les enfants, tranquilles ou joyeux, au milieu de ces forces bruyantes et redoutables que l'intelligence maîtrise et conduit. Dans les manufactures, et elles devraient bien maintenant s'appeler d'un autre nom, l'ouvrier est trop le serviteur de la machine : non-seulement

1. M. Danelle, maître des forges du Buisson et du Chatelier que ses fils ont gardées. Quand M. Lancelot s'est présenté au Buisson pour en faire le dessin, l'usine ne faisait que la moitié de son travail ordinaire; ils ont tout remis en mouvement et rallumé tous les feux pour que l'habile artiste pût passer une nuit à tout voir et à tout dessiner (voy. p. 346). Lui et moi leur en faisons ici nos remercîments.



Les forges du Buisson. — Dessin de Lancelot.

elle travaille, mais elle semble penser pour lui. Ici l'homme a encore besoin d'autant de force que d'adresse; les outils lui obéissent et la matière, tout en grondant, se soumet.

Tandis que je faisais avec mes souvenirs cette pointe vers le sud, dans la région boisée qui s'étend de la Marne à l'Aisne, et de Saint-Dizier à Brienne, le convoi nous entraînait à travers une large plaine qui devenait de plus en plus moutonneuse à mesure que nous approchions de Bar-le-Duc. C'est que nous allions franchir l'Argonne, ces hauteurs qui forment la séparation des bassins de la Marne et de la Meuse, et où Dumouriez trouva, il y a soixante-huit ans, les Thermopyles de la France. Aujourd'hui, bien des choses ont changé de ce côté. La vraie défense de l'Argonne n'était pas des cimes infranchissables, puisque nous le passons sans tunnel, par une tranchée profonde seulement de vingt-deux mètres[1]; mais il était couvert d'une vaste forêt coupée de gorges et de ravins difficiles à forcer, quand il y a de braves gens derrière, et qui le seraient encore, quoique la hache du bûcheron ait çà et là éclairci ces bois.

Tout le monde connaît cette campagne, si intelligente de la part du chef, si héroïque de la part des soldats. Je me garderai bien d'en parler en courant. Je ne pus pourtant me défendre d'une sorte d'émotion religieuse en passant si près de ces lieux où notre jeune armée reçut son premier baptême de feu et de gloire. Les émigrés qui guidaient Brunswick ne savaient pas encore « que la révolution est l'islamisme, » mais ils ne voyaient dans l'armée de Kellermann que des tailleurs et des cordonniers à qui le seul aspect de l'uniforme prussien ferait tomber les armes des mains. Il se trouva que « ces courtauds de boutiques » respiraient, comme de vieux soldats, l'odeur de la poudre, et ce furent les bandes fameuses de Frédéric II qui reculèrent devant nos conscrits.

Puisque je vais en Allemagne, permettez-moi un souvenir allemand. Goethe, déjà célèbre, suivait l'armée prussienne, non en soldat, mais en curieux. Car c'était moins une guerre que les coalisés croyaient faire qu'un voyage à Paris, une course rapide et au bout une entrée triomphale. On allait plein de gaieté et d'espérance : croisade de gentilshommes et de paladins qui avaient le trône et l'autel à rétablir, une reine admirablement belle à délivrer, et, plus vif plaisir encore, des manants à faire rentrer, à coups de cravache, dans leurs comptoirs. Chaque jour, vieux généraux et jeunes officiers se réunissaient autour du poëte, qui, malgré la calme sérénité de son puissant esprit, partageait leur confiance présomptueuse. Le canon de Valmy dissipa cette fumée. Le soir, au bivac, on lui demandait de chasser avec sa verve ordinaire les sinistres pressentiments qui déjà s'éveillaient. Mais ils l'avaient saisi lui-même : il resta muet longtemps. Lorsqu'il parla enfin, sa voix était grave, solennelle.


Un village de Lorraine. — Dessin de Lancelot.

« En ce lieu et dans ce jour, dit-il, une nouvelle époque commence pour l'histoire du monde. »

Et la folle assemblée demeura, comme le poëte, silencieuse et pensive.

Au milieu de nos régiments déguenillés, il avait vu ce que ne voyaient ni les princes, ni les hommes d'État, ni les hommes d'armée : les idées nouvelles avec leur irrésistible puissance.

Vingt-deux ans plus tard, presque aux mêmes lieux, la France luttait contre une autre invasion et succombait. Napoléon, pourtant, était un bien autre général que Dumouriez, et la garde valait mieux que nos conscrits de Valmy. Mais l'Allemagne, à son tour, avait l'ivresse du combat avec l'enthousiasme de la victoire et de la liberté, tandis que nous n'avions plus que la résignation héroïque qui honore la défaite et ne la prévient pas. La force morale s'était déplacée.

1. Aux cols de Loxéville et de Coutances. Là, il est vrai, se trouvent les pentes les plus fortes de toute la ligne, huit millimètres.

Fuyons ces lieux et ces souvenirs. Aussi bien, nous voilà dans une province qui ne les permettrait pas.

IV

EN LORRAINE.

La Lorraine est une place forte. — Bar-le-Duc, Commercy et le cardinal de Retz. — Les monastères d'autrefois et les usines d'aujourd'hui. — Les vins lorrains. — La croix de pierre de l'Étang-Saint-Jean. — Pourquoi les Évéchois? — Un camp volant. — Vue de montagne en chemin de fer.

La Lorraine, qui est à nous depuis moins d'un siècle, est pourtant une des régions les plus françaises; le cœur du pays y bat et tous les bras s'y arment quand il s'agit de le défendre. Entourée de trois côtés par des montagnes et coupée de grands fleuves, couverte de forêts, elle est une place forte dont les Vosges, l'Ardenne et l'Argonne forment l'enceinte; la Moselle et la Meuse les fossés, Metz la citadelle, Thionville le poste avancé. Et elle est bien approvisionnée de courage, car le rôle de province frontière a énergiquement trempé sa population. Si l'invasion du quinzième siècle fut brisée par la sainte héroïne de Vaucouleurs[1], il ne tint pas aux paysans lorrains levés en masse, en 1814, qu'ils n'arrêtassent celle du dix-neuvième : il y a des cadavres prussiens dans tous les fourrés du pays.

C'était à Révigny-aux-Vaches, gros village sur l'Ornain, que nou [illegible] entrés en Lorraine par le Barrois. Je croyais cette province plus fertile et mieux peuplée. Dans la partie, du moins, que nous traversons, je trouve le sol bien maigre et les villages bien rares. Il est vrai que beaucoup se tiennent au bord des ruisseaux, derrière des rideaux d'arbres qui les cachent l'été aux voyageurs du convoi. Les autres perchent sur les coteaux, avec des airs, qui, après tout, leur vont fort bien, de petites cités apennines. Un soleil très-vif ajoutait à l'illusion. Bar-le-Duc est ainsi élevé sur la cime et le flanc d'une colline. Ses maisons, serrées les unes contre les autres, forment plusieurs étages de toitures d'un rouge cru, comme j'en ai vu dans bien des peintures italiennes. Un camp romain est encore reconnaissable tout auprès sur les hauteurs de Fains, et la ville, assure-t-on, lui doit son nom celtique, parce qu'il *barra* plus d'une fois la route aux incursions germaines.



Bar-le-Duc. — Dessin de Lancelot.

Commercy, l'autre porte du Barrois, au bord de la Meuse, et la véritable entrée de la Lorraine, avait aussi son château d'en haut et son château d'en bas. Retz, le très-spirituel, mais fort mondain cardinal, capitaine de

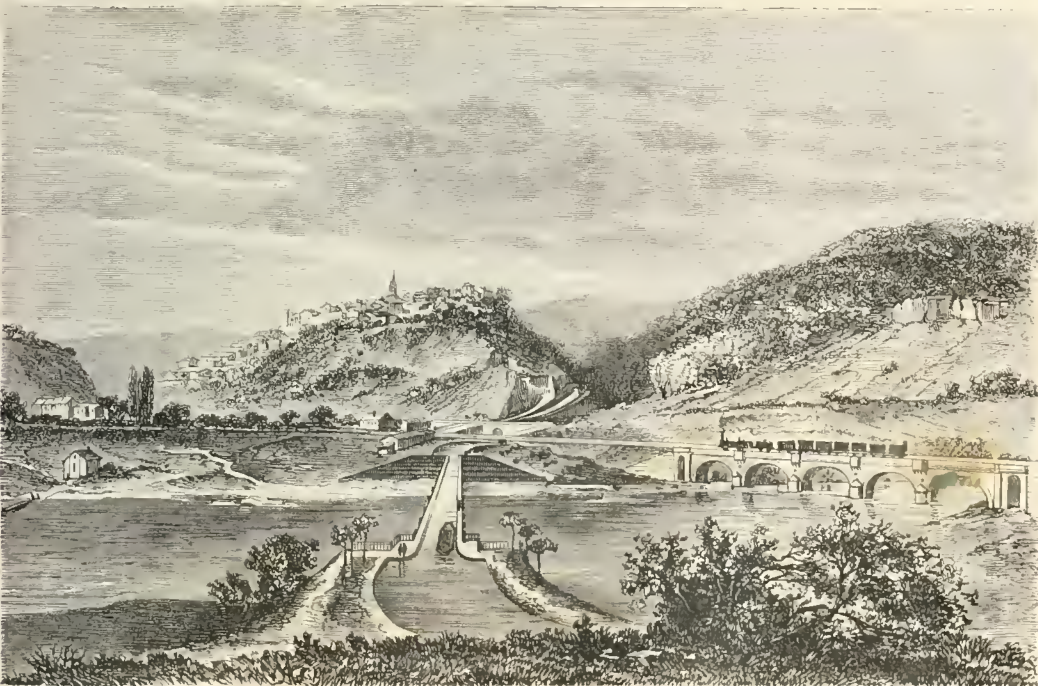
1. Domremy et Vaucouleurs sont près de la Meuse, à quelques lieues dans le sud-est de Bar-le-Duc. Domremy, où est née Jeanne d'Arc, était un village de Champagne, mais dépendant de Vaucouleurs et de la seigneurie de Neufchâteau que le duc de Lorraine tenait en fief.

hussards caché sous un camail d'archevêque, y écrivit ses *Mémoires*, qui sont bien le plus amusant des livres, mais non le plus véridique, comme il arrive, du reste, à presque tous les mémoires passés ou présents. Ce château, rebâti à la fin du dix-septième siècle par un bénédictin pour un prince de Vandemont et embelli encore



Vallée de la Moselle, près Liverdun. — Dessin de Lancelot.

par Stanislas Leckzinski, est bien déchu de ses splendeurs royales. On en a fait un quartier de cavalerie, comme de tant de cloîtres et d'églises on a fait des hospices et des manufactures. Les grandeurs d'autrefois abritent les misères et les nécessités d'aujourd'hui, chaque époque est caractérisée par ses monuments : jadis les monastères, à présent les usines, les théâtres, les casernes et les embarcadères, quand l'industrie triomphante veut bien faire à l'art l'aumône de Bélisaire, comme la compagnie de Strasbourg l'a fait pour son embarcadère de Paris.



Canal et chemin de fer, à Liverdun. — Dessin de Lancelot. (Voy. p. 354.)

Le chemin de fer a lestement sauté par-dessus l'Argonne, entre la Meuse et la Marne. Mais l'Ardenne, entre la Meuse et la Moselle, ne lui permet pas de ces familiarités. C'est par-dessous, avant Liverdun, qu'il nous faut passer, par deux tunnels qui, ensemble, ne font pas loin d'une demi-lieue de souterrains. Il débouchent entre les coteaux plantés de vignes, semés d'arbres et de maisonnettes, où nous voyons des chariots à quatre roues et à grandes ridelles évasées que traînent un cheval en brancards et une ou deux vaches maigres



Varangeville-Saint-Nicolas, près Nancy. — Dessin de Lancelot.

attelées en flèche. Celles-ci, par leur marche lourde et gauche, semblent dire : « Vous nous faites faire là une besogne qui n'est pas la nôtre, » et elles ont raison : je voudrais qu'on n'infligeât jamais un travail rude et pénible à aucun des êtres qui ont le grand labeur de la maternité.

A côté, marche le paysan avec l'inévitable hotte de bois qu'il ne quitte jamais : femmes et enfants, vignerons et ouvriers, tous la portent. Le Lorrain, avisé et économe, sait qu'il y a toujours, en cheminant, un débris, un rebut bon à ramasser. Chaque été sortent d'ici une multi-



Ruines de Lutzelbourg. — Dessin de Lancelot.

tude de savetiers et d'étameurs de cuillers, la hotte sur le dos ; que de choses, au fond, quand ils reviennent ! Seulement, à vol de locomotive, on dirait une population de bossus !

Des gens qui regardent si bien à leurs pieds, ne perdent pas leur temps à lever la tête pour écouter les oiseaux du ciel, ou le bruit du vent dans les grands arbres. La poésie a peu de charmes pour eux. Le surnom de *Noverca artium*, qu'on a donné à leur grande ville, la patriotique et vaillante, mais trop lacédémonienne cité

de Metz, ils le méritent un peu tous. Pays d'action plus que de pensée, la Lorraine qui a vu tant de ses enfants maréchaux, officiers supérieurs et légionnaires[1], n'a, je crois, que deux écrivains, Palissot et Gilbert, dont l'un compte à peine, dont l'autre peut-être a été trop compté; deux artistes aussi : Claude Gelée, grand peintre, mais qui ne le fut qu'après avoir trempé son pinceau dans la lumière de l'Italie et dans la poésie de la mer; Callot, un véritable artiste lorrain, celui-là, par son goût du réel, le dessinateur ou le peintre des *Misères de la guerre* et des *Pendus*.

Je ne sais plus dans quelle province de l'ouest je rencontrai un jour une noce de paysans. C'était au lendemain du mariage. Deux violons allaient en tête à travers champs; derrière, dansaient et riaient parents et amis tous parés de rubans et de feuillage, tandis que les deux fiancés, la main dans la main, sans mot dire, marchaient lentement le long de la haie en fleurs. A Liverdun aussi, pendant la minute d'arrêt, j'ai vu une noce de village défiler devant la gare. Il y avait bien les violons, mais suivis d'un vigoureux gaillard qui, les manches retroussées, portait, en guise de bannière, pendus aux dents d'une fourche un énorme quartier de veau, des volailles et des lapins. La première eût réjoui les yeux et le cœur de Lamartine; Pantagruel se fût mis de la seconde.

Nous voilà dans le riche bassin de la Moselle, dont les habitants, en dépit de la latitude, veulent boire du vin de leur cru, et en font. Je ne vous dirai pas qu'on récolte là de grands vins. Le meilleur de la Meurthe, celui de Thiaucourt, ne se vend que dix-huit à vingt francs l'hectolitre; mais celui de Scy, dans la Moselle, monte à cinquante francs, quand il est vieux, et on a vu des vins de Bar-le-Duc atteindre jusqu'à soixante-dix dans les bonnes années. Or, comme la Lorraine n'a pas consacré moins de trente mille hectares à



Les camps volants. — Dessin de Lancelot.

cette culture et que le rendement moyen est d'au moins trente-cinq hectolitres à l'hectare, on voit qu'elle produit plus d'un million d'hectolitres de vin, et que cette industrie met quelque chose comme vingt millions dans sa poche; à moins qu'elle ne préfère, ce qui se pourrait bien, en mettre le produit dans son estomac. Les droits à peu près prohibitifs qui, depuis 1814, arrêtent l'exportation sur Liége et le Luxembourg, font passer dans la consommation locale tout ce qui ne parvient pas à se faire transformer, à Châlons ou à Épernay, en champagne du plus authentique.

J'aurais voulu visiter Toul la Sainte, Nancy la Royale, et Lunéville la Militaire où la campagne est si verte, mais où la jeune fille regarde bien plus les beaux cuirassiers. Nous les traversons à toute vapeur et de côté, car les chemins de fer ont plus de respect pour les villes que pour les montagnes; ils tournent poliment autour de celles-là, tandis qu'ils passent sans façon tout au travers de celles-ci.

C'est à peine si j'ai le temps d'apercevoir les deux tours de la cathédrale de Toul richement décorées de leur dentelle de pierre. Je vous renvoie donc aux descriptions qu'on a tant de fois données, par le burin et la plume, des splendeurs de Nancy, une de nos villes de province où la ligne droite et la colonne ont le plus tôt régné. D'ailleurs, à ces monuments dont elle a le droit d'être fière, mais dont on trouve partout l'équivalent, je préfère la petite croix de pierre de l'étang Saint-Jean[1]. Là, une grande justice a été faite et une grande leçon a été donnée; là, a été brisée, il y a

1. Fabert, Lasalle, Custine Richepanse, Grenier, Molitor, Leclerc sont de Metz; Ney de Sarrelouis; Oudinot, Excelmans, Lobeau et Gérard de la Meuse; Drouot de Nancy, etc.

1. Cet étang, aujourd'hui desséché, est une prairie que le chemin de fer traverse, et où s'élève la gare de Nancy.

quatre siècles, l'ambition la plus brutale et la plus stérile. Le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, qui périt au siége de Nancy, en 1477, réunissait en lui les vices des deux époques entre lesquelles il vécut. Il avait déjà la violence de volonté des rois absolus qui allaient venir, et il gardait encore les passions emportées et féroces d'un seigneur féodal du moyen âge. La France, la Suisse, l'Allemagne et toutes les provinces de l'État bourguignon auraient pu dire comme le duc René, quand il prit la main du cadavre qu'on venait de trouver nu dans la glace d'un marais : « Cher cousin, Dieu ait votre âme ; vous nous avez fait moult maux et douleurs. »

Nancy et Lunéville sont des cités toutes modernes : l'une ne fut d'abord qu'un repos de chasse, à l'entrée de la grande plaine de Blamont ; l'autre, Nancy, une forteresse féodale, au milieu des marais. Mais Toul est une des plus anciennes cités des Gaules, comme deux autres villes lorraines, Verdun et Metz, les capitales du pays des *Évêchois*.

Tout en roulant à travers la fraîche et jolie vallée de la Meurthe, qui descend des Vosges et finit près de Frouard, au bord de la Moselle, je cherchais pourquoi ces trois villes avaient eu des destinées si complétement distinctes de celles du territoire qui les enveloppe : cités gauloises, quand le reste du pays est comme désert; municipes romains, villes épiscopales, villes libres, formant au milieu du duché de Lorraine, sans se toucher par aucune frontière, trois États souverains, les *Trois Évêchés*, et, pour finir, conquis par la France deux siècles avant la province au milieu de laquelle ils étaient placés.

A les voir sur la carte, elles forment un triangle qui a deux de ses sommets sur la Moselle et le troisième sur la Meuse. Ces deux fleuves ont été, surtout le premier qui débouche en pleine Allemagne, la grande route des invasions germaniques en Gaule, car les bords des rivières sont les premiers chemins des nations. Comme toujours, la résistance s'est concentrée du côté par où venait le péril. Metz et Toul ont barré la Moselle qui était la route la plus menacée, et rendu difficile le passage de l'Ardenne. Verdun a barré la Meuse et couvert le pied de l'Argonne. Ces trois peuples ont donc été comme les sentinelles avancées de la race celtique du côté de la Germanie.



Vallée de la Zorn. — Dessin de Lancelot

Ce rôle leur donna une force, une richesse que les Romains se gardèrent bien de déplacer. Ils les accrurent, au contraire, en les mettant sous la protection de leurs lois civiles et de leurs institutions urbaines. Quand le christianisme prit possession du nord-est de la Gaule, il ne trouva de ce côté que ces trois villes et y fit résider ses évêques ; les princes, les bourgeois, les investirent à l'envi de priviléges et d'autorité ; de sorte qu'au moment où la féodalité couvrit le reste du pays, elle heurta vainement aux portes des trois cités qui furent, dans cette région, le refuge de la vie et des libertés municipales, sous la protection obligée de l'Église, parfois malgré elle. Ces positions avaient été si bien choisies que la France a encore là trois de ses forteresses, dont une des meilleures.

Me voilà donc, encore une fois, courant d'un côté, tandis que le convoi court d'un autre ; et descendant la Moselle et la Meuse tandis que nous franchissons la Meurthe. C'est l'inévitable effet de cette rapidité d'impressions à laquelle on a besoin d'échapper, en fermant les yeux du corps pour ouvrir ceux de l'esprit. Comme, aux meilleures places, dans les wagons, on ne voit que de côté et qu'il n'y a que les choses très-éloignées qui restent un instant en vue, il faut bien, de temps à autre, se donner le plaisir d'une excursion.

Pour le moment, nous entrions dans une plaine coupée de bois, de ruisseaux et de quelques villages. A Varangeville-Saint-Nicolas, petite ville déchue, nous avons

un curieux effet de lumière. Au milieu de la vallée qu'enveloppent des collines d'une ligne assez ferme, coule une rivière, la Meurthe, toute tachetée d'îlots herbus, à fleur d'eau, et où se reflète une haute église de fière tournure ; un orage qui arrive la rend plus grande encore. De lourdes nuées écrasent le village qui entoure l'édifice et l'effacent sous des ombres aussi noires que celles de la nuit. Mais les wagons passent plus vite que l'orage et l'œil n'aperçoit qu'une grande silhouette dentelée et sombre dont l'image tremble à la surface de l'eau qui la continue et l'entraîne. On le dirait, du moins, tant s'unissent ici et se confondent harmonieusement la lumière, le mouvement et la forme, les trois beautés du paysage.

Plus loin, je vis un de ces *camps volants* qui sont l'effroi de la Lorraine. Les paysans appellent ainsi ces familles d'Alsaciens, Tziganes de l'Occident, qui chaque année quittent leur province pour aller vivre au loin, durant tout l'été, de mille industries suspectes.

Dans une mauvaise voiture, attelée de quelque chose dont Scarron n'aurait pas fait l'ombre d'un cheval, s'entassent père, mère, enfants déguenillés, demi-nus et sales. Ils y dorment pêle-mêle, les plus jeunes dans des corbeilles attachées aux ridelles de la voiture, le reste, au fond, dans la paille. Quand on les voit dehors, on ne comprend pas comment ils ont pu tous entrer.

Le vrai Bohémien garde son cachet d'origine : de beaux traits, un œil noir et profond, une figure quelquefois sinistre, mais toujours l'air intelligent de ces races orientales qui conservent, jusque dans la dégradation, la majesté de l'homme. Pour les nôtres, la faim, l'ignorance, le vice flétrissent leurs traits et abêtissent



Paysage à Saverne. — Dessin de Lancelot.

leurs visages. Un enfant est presque toujours beau; ceux-ci ont déjà tant de ruse dans les yeux ou de misère sur le corps qu'on souffre à regarder ces figures qui ne rient jamais, mais qui toujours guettent ce qu'il y aurait à recevoir ou à prendre.

Ils partent quand l'herbe a poussé le long des chemins pour la bête, et l'osier dans les haies et au bord des ruisseaux pour toute la famille. Leur industrie patente est de faire des paniers et ils y sont fort habiles, mais je doute que jamais marchand d'osier leur ait rien vendu, et je ne pense pas que les aliments, sauf le pain, leur coûtent beaucoup plus cher. Ils établissent leur campement auprès d'un village, non au milieu : on les verrait trop. Le jour, le père fait des corbeilles, tandis que les femmes frappent à toutes les portes pour vendre et mendier. Le soir les enfants vont dans les auberges faire des tours d'adresse. Mais que font-ils le matin, avant le soleil, à rôder au milieu des champs, dans les vignes et si près des fermes ?

Notre convoi surprit les nôtres arrêtés sous un bouquet d'arbres et en répétition de leurs exercices. Le père se glissait le long d'une oseraie ; les fils préparaient leurs tours, en cadence avec un mauvais violon que le frère aîné raclait, et la mère mettait le feu sous une marmite de fonte, probablement, le seul ustensile du ménage, où cuisait une olla podrida que Gil Blas n'eût certes pas présentée au licencié Sedillo.

Au delà de Lunéville, on commence à apercevoir les Vosges. Cette vue réveille tous mes souvenirs d'anciens voyages en Suisse, et je subis déjà cette sorte d'attraction que les montagnes exercent. Je me prépare à les bien voir : les voici. Hélas ! nous entrons sous terre et les passons dans une suite de tunnels sombres et bruyants. De temps en temps on revient au jour, et une fraîche val-

lée vous sourit; la forêt, les rochers surplombants se montrent; quelques ruines même, celles des châteaux de Lutzelbourg, de Haut-Bar et de Géroldseck, se laissent entrevoir, mais comme une décoration d'opéra qui, au coup de sifflet du machiniste, change à vue; la locomotive lance dans l'air son sifflement aigu, tout disparaît et nous retombons brutalement dans la nuit.

Nous sortons de l'autre côté de la montagne, dans la vallée de la Zorn, à Saverne, qu'on appelait la *clef de l'Alsace*, parce que la voie romaine de Metz à Strasbourg y passait. J'y aperçois un gros château rouge, qui aurait assez bon aspect s'il était bâti cent pieds plus haut. L'empereur y offre l'hospitalité aux veuves des hauts fonctionnaires : pas une ne veut y venir.

Voyez la contradiction, toutes y venaient, il y a cent ans, mariées ou non. C'est qu'il s'y trouvait alors le plus aimable et le plus prodigue des évêques, le cardinal de Rohan. Le marquis de Valfons dont on vient de publier les souvenirs, a vu Saverne dans toute sa gloire. « La maison, dit-il, comptait sept cents lits, cent quatre-vingts chevaux, des calèches à volonté. Il y avait toujours de vingt à trente femmes des plus aimables de la province, sans parler de celles de la cour et de Paris. La plus grande liberté y régnait; un maître d'hôtel parcourait le matin les appartements, prenant note de ceux qui voulaient être servis chez eux. Le soir tout le monde soupait ensemble, ce qui avait toujours l'air d'une fête. Le cardinal trouvait des expédients à tout. Le château était si plein, un jour que j'arrivais de Strasbourg avec quelques femmes, qu'une dame veuve avec un jeune militaire crut qu'il ne fallait point prolonger son séjour. Elle vint prendre congé du cardinal qui demanda pourquoi un si prompt départ. « Monseigneur, l'univers est ici; « je reviendrai quand la foule sera un peu diminuée. « — Non, madame, il faut demeurer. » Le valet de chambre-tapissier, chargé de la distribution des appartements, faisait la grimace et répétait tout bas à son maître : « Monseigneur, il n'y a pas de quoi la loger. « — Taisez-vous, vous êtes un sot; est-ce que l'appartement des bains est plein? — Non, monseigneur. — N'y « a-t-il pas deux lits? — Oui, monseigneur, mais ils sont « dans la même chambre, et cet officier... — Eh bien, « ne sont-ils pas venus ensemble? Les gens bornés comme « vous voient toujours en mal. » avec un pareil maître de maison tout est bonheur; aussi le temple ne désemplissait pas et il n'était femme ou fille de bonne maison qui ne rêvât Saverne. Je remarquai que tout y était de bon conseil, jusqu'au-dessus des portes, où il y avait pour légende le latin *suadere*, persuader. »

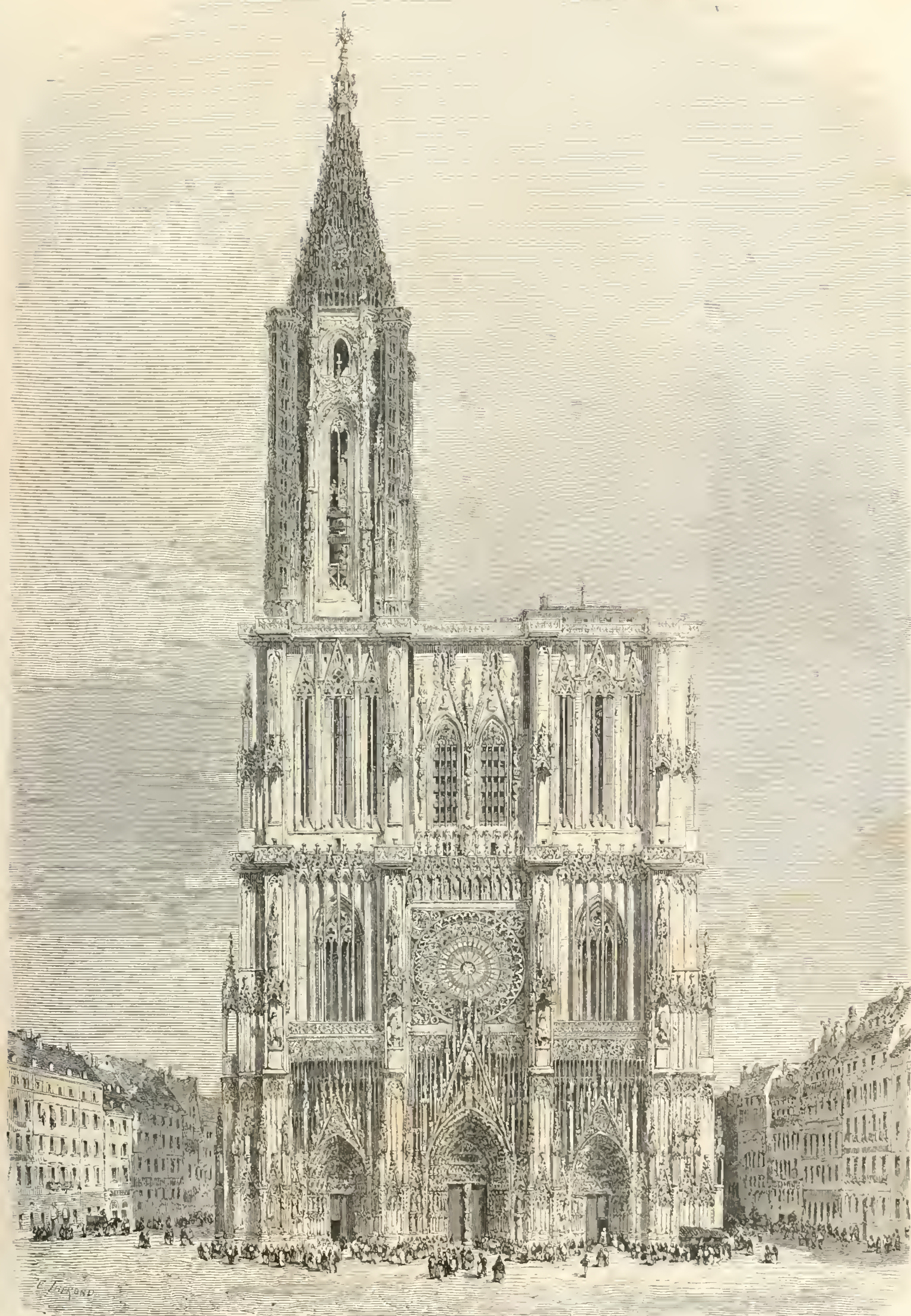
A Saverne, nous sommes en Alsace; le pays est vraiment beau : point de montagnes, mais des collines élevées, où çà et là perce le roc, avec des teintes rosées d'un aspect charmant; puis des forêts, des prés, des champs, de la fertilité, du travail et sans doute du bien-être. Le sol me paraît très-divisé; il doit y avoir là beaucoup de cette petite propriété qui sait faire sortir tant de choses de quelques perches de terrain. Les villages, en effet, se multiplient; on est en pleine moisson. Des femmes au costume éclatant conduisent des bœufs d'allures très-dégagées. Le maïs, le tabac, le houblon, poussent partout : diversité de culture qui annonce une population active et intelligente. Enfin, la flèche de Strasbourg pointe à l'horizon, et quelques minutes après nous entrons dans cette grande forteresse de la France au bruit, non pas du canon, mais du tonnerre : un orage diluvien après un soleil torride.

V. Duruy.

(La suite à la prochaine livraison.)



Avant Strasbourg. — Dessin de Lancelot.



La cathédrale de Strasbourg. — Dessin de Therond d'après une photographie.

DE PARIS A BUCHAREST,

CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES[1],

PAR M. V. DURUY

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

V

Strasbourg, 3 août.

EN ALSACE.

Deux ennemis. — Une Venise allemande. — Du haut du Münster; Castor et Pollux. — Les Cigognes — L'Alsace à vol d'oiseau.

L'orage d'hier, aux éclats retentissants, s'est changé en une de ces pluies fines et bêtes qui tombent sans rime ni raison, comme il me semblait qu'on n'en voyait qu'à Paris en novembre et à Rouen à peu près toute l'année. C'est à peine si je peux apercevoir la flèche de la cathédrale au travers de nuages sales et sans forme qui emplissent d'ombre et de vapeurs humides toute la vallée du Rhin. Je ne ferai certainement pas le tort à Strasbourg de le visiter par ce ciel sombre et bas; j'aurais peur de voir la bonne ville en laid.

J'aime mieux revenir un moment en arrière pour vous parler de deux choses que j'ai vues hier bien souvent, puisque je les ai traversées chacune sept et huit fois, mais dont il eût été malséant de prononcer même le nom en chemin de fer : la Marne et le canal de la Marne au Rhin.

Les chemins de fer, en effet, et les rivières sont, pour le quart d'heure, deux mortels ennemis : l'un fier et bruyant, dans l'éclat de la puissance et de la richesse, avec la faveur de l'opinion publique; l'autre qui continue modestement et sans bruit ses vieux services, allant à petits pas, mais allant toujours, et pourtant dédaigné, parce que, aujourd'hui, il ne suffit plus de marcher, il faut courir. Les chemins de fer ont d'abord tué la messagerie et la poste, ensuite le roulage; ils voudraient bien tuer encore la navigation et mettre les mariniers à terre, comme ils ont mis les postillons à pied. Ils y travaillent de leur mieux, avec les tarifs différentiels, les tarifs réduits et les tarifs d'abonnement. La marine paye à l'État ou aux compagnies concessionnaires des canaux des taxes de quatre, cinq et six centimes par tonne et par kilomètre. Certains chemins de fer ont réduit ce droit, pour ceux qui usent de leurs wagons, à deux centimes et demi. Remarquez qu'ils vont toujours, hiver comme été; qu'ils ne connaissent ni le froid, ni le chaud, ni les basses eaux, ni la glace, et qu'ils arrivent à heure fixe, ce qui plaît fort au commerce. Tout cela est donc de bonne guerre et le public y gagne.

Mais, d'autre part, les fleuves sont, comme disait Pascal, des chemins qui marchent tout seuls. Ils peuvent faire circuler presque sans frais des masses énormes de marchandises. Plus un pays en a, moins ses transports lui coûtent, et plus il lui reste d'argent pour ses autres affaires. Il importe donc de ne pas sacrifier un des adversaires à l'autre, et puisqu'on a tant donné depuis vingt ans aux chemins de fer, qui font fortune, il est juste qu'on donne un peu, maintenant, aux rivières qui dépérissent.

Ne vous êtes-vous jamais étonné de voir que le génie de Papin, de Watt et de Stephenson, doublé de celui de dix générations d'ingénieurs en tous pays, aboutisse à faire transporter par une machine, qui est le chef-d'œuvre de l'esprit humain, des pavés, des pierres de taille, des morceaux de bois et de la houille fort peu pressés d'arriver puisqu'on peut les emmagasiner sans perte et que le fleuve ou le canal voisins ne demanderaient pas mieux que de porter.

La France a le plus admirable système hydrographique de l'Europe : cinq grands fleuves descendant à quatre mers. On a fait communiquer ensemble ces fleuves par des canaux, et une tonne de houille venue des charbonnages de la Belgique par Valenciennes, ou d'Angleterre par Dunkerque, peut s'en aller, par nos eaux intérieures, au Havre, à Mulhouse, à Marseille, à Bordeaux, à Nantes ou à Brest. Avant le 10 octobre 185 , elle n'aurait pu aller jusqu'à Strasbourg, le canal de la Marne au Rhin n'ayant été ouvert qu'à cette époque.

La Marne est une gracieuse rivière qui descend du plateau de Langres, très-française par conséquent, puisqu'elle n'a pas, comme le Rhin, le Rhône et même la Garonne, ses sources à l'étranger. Mais les choses les plus charmantes ne sont pas toujours les meilleures. Que de jolies femmes sont revêches, capricieuses, difficiles à vivre! La Marne est ainsi. Sous les dehors d'une honnête rivière aimant les prés fleuris, les îles verdoyantes et les longs détours au pied des coteaux qui se mirent dans ses eaux limpides, elle a de si brusques emportements et tant de caprices, que le commerce a dû faire divorce d'avec elle de Paris à Épernay. Entre ces deux points les marchandises à destination des ports de la haute Marne sont transportées par le chemin de fer. Elles ne descendent le fleuve qu'à l'époque où les grandes eaux ont fait disparaître seize pertuis qui, en temps ordinaire, sont autant de cataractes.

Ainsi, il est bon de le répéter : faute de quelques millions jetés dans la Marne, ce cours d'eau, qui débouche dans la Seine, reste comme inutile; et Épernay qui peut envoyer un bateau de vins à Strasbourg, au travers de

1. Suite. — Dessins de M. Lancelot Voy. page 337 et la note.

trois chaînes de montagnes, l'Argonne, l'Ardenne et les Vosges, par-dessus cinq vallées profondes, celles de la Meuse, de la Moselle, de la Meurthe, de la Sarre et du Rhin, ose rarement en confier un au fleuve qui baigne ses murs, pour qu'il le descende jusqu'à Paris.

D'Épernay à Vitry on a construit un *canal latéral à la Marne*, livré en 1845 à la navigation et de Vitry à Strasbourg le *canal de la Marne au Rhin*, œuvre magnifique achevée en 1853, au prix de soixante-quinze millions.

Napoléon avait fait commencer en 1809 le *grand canal du Nord*, qui devait joindre Dusseldorf à Anvers, ou le Rhin à l'Escaut et par conséquent à la Seine, puisque la Seine est liée à ce fleuve par les canaux de l'Oise et de Saint-Quentin. Le canal de la Marne au Rhin est la même pensée reportée plus au sud, comme notre frontière le fut par les traités de 1814. Il coupe à angle droit toutes les rivières de Lorraine, ramasse leurs denrées qui n'avaient d'écoulement qu'au nord, vers les Pays-Bas et la Prusse rhénane, où le plus souvent la douane les arrêtait, et les porte à l'ouest et à l'est, vers le centre de la France et l'Allemagne, en passant à peu près par les mêmes localités que le chemin de fer. Tous deux se suivent comme deux coureurs rivaux, se heurtent, se croisent et se superposent : tantôt l'un, tantôt l'autre est dessous. Parfois ils sautent ensemble par-dessus une rivière, comme ils font à Liverdun pour la Moselle (voy. p. 347). Ici c'est la locomotive qui regarde de haut le navire ; à Hommarting, le navire le lui rend bien, notre convoi passa à douze mètres en contre-bas du canal. Ils arrivent aussi aux mêmes points à Strasbourg, où rien à peu près ne leur manque, et à Paris, où le service de la voie ferrée a bien tout ce qu'il lui faut, dans la plus belle de nos gares, mais où la marine n'a ni un grand port de déchargement, ni hangars pour abriter les marchandises, ni docks pour les garder, ni cale pour réparer les bateaux, et où l'île Louviers, encore inhabitée, donnerait tout cela si l'on y creusait un vaste bassin, qui serait pour le commerce de la haute Seine et des canaux qui en dépendent ce que le bassin de la Villette est pour celui de la basse Seine et des canaux du Nord[1]. C'est une grande et utile idée que je livre pour rien à ceux qui voudront la prendre.

Mais il y a deux Paris, celui de l'ouest qui est l'objet de toutes les faveurs municipales, et celui de l'est qu'on oublie. Un ancien membre de l'édilité parisienne a calculé que depuis 1760 on a dépensé dans l'un, tout juste autant de pièces de vingt francs qu'il a été donné à l'autre de centimes.

Voilà, mon cher ami, une digression qui court le risque de vous paraître bien maussade. Vous voudriez des aventures, et je vous fais des raisonnements ; de l'inconnu, et je vous parle de choses à votre porte. Prenez-vous-en à la pluie qui m'emprisonne et me fait rêver d'eau.

Et puis Strasbourg est une Venise allemande. S'il n'est pas construit dans une lagune, c'est au milieu d'un marais qu'il a été bâti.

Une éclaircie s'étant faite, je viens d'en parcourir les rues. Trois bras de l'Ill l'arrosent et on les traverse sur plus de soixante ponts. Trois canaux aussi y arrivent et le Rhin est à deux pas, de sorte que si les chemins de fer n'existaient point, Strasbourg serait dans la plus magnifique position commerciale du continent, au point de rencontre de quatre lignes navigables qui aboutissent par le Rhin à la mer du Nord, par la Marne et la Seine à la Manche, par la Saône et le Rhône à la Méditerranée, par le Mein, le canal Louis et le Danube à la mer Noire.

Il y a quarante ans ces avantages auraient été immenses, aujourd'hui les voies ferrées les réduisent de beaucoup. Toutefois il ne faut point trop écouter les prophètes de malheur qui s'en vont disant : les canaux se meurent ! les canaux sont morts ! En 1857, canaux et rivières ont encore transporté cinquante-deux millions de tonnes, et les chemins de fer douze millions seulement.

Beaucoup de gens, et de ceux à qui l'intérêt ouvre bien les yeux, trouvent même que nous n'en avons pas assez. A la dernière exposition de la haute Marne, on avait construit avec de la houille une falaise au bord d'un lac, et sur ce lac un bateau en miniature qui transportait du charbon : c'était une réclame *parlante*. La haute Marne a de belles forêts, sa houille est belge et prussienne : elle vient de Mons et de Sarrebruck, en payant gros pour faire sur une de ces routes trois cents, sur l'autre cinq cents kilomètres, mais en payant bien davantage pour faire sur charrettes les quatre ou cinq heures qui séparent Saint-Dizier du canal. Aussi réclame-t-on par tous les moyens l'achèvement du canal de la Sarre qui prendrait le charbon au plateau de la mine, et un embranchement sur Saint-Dizier, du canal de la Marne au Rhin, qui le conduirait aux usines de la Blaise[1]. Le transport ne coûterait plus que cinq à six francs la tonne au lieu de quatorze francs quatre-vingt-quinze centimes pour la houille prussienne, et de seize francs quinze centimes pour la houille belge. La différence serait bien plus sensible encore pour les exportations. Les usines de la haute Marne pourraient envoyer leurs fers et leur fonte à Valenciennes et à Lille, moyennant un droit maximum de huit francs, au lieu de trente francs. A ces prix nos forges champenoises pourraient soutenir la concurrence anglaise.

Autre exemple. En 1847 le chemin de fer d'Alsace réduisit ses tarifs pour attirer à lui une partie des transports qu'opérait le canal du Rhône au Rhin. Le mouvement de la navigation tomba soudainement de moitié et l'État qui en avait tiré en 1847 pour onze cent mille francs de droits, n'en reçut plus, en 1848, que la moitié. Les circonstances politiques ne suffisaient pas seules à causer cette différence. Un décret de 1850 réduisit l'im-

1. Le quai de l'île Louviers est très-insuffisant et constamment encombré des marchandises les plus diverses, ce qui y produit un affreux pêle-mêle. Les bateaux y sont amarrés en triple et parfois quadruple rang ; et la ville n'y entretient aucun service de police. Sans l'octroi, tout y serait à l'abandon, et les employés des douanes ne peuvent empêcher de gros vols de s'y commettre. Enfin, chose étrange, il n'existe pas à Paris une seule cale pour la réparation des bateaux ; ceux qui veulent réparer leurs avaries, sont obligés de retourner à leurs ports respectifs, au risque de couler en route

1. On y compte 50 usines dans un parcours de 40 kilomètres.

pôt dû au Trésor dans une proportion telle (dix et cinq centimes par tonne et par kilomètre) que la concurrence redevint possible, que le canal se remit à travailler, et que le bas prix accroissant, comme toujours, la consommation, dès 1852 l'État percevait avec son tarif réduit un tiers de plus qu'il n'avait gagné avec son tarif élevé, soit un million cinq cent trente-cinq mille cent vingt francs.

Strasbourg ne doit donc pas désespérer de sa fortune, et, du reste, n'en a pas l'air. Avec la ceinture de pierre que la politique lui a donnée et lui impose, l'espace lui manquerait s'il voulait se faire industriel, mais il n'y pense pas et n'a qu'un bien petit nombre de grandes usines, la Chartreuse entre autres, qui est si admirablement installée pour le bien-être des ouvriers. Il se contente d'être la ville de France où, après Paris, l'étude est le plus en honneur, où les sociétés savantes sont le plus occupées, les collections, les bibliothèques le mieux remplies. Son Opéra, du moins l'orchestre, ne le cède à nul autre, grâce à la munificence d'un particulier qui lui légua, il y a dix ans, plus de cent mille francs de rente; il a même une véritable école de peinture qui a rompu avec la pratique et les théories nébuleuses de l'Allemagne, pour faire de la réalité intéressante, sans faire du réalisme; témoin les *Schlitteurs des Vosges*, de M. Théophile Schuler. Voilà pour ses intérêts moraux. Quant à ses intérêts matériels, il est déjà le marché de l'Alsace et d'une partie de la Suisse, ce qui met pas mal d'argent dans ses mains. Il travaille à étendre le cercle de ses relations et veut qu'on trouve tout chez lui, même les dernières modes de Paris. Un de mes compagnons de route qui ne voyageait, je crois, qu'à la seule fin de poursuivre des études de dandysme, découvrit dans la rue des Grandes-Arcades un faux col nouveau et s'indigna de n'en avoir pas eu connaissance au boulevard des Italiens.

Aussi plus de costume national. Déjà, dans un salon bourgeois d'il y a quatre-vingts ans, la sœur de Frédérica



Plate-forme de la cathédrale de Strasbourg. — Dessin de Lancelot.

se désolait d'être seule à porter les longues tresses blondes, le corset écarlate et le petit tablier de soie. De la bourgeoisie les modes parisiennes sont descendues dans le peuple. Les campagnards ont bien encore le gilet rouge, la culotte courte, avec un petit tablier blanc et le tricorne, dont un des côtés se rabat sur les yeux; mais, à la ville, le jupon écarlate et les larges chapeaux de pailles enrubanés s'en vont, tout comme les deux cornettes noires nouées sur la tête et le chignon traversé d'une flèche d'or. Les ouvriers ont la blouse du faubourg Saint-Antoine, et je ne vois qu'une différence, c'est que les cuisinières d'ici ne portent pas encore la crinoline dont les nôtres sont si heureuses; révolution qui en amènera sûrement une autre: les propriétaires parisiens devant être par là forcés de changer leurs mesures, pour que la cuisinière puisse au moins tenir dans sa cuisine.

Deux choses indigènes se défendent avec opiniâtreté: un pavé détestable, malgré sa régularité apparente, et le patois allemand, ce qui ne veut pas dire le patriotisme allemand. Les Alsaciens sont peut-être, avec les Lorrains, les plus français de nos provinciaux. L'an dernier, on leur eût fait un sensible plaisir de leur donner un Solférino germanique; et quand les étudiants d'outre-Rhin essayèrent de faire de la propagande, en invoquant leur sang teuton, ils leur répondirent avec le meilleur français qu'ils purent trouver d'avoir à déguerpir au plus vite.

Voilà de quoi embarrasser les grands docteurs d'outre-Rhin et même ceux de ce côté-ci qui parlent si pertinemment de la race et qui mettent tant d'idées et de sentiments immuables dans les globules du sang. Mais à quoi cela tient-il? Une garnison permanente de douze mille hommes est un grand moyen de propagande; ensuite faire partie d'un grand peuple, d'une grande gloire, c'est quelque chose; et avoir pour acheteurs trente-sept millions d'hommes, comme Mulhouse qui meuble la France ou l'habille de ses cotonnades, c'est beaucoup.

Dans les âges barbares, les peuples se groupent selon le sol et selon la langue. Ces deux forces gardent longtemps leur puissance, mais les opinions et les intérêts en forment une autre qui domine la première. Strasbourg, restée libre, serait une petite ville d'Allemagne, et c'est une grande cité, l'orgueil et la force de la France, ce qui ne lui laisse aucun regret de n'avoir pas, comme Brême et Lubeck, un quart de voix à porter dans ce conseil de muets et de fantômes qui siégent à Francfort.

Strasbourg touche à l'Allemagne et lui présente bien des bons côtés du caractère français : le patriotisme, l'esprit militaire, le goût des choses de l'intelligence ; mais un des traits les plus marqués lui manque, la grâce. Il faut l'avouer, si Strasbourg est propre, régulier et de tout point convenable, il n'est pas précisément beau.



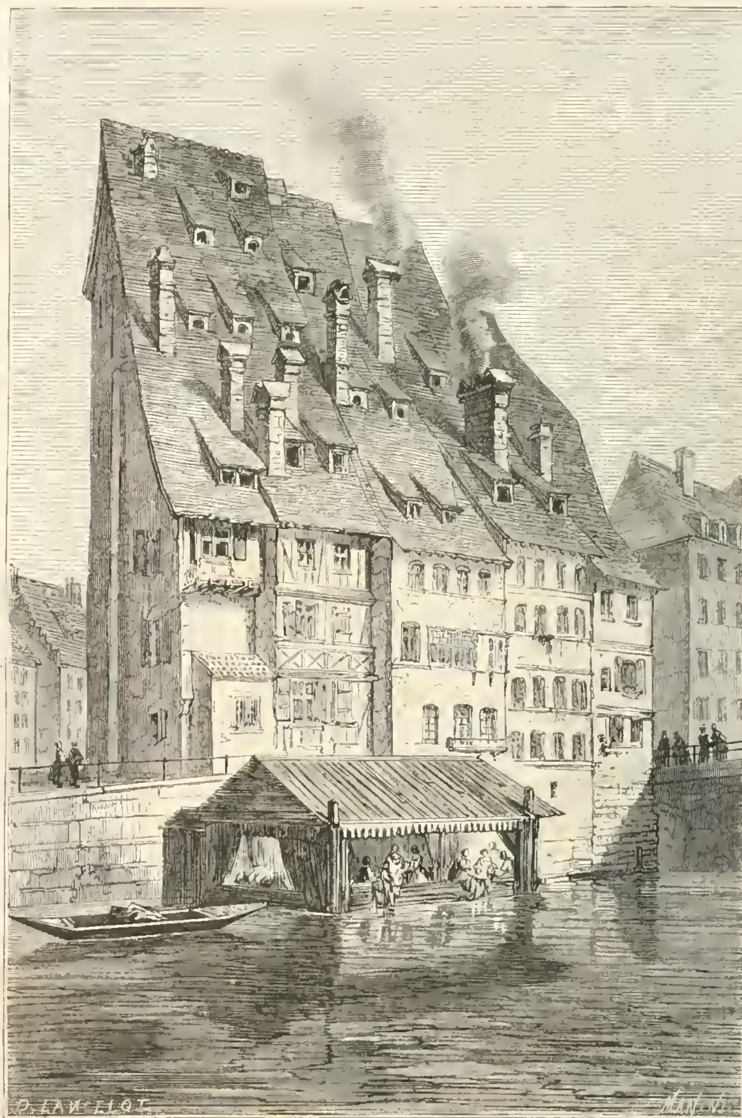
Les vieilles maisons de Strasbourg. — Dessin de Lancelot.

Il n'a que deux monuments, sa cathédrale et ses fortifications. Pour les voir d'un coup je montai aux tours. Il était de bonne heure, c'est-à-dire trop tôt. La brume, en effet, cachait l'horizon, et les arbres des remparts cachaient la ligne des défenses. Les Vosges semblaient fort modestes ; le Rhin ne se laissait voir que par des échappées ; seule, la Forêt-Noire de l'autre côté du fleuve montrait des hauteurs dignes du nom de montagnes. Je cherchais avidement les Alpes de la Suisse. On ne les voit jamais. Ce que je distinguais bien, c'était la plaine parfaitement unie qui s'étend des Vosges à la Forêt-Noire et que le Rhin coupe en deux. Cette plaine a été évidemment un grand lac qui s'ouvrait à Bâle et se fermait vers le Taunus à Mayence. M. Élie de Beaumont prétend que les deux chaînes ne formaient qu'un seul massif dont le centre s'est effondré pour ouvrir une issue au Rhin ; ce pourrait bien être vrai.

De là-haut je voyais la citadelle construite par Louis XIV

autant contre Strasbourg que contre l'Allemagne, et la double enceinte de la cité, les écluses à l'aide desquelles on inonde les fossés, l'île enfin qu'enveloppent deux des bras de la rivière et qui forment à l'intérieur de la forteresse un réduit pour une résistance désespérée. Il y a pourtant quelque chose qui vaut mieux que tout cela pour la défense de Strasbourg; c'est que l'ennemi ne pourrait aux environs donner un coup de pioche, sans faire jaillir l'eau; il se noierait dans ses tranchées.

Je ne vous parlerai pas du *Münster*, de la fameuse horloge de Schwilgué et de cette flèche à jour, qui monte plus haut qu'aucun des monuments que l'homme ait bâtis; la gravure en est partout. Mais je noterai que Strasbourg soigne sa cathédrale, comme une ménagère hollandaise soigne sa maison. Elle est lavée, brossée, frottée du haut en bas. Je défie qu'on y trouve six pouces carrés de muraille accessible à la brosse où l'œil et la main des surveillants ne passent point, chaque semaine, peut-être chaque jour Sur la plate-forme de la petite tour, à trois cent soixante marches de hauteur, deux gardiens veillent en permanence, avec un immense porte-voix, pour crier à la ville, dès qu'ils voient briller une étincelle, qu'un incendie s'allume. Afin de les obliger à rester là, la municipalité leur y a bâti une maisonnette, et, pour être bien sûre qu'ils tiennent les yeux ouverts, elle leur fait sonner toutes les quinze minutes la grande cloche. Que la ville dorme ou veille, ils sonnent toujours. Voilà une drôle d'existence, passée à cent mètres en l'air, à remuer un battant d'horloge! En décembre et en janvier il ne doit pas faire bon là-haut, vers les quatre heures du matin, par une jolie brise de l'est. Ils ont la ressource de faire comme Castor et Pollux qui étaient alternativement au ciel et aux enfers: chacun à tour de rôle, gèle sur la plate-forme et ronfle auprès du poêle.



Une rue de Strasbourg. — Dessin de Lancelot.

Strasbourg, je vous l'ai dit, a le culte de son Münster. La ville d'ailleurs ayant pris la place d'un marais, on n'y voit rien que le ciel: donc, on monte souvent à la plate-forme de la tour, pour respirer à l'aise, regarder au loin et se laisser aller à cette vague et douce rêverie qui vous prend si vite sur les hauts lieux. Mais Strasbourg aime aussi à dîner et à boire; la plate-forme n'est pas toujours le théâtre d'une contemplation inactive: on y festoie largement. Goethe raconte qu'il venait souvent y goûter, et un goûter allemand, même de poëte, serait un solide dîner ailleurs. Une inscription gravée sur la tour rappelle qu'en 1842 le congrès scientifique siégeant dans la ville fut convié par la municipalité à un grand banquet qui eut lieu sur la plate-forme. Le Münster, vous le voyez, sert à tout. La montée, la chaleur et le grand air avaient donné bon appétit et grande soif : l'inscription ne dit pas comment se fit, ensuite, la descente des trois cent soixante marches.

On dit que les rues de Strasbourg, comme certaines rues de Rouen, gardent leur cachet du moyen âge. J'ai vu peu de vieilles maisons en bois, quoiqu'il y en ait encore bon nombre à étages surplombant. On remarque quelques constructions modernes faites avec la pierre rose des Vosges, et presque partout ces grands toits qui vont si bien à notre climat et qui se prêtant à des combinaisons variées, finissent mieux l'édifice.

Une de ces décorations m'intrigua longtemps. A force

1. Notre gravure des vieilles maisons de Strasbourg est empruntée à une planche du *Strasbourg illustré*, ou *panorama pittoresque, historique et statistique de Strasbourg et de ses environs*, par Frédéric Piton, 1855. C'est un livre qui contient de curieux ren-

de regarder, je reconnus des nids, mais des nids à y coucher George et Baby. C'étaient des nids de cigogne établis sur les cheminées les plus élevées de la ville. Chaque année au printemps, elles arrivent; elles partent à l'automne avec leurs petits, dont elles laissent beaucoup en route, car elles reviennent l'année suivante en nombre égal : il ne paraît pas s'accroître. Sur cinq ou six maisons j'en comptai treize perchées au plus haut des toits, où la bonhomie alsacienne les aide à construire leur édifice. Comme jamais on ne les inquiète, elles ne sont point farouches et on les voit faire gravement leur toilette du bout de leur long bec, au milieu du bruit de la ville, ou voler au-dessus du marché à un demi-jet de pierre.

Entre sept et huit heures, Strasbourg se couche ou plutôt se souvient qu'il est allemand. Il ferme ses boutiques, mais ouvre ses brasseries. Alors les pipes s'allument, les voix s'élèvent et la bière coule à flots. Je n'ai pas attendu qu'il allât dormir pour venir causer avec vous, de sorte que je ne saurais vous dire jusqu'à quelle heure sa veillée se prolonge. Une chose certaine, c'est qu'à sept heures du matin, il bâillait encore et se frottait les yeux, comme quelqu'un qui n'a pas assez dormi.

Mais ces brasseries, refuge des vieilles mœurs allemandes, elles-mêmes se transforment. La mode s'y glisse. J'en ai vu où les fumeurs laissaient une somme suffisante d'air respirable; où l'on servait des glaces sous des verandas et des galeries à jour peintes en blanc et or. Tortoni et le style Pompadour au pied du Münster!

Le temps me manquait cette fois pour visiter l'Alsace. Mais je l'ai vue, il y a quelques années et je puis vous assurer qu'aucune de nos vieilles provinces n'est à la fois aussi pittoresque et aussi industrielle.

Si vous suivez les bords du Rhin, c'est la chaîne des Vosges dont vous voyez se découper sur le ciel les ballons mollement arrondis. Ils sont tous accessibles et couverts à peu près partout de terre végétale, de sorte que si l'on n'y trouve pas les belles horreurs des grandes montagnes, on n'y rencontre pas non plus leur nudité et leur misère. Au sommet, les pâturages; quelquefois même à mille mètres de hauteur des moissons; sur les pentes élevées d'épaisses forêts de hêtres et de sapins, coupées de riches vallons où des cascades se précipitent, comme celle du Nidock qui tombe de trente mètres de haut. Au-dessous la zone des châtaigniers; plus bas, les vignes, enfin la plaine féconde. Ici des lacs tranquilles entourés de sombres bois de pins; là une forteresse féodale fièrement posée sur un rocher abrupt, et si vivante encore sous le lierre et les clématites qui montent à l'assaut des tours, qu'on s'attend volontiers à voir sortir du pont-levis la longue file des chevaliers, et la dame châtelaine sur sa blanche haquenée, et leur pompeux cortége, tout ce moyen âge enfin si beau à voir.... de loin à travers les siècles et l'imagination des poëtes. Avant la guerre de Trente ans on comptait en Alsace trois cents de ces châteaux. Que de larmes et de sang avaient été versés autour de ces murs de granit!

Êtes-vous dans la montagne? Le plus riche tapis de verdure se déroule à vos pieds, semé de nombreux villages qui de là-haut paraissent de blanches fleurs émaillant la prairie; plus loin, les eaux miroitantes du Rhin, avec leurs îles innombrables, vertes émeraudes sur un ruban d'argent. De l'autre côté du fleuve, les sombres teintes de la Forêt-Noire; plus haut encore dans le sud-est, les géants des Alpes qu'on n'aperçoit pas de Strasbourg à cause d'une colline qui les cache, mais qu'on voit très-bien du Donon ou du ballon d'Alsace, avec leurs neiges éternelles qu'à certains jours le soleil couchant dore de couleurs ardentes, comme s'il allumait un immense incendie sur leurs cimes.

L'industrie est venue ajouter ses richesses à celles du sol, et une population forte, patiente, laborieuse, cultive le blé, le tabac et la garance dans la plaine, tisse et teint le coton à Mulhouse, forge le fer à Sainte-Marie-aux-Mines, exploite les laiteries des Vosges et donne de braves recrues à notre grosse cavalerie.

Quelques-unes de ces fabriques alsaciennes sont des modèles de bonne installation hygiénique et d'administration paternelle. On s'efforce d'y retenir l'ouvrier dans la famille et dans le mariage, en même temps qu'on le pousse à la propriété par une combinaison heureuse qui lui assure au bout de quelques années la possession d'une maisonnette et d'un jardin, en échange de quelques francs retenus chaque jour de paye sur son compte. Si je pouvais disposer seulement de deux fois vingt-quatre heures, je vous mènerais à Mulhouse, non pour vous faire admirer les prodiges de la science appliquée au travail des manufactures, mais, ce qui m'importe bien davantage, pour vous montrer un lieu où l'industrie ne fait pas payer aux mœurs une trop forte rançon, où, sous l'éclat des produits et la grandeur des fortunes, on ne voit pas l'abîme du paupérisme et la plaie hideuse de la débauche. Votre ami et le mien, Jules Simon, que toute belle question attire, a dit de Mulhouse : « Nous lui devrons peut-être un jour la régénération de nos mœurs industrielles. »

Trois fois béni sera le lieu où le problème duquel dépend la civilisation moderne aura été résolu; où il sera démontré que notre société, tout en ayant plus de bien-être physique, peut avoir aussi plus de bien-être moral que ses aînées[1].

seignements sur l'ancien Strasbourg, avec des lithographies aussi belles de dessin et d'impression que ce qui se fait de mieux à Paris. Du reste, l'imprimerie Silbermann a une réputation européenne. Pour la gravure des vieilles maisons de Strasbourg, je dois dire qu'elle reproduit plutôt ce qui existait jadis que ce qu'on voit aujourd'hui.

1. La *Société industrielle de Mulhouse* travaille à cette œuvre avec la plus louable ardeur. M. Ch. Thierry-Mieg vient de lui communiquer un très-remarquable écrit : *Réflexions sur l'amélioration des classes ouvrières*, dont la donnée est celle-ci : l'industrie, en appelant dans les villes par l'appât du travail et du salaire, au sein de grands ateliers, de nombreuses familles, y a rassemblé des misères profondes. Cependant, ce serait une erreur de croire que le mal est inhérent au régime manufacturier, il en est tout à fait distinct; il tient aux circonstances entre lesquelles l'industrie s'est développée dans les États européens. Pour s'en convaincre, il suffit d'opposer au spectacle que présentent trop souvent les villes de fabrique en Europe et surtout en Angleterre, un exemple pris au sein d'un état social plus dégagé

VI

Kehl, 5 août.

AU BORD DU RHIN.

L'île des Épis et Desaix. — Le pont de Kehl. — Les allures du fleuve. — Concurrence du canal. — L'homme rouge et jaune. — Les chutes de Lauffen et Montaigne. — Voltaire et Goethe en Alsace. — Les châteaux et les ondines du Rhin.

La grande curiosité de l'Alsace est le Rhin. Je ne fais point fi des Vosges, assurément, mais, des montagnes, on en trouve partout, tandis qu'il n'y a en Europe qu'un fleuve, celui que je verrai bientôt, qui puisse le disputer au Rhin en beauté et en importance.

Strasbourg en est éloigné d'une lieue. Des omnibus y conduisent par une voie ombreuse qui passe entre la citadelle et le polygone et qui sort de la ville par la porte d'Austerlitz, nom de bon augure pour une route menant de France en Allemagne. Au travers d'un fourré d'herbes et d'arbres, j'aperçois un de ces corps de garde fortifiés que nous avions bâtis du temps de Louis XIV, quand la guerre était en permanence sur cette frontière et que des maraudeurs franchissaient sans cesse le Rhin.

Un pont de bateaux relie les deux rives et s'appuie sur l'*île des Épis*, qui partage le fleuve en deux bras. Le grand longe le duché de Bade, le petit est de notre côté. C'est un avantage pour la défense, car l'île nous appartient.

Le tombeau de Desaix s'y trouve. Ce général de tant d'espérance avait conquis là sa renommée, en obligeant l'archiduc Charles à perdre trois mois devant une bicoque. Il n'avait rendu Kehl, tête de pont misérablement fortifiée, qu'après cinquante et un jours de tranchée ouverte. Desaix est un de ces hommes et sa défense de Kehl un de ces faits dont les peuples devraient garder l'éternel souvenir.



Nid de cigogne à Strasbourg. — Dessin de Lancelot.

Penché sur la barrière du pont, je regardais couler le grand fleuve, qui n'a pas moins de trois cent soixante-cinq mètres de largeur sur deux à quatre de profondeur. C'est une puissante masse d'eau, mais à qui font défaut, en cet endroit, la grâce que la nature n'accorde pas toujours, et même la vie que l'homme donne aux choses de la terre qu'il touche et transforme. On sent là une grande force qui attriste parce que la beauté lui manque et aussi parce qu'elle reste inutile. Les rives sont plates; les flots, n'en déplaise aux chantres « des palais cristallins cachés sous leur verte enveloppe, » sont bourbeux et lourds, et leur surface est vide: pas une voile, pas une rame. Le pont de bateaux est fermé; le pont de fer qu'on a construit à côté n'a point laissé une seule passe au milieu de ses échafaudages. La navigation d'aval s'arrête au-dessous, et ce n'est que de loin en loin qu'un bateau honteux arrive d'amont. Que sont devenus les immenses radeaux, villes flottantes, qui descendaient autrefois le fleuve jusqu'à la Hollande, lui amenant une forêt entière conduite par toute une tribu de joyeux bateliers?

Je retrouve ici les mêmes ennemis en présence: le fleuve et le chemin de fer. Mais le Rhin a d'autres adversaires plus redoutables, parce qu'ils participent de sa nature sans avoir son mauvais caractère: sur la rive droite, la Kinzig; sur la rive gauche, l'Ill et le canal. Ce que les deux chemins de fer français et badois ne lui ont pas pris de ses transports, les deux rivières et le canal le lui enlèvent, et il ne lui reste pas une pauvre barque.

C'est sa faute. Il est si rapide qu'il ne faut pas songer

que le nôtre des legs du passé. Cet exemple, l'auteur le choisit dans la confédération de l'Amérique du Nord, dans une ville du Massachusetts, celle de Lowell, sur le Merrimack, où l'on a institué dès l'origine, sur une large échelle, de fortes garanties préventives contre ces influences pernicieuses qu'en Europe on est réduit à combattre après les plus cruelles expériences. Les exigences de l'industrie, les nécessités du régime manufacturier ne s'y sont nullement opposées, et il reste démontré que la philosophie ne poursuivait pas une utopie en soutenant que la dignité de la vie, au point de vue moral, peut s'allier parfaitement à la pratique du travail industriel.

à le remonter et qu'il est dangereux de le descendre[1]. Il apporte de la Suisse tant de sable et de gravier qu'il change à chaque instant son chenal et ses rives, met cinq mètres d'eau à la place d'une île ou d'un rivage qu'il emporte et en dépose une autre là où la plus longue perche du batelier ne trouvait pas le fond. Son lit



Costumes alsaciens, à Strasbourg. — Dessin de Lancelot.

est un dédale d'îles et de rives changeantes qui a donné bien des ennuis à la diplomatie.

Le traité de Paris de 1815 établissait que la ligne de démarcation entre la France et l'Allemagne serait le

1. En amont de Strasbourg, la pente est de huit cent quatre-vingt-quinze millimètres par kilomètre; celle de la Seine, à Paris, est seulement de quinze millimètres par kilomètre, ou soixante fois moindre. En aval, à Lauterbourg, elle n'est déjà plus que de trois cent quatre-vingt-deux millimètres, ce qui est encore vingt-cinq fois plus que la Seine.

Thalweg du Rhin, c'est-à-dire la ligne continue de la plus grande profondeur d'eau. C'eût été bien avec un fleuve ayant des habitudes honnêtes et tranquilles. Mais chaque printemps le Rhin brouillait les mesures prises, augmentait la part de l'un, diminuait celle de l'autre, et il fallait recommencer les cartes et le tracé. C'était la toile de Pénélope. Les diplomates finirent par comprendre qu'on devait, avant tout, discipliner ces allures vagabondes, et pour cela remettre l'affaire aux ingénieurs, qui fixeraient les rives et concentreraient la plus grande masse des eaux dans un lit unique. Depuis 1839, ceux-ci sont à l'œuvre, et ils avaient déjà dépensé, au 31 décembre 1853, pour notre compte, 10 650 000 francs. Tout n'est pas fini; du moins Bade et la France savent aujourd'hui quelles îles leur appartiennent.

Un autre traité ou plutôt un acte du congrès de Vienne a déclaré que le Rhin était ouvert à tous les pavillons. C'est le principe que le congrès de Paris a récemment, malgré l'Autriche qui en enrage, appliqué au Danube.

Le pont de bateaux est tout près du pont de pierre et de fer, qui dans quelques semaines le remplacera, et de ma station je vois les derniers travaux qui s'achèvent avec les deux forts que les Badois, gens avisés et prudents, construisent au bout, pour nous empêcher de passer dans le cas où, par aventure, il nous prendrait fantaisie d'aller voir si la carte d'Allemagne n'aurait pas besoin de certains remaniements qu'ils disent si nécessaires pour la carte de France[1]. C'est la Confédération germanique qui exige cet appareil de guerre auprès d'un monument de la science et de l'industrie. Elle n'a oublié qu'une chose, la bonne vieille dame, que neuf fois sur dix les fleuves sont franchis par les armées au lieu où l'on s'y attendait le moins.

Ne craignez pas que je vous donne la description de ces travaux qui sont, eux, une belle et utile victoire gagnée sur un bien redoutable ennemi. Tout le monde connaît cette merveille. Je vous rappellerai seulement qu'on a descendu les fondations jusqu'à vingt mètres au-dessous



Ancien corps de garde fortifié entre Strasbourg et le Rhin. — Dessin de Lancelot.

du lit du fleuve par le mécanisme le plus ingénieux, et qu'à cette profondeur les matières extraites étaient les mêmes que celles de la surface. La puissance de cet énorme dépôt d'alluvions fait reculer bien loin dans les siècles géologiques l'époque qui vit s'accomplir la catastrophe dont parle M. Élie de Beaumont et que je vous rappelai dans une lettre précédente. Vous savez aussi que ce pont qui relie l'Allemagne à la France mettra Vienne à trente-sept heures de Paris. Quelle heureuse chose pour le temps où l'Autriche aura de bons écus au lieu de mauvais papier, où elle fera moins de soldats et plus d'ouvriers!

Il y a tout juste cent quatre-vingts ans, un jeune seigneur de la cour de Versailles, était, comme moi, occupé à regarder couler le Rhin, mais du haut du pont de Bâle. Quelques jours auparavant, Louvois, le ministre redouté de Louis XIV, lui avait demandé s'il ne voulait pas rendre au roi un service signalé. Il ne s'agissait, du reste, que de courir en poste à Bâle, de manière à y arriver un certain jour, de s'établir à six heures du matin sur le pont; d'y rester jusqu'à midi, en notant soigneusement tout ce qu'il y verrait, et de revenir à toute bride. Le courtisan, joyeux de cette marque de confiance, court, vole, arrive et s'installe au poste indiqué, attendant quelque apparition étrange ou formidable : une flottille qui descend le fleuve, une armée qui franchit le pont ou quelque ambassadeur qui entre dans la ville et dont il fallait bien observer le visage. Mais tout se passe comme à l'ordinaire ; et il écrit sur son calepin : « A six heures, deux paysans ivres ; à sept, une vieille femme et un âne ; à huit, un cheval boiteux ; à neuf des charretiers qui jurent, des femmes qui crient, des enfants qui pleurent ; à dix, une sorte de baladin habillé mi-parti de jaune et de rouge qui crache dans le fleuve et fait des ronds dans

1. En outre de ces forts, la dernière travée du pont est mobile et peut de chaque côté être repliée le long de la rive.

l'eau ; à onze, la foule affairée ; à midi, comme à onze. » Sa faction était finie.

Pour un homme qui avait cru qu'on allait lui faire sauver la France, la déception était cruelle. Cependant il obéit jusqu'au bout et, comme il en a l'ordre, revient à fond de train. Le ministre le reçoit dès qu'il a fait passer son nom, le presse de questions, lit ses notes, et avant d'être arrivé au bout lui saute au cou, l'embrasse, et à son tour se jette dans une voiture, qui l'emporte de toute la vitesse des chevaux. L'homme jaune et rouge était le signal convenu avec le général Monclar que tout était préparé pour un des grands événements du règne de Louis XIV, et Louvois courait prendre possession de Strasbourg.

Je n'avais pas sur le pont de Kehl mission aussi grave à remplir. Je regardais pour mon compte les choses présentes et aussi les choses passées, car si c'était la première fois que je venais en cet endroit, ce n'était pas la première fois que je voyais le Rhin. Il y a bien des années que je l'avais remonté et descendu ; il me semblait que c'était hier, et je refis sans peine le voyage des sources aux bouches du grand fleuve.

Au temps de Boileau, quand on aimait la nature, non telle que le bon Dieu l'a faite, mais celle que Le Nôtre taillait, peignait et alignait à Versailles, on se représentait le Rhin comme un vieillard vénérable courbé sur son urne penchante, entre mille roseaux. Depuis Boileau et Le Nôtre nous avons découvert la vraie nature, et le vieillard vénérable est allé rejoindre la défroque déguenillée de la mythologie. Le mont Adule au nom si doux est devenu le rude et abrupt Saint-Gotthardt, masse énorme de granit où s'appuie la chaîne entière des Alpes ; l'urne penchante est un glacier éternel ; et les mille roseaux sont la forêt de pins gigantesques qui couvre les flancs de la montagne. Comme la nature du poëte est prosaïque et mesquine à côté de cette nature-là !

Le Rhin n'est d'abord que la réunion de plusieurs ruisseaux qu'entretiennent les neiges perpétuelles et il



Les radeaux du Rhin. — Dessin de Lancelot.

tombe du haut des Alpes en courant droit au nord avec la rapidité d'un torrent fougueux. Tomber est le mot, car en arrivant à Bâle il a déjà descendu une pente de six mille pieds. Ne vous étonnez donc pas s'il fait le long du chemin, comme au-dessous de Schaffouse, de si terribles sauts. Vers Brégenz, les Alpes de Souabe l'arrêtent et le jettent dans une profonde cavité qu'il a remplie. C'est le lac de Constance. Il ne traverse point, comme on le dit tous les jours, cette immense nappe d'eau, car à quelques mètres de l'embouchure il n'y a plus trace de courant ; mais les eaux du lac sans cesse grossies s'échappent par le point le plus bas de leur ceinture et y forment un nouveau fleuve auquel on donne légitimement le nom de principal affluent. C'est donc encore le Rhin. Le Rhône ne traverse pas davantage le Léman. Il en arrive de même dans toutes les circonstances semblables, et les grands lacs traversés par de grands fleuves sont un fait et une expression qu'il faut laisser aux livres qui se copient et aux gens qui les répètent.

De Schaffouse à Bâle, le lit du fleuve est embarrassé de rapides qui rendent la navigation impossible ou dangereuse. A Lauffen, la chute est de vingt mètres sur une largeur de cent. Des rochers qui résistent à l'énorme pression des flots partagent la nappe puissante en plusieurs cataractes : les unes qui glissent presque silencieuses, d'autres qui se heurtent contre le roc, rebondissent sur une poussière d'écume, avec un bruit qui s'entend de plusieurs lieues, et s'engouffrent dans l'abîme qu'elles ont creusé au pied de l'indestructible barrière.

Au milieu de la chute, plusieurs rochers élèvent tranquillement leur front humide et rugueux au-dessus de toute cette colère. Un d'eux porte même quelques arbres et une statue de saint Antoine.

Content d'avoir vaincu, le fleuve s'éloigne, fier et paisible, épandant ses eaux comme en un lac que des barques légères traversent sans peur. Je les vis conduire des curieux tout auprès de l'immense chute et de jeunes la-

dies oser porter une fleur au pied du saint qu'enveloppe l'éternel tonnerre de la cataracte.

Le contraste de cette fureur des eaux et de leur soudain apaisement est peut-être le plus grand charme de ce spectacle. Les fleuves, comme les hommes, sont beaux dans la lutte, beaux aussi dans la calme sérénité de la victoire.

Cette chute fameuse n'a pourtant pas eu toujours autant d'admirateurs qu'aujourd'hui. Montaigne qui la vit, il y a trois cents ans, se contente de dire : « Cela arrête le cours des bateaux et interrompt la navigation de ladite rivière. » Des deux grands livres qui nous sont ouverts, l'âme humaine et la nature, l'avisé Périgourdin aimait fort à feuilleter l'un, mais se souciait peu de l'autre. Il eût donné la Suisse entière et ses glaciers, ses torrents et ses lacs, pour une page retrouvée d'un auteur ancien ou pour quelque citation nouvelle à placer au milieu de sa phrase accorte et vive.

Deux grands esprits d'une bien autre trempe, Voltaire et Goethe, sont restés deux ans entre le Rhin et les Vosges, sans que, dans les *Mémoires* de l'un, ni dans les *Lettres* de l'autre, on s'en aperçoive. L'Allemand seul a quelques exclamations originales et profondes comme celle-ci : belle nature, ravissant pays ! et il nous conte qu'il montait souvent sur la tour du Münster.... avec une longue-vue, ce qui n'a jamais été la manière de regarder des artistes et des poëtes. Et pourtant il était bien l'un et l'autre, mais à son heure.

A Bâle, le Jura et les Vosges arrêtent la course du Rhin vers l'ouest, et l'obligent à reprendre la direction du nord. Jusqu'à Strasbourg, son lit est embarrassé d'îles, et jusqu'à Mayence, il est sans poésie, sinon sans grandeur ; car il ne suffit pas à un fleuve d'avoir de l'eau, il lui faut aussi des rives. Mais de Bingen à Coblentz il passe au travers des montagnes de la Franconie et de la Prusse rhénane. Alors la beauté des sites, la multitude



L'ancien pont de bateaux à Kehl. — Dessin de Lancelot.

des villes qui baignent leurs pieds dans ses flots, la richesse des cultures à côté de rochers arides et sévères, les ruines féodales dont sont couvertes les cimes de l'Hundsruck, de l'Eiffel et du Westerwald, enfin l'aspect du fleuve tour à tour sauvage et terrible, ou gracieux et grandiose, rendent cette vallée une des plus belles de l'Europe. Autrefois on l'appelait *la rue des Prêtres*, parce qu'ils possédaient tout de Strasbourg à Cologne. On les a heureusement délivrés de ce souci mondain.

Au delà de Cologne, le Rhin s'écoule lentement vers Dusseldorf et la Hollande. Malgré la masse considérable de ses eaux, il arrive humblement à la mer, divisé en plusieurs bras, appauvri, languissant. Comme le vieillard épuisé qui cherche et ne trouve pas sa tombe, il errait naguère misérablement, et se perdait dans les sables. Il a fallu des travaux, un canal, une écluse, pour que ce roi des fleuves européens atteignît enfin l'Océan et y trouvât sa couche humide et dernière.

Voilà le grand fleuve historique de l'Europe, le Gange de l'Allemagne, le fleuve saint qu'ils aiment et qu'ils chantent. Quel nom a plus retenti dans les légendes et dans les récits ? Que de fois les poëtes ont vu les ondines nager dans ses eaux, et que d'histoires charmantes ou terribles ils ont entendues sur ses rives. C'est aussi la barrière des nations, où Rome s'arrêta, où la France est venue, et d'où l'aigle noire à deux têtes, aidée d'une nuée de vautours, nous chassa jadis. « Nous l'avons eu votre Rhin allemand, » et bien que vous l'ayez hérissé de forteresses et de canons, tous tournés contre nous, nous ne vous le redemandons pas, parce que le temps des conquêtes, même légitimes, est passé, et qu'il ne doit plus s'en faire que du libre consentement des nations. Ah ! ce fleuve a trop bu de sang. Quel peuple immense se lèverait, si l'on pouvait faire sortir de leur linceul tous ceux qui sont tombés sur ses bords, frappés de l'épée !



Le nouveau pont du Rhin en construction. — Dessin de Lancelot.

Ces considérations de géographie et d'histoire sont bonnes pour le Rhin français; pour le Rhin allemand, il faut autre chose. Ce serait bien mal inaugurer un voyage dans le pays des rêves que de ne pas mettre au commencement quelque légende mêlant, comme il convient, le ciel, la terre et les eaux. Heureusement que du pont de Kehl où je suis, je vois à peu près le manoir où se passa une belle histoire, et c'est au-dessous des flots qui roulent sous mes pieds, qu'habitait, dans son palais de cristal, l'ondine charmante que les poëtes y cherchent encore.

Ce manoir est le château de Staufen, bâti au onzième siècle par un évêque de Strasbourg, et qui appartient aujourd'hui au grand-duc de Bade. A une époque, que la légende n'indique pas, vivait là un jeune comte aussi beau qu'il était brave. Un jour, la chasse l'amena jusqu'au bord du Rhin. Le cerf l'avait fait courir longtemps; sa meute, ses compagnons l'avaient quitté; épuisé de fatigue, il se désaltéra au fleuve, puis s'assit au pied d'un chêne et s'endormit. A son réveil une belle jeune fille était près de lui. Il y avait dans sa beauté quelque chose de surnaturel et de fuyant. Ses yeux avaient l'azur du ciel, son corps la souplesse du roseau; dans sa chevelure brillaient des perles de rosée, sur sa tête une couronne de myosotis en fleurs, et de ses épaules tombait une tunique couleur d'émeraude, qui semblait tissée de ces fils de la Vierge qu'on voit, à de certains jours, flotter dans l'air, et que relevait un semis de paillettes d'or du Rhin. C'était une ondine du fleuve. Le chevalier étonné et ravi se jeta à ses genoux et embrassa ses pieds qui courbaient à peine la mousse du rivage. Elle le fit asseoir près d'elle; ils parlèrent longtemps et s'aimèrent. La jeune fille consentit à le suivre à son château comme épouse et reine du manoir.

Le bonheur y entra avec elle. Dans toute la vallée du Rhin, on ne parla plus bientôt que des chasses heureuses et des exploits de Pierre de Staufen. Nul, dans les tournois, ne tenait contre sa lance, et nul, dans les batailles, ne résistait à son épée. Ses vassaux étaient dociles; pour lui le raisin mûrissait toujours sur les coteaux, les moissons dans la plaine. Un fils lui naquit et le manoir s'emplit de cris joyeux et de gais sourires.

Mais à quelque temps de là une grande guerre éclata. L'empereur voulut avoir cette vaillante épée. Pierre partit. Le César lui confia son drapeau. Il fit mieux que de le bien garder. Le jour de la bataille, il alla chercher, au plus épais de la mêlée, le chef ennemi, et lui traversa la gorge avec la lance de l'étendard impérial.

La fille de l'empereur aima ce chevalier si brave et si beau. Et lui, dans l'ivresse du triomphe, il oublia ses serments. « L'esprit malin vous a trompé, » lui disait le prince, à qui il racontait son étrange aventure; et le prêtre, consulté pour lever les derniers scrupules, répétait : « Cette belle personne, c'est le démon; votre âme est en péril, nous allons vous sauver. » On le maria.

Mais le jour des noces, quand il vint s'asseoir à la salle du festin, il vit devant lui sortir de la muraille un pied fin et charmant, celui qui avait reçu son premier baiser d'amour. Il parvint pourtant à maîtriser son trouble, et, le festin fini, monta à cheval avec sa fiancée pour retourner au palais impérial. Il fallait traverser un ruisseau dont l'eau avait si peu de profondeur qu'on pouvait compter tous les cailloux de son lit. Le cortége passa bien, mais quand le chevalier voulut franchir le gué, voilà l'eau qui bruit avec colère, qui écume, s'amoncelle et l'enveloppe. Il disparut. L'ondine avait ressaisi son époux.

VII

Carlsruhe, le 6 août.

DANS LE GRAND-DUCHÉ DE BADE.

Première apparition de l'Allemagne militaire; — La coiffure d'assaut. — Time is money. — Un gardien d'une Wartsaal. — Le jardin de l'Europe. — Près de Baden-Baden.

Nous avons, ce matin à huit heures, traversé le pont de Kehl. Je ne sais plus quel touriste prétend y avoir vu deux factionnaires, le Français et le Badois, qui, toutes les deux minutes, se trouvent face à face, à la moitié du pont, et s'envoient réciproquement une bouffée de tabac au visage. Bien qu'on fume en Allemagne avec acharnement, on ne fume pourtant pas sous les armes.

Cette première apparition de l'Allemagne militaire ne fut pas très à son avantage. Ce soldat badois, vrai soldat de contingent, était petit, maigrelet, et tenait son fusil sur l'épaule, comme les pêcheurs à la ligne tiennent leur bâton, quand ils vont chercher leur intéressante occupation; mais, par contre, il était coiffé d'un casque formidable. Ils appellent cela d'un nom très-belliqueux : une coiffure d'assaut. Mal porté, on dirait un éteignoir; sur une figure militaire, c'est vraiment un casque. Je vis quelques pas plus loin un gendarme qui avait là-dessous fort bon air.

Mais l'Allemagne, ou du moins Bade, en abuse; elle en a mis partout, jusque sur la tête des gardiens du chemin de fer. Seulement, comme celui-ci coiffe un pacifique, il se termine en plate-forme, l'autre en paratonnerre.

L'Allemagne, qui se bat si peu aujourd'hui, sans doute pour s'être ou avoir été trop battue autrefois, se plaît à jouer au soldat : le bourgeois de Paris, je veux dire, bien entendu, la baïonnette intelligente de 1830, aimait moins son uniforme. L'an dernier, ils avaient mis l'eau dans les fossés de Landau; les canons étaient mèches allumées sur les places de Rastatt, avec gardes avancées en dehors des portes; chaque nuit les patrouilles de cavalerie, armées en guerre, venaient jusque sur les glacis de Weissembourg. Et ils étaient d'autant plus furieux que tout ce remue-ménage ne faisait pas même bouger un canon dans Strasbourg. Pendant que les forteresses allemandes retentissaient la nuit de formidables : *Wer da?* la cité alsacienne dormait sur les deux oreilles, sans songer un instant à prendre la pose

guerrière que Pradier lui a donnée sur la place de la Concorde.

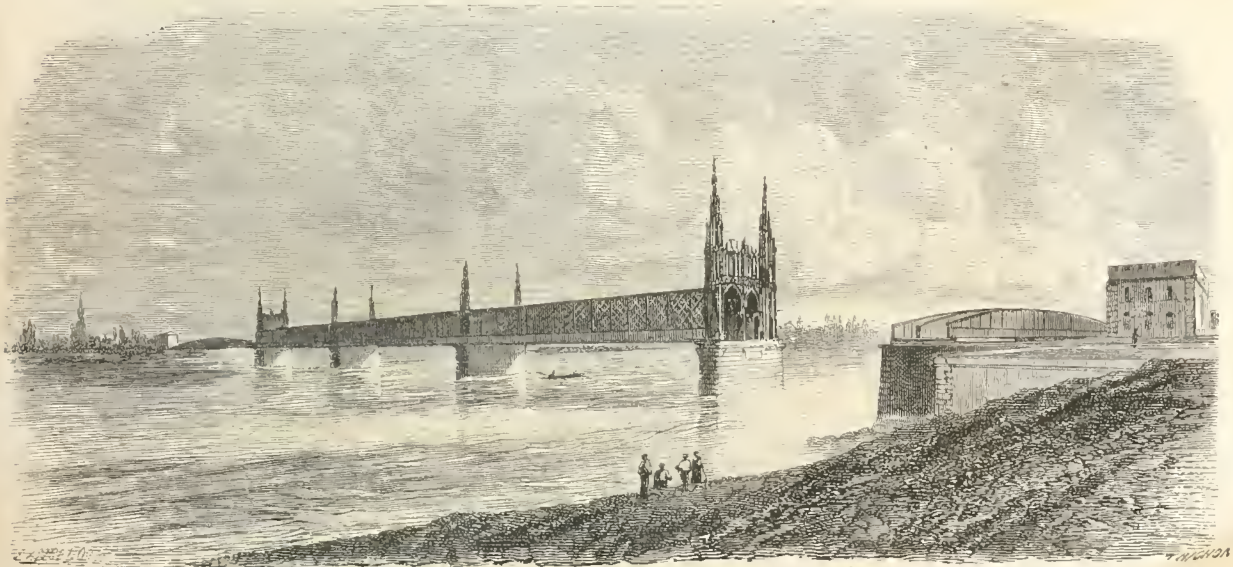
Ils recommencent cette année et vont même jusqu'à prendre des précautions comme celle-ci : un officier supérieur du Wurtemberg confiant, il y a quelques jours, son fils à un négociant de Strasbourg, voulut stipuler qu'en cas de guerre il lui serait *retourné* franc d'indemnité. Nous n'aurions pourtant pas eu, en le gardant, un otage de bien grande importance. La grosse épaulette wurtembergeoise ne visait à faire de son fils qu'un chemisier.

Avant de nous laisser circuler librement, on nous arrête à un vilain bâtiment pour une plus vilaine chose : la douane et la visite. C'est un mal de tous les pays. On le dit nécessaire : il l'est comme tant d'autres qui ont disparu, et un jour il s'en ira où les autres sont allés. Si l'on pouvait évaluer en chiffres ce qu'il a causé d'ennui et de colère, de pertes et d'avaries, on arriverait à une somme fabuleuse.

J'aurais, à ce propos, un bon avis à donner aux gouvernements. Ennuyer les gens est un métier désagréable, en outre très-peu lucratif, les voyageurs ayant bien soin de ne pas mettre dans leurs valises ce qui est sujet aux droits. Supprimez vos hommes verts, gris ou bleus qui forment l'armée compacte des douaniers : voilà une économie; demandez à chaque voyageur de payer en argent l'équivalent des désagréments que vous ne lui causerez plus : voilà une recette. Je m'engage d'avance à payer pour deux grosses malles, quand même j'aurais ce que j'ai toujours en voyage, le plus petit des sacs de nuit.

Du reste, je ne me plains pas trop haut, car la douane de France n'est pas plus aimable que ses sœurs. Et puis un monsieur m'assure que, grâce au Zollverein qui rejette la ligne de visite à la circonférence de l'État confédéré, me voilà garanti jusqu'à la frontière d'Autriche. Dieu et la douane l'entendent !

Après le temps perdu pour les bagages, nous en perdons encore pour le convoi. Ah ! ce n'est pas ici qu'on a dit : *Time is money*. On laisse couler le temps avec



Le nouveau pont du Rhin achevé. — Dessin de Lancelot.

une insouciance orientale. Ce serait fort bien, ô gens trop peu pressés ! si vous vous arrêtiez seulement comme le chevalier de votre Albert Dürer dans la forêt enchantée de la poésie et de l'art, ou sur les routes austères de la science; mais que de fois je vous ai vus accroupis ou errants, les yeux fermés, dans les brouillards de la métaphysique transcendante et de la politique traditionnelle !

Chose étrange, l'activité peut se mesurer par les degrés de longitude. Aux États-Unis, on va à toute vapeur ; à Londres, on court ; à Paris, on marche ; en Allemagne, on se promène, même l'artisan qui se rend à son ouvrage ; en Orient, on vit, c'est-à-dire on rêve, mange et dort sur un tapis ou un divan. Deux ouvriers anglais, pour de certains travaux, font autant de besogne que trois Français, lesquels valent six Allemands, qui travaillent comme quinze Turcs.

Pour le moment nous étions arrêtés dans une taverne enfumée qui sert d'embarcadère. A la porte nous avions été reçus par un bedeau en tricorne, avec bâton de tambour major : c'était le gardien de la *Wartsaal*. L'Allemagne fait tout avec solennité, ses garçons de salle, comme ses chambellans, même ses wagons ; car je vois ceux-ci ornés des armes de Sa Majesté badoise, et le chemin de fer s'appelle le chemin grand-ducal. Un autre sera royal ; un troisième électoral ; un quatrième impérial et royal.

L'Allemand est bien fier en voyant tant de couronnes. Il se dit qu'un peuple qui a trente-six rois (est-ce trente-six ou trente-cinq ?) et un territoire qui fait trente-six royaumes doivent être, l'un, un grand peuple, l'autre, un grand pays. Mais il y a au bord de la Saale, de l'Isar et du Neckar, même un peu partout, « dans la patrie allemande, » des gens assez téméraires pour croire qu'un habit d'une seule couleur est plus de mode aujourd'hui que l'habit d'arlequin.

Enfin nous partons pour aller prendre à Appenweier la voie ferrée qui mène d'Heidelberg à Bâle. Nous laissons à droite la Kinzig, qui a ses sources au plus haut de la Forêt-Noire, non loin des lieux où naissent, sur le versant opposé, le Neckar et le Danube. La Kinzig se jette à Kehl dans le Rhin. On voit pourquoi cette petite ville a joué un si grand rôle dans toutes nos guerres en Allemagne. Elle ouvre ou ferme une des deux grandes routes qui conduisent à travers le Schwarzwald dans le bassin du Danube. L'autre est celle de Fribourg à Donaueschingen, par le val d'Enfer, une charmante vallée, malgré son nom terrible.

Le pays de Bade est une répétition de l'Alsace : plaine parfaitement unie et courant du Rhin jusqu'aux collines de la Forêt-Noire, comme de l'autre côté elle court jusqu'au pied des Vosges. Ce sol d'alluvion est d'une extrême fertilité, et ceux qui le cultivent en tirent le meilleur parti possible. Aussi on dirait un jardin; et c'est vraiment le jardin de l'Allemagne. Entre les collines doucement arrondies que nous apercevons, serpentent routes et ruisseaux, et se cachent de petites villes où l'air, le soleil et la campagne pénètrent de tous côtés; où l'on rit, où l'on aime; mais aussi, hélas! où l'on joue. Tout l'été, le pays de Bade est en fête; les étrangers y affluent et la pluie d'or qu'ils laissent tomber fait germer le bien-être sous leurs pas. En Prusse, tout est militaire, ici tout es pastoral. Les maisons des gardiens de la voie s'ornent de fleurs ou se cachent sous des flots de verdure, et les poteaux des extrémités de la gare s'enveloppent de vigne vierge aux riches couleurs qui montent jusqu'au toit.

Je comprends bien que Bernard de Weymar, l'héroïque condottière de la guerre de Trente ans, ait songé à se tailler là, à beaux coups d'épée, un royaume. Si nous étions encore au temps des petits États, il n'y en aurait assurément pas de plus enviable que cette vallée du Rhin, si bien circonscrite, depuis Bâle jusqu'à Mayence, par les Vosges et le Schwarzwald, avec le Rhin passant tout au milieu, et ces villes qui semblent une guirlande de perles égrenées sur ses bords.



Château de Staufen d'après Piton (voy. p. 366). — Dessin de Lancelot.

Les collines de la Forêt-Noire, comme celles des Vosges encore, sont chargées de ruines féodales. De là, les nobles détrousseurs de grand chemin voyaient tout et ne laissaient rien passer. Aujourd'hui, la locomotive leur jette insolemment sa fumée au visage, et ces fières et terribles demeures, où il y eut tant de mépris et de cruauté pour le vilain, doivent leur reste d'existence à la curiosité qui les conserve, comme motifs de décoration dans le paysage, pour le plus grand plaisir des manants qui passent. En voyant leurs tours ébréchées on jouit mieux de la sécurité présente par le souvenir des terreurs d'autrefois.

Nous arrivons près de Baden-Baden, et je n'y descends pas, sans trop de regrets. La mode y mène, mais je ne vais guère où elle conduit. Je me souviens d'avoir vu Interlaken, un des plus beaux sites du monde, devenir une succursale du boulevard des Italiens ou de Hyde-Park, et des toilettes, sorties deux jours auparavant des mains de Palmyre, disputer avec succès à la Yung-Frau l'admiration des dandys. Tout ce coin du pays de Bade est une décoration d'opéra : j'aime mieux regarder de loin, à mi-côte, les restes du château d'où les margraves sont sortis pour monter sur le trône grand-ducal.

V. Duruy.

(La suite à la prochaine livraison.)

DE PARIS A BUCHAREST,

CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES

PAR M. V. DURUY.

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.



Costumes de paysans badois. — Dessin de Lancelot.

VII [1].

Turenne et Erwin de Steinbach. — Rastatt et la veste autrichienne. — Carlsruhe. — Inconvénients et avantages des villes trop jeunes. — Le salut allemand. — Dans le parc de Carlsruhe.

Nous suivons le pied de la Forêt-Noire, en la serrant de très-près, ce qui nous permet de voir les gorges qui l'entr'ouvrent et par où nos soldats ont si souvent passé pour descendre dans les vallées du Danube et du Neckar, au milieu de cette bonne Allemagne où ils ont toujours pris tant plaisir à guerroyer.

Bien des nôtres y sont restés; tout à l'heure j'ai vu le village de Sasbach où Turenne fut tué par un boulet badois, et la petite ville d'Achern qui garde ses entrailles enterrées dans la chapelle Saint-Nicolas.

Un peu plus loin, à Steinbach, on a dressé sur une hauteur, la statue colossale d'Erwin, l'architecte de la cathédrale de Strasbourg. De là le vieux maître *es-pierres-vives* contemple silencieusement son glorieux Münster.

Rastatt est à deux pas de Bade. Nous en traversons les ouvrages avancés. Un jeune officier s'appuie sur la barrière, enveloppé dans un manteau d'une blancheur immaculée, et nous regarde passer d'un air qui veut dire: « Ah! le triste métier que je fais! Comme je voudrais courir où vous allez et où m'attend ma blonde promise. » Un autre essayait un cheval que les fanfares du matin avaient mis en gaieté et lutta un moment de vitesse avec notre convoi. Tous deux me représentaient l'Allemagne tour à tour rêveuse et inactive, ou emportée dans l'action avec de fougueuses allures.

Je vis là beaucoup d'Autrichiens. Ils sont en train de prendre une revanche de Solferino. Nos soldats les ont vaincus, mais leurs tailleurs nous battent à plate couture. C'est de leur affreuse petite veste que notre infanterie s'affuble. Voilà le monde renversé : Paris qui va chercher ses modes à Vienne.

Rastatt est une des forteresses de la Confédération germanique, construite avec notre argent et dirigée contre nous. Ils ont voulu, en 1815, que nous leur donnions nous-mêmes des verges pour nous fouetter. A simple vue, la place paraît moins redoutable qu'on ne le dit; mais elle a peut-être des ressources cachées. Villars, qui s'y entendait, trouvait la position très-forte, quand Rastatt n'était encore qu'une bicoque. La ville, en effet, est à la fois à peu de distance du Rhin et des montagnes, et la Murg qui vient du cœur de la Forêt-Noire, y passe, sillonnant la plaine d'un large et profond fossé. Rastatt peut donc barrer la route. Les troupes placées sous son canon menacent le flanc de l'armée qui, débouchant de Strasbourg à Kehl, voudrait forcer, par la Kinzig, le passage de la Forêt-Noire, pour descendre dans le bassin du Danube, comme elles menaceraient celui de l'armée qui passerait le Rhin au-dessous de Lauterbourg et chercherait à pénétrer par Carlsruhe et Bretten dans la vallée du Neckar.

« Nous y avons usé de toutes les ressources de la science moderne, me disait un ingénieur allemand, et je crois qu'elle pourrait arrêter une armée française six semaines. Mais, ajoutait-il, je ne sais pas si six semaines suffiraient à l'armée d'Allemagne pour se former. » Rastatt n'aurait donc d'importance sérieuse qu'autant que le camp retranché qui le couvre recevrait à temps les 25 000 hommes qui lui sont nécessaires, et qu'il y aurait de l'eau dans la Murg pour inonder les approches, ce qui n'arrive guère l'été. Dans tous les cas, Strasbourg, avec l'immense matériel dont il dispose, lui est un bien fâcheux voisin. En somme, Rastatt est une de ces forteresses inutiles pour l'attaque, mais excellentes pour la défense, les seules que les peuples devraient avoir.

A cette honnête place se rattache pourtant un sinistre souvenir. En 1799, un congrès s'y tenait et la France y avait envoyé trois plénipotentiaires pour négocier la paix avec l'Empire. L'Autriche, qui avait besoin de la guerre, comme cela lui arrive quelquefois, et qui voulait y entraîner les peuples allemands, comme elle l'essaye toujours, fit tout simplement sabrer par des hussards nos trois ministres, aux portes de la ville. Je n'aime pas à remuer les choses odieuses. Il est bon cependant qu'on n'oublie pas que certains gouvernements soi-disant paternels et bien pensants qui ont signé la sainte alliance, au nom de Jésus, et le concordat au nom du ciel, ont dans leur histoire intime, des pages que personne, même dans les orgies révolutionnaires, n'aurait voulu écrire.

Carlsruhe, à trois milles de Rastatt, est la plus moderne des capitales allemandes et la première qui se trouvât sur mon chemin. Je ne pouvais point ne m'y pas arrêter.

Une belle jeune fille est bien charmante : l'espoir luit dans ses yeux et l'avenir est dans son sein. Mais une jeune cité, née du caprice d'un prince, n'a ni cette grâce ni ces espérances. En 1715, les cerfs et les daims couraient joyeusement sous la feuillée à l'endroit où, depuis, a poussé une ville de vingt-cinq mille âmes qui, venue d'un jet, est désespérément régulière. Au milieu de la futaie qui se nomme encore le bois rude, *Hartwald*, quoiqu'elle ait été terriblement civilisée, le margrave Charles-Guillaume fit construire un repos de chasse (*Ruhe*, repos). Les courtisans accoururent auprès du prince pour en vivre et les bourgeois auprès des courtisans pour leur reprendre ce que le prince leur avait donné. Les Parisiens ont laissé les seigneurs de la cour se morfondre à Versailles, autre repos de chasse changé en nécropole. Mais l'Allemagne est trop bien apprise pour laisser des chambellans et des conseillers intimes s'ennuyer seuls autour d'un margrave. Il en est résulté une ville en éventail, où le grand-duc a le plaisir de voir, des fenêtres de son château, placé au centre, tout

[1] Suite. — Voy. page 337 et la note, et page 353.

ce que font ou plutôt ne font pas ses sujets. Je me donnai, autant que je le pus, le même spectacle et le trouvai médiocrement divertissant. A l'encontre des femmes, il faut que les villes vieillissent pour s'embellir, parce qu'elles s'emplissent de souvenirs et de monuments de tous les âges, et que l'harmonie de l'ensemble résulte de la variété des parties. J'ai grand'peur que Carlsruhe ne reste toujours jeune.

Après cela, il faut reconnaître que si la ligne droite prodiguée à profusion n'est pas des plus favorables à l'art, elle est des plus hygiéniques pour la santé. Un médecin m'assurait naguère que sa clientèle s'en allait avec les ruelles tortueuses et que les démolisseurs de Paris avaient détruit presque autant de maladies que de maisons[1].

Les fonctionnaires et les rentiers qui peuplent Carlsruhe n'ont pu lui inoculer une activité bien fiévreuse. On n'y voit pas plus de boutiques que dans les rues mortes de notre faubourg Saint-Germain, et à neuf heures du soir le couvre-feu sonne; à neuf heures et demi, les rares cochers qu'on pourrait requérir ont le droit d'exiger la solde que Paris donne passé minuit et demi. Nous vivons donc trois heures plus tard que les Badois, et je suis sûr qu'ils ne se lèvent pas trois heures plus tôt.

N'ayant rien à faire, les habitants ont trouvé le moyen de s'occuper beaucoup : c'est de se regarder les uns les autres. Chaque maison est pourvue de miroirs obliques, placés derrière les fenêtres, et à l'aide desquels on peut, du fond de son fauteuil, voir tout ce qui se passe dans la rue, constater quand celui-là sort ou quand celle-ci rentre; de sorte que si les bras et les cervelles ne vont guère, les langues ont de quoi courir.

Le parc du palais, avec ses beaux ombrages, sert de promenade, quand on ne veut pas s'enfoncer dans le *Hartwald*. Je pus y voir comment cette puissance impérieuse qui règne de Paris sur le monde est obéie en Allemagne. Je ne défends pas la mode, Dieu m'en garde! Elle a tant de travers! Mais à Paris une femme de goût, tout en subissant cet empire anonyme et redoutable, sait garder, dans la commune servitude, un reste de liberté et s'en sert pour éviter les exagérations mauvaises. Ces côtés-là sont souvent ceux qui ont au loin le plus de succès. Comme nos vignerons sont obligés de mettre de l'eau-de-vie dans le bordeaux qu'ils vendent aux Anglais, nos modistes sont parfois forcées d'augmenter pour l'Allemagne l'ampleur des cages d'acier et le contraste violent des couleurs, ou de réduire les corsages et les chapeaux à de si infimes proportions que toute la toilette arrive jusqu'à l'imprudence. Un commis voyageur à jeun accosterait en plein parc certaines promeneuses solitaires que je vois de graves personnages à tournures auliques, de respectables physionomies de chambellans saluer jusqu'à terre.

Je m'étonne qu'on n'ait pas encore signalé le luxe du salut allemand. Un jour que la reine Victoria traversait une rue de Londres, elle aperçut des gens qui se découvraient sur son passage : « Voilà des Français, » dit-elle. L'Anglais, en effet, ne salue personne : il garde son chapeau sur la tête, reste droit et tend la main. Le Français l'ôte et s'incline : c'est le salut de tout le monde et pour tout le monde. L'Allemagne, pays de hiérarchie sociale, en a un différent pour chaque condition. D'abord, à l'hôtel, dans quelque coin que vous alliez, sans bruit, sans lumière, vous trouvez un Monsieur en habit noir qui vous salue : salut de théâtre, le ventre en dedans, les coudes en arrière et les doigts pendants; — le salut du soldat à l'officier, qui dure tant que celui-ci est en vue; — le salut du lieutenant au capitaine : la main droite au côté droit du front, les doigts en dedans, presque le salut indien avec une grande inclinaison du corps; — et le salut aux femmes! — et le salut entre respectables bourgeois, qui commence du plus loin qu'ils se voient et ne finit que quand ils ont pris chacun la place de l'autre. — Au chemin de fer, le gardien de la voie salue le train de côté. — Quant au grand-duc, lui, on le salue jusque par derrière.

Je trouvai au parc bon nombre d'Anglaises. Elles ont raison de se plaire en Allemagne : les formes opulentes des femmes d'outre-Rhin font valoir la grâce distinguée, mais un peu sèche et roide des filles d'Albion.

Comme mes allées et venues n'étaient point celles d'un pacifique habitué de la résidence, un étudiant de Heidelberg me reconnut bien vite pour un étranger. Je ne suis ni noir ni blond; il se dit que je n'étais ni Italien ni Russe; je ne suis ni long et rouge, ni court et gros, il ne pouvait me prendre pour un Anglais ou un Flamand. Restait le Parisien. L'étudiant avait visité Paris en train de plaisir; il lui démangeait de prendre, sous forme de conversation, une leçon de français et de parler de ce Paris dont tout le monde raffole et que tant de gens maudissent. Il m'aborda et, aussitôt après les premières civilités, voulut recommencer son voyage. Je n'étais pas venu en Allemagne pour parler de la rue de Rivoli et du Bois de Boulogne, je le ramenai donc bien vite aux bords du Neckar et du Mein. Lui, se défendait; il tenait à sa leçon de français. Je n'obtins un peu qu'en donnant beaucoup. Dans cette conversation laborieuse, nous passâmes et repassâmes le Rhin au moins vingt fois.

Il y avait dans la tête de mon étudiant un pêle-mêle de sympathie pour la France et de haine contre nous qu'il n'était pas facile de tirer à clair. Au fond, ces braves gens, à qui il arrive bien souvent de n'avoir pas plus un sentiment net qu'ils n'ont une idée précise, ne nous haïssent pas sérieusement. Ils aiment l'esprit français, courent après, et essayent, d'une manière ou d'une autre, de le prendre, comme Heine qui y a bien des fois réussi. La première langue étrangère qu'ils apprennent est la nôtre, et un Français peut voyager d'un bout à l'autre de la Confédération, sans la plus mince provision d'allemand : il trouvera toujours à qui parler. Ils lisent nos livres, nos journaux, et ce contact a réagi sur eux : depuis trente ans nous avons raccourci leurs phrases des quatre cinquièmes; on n'en voit plus qui tiennent la page entière.

1. A Paris il y avait, en 1851, un décès sur trente-six habitants; en 1861, la mortalité a diminué de 10 pour 100. (Discours de M Billault, 19 mars.)

Mais, d'autre part nos allures leur déplaisent et ils nous reprochent de nous fourrer partout. Cette habitude que nous avons prise, avec Voltaire et Montesquieu, de regarder au fond des choses, de courir droit au but, les déconcerte et les effraye. Nous allons trop vite pour leur tranquille nature; nous ne leur laissons pas le temps de digérer leurs cinq repas, leur bière et leurs théories. Sans compter qu'ils nous trouvent partout sur leur chemin : en politique où ils ne font rien, dans les arts où ils croient faire beaucoup; dans les sciences où ils vont mieux, mais sans pouvoir prendre la direction du mouvement qui est à l'Institut, si elle est quelque part. En érudition, par exemple, surtout en métaphysique, ils tiennent le haut du pavé; ils alimentent l'Europe de logique et de paralogismes, autant que l'Angleterre de cotonnades. C'est la grande manufacture des systèmes; et ils ne s'en trouvent pas mieux.

Aussi diraient-ils volontiers de la France ce que le paysan de l'Attique disait d'Aristide : « Il m'ennuie de l'entendre toujours appeler le juste ; » et, comme lui, ils nous banniraient honorablement par l'ostracisme qui était la suprême, mais très-désagréable consécration de la renommée.

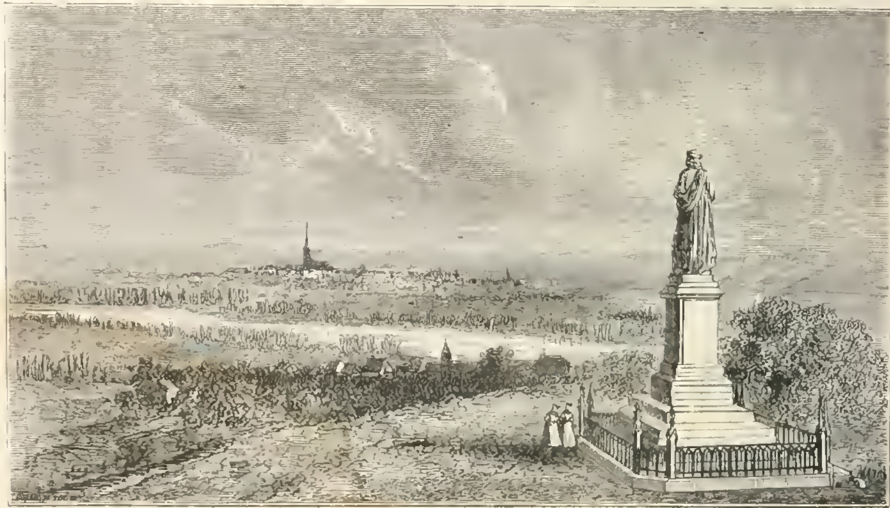
Durant notre conversation, un officier de la garde, parent de l'étudiant, vint le rejoindre, avec un de ses amis. C'était un abonné de nos petits journaux, très-friand des bons mots du *Charivari* et qui, lorsqu'il en avait compris un, en riait trois jours durant. Il était allé plusieurs fois à Paris et n'y manquait pas une représentation du Palais-Royal et des Variétés, de sorte qu'il était fort au courant des expressions les plus.... pittoresques du dandysme parisien.

Avec lui, on parla naturellement soldats et batailles. Il m'apprit que le duel était interdit aux soldats et aux sous-officiers et qu'il n'y en a pas; mais, permis à eux de vider leurs querelles à coups de poing, ce dont ils ne se font faute.

Les gouvernements travaillent pourtant de leur mieux à maintenir le prestige de l'épaulette. Ainsi un officier qu'un bourgeois insulte par voie de fait « doit lui plonger son glaive dans le sein. » Un conseil de guerre examine ensuite s'il a fait tout ce qu'il était possible pour éviter une querelle, et le condamne à deux ou trois ans de forteresse pour donner satisfaction aux bourgeois survivants.... Mais je m'aperçois que je ne puis vous conter la suite des causeries de mon officier qui me conduisit à travers quantité de choses où il serait nécessaire à un journal comme celui-ci d'avoir pour garantie l'escorte d'un cautionnement.

V. Duruy.

(La suite à une autre livraison.)



Statue d'Erwin, dans le duché de Bade. — Dessin de Lancelot.



Vue de l'embouchure du Rio-Nunez. — Dessin de Sabatier d'après M. Lambert.

VOYAGE DANS LE FOUTA-DJALON,

EXÉCUTÉ D'APRÈS LES ORDRES DU COLONEL FAIDHERBE, GOUVERNEUR DU SÉNÉGAL,

PAR M. LAMBERT,

Lieutenant d'infanterie de marine.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS COMMUNIQUÉS PAR LE MINISTÈRE DE LA MARINE ET DES COLONIES.

1860

Le Fouta-Djalon. — Arrivée au Rio-Nunez. — Ce qu'est cette rivière. — Peuplades de ses bords. — Leurs mœurs et leurs coutumes. Départ pour l'intérieur. — Mon prédécesseur Caillé.

Deux ans de séjour au Sénégal, plusieurs expéditions de guerre, et quelques explorations heureusement terminées venaient tout à la fois de m'acclimater au ciel et au sol africains et de surexciter en moi le goût inné des voyages lointains, lorsque, au commencement de 1860, M. le colonel Faidherbe, auquel notre colonie sénégalaise et la géographie des contrées voisines sont redevables de tant d'améliorations, voulut bien me confier une mission auprès des chefs du Fouta-Djalon.

Cette région montagneuse, qui termine non loin de l'Atlantique la longue ligne de reliefs orographiques nés sur les bords de la mer Rouge et dont on peut suivre les vastes sinuosités à travers toute l'Afrique, entre le 12° parallèle nord et l'équateur, est digne, à de nombreux points de vue, de fixer l'attention des géographes, des ethnologues et des économistes. De son plateau central s'épanchent, comme d'un réservoir commun, vers les quatre aires de l'horizon, les sources du Niger, du Sénégal et de vingt autres cours d'eau, artères de vie et de fécondité entre ce dernier fleuve et Sierra-Leone : son sol granitique nourrit la population la plus forte, la mieux douée de l'Afrique occidentale, et la plus ouverte au souffle de la civilisation. Enfin c'est à travers ses défilés que le commerce européen du littoral trouvera la route la plus directe et la plus sûre pour atteindre les marchés du haut Niger et de ce Soudan vers lequel, depuis près d'un siècle, il tend à s'ouvrir des chemins.

Parti de Saint-Louis le 20 février 1860, avec le contre-maître de la marine sénégalaise Cocagne et le tirailleur indigène Koly-Coumba, qui composaient toute ma suite, le premier comme interprète, le second comme valet de chambre et cuisinier, je débarquai le 1er mars devant la factorerie du Bel-Air, à l'embouchure du Rio-Nunez, où je devais organiser une petite caravane et recueillir d'utiles renseignements sur les pays que j'allais traverser. Ces soins préliminaires accomplis, je me rendis à Kakandy, où je reçus de notre compatriote M. Sonlon l'accueil cordial dont m'avaient déjà comblé les autres négociants du Rio-Nunez.

Ce cours d'eau, qui figure sur toutes les cartes comme un fleuve descendant du Fouta-Djalon, n'est en réalité qu'un étroit bras de mer, s'avançant dans les terres jusqu'à Kakandy, et ne recevant, un peu en amont de ce point, qu'un très-faible ruisseau : le Tiquilenta, issu de la première rangée de collines de l'intérieur. Du reste, rien n'est beau comme la navigation de cette espèce de *fiord* depuis l'Océan, rien n'est riche comme la végétation de ses bords et séduisant d'aspect comme les factoreries qu'y ont élevées nos compatriotes. Vittoria, Rapax, Kakandy, ne demandent, pour devenir de véritables établissements coloniaux, qu'un peu de sécurité à l'endroit des tribus noires qui les entourent, et qu'un peu de protection contre leurs avanies. Kakandy surtout est un des sites les plus favorisés que j'aie jamais vus. Bâti

en amphithéâtre au milieu de bosquets d'orangers, de bananiers et de manguiers, au vert et lustré feuillage, ce village a derrière lui un rideau d'arbres immenses et pour premier plan les eaux calmes et profondes du Rio-Nunez. Tous les produits de nos colonies réussiraient sur ce sol de promission, mais jusqu'à présent le commerce européen n'y exploite guère que les arachides et l'huile de palme; le café, si célèbre à bon droit sous le nom de *Rio-Nunez*, n'est encore récolté qu'à l'état sauvage sur les gradins des montagnes de l'intérieur.

Les indigènes de ces parages sont les Bagos, sur le littoral même de l'Océan, les Nalous, sur le cours moyen de la rivière, et enfin les Landoumas, autour et en amont de Kakandy. Ces derniers, qui sont encore les plus nombreux, formaient jadis, si on peut croire la tradition locale, un centre de puissance, réunissant non-seulement toutes les peuplades du bas pays, mais même une partie des tribus indigènes du Fouta-Djalon. Leur idiome, du reste, a beaucoup d'analogie avec celui des Djalonkès, qui semblent être eux-mêmes un rameau du grand tronc Malinkè. Mais si les Landoumas ont jadis dominé dans cette partie de l'Afrique, ils sont bien dégénérés aujourd'hui, car ils ne sont plus capables que de piller les commerçants sans défense, ou les caravanes qui traversent, sans armes, leur territoire.

L'un des buts de ma mission étant d'activer le commerce du Rio-Nunez, je convoquai un *palabre*, ou assemblée solennelle, chez le roi des Landoumas, afin de l'engager à faire cesser les pillages qui écartaient des comptoirs européens beaucoup de caravanes. Escorté d'un résident européen de Kakandy, M. d'Erneville, et de deux traitants noirs, je ne craignis pas de parler en maître devant Sa Majesté et ses grands vassaux. Avec d'autres auditeurs que ces pauvres hères, mon langage eût pu être taxé de témérité. Mais eux, loin de s'étonner de mon admonition et de mes menaces, ne songèrent qu'à se disculper personnellement et à détourner de leurs têtes le courroux du gouverneur de Saint-Louis, dont je me faisais l'interprète : renonciation absolue à toute avanie, à tout pillage, respect inviolable envers les caravanes et les traitants, nulle promesse ne leur coûta à cet effet. Je dois ajouter, dès à présent, que l'apparition du colonel Faidherbe, qui toucha à Kakandy quelques mois plus tard, donna à mes paroles la meilleure sanction qu'elles pouvaient avoir, et ne contribua pas peu à maintenir les chefs landoumas dans leurs idées feintes ou sincères de réformes pacifiques.

Les Landoumas payent tribu à l'almamy du Fouta-Djalon, qui les considère comme de futurs néophytes pour l'islam. Jusqu'à présent toute leur religion consiste en certaines momeries, mélangées de ridicule et de terreur, et qui ont pour théâtres des bois sacrés dans lesquels il serait, encore aujourd'hui, fort imprudent à un profane de pénétrer. Ils croient que ces sanctuaires sont hantés par un être mystérieux, désigné sous le nom de *Simo*, et dont les apparitions fantastiques sont toujours le présage d'un malheur, ou au moins de quelque événement important.

Les Nalous, qui partageaient naguère ces croyances, se sont laissés envahir tout récemment par l'islamisme, à l'exemple de leur roi Youra, guerrier renommé, qui porte habit, veste et culotte, et s'est façonné à nos habitudes européennes aussi complétement qu'à nos vêtements. Son peuple, doué de plus d'activité et d'énergie que les Landoumas, servait autrefois d'intermédiaire entre les négriers et les tribus de l'intérieur. Grâce à nos traitants des bords du fleuve, ils ont maintenant abandonné ce métier pour s'adonner tout particulièrement à la culture de l'arachide, qui forme aujourd'hui la branche la plus considérable du commerce local.

Leurs voisins du littoral, les Bagos, sont de quelques échelons plus bas placés sur l'échelle sociale. Chacun de leurs centres de population ne consiste qu'en deux ou trois hangars bas, étroits et fort longs, où s'entassent en commun un grand nombre de familles, comme des bestiaux dans une étable. Rien ne peut donner une idée de la saleté de ces taudis, si l'on ne sait que leurs hôtes, aussi timides par nature que par superstition, ne se décideraient pour rien à sortir, une fois la nuit venue, de leurs gîtes immondes. Les écuries d'Augias n'étaient rien en comparaison.

Si sales qu'ils soient, les Bagos ne sont ni fainéants, ni besogneux : loin de là ; ils élèvent de nombreux troupeaux et récoltent bien plus de riz qu'ils n'en peuvent consommer. Leur penchant au travail est entretenu par un des plus singuliers sentiments que puisse inspirer la vanité ou l'amour de la propriété. Lorsque l'un d'eux vient à mourir, il faut que sa famille puisse faire étalage sous les yeux du public de tous les biens qu'il a pu amasser pendant sa vie ; il faut que les parents, amis et voisins, puissent dire au défunt : « Pourquoi nous as-tu quittés ? Tu jouissais de l'affection des tiens et de l'amitié de tous ceux qui te connaissaient ? Tu ne manquais ni de riz, ni de bœufs, ni de pagnes, etc. ; pourquoi nous as-tu quittés ? »

Puis ces paroles débitées et d'autres semblables, on livre aux flammes toutes les richesses du décédé, sans épargner le moindre grain de riz, et on ne laisse à ses enfants que le souvenir des vertus économiques de leur père. C'est à eux à s'efforcer, à son exemple, d'arriver à l'heure suprême avec des coffres bien garnis. Les négociants de Rio-Nunez, sachant l'usage que les Bagos font de leurs trésors, ne se font nul scrupule de troquer contre leur riz, leurs bœufs et leur huile, les plus chétives épaves de nos friperies européennes, et d'échanger, par exemple, contre une valeur de cent francs une statuette de plâtre valant bien cinquante centimes.

Pendant mon séjour à Kakandy, un chef foulah arriva dans cette localité. Abdoulaye, c'était son nom, gouvernait, sous la suzeraineté du chef de Labé, le district de Bouvé, la plus occidentale des provinces frontières du Fouta-Djalon. Il m'offrit de me conduire avec toutes les facilités désirables, non-seulement à travers son gouvernement, mais même jusqu'à Labé, dont le chef se chargerait ensuite de me faire parvenir auprès de l'almamy. Après de mûres réflexions, j'acquiesçai à ce mode hié-

rarchique de voyage, au risque de payer un peu cher la protection de ces seigneurs féodaux. Puisque j'allais me trouver à la merci des Foulahs, dès que j'aurais dépassé Kakandy, autant valait que ce fût à celle d'Abdoulaye, qui avait, de fois à autre, des intérêts à régler dans ce comptoir. Cet arrangement donnait à mon voyage un caractère aussi officiel que possible, et j'y trouvais des garanties pour ma personne et pour mes bagages : car il est rare que les noirs, même les plus sauvages, maltraitent un envoyé chargé d'une mission ostensible.

En conséquence, moyennant quarante et un francs en espèces et quelques provisions, Abdoulaye dut me fournir dix porteurs pour remplacer les ânes et les chevaux que je n'avais pu trouver à Kakandy, et le 8 mars, après avoir dépêché en avant mes gens et mes bagages, je m'éloignai de Kakandy, suivi de M. d'Erneville et de tous les négociants de cet établissement, qui voulurent m'accompagner jusqu'à ma première étape.

Presque au sortir de Kakandy, le sol s'élève sensiblement; bien que parfaitement boisé et coupé de nombreux ruisseaux, il est, dans cette première partie de la route, couvert de roches et de pierres ferrugineuses. Après trois heures de marche, la nuit nous surprit loin de toute habitation, et, et à la suite d'un repas copieux préparé par les soins de M. d'Erneville, mes compagnons, roulés dans mes couvertures ou d'autres parties de ma garde-robe, s'endormirent sans autre toit que la voûte du ciel. Quant à moi je ne pus fermer l'œil. On n'entreprend point un voyage de la nature de celui que j'allais faire, sans éprouver quelque émotion. Si d'un côté je ne me dissimulais pas qu'il serait pénible, peut-être dangereux, de l'autre l'utilité qui pouvait en résulter pour la science et pour mon pays me berçait d'espérances et d'illusions. Et puis, à vingt-quatre ans, on trouve tant de charmes dans l'imprévu! Ces pensées me bercèrent jusqu'au point du jour; alors, après avoir pris encore une fois une tasse de café avec les derniers Européens que je dusse voir de longtemps, je me séparai d'eux, emportant leurs encouragements et leurs vœux.

C'est ainsi que je m'élançai, à mon tour, sur cette route que, trente-trois ans auparavant, avait parcouru l'intrépide Caillé dont le nom, en dépit de quelques envieux, est devenu une des gloires de la France. En suivant les traces d'un pareil devancier, le voyageur peut compter sur l'exactitude des renseignements et sur la justesse des itinéraires. C'est ce que j'ai pu constater bien souvent, et je suis heureux d'apporter ici mon humble pierre au monument que ce pauvre enfant du peuple, sans autre lumière que son génie naturel, sans autres ressources que son indomptable énergie, a su se construire dans le vaste champ des découvertes de notre siècle.

Paysages et forêts. — Les singes cynocéphales. — Majestueuse lenteur d'un prince africain. — Caravane de Sarrakolès. — Les rives du Cogon. — Le carême musulman. — Les partis politiques du Fouta-Djalon.

Si mes pensées s'étaient revêtues pendant la nuit d'une teinte grave et sombre, la marche et le grand air ne tardèrent pas à leur rendre leur insouciante vivacité habituelle. Il eût été difficile, d'ailleurs, de résister aux charmes des solitudes qui s'ouvraient devant moi, en fascinant à la fois la vue, l'ouïe et l'odorat. Des oiseaux, du plumage le plus vif et le plus varié, voletaient d'arbre en arbre, tandis que, dans les profondeurs sonores des bois, leurs gazouillis se mêlaient aux murmures de nombreux ruisseaux, au susurrements d'innombrables essaims; du fond des taillis et du sein des troncs séculaires s'exhalait une pénétrante odeur de miel, tempérée par l'arome des fleurs où butinaient les abeilles. De toutes parts, au-dessus d'un épais sous-bois toujours vert, s'élevaient des arbres gigantesques dont nos plus hautes futaies ne peuvent donner l'idée. Là domine le majestueux bombax, à l'immense ramure, aux longues siliques pleines d'une bourre soyeuse qui appelle les regards et les soins de l'industrie; là frémit l'élégant feuillage du netté, le plus beau spécimen de la grande famille des légumineuses, et que la Providence semble avoir répandu dans tout le Soudan, afin d'alléger autant que possible aux habitants de cette contrée, le tribut de sueur dont tout homme doit payer son pain quotidien. Le netté, sorte de févier, porte un fruit, semblable pour la forme à une gousse de haricot, mais qui contient entre ses graines une fécule sucrée et substantielle, dont toutes les caravanes font leur nourriture presque exclusive pendant les mois d'avril, mai et juin. Je m'étonne que les nègres idolâtres, qui font des dieux de tout, n'aient pas mis cet arbre précieux au rang de leurs fétiches.

Je n'ai vu, dans ces bois, nulle trace de bêtes féroces; mais les singes cynocéphales[1] y abondent. Dans une clairière ouverte au sommet d'une colline, nous en rencontrâmes une bande nombreuse qui parut ne nous céder le passage qu'avec regret. A mesure que nous avancions, ils reculaient lentement devant nous, s'arrêtaient à quelques pas du sentier, nous regardaient avec étonnement, puis, quand ils nous voyaient faire un geste, un mouvement brusque ou inquiétant, ils disparaissaient dans le fourré, bondissant et aboyant comme une meute de dogues.

Le soir venu, nous nous arrêtâmes au bord d'un charmant ruisseau, égayant du murmure d'une petite cascatelle le silence de la solitude, et là, après avoir soupé d'une sardine et d'un biscuit détrempé dans un verre d'eau fraîche mélangée d'un peu d'eau-de-vie, je m'étendis sur un lit de feuilles préparé par Kolly, mon serviteur sénégalais, et je m'endormis aussi profondément, plus profondément peut-être que si j'avais été entouré de draperies soyeuses et de lambris dorés.

Le lendemain je gagnai Oréoussou, où Abdoulaye m'avait donné rendez-vous. C'est un joli hameau, d'une trentaine de cases ombragées de bouquets de bananiers et d'orangers. Mais, en dépit des libéralités de la nature,

1. *Cynocéphale mandrill.* — *Cynocephalus mormos* de Desmoulins. — Chassant un jour au bord du Sénégal, je vis une troupe de ces animaux assaillir à coups de pierres un des hommes de sa suite qui venait de tirer et de tuer l'un d'eux. Ils disputèrent vaillamment au chasseur le cadavre de leur congénère, et il fallut l'intervention de tous mes gens pour leur faire lâcher pied.



Les rives du Cogon. — Dessin de Sabatier d'après M. Lambert.

ses habitants sont pauvres, le voisinage de Kakandy les exposant fréquemment aux visites souvent malveillantes et toujours ruineuses des princes foulahs.

C'est dans cette localité que je fis la première expérience des lenteurs et des retards dont mon noble protecteur, le prince Abdoulaye, devait entraver mon voyage. Je ne sais lequel de mes devanciers en Afrique, Richard Lander, je crois, a dit que sur ce continent la majesté d'un chef, roi ou hobereau quelconque, se mesurait à sa nonchalance. A ce titre Abdoulaye est l'homme le plus majestueux que j'aie jamais rencontré; il n'arriva à Ouréoussou que trente-six heures après moi; trente-six heures de retard sur quarante kilomètres ! Il en employa encore vingt-quatre à se reposer, et lorsque, ce temps écoulé, je forçai la consigne pour pénétrer jusqu'à lui et secouer sa torpeur, il n'imagina d'autre moyen pour calmer mon impatience que de m'offrir un bœuf pour souper. Sachant bien que les pauvres villageois avaient



Les pics du mont Seniaki (voy. p. 379). — Dessin de Sabatier d'après M. Lambert.

seuls fait les frais de ce festin de Gargantua, je le refusai nettement au grand étonnement d'Abdoulaye qui ne comprenait pas plus ma réserve à cet égard que mon empressement à continuer mon voyage. Après de nouvelles tergiversations il finit par m'offrir trois porteurs au lieu de dix qui étaient indispensables au transport de tous mes ballots, me proposant de se charger lui-même du gros de mes bagages pendant que j'irais en avant l'attendre à Guémé, lieu situé à soixante-dix kilomètres sur la route de Labé. — Il croyait peut-être que je refuserais cette proposition, mais je le pris au mot, lui confiai sept ballots de marchandises diverses ou de provisions que je croyais bien ne plus revoir, et je repris la direction de l'est avec mes deux fidèles Sénégalais et mes trois porteurs.

Après avoir parcouru pendant toute une journée un plateau boisé et de nature ferrugineuse qui termine au levant le bassin du Rio-Nunez, nous atteignîmes l'arête



Les chutes du Tomine (voy. p. 380). — Dessin de Sabatier d'après M. Lambert.

d'un escarpement de cent à cent cinquante mètres de hauteur, d'où l'on redescend dans la vallée du Cogon. La pente rapide conduisant à cette rivière était garnie de gens de tout sexe et de tout âge. Je crus avoir devant moi la population de quelque village voisin : c'était simplement une caravane de Soninkés ou Sarrakolès en marche vers la côte, où ils allaient acheter du sel chez les Bagos. Ils témoignèrent une grande joie en apprenant de moi qu'ils pouvaient désormais commercer librement avec Kakandy, ou tout autre point du Rio-Nunez, sans avoir rien à redouter des Landoumas, et que la France aurait désormais les yeux ouverts sur ce pays pour y prévenir le renouvellement des anciens désordres. Puis, comprenant parfaitement les résultats utiles que mon voyage auprès de l'almamy pouvait avoir pour les relations de l'intérieur avec la côte, ils me félicitèrent hautement d'être chargé d'une telle mission.

Tout cela ne les empêcha pas de me proposer un

mouton des plus maigres pour trois fois sa valeur. Mais, que voulez-vous? les Soninkés passent à bon droit pour les juifs de l'Afrique, et leurs instincts mercantiles sont à l'épreuve de tout enthousiasme.

Leur chef, cependant, m'envoya un peu plus tard une glane d'oignons et un pot de miel, à titre de cadeau, auquel je ripostai par quelques biscuits et un peu de sucre. Cet échange de bons procédés se fit à travers le Cogon, que j'avais traversé, pour établir mon bivac sur la rive opposée à la montagne où campait la caravane.

Cette rivière, large de quarante à cinquante mètres, roule ses eaux calmes, limpides et profondes de trente à soixante centimètres, sous une épaisse et fraîche voûte de verdure, formée de bombax et de nettés entrelacés et liés les uns aux autres par un lacis de lianes, dont les tiges sarmenteuses, courant de branches en branches, se balancent au-dessus des eaux en capricieux festons, en innombrables guirlandes de feuillage et de fleurs. C'est un de ces sites qui font momentanément oublier la patrie.

Le Cogon, que jusque à présent toutes les cartes ont confondu avec le fleuve de Kakandy, est un cours d'eau très-distinct, dont le volume dépasserait de beaucoup celui du Rio-Nunez devant Kakandy, à la marée basse. Je m'assurai que son bassin, après avoir contourné du sud au nord l'extrémité de la vallée du Taguilenta (haut Rio-Nunez), court ensuite droit à l'ouest jusqu'à la mer, en demeurant également indépendant du Rio-Grande au nord, et du Rio-Nunez au midi.

La route que je suivais, traversant à leur extrémité supérieure les vallées des affluents de la rive droite du Cogon, est fort accidentée, fort pittoresque, mais des plus fatigantes. Aussi j'arrivai harassé, le deuxième jour, au village de Guémé, où, malgré mon vif désir de pénétrer le plus tôt possible au cœur du Fouta-Djalon, je fus forcé de séjourner : d'abord par une indisposition assez grave, premier tribut payé à mon nouveau genre de vie, puis par suite de l'arrivée d'Abdoulaye et de ses lenteurs habituelles.

Guémé, peuplé de deux à trois cents âmes, est agréablement situé sur un mamelon adossé à une magnifique forêt et dont la base est arrosée de nombreux ruisseaux. Tout est propre et bien tenu dans ce village, les rues comme les cases. Si celles-ci sont petites, si leurs portes sont si basses qu'on ne peut guère y pénétrer qu'en rampant, en revanche les habitations sont séparées les unes des autres par des clayonnages ou des haies vives d'euphorbes (*carcas hurgens*), et le sol des cours, formé d'un bon gravier, ratissé avec soin, toujours ombragé d'un ou de plusieurs vieux orangers, est encadré d'une bordure de bananiers ou de papayers. Le nom de ce village, qui signifie *réunion* en langue foulane, vient, dit-on, de ce que ce lieu servit d'asile jadis à des Mandingues fuyant devant l'invasion des Foulahs. Ils y échappèrent assez longtemps au joug des envahisseurs, de même que toute la province de Bouvé, dont le nom a la même signification que le mot *marche* dans l'histoire de notre moyen âge européen.

Lorsque, au bout de huit jours de repos dans cette charmante localité, je voulus me remettre en route, je me retrouvai en face de la nonchalance d'Abdoulaye. — Ses femmes, qu'il menait partout avec lui, se plaisaient à Guémé ; et puis le lendemain, 23 avril, était un vendredi : toute la population des environs venant à la mosquée ce jour-là, il comptait sur cette affluence pour me recruter des porteurs; il valait donc mieux remettre mon départ au 24. Force fut d'y consentir; mais le soir de ce même vendredi coïncidait avec le lever de la lune du Ramadan, et chacun autour de moi ayant célébré cette première heure du carême musulman comme on fête en Europe les derniers moments du carnaval, c'est-à-dire par des bombances et des repas sans fin, il fallut consacrer la journée du samedi à l'immobilité, à l'abstinence et aux dévotions. Car il ne faudrait pas croire, par les débuts du Ramadan, que cette période religieuse n'ait rien de sévère. Loin de là, elle est, au contraire, d'une très-pénible observance. Tant qu'elle dure, nul musulman ne peut ni boire, ni manger, ni fumer, ni même mâcher le *gourou*[1] entre le lever et le coucher du soleil. Les Foulahs, très-austères observateurs du Koran, n'ont garde de transgresser ses prescriptions à l'égard du jeûne, et dans ces climats brûlants, la privation d'eau surtout est une dure pénitence !

Le 25, mêmes délais de la part d'Abdoulaye, et quand le 26 je me présentai chez lui pour partir, il n'était pas plus prêt que les jours précédents. J'en obtins à grand'peine un guide, avec lequel je me mis en route, laissant encore une fois tous nos bagages en arrière avec le prince foulah. J'ai su depuis que le principal motif de ses retards était la perception de l'impôt pour lequel il était en tournée dans son gouvernement.

Au hameau de Compéta, où je m'arrêtai pour la nuit, je rencontrai un Foulah, qui, très-activement mêlé à la politique du Fouta-Djalon, put enfin m'expliquer clairement l'état des affaires de ce pays. Je savais, et par la relation de M. Hecquard, et par les renseignements recueillis à la côte, que depuis une quinzaine d'années deux partis rivaux, dirigés par deux compétiteurs issus du même sang, Sori Ibrahima et Oumar, se disputaient le pouvoir dans cette contrée; mais j'ignorais que, par suite d'une entente entre les deux prétendants, Sori Ibrahima, dont M. Hecquard avait tant eu à se plaindre, venait d'être proclamé almamy pour deux ans. Si contrariante que fût cette nouvelle pour moi, dont toutes les sympathies étaient pour Oumar, à cause de ses tendances vers la France, je dus me retrancher dans mon caractère officiel et dire à mon informateur qu'étant envoyé auprès de l'almamy régnant, c'était à celui-ci seul que j'avais affaire, et que, si grand désir que j'eusse d'entrer en relation avec Oumar, je n'irais cependant

1. Le *gourou* est une sorte de fève, qui dans les régions du Rio-Nunez remplace la noix de Kolat des pays soudaniens. — C'est comme ce dernier fruit un astringent et un tonique. L'un et l'autre, quand on les mâche, produisent dans la bouche une saveur amère qui devient sucrée et parfumée dès qu'on boit une gorgée d'eau. Tous deux calment la faim et préviennent les coliques. J'en ai fait bien souvent l'expérience et je signale ce fait à l'attention de la science médicale.

le voir qu'avec l'autorisation de Sori Ibrahima. Grand partisan d'Oumar, mon interlocuteur était cependant trop fin politique pour ne pas comprendre ma réserve diplomatique; il m'en fit même compliment, et, passant à un autre ordre d'idées, me parla fort au long du Rio-Nunez. Je lui défilai sur ce chapitre mon chapelet habituel, et je crois devoir faire observer à ce sujet que le voyageur doit bien se garder, en Afrique, d'être avare d'explications, car les hommes, avec lesquels vous êtes entré une fois en conversation suivie, sont trop fiers de la confiance que vous avez paru leur témoigner, pour vous supposer des intentions secrètes; ils se hâtent de propager vos discours comme une bonne nouvelle, et se font vos défenseurs officieux auprès des chefs et des populations.

Un héraut d'armes foulah. — Version africaine d'une relation anglaise. — La vallée et les chutes du Tominé. — Villages et population des montagnes. — Les blancs anthropophages.

A l'est de Compéta commence la ligne de faîte qui sépare le bassin du Cogon de celui du Tominé, principal affluent du Rio-Grande. On la franchit par la passe ou col de Nadé-Koba, dont j'estime la hauteur absolue à deux cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer. De son sommet on domine de belles vallées, courant à l'est, et la vue s'étend dans cette direction jusqu'au mont Seniaki, dont les deux pics mamelonnés bordent à l'horizon la rive droite du Tominé.

La descente du Nadé-Koba, formée d'assises d'ardoises simulant des gradins aussi escarpés qu'irréguliers, est aussi pénible que difficile pour un homme seul; je n'en vins à bout qu'en me cramponnant aux angles de ces marches naturelles. Comment mon cheval arriva-t-il en bas sain et sauf? c'est ce que je cherche encore à m'expliquer.

Pendant que je songeais à ce problème, je vis venir à moi un indigène qui m'aborda comme un héraut d'armes antique en énonçant ses noms et qualités et l'objet de sa venue. Il portait le nom euphonique d'Alpha Kikala, et venait, au nom du chef de Labé, s'informer des motifs exacts de mon arrivée dans le pays. Satisfait de mes réponses, que je m'efforçai d'élever au diapason de ses demandes, il se rangea à mes côtés, et dès ce moment devint mon guide officiel jusqu'à Timbo : guide précieux ! car il savait par cœur tout le Fouta-Djalon, et, partout où j'ai passé, j'ai pu constater, l'itinéraire en main, l'exactitude des moindres renseignements géographiques qu'il m'avait donnés à l'avance. Il ne connaissait pas moins bien les traditions que la topographie de son pays; j'en eus la preuve quelques instants après sa rencontre.

Nous nous trouvions dans un site charmant; un torrent débouchant devant nous, à travers des rocs entassés courait, en bondissant, arroser de magnifiques prairies semées de bouquets d'arbres gigantesques, derrière lesquels on entrevoyait les hauts sommets qui bordent le Tominé. Devant ce grand spectacle, qui sous plus d'un rapport me rappelait quelque site embelli de ma chère vieille Bretagne, je me réjouissais, je l'avoue, d'être le premier Européen qui l'eût contemplé, lorsque Kikala mit fin à ce sentiment légèrement vaniteux et égoïste en m'apprenant et le nom du torrent, Yangolé (l'*Anglais*), et les circonstances qui lui ont valu cette appellation peu africaine.

A l'époque où lui Kakala était encore enfant, des blancs avaient voulu pénétrer par cette vallée dans le Fouta-Djalon. Ils étaient nombreux, marchaient en caravane, dans laquelle figuraient plusieurs chameaux et quarante ânes chargés de marchandises. Leurs chefs escaladèrent les sommets du mont Seniaki, pour examiner le pays, et notaient sur leurs livres tout ce qu'ils voyaient. Mais au passage d'un cours d'eau, qui a été aussi baptisé d'après eux (le Tiangol-Porlobé, ou *ruisseau des blancs*), plusieurs d'entre eux se noyèrent et ils perdirent toutes leurs bêtes de somme.

La défense que fit l'almamy à ses peuples d'entrer en relation avec des étrangers qui avaient eu le tort d'arriver sans guides et sans explications préalables, fut interprétée de manière qu'en refusant de leur vendre quoi que ce fût, même de l'eau, on ne se fit faute de les harceler et de les piller. Tous périrent de misère; le dernier survivant, après avoir été fait prisonnier, puis relâché, vint mourir sur les bords du ruisseau qui prit, d'après lui, le nom de *Yangolé*. Mais il faut ajouter, pour la moralité de l'histoire, que tous les Foulahs qui avaient touché aux marchandises des blancs eurent une fin aussi malheureuse que leurs victimes.

Ainsi dit Alpha Kikala.

En calculant l'âge du narrateur, et en tenant compte de l'exagération bien naturelle d'un récit transmis de bouche en bouche depuis plus de quarante ans, je démêlai facilement dans cette légende un fait réel : la tentative malheureuse que les Anglais firent en 1817 pour pénétrer vers le Niger par la voie de Fouta-Djalon, et qui échoua effectivement à mi-chemin de Kakandy à Timbo. — Les lignes suivantes, empruntées à un livre consacré aux découvertes africaines, peuvent faire juger du degré de fidélité de la version africaine de cette simple histoire :

« Le capitaine Campbell, chargé du commandement de cette expédition, ne put aplanir ou surmonter les obstacles que lui opposèrent l'état d'anarchie du Fouta-Djalon et le mauvais vouloir des chefs. Après bien des négociations infructueuses, pendant lesquelles la caravane perdit ses chameaux, ses chevaux, toutes ses bêtes de somme, Campbell fut obligé de revenir sur ses pas. Bien qu'il n'eût à regretter que la perte *d'un seul homme sur cent* qui lui avaient été confiés, l'insuccès de sa tentative et les contrariétés éprouvées l'affectèrent tellement, qu'il mourut avant d'avoir regagné la côte. Caillé vit son tombeau auprès de Kakandy[1]. »

En réfléchissant à quels écarts d'amplification peut se laisser emporter l'histoire orale, je gagnai l'endroit où

1. *Le Niger et les explorations de l'Afrique centrale*, par F. de Lanoye.

je devais passer la nuit, et là, sur mon lit de feuilles accoutumé, je rêvai toute la nuit aux étranges bases que la rhétorique des siècles antérieurs à l'invention de l'écriture a dû donner à nos annales les plus classiques et les plus révérées.

Le lendemain, à peine en marche, je fus entraîné hors du sentier tracé, par le bruit d'une forte cascade, retentissant à ma gauche, sous le couvert d'un bois épais. Un magnifique spectacle m'y attendait. Le Tominé, barré un peu plus haut par une large bande de roches schisteuses, s'est frayé, à travers les fissures de cette digue naturelle, un grand nombre de chenaux couverts, véritables tuyaux de conduite, par lesquels toute la masse de ses eaux se précipite, de différentes hauteurs, dans un vaste bassin circulaire, bordé de roches moussues et d'arbres séculaires. Je m'arrêtai une demi-heure devant ces chutes pour en faire un croquis; je leur aurais volontiers consacré de longues heures, mais le temps me pressait.

Du reste, tout le bassin du Tominé abonde en effets pittoresques. Le peintre et le géologue peuvent y faire également de fructueuses études. Sa vallée centrale et les vallons parcourus par ses tributaires peuvent différer, il est vrai, d'étendue et de végétation; ainsi l'une est dans toute sa longueur couverte d'un rideau de verdure, tandis que quelques-uns des autres (les rives du Rio-Dounso, par exemple) ne nourrissent de loin en loin que de maigres palmiers ou des buissons rabougris, mais tous présentent le même caractère géologique. Tous profondément creusés dans une masse granitique de formation uniforme, sont bordés de parois perpendiculaires, hautes de deux cent cinquante à trois cents mètres, simulant souvent des fortifications gigantesques, où rien ne manque, escarpes, bastions, angles saillants et rentrants, et toujours surmontées d'un énorme talus d'une élévation double. La vue que je suis parvenu à prendre d'un de ces paysages, et qui m'a coûté tout un jour d'ascension le long de ces escarpements vertigineux, semés de blocs granitiques des formes les plus bizarres, a été si admirablement interprétée par l'intelligent crayon de M. Sabatier, que je puis y renvoyer le lecteur en toute assurance. Elle peut tenir lieu de renseignements techniques sur cette grande et étrange nature (voy. p. 381).

Si pittoresques que soient toutes ces vallées, elles demeurent incultes et inhabitées; la forme, l'élévation des parois qui les encaissent, et l'étendue des pentes qui les dominent, les exposent à des inondations terribles pendant la saison des pluies, c'est-à-dire pendant plus de la moitié de l'année. Chaque ravin est alors un torrent, chaque vallon un canal coulant à plein bord, et l'ensemble de tout le bassin du Tominé un grand lac tumultueux. Le nom indigène de cette région est assez significatif: *Donhol*, abréviation de *Dongon-ol*, pays des eaux. On n'y trouve d'habitations que sur le haut des plateaux. Elles y sont, du reste, très-rapprochées, et s'y divisent en deux catégories: les foulahsos ou villages de pasteurs foulahs, et les roumbdés (oroundés de Caillé) ou hameaux d'esclaves, chargés de cultiver les terres de leurs seigneurs et maîtres, dont la demeure est parfois très-éloignée.

Caillé parle, à plusieurs reprises, de la douceur, des vertus hospitalières de cette population agricole ou pastorale; je n'eus moi-même qu'à m'en louer. Un soir, c'était auprès du village de Pamhoye, un Foulah vint me proposer de lui acheter une charge de bois et soixante oranges, pour deux coups de poudre. Au risque de passer à ses yeux pour un trafiquant peu habile, je lui donnai le double de ce qu'il me demandait. Jamais vendeur ne fut plus joyeux et plus reconnaissant que celui-là. Il partit en me promettant de me fournir de la volaille le lendemain, quand je passerais par son village, situé à quelques lieues plus loin. Quelques heures après, assis devant un grand feu, je pelais mes oranges tout en songeant à la quantité de bien-être qu'on peut se procurer dans le Fouta-Djalon pour *dix* centimes de poudre, quand je vis revenir mon homme suivi, cette fois, d'une jeune fille. C'était sa sœur, qu'il menait voir l'*homme blanc*. Intimidée devant un spectacle aussi étrange, la pauvre enfant s'avançait lentement, faisant bien un pas par minute, et laissa prudemment mon foyer entre elle et moi. Enfin, encouragée par son frère, elle s'arma de résolution; comme quelqu'un qui se précipite tête baissée dans le danger, elle vint à moi d'un pas fébrile et me tendit la main. Elle tremblait comme une feuille de bouleau, et, interrogée sur la cause de son trouble, restait muette comme une statue. — « Elle croit, me dit son frère, que les blancs mangent les noirs. » A cet aveu je fus pris d'un fou rire, accès de gaieté, qui, pour tranquilliser cette jeune imagination africaine, eut plus de force que les raisonnements les plus logiques; un collier de verroterie acheva de la rassurer.

Ce fait peut paraître puéril; mais il s'est reproduit si souvent pendant mon voyage; j'ai trouvé la croyance en notre anthropophagie si profondément enracinée non-seulement chez les femmes et les enfants, mais même parmi les hommes de cette partie de l'Afrique, que je n'ai pas cru devoir le passer sous silence. Quelques Foulahs ont même été jusqu'à préciser devant moi les détails les plus circonstanciés de nos prétendus festins de cannibales. Je ne pourrais les énumérer tous; je me rappelle seulement qu'ils y font figurer une cloche et une grande marmite.

J'ai entendu attribuer ces bruits à la malveillance des marabouts maures, qui voudraient éloigner de nous leurs néophytes noirs; ne sont-ils pas plutôt la conséquence naturelle de la traite des esclaves et de l'effrayante consommation d'Africains que cette infâme institution a faite depuis trois siècles? Sur les deux cents millions de nègres, achetés pour l'Amérique pendant cette période de temps, combien sont rentrés sur le sol natal pour y témoigner de l'emploi auquel les avaient destinés les marchands de chair humaine?

Le lendemain je passai, par une pente rapide mais revêtue d'une magnifique végétation forestière, dans le bassin du Kakriman, et quelques heures de marche à l'ombre des bois, le long d'un cours d'eau, le Digué, ali-



Le bassin du Toumne. — Dessin de Sabatier d'après M. Lambert.



Gravé chez Erhard, R. Bonaparte 42

menté par une infinité de sources et de ruisseaux se précipitant en cascades des hauteurs environnantes, m'amenèrent au foulahso, où mon vendeur de la veille m'avait donné rendez-vous. Je ne tardai pas à le voir paraître, ainsi que sa jeune sœur; l'un, portant cinq poulets qu'il me céda pour trois coups de poudre, l'autre, amenant toute la population féminine de la localité, pour me contempler et admirer, plus encore que ma personne, le courage avec lequel elle me donnait la main. Je ne tardai pas à remarquer, — observation humiliante pour mon amour-propre, — que mon individu n'était pas le seul, dans ma caravane, a éveiller l'effroi ou l'admiration de ces bonnes gens. Mon cheval, mes ânes mêmes avaient leur part dans ces sentiments. Les rares caravanes qui traversent cette région ne consistant qu'en piétons, ses habitants n'ont jamais vu de bêtes de somme et ne connaissent d'autres animaux domestiques que le bœuf et les brebis. — « Voilà de bien beaux moutons, » disait une bergère en montrant mes ânes; — « son bœuf est bien maigre, » objectait un autre en désignant mon cheval. — « Oh! quant à cette longue figure, — murmurait une vieille femme, plus avisée que ses jeunes compagnes, — je ne m'y fierais pas; ça doit manger le pauvre monde! »

Après avoir quitté cette population naïve et laissé derrière moi de nombreux foulahsos éparpillés le long des pentes inclinées à l'orient, j'atteignis vers le milieu du jour les bords du Kakriman [1], rivière large de douze à quinze mètres en cet endroit, et qui roule droit au sud ses eaux rapides sur un lit de roches noirâtres. Cette dernière circonstance, jointe à l'ombre épaisse des grands arbres qui entre-croisent leurs rameaux d'une rive à l'autre, projette sur son cours une teinte sombre et sauvage. D'après Kikala, mon guide-géographe, cette rivière, loin d'être l'origine du Rio-Pongo, comme quelques cartographes l'ont pensé, courrait jusqu'à la mer parallèlement au Scarcies, et serait par conséquent identique avec le Kissi-Kissi des cartes anglaises. Quant au Rio-Pongo, ce n'est, comme le Rio-Nunez, qu'un bras de mer sans autres tributaires que des ruisseaux de peu d'importance.

Les montagnes arrosées par le Kakriman et ses nombreux affluents, bien que fort abruptes, offrent d'excellents pâturages aux pasteurs foulahs, et, comme dans ces régions privilégiées les troupeaux n'ont pas à redouter les bêtes féroces, on les voit partout paissant à l'aventure. Ils ont repris sur ces hauts plateaux la vivacité et la souplesse que la domesticité leur a ravies d'ordinaire. Il m'est bien souvent arrivé de contempler avec étonnement un bœuf perché sur quelque escarpement à pic, comme une chèvre dans nos climats, tandis que d'autres bondissaient de rocher en rocher comme de véritables animaux sauvages.

C'est aussi dans ce canton que je vis, pour la première fois, les petites usines en terre glaise qui servent à la fusion du minerai de fer. Ce sont de vrais hauts fourneaux en miniature : cheminée, tuyau d'appel, creuset, fosse pour recevoir la fonte, rien n'y manque. On y empile, comme chez nous, des couches alternées de charbon et de minerai, mais on n'y emploie pour faciliter la fusion, ni quartz, ni castine, soit que les Foulahs ignorent les qualités fondantes de ces matières, soit que leur riche minerai n'en ait pas besoin.

Le massif montagneux découpé par le Kakriman et ses affluents s'abaisse vers l'est en larges plateaux couverts de cultures diverses et aussi parsemés de roumbdés ou plutôt de cases isolées, que nos provinces les mieux cultivées le sont de villages et de fermes. Cette partie de la contrée est par conséquent peu boisée, car la première opération que font les Foulahs pour mettre la terre en culture est d'arracher le bois taillis et de couper les futaies à hauteur d'homme ainsi que procèdent les pionniers défricheurs des État-Unis. — Ils n'ont d'autre instrument de labour qu'une petite houe assez commode et n'emploient d'autre engrais que les cendres du gazon et des chaumes desséchés après la moisson, et qu'ils livrent soigneusement aux flammes avant la semaille. Ces procédés primitifs leur suffisent, sans assolement ni jachères, pour obtenir d'abondantes récoltes d'un sol qui semble inépuisable.

C'est à travers ces scènes pastorales et agricoles que le 1er avril j'atteignis Assanquéré, chef-lieu du fief ou gouvernement du seigneur Oumar, frère d'Abdoulaye que j'avais l'intention d'attendre dans cette localité.

Le chef était absent, mais par les soins de ses femmes une case m'avait été préparée et à peine y étais-je installé que ces dames m'y firent porter du riz, du couscous, des oranges, des bananes et enfin, ce qu'en Afrique on n'offre qu'aux personnages distingués, des noix de kolat. A cette masse de provisions succéda une avalanche de visiteurs et surtout de visiteuses. Les flots de curieux se succédèrent pendant toute la journée dans mon humble gîte, comme les vagues sur une grève à la marée montante. Il n'y eut pas, non-seulement dans Assanquéré, mais même dans les villages environnants à plusieurs lieues à la ronde, une créature féminine qui ne se crût autorisée à venir, dans ses plus beaux atours, me faire son salam et son petit cadeau.

Toutes ces dames, assez bien prises dans leur jeunesse, et dont quelques-unes auraient passé en tous lieux pour jolies, malgré leur teint bistré, portaient, outre la pagne serrée autour des reins, selon la mode générale de l'Afrique, une pièce d'étoffe enroulée autour des épaules et d'une partie de la figure. Les longues tresses de leur chevelure noire, lisse et non crépue comme celle des négresses, sont relevées au sommet du crâne et mêlées d'ornements de corail, d'ambre et de pièces d'argent. De gros colliers d'ambre ou de verroteries flottent autour de leur cou; des pendeloques de ces mêmes matières ou des boucles d'or brillent à leurs oreilles. Leurs bras sont serrés dans d'énormes bracelets d'argent, rappelant tout à fait les brassards des anciens chevaliers et les bagues qu'elles portent à leurs doigts sont surmontées de plaques d'argent recouvrant

1. *Kakrima* ou *Kakriman*, comme l'a écrit Caillé, et non *Kakriba*, comme l'a orthographié M. Hecquard.

le dos de la main. Enfin leurs pieds nus et d'une délicatesse exquise ne sont protégés que par des sandales en cuir brodé d'assez jolis dessins.

Tel est le costume général du beau sexe dans le Fouta-Djalon.

Après huit jours d'impatience fiévreuse, je vis enfin arriver Abdoulaye et Oumar, mais tous les deux assez mal disposés pour moi ; le premier, parce que je l'avais fait marcher plus vite et plus longtemps qu'il ne l'aurait voulu pour me rejoindre ; le second, par suite des contes qu'on lui avait faits sur le but de mon voyage. Quelques raisonnements, appuyés d'un léger cadeau, vinrent facilement à bout de la mauvaise humeur d'Abdoulaye. Mais je n'eus pas aussi bon marché des préventions de son frère. A cet esprit soupçonneux, les notes que je prenais en chemin, les croquis que l'on m'avait vu faire, révélaient clairement mes desseins : « *J'avais écrit le pays* afin de pouvoir m'en emparer plus tard. — Puisque j'étais parvenu au cœur de la contrée, je pourrais y guider plus tard une armée d'invasion. — Il ne pouvait me laisser pénétrer plus avant, sans en avoir reçu l'ordre du chef de Labé. »



Les rives du Kakriman. — Dessin de Sabatier d'après M. Lambert.

Trois longs jours de luttes diplomatiques, pendant lesquels j'épuisai tous les tropes de la rhétorique, toute la gamme de l'éloquence, depuis l'indignation contenue jusqu'à la menace ouverte, amortirent, sans les dissiper complétement, les doutes du farouche Oumar ; heureusement à l'aube du quatrième m'arriva un auxiliaire inattendu, en la personne d'un messager chargé par le puissant chef de Labé de me transmettre les paroles suivantes : — « Que le blanc sache que nous sommes très-contents de son arrivée parmi nous. Oumar a eu tort de lui parler comme il l'a fait au sujet de ses écrits. Nous savons que les blancs ne sont pas comme nous ; tout ce qu'ils voient ils l'écrivent et ils en composent ensuite des livres que tout le monde lit et qui consacrent leur mémoire dans l'avenir. Les principaux de Labé et moi nous eussions bien voulu le recevoir dans cette ville, mais quelques-uns des anciens s'y opposent, et je n'ai pas voulu les contrarier. Qu'il aille donc directement voir l'almamy, et s'il me destine un présent, qu'il le remette à Oumar qui me le fera parvenir. »

LAMBERT.

(La suite à la prochaine livraison.)



Cases de Soninkes (frontières nord du Fouta-Djalon). — Dessin de Sabatier d'après M. Lambert.

VOYAGE DANS LE FOUTA-DJALON,

EXÉCUTÉ D'APRÈS LES ORDRES DU COLONEL FAIDHERBE, GOUVERNEUR DU SÉNÉGAL,

PAR M. LAMBERT[1],

Lieutenant d'infanterie de marine.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS COMMUNIQUÉS PAR LE MINISTÈRE DE LA MARINE ET DES COLONIES.

1860

D'Ansanqueré à Timbo. — Le Kokoulo et ses affluents. — Le bassin du Tené (haute Falémé). — Faucoumba. — Porédaka. Sori Ibrahima, l'almamy régnant. — Élasticité des estomacs africains. — Faveur royale et ses suites.

Le message du chef de Labé levant toutes difficultés, je m'empressai de justifier de mon mieux l'allusion à ma générosité qui le terminait; après avoir remis à Oumar, pour son suzerain un burnous, un sabre, quatre paires de pagnes, un coupon d'écarlate et un bonnet de velours brodé d'or, je repris la route de Timbo, escorté de six esclaves, trois hommes et trois femmes, envoyés à l'almamy par Abdoulaye et Oumar, comme un à-compte sur les impositions de leurs gouvernements. Ces pauvres gens devant en route me tenir lieu de portefaix, je fis alléger autant que je le pus les fardeaux incombant aux trois femmes. Soumises d'habitude à un traitement tout opposé, elles parurent aussi reconnaissantes qu'étonnées de cette petite attention.

D'Ansanqueré à Faucoumba la route traverse une série de plateaux et de vallons, inclinés tantôt au sud-ouest avec le Kokoulo et des affluents, tantôt au nord-est avec les ruisseaux qui forment la Falémé. Je pus reconnaître d'un des points élevés de la ligne de faîtes, près du village de Teleré, la tranchée que le Tené, branche mère de cette rivière, s'est ouverte dans l'arc de cercle le plus occidental que forment les montagnes du Fouta-Djalon. Je ferai remarquer à ce sujet que pour reconnaître la branche principale ou la source d'un fleuve, il importe bien plus au voyageur d'observer la configuration générale des hauts bassins que de rechercher tel ou tel filet d'eau qu'à tout hasard et le plus souvent dans un intérêt de vanité locale, un indigène vous désigne comme la source de telle ou telle rivière.

Faucoumba, où j'arrivai le lendemain, est la ville sainte du Fouta-Djalon; elle fut le berceau de l'islamisme dans ce pays, et c'est de son sein que sortirent, il y a moins d'un siècle, les conquérants foulahs qui subjuguèrent les Djalonkés; aussi jouit-elle du privilége de nommer les almamys. Les anciens de la ville sont chargés de ce soin; mais le droit de l'électeur n'est pas parfaitement défini. Les hommes influents de toutes les parties de l'empire, viennent toujours y apporter leur voix, et souvent le poids de leur épée. Dans cette assemblée, comme dans toutes celles du même genre, il n'y a point de vote. Chacun émet son opinion pour son candidat, et la nomination se fait ensuite par acclamation, comme autrefois dans les élections polonaises. Ordinairement, pendant le résumé des débats, le chef du village est le président de ces étranges comices. Du reste cette institution, qui ne repose sur aucune loi solide, mais bien sur une coutume mal définie, est complétement éludée par les aspirants au trône. Ils se rendent avec leurs partisans en armes sur les lieux de la délibération. Des conflits sanglants en résultent presque toujours, et c'est le plus fort qui l'emporte, momentanément du moins, car le vaincu est ordinairement loin de se soumettre

1. Suite et fin. — Voy. page 373.

pour l'avenir. De là des guerres et des rivalités interminables.

Le 15, à la tombée de la nuit, j'atteignis Porédaka, bourgade à peu de chose près aussi grande que Faucoumba. L'almamy Sori Ibrahima y arriva le lendemain. Le soir même il me donna audience.

Ce ne fut pas sans quelque émotion que j'abordai ce personnage dont M. Hecquard avait tant eu à se plaindre. Sori peut avoir aujourd'hui de quarante à quarante-cinq ans; Foulah de sang presque pur, il a un teint rougeâtre, comme celui de certaines statues égyptiennes; ses cheveux lisses, même soyeux, commencent à grisonner; l'expression dure de ses traits et son obésité précoce lui donnent assez l'air d'un Romain de la décadence.

Après les salutations préalables, je lui dis que le chef des blancs de Saint-Louis m'envoyait à lui pour lui remettre une lettre et l'engager à diriger dorénavant, d'une manière suivie, les caravanes de ses sujets sur nos comptoirs de Kakandy et de Sénoudébou.

« Je suis content, me répondit-il, très-content, très-content (*sic*) de ton arrivée dans le Fouta-Djalon. Va partout où tu voudras, agis comme tu l'entendras; tu n'auras ici pour guide que ta volonté après celle de Dieu. »

Après l'avoir remercié de ces paroles bienveillantes et fort inattendues, je l'avoue, je crus devoir reprendre mon thème obligé sur les avantages que son peuple ne pouvait manquer de retirer du développement de ses relations commerciales avec nous.

« Je penserai à tout cela, me dit-il en m'interrompant, et nous en reparlerons plus tard. En attendant va trouver mon collègue Oumar. C'est à lui que la lettre de ton chef est adressée, et causer avec lui ou avec moi, cela revient au même; maintenant *nous ne faisons qu'un.* »

Enchanté de cette proposition, qui allait au-devant de mes désirs, mais pouvant craindre qu'elle ne cachât un piége diplomatique, je ne crus pas devoir l'accepter sans autres explications.

« Le chef des blancs, dis-je à Sori, m'envoie auprès de l'almamy du Fouta-Djalon, et non auprès d'un homme en particulier. Si la lettre est adressée à Oumar, c'est que le gouverneur du Sénégal le croyait encore en possession du pouvoir, et si je vais le voir maintenant, ce ne sera qu'avec ta permission.

— Eh bien, dit Sori, en hésitant quelque peu, décachette la lettre. »

La lecture de cette missive dura plus d'une heure. Le royal auditeur en pesait longuement chaque expression et terminait invariablement ses commentaires par quelque affirmation approbative, comme *bien! c'est vrai! cela est avantageux.* Enfin il me remit la lettre en me priant de la recacheter soigneusement. Évidemment mon homme avait peur d'Oumar et voulait mettre, vis-à-vis de ce rival en puissance, sa responsabilité à couvert.

Peu après mon retour au logis, je vis arriver des serviteurs de Sori; ils m'apportaient un copieux souper. Le chef du village et le propriétaire de ma case en firent autant. Dans ce triple menu figuraient six énormes calebasses de riz ou de sanglé au mil, que les six noirs de ma suite firent immédiatement disparaître jusqu'au dernier grain et sans qu'aucun d'eux en éprouvât le moindre embarras gastrique. Je cite en passant cette preuve de l'élasticité de l'estomac du nègre: il se distend ou se contracte avec une égale facilité suivant les circonstances.

Le lendemain, apprenant que l'almamy allait repartir pour Faucoumba, je me hâtai de lui porter le cadeau qui lui était destiné par M. Faidherbe : un beau fusil de chasse dans une boîte assortie, avec approvisionnement de poudre fine et de capsules. Sori reçut ce présent avec une joie non dissimulée. On eût dit un enfant contemplant un jouet longtemps désiré. La boîte et ses accessoires excitaient surtout son admiration. Un demi-baril de poudre de traite que je lui fis donner en sus, sur sa demande, acheva de le mettre en belle humeur. Au moment de me quitter il me secoua énergiquement la main et me tordit le bras en manière d'effusion amicale.

Ceci fut considéré par son entourage comme une haute et insigne faveur.

Tous ceux qui en avaient été témoins, crurent peu séant de me laisser retourner seul à ma case et me firent jusqu'à ma porte un cortége d'honneur. Puis chacun voulut savoir le nom d'un homme si bien en cour; Cocagne leur dit que je me nommais Lambert.

Ils voulurent savoir comment ce nom devait s'exprimer en peulh.

« Mais la même chose qu'en français, dit Cocagne, un homme, qu'il s'appelle Abdoulaye ou Lambert, garde son nom dans toutes les langues.

— Mais, objecta un des interlocuteurs, M. Hecquard s'appelait ici Boubakar.

— Alors, cherchez! » riposta l'honnête marin poussé à bout.

Et toutes les cervelles présentes se creusèrent pour découvrir la solution du problème qu'elles venaient de se poser.

« J'ai trouvé! » s'écria enfin un vieux marabout d'un ton augural. Toutes les oreilles s'ouvrirent avec la plus religieuse attention.

« Lambert, dit le saint homme, est la même chose que Abbert, et Abbert en peulh c'est Abbas.

— C'est cela même, dis-je en intervenant. Change maintenant mon prénom en Aboul et tu auras mon nom tout entier.

— Aboul-Abbas! s'écria le vieux marabout, enchanté de sa science et en même temps fort surpris que je connusse ce personnage de l'histoire du califat[1]. »

A partir de ce moment, je fus baptisé et classé dans la mémoire de ces braves gens, et les voyageurs qui viendront après moi dans le Fouta-Djalon entendront certainement parler de leur prédécesseur français Aboul-Abbas, auquel l'almamy Sori Ibrahima fit un accueil si distingué, qu'il daigna, par une faveur toute spéciale, lui tordre le bras.

1. Aboul-Abbas, premier calife de la race des Abassides, régna de 750 à 754 de notre ère.

Arrivée à Timbo. — Description de cette capitale. — L'almamy Oumar. — Parallèle entre lui et Sori Ibrahima. — Fête religieuse du Kori, ou quatrième mois de l'année musulmane. — Curiosité fatigante. — Une imprudence de Cocagne. — Mon ami Ndiogo.

Pendant que l'almamy prenait la direction du nord, j'aurais voulu sans retard prendre la route du sud-est qui mène à Timbo. Mais je dus céder aux instances du chef de Porédaka qui me supplia de remettre mon départ jusqu'à ce qu'il eût pu exécuter l'ordre que Sori lui avait donné de tuer et de dépecer un bœuf en mon intention. Cette opération ne prit pas moins de deux jours à l'honorable magistrat. Je profitai de ces retards pour aller reconnaître, à quelques lieues de là, les sources du Sénégal. Du haut d'une ligne de faîtes qui court entre Faucoumba et Porédaka, je vis le fleuve naissant, coulant du nord-est au sud-est.

Deux jours plus tard, après avoir suivi une partie de la corde du grand arc décrit par le Sénégal autour du plateau de Timbo, je me trouvai en face de cette petite ville. Bâtie au pied d'une montagne de deux cent cinquante à trois cents mètres d'élévation, elle a à peine la dimension et la population de Faucoumba (3000 habitants). Elle n'en est pas moins la capitale de tout le Fouta-Djalon et le chef-lieu d'une province dénommée d'après elle et directement administrée par l'almamy. Son nom lui vient du mot peulh *timé*, qui signifie *limite*, *fin*, et qui fut donné à la vallée, où elle s'élève aujourd'hui, lorsque les Foulahs vainqueurs des Djalonkés y pénétièrent et crurent que leurs conquêtes s'arrêteraient là.

Pendant que, assis sous un vieux bombax en face de la ville, je repassais ces particularités dans ma mémoire, les anciens de la cité, avertis de mon arrivée par Alpha Kikala, le héraut d'armes, délibéraient, suivant l'antique usage, sur l'admission de l'étranger dans leurs murs. Pure formalité en cette occasion, la délibération de cette municipalité africaine se termina par une invitation pressante de venir occuper la demeure qui m'était préparée. Kikala m'apprit en outre que l'almamy Oumar lui-même devait revenir dans la soirée de sa maison des champs pour me recevoir officiellement le lendemain.

En conséquence, à l'heure de midi, vêtu d'une simple chemise de laine et d'un large pantalon, chaussé de grandes bottes poudreuses et coiffé d'un immense chapeau de paille, ayant enfin l'apparence de n'importe quoi plutôt que d'un officier français, je fis mon entrée dans la capitale du Fouta-Djalon, et j'allai m'installer dans la maison d'un des serviteurs de l'almamy.

Arrivé assez tard dans la soirée, celui-ci m'envoya chercher le lendemain par un Foulah du Bondou, qui remplissait auprès de sa personne des fonctions correspondantes à celles de premier chambellan, ou, si l'on veut, d'introducteur des ambassadeurs.

A la première vue je fus frappé des dissemblances qui existent entre les deux almamys du Fouta-Djalon. Les traits d'Oumar expriment à la fois la douceur, l'énergie et la dignité. Le souverain pouvoir semble chez lui chose naturelle; son rival s'étudie à le porter avec affectation. Agé de quarante à quarante-deux ans, Oumar tend comme Sori à l'obésité, et chose étrange, ils sont peut-être les seuls, dans tout le pays soumis à leur autorité, qui soient menacés de cette infirmité. Ceci tient sans doute au genre de vie sédentaire auquel ils sont condamnés tous les deux. Oumar, en outre, est très-noir de teint; car sa mère et sa grand'mère étaient de sang djalonké. Il doit à cette circonstance de pouvoir compter sur l'appui de toute cette partie de la nation.

Sori ne m'avait pas même invité à m'asseoir devant lui; Oumar eut la délicatesse de me faire apporter un fauteuil qui lui venait de Kakandy.

Notre entretien s'ouvrit naturellement sur le message qu'il avait fait tenir au gouverneur du Sénégal par le commandant de Kéniéba, et sur la réponse que M. Faidherbe m'avait chargé de lui remettre.

« C'est moi, ajoutai-je, qui ai décacheté cette lettre pour en communiquer le contenu à Sori Ibrahima. On m'avait assuré que tu avais déposé le pouvoir en ce moment, et je crois qu'un homme animé de bonnes intentions doit d'abord s'adresser au chef réel du pays où il se présente. Je ne saurais trop me féliciter de ce que Sori m'a envoyé vers toi au lieu de me garder auprès de lui; car c'est toi que le gouverneur connaît; c'est toi que tous les Français connaissent et préfèrent, car nous avons tous lu le livre où M. Hecquard raconte avec quelle bienveillance tu l'as reçu.

— Je suis très-content, me répondit l'almamy, de l'arrivée d'un Français près de moi. Je les aime beaucoup, et je sais aussi que le gouverneur a pour moi autant d'estime que j'en ai pour lui. Tu es ici chez toi. Tout ce dont tu auras besoin, je m'efforcerai de te le procurer, et si j'oublie quelque chose tu me feras plaisir de me le rappeler. »

L'entretien se prolongea longtemps sur ce ton bienveillant. L'almamy parut éprouver une joie sincère en apprenant que M. Hecquard avait été récompensé de ses voyages par l'obtention d'un poste important[1], et me souhaita, en termes chaleureux, la même chance heureuse à mon retour dans le pays des blancs.

« Je serai assez payé de mes fatigues, répondis-je en manière d'aphorisme oriental, si mon voyage est utile à ton pays et au mien. Le bien accompli est la plus belle récompense du juste. »

Le soir de ce même jour, qui était celui de la nouvelle lune, après que les premières réjouissances célébrant la fin du Ramadan se furent calmées, et que la cité tout entière parut plongée dans le repos comme dans le silence, je sortis subrepticement de ma case, suivi de Cocagne et précédé de Mousa, un natif du Bondou attaché à la cour de l'almamy. Tous les trois, marchant à pas de loup et recherchant l'ombre la plus épaisse, nous avions l'air de maraudeurs allant faire un mauvais coup. Jamais

1. M. Hecquard, aujourd'hui consul de France à Scutari, a visité successivement, de 1849 à 1852, le Gabon, le Grand Bassam, la Cassamance, Albreda sur la Gambie et le Fouta-Djalon. La relation de ses voyages a été publiée en 1853 sous le titre : *Voyage sur la côte et dans l'intérieur de l'Afrique occidentale*, un vol. grand in-8.

à notre allure un Européen ne nous aurait pris pour ce que nous étions réellement : des mandataires d'un chef puissant, portant des cadeaux à un souverain. Mais que voulez-vous? il est de la politique des monarques africains d'envelopper ces choses du plus grand mystère possible.

Je remis donc à Oumar, entre dix et onze heures du soir, heure fort avancée pour l'Afrique, un sabre assez riche, un bonnet de velours brodé en or, un beau burnous de laine, quatre paires de pagnes, deux mètres de drap écarlate, de la verroterie fine, un collier d'ambre d'une valeur de cent quarante francs, un couteau poignard, une paire de lunettes, une de conserves, un joli lorgnon de presbyte, et enfin, à mon grand regret, je l'avoue, une fort belle lorgnette jumelle qui en route m'avait tenu lieu de longue-vue.

L'almamy m'avait averti qu'il ne pourrait me recevoir de toute la journée du lendemain, consacrée aux fêtes du Kori et aux prières publiques, auxquelles il devait présider[1]. En effet, dès le matin du 23 avril, la voix des marabouts ayant convoqué les vrais croyants, je vis tous les citadins, parés de leurs plus riches vêtements, sortir de leurs demeures et se diriger vers celle de l'almamy où retentissait le bruit du tamtam. Dès que la population musulmane de Timbo, grossie de tous les fidèles accourus des villages voisins, fut réunie devant la case royale,



Fonte du minerai de fer au Fouta-Djalon. — Dessin de Hadamard d'après M. Lambert.

qui, semblable de forme et de matériaux aux huttes des plus pauvres Foulahs, n'en diffère que par l'étendue de l'enclos qui la renferme, tout ce monde, Oumar en tête, sortit processionnellement de la ville et gagna les rives d'un ruisseau qui porte, comme la ville, le nom de Timbo. Une fois arrivé le long de ce petit cours d'eau, l'almamy, assisté de ses deux *tamsirs* (lieutenants ou grands vicaires), se porta à cent pas en avant de la foule; les marabouts et les anciens se rangèrent dans l'intervalle et la prière commença. Oumar la prononçait à haute voix, et l'assistance tout entière (trois mille hommes au moins) répondait, tandis que du sein de la ville un doux et vague murmure, s'élevant par intervalles cadencés, annonçait que dans l'intérieur de chaque case les femmes s'associaient aux prières de leurs maris et de leurs frères.

C'était un beau et touchant spectacle que la vue de tous ces hommes courbant leurs fronts vers la terre, puis les relevant pour les courber encore. Toute cette cérémonie était empreinte d'un si profond recueillement, d'une foi si grave et si austère, que je ne pus résister au

1. Dans tous les pays peulhs, dans la Fouta-Toro, le Bondou, le Djalon, le Macena, le titre d'almamy emporte la réunion des deux pouvoirs, spirituel et temporel. Celui qui en est revêtu se considère, de même que l'émir de Sokoto, le sultan de Maroc et le padisha de Constantinople, comme l'héritier direct des califes.

besoin de m'y associer et d'adresser aussi à Dieu une courte et fervente prière chrétienne.

En ce moment des cris perçants, des clameurs de toute sorte, s'élevèrent entre nous et la ville, et je vis la foule se répandre en courant dans la plaine. Je crus un moment que les Oubous, tribus dissidentes qui habitent les montagnes au sud du Sénégal, profitaient de l'opportunité du moment pour attaquer Timbo[1]. Mais tout ce tumulte provenait simplement de ce que le *salam* étant terminé, les enfants, secouant le joug de la discipline, prenaient leurs ébats, comme font en tous pays les écoliers au sortir de classe.

C'était jour de fête générale et chacun voulait s'amuser le plus possible. La Providence elle-même semblait avoir pris soin de leur fournir un spectacle pour cette occasion solennelle, et tous s'en donnèrent à cœur joie. Ce spectacle, c'était moi. Cabales, intrigues, corruption même, rien ne fut épargné pour jouir de la vue de ma personne. J'eus affaire au moins à *dix* pères et à *vingt* frères de l'almamy. Tous les autres curieux étaient, suivant leur âge, ses oncles ou ses cousins. Je finis par défendre ma porte à tous ces princes du sang, mais sourds aux représentations de ma sentinelle, ils forcèrent la consigne. J'eus recours à un moyen extrême, je fermai ma porte à clef. Hélas ! une brèche pratiquée dans la haie de ma cour, livra bientôt passage au flot des envahisseurs, qui finirent par enfoncer ma porte. Cocagne ayant eu le tort de dire qu'on ne laisserait entrer que ceux qui m'apporteraient des provisions, je fus en un instant accablé sous une avalanche de poulets, d'oranges, de bananes et d'œufs ; d'œufs surtout, car les Africains qui n'en consomment pas, s'imaginent (ce préjugé existait déjà au temps de Mungo-Park) que les Européens les mangent crus, et l'espoir de me voir commettre cette énormité était pour beaucoup dans la générosité des donateurs.


Forgeron à l'ouvrage au Fouta-Djalon. — Dessin de Hadamard d'après M. Lambert.

Sur le point d'être étouffé par la foule, je m'empressai d'accepter l'offre d'un de mes persécuteurs, et de l'accompagner chez son oncle Ndiogo, lequel n'était pas parent supposé, mais bien réellement ami de l'almamy.

Ndiogo, un des capitaines ou généraux d'Oumar, est habile dans le conseil et fort dans le combat ; il jouit de l'estime et de la confiance de tous ses compatriotes. Il mit tant de chaleur dans son accueil, parla de ma mission en termes si flatteurs, que je crus d'abord n'avoir

1. Les Oubous sont des Foulahs que le fameux Al-Hadji, ce bouteeu de la Sénégambie, est parvenu à détacher du tronc national et de l'autorité de l'almamy. A la voix du faux prophète ils attaquèrent Timbo en 1859, s'en emparèrent et la livrèrent au pillage. Ils tuèrent un grand nombre d'habitants et s'emparèrent d'innombrables troupeaux et de plusieurs centaines de captifs. Oumar, accourant de sa villa de Sokotoro, réunit les contingents de Labé et du Bouvé, repoussa les Oubous dans leurs montagnes et leur reprit la plus grande partie de leur butin.

devant moi qu'un solliciteur adroit comme il y en a tant en Afrique.... et ailleurs. Je me hâtai de lui dire que je n'avais rien à lui offrir en échange de ses politesses. Je faisais injure au brave Ndiogo.

« Ta visite, répliqua-t-il avec un tact parfait, est ce que je pouvais désirer de mieux. Tu es l'hôte de l'almamy et par conséquent notre hôte à tous. Tu es venu ici pour notre bien et ton voyage nous rapportera un jour plus d'avantages que tu n'aurais pu porter de marchandises avec toi. » Il finit par me prier de vouloir bien accepter un bœuf gras comme échantillon de ses troupeaux. A dater de ce moment il y eut entre Ndiogo et moi une amitié qui ne s'est jamais démentie.

Présentation et discours solennels. — Arrivée à Sokotoro. — Description de ce lieu. — Bienveillance d'Oumar. — Histoire de son peuple et de sa dynastie.

A quelques jours de là je fus officiellement présenté par l'almamy à ce qu'on pourrait appeler le sénat du Fouta-Djalon. Mandé par Oumar, je trouvai chez lui les anciens et notables de son peuple réunis au nombre d'une centaine environ. La cour en était littéralement encombrée et j'eus grand'peine à arriver jusqu'au fauteuil qu'on m'avait préparé en face de l'almamy. Dès que je fus assis et que tout le monde se fut rangé dans un profond silence, l'almamy me pria d'exposer devant l'assemblée les motifs de mon voyage.

Voici la substance de ma réponse :

« Quand un homme voyage comme moi dans un but d'utilité générale, il est heureux de pouvoir s'expliquer devant une réunion aussi nombreuse. Je suis certain d'avance que tous les hommes sages qui m'écoutent me seront favorables, car je viens demander au nom du gouverneur du Sénégal des relations commerciales plus suivies que par le passé avec Kakandy et avec Sénoudébou. Les Foulahs trouveront dans ces deux comptoirs des étoffes pour se vêtir, des fusils et de la poudre pour se défendre contre leurs ennemis; ils s'y procureront en un mot tout ce que les blancs possèdent en abondance et ce qui leur manque à eux, et en retour ils nous apporteront en échange de l'or, de l'ivoire, des arachides, tous ceux de leurs produits dont nous avons besoin. Ainsi se resserreront les relations de commerce et d'amitié entre les Français et les Foulahs, au grand avantage des deux peuples; car ce n'est que par la paix et le commerce que les États prospèrent.

— Parfaitement vrai! s'écria un des vieux conseillers présents, et chaque jour nous demandons à Dieu de nous envoyer des blancs. »

On passa ensuite à la lecture de la lettre; écoutée au milieu d'un sentiment d'approbation générale, cette lecture ne fut interrompue que par une prière, dont toute l'assemblée crut devoir accompagner les vœux exprimés par M. Faidherbe pour la prospérité de l'almamy. La lecture terminée, Oumar s'exprima en ces termes :

« Des lieux où le soleil se lève et de ceux où il se couche, du côté de la droite (le sud), et du côté de la gauche (le nord), je reçois journellement des envoyés. Mais aucun ne peut me faire le plaisir que me cause celui qui vient de la part du gouverneur de Saint Louis. Car lui aussi est un grand chef, un puissant monarque. Comme moi il est connu à l'orient et au couchant, au nord et au midi et partout on l'aime; car il ne veut que la justice. Je prie Allah de maintenir entre nous une étroite amitié et de bonnes relations commerciales, ainsi que vient de le dire ce vieux marabout, notre conseiller. Il faut espérer qu'Allah exaucera nos vœux. »

Ici l'assemblée recommença pour le gouverneur une prière semblable à celle qu'elle avait prononcée peu avant pour l'almamy, etc. Chacun, ayant pendant ce temps les yeux fixés sur ses deux mains ouvertes, répéta trois fois les mêmes vœux.

Je ne pouvais mieux faire que de remercier pour ces litanies, et c'est ce que je fis avec chaleur. Ensuite l'almamy fit étaler devant l'assemblée les cadeaux envoyés par le gouverneur, moins les jumelles, le collier d'ambre et le couteau poignard. Je compris que ces objets, joints au manteau qu'il avait porté le premier jour du Kori, formaient le lot qu'il se réservait, et qu'il distribuerait le reste à ses fidèles.

Je voulus m'excuser pour le peu de valeur de ce présent, mais Oumar ne m'en laissa pas le temps; il me dit :

« Quand tu m'as remis ces échantillons de l'industrie de ton pays, tu as pu croire, d'après mon silence, que je n'en étais pas content. Eh bien! je te déclare aujourd'hui, en présence de tous les anciens de mon peuple, que je les ai reçus avec le plus grand plaisir, et que je suis très-content, et par-dessus toutes choses, de ta présence au milieu de nous. Tu ne dois y trouver que la paix, et t'y conduire que d'après ton bon plaisir. »

Une nouvelle et dernière prière pour le succès de mon voyage, suivit cette allocution, et la réunion fut dissoute. J'appris ensuite que l'almamy comptait partir sous peu de jours pour sa résidence de Sokotoro. Il ne tarda pas à m'inviter à aller m'y installer auprès de lui.

A dix ou douze kilomètres dans l'est-nord-est de Timbo, Sokotoro est un site charmant comme en pourrait créer l'imagination d'un poëte pastoral ou d'un peintre paysagiste. Figurez-vous une vaste plaine, bordée d'un côté par le Bafing, et de l'autre, par un cercle de hautes montagnes rocheuses. Sur une colline isolée au centre de cet hémicycle, se groupent, sous des bouquets de verdure, les habitations des pâtres et des cultivateurs (près de deux mille captifs), chargés d'exploiter ce sol privilégié, où de nombreux ruisseaux, courant des montagnes au fleuve, entretiennent toute l'année la fraîcheur, la fécondité et la vie : on dirait un immense jardin.

La demeure du maître de ce riche domaine n'offre rien de remarquable. — Quelques cases, en forme de meule de foin, comme celles du plus humble de ses esclaves, sont entourées d'un enclos palissadé; ce sont les pavillons de ses femmes. Le sien est à côté, précédé d'une sorte de verandah, où il donne ses audiences. Oumar, dit-on, ne possède pas moins d'une vingtaine de *roumbdès* aussi considérables que Sokotoro; aussi peut-il nourrir en temps de famine une partie du Fouta-Dja-

lou, et entretenir de ses seules ressources, en temps de guerre, ses partisans ou ses vassaux armés. — C'est ce qu'il a déjà fait plusieurs fois, et ce qui lui assure sur son rival Sori, moins riche peut-être, mais à coup sûr moins généreux, un incontestable avantage.

Les deux cases que j'occupais avec mes gens, non loin de l'habitation de l'almamy, étaient petites, mais isolées dans un enclos, et comme j'y étais à l'abri des importuns qui m'avaient obsédé à Timbo, j'aurais pu m'y trouver fort à l'aise et y laisser couler paisiblement les heures sans en sentir le poids, si les noires vapeurs amoncelées à l'horizon, et roulant de crête en crête sur les montagnes voisines, ne m'avaient averti, dès le premier jour, que la saison des pluies arrivait, et qu'il fallait songer au départ. — Hélas! c'était compter sans les lenteurs de la diplomatie africaine.

Dès le lendemain de mon arrivée, Oumar fit en ma faveur ce que l'étiquette traditionnelle de sa maison lui eût interdit de faire pour son père.... il vint me rendre officiellement visite. Il était à cheval et entouré d'un grand cortége. Après l'avoir fait asseoir sur une couverture déployée devant ma case, je le remerciai vivement de l'honneur qu'il m'accordait. — « A Timbo, dit-il, il m'eût été difficile de venir te voir, mais ici, je viendrai très-souvent, et ma porte sera toujours ouverte pour toi. »

Et en effet, sauf ses tergiversations et lenteurs à l'endroit de mon retour, ses actes concordèrent avec ses paroles, et rien, pendant toute la durée de mon séjour auprès de lui, ne démentit la bienveillance et l'intérêt qu'il me témoignait en ce moment. Et je ne fais pas allusion ici à la prévoyance, pour ainsi dire paternelle, qui garnissait chaque jour l'office de ma case de calebasses de riz, de bananes, d'oranges, de jarres de miel et de sangalas[1], de volailles, et quelquefois même d'un bœuf tout entier; mais à ces attentions délicates qui révèlent une âme au-dessus des inspirations de la défiance et qui naissent d'une intimité et d'une confiance réciproques. Ainsi, je pouvais entrer chez lui, armé ou non armé, à toutes les heures du jour; il me reçut même plusieurs fois en présence de ses femmes, faveur qu'il n'avait jamais accordée à un étranger. Il aimait à passer de longues heures avec moi, soit assis sous sa verandah, soit promenant dans les sentiers de ses vastes cultures, et toujours causant des coutumes des blancs, de la grandeur de la France, des prodiges de sa civilisation et de son industrie, et souvent aussi se laissant interroger par moi sur l'histoire du Fouta-Djalon et sur celle de sa race en particulier.

Les lignes suivantes sont un extrait de ses réponses à mes questions sur ce sujet.

Il n'y a pas plus d'un siècle que les Foulahs vivaient à l'état de tribus sous de simples chefs héréditaires dans le pays des Djalonkés. Ils y étaient venus d'un lieu fort éloigné du côté du soleil levant (la terre de *Faz*, suivant les uns; de *Sam* suivant les autres). Quelques-unes de ces tribus réunies sous un chef du nom de Séri s'étaient établies sur le territoire de Fauconmba; quelques autres autour de Timbo. Séri permit à son frère Séidi de prendre le titre d'*alpha* ou de chef suprême, à condition que les alphas seraient toujours élus par les habitants de Fauconmba, privilége qu'ils ont gardé jusqu'à ce jour. Séri mourut sans enfants et Séidi transmit à son fils Kikala son titre et sa puissance. Le titre d'alpha fut ensuite porté successivement par les deux fils de ce dernier, Malic et Nouhou, qui ne se départirent pas à l'égard des Djalonkés idolâtres, des procédés de douceur et de persuasion employés par leurs ancêtres. Le fils de Malic, Ibrahima, fut le premier à ériger en système la conquête et la conversion à main armée. Cet Ibrahima, élevé par un marabout, son parent, avait, dit-on, un tel respect pour son précepteur, qui entre autres choses lui avait appris l'arabe, que lorsqu'il pleuvait (ce qui arrive dans ce pays sept mois de l'année sur douze), il montait pieusement sur la case du saint homme et la couvrait de ses vêtements, pour que la pluie ne pénétrât pas jusque dans l'intérieur. Aussi, disent les Foulahs, Dieu récompensa Ibrahima de cette piété vraiment filiale, en bénissant toutes ses entreprises.

Le nombre des Foulahs ses sujets, et des musulmans qui lui étaient soumis s'étant accru peu à peu, il prit le titre d'almamy, et commença la conquête de toute la contrée qui porte aujourd'hui le nom de Fouta-Djalon. Cette conquête fut, du reste, l'œuvre de toute sa vie; il eut aussi à repousser les attaques des peuples païens qui vinrent d'au delà du Niger au secours des Djalonkés. Il vainquit, dit-on, dans plus de cent rencontres et ne tua pas moins de cent soixante-quatorze rois ou chefs de tribus. On prétend même qu'en une seule fois il en mit à mort trente-quatre sur trente-cinq qu'il avait en face de lui, et encore n'épargna-t-il le dernier champion que parce que celui-ci était une femme, une véritable amazone n'ayant conservé qu'un sein, ni plus ni moins que les héroïnes qui combattirent jadis sur les bords du Thermodon.

Vainqueur des idolâtres de l'est, Ibrahima se tourna ensuite vers le nord, força Maka, roi de Bondou à embrasser l'islamisme et à prendre le titre d'almamy; puis il passa la Falémé et le Sénégal et porta ses armes victorieuses jusqu'à Kouniakari, au cœur du Kaarta, à cent soixante lieues de Timbo. La rapidité de ses expéditions et de ses succès, lui valut le surnom de Sori (le Matinal) que la tradition lui a conservé.

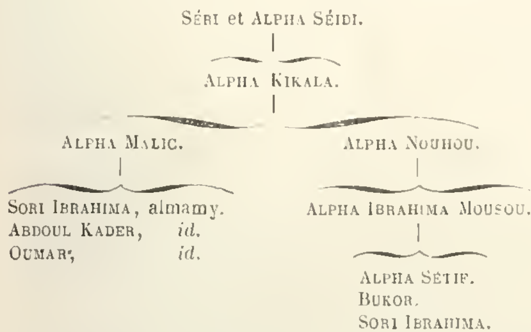
Chose bizarre, ce terrible conquérant déposa plusieurs fois, volontairement et comme pour se reposer, le pouvoir souverain entre les mains d'un sien cousin nommé Alpha Sétif; mais ces interrègnes ne furent jamais que de courte durée. A sa mort commença une période d'anarchie, d'usurpations et de meurtres comme en présente l'histoire des rois mérovingiens. Les descendants d'Alpha Sétif prétendirent ériger en droit héréditaire, en faveur de leur branche, la jouissance alternative du

1. Les sangalas sont de petites baies rouges dont l'infusion dans une certaine quantité d'eau donne une liqueur agréable qui, tant qu'elle est fraîche, a la couleur et le goût d'un vin légèrement sucré. Quand cette boisson a fermenté, elle ressemble beaucoup à la bière.



Vue de la ville et de la vallée du Timbo. — Dessin de Sabatier d'après M. Lambert.

pouvoir accordé passagèrement à leur père. De là les deux partis qui divisent encore aujourd'hui le Fouta et que le tableau généalogique suivant peut servir à expliquer aux historiens futurs.



Sori Ibrahima, le premier almamy, régna trente-trois ans. Entre sa mort et l'avénement d'Oumar, qui comptait déjà quatorze ans de règne en 1860, s'étend un espace de vingt-huit années. La révolution qui changea la face du Fouta-Djalon et lui donna le premier rang parmi les puissances de l'Afrique occidentale, date donc de la même époque que celle qui renouvela la société française.

Je deviens médecin et je sauve mes malades! — La vipère de Fouta. — Funérailles. — La saison des pluies et la fièvre. — Fête des semailles. — Don solennel d'un cheval et ses tristes conséquences. — Ma promotion à la dignité de cordonnier de la cour.

Les liens de mon intimité avec l'almamy furent resserrés par quelques services que ma caisse de pharmacie, bien plus que ma science, me permit de rendre dans sa maison.

Le 4 mai, dans l'après-midi, étant allé pour le voir, il me fit dire qu'il ne pouvait me recevoir, à cause de la maladie grave qui venait de frapper une de ses femmes.



Djalonké. Sori Ibrahima. Foulah pur sang.
Types et portraits.— Dessin de Hadamard d'après M. Lambert.

J'insistai, et je lui fis répondre que je me connaissais un peu en maladies, et que je pourrais peut-être apporter quelque soulagement aux souffrances de sa femme. Il me fit un accueil très-cordial, me prit la main et me conduisit ainsi jusqu'à la case de la malade. Cette malheureuse avait le délire; sa tête était brûlante, son pouls fortement agité. Elle était dans cet état depuis son arrivée de Timbo. C'était donc une fièvre cérébrale ou pernicieuse. Je lui tâtai gravement le pouls, avec l'aplomb d'un médecin endurci dans le métier. J'ordonnai sur-le-champ des frictions de quinine, et lui fis avaler en même temps une assez forte dose de ce spécifique. Mais comme elle était réellement en danger, j'eus soin, avant de lui administrer ce remède, de prévenir l'almamy que, si un malheur arrivait, il ne devrait s'en prendre qu'à la violence du mal. Il se résigna d'avance. Quand le remède eut été administré, il m'emmena dans sa case, où nous causâmes quelque temps. Il me fit voir une femme de sa maison, mère d'une petite Albinos blanche comme du lait, et qui n'avait de rouge que les yeux. Il me demanda, en riant, ce que je pensais de *ma petite sœur*. Je lui dis que nous n'étions pas de même race, et je lui expliquai comment cette particularité est le résultat d'une défectuosité organique que l'on observe aussi quelquefois chez les Européens.

Il me pria de revenir, après dîner, voir sa femme, et lui donner une potion qui pût la faire dormir, car depuis plusieurs jours elle n'avait pas fermé l'œil. Je le lui promis, et je revins en effet, muni de quelques gouttes de laudanum; mais les frictions et le quinine avaient rendu ce dernier remède inutile: la malade dormait profondément. Je fis voir à Oumar ma caisse de médicaments; je lui expliquai l'usage de chacun, et je m'engageai à lui en laisser une partie. Bien qu'il ne m'eût adressé aucun remercîment, je vis combien le soulagement que j'avais procuré à sa femme le rendait heureux. Il me prit

la main qu'il conserva longtemps entre les siennes, et son regard, à défaut de paroles, m'exprima toute sa reconnaissance.

Le lendemain, je revins voir ma cliente, elle avait passé une bonne nuit, le délire l'avait quittée, mais elle avait encore un peu de fièvre. A partir de ce moment le mieux se maintint, et aux yeux de l'almamy comme aux yeux de tous, je passai pour son sauveur.

A quelques jours de là, je reçus fort avant dans la soirée un message de l'almamy, qui me prévenait qu'un de ses captifs venait d'être mordu par un serpent et me priait d'aller voir le blessé le lendemain. Malgré l'obscurité de la nuit et les signes non douteux d'un orage prêt à éclater, je me rendis immédiatement chez Oumar, qui parut aussi surpris qu'enchanté de mon empressement. Au reste, il n'était que temps de secourir le pauvre esclave, déjà condamné par les assistants. La morsure du reptile qui l'avait blessé[1] passait généralement pour mortelle. Des lotions d'ammoniaque et quelques compresses imbibées de cette substance tirèrent pourtant d'affaire ce pauvre diable, dont la guérison fut considérée par toute la maison de l'almamy comme un miracle.

Ma réputation de docteur me valut d'être appelé par un mari auprès de sa femme, dont l'état était plus que désespéré, car elle mourut avant d'avoir pu prendre la potion que je lui destinais; circonstance très-heureuse pour mon infaillibilité médicale. Ce décès me mit à même d'observer les rites funéraires de la contrée.

Au moment où l'on s'aperçut que la malade passait de vie à trépas, toutes les personnes présentes, amis, parents, captifs, éclatèrent en cris déchirants. « Voilà, pensai-je, une défunte qui laisse bien des regrets. » Mais à mes questions à ce sujet on se contenta de répondre que c'était l'usage. Ces lamentations durèrent environ un quart d'heure, puis sans transition aucune les cris cessèrent de s'élever et les larmes de couler, pour recommencer au moment où l'on enleva le corps. Tous les assistants, vêtus de blanc pour la plupart, l'accompagnèrent au lieu de la sépulture avec des alternatives semblables de cris et de silence. Quand il eut été déposé dans la fosse, ils se rangèrent tout autour, en murmurant de longues prières; saluèrent, chacun à son tour, la défunte en l'appelant par son nom, puis tous ensemble rejetèrent sur le cadavre la terre extraite de l'excavation, jusqu'à complet nivellement du sol.

Cependant le temps s'écoulait, et Oumar ne semblait pas vouloir entendre parler de mon départ. Je n'avais plus à craindre de sa part ces méfiances que le demi-sauvage nourrit si naturellement à l'égard de l'homme civilisé. Mais je craignais d'avoir dépassé mon but, et de lui être devenu nécessaire pour avoir trop recherché sa confiance et son affection.

Les interminables délais qu'il apportait à mon départ devenaient d'autant plus à redouter pour moi, que nous étions définitivement entrés dans la saison des pluies. Chaque soir, déjà, éclatait un orage qui se prolongeait pendant toute la nuit. C'étaient des chutes d'eau du déluge, des éclats de foudre à ébranler la terre. Rien de ce genre, en Europe et même au Sénégal, ne m'avait préparé aux orages de cette région montagneuse; je défie l'homme le moins impressionnable d'en être témoin sans émotion. Bientôt chaque chute de pluie fut suivie pour moi d'un accès de fièvre.

Les débuts de cette saison, coïncidant avec l'ouverture des semailles et la reprise des travaux des champs, n'étaient cependant pas sans intermèdes pleins d'intérêt pour un Européen. Ainsi, avant d'envoyer ses captifs à leur besogne agricole, l'almamy leur accorda un jour de vacance et l'autorisation de l'employer à une pêche générale dans le Bafing et dans les cours d'eau poissonneux qui l'alimentent. Je fus attiré au bord du fleuve par les cris de joie qui s'en élevaient : une scène d'une nouveauté étrange m'y attendait. Hommes, femmes, enfants, éparpillés par groupes nombreux sur ces rives, piétinaient en cadence des amas de cosses de netté, puis, toujours chantant et dansant, les plongeaient dans les bas-fonds, dont ces détritus macérés ne tardaient pas à empoisonner l'eau par leurs sucs enivrants. Dès que les poissons à demi suffoqués apparaissaient à la surface, ils étaient percés de flèches par les hommes, ou enlevés dans de petits filets par les femmes et les enfants.

Ces pauvres gens devaient trouver dans leur capture, convenablement préparée et séchée, une ressource alimentaire précieuse pour les jours de labeur qui allaient suivre; aussi cette pêche était-elle pour eux une double fête, et me rappelait ces réjouissances publiques qui, chez les anciens, ouvraient toujours la saison des travaux champêtres.

Le 26 mai, je me rendis chez l'almamy pour le presser de nouveau au sujet de mon départ. Je lui rappelai ses promesses, lui parlai de mes accès de fièvre de plus en plus fréquents et violents; de ceux que venait d'éprouver Cocagne et du danger qu'il y avait pour un blanc à voyager pendant l'hivernage, etc., etc. « Je suis honteux, me répondit Oumar, de te retenir si longtemps. Je sais que le gouverneur n'agirait pas ainsi avec mes hommes, et que si ceux-ci lui demandaient à repartir le jour même de leur arrivée auprès de lui, le lendemain les verrait sur le chemin du retour. Mais nous autres rois des Foulahs, nous ne pouvons agir de la même manière; car autour de nous tout se fait lentement. Depuis longtemps ma seule occupation est de penser et de travailler à ton départ. Je touche à mon but; tu ne tarderas pas à te mettre en route. »

En terminant cette assurance, il me proposa pour le lendemain une promenade dans la campagne, que j'acceptai avec empressement, prévoyant bien qu'il ne la voulait pas faire à pied. En effet, le soir même, vers les neuf heures, comme j'étais déjà couché, j'entendis frapper à ma porte. C'était le griot de la cour et quelques autres affidés de l'almamy qui m'amenaient de sa part un cheval

1. C'est une vipère de forme cylindrique, dont l'extrémité anale n'est guère moins large que la tête, ce qui lui a valu dans le pays le nom de *serpent à deux têtes*. Peut-être est-ce une variété de la vipère *échidnée* du Gabon.

en grande pompe. Le griot, prenant la parole, me dit avec solennité que c'était un cadeau de l'almamy à l'envoyé du gouverneur de Saint-Louis. Il me fallut d'abord répondre à monseigneur le griot, puis entendre défiler comme un chapelet les discours de tous ses compagnons, jusqu'à celui du palefrenier de ma nouvelle monture, puis donner moi-même la réplique à chacun d'eux, et comme, suivant l'antique usage, ce cérémonial avait dû se passer devant le cheval, j'avais naturellement été forcé de sortir. Il en résulta naturellement aussi pour moi une suppression subite de transpiration, et le lendemain, une bronchite et un bon accès de fièvre. L'almamy dut exécuter sa promenade sans moi. Au retour, il vint me voir et parut très-affecté de mes souffrances, et, plus éloquemment que tous les raisonnements, elles plaidèrent auprès de lui pour hâter mon départ.

La fièvre ne me quitta qu'au bout de six jours. A partir du premier, je n'avais cessé de recevoir tous les matins un carry au riz couronné d'un superbe chapon. C'était une attention particulière de Mariam, la plus jeune des femmes de l'almamy. Lorsque je pus faire honneur à ce splendide menu et que je cherchai les moyens d'en témoigner ma gratitude à la donatrice, j'appris, non sans quelque étonnement, que nul bijou ou parure ne causerait autant de plaisir à cette dame, favorite d'un homme qui compte deux ou trois millions de sujets, que le don d'une paire de souliers. Il est vrai que le sol du pays est rude et que les chaussures nationales défendent peu de ses aspérités la plante délicate des pieds féminins. Heureusement j'avais, par hasard, plusieurs paires d'escarpins tout neufs. Je m'empressai d'envoyer les plus beaux et les mieux vernis à la bonne Mariam.

Ce cadeau eut des suites auxquelles j'étais loin de m'attendre et qui s'élevèrent presque aux proportions d'une affaire d'État. Les trois autres femmes de l'almamy ne purent voir d'aussi belles chaussures aux pieds de leur compagne sans en désirer de pareilles. Une conspiration féminine fut ourdie contre le repos de l'almamy et contre le mien, jusqu'à ce qu'Oumar eût demandé et obtenu de moi la promesse de faire exécuter à Saint-Louis des souliers vernis pour toutes ces dames. Le bon prince, glissant sur la même pente que ses épouses, ne put s'empêcher de me laisser entendre combien une paire de bottes d'un cuir aussi merveilleux lui serait utile et agréable. Je m'engageai à la lui procurer également; puis, suivi de Cocagne et du maître griot, j'allai gravement prendre la mesure du pied des quatre femmes légitimes de l'almamy du Fouta-Djalon. « Tu ne manqueras pas de *faire* mes souliers aussi jolis que ceux des autres, » me dit la plus vieille d'entre elles, en prenant au sérieux mon rôle de cordonnier. Je profitai de cette circonstance pour remercier Mariam des attentions bienveillantes qu'elle n'avait cessé d'avoir pour moi. Modeste et gracieuse, elle me répondit comme eût pu le faire une sœur de charité : « J'ai su que tu étais malade, je suis venue à ton aide; tout autre à ma place en eût fait autant! »

Le 7 juin, à midi, l'almamy me fit demander pour me remettre sa lettre pour le gouverneur. Quand nous eûmes causé quelques instants, il appela son porte-clef, qui arriva en cachant quelque chose sous son vêtement. « Quand un roi, me dit l'almamy, envoie une lettre à un autre roi, il faut, pour le respect qui est dû à cette lettre, qu'il mette quelque chose dessus. Donne, dit-il à son porte-clef (celui-ci lui remit une boucle d'oreille valant une centaine de francs). — Ceci, reprit-il, n'est pas un cadeau que j'envoie au gouverneur, c'est seulement pour la lettre. Des cadeaux que je puis lui envoyer, il n'en est aucun dont il n'ait plus que moi, surtout maintenant que je ne suis plus roi. Ensuite je sais que le gouverneur ne tient pas aux cadeaux. Ce qu'il veut surtout, c'est un bon commerce avec Kakandy et Sénoudébou. C'est cela qu'il considère comme un bon présent, et c'est ce qui fait que je ne lui en envoie qu'un bien petit, afin de lui prouver que le grand viendra à son tour et sans retard. Donne, dit-il de nouveau à son porte-clef (ici, nouvelle exhibition de trois petites boucles d'oreilles valant cent à cent vingt francs). — Celui qui sert à un homme d'interprète, poursuivit l'almamy, est une partie de lui-même; celui qui a partagé ses fatigues mérite une récompense : ceci est pour Cocagne. — Celui qui est venu de Saint-Louis ici et qui doit encore aller d'ici à Sénoudébou; celui qui, etc., mérite bien d'être dédommagé de ses fatigues : ceci est pour toi (deux à trois cents francs d'or). » Il me donna en outre deux jolies nattes, deux autres moins belles à Cocagne, plus quelques couvercles en paille pour la femme de celui-ci.

Je dis à l'almamy, en le remerciant de ses présents, qu'avec une partie de l'or qu'il me donnait, je ferais faire une bague sur laquelle son nom serait gravé, mais que je le priais de me laisser distribuer le surplus entre ceux de ses serviteurs dont j'avais le plus à me louer. Il se montra flatté de la première partie de mon discours, mais presque blessé de la seconde, et je compris que j'aurais tort d'insister

Adieux à Timbo. — Dernières paroles d'Oumar. — Mes compagnons de voyage. — Les épreuves du retour. — La fièvre. — Les croque-morts et la famine. — Mon prédécesseur Mollien.

Enfin le 10 juin je me dirigeai vers la demeure d'Oumar, et cette fois pour prendre définitivement congé de lui. Il ne voulut pas cependant recevoir mes adieux avant que j'eusse pris le repas du matin, préparé comme d'habitude par la bonne Mariam. « Alors seulement, ajouta-t-il, je te laisserai aller et je t'accompagnerai jusqu'au bord du Bafing. »

A mon carry et à mon chapon de fondation, Mariam avait eu l'attention d'ajouter un dessert de luxe, un ananas superbe. Je ne pouvais partir sans aller faire mes adieux aux femmes d'Oumar. Je serrai affectueusement la main à la bonne Mariam, en la remerciant de toutes ses bontés et particulièrement de l'attention qu'elle venait encore d'avoir pour moi. Je lui fis présent d'une douzaine de boutons dorés qui semblèrent lui faire autant de plaisir qu'un collier de diamants en ferait à une Parisienne. Elle fit des vœux pour mon retour en bonne santé et



Portrait de l'almamy Oumar. — Dessin de Hadamard d'après M. Lambert.



Une esclave. Une nièce de l'almamy. Mariam, femme de l'almamy.

TYPES ET COSTUMES DE FEMMES DU FOUTA-DJALON. — Dessin de Hadamard d'après M. Lambert.

m'engagea à ne point l'oublier, que je dusse ou non revenir dans le pays. Je ne mentais pas en le lui promettant.

En quittant Sokotoro, je me sentis le cœur léger. J'ignorais quelles souffrances matérielles m'attendaient encore sur la route du retour, mais elles me semblaient devoir pâlir auprès des souffrances morales et de l'ennui que j'avais endurés pendant mon inaction. Désormais chaque pas allait me rapprocher de Saint-Louis et de la France, et c'était pour moi une grande consolation. Pendant mon séjour forcé, toujours seul avec moi-même au milieu de noirs qui ne pouvaient pas me comprendre, je tombais bien souvent dans des idées sombres qui revenaient m'assaillir aussitôt que je les chassais. Combien de fois ne m'est-il pas arrivé, à la chute du jour, de m'asseoir sur une des énormes roches porphyriques qui entouraient ma case et de laisser errer mon imagination en regardant les formes fantastiques que prenaient les nuages s'amoncelant au-dessus de ma tête. Je fredonnais un air qui me rappelait ma patrie absente, et je rentrais le cœur gros, en désespérant de jamais la revoir. Souvent aussi il m'arrivait de ne pas m'apercevoir que l'orage venait d'éclater, et sans Cocagne, qui me rappelait à la vie réelle, j'aurais continué à m'enfoncer dans mes tristes méditations. Ce sont là des souffrances qui peuvent paraître imaginaires, mais il faut s'être trouvé dans une position analogue pour pouvoir les comprendre.

Trois Foulahs devaient m'accompagner, comme envoyés d'Oumar, auprès du gouverneur. C'étaient Tierno Abdoulaye, Alpha Mahmoudou et un jeune homme nommé Sori. Un quatrième, Tierno Ibrahima, autre affidé de l'almamy, devait me quitter en arrivant chez le chef du Tangué, dernière province du Fouta. J'avais pour porteurs trois Djalonkés et trois forgerons. Ces derniers devaient être remplacés par des hommes qu'on me donnerait à Timbo. Les Djalonkés, comme vaincus, les forgerons, comme appartenant à la classe des métiers, sont taillables et corvéables à merci par les principaux chefs du pays.

De dix heures à onze heures un quart, nous nous arrêtâmes sur les bords du Sénégal. Là Oumar me renouvela toutes les promesses qu'il m'avait faites au sujet de nos relations commerciales. Il donna en ma présence des ordres aux hommes qui devaient m'accompagner. Il leur dit de m'obéir en tout comme à lui même. Puis nous traversâmes la rivière dans une pirogue, et nous nous fîmes nos adieux. « Almamy, lui dis-je, je te remercie mille fois de la façon dont tu m'as traité. Tu m'as soigné comme un père soigne son fils. Aussi, que je reste en Afrique ou que je rentre dans le pays des blancs, jamais je ne t'oublierai, et mon plus cher désir sera de revenir te voir.

— Si je t'ai traité comme un fils, me répondit-il, c'est que je t'aime comme un fils, et ce sera un bonheur pour moi de te revoir. Je te recommande les enfants de mon peuple que j'envoie avec toi : ils sont jeunes, mais les jeunes ont quelquefois plus de tête que les vieux. Ce sont de bons jeunes gens, et je suis persuadé qu'ils se conduiront bien à Saint-Louis. Dans tous les cas, veille sur eux. Là-bas ils ne connaîtront que toi, ils ne compteront que sur toi; remplace-moi auprès d'eux; tiens-leur lieu à la fois de père et de mère. » Je lui promis d'avoir pour eux les mêmes soins qu'il avait eus pour moi. « Adieu, lui dis-je; puis, lui prenant la main dans les deux miennes : Que Dieu te donne la santé et te protége comme tu le mérites. » Il me fit à peu près le même souhait, et nous nous séparâmes. J'avais remarqué qu'au moment de se quitter, Abdoulaye et l'almamy s'étaient tracé des caractères dans la main l'un de l'autre : c'était le nom de Dieu, auquel ils se recommandaient mutuellement.

C'est ainsi que je m'éloignai de Sokotoro après un séjour de six semaines et que je repris le chemin de Saint-Louis, dont me séparait déjà une absence de quatre mois. Je revis successivement Timbo, Porédaka et Faucoumba, où je retrouvai l'almamy Sori Ibrahima. Tous les chefs influents de son parti étaient en ce moment réunis dans cette bourgade. Je reçus de presque tous un accueil poli, sinon sympathique. Seul, parmi ces pairs, le chef de Labé me témoigna une hostilité ouverte et refusa de me voir.

Le 16 juin, dans l'après-midi, l'almamy fit battre le tambour pour rassembler son monde. Il m'avait fait dire de me tenir prêt, qu'il me ferait appeler quand l'assemblée serait formée, mais le chef de Labé refusa de s'y rendre si j'y devais paraître. Tout était terminé quand on me fit venir. Sori m'engagea néanmoins à aller voir le chef de Labé, mais je lui répondis :

« Je me suis déjà présenté chez lui, et il n'a pas voulu me recevoir. Je suis chef comme lui, et s'il veut me voir maintenant, il se donnera la peine de venir chez moi. »

Quand j'eus fait mes adieux à Sori, il engagea Tierno Ibrahima à rester le lendemain auprès de lui, sous le prétexte de lui donner le présent qu'il me destinait.

« Moi aussi, me dit-il, j'ai quelque chose à te donner. »

J'attends encore son cadeau. Comme je l'ai déjà dit, Sori Ibrahima est un piètre roi, bien avare et pourtant bien misérable. Son attitude envers moi respirait la gêne. De temps en temps brillait dans son regard un éclair de férocité mal déguisée. Sans la crainte que lui inspirait Oumar, j'aurais certainement beaucoup eu à me plaindre de lui. Du reste, dans la tourbe de ses partisans rassemblés à Faucoumba, je ne pouvais espérer de la sympathie. Un homme fut jusqu'à dire derrière moi, au moment où je me rendais à l'assemblée des chefs : « Voilà deux hommes (mon interprète aussi était en cause) dans les dos desquels mes balles seraient mieux placées que dans les deux canons de mon fusil. » Cocagne eut le tort de ne me parler de ce fait que trop tard; sans cela j'eusse immédiatement exigé de l'almamy une satisfaction qu'il n'aurait pas osé me refuser.

Entre Faucoumba et Kébali je retrouvai la Falémé près de l'endroit où je l'avais franchie deux mois auparavant. Mais son niveau avait monté de plus d'un mètre, et son courant se précipitait avec une violence qui révélait la pente rapide du sol qu'elle arrose. On la traverse en cet endroit sur un tronc d'arbre jeté sur son cours en manière de pont; presqu'à fleur d'eau, il menaçait à chaque instant d'être entraîné par le courant. Malheur

au passant auquel le pied glisserait sur cette passerelle chancelante; il serait broyé par le torrent. Cocagne ayant été obligé d'aller fort loin de là chercher un point guéable pour mon cheval, le passage de cette rivière nous coûta près de deux heures.

A quelques kilomètres au delà de Kébali, je quittai la route de l'ouest, qui m'eût ramené à Kakandy, pour prendre celle du nord qui devait me conduire dans le Bondou. Le 22 juin je passai à deux kilomètres de Labé, dont je fixai la position par une suite de relevés. La mosquée, quoique recouverte de chaume comme une simple case, se voit de bien loin. Labé est la ville la plus considérable du Fouta-Djalon. D'après ce que je vis et d'après les renseignements qu'on me donna, elle ne doit pas avoir moins de dix mille âmes.

Deux motifs m'empêchèrent d'entrer à Labé : d'abord l'animosité du chef actuel, et surtout une coutume qui, à ce qu'il paraît, défend l'entrée de la ville aux Européens. Ni M. Hecquard ni M. Mollien n'y ont pénétré plus que moi. Les habitants, dit-on, nourrissent à l'égard de la rivière qui entoure la ville, et qui sortie du mont Kolima va à la Falémé sous le nom de Doumbelé, une superstition qui ne leur permet pas de la laisser voir aux hommes blancs.

Le 24 au matin, au sortir de Kesseura, je contournai le mont Tontourou, jusqu'au village du même nom, et traversai la ligne de faîtes qui sert de séparation au bassin du Kakriman et de la Gambie. Les sources principales des ces deux rivières jaillissent de ce pic de Tontourou. Leurs deux vallées, comme celles du Sénégal et de la Falémé, ne sont séparées que par un pli de terrain. Après le village, je traversai la Gambie qui, alors, a pris définitivement le nom de Dimma, nom que lui conservent les indigènes jusqu'à son embouchure. Ce n'est pourtant là qu'un mince filet d'eau que l'on traverse sur une passerelle formée avec un seul tronc d'arbre. Arrivé à Toulou, au milieu du jour, j'y fus saisi par un tremblement nerveux qui me fit beaucoup souffrir. A partir de mon arrivée dans ce village, mes souvenirs sont demeurés confus.

Je ne me rappelle point mon départ du lendemain. Je sais seulement que je faillis rouler dans un ravin, en essayant de le descendre seul. Mes hommes s'empressèrent de me relever. Aussitôt, mon tremblement nerveux devint si violent que je poussai des cris, en les suppliant de me remettre à terre. Mais comme il pleuvait à torrents et que les chemins étaient transformés en véritables ruisseaux, ils prirent ma demande pour des paroles de délire. La violence du mal me fit perdre connaissance. Cocagne me raconta que Koly et lui me rapportèrent jusqu'à Toulou, où je restai cinq jours entre la vie et la mort.

Je ne repris connaissance que le 30 au soir. Dans le premier moment, les noirs qui m'accompagnaient me crurent mort, et (toujours d'après ce que me raconta Cocagne) tous se mirent à pleurer. Puis, quand ils eurent épuisé leurs larmes, ils jugèrent convenable de m'enterrer séance tenante; je ne dus d'échapper à ce zèle intempestif qu'à un faible battement du cœur, que mon fidèle interprète Cocagne parvint à constater.

Quelques jours après, quoique hors de danger, je frémissais encore d'horreur, en songeant au sort qui avait failli m'être réservé. Je recommandai à tous ces braves gens de m'enterrer comme un simple griot, dans un creux d'arbre, si je venais à mourir avant d'avoir pu atteindre Sénoudébou.

Quand je revins à moi dans l'après-midi du 30, je fus fort étonné de voir à mes côtés un homme noir d'une taille gigantesque. Dans l'état où je me trouvais, cette vision m'eût effrayé, si je n'avais été rassuré par la vue de l'ameublement, qui me parut composé d'une pendule, d'une armoire et d'un immense compas; c'étaient simplement ma montre, le sac contenant mes notes et ma petite boussole de poche, et le géant noir n'était autre que mon fidèle Cocagne. Mes yeux, injectés de sang, me faisaient percevoir les objets dans des proportions exagérées. Mais cet état dura peu, et, chose étrange, une demi-heure après être sorti de ce long évanouissement, je pus partir pour la chasse, ne ressentant plus qu'un peu de faiblesse et une douleur à la nuque qui ne m'abandonna que longtemps après.

En quittant le village de Toulou, j'avais devant moi dans le nord-est les monts Pellat et Soundoumali, dont les flancs donnent naissance à de nombreux affluents de la Gambie et du Rio-Grande. Le dernier paraissait s'élever à huit ou neuf cents mètres au-dessus du sol d'où je l'observais, ce qui doit donner au moins trois mille mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Peut-être cette estimation reste-t-elle au-dessous de la vérité, car le Soundoumali passe pour une des plus hautes montagnes de la contrée, et, d'après l'assertion réitérée d'Oumar, la neige séjourne sur les principales cimes de son pays à la fin de la saison des pluies. Ce phénomène devrait donner, pour les pics où il se manifeste, un niveau identique à celui des sommets du Samen (Abyssinie), situés sous la même latitude et dont l'élévation absolue atteint quatre mille mètres.

La chaîne, dont les monts Pellat et Soundoumali sont en quelque sorte les piliers avancés du côté du nord-est, décrit autour des sources du Rio-Grande un arc de cercle correspondant à celui dont elle circonscrit à cent cinquante kilomètres de là, le cours naissant du Bafing. C'est entre ces points extrêmes que tous les grands cours d'eau de la Sénégambie prennent naissance. L'intervalle même qui sépare les sources les plus élevées du Sénégal et du Rio-Grande n'est pas de la moitié de cette distance, et c'est de ce massif central que découlent d'un côté la Gambie et la Falémé, de l'autre le Tominé, le Kakriman et le Kokoulo.

Le tableau suivant des coordonnées géographiques des principales sources, donnera une idée assez exacte de ce singulier réseau fluvial :

	lat.	long.		
Sénégal.	10°50′	13°40′	coulant au	N. E.
Falémé...........	10°48′	14° »	—	N. E.
Gambie................	11°27′	13°43′	—	N.
Rio Grande............	11°28′	13°45′	—	O.
Kakriman, ou Kissi-Kissi..	11°25′	13°42′	—	S. S. O.

Quarante-deux ans avant moi, un de nos compatriotes, M. Mollien, poussé par la passion des voyages et sans autre appui que son ardeur juvénile, pénétrait dans les anfractuosités de ce grand réservoir des eaux sénégambiennes, les révélait à l'Europe savante, et ouvrait ainsi l'ère des découvertes qui n'ont cessé depuis lors de modifier l'orographie de l'Afrique et surtout le système des eaux de ce continent. Les erreurs que ne put éviter M. Mollien, et les défectuosités de son itinéraire, sont peu de chose auprès de celles qu'il fit disparaître des cartes existantes. Elles s'expliquent autant par la pénurie d'instruments et de ressources à laquelle il était condamné, que par le mystère dont il devait entourer ses pas et ses démarches au milieu d'une population méfiante qui, plus d'une fois, chercha à le faire périr pour s'emparer de ses marchandises et surtout de ses journaux.

Je ne doute pas que son souvenir ne soit encore vivant dans plus d'un ravin de ces montagnes. Un jour, à l'improviste, un vieillard des environs de Labé me parla d'un jeune Français dont l'apparition au temps de son enfance, à lui, avait troublé le cœur des femmes et du peuple et éveillé les soupçons des chefs et des marabouts. Je regretterai toujours que la mort récente de M. Mollien m'ait privé du plaisir que j'aurais eu à lui transmettre ce témoignage lointain des actes et des souffrances de sa jeunesse.



Vue de la rivière Falémé. — Dessin de Sabatier d'après M. Lambert.

La route du retour ne fut guère moins pénible pour moi qu'elle ne l'avait été pour mon prédécesseur; les longues marches sous un soleil brûlant ou sous des torrents d'eau, avec la fièvre dans les veines, les traversées de rivières grossies par les pluies et de déserts sans abri et sans nourriture, les attaques de brigands armés et les horreurs de la famine subies pendant de longs jours, toutes les misères enfin qu'essuya M. Mollien entre le Rio-Grande et Géba, m'attendaient sur les bords de la Gambie, dans les marches sauvages qui séparent le Fouta-Djalon du Bondou. Dans ce dernier royaume, notre allié, presque notre vassal, mais qui saigne encore, à ce titre, des plaies que lui a faites Al-Hadji, je serais mort de faim et de fatigue, avec tous mes compagnons, si le commandant de Sénoudébou, averti à temps, n'eût envoyé à notre secours des hommes et des provisions. A Sénoudébou je retrouvai le drapeau et la terre de France.

LAMBERT.



Vue des ruines d'Elœusa (Sebaste), dans la Cilicie Trachee. — Dessin de Grandsire d'après M. Victor Langlois.

VOYAGE DANS LA CILICIE ET DANS LES MONTAGNES DU TAURUS,

PAR M. VICTOR LANGLOIS[1].

1852-1853. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Court avant-propos géographique et historique

La chaîne de montagnes que l'on désigne sous le nom de Taurus s'étend du sud-ouest au nord-ouest de l'Asie Mineure et partage cette contrée en deux régions très-distinctes. Le versant septentrional de la chaîne et les plaines qui se prolongent jusqu'à l'archipel portent le nom générique d'Anatolie. Le versant méridional et toute la plaine qui est baignée par la Méditerranée s'appellent Karamanie; celle-ci est séparée de la Syrie par une chaîne de montagnes beaucoup moins importante que la précédente, que les anciens ont désignée sous le nom de Mont-Amanus, et qui porte aujourd'hui ceux de Giaour-Dagh (montagne des Infidèles), dans la partie voisine de Marach, et de Djibel-el-Nour (montagne de la Lumière) aux environs de Missis et d'Alexandrette.

Toute la région formant un épais massif de montagnes à partir du cap Anamour au sud, jusqu'aux frontières de la Lycaonie et de la Phrygie au nord, et depuis la limite orientale de la Pamphylie et de l'Isaurie à l'ouest jusqu'au fleuve Lamos à l'est, portait chez les anciens le nom de Cilicie Trachée ou Montagneuse, qui servait à la distinguer de la Cilicie Pedia ou Champêtre, dont les principales villes sont aujourd'hui Tarsous et Adana.

C'est dans la Cilicie Trachée[1], et principalement dans les montagnes situées au nord de Tarsous et d'Adana, que les Taurus se présente sous l'aspect le plus majestueux et le plus imposant. Là se trouvent les pics les plus élevés de la chaîne; là sont ces défilés célèbres de toute antiquité qui serpentent à travers des gorges profondes et forment comme autant de passages naturels à travers l'épaisseur du massif de rochers; là aussi sont groupées ces innombrables ruines de villes, de monuments, de nécropoles, témoignages d'une antique civilisation que les invasions des barbares venus de la grande Asie ont totalement anéantie. Dans cette montagne, jadis peuplée par tant de nations différentes, on ne trouve plus aujourd'hui que de petites bourgades habitées par de pauvres Turkomans et des campements d'Iourouks (nomades) dont l'existence tient plutôt de celle du brigand que de celle du pasteur.

Le Taurus est célèbre de toute antiquité; la tradition y place le séjour des dieux et des héros. Certains géographes de l'antiquité prétendent que le nom du Taurus vient du grec Ταῦρος, parce que la forme de cette montagne ressemblait à celle d'un taureau. Mais il paraît

1. M. Victor Langlois avait reçu du gouvernement français la mission d'explorer le Taurus et la Cilicie.

1. Le nom Cilicia paraît dériver du mot grec χιλιξ, par allusion au buffle ou bœuf, symbole de Tarse.

plus probable qu'il a une racine sémitique; *Tor* ou *Taur*, dans les langues phénicienne, hébraïque et chaldéenne, signifie *montagne*.

Soit qu'on aborde en Cilicie par la mer ou qu'on y arrive par les immenses plaines du versant opposé, on commence toujours par découvrir de très-loin l'horizon bordé d'un rempart nébuleux, qui court ouest et est, tant que la vue peut s'étendre. A mesure que l'on approche, on distingue successivement des entassements gradués qui, tantôt isolés et tantôt réunis en chaînons, vont aboutir à un groupe principal qui domine le tout.

L'ensemble de cet énorme soulèvement, accompli aux époques primitives de la formation de notre globe, a été admirablement décrit par Pline l'Ancien, et bien qu'au moyen âge l'imagination des chroniqueurs ne fût pas aussi ardente que celle des anciens, cependant les pieux pèlerins de terre sainte qui traversèrent le Taurus en apprécièrent la grandeur et l'importance. Un chanoine d'Oldenbourg, Willebrand, qui parcourut la Cilicie dans les premières années du treizième siècle, dit que cette contrée, alors érigée en royaume par Léon II, prince arménien, était enclavée de toutes parts, sauf dans sa partie méridionale, par de hautes et âpres montagnes, dont les sommets, hérissés de forteresses, défendaient l'entrée des étroits défilés qui donnaient accès dans le pays. Il rapporte aussi que les gorges de ces montagnes étaient peuplées d'animaux sauvages et de bêtes fauves. C'est au surplus dans ces mêmes montagnes que Marcus Tullius Cicéron, lorsqu'il était gouverneur de la Cilicie, prenait plaisir à chasser l'once (*felis pardus*), et que l'empereur Barberousse, au moment de passer en Syrie pour aller combattre les infidèles, avait la témérité de poursuivre seul les ours et les hyènes jusque dans leurs inaccessibles repaires.

ITINÉRAIRE.

C'est durant les années 1852 et 1853 que j'ai parcouru le Taurus. Parti de Tarsous, où j'avais établi mon quartier général, je me dirigeai vers l'ouest afin d'explorer la Cilicie Trachée. Remontant ensuite au nord-est, je contournai la base du Boulghar-Dagh, qui sépare la Lycaonie de la Cilicie, ou en d'autres termes le pachalik actuel de Konieh de celui d'Adana. Dans une seconde exploration, je traversai toute la largeur du Taurus par les portes de Cilicie (Kulek-Boghaz), qui limitent le pachalik de Kaisarieh et celui d'Adana. Enfin, je consacrai un voyage spécial à la partie de la chaîne située au nord de cette plaine immense, au centre de laquelle s'élèvent les villes de Tarsous, d'Adana et de Missis, contrée jusqu'alors inexplorée, et qui renferme la ville de Sis, ancienne capitale de l'Arménie au moyen âge, des forteresses aujourd'hui ruinées, plusieurs grandes bourgades peuplées exclusivement d'Arméniens et de nombreux campements de Turkomans et de Kurdes[1].

Préparatifs de départ. — Un fils de croisé. — La caravane.

Lorsque j'arrivai en Karamanie vers la fin de l'été de 1853, je fus obligé, à cause des chaleurs, de quitter Tarsous et de venir me réfugier à Ichmé, localité que les cartes n'indiquent pas, et où se trouve une source d'eau sulfureuse chaude. Là, les consuls européens, les notables de Tarsous et de Mersine avaient planté des tentes et goûtaient à l'ombre des grands caroubiers qui poussent autour de la source, les douceurs de ce que chez nous on appelle la villégiature.

Je demeurai quelque temps dans cette *yayla*, qui est le Biarritz de la Karamanie, et j'y occupai mes loisirs à préparer mes notes. J'avais un guide excellent, la grande carte de M. Kiepert. Le consul de France, M. Mazoillier, qui avait autrefois servi de drogman à M. de Lamartine pendant son voyage en Syrie, voulut bien me procurer toutes les facilités pour accomplir mon voyage avec sécurité. Il obtint pour moi du gouverneur général de la province, le *muchir* (maréchal) Zia-pacha, une *bouyourlou* (lettre officielle) pour tous les kaimakams des districts et les beys turkomans de son gouvernement, et de plus il me fit donner une escorte de *zaptiés* (cavaliers irréguliers chargés de la police), qui devait m'accompagner partout où il me plairait d'aller. Le drogman que j'avais emmené de Constantinople, un jeune Arménien qui parlait assez bien le français, étant mort de la fièvre dès notre arrivée dans le pays, M. Mazoillier m'adjoignit l'interprète du consulat. Ce personnage était un chrétien de Jérusalem, descendant d'une ancienne famille de croisés qui s'était fixée en Syrie pendant les guerres saintes; il s'appelait le khavadja Bothros Rok, autrement dit M. Pierre de la Roche, ainsi que le portait son passeport. Des démêlés qu'il avait eus autrefois avec le pacha d'Acre, au sujet d'une question de sang, l'avaient obligé à quitter sa ville natale et à venir se fixer en Karamanie. La chronique locale, peu charitable de sa nature, racontait de lui certaines aventures dont il fut le héros; on disait même qu'il avait un peu couru les grands chemins, avant de se mettre au service du consulat; mais cette considération ne fit qu'augmenter encore le désir que j'avais témoigné à M. Mazoillier de l'emmener avec moi, car j'en tirais cette conclusion rigoureuse que Bothros devait connaître parfaitement les contrées que je voulais visiter. Dès qu'il fut convenu que Bothros m'accompagnerait, je lui confiai le soin d'organiser notre petite caravane, qui se composait des zaptiés dont j'ai parlé, d'un cuisinier, d'un *moukre* (conducteur de bêtes de somme) et de moi.

Quand nos préparatifs furent terminés et que Bothros eut fixé le jour du départ, nous partîmes pour aller explorer la Cilicie Trachée, autrement dit le massif de montagnes qui, selon l'expression de Pline, étend à l'ouest son flanc gauche qui pourtant regarde le sud.

1. Bien que je sois le premier voyageur qui ait pénétré un peu avant sur différents points de la grande chaîne taurienne, d'autres, avant moi, ont cependant visité quelques parties de cette montagne et nous ont transmis la relation de leur voyage. Sans parler des explorations très-restreintes de Pierre Belon et d'Otter, on doit citer, comme ayant parcouru tout le littoral montagneux de la Méditerranée, Corancez, Macdonald Kinneir, l'amiral sir Fr. Beaufort, Ainsworth et les comtes A. et L. de Laborde. Le nombre

CARTE
du
TAURUS CILICIEN
et de la
CILICIE

MER MÉDITERRANÉE

Golfe d'Alexandrette

Kilomètres

Dressé par Vuillemin.

Gravé chez Erhard 42 r Bonaparte.

Excursion dans la Cilicie Trachée. — Lamas. — Le rocher du Fusil. — Elœusa. — Un orage dans le Taurus. — Sélefké (Séleucie); ruines; irrigations; apiculture. — Un Turc consul d'Angleterre. — Un gouverneur peu hospitalier.

Après avoir côtoyé le rivage de la mer depuis Mersine, port de Tarsous, jusqu'à Lamas, nous atteignîmes la base des montagnes qui en cet endroit sont baignées par la mer. Une petite rivière, que Strabon appelle le Lamos, marquait dans l'antiquité la limite des deux Cilicies. Grâce à l'extrême sécheresse qui régnait depuis plusieurs mois, nous pûmes traverser le Lamas-Sou sans trop de difficultés, car ses eaux étaient très-basses.



Vue de Sélefke (Séleucie), dans la Cilicie Trachée. — Dessin de Grandsire d'après M. V. Langlois.

Nous passâmes la nuit au village de Lamas, l'ancienne Lamos, autrefois capitale de la Lamotide, et siége d'un évêché dès les premiers siècles de l'ère chrétienne. Lamas est aujourd'hui le chef-lieu d'un district qui est administré par un aga. Le jour suivant nous nous trouvâmes en présence d'un bras du Lamas-Sou, dont le nom populaire est *Deli-Sou* (Eau-Folle), désignation habituelle que les Turcs donnent à tous les torrents sans exception ; j'ai compté pendant mon voyage en Karamanie plus de soixante Deli-Sou. Cette excursion devait me procurer l'occasion de vérifier l'exactitude d'un renseignement assez curieux que l'on m'avait donné à Ichmé.

Près de l'embouchure de Deli-Sou, on voit, m'avait-on dit, un rocher à pic sans aspérité aucune, et sur lequel sont appendues des armes antiques à une grande hauteur. Une tradition voulait que ces armes fussent un fusil et un sabre. Dès que je me fus fait indiquer l'endroit en question, j'examinai avec ma longue-vue ces objets, et je reconnus bientôt que, dans une légère anfractuosité, on avait en effet déposé un arc et des flèches. Quel est l'audacieux mortel qui se fit suspendre du haut du rocher en cet endroit pour y déposer ses armes? C'est ce que ne disent ni la tradition, ni les gens du pays, qui furent très-étonnés de voir que, contrairement à leur avis, je repoussais toute intervention surnaturelle. Cependant, comme ce trophée m'intriguait au plus haut degré, je résolus de tirer à balle sur l'endroit même où il était fixé. Malgré la sûreté de mon tir, la distance où j'étais ne me permit pas de déplacer le bois de l'arc, qui était incrusté, et de distinguer un objet qui me parut être la poignée d'un glaive. Force me fut de renoncer à mon désir de m'approprier le trophée ou *ex-voto* qui a fait donner au rocher le nom de *Téfingue-Dagh* (rocher du Fusil).

Le lendemain, nous suivîmes encore la ligne de rochers dont la base plonge dans la mer, et après plusieurs jours d'une marche pénible, nous atteignîmes l'antique ville d'Elœusa (Sébaste), dont les ruines couvrent une large colline qui regarde la Méditerranée. Là, nous plantâmes nos tentes au milieu des rochers et des décombres qui jonchaient le sol. Un sarcophage renversé sur le côté me servit de refuge pendant un orage qui nous assaillit tout à coup. Des torrents de pluie tombèrent sur la ville, des arbres furent déracinés par la violence du vent, et le tonnerre, qui ne cessa de faire entendre ses grondements, tomba sur un grand arbre à quelques mètres de notre campement. Je recommande aux amateurs de magnifiques horreurs un orage dans le Taurus!



Ruines d'un temple grec et d'une église byzantine, à Sélefké (Séleucie). Dessin de Grandsire d'après M. V. Langlois.

A partir d'Elœusa, nous suivîmes une voie romaine, pratiquée à travers le roc vif, et qui traverse les différentes villes du littoral jusqu'à Séleucie (Sélefké)[1].

Le village de Sélefké est bâti sur l'emplacement de la ville de Séleucus-Nicator. De loin on aperçoit un château qui couronne un mamelon au pied duquel s'élèvent les maisons du village, petites constructions carrées à terrasses et espacées à distance les unes des autres. Le minaret de la mosquée se détache du milieu des constructions, ainsi que deux colonnes ornées de leurs chapiteaux,

des voyageurs qui ont visité certaines localités de la montagne, voisines des portes de la Cilicie, est de beaucoup inférieur, et parmi ceux-ci je mentionnerai Paul Lucas, le général Chesney, MM. Barker, Tchihatcheff et Kotschy. Enfin toute la région montagneuse, située entre le Kuley-Boghaz et l'Amanus, semble avoir été complétement négligée par les voyageurs, et je ne puis rappeler que le nom de M. Ch. Texier, qui traversa le Taurus en passant par Sis pour se rendre à Trébizonde.

1. J'omets une excursion au cap Anamour, aux ruines d'Anemurium, de Celendéris et d'Holmi. (Voy. mon *Voyage dans la Cilicie et dans les montagnes du Taurus*, pages 171 et suiv.)

restes d'un temple aujourd'hui écroulé. Le village de Sélefké est construit avec les matériaux de l'ancienne ville qu'avait bâtie Séleucus-Nicator et qui était jadis la métropole de la Cilicie Trachée.

Le premier voyageur qui nous ait transmis une description détaillée de Sélefké est Josaphat Barbaro, ambassadeur de Venise en Orient vers la fin du quinzième siècle. La description de ce voyageur nous donne l'assurance que, déjà de son temps, Sélefké était dans l'état où elle se trouve encore aujourd'hui. Barbaro compare le Calycadnus à la Brenta et le théâtre à celui de Vérone. Il mentionne aussi les sarcophages monolythes, les chambres sépulcrales, et décrit avec soin l'ensemble des constructions de la forteresse qui, de son temps, était fermée par des portes de fer ciselées avec art, « comme si, dit-il, le métal eût été d'argent. »



Aqueduc romain à Lamas[1] dans la Cilicie Trachée. — Dessin de Grandsire d'après V. M. Langlois.

Je consacrai plusieurs jours à l'exploration de Sélefké.

On y voit les restes de deux temples, dont l'un a été converti en église lors de l'établissement du christianisme dans ces contrées. Le théâtre est spacieux, et pouvait contenir facilement deux mille spectateurs. Lorsqu'on est assis sur les gradins supérieurs, on aperçoit à droite la mer de Chypre et à gauche les montagnes du Taurus; devant soi se développe un magnifique panorama; le Calycadnus roule ses eaux à travers une plaine émaillée d'anémones, couverte de tentes turkomanes et animée par la présence des troupeaux de bœufs et de moutons que les Iourouks font paître sous la surveillance de cavaliers armés de lances et de fusils. De grands platanes au feuillage épais abritent des familles entières et garantissent des ardeurs du soleil les femmes occupées à tisser des tapis le long des grands arbres dont le tronc est converti en métier. Le son des trompes, le mugissement des taureaux, le grondement des eaux du fleuve forment un concert vraiment majestueux. De temps en temps, un coup de feu, suivi d'un instant de silence, est répété cent fois par les échos de la montagne, et des cavaliers débouchant d'une forêt voisine se lancent au galop à la poursuite d'une hyène ou d'un chien sauvage que harcèlent de grands lévriers du Taurus au poil fauve comme celui d'un chacal.



Porte antique sur la voie romaine, entre Lamas et Kannideli. Dessin de Grandsire d'après M. V. Langlois.

Le village de Sélefké, bien qu'arrosé par le cours du Calycadnus, est souvent privé d'eau, parce que les puits se tarissent pendant les chaleurs. Pour arroser leurs jardins les habitants de la ville ont construit des machines hydrauliques fort ingénieuses et qui consistent en une roue munie de seaux que le courant du fleuve met en mouvement et qui apporte dans des canaux d'irrigation l'eau nécessaire pour l'arrosage. On cultive à Sélefké des melons excellents et des pastèques dont la chair est rouge comme celle d'une grenade. Quelques familles se livrent aussi à l'élève des abeilles. Les ruches ont une forme toute particulière ; ce sont des troncs d'arbres en forme de cylindre creusés dans la longueur et qui les font ressembler à des pièces de canon ; ces troncs sont posés les uns sur les autres, de manière à former une arête sur laquelle on étend des pièces de feutre enduites de résine ; mais plus souvent on remplace le feutre par de la terre qui permet à l'herbe de s'y développer. Les abeilles déposent leur miel dans ces gueules béantes, qui sont hermétiquement fermées lors de la récolte. Quand les éleveurs jugent que la colonie a dû périr par l'asphyxie des vapeurs d'une plante que l'on fait brûler et dont la fumée est dirigée au moyen d'un tube de tchibouk par une petite ouverture pratiquée dans l'orifice du cylindre, ils en retirent les rayons, en expriment le miel et vendent la cire à des marchands qui viennent pendant l'automne à Sélefké pour acheter la récolte. Les montagnards du voisinage apportent au bazar de Sélefké toute leur cire, et le commerce devient alors très-florissant dans cette ville. Tout le reste de l'année le bazar est presque complétement désert; on n'y trouve que quelques boutiques ouvertes et où se vendent les objets de première nécessité.

Pendant mon séjour à Sélefké, j'étais logé sur la ter-

1. Au nord-ouest de Lamas, en suivant les bords du fleuve qui coule entre deux lignes de rochers à pic hauts de plus de cinq cents pieds et couronnés par une végétation d'arbres magnifiques, on arrive dans une gorge profonde formée par des déviations des

rasse de la maison d'un vieux Turc qui remplit à Sélefké les fonctions de consul anglais, véritable sinécure qui n'a d'autre avantage que de donner à ce fonctionnaire la satisfaction de hisser tous les dimanches un vieux drapeau rouge et bleu déchiré et rapiécé, au bout d'une perche dressée à l'angle de sa maison. Le représentant de la reine Victoria est un gentleman du Taurus; il est hospitalier pour tout ce qui porte le costume européen, et moyennant un *bachchich* (pourboire) il vous héberge sur le toit de sa maison. C'est une petite construction peinte à la chaux, et qui se compose d'une seule pièce, occupée par sa famille, ses femmes et ses moutons. Depuis vingt ans que le vieil Ibrahim-aga a l'honneur de défendre les intérêts britanniques à Sélefké, il m'a avoué que j'étais le premier *Anglais* qu'il avait vu. Ce compliment ne pouvait que m'être fort désagréable, car je m'étais évertué à lui répéter, depuis deux heures, que le Fruguistan (l'Europe) n'était pas seulement peuplé d'Anglais, mais qu'on y comptait quelques Russes et aussi quelques Français dont je m'honorais d'être le compatriote. Le vieil entêté ne voulut rien entendre, et pour toute réponse, il me dit que les Anglais seuls étaient puissants dans le Fruguistan, puisqu'ils envoyaient des vapeurs sur toutes les mers et des guinées dans tous les comptoirs. Ce raisonnement ne permettait pas de réplique. Telle est l'opinion des Orientaux sur l'Europe; toutes leurs connaissances en politique se résument à ceci, qu'il n'y a en Europe qu'une seule nation digne d'être citée : l'Angleterre!

La maison du gouverneur est aussi de très-chétive apparence; toutefois elle a un premier étage et une échelle pour y monter. Son Excellence, qui probablement ne voulait pas se mettre en frais pour me recevoir, avait jugé prudent de s'éloigner de la ville pour quelque temps, sous prétexte d'affaires pressées. J'en fus quitte pour déployer mon firman devant son nègre, qui cumule près de Son Excellence les fonctions de domestique, de gendarme et de commissaire de police. Le nègre baisa respectueusement le *tougha* (chiffre) du sultan, qui remplissait la presque totalité de ce firman, et, pour ses peines, réclama de moi le bachchich et eut l'impertinence de compter en ma présence les pièces de menue monnaie que je lui donnai sans trop savoir pourquoi. Il paraît, toutefois, que des honoraires étaient dus à ce moricaud, car il ne jugea pas à propos de me remercier. La population de Sélefké se compose de Turkomans et de Grecs, qui ont élevé leurs demeures au milieu des tombeaux de la nécropole; plusieurs même sont installés dans des chambres sépulcrales, creusées à même le roc; ils ont économisé ainsi les frais de construction, et passent leur existence à vivre avec les morts. Une porte en bois ferme leur maison improvisée, qui reçoit le jour par un orifice creusé au sommet de la chambre et qui remplit en même temps l'office de cheminée. Des inscriptions grecques de l'époque chrétienne se lisent sur la plupart des portes de ces tombeaux, convertis en habitations; j'y ai découvert celle du protomartyr de Séleucie, saint Aphrodisius, dont le tombeau sert à présent de domicile à une vieille bohémienne qui tire la bonne aventure.

roches et sur la crête desquelles on voit les restes d'une tour en ruines. A la base de ces rochers, baignés par le *Lamas-Sou*, qui coule en formant de belles cascades, on a devant soi les ruines d'un aqueduc romain qui portait l'eau du fleuve à un aqueduc plus grand et plus voisin de Lamas.

Kalo-Koracésium. — Un ruban de coquillages. — Tatli-Sou (source d'eau douce). — La nécropole de Corycus (Kurko).

Nous quittâmes Sélefké avant le lever du soleil. Le soir nous dressâmes notre tente sur les ruines de Kalo-Koracésium, ville byzantine que les Turcs ont abandonnée, et à laquelle ils donnent le nom de Perschembé (vendredi). Les ruines de cette localité s'étendent sur une colline dont le versant méridional aboutit à une prairie qui vient aboutir au sable du rivage.

De nombreux coquillages tapissent en cet endroit le sable de la mer, qui ressemble à un ruban de moire qu'une nymphe aurait oublié sur la plage. La coquille appelée murex par les anciens, et qui produisait la couleur de pourpre, abonde sur ce point.

Je fis dresser ma tente sur le rivage, tout près des ruines d'un ancien *Balneum*. Les chevaux furent attachés aux arbres, et les zaptiés se mirent à la recherche d'une source, pendant que notre cuisinier préparait notre repas, composé de riz et de francolins tués pendant la journée.

Le jour suivant, nous fîmes avec Bothros l'inspection des ruines qui s'étendent en amphithéâtre sur la colline. Une inscription grecque, plaquée contre un édifice d'une assez chétive apparence, me donna la date exacte de la ville; cette inscription était conçue en ces termes : « Sous le règne de nos princes Valentinien, Valens et Gratien éternellement augustes, Flavius Uranius, l'archonte très-illustre de la province d'Isaurie, a donné, d'après ses propres idées, à cet endroit qui était désert, sa forme actuelle, et a fait exécuter tous les travaux à ses frais. »

La fondation de Kalo-Koracésium ne peut donc remonter plus haut que l'année 370 de notre ère.

A mi-chemin des ruines de Perschembé et de Corycus, et après avoir côtoyé le rivage, en suivant la crête d'un rocher dont la base est battue par les flots, nous arrivâmes à un petit golfe très-poissonneux, formé par une muraille de rochers à pic, couverts d'une végétation luxuriante. Le calme le plus parfait règne dans cet Eden, qui est garanti des ardeurs du soleil par les grands arbres qui couvrent les rochers et la plaine voisine. Quelques pierres fichées en terre, comme autant de sentinelles immobiles, attestent l'existence d'un cimetière musulman. Une source d'eau vive sort d'un rocher tout au bord de la mer, et entretient en cet endroit une douce fraîcheur. Des capillaires et des ronces croissent au bord de la vasque de cette fontaine naturelle, et les oiseaux du ciel viennent boire dans cette coupe l'eau que distille le rocher, et becqueter les mûres dont les grappes s'étalent sur les pierres qui entourent la source. Un petit temple écroulé, qui semble avoir été élevé en l'honneur

de la déesse protectrice de cette onde salutaire, se dresse à quelques pas de là. Un caroubier étend aujourd'hui ses rameaux sur les ruines de cet édifice et le couvre de son ombre. Les Turkomans donnent à cet endroit le nom de Tatli-Sou (Eau douce), et il est fort probable que c'est cette source que Varron appelle la fontaine de Nus. Selon cet ancien écrivain, les eaux de cette fontaine avaient la singulière propriété de donner à ceux qui en buvaient un esprit plus fin et plus subtil.

J'avais de la peine à m'arracher de ce petit paradis terrestre, et mes zaptiés, dont l'unique occupation était de dormir sur les bagages pendant que j'explorais avec Bothros les ruines de la montagne, gémissaient en pensant qu'il fallait abandonner un lieu si bien fait pour provoquer le *kef*. Enfin, on plia les tentes, et la caravane partit pour les ruines de Corycus, dont nous aperçûmes à distance les deux châteaux qui se découpaient au loin, comme une dentelle sur l'azur du ciel.

Corycus est peut-être la localité la plus riche de la Cilicie en fait de ruines et de monuments antiques et du moyen âge. Autrefois, elle était célèbre par son temple de Mercure, dieu protecteur de la cité; à l'époque byzantine, elle renfermait de nombreuses églises, des aqueducs, et ses rues, bordées de maisons et de sarcophages, s'étendaient au loin sur les collines qu'enfermait son enceinte. Une vaste nécropole, dont les chambres sépulcrales et les sarcophages sont couverts d'inscriptions grecques, contient plus de dix mille monuments. A l'époque de la domination arménienne, Corycus, qui portait alors le nom de Gorigos, était un fief de la couronne des Roupéniens, et tous les voyageurs qui ont visité les ruines de cette localité célèbre en font de pompeuses descriptions. Willebrand, Sanuto, le seigneur de Caumont, S. Barbaro donnent les détails sur les monuments de Gorigos, et Guillaume de Machaut, dans sa chronique rimée de la *prinse d'Alexandre*, représente le château comme la plus imprenable forteresse de la Cilicie. Les Turcs donnent aux ruines de Gorigos le nom de Kurko-Kalessi (château de Kurko) ou plus simplement Kurko.



Ruines de Nemroun (ancien Lampron). — Dessin de Grandsire d'après M. V. Langlois.

Je demeurai plusieurs jours à Kurko, afin de relever des inscriptions byzantines et arméniennes, et d'étudier les monuments de la ville et ceux de la nécropole. Une large voie romaine qui conduit à Sébaste est bordée de sarcophages sur une longue étendue. Une mahonne, qui était venue de Messine, me permit de passer dans l'îlot, situé en face de la ville et sur lequel on a élevé un château, dont les restes sont dans un bon état de conservation. Deux inscriptions arméniennes, gravées sur les portes de l'édifice, m'apprirent que le château avait été élevé par les rois roupéniens.

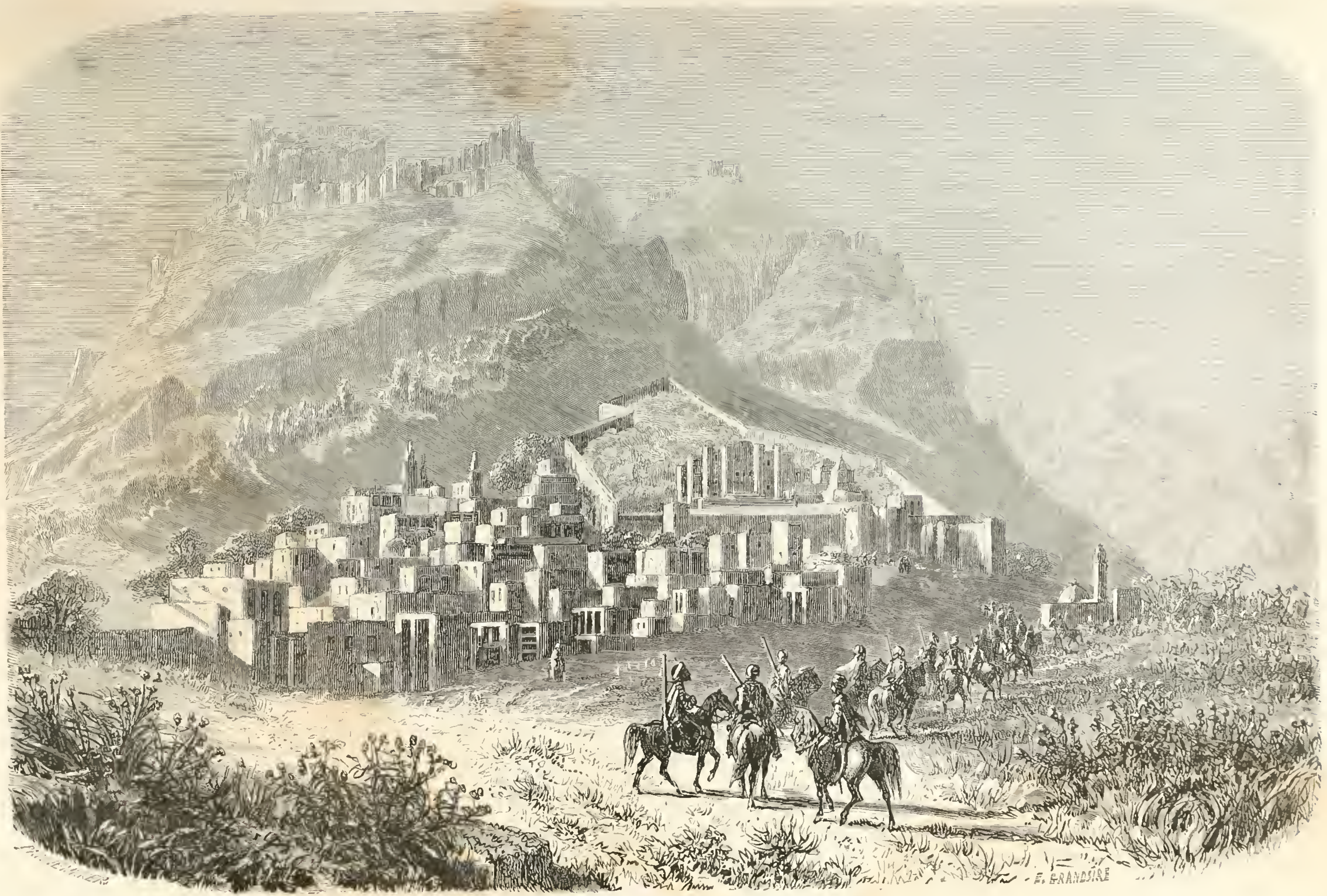
L'antre Corycien. — Une maison inhabitée. — Bibliothèque et guitare. — Une porte antique.

L'exploration des ruines de Kurko m'avait demandé plusieurs jours, et j'avais dû faire venir du port de Mersine de nouvelles provisions pour nous et nos chevaux, afin d'entrer dans les gorges du Taurus qui sont complétement désertes. Quand tout fut prêt, Bothros partit avec deux cavaliers pour se mettre à la recherche de l'antre Corycien, que les cartes indiquaient sur un point peu éloigné au nord-est. Avec le reste des cavaliers et les bagages, nous nous enfonçâmes dans les montagnes par un autre chemin. Un petit torrent desséché, dont nous remontâmes le cours, nous conduisit, après deux heures d'une marche pénible, dans une vallée très-ombragée et qui se resserre vers le nord. Plus nous avancions, plus il était facile de voir que le lit du torrent nous conduisait à peu de distance de l'antre. En effet, nous découvrîmes bientôt une vaste ouverture formée par deux rochers dont les sommets se touchaient. Ces blocs de calcaire myocène formaient à leur rencontre une voûte ou arête qui était, à n'en pas douter, la fameuse caverne où, selon les traditions helléniques, le maître des dieux avait été enchaîné. Bothros, guidé par nos indications, m'avait précédé à la grotte, et déjà il en explorait l'ouverture, quand la caravane arriva. Cette grotte est profonde, humide, et les rayons du soleil ne jettent qu'une faible lueur à l'entrée de la caverne décrite par Strabon, Sénèque et Pomponius Mela, et où, au dire de ces écrivains de l'antiquité, des hommes, agités par une fureur divine et possédés d'un délire prophétique, rendaient des oracles. A côté de l'ouverture de cet antre, s'élèvent les ruines d'une petite église byzantine, ce qui permet de conjecturer que, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, de pieux cénobites avaient choisi cette retraite pour y vivre dans la solitude. L'intérieur de l'église, dont le toit est effondré, sert d'étable aux Turkomans des montagnes voisines qui, à l'automne, viennent camper dans ce lieu pour récolter les plants de safran qui croissent dans le vallon et près de la grotte.



Le château de Nemroun (ancienne Lampron). — Dessin de Lancelot d'après M. V. Langlois.

Nous passâmes la nuit dans la chapelle convertie en étable, et le lendemain, au point du jour, nous prîmes le chemin des montagnes, en suivant les traces d'une voie romaine, creusée à même le roc, et longeant les flancs des rochers. Bientôt nous atteignîmes des hauteurs d'où nous aperçûmes la mer et les montagnes de l'île de Chypre qui, à distance, avaient l'aspect de nuages violacés. Tantôt la voie que nous suivions nous laissait apercevoir d'effroyables précipices, à travers lesquels bouillonnaient des torrents qui, en se précipitant dans le vide, tombaient comme une poudre d'argent et inondaient de vapeurs les régions inférieures; tantôt des quartiers de



Vue de Sis, dans le pachalik d'Adana. — Dessin de Grandsire d'après M. V. Langlois.

rochers, détachés des hautes cimes, barraient la route que nous suivions, et semblaient attendre qu'un autre bloc vînt les pousser dans l'abîme entr'ouvert sous nos pas. D'énormes cèdres, qu'avaient déracinés les fureurs du vent, étaient renversés et couchés en travers de la route. Rien de plus sauvage que cette contrée que l'homme ne parcourt qu'à de rares intervalles, et qui n'est visitée que par les ours du Taurus, les onces, les hyènes et les chacals; mais aussi rien de plus majestueux que cette nature bouleversée, où le Turkoman n'a jamais planté sa tente, parce qu'il la croit hantée par les génies de l'enfer qui président aux tempêtes et aux dévastations. Pendant huit heures, nous parcourûmes ces rochers inhabités, tantôt à pied, tantôt à cheval; enfin, la caravane arriva au sommet d'un plateau assez élevé, couvert des décombres d'une ville antique, dont jusqu'à présent l'existence n'a été signalée par aucun voyageur. Quelques cabanes turkomanes se dressent au milieu de ces ruines, mais elles étaient abandonnées par les habitants qui, sans doute, étaient descendus dans la plaine avec leurs troupeaux, aux approches de l'hiver. Bothros, qui mettait autant d'ardeur à explorer les ruines abandonnées que les maisons habitées, enfonça la porte de celle qui lui parut la plus opulente, et y trouva d'abondantes provisions; il finit même par découvrir, dans un coin de l'unique chambre de cette maison, une bibliothèque composée de manuscrits arabes, dont la plus grande partie est aujourd'hui à Paris, et une guitare fabriquée avec une carapace de tortue. Le propriétaire était sans doute un lettré et un artiste. Nous nous installâmes chez lui, sans plus de façon; au Taurus, le sans-gêne est permis. D'après ce que nous apprirent les zaptiés, ces ruines portent, chez les Turkomans, le nom de Kannideli. Si l'on s'en rapporte au témoignage d'Hiéroclès, le grammairien, et de Suidas, ces ruines pourraient bien être celles de la ville qu'ils désignent sous le nom de Niopolis d'Isaurie. Les monuments que renferme cette ville sont tous de l'époque byzantine. Ce sont des églises, des édifices funéraires, des sarcophages monolithes, qu'à leur style on reconnaît bien vite pour des monuments remontant aux huitième et neuvième siècles de notre ère. J'ai copié beaucoup d'inscriptions, tant sur les tombeaux que sur les églises de Kannideli, et il est facile de voir que la destruction de cette ville remonte au dixième ou onzième siècle, puisqu'on ne trouve aucune trace d'inscriptions arméniennes, ce qui est pour nous une preuve positive qu'à l'époque des Roupéniens elle était déjà dans l'état où elle se trouve encore à présent.

Un Turkoman qui chassait dans les environs de Kannideli voulut bien nous conduire à Lamas, et nous servir de guide à travers le dédale de montagnes où la caravane s'était engagée. D'abord, il nous fait entrer dans une magnifique forêt de sapins qui donnent à toute la contrée que nous parcourons l'aspect le plus sauvage. Sur les hauteurs à gauche, on me fait remarquer les ruines de plusieurs châteaux byzantins ou arméniens, auxquels on donne les noms d'Aseli-koi et de Sou-ourané-Kalessi. De distance en distance, des sarcophages placés de chaque côté de la route indiquent la position d'antiques bourgades dont les restes ont disparu et dont les noms sont inconnus. Bientôt nous arrivons devant une construction singulière; c'est une porte élevée sur la route, à peu de distance du château d'Aseli-koi. Le travail en est grossier et les pierres ont à peine été dégrossies. L'attique, du côté de l'ouest, est orné d'emblèmes sculptés en creux et qui font allusion au culte des Cabires-Dioscures; ce sont deux bonnets coniques, un soc de charrue, des tenailles et un vase. L'aspect de ce monument ne peut laisser de doutes sur son antiquité, et l'on peut affirmer qu'il remonte à l'époque de transition qui sert d'intermédiaire entre l'art pélasgique et l'art grec (voy. p. 405).

Sur toute la route, les zaptiés chassent les francolins, qui le soir sont préparés avec le *pilaf* et forment le menu de notre souper. La caravane campe sous des sapins et chacun dort en attendant le jour.

Elœusa (Sébaste). — Ruines de Sébaste à Lamas. — Le Dumbelek. — Nemroun, ancienne Lampron. — Kulek-Maden. — Un défilé. — Kulek-Kalessi. — Forteresses.

Le lendemain nous suivons pendant plusieurs heures la voie romaine et bientôt nous apercevons le rivage de la mer et les ruines d'une antique cité dont les restes sont considérables. C'est l'ancienne Elœusa, autrefois bâtie dans une île qui, par suite des éboulements successifs de la montagne, s'est trouvée réunie au continent. A l'époque romaine, Elœusa (terre des oliviers) reçut le nom de Sébaste. On y voit les ruines d'un temple et d'un théâtre et beaucoup de sarcophages. Nous faisons halte dans cette ville.

Après avoir pris quelques jours de repos à Sébaste, nous continuons notre route sur Lamas, en suivant le rivage de la mer, ou pour mieux dire, la crête de rochers qui, pendant plusieurs heures de marche, bordent la mer. Depuis Sébaste jusqu'à Lamas, les ruines se succèdent sans interruption pendant l'espace de plusieurs milles; aqueducs, mausolées, édifices religieux, constructions militaires, parmi lesquelles figurent au premier rang les châteaux d'Ak-Kalah (châteaux blancs) et ceux de Lamas. Le soir nous nous retrouvons à Lamas, et nous faisons dresser les tentes au bord de la rivière.

De grand matin, nous quittons la voie romaine, et la caravane s'enfonce de nouveau dans la montagne, sans autres guides que la boussole et la marche du soleil. Le soir, nous campons chez une tribu turkomane, dont les tentes sont distantes d'environ dix heures de Lamas au nord. Bothros fait charger les armes en présence de nos hôtes, dont les allures suspectes nous engagent à nous tenir sur nos gardes.

Le lendemain et les jours suivants, nous contournons la base orientale du Dumbelek, cette montagne immense, qui marque la limite de la Lycaonie et de la Cilicie, campant tantôt sur des rochers, tantôt dans des villages turkomans. Enfin, en nous dirigeant toujours au nord-est, nous arrivons au village de Nemroun, l'ancienne Lampron, dont le château se dresse sur le sommet

d'un rocher à pic qui domine toute la contrée. Derrière Nemroun, on distingue à l'horizon les cimes neigeuses de la chaîne centrale, tandis que, dans la partie méridionale, on voit des forêts d'un aspect majestueux et des plaines immenses, où des Turkomans campent et font paître leurs nombreux troupeaux.

Nemroun n'est pas un village, c'est une *yayla* ou résidence d'été. Tout autour et au pied du château sont groupées de petites maisonnettes en bois entourées chacune d'un verger; c'est là que les habitants de Tarsous et d'Adana viennent chercher pendant l'été la fraîcheur et goûter les douceurs de la villégiature.

Le château de Nemroun, l'un des principaux fiefs de la couronne d'Arménie au moyen âge, occupe tout le sommet du rocher qu'il domine (voy. p. 408). C'est une vaste construction militaire, d'une forme assez irrégulière et défendue par de hautes murailles. Paul Lucas, qui le visita, étonné de la prodigieuse hauteur des portes de ce château, affirme avec sa naïveté habituelle que ce château fut construit par des géants. La critique, qui n'est pas tenue de s'en rapporter à Paul Lucas, prétend au contraire que cette construction ne remonte pas plus haut que le onzième siècle, puisque sur ses portes sont sculptées les armes d'Arménie, représentant le lion couronné et passant à gauche.

L'aga du village chez qui nous nous installons s'offre de nous conduire au défilé du Kulek-Boghaz. En sortant de Nemroun et après avoir franchi les hauteurs qui séparent cette localité des portes de Cilicie, nous débouchâmes dans les vallées qui avoisinent le Kulek.

Nous fîmes halte à Kulek-Maden, où est établie une usine pour l'extraction du plomb argentifère. Cette usine, qui était en exploitation à l'époque de la domination égyptienne, est aujourd'hui presque abandonnée. Le minerai est tiré de la montagne de Boulghar-Dagh. D'après les conseils du guide, nous partîmes au lever du soleil, pour arriver de bonne heure dans un village voisin du défilé.

Nous continuons toujours notre route vers l'est, et nous traversons plusieurs villages de Turkomans sédentaires, Basen-Tchukurun et Kulek-Koi. C'est dans ce dernier village que nous nous établissons pour effectuer le passage du Kulek-Boghaz, étroit défilé creusé par un torrent et à travers lequel passe la route qui conduit jusqu'à Tarsous en Cappadoce. Un château, que les géographes et les chartes d'Arménie appellent Gouglag, défendait l'entrée de ce passage au sud. A la fin du dernier siècle, lorsque les bandes de Tchapan-Oglou exerçaient leurs brigandages, le Kalek-Kalessi, qui servait de repaire à ce chef montagnard, était un lieu redoutable pour les habitants de la contrée et les caravanes.

A toutes les époques, le passage des portes de Cilicie était considéré comme un point stratégique de la plus haute importance. Et en effet le défilé par lequel il faut nécessairement passer quand on vient de Cappadoce ou qu'on s'y rend de Tarsous est creusé profondément entre deux rochers à pic, hauts de plus de cent mètres, et dont les sommets sont couverts d'arbres séculaires. L'aspect de ce défilé offre beaucoup de ressemblance avec celui de Darial, au Caucase, et ne le cède en rien aux sites les plus pittoresques des Alpes. La forêt qui couvre les sommets et les pentes des montagnes consiste en arbres résineux, cèdres, chênes, platanes et autres. Les eaux du torrent, en s'écoulant rapidement à travers les rochers, forment une série de bruyantes cascades du plus bel effet.

Quand on a contourné la base de Kulek-Kalessi, le défilé se resserre tout à coup, et l'on voit devant soi deux rochers à pic sur lesquels des inscriptions ont été gravées; seulement, les infiltrations des eaux, en rongeant la pierre, ont fait disparaître la plus grande partie des lettres. Xénophon, qui traversa les portes de Cilicie, donne la description du défilé, et son exposé est d'accord avec l'état actuel des lieux. Quinte Curce raconte qu'Alexandre, en franchissant les portes, s'empara du château qui en défendait l'entrée. Le Kulek est plein encore des souvenirs du passage des croisés, et les gens du pays montrent encore l'arbre au pied duquel leur chef s'assit pour voir défiler les bataillons chrétiens qui marchaient à la conquête des lieux saints et à la délivrance du tombeau du Christ.

Quand on a franchi le défilé, on se trouve en présence d'une immense vallée entourée de tous côtés par de hautes montagnes. En 1832, Ibrahim-pacha, alors maître de la Karamanie, qu'il avait conquise sur le sultan, fit élever, en avant du défilé, des ouvrages avancés qui sont là pour attester l'importance que le général égyptien attachait à la possession de ce passage. Ces fortifications sont à une heure de cheval de l'entrée des portes au nord, et à douze heures de Tarsous par une voie romaine que les Égyptiens restaurèrent avec soin. La ligne des retranchements a été dirigée de l'est-sud-est à l'ouest-nord-est, et la distance qui sépare les points extrêmes est de trois mille cinq cents mètres. Ces ouvrages comprennent huit bastions, une tour et un blokhaus, armés de plus de cent bouches à feu. Quand a éclaté la guerre entre la Russie et la Porte en 1853, les Turcs ont enlevé tous les canons du Kulek-Boghaz et les ont fait transporter à Constantinople. Les forteresses sont donc aujourd'hui entièrement dégarnies de leur artillerie, et l'incurie musulmane laisse ces importantes constructions militaires dans un état d'abandon qui prouve à quel point d'indolence en est arrivée l'administration turque. Nous passons la nuit dans un khan bâti à peu de distance des ouvrages et près duquel coule une fontaine d'eau vive. Dès que l'on a dépassé les fortifications d'Ibrahim-pacha, on débouche sur un plateau situé au centre des hautes montagnes qui constituent la masse principale du Boulghar-Dagh. Arrivé à la distance de trois heures du Kulek, le plateau aboutit en se rétrécissant à un étroit vallon arrosé par un ruisseau, dont les eaux s'écoulent rapidement vers le nord-nord-est, et qui est bordé de chaque côté par de très-hautes montagnes nommées l'Allah-Tipessi et l'Annacha-Dagh. Derrière ces hauteurs, on aperçoit les cimes du noyau central du



Vue des aqueducs d'Anazarbe. — Dessin de Grandsire d'après M. V. Langlois.

Boulghar-Dagh, formé de couches de calcaire blanc et bleu. Le vallon dont je viens de parler se continue jusqu'à ce qu'il débouche dans la vallée principale de Bosanti-Sou, où est situé le khan de Rhamazan-Oglou, désigné aujourd'hui sous le nom de Bosanti-Khan. Il est éloigné de sept heures du Kulek-Boghaz.

Sur la droite on aperçoit le château d'Annacha construit en marbre noir sur le sommet d'une haute montagne, et que l'itinéraire de Constantinople à la Mecque désigne sous le nom de fort Doulek. C'est en nous dirigeant sur ce point, par des sentiers presque impraticables et bordés de précipices, que notre petite caravane vint se jeter malencontreusement dans un véritable repaire de voleurs.

Un camp de bandits. — L'Annacha-Kalessi. — La vallée de Beranti. Le pont blanc. — Adana.

Nous avions marché une grande partie du jour pour faire l'excursion de l'Annacha-Dagh, lorsque nous entendîmes deux coups de feu dans la direction que nous suivions. Bientôt deux cavaliers portant le costume turkoman nous accostèrent et, sous prétexte de nous remettre dans notre chemin, nous conduisirent par d'étroits sentiers dans une gorge profonde où un célèbre bandit turkoman faisait sa résidence habituelle. L'arnaout Méhémet-Katerdji est connu dans toute la Karamanie comme le plus hardi voleur et le plus habile pillard du Taurus.



Environs de la bourgade d'Hadjin, sur un des contre-forts méridionaux du Karmès-Dagh. — Dessin de Grandsire d'après M. V. Langlois.

Secondé par quelques cavaliers, protégé par les chefs turkomans de la contrée et redouté des autorités turques, il exploite en grand la route de Kulek. Les caravanes lui payent rançon, et malheur à qui résisterait aux sbires de l'arnaout.

Quand nous arrivâmes à son campement, si toutefois on peut donner ce nom à de mauvaises toiles qui servaient de tentes, nous comprîmes que nous avions affaire à forte partie. Heureusement pendant les trois jours que nous restâmes au pouvoir du bandit, nous pûmes mettre ce repos forcé à profit en obtenant de lui qu'il nous laisserait partir sans encombre. Le khavadja Bothros, qui avait eu autrefois des rapports intimes avec l'arnaout, parvint à nous tirer du mauvais pas où nous nous étions engagés, et je dois dire que ce fut le bandit qui nous facilita les moyens de visiter le château de Bosanti.

L'arnaout, qui connaît le Taurus pour l'avoir parcouru en tous sens, nous fit prendre un sentier escarpé où les chevaux avaient de la peine à monter, et une heure après notre départ de la gorge où il était campé, nous atteignions l'Annacha-Kalessi. Ce château présente un grand développement : de nombreuses ruines sont accumulées dans son enceinte ; le genre de ses constructions, ainsi que ses bastions flanqués de tours, indiquent qu'il fut construit par les Byzantins. Deux portes,

dont l'une est à l'extrémité d'un effroyable précipice, y donnent accès. C'est ce château qu'Albert d'Aix appelle le château de Butrente, et au pied duquel défila l'armée des croisés qui se rendait à Antioche en passant par la Cilicie.

La vallée de Besanti est bordée de droite et de gauche par de hautes montagnes et d'énormes masses de rochers qui descendent bien avant dans la vallée et atteignent sur divers points une élévation telle, qu'elles masquent les sommets de la chaîne de Boulghar-Dagh. Quand on est arrivé à son extrême limite, on pénètre dans une gorge où coule le Sarus, fleuve qui passe à Adana et se jette à la mer à douze heures de cette ville. Nous passâmes la nuit au milieu des ruines du château, et le jour suivant nous continuâmes de marcher vers le nord. Nous demandâmes l'hospitalité au pont d'Ak-keupri (pont Blanc), formé d'une seule arche, construit en arête et qui sert de limites aux deux pachaliks de Césarée de Cappadoce et d'Adana de Cilicie. Une petite cabane habitée par deux douaniers sert à la fois d'auberge et de douane. Les zaptiés de garde nous offrirent d'excellentes truites qu'ils avaient pêchées dans le fleuve et nous invitèrent à passer la nuit dans leur poste.

Nous quittons la douane d'Ak-keupri de grand matin, et nous retournons sur nos pas en suivant la voie romaine qui, passant par les portes de Cilicie, mène à Adana, où nous fîmes séjour. Le pacha m'offrit son palais, mais je préférai accepter l'hospitalité de l'évêque arménien, qui était moins onéreuse. Dès que le pacha d'Adana eut appris que je devais de nouveau me mettre en route, il donna des ordres pour que mon escorte fût doublée; ce qui porta à vingt le nombre des zaptiés avec lesquels je devais parcourir toute la région montagneuse qui s'étend au nord de Tarse, d'Adana et de Missis.

Départ d'Adana. — Sis. — Le couvent arménien de Sis; son trésor. Zeithoun et Hadjin. — Anazarbe. — Retour à Tarsous.

Le 20 décembre, de grand matin, la caravane se mit en marche pour éviter la chaleur qui, pendant la fin de décembre, est quelquefois insupportable dans la vaste plaine qui sépare Adana du Taurus.

Nous devions traverser plusieurs campements de ces Turkomans, Tourouks, qui, aux approches de l'hiver, descendent des hauteurs pour camper dans la plaine d'Adana, désignée sous le nom de Thuckur-Owa (plaines basses). Le soir, nous vînmes camper chez les Sarkanteli-Oglou, dont le chef, Arslan-aga, nous offrit l'hospitalité.

Quand nous eûmes pris un repos nécessaire et acheté les provisions qui nous étaient indispensables pour continuer la route, l'aga des Sarkanteli nous accompagna chez celui des Kara-Hadjélou, dont les tentes étaient dressées non loin de Sis, que je désirais visiter. Mouraza-bey, ayant chargé son fils de guider notre caravane, je donnai l'ordre à une partie de l'escorte de m'attendre chez l'aga turkoman, afin de ne pas entrer au monastère patriarcal arménien de Sis avec un déploiement de forces inutiles. Il fut convenu que Méhémet-bey, fils de Mouraza-bey, et deux cavaliers seulement, m'accompagneraient au monastère. J'avais pour le patriarche arménien des lettres d'introduction; mais j'appris depuis que la meilleure recommandation dont j'étais muni, était l'ordre que Mouraza-bey donnait à son fils de me faire bien traiter au couvent et d'obtenir du patriarche que l'on me ferait voir la bibliothèque et le trésor de l'église.

A trois heures de la maison que Mouraza-bey s'est fait construire au pied du Taurus, nous passâmes une petite rivière à gué, et en remontant son cours à l'est, nous atteignîmes bientôt les rochers sur lesquels s'élèvent les maisons de la ville de Sis. Cette pauvre bourgade était au moyen âge la capitale des rois arméniens de la Cilicie, qui y avaient construit des églises et élevé des palais et des forteresses.

Les maisons de Sis sont à terrasses, mais étagées de telle sorte que les terrasses d'un rang de maisons servent de rue au rang qui le domine. Le couvent arménien est bâti au nord et au sommet de la ville. C'est un ramassis de constructions de tout genre, entassées pêle-mêle et sans harmonie. Le château couronne le sommet de Sis.

Dès que notre arrivée fut signalée, un des dignitaires du monastère vint à notre rencontre, et après avoir baisé en signe de soumission l'étrier du jeune bey qui m'accompagnait, il prit son cheval par la bride et nous conduisit par une série de petites ruelles tortueuses jusqu'à la porte basse qui conduit dans l'intérieur du couvent.

Une collation avait été préparée chez le patriarche à notre intention. Le vénérable prélat était assis sur un divan dans une salle à peine éclairée; il était entouré de quelques religieux agenouillés sur les coussins de son divan; de temps en temps il aspirait nonchalamment la fumée d'un long tchibouk. Il portait une longue robe brune garnie de fourrures usée et rapiécée; un turban bleu lui ceignait la tête et sa longue barbe blanche qu'il caressait complaisamment lui couvrait toute la poitrine. Après nous avoir bénis, Sa Sainteté Mikaël II donna l'ordre d'apporter la collation que des moines nous servirent sur de larges plateaux d'étain. Le patriarche s'informa pendant le repas du but de ma visite et m'invita à rester dans le couvent tout le temps que mes affaires m'y retiendraient.

On me fit dresser un lit dans une grande pièce qu'on appelait la salle du Divan ou du Chapitre, dont les fenêtres s'ouvraient à tous les vents. Du papier huilé et renouvelé à notre intention servait de vitres. Je demeurai plusieurs jours afin d'étudier les manuscrits de la bibliothèque et de visiter le trésor du monastère. On conserve dans une salle attenant à l'église paroissiale qui fait partie des constructions du patriarchat, les dextres de saint Grégoire l'Illuminateur, premier apôtre de l'Arménie, de saint Nicolas, de saint Sylvestre, et le bras de l'ermite Bassano. Ils sont renfermés dans des bras d'argent dont l'index est orné d'une bague d'or

enrichie d'une émeraude. Ces quatre reliques sont précieusement conservées dans une châsse en argent massif ornée d'arabesques ciselées. C'est la possession des reliques de saint Grégoire qui constitue la légitimité du patriarche, qui prend aussi parmi ses titres celui de conservateur du bras de saint Grégoire. Les autres richesses du trésor consistent en un tabernacle en vermeil où l'on conserve les huiles saintes, en croix, calices, mitres et Évangiles enrichis de reliures en argent. L'un de ces Évangiles est un chef-d'œuvre de calligraphie arménienne; il fut donné à l'église de Sis au quatorzième siècle par Constantin IV, roi d'Arménie.

Pendant mon séjour à Sis, je visitai l'ancien monastère qui a été abandonné depuis quelques années déjà, et où se trouvent les tombes des patriarches dont j'ai relevé les inscriptions. Ce sont de simples dalles en marbre blanc qui tapissent le sol de l'église aujourd'hui convertie en école.

Sis est peuplé d'Arméniens et de Turkomans, placés sous l'autorité d'un chef montagnard très-redouté dans la montagne et qui commande à la tribu de Kussan-Oglou. C'est en réalité ce personnage qui gouverne toute la contrée, mais son action n'a jamais pu s'étendre sur les populations arméniennes qui habitent la montagne située à l'est de ses possessions. Depuis la chute des barons d'Arménie de la famille de Roupène, à la fin du quatorzième siècle, les Arméniens, opprimés, par les musulmans, se sont réfugiés en assez grand nombre dans les montagnes de Zeithoun (des Oliviers), et là ils ont bâti des villages où ils vivent dans un état complet d'indépendance. C'est sur le territoire qu'ils occupent que se trouvent ces fameuses forteresses, aujourd'hui abandonnées, qui faisaient la force des rois d'Arménie dans le Taurus : Pardzerpert, Vahga, Gaban où Léon VI de Lusignan fut fait prisonnier par les Égyptiens en 1375, Marach, ville importante et résidence d'un pacha gouverneur. Au nord de ces forteresses est le village d'Hadjin[1], peuplé d'Arméniens indépendants, comme ceux de Zeithoun (voy. p. 413). Ce village très-populeux est situé sur l'un des contre-forts méridionaux du Karmès-Dagh. Je ne pus pas m'avancer dans cette contrée peuplée d'Arméniens indépendants, comme j'en avais formé le projet, parce que ceux-ci se tiennent en garde contre toute surprise et qu'ils ne permettent pas facilement l'accès de leurs villages aux étrangers. Toutefois, j'ai recueilli au monastère des détails curieux sur leur organisation civile, leur nombre et les forces dont ils pourraient disposer en cas de besoin.

Les Arméniens du Taurus, plus généralement désignés sous le nom de Zeithoun, sont au nombre de dix mille environ; mais ce nombre est plus élevé si l'on compte encore ceux d'Elbestan, de Marach et des villages voisins. Ils ne reconnaissent d'autre autorité que celle du patriarche de Sis, et ont, pour les administrer, un conseil (*medjilis*) composé de quatre agas choisis parmi les anciens de leurs villages. Ce conseil est chargé de la défense du territoire, de la police intérieure, et des relations avec le gouvernement d'Adana et le bey de Kussan-Oglou. Les gens de Zeithoun se livrent à l'agriculture et font le métier de conduire des caravanes; ils portent tous des armes, même lorsqu'ils se rendent à leur église de Saint-Jean qui est pour eux un lieu saint, puisqu'on y conserve un Évangile miraculeux. Pendant tout le temps de mon séjour à Sis, c'était un barbier de Zeithoun qui venait chaque matin raser la tête des moines du couvent; il remplissait cette mission armé de pied en cap. Deux pistolets étaient attachés à sa ceinture et un poignard au manche d'argent brillait entre les deux crosses. Son plat à barbe qu'il tenait à la main lui donnait un faux air de Don Quichotte avec lequel il avait quelque ressemblance. Les mœurs des gens de Zeithoun sont pures mais sauvages. On raconte le trait suivant, qui peint exactement le caractère de ces montagnards : un homme de Zeithoun ayant, contrairement aux canons de l'Église grégorienne, épousé sa cousine à un degré rapproché, fut excommunié par le prêtre du village. Furieux de se voir exclus du sein de son Église, il se rendit un matin à l'office et, au moment où le prêtre montait à l'autel pour célébrer la messe, il arma sa carabine, le coucha en joue et lui cria : « Lève l'excommunication que tu as fulminée contre moi ou tu es mort! » L'excommunication fut levée en présence du peuple réuni à l'église, et l'Arménien ne fut pas même inquiété par la suite. Sa conduite fut approuvée par les Zeithoun, qui reconnurent en lui un vrai chrétien et un brave guerrier.

Je demeurai dix jours au couvent patriarcal de Sis, vivant avec les moines, dont je partageais les repas. Ensuite je pris congé du patriarche et des religieux, et, après avoir réuni mes cavaliers, qui depuis la veille s'étaient installés au khan de Sis, où ils faisaient une ample consommation de raki, je me dirigeai sur Anazarbe dans l'espérance de passer ensuite le Djibel-el-Nour (l'ancien Amanus) qui est une des ramifications du Taurus et sert à marquer les limites de l'Asie Mineure et de la Syrie.

Nous trouvâmes d'abord une plaine aride, brûlée par le soleil et qui s'étendait au loin. A l'horizon notre vue était bornée par la chaine de l'Amanus et le plateau d'Anazarbe. Çà et là dans la plaine on voyait une longue ligne d'aqueducs qui se profilaient depuis la montagne jusqu'aux roches d'Anazarbe, et de distance en distance les tentes des Afchars, semblables à des ruches d'abeilles, se dressaient à peu de distance des roseaux qui croissent en abondance dans les marais du Tchukur-Owa. Il était deux heures quand nous arrivâmes au pied des roches d'Anazarbe. Nous restâmes quelques jours chez les braves Turkomans de Bousdaghan, après quoi nous rentrâmes à Tarsous, en passant par Adana et la plaine Aleïenne. Aujourd'hui des marais infects s'étendent là où se récoltaient, à l'époque florissante de la domination romaine, de riches moissons; et des buffles sauvages paissent en liberté sur les ruines de Mégarse, dans l'endroit

1. Hadjin se compose de deux mille maisons arméniennes, et renferme trois églises et un couvent dépendant du patriarcat de Sis.

où Alexandre fit faire halte avec son armée, pour sacrifier une hécatombe sur les tombeaux de Mopsus et d'Amphiloque, héros de la guerre de Troie, desquels il se prétendait issu, et qui, au dire des traditions helléniques se tuèrent en combat singulier.

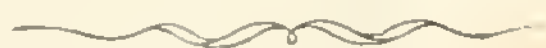
V. LANGLOIS.



Cascades dans les gorges du Taurus, près de l'Annacha-Kalessi, château d'Annacha (Podandus, Bodendron) (voy. p. 413). — Dessin de Grandsire d'après M. V. Langlois.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

GRAVURES.



CARTES ET PLANS.



TABLE DES MATIÈRES.

